

Centre de Recherches d'Histoire Ancienne

Volume 114

Marie-Claude L'HUILLIER

L'EMPIRE DES MOTS

Orateurs gaulois et empereurs romains

3^e et 4^e siècles

Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 464

**Diffusé par Les Belles Lettres, 95 Boulevard Raspail - 75006 PARIS
1992**

AVANT - PROPOS

Ce livre résulte du remaniement d'une thèse d'Etat, soutenue le 22 mars 1988 à l'Université de Franche-Comté, sous le titre *Les Panégyriques Latins, Approches discursives des représentation du pouvoir*. A l'exception de quelques éléments qui figurent en annexe dans ce volume, l'appareil statistique et les commentaires qui l'accompagnaient ont été supprimés.

Ce travail n'aurait pu être ni entrepris ni achevé sans la fougue et le dynamisme l'attention constante et chaleureuse du directeur du Centre de Recherches d'Histoire Ancienne de Besançon, Pierre Lévêque, à qui va ma reconnaissance. Je remercie Hervé Guyonnet, ingénieur informaticien au Centre de Calcul de Besançon et le Doyen J. P. Massonie directeur du Laboratoire de Mathématiques et Statistiques de la Faculté des Lettres de l'Université de Franche-Comté, de leur précieux concours, ainsi que P. Monat, professeur de latin de cette université, de son attention.

Des bourses à l'École Française de Rome ont facilité mes recherches et je garde en mémoire le souvenir de C. Pietri et l'accueil souriant de N. de la Blanchardière, conservatrice de la Bibliothèque.

Mes amis savent ce que je leur dois. Ceux du Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, comme ceux de Paris, Jacques, Marie-Anne et Jean-François Auzolle, et R. Rouillon. Je garde en mémoire la chaude amitié des échanges avec René Nouailhat, avec lequel j'ai commencé à travailler sur cette période, avec Michèle Fogel, proche depuis si longtemps. André Gilles sait également combien sa présence vigilante toutes ces années m'a permis de surmonter bien des obstacles.

Ce projet a pris forme au cours de multiples entretiens avec Monique Clavel-Lévêque, directeur de la thèse initiale, qui n'a pas craint de s'avancer aux confins du territoire de l'historien avec la rigueur intellectuelle, l'enthousiasme, l'énergie et la générosité qui la caractérisent. Je lui sais gré également d'avoir manifesté sa confiance en opposant au temps en miettes de la recherche, aux vents et marées du découragement, des moments régénérateurs de discussion où se sont conservés intacts l'appétit du savoir et la conviction de l'inéluctable nécessité des remises en cause épistémologiques et de la transformation des questionnements.

INTRODUCTION

La main qui a rassemblé les discours d'orateurs gaulois du troisième et quatrième siècles m'a tendu un piège. Là où d'autres n'ont lu que rhétorique creuse, platitudes, redites et amplifications rusées, j'ai entendu discours de l'Autre et du Même, puissance et magie du verbe, alchimie créatrice et symbolique du pouvoir impérial.

J'ai alors voulu savoir précisément pourquoi ces rhéteurs jugeaient indispensable de tisser sans cesse cette toile de Pénélope, comment ils en élaboraient les fils ; ce qu'ils disaient par leurs silences ou ce qu'ils taisaient en parlant, le pourquoi et le comment de leurs propos fluides, semblables, sans surprise, et cependant dissemblables.

Aux jugements de valeur communément retenus, au critère du faux et de l'inutile, j'ai préféré ceux du vrai et du nécessaire mais pour échapper au dieu caché du sens qui risquait de faire des signes trop tentateurs, j'ai pris des chemins détournés.

Des questionnements multiples portant sur le discours d'éloge ont transformé un projet de travail sur l'idéologie impériale à la fin de l'Antiquité en étude sur un recueil connu sous le nom de *Panégyriques latins*.

Le champ de recherche résulte ainsi d'un cadrage de plus en plus restreint et d'un renversement de perspectives où les procédures ont pris de plus en plus d'importance, parce que cette relecture a coïncidé avec la mise en questions du discours par les linguistes et certains historiens.

Pourtant ces éloges appartenant au genre démonstratif ne m'ont intéressée que parce que la période qui les produit conservait bien des recoins obscurs au moment où elle a retenu mon attention, bien des domaines inexplorés, et laissait place à des interprétations passionnelles et expéditives. Période mal connue, dont bien des historiens - comme c'est le cas pour toute les époques de transformations violentes - donnaient des images de mélodrame ou de tragédie, et projetaient dans ces représentations théâtrales, leurs propres fantasmes et leurs propres angoisses. Depuis les illustres précurseurs du XVIII^e siècle, Montesquieu et Gibbon, il n'avait été question que de déclin, de décadence, voire d'assassinat d'une civilisation. "Cette

révolution que les peuples de la terre ressentent encore et n'oublieront jamais" n'en finissait pas de troubler¹ : les boutades ou provocations le dissimulaient mal.

Il est de fait qu'un monde s'effondre et que les repères anciens disparaissent, que les normes changent aux 3e et 4e siècles. Avec brutalité. Comme au 18e siècle... et comme au 20e siècle. La disparition des canons esthétiques du classicisme rassurant accompagne le renouvellement des menaces d'une barbarie toujours présente, mais confinée. Les cris rauques, les jargons et les musiques barbares entendus dans les propriétés de Sidoine chatouillent désagréablement d'autres oreilles que les siennes. La quête de la sainteté, dans le refus de ce monde et les tourments du corps, qui se substitue au génie du paganisme surprend. Les armées toujours plus nombreuses et les généraux faiseurs d'empereurs disent l'insécurité et l'instabilité.

Les images saisissantes des monuments impériaux où des personnages réduits et grossiers - comme sur l'arc de Constantin ou l'obélisque de Théodose - annoncent les "âges obscurs", les groupes frileux des Tétrarques ou le Constantin géant offrent à l'œil ce que les codes donnent à lire : surveillance et encadrement des prix aussi bien qu'hérédité des conditions, administration et Etat omniprésents, guerres civiles et révoltes sociales. Les historiens de l'entre-deux guerres n'avaient aucun mal à voir dans ces représentations les fantômes des régimes "totalitaires" et, dans les crises du Bas-Empire, les crises de la civilisation occidentale². Dans les années soixante on en terminait avec peine avec le concept de décadence, contre lequel les historiens de l'art avaient mené un combat d'avant-garde. H. I. Marrou en prenait acte dans sa *Retractatio* et dans ses travaux ultérieurs³. "Optimistes et pessimistes", selon l'expression de A. Chastagnol⁴,

1. F. W. WALBANK, *The awful revolution, the decline of the Roman Empire*, Liverpool 1969.
2. Cf. certaines allusions de l'article d'A. ALFÖLDI, La grande crise du monde romain au 3e siècle, *RH*, 1938, p. 5-18 ou les interprétations de M. Rostovtzeff sur l'opposition villes/campagnes.
3. H. I. MARROU, *St Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1958 et *Décadence romaine ou Antiquité tardive*, Paris, 1976.
4. A. CHASTAGNOL, Introduction au colloque de Bordeaux, *Transformations et conflits au IV^e s.* (Bordeaux 1970) Bonn 1978. Le quatrième siècle fait figure de siècle d'or. R. Syme dans ce même colloque parle pour sa part de période délicieuse en désignant le dernier quart du 4e

s'affrontaient. Dans cette bataille, le Bas-Empire perdit son nom. Il se métamorphosa en "Antiquité Tardive" à la mode germanique et anglo-saxonne. Il n'est pas sûr que la périodisation ait gagné vraiment à cette traduction et le débat reste ouvert⁵.

Les chercheurs soviétiques ménageaient les perspectives totalement différentes en avançant la problématique du passage d'un mode de production à l'autre illustrée par les travaux d'E. M. Staerman⁶, les discussions avec Diakov, Kovalev, Korsunsky. Par ailleurs la confrontation avec les philosophes, ethnologues⁷, médiévistes, faisaient affleurer le concept de "transition", combinatoire résultant de l'effondrement des modes de production antérieurs et surtout contribuaient à faire voler en éclat certaines conceptions mécanistes des clivages entre infrastructures et stades de l'évolution des sociétés. La composante politique et idéologique, trop longtemps conçue comme exclusivement dépendante, ou à l'inverse totalement hétérogène, pouvait dès lors être débarrassée de sa vertu dormitive aussi bien que de l'impressionnisme esthétisant, tout aussi réducteur et manichéen l'un que l'autre.

C'est ainsi que j'ai été conduite à questionner le régime néo-impérial et les sources émanant du pouvoir, et qu'en rencontrant les panégyriques gaulois des troisième et quatrième siècles, j'ai centré finalement l'enquête sur ces seules sources. En cherchant le politique, j'ai trouvé l'éloquence.

Ces discours bien connus m'ont paru justifier une étude exhaustive qu'on ne leur avait pas consacrée jusqu'alors. Les

siècle (*Ibid.* p. 227). On retrouve le même type de jugement chez S. d'ELIA, dans son *Introduzione alla civiltà del Basso Impero*, Naples, 1972, qui évoque la "vaste explosion culturelle du siècle de Constantin et Théodore, dernière grande période créative de la civilisation antique, ce que confirment ses propos au colloque d'Erice en 1981.

5. Voir les réflexions de R. MARTIN, Qu'est-ce-que l'Antiquité tardive ? Réflexions sur un problème de périodisation, *Aiôn, Caesarodunum* 10 bis, 1976, p. 261-304 et Y. M. DUVAL, CR du livre de H. I. Marrou, *Décadence romaine ou Antiquité tardive*, *Latomus* XXVIII, 1977, p. 731-35.
6. E. M. STAERMAN, La crise du système esclavagiste dans l'ouest de l'Empire romain, Berlin 1965 (en allemand).
7. *Sur les sociétés précapitalistes*, textes choisis de Marx, Engels, Lénine, préface de M. Godelier, Paris 1970.

panégyriques se nourrissent de la louange et blâme par l'amplification. A ce titre ils étaient suspects. Les philologues travaillaient le texte ; diverses études portaient sur les procédés littéraires. Les historiens y cherchaient, en dépit de leur caractère oratoire, les informations qui leur manquaient par ailleurs et triaient les parcelles de vérité et de réel de la gangue du langage démonstratif. Ils isolaient les faits politiques, les événements, la situation de la Gaule.

Mais l'image dévalorisante de littérature d'apparat leur conférait une grande ambiguïté. Le plus généralement, auteurs et œuvres étaient tenus en piètre estime. Ennuyeux et décadents, ils étaient vite rangés dans le placard des ouvrages mineurs. Peu d'auteurs s'intéressaient à la question de leur rôle, de leur fonction et de leur efficace en les confrontant au cadre même qui leur donne leur légitimité : les luttes politiques et la redéfinition du pouvoir impérial.

Une formule revient souvent chez les auteurs de ces deux siècles : l'oreille du prince est rassasiée d'éloquence⁸ et les orateurs sont contraints de "chuchoter" les louanges qu'ils produisent en spécialistes. En effet, ils ont raison ; il n'y a pas d'événement sans discours, pas de cérémonie sans parole. Le quatrième siècle devient bel et bien "l'âge d'or" de ce type de discours dans les deux langues officielles. Bien plus, ils sont conservés, étudiés, transmis, les Ecoles produisent et diffusent ces miroirs du prince et de l'empire. Cette imagerie qui crie le mensonge et murmure la vérité vient des rhéteurs de profession, des administrateurs et même de hauts magistrats. Dans les mots qu'ils prononcent, c'est le rapport qui s'établit entre les empereurs et eux, qui interroge, aussi bien que l'entreprise d'assujettissement induite par le recueil des panégyriques.

Car il s'agit bien d'un langage très particulier et d'une entreprise singulière. Ce conservatoire intrigue. On y lit des éloges prononcés pour la plupart à Trèves, à Rome et même à Constantinople par des orateurs gaulois (sauf C. Mamertin) qui manient avec aisance le *stilus maior*, en héritiers d'une tradition fort ancienne, donnés en modèles à des élèves, futurs serviteurs de l'Etat eux-mêmes. On y évoque l'ennui d'un public lassé de la fréquence de la cérémonie et de la répétitivité des thèmes, mais en

8. Par exemple dans le recueil en IX, 1, 5.

même temps la nécessité pour les uns comme pour les autres de se plier à ces contraintes.

Dès lors j'ai été conduite à questionner cette parole, son fonctionnement et son efficacité, l'apparente gratuité et vacuité d'un discours d'une rhétorique dévoyée de sa finalité première et ses liens avec un autre type de discours qui ne craint pas non plus la broderie, celui des Pères de l'Eglise⁹ ainsi que l'hagiographie.

La rhétorique, même dévalorisée, reste l'apanage de la sociabilité contre la barbarie. Les critiques acerbes des philosophes n'empêchent pas Julien de se soumettre à ses règles, ni Eugène de parvenir sur le trône. La guerre des mots, seuls des spécialistes peuvent la conduire et la diriger. D'où ce souci des empereurs de maintenir et de contrôler des écoles et des chaires d'enseignement. "Les mots font les lois et gouvernent les hommes" a-t-on écrit longtemps après¹⁰. Le pouvoir de création d'histoire qu'on leur attribue encore sous la Révolution, la transformation ou la permanence qu'ils opèrent, ces rhéteurs en étaient fort conscients. Ils savaient que la *technè rhetorikè* continuait sur un autre mode de mener les hommes. Ils savaient qu'ils pouvaient y prétendre au niveau qui leur était imparti : écoles ou cérémonie aulique ou curiale. Quand le vers supplante la prose dans ce domaine, si l'on en juge par ce qui a été conservé, Claudien passe au premier plan, et les orateurs gaulois s'effacent. Il y a là une rupture.

J'ai donc entrepris une relecture de ces textes. Il me semblait que l'écart, "la broderie" parlait de fait le politique et qu'aussi bien l'opacité qui s'effectuait dans leur procès de distanciation pouvait se comprendre comme nécessaire méconnaissance et comme reconnaissance fantasmatique. Illusion

9. Les évoquant, Fénélon use de la métaphore de la broderie fort ancienne. "Le monde était pour la parole dans l'état où il serait pour les habits si personne n'osait paraître vêtu d'une belle étoffe sans la charge de la plus épaisse broderie". FENEILON, *Lettre à l'Académie* IV. Cité par E. Guibert-Sledziewski, Politique du discours, *La Pensée* 199, 1978, p. 99.
10. Cf. "Pendant des siècles entiers les hommes se sont battus pour des mots... D'ailleurs puisque les mots font les lois, ce sont les mots qui gouvernent les hommes". Selon FONTANES, Le journal de la ville et des provinces ou le modérateur, 19 octobre 1789, p. 73, cité par R. BARNY, Les mots et les choses sous la Révolution française, *La Pensée*, 202, décembre 1978, p. 102.

tout aussi "vraie" peut-être même que le réel dont le discours tirait sa matière, sa légitimité et son urgence.

Ces postulats m'ont guidée dans les investigations que j'ai entreprises. La problématique débouchait sur des questions simples : à quel titre et de quelle manière le discours d'éloge compris comme événement et procès discursifs, intervient-il dans la régulation politique ? Par delà, ce langage symbolique induit-il une structure ou un système pour penser la société civile ? Un pouvoir de penser le rapport d'autorité ?

Les discours codés de ce recueil renvoient aux conditions précises des luttes politiques et des transformations qui se déroulent pendant un siècle entre 289 et 389. On peut y lire, le plus souvent obscurcis, ou très rarement en clair, les récits concernant les bouleversements politiques et religieux qui modifient les fondements du pouvoir et notamment son idéologie. C'est cela que les historiens ont toujours relevé. Mais l'exaltation de la personne et de la fonction impériales conduit les auteurs à utiliser les mots mêmes des charismes anciens. Vertu, fortune, piété, bonheur, présence, mots répétés à l'infini, mots vides ? Leur polysémie n'explique pas tout. Il y a dans cette soumission aux thématiques anciennes et aux mots du passé la perpétuation d'une mémoire et la résistance aux changements qui instaure entre l'avenir inconnu et le présent incertain, un passé rassurant.

Plutôt que de voir, dans cette répétitivité, l'inutile et le superflu dont l'institution aurait pu sans dommage se débarrasser, ne faut-il pas tenir compte précisément dans l'analyse, de cet imaginaire, processus idéologique secreté par et pour un groupe social directement lié à l'empereur et par lui, à d'autres ? Et dès lors tenir le genre démonstratif comme un discours politique, opacifiant et clarificateur en même temps, occasion d'identifications successives, qui substitue d'autres lieux aux conflits en cours. Dans le procès de la vitupération du tyran notamment, dans la geste impériale, se réfractent de façon stéréotypée des rapports de force. Que disent ces images, ce convenu, ces *topoi*, sur un mode de régulation ? L'un parle de l'autre, le tyran de l'empereur et le vainqueur du vaincu. Le *pathos* qui l'exprime ne normalise-t-il pas ?

Il y a dans chacun des discours une remise en ordre du monde. Le recueil apparaît comme le lieu de production d'un discours sur l'autorité, l'espace, le temps et les hommes. Il convient de les analyser d'abord comme tels. Et de ce fait comme

partie intégrante des signes de l'hégémonie, qui tient aussi bien au consentement qu'à la coercition. Dans quelle mesure et comment cette littérature d'apparat en crée-t-elle les conditions ? Dans les années soixante dix, tout langage faisait question. Ne disait-on pas alors que la langue est fasciste, que toute parole est pouvoir ? Illusion là aussi ?

La fascination des mots prononcés par ces porte-parole a donc commencé par une réflexion sur le dérisoire de leurs propos. A la précarité d'un pouvoir impérial tempéré par l'assassinat, s'opposait l'absolu et la perfection des représentations que ces orateurs en livraient. Désormais la guerre civile donnait la gloire en reléguant au second plan celle qu'apportaient les conflits des frontières barbares. Quel rôle jouait donc "le fleuve de l'éloquence" que Cassiodore continue, plus tard encore, de tenir pour admirable ?

Cette image démesurément agrandie d'un empereur victorieux et magnanime, dieu lui-même ou inspiré par un dieu, combat sans doute à sa manière. Les rivalités des clans de l'aristocratie sénatoriale, les sécessions géographiques et sociales, les conflits religieux s'effacent devant cette production du prince. Modèle ou non du bon gouvernement¹¹, forme de contrôle social ? Mais qui contrôle l'autre ? Les orateurs se substituent-ils à la voix murmurante qui ne cesse de répéter à l'*imperator* qu'il est toujours un homme ?

Il y a par conséquent quelque chose à repérer dans la réception aussi bien que dans l'émission de cette dîme verbale. La cérémonie donne sa valeur aux mots qui ne prennent sens que parce qu'elle se déroule. La célébration du pouvoir impérial dans la personne qui assume la fonction résulte d'une pratique. Les orateurs du beau et de l'admirable savent qu'ils ont une mission qui comporte une attente de séduction. *Ut decet, ut oportet.* Il leur faut se soumettre à des règles, qui sont nécessaires parce qu'elles déterminent un pouvoir. La parole instaure et conserve. Elle a une vertu, parce qu'elle assure une permanence dans les périodes de changement. Elle lutte contre la discontinuité. En bref, les mots prononcés et écrits formaient un ensemble complexe où idéologique et politique constituaient un écheveau à débrouiller. Il

11. Cf. L'opinion de PLINE : "Mais il faut obéir au *senatus - consulte* qui dans l'intérêt général a voulu que sous le titre d'actions de grâces par la voix d'un consul les bons princes reconnaissent ce qu'ils font ; les mauvais ce qu'ils devraient faire", *Panégyrique de Trajan*, 4.

fallait donc les soupçonner et s'attaquer à la forme même, dans sa totalité. C'est la raison pour laquelle cette enquête s'est orientée dans plusieurs directions.

J'ai voulu en premier lieu délimiter le cadre institutionnel qui donne naissance à ces discours, induit des codes, une thématique, un vocabulaire, en étudiant de façon générale les conditions d'élaboration de cette pratique discursive, la parole normée. En deuxième lieu, j'ai concentré la recherche sur les mots eux-mêmes, dans leur totalité, parce qu'il me paraissait réducteur d'en éliminer une partie en fonction d'une signification prédéterminée à l'avance. Mots pour eux-mêmes, puis étudiés dans leurs groupements structurels, les rouages de la disposition rhétorique. Enfin des signifiants la démarche a abouti aux signifiés, thématique, topique, lieux.

On pourra trouver surprenant que je ne me sois pas engagée dans le déchiffrement de certains codes, celui des figures notamment. Il m'a en effet, semblé nécessaire d'examiner au préalable les signifiants pour eux-mêmes, de chercher à constituer des données exhaustives, d'en rester à un niveau des signes, à un inventaire.

C'est pourquoi j'ai cherché à procéder à une mise à plat de l'énoncé, à une déstructuration et une restructuration de la chaîne parlée, sans aucune élimination dépendant de critères de sens. Seul le traitement informatique pouvait y parvenir. Il a été réalisé en 1977¹². Cela donnait une base de départ pour examiner la trame des mots. Afin de saisir les rouages et les mécanismes divers de la machinerie de l'éloge et d'y déceler des modifications éventuelles, des identités et des différences, j'ai mis à nu les éléments du dispositif¹³.

Les procédures méthodologiques ont été élaborées et mises en œuvre pour des objectifs précis, pour un *corpus* donné, dans le cadre d'une problématique du discours comme objet historique. Comme elles se situent sur des confins elles risquent de frustrer aussi bien le philologue, le linguiste que l'historien. Qu'ils n'y voient aucune provocation ni empiétement. J'ai suivi un chemin qui n'était pas tracé à l'avance et la démarche ne se donne pas comme exemplaire car elle est datée. Le pluralisme

12. La concordance des panégyriques par T. Janson n'a été publiée qu'en 1979 et ne correspond que partiellement à ces objectifs.

13. Ils n'ont qu'en partie été retenus dans le cadre de cette édition.

méthodologique correspond ici à un texte polymorphe et à une problématique ouverte.

Une fois ces outils constitués, j'ai tenté de les utiliser pour aborder le domaine des représentations proposées par les rhéteurs. J'ai voulu ainsi restituer dans un ensemble l'imagerie impériale dont la lexicologie isole des matériaux.

Le lecteur est donc convié maintenant à un parcours dans un recueil et dans des textes. L'éloquence aulique y prendra des formes étranges. A travers cet énoncé déstructuré, la géographie verbale, les processus de la *dispositio* et de l'*elocutio*, le travail sur la ressemblance et la différence, la réactualisation des mots de la tribu politique, il vise à mieux saisir comment ces jeux qui structurent l'empire par les mots de l'amplification, restent, au bout du compte, une question d'histoire.

PREMIÈRE PARTIE

LE DISCOURS EN QUESTIONS

Premier Chapitre

Une anthologie : canon rhétorique ou politique ?

I - UN RECUEIL DE PANEGYRIQUES GAULOIS

UNE ANTHOLOGIE

Connus sous le nom de *Panegyrici Latini*, douze discours d'éloge forment un recueil appartenant au genre démonstratif¹ ou laudatif qui ne se limite pas seulement pour les Romains à l'ostentation, mais se rapporte également au domaine de la pragmatique. Quintilien observe que son usage s'est élargi à Rome. "Son nom implique ostentation. Mais chez les Romains l'usage lui a donné une place même dans la partie pratique de la vie"².

Le premier des éloges impériaux inclus dans ce recueil n'est pas le moins connu puisqu'il s'agit du Panégyrique de Trajan prononcé par Pline en 100, et publié en 101 à l'occasion de son consulat³. Les onze autres dont les auteurs n'ont pas obtenu la gloire de l'ami de Trajan sont issus d'une toute autre période et s'échelonnent de 289 à 389. Il y a donc là une longue césure chronologique qui surprend par sa durée. L'évolution politique entre le début du 2ème siècle et la fin du 4ème modifiant trop sensiblement les perspectives pour faire porter l'étude sur l'ensemble des douze discours, j'ai exclu du champ de la recherche l'éloge de Trajan par Pline. J'ai donc limité cette étude aux panégyriques des 3e et 4e siècles - onze discours au total - parce qu'ils constituent un ensemble beaucoup plus homogène par ses conditions de production, notamment politiques. Trop de paramètres nouveaux interviennent entre la conception de l'*Optimus Princeps*, et celle de l'*Augustissimus Dominus*. L'exercice même du pouvoir impérial ayant beaucoup évolué, l'homogénéité du *corpus* s'en serait trouvé altérée.

Les données sont donc exclusivement constituées par les discours d'orateurs gaulois moins éclatants au jugement des critiques, prononcés entre 289 et 389, période de rétablissement et d'affirmation d'une nouvelle forme de pouvoir impérial. Mais de toute évidence la place prééminente du panégyrique de Trajan dans

1. QUINTILIEN, *I.O.* III, IV/12, et épидictique ou encomiastique selon la terminologie d'origine grecque.

2. *Id*, III, VII, 1 et 2.

3. Cf. M. DURRY, *Pline, Panégyrique de Trajan*, Paris 1938.

le recueil le constitue comme modèle aussi bien pour l'éditeur de ces textes que pour les auteurs qui connaissaient fort bien cette œuvre. Pline est lu et apprécié au 4e siècle ; on pourra relever au cours de cette étude des formules identiques dans les œuvres de l'illustre prédecesseur et dans celles des auteurs plus tardifs. Référence littéraire sans conteste, puisqu'on sait que Pline est présent à l'esprit de Symmaque, lorsque celui-ci rédige sa correspondance, et à celui de son fils, quand il l'édite. L'ami de Trajan peut-être considéré également comme une référence politique.

L'œuvre de Pline fait partie de la culture d'un rhéteur. Quelques caractères de l'*Optimus Princeps*⁴, nourrissaient encore certains traits de la figure impériale et le modèle référentiel fonctionnait à tout le moins symboliquement tant sur le plan littéraire que sur le plan politique. Analogues au procédé du réemploi de la statuaire dans les monuments figurés, si manifeste dans l'Arc de Constantin avec le jeu des reliefs d'Hadrien ou de Trajan, l'utilisation de thèmes ou de formules identiques est une permanence du genre démonstratif. L'imitation -*la mimesis* - doit être comprise davantage comme l'expression d'une rassurante conformité à des normes intangibles que comme celle d'un conformisme totalement vide de signification. Placé en premier dans les manuscrits, le discours de Pline induit donc pour les autres textes l'appartenance à un genre, en fait un modèle, et place ceux-ci dans une continuité et un héritage qui sera analysé ultérieurement.

Les onze autres panégyriques transmis par le recueil de *Panegyrici Latini* lui doivent probablement leur survie et constituent des sources utilisées depuis bien longtemps. Ils ont été l'objet de multiples recherches depuis la découverte du manuscrit à l'époque de la Renaissance, sans que pour autant les questions soulevées, notamment celle de la constitution de ces discours en un *corpus*, soient toujours résolues par la critique. En effet une première série de questions surgit dès qu'on s'interroge sur la date et la constitution de ces textes en recueil. On aimerait savoir quand, comment et pourquoi ces discours ont été rassemblés. Or une grande obscurité recouvre les conditions de cette élaboration. Transmis par des manuscrits tardifs dont l'archéotype a disparu, les panégyriques sont prononcés par des orateurs différents à des dates éloignées et des périodes dissemblables, puisque la chrono-

4. Cf. sur cette question M. ROYO, *Essai sur la légitimité des empereurs à la fin du Ier s.*, thèse dactylographiée de l'Université Paris IV, Paris 1983.

logie les situe de 289 à 389. Dès lors, on peut légitimement s'interroger sur les objectifs et les finalités de la constitution et de la transmission de cette anthologie, ainsi que sur le moment de sa réalisation. E. Galletier⁵ a clairement exposé dans la préface de son édition l'état de la question en fonction des résultats auxquels de longues controverses philologiques avaient abouti. Aucun élément nouveau décisif n'est intervenu depuis. De ce qui est établi ou de ce qui fait problème quant à la composition du recueil, je ne retiendrai ici que les seuls éléments qui s'inscrivent dans la perspective de mon enquête.

Le recueil, tel qu'il se présente aujourd'hui, résulte du travail d'édition et des choix des éditeurs, car les éloges ne se présentent pas selon un plan clair dans les manuscrits. Ainsi, la succession chronologique n'a pas été respectée et le plan suivi a conduit à se poser des questions sur les conditions et les étapes éventuelles de la collation de ces textes.⁶

Tous les éditeurs anciens ou modernes ont respecté cette disposition de la tradition manuscrite, notamment E. et

5. E. GALLETIER, *Panégyriques Latins*, préface, I, p. X.
6. Ils se présentent de la manière suivante dans l'archéotype d'après W. Baehrens. Les dates sont celles communément admises par la critique.
 - I C. Plinii Secundii panegyricus Traiano imperatori dictus (100)
 - II Finitus panegyricus primus Plinii. *Incipit panegyricus Latini Pacati Drepanii dictus Theodosio* (389)
 - III Finitus panegyricus Latini Pacati Drepanii dictus Theodosio in urbe aeterna Roma. *Incipit gratiarum actio Mamertini de consulatu suo Iuliano imperatori* (362)
 - IV Explicit oratio Mamertini. *Incipit Nazarii dictus Constantino* (321)
 - V Panegyricus Nazarii explicit, *Incipiunt panegyricum diversorum*
 1. *Incipit primus dictus Constantino* (312)
 2. *Finitus primus. Incipit secundus dictus Constantino* (310)
 3. *Finitus secundus. Incipit tertius* (307)
 4. *Finitus tertius. Incipit quartus* (297)
 5. *Finitus quartus. Incipit quintus* (298)
 6. *Finitus quintus. Incipit sextus dictus Maximiano et Diocletiano* (289)
 7. *Idem (eiusdem magistri) Mamertini Genethliacus Maximiani Augusti* (291)
 - XII *Hoc dictus est Constantino filio Constantii* (313).

W. Baehrens, R.A.B. Mynors, V. Paladini et P. Fedeli ⁷, tandis qu'E. Galletier choisissait de la transgresser et adoptait un ordre chronologique dans un souci évident de clarté historique.

Ayant décidé de travailler sur cette édition, j'ai adopté la classification chronologique des CUF et les numéros des Panégyriques qui figurent ici sont ceux de l'éditeur E. Galletier ⁸. La correspondance entre les éditions se présente ainsi :

W.BAEHRENS R.A.B. MYNORS V. PALADANI, P. FEDELI	GALLETIER	AUTEUR	ANNEE
I	I	PLINE	100
II	XII	PACATUS	389
III	XI	MAMERTIN	362
IV	X	NAZARIUS	321
V	VIII	Anonyme	312
VI	VII	Anonyme	310
VII	VI	Anonyme	307
VIII	IV	Anonyme	297
IX	V	EUMENE	298
X	II	MAMERTIN	289
XI	III	MAMERTIN	291
XII	IX	Anonyme	313

Lorsqu'on observe la présentation de l'archéotype, on constate que les discours sont classés dans l'ordre chronologique régressif avec des exceptions notables. Ainsi le discours de Pline est-il placé en premier et le dernier est celui adressé à Constantin en 313 (IX/12).

7. Editions A. BAEHRENS, *XII Panegyrici Latini*, Bibl. Teubn. Leipzig, 1874.

W. BAEHRENS, *XII Panegyrici Latini*, Bibl. Teubn. Leipzig. 1911.

R.A.B. MYNORS, *XII Panegyrici Latini*, Oxford 1964.

V. PALADINI, P. FEDELI, *Panegyrici Latini*, Rome , 1976.

8. Edition E. GALLETIER, *Panégyriques Latins*, C.U.F., 3 vol. Paris, 1949, 1952, 1955.

Ce classement appelle plusieurs remarques :

Un premier groupe se trouve formé par les quatre premiers qui sont bien attribués. Les noms des auteurs apparaissent tous dans les titres en même temps que ceux des empereurs concernés. Un second groupe constitué par les *septem panegyrici diversorum* suivent en règle générale, sauf un, l'ordre chronologique décroissant. Enfin, le dernier, *Dictus Constantino*, n'est pas qualifié d'*Octavus* comme on aurait pu s'y attendre, mais isolé, ne porte aucun numéro.

On l'a souvent constaté, la composition du recueil "ne brille ni par la logique, ni par le respect de la chronologie⁹". Dans ce cas que signifie-t-elle ? Comment et pourquoi a-t-on rassemblé ces textes ? Tout laisse à penser que l'anthologie ne résulte pas d'un choix initial définitif, mais qu'elle révèle à l'évidence, des apports successifs, estime E. Galletier¹⁰ qui pense avec S. Brandt¹¹ et d'autres philologues¹² qu'un noyau primitif composé des premiers anonymes aurait été constitué à Autun vers 312. Ces discours sont effectivement centrés sur Autun, Constance et Constantin, et exposent largement l'attachement de Flavia Aeduorum à la cause de Constantin.

A Trèves, on aurait adjoint à ce premier groupe, les deux discours de la Dyarchie attribuée à Mamertin.

Dans une seconde étape, une autre personne aurait ajouté le discours adressé à Constantin après sa victoire sur Maxence. Enfin le dernier groupe serait constitué par les discours plus récents attribués sans conteste parce que leurs auteurs étaient encore bien connus. Cette série porte la marque de Bordeaux et non plus celle de Trèves et d'Autun. L'œuvre de Pline placée en premier servait bien de référence illustre on l'a vu. En l'absence de nouveaux éléments d'information, ces hypothèses semblent parfaitement plausibles. Le groupe des *diversorum* est effectivement consacré essentiellement à Constantin. La volonté

9. R. PICHON, L'origine du recueil des *Panegyrici Latini*, *Les derniers écrivains profanes*, Paris 1906, p. 243.
10. E. GALLETIER, *op. cit.*, p. XI.
11. S. BRANDT, *Eumenius von Augustodunum und die ihm Zugeshrieben Reden*, Fribourg 1872, p. 35-36.
12. Sur l'ensemble du sujet, G. BOISSIER dans un compte rendu de l'édition A. BAEHRENS, et *Eumenius* de S. BRANDT, dans *Les rhéteurs gaulois du 4e s.*, JS 1884, p. 5-18.

de montrer les liens entre *Flavia Aeduorum* et la dynastie constantinienne ressort clairement de certains de ces discours.

Voulait-on plus tardivement, sous Théodose, démontrer l'attachement des orateurs gaulois à la nouvelle dynastie ? Les liens particuliers de la Gaule à l'Empire ? Sans nul doute. En ce qui concerne l'éditeur et le moment, rien de certain ne se dégage des recherches. R. Pichon a soutenu qu'il pourrait s'agir du dernier en date des auteurs, Pacatus, en se fondant sur le fait qu'il est le dernier orateur inclus¹³. Ces présomptions laissent place au doute car les preuves de ce type sont loin d'être décisives. Aucune certitude n'apparaît donc dans ce domaine. Mais il est très plausible au terme de cet effet de clarification que l'anthologie résulte bien d'un montage en plusieurs étapes et d'une sélection finalisée sous le règne du dernier empereur concerné, Théodose, par la volonté d'illustrer les moments de crise entre le pouvoir central et les Gaules.

On connaît en effet les liens de ce dernier avec les rhéteurs bordelais puisqu'Ausone a été le précepteur du jeune Gratien. Théodose demanda au poète une édition nouvelle de ses œuvres, qui prononça par la suite une *gratiarum actio* en l'honneur de Gratien. Il exprime au même moment avec insistance dans ses œuvres une volonté politique semblable à celle que l'on observe dans les éloges de l'anthologie. Le recueil peut donc avoir été élaboré vers la fin du 4e siècle après le dernier discours. On peut aussi penser que l'anthologie bénéficie de l'existence de manuels déjà en circulation et ajoutés les uns aux autres. La collecte d'œuvres éditées séparément paraît moins commode à tout le moins pour celles qui étaient restées ou devenues anonymes.

L'hypothèse selon laquelle cette élaboration a pu prendre place plus tardivement au cours du 5e siècle, n'est pas à écarter mais il me paraît plus vraisemblable de situer le recueil vers la fin du 4e siècle pour deux raisons : La première, politique, tient à la recomposition des alliances après la victoire de Théodose sur Maxime. La seconde au contexte culturel qui incite à rassembler des *corpus* d'œuvres diverses ; où l'on constate que de grands efforts sont faits pour constituer des sources, veiller à la transmission des héritages culturels ou dans un tout autre domaine pour rationaliser la machine administrative. On connaît le travail des nombreux historiens abréviateurs ou annalistes du 4e siècle.

13. A. PICHON, *op. cit.* p. 244 *sq.* et p. 289-90.

L'accord se fait aujourd'hui sur la date de la rédaction de l'*Histoire Auguste*¹⁴. Ce mélange de réalités et de fiction qui écrit une histoire normative serait rédigé vers la fin du 4e siècle. Les poèmes politiques de Clément, après sa mort qui survient en 404, sont rassemblés et publiés séparément à l'exception du panégyrique de Probinus et Olybrius qui ne concerne pas Stilichon¹⁵.

Il me semble qu'on saisit là une autre tentative importante en Occident pour conserver des œuvres en les rassemblant, mais aussi un effort pour constituer une mémoire en la modelant à l'image des luttes politiques présentes. Les panégyriques pouvaient fort bien s'inscrire dans cette volonté de faire connaître l'image d'un passé qui s'estompait en utilisant ces textes comme référence politique sans pour cela exclure l'hypothèse de témoignages de l'art de la rhétorique.

La place prééminente du panégyrique de Pline en fait un modèle littéraire que les rhéteurs utilisaient pour enseigner la *techné rhetorike*. Mais c'est aussi l'histoire et un modèle politique qu'ils faisaient connaître en le proposant à l'étude ou à l'imitation. Quant aux autres discours ils ont certainement été sélectionnés parce qu'ils témoignaient d'autres événements, d'autres types de représentations du pouvoir impérial. Ils l'ont été assurément autant pour des raisons littéraires que politiques. Le canon retenait ainsi des références aussi bien d'ordre rhétorique qu'historique.

En choisissant douze discours, l'éditeur se pliait-il à une symbolique du nombre ? Le chiffre douze n'est pas dû au hasard. La composition d'un copus ne relève pas seulement du choix, c'est-à-dire de l'opération qui consiste à éliminer et à conserver des paradigmes. Elle consiste à faire aussi une œuvre, qui résulte également de normes et dont l'architecture peut être signifiante¹⁶.

14. Sur ce vaste sujet voir notamment A. CHASTAGNOL, *Recherches sur l'Histoire Auguste*, Bonner Historia Augusta Colloquium, Bonn 1970, p. 1-37. De manière générale BHAC pub. A. Alföldi et J. Straub, *Antiquitas Herkunft*, 19 vol., Bonn 1963-1985. K. P. JOHNE, Kaiserbiographie und Senatariokratie, *Untersuchungen zur Datierung und Sozialen Herkunft der Historia Augusta*, Berlin, 1976.
15. P. FARGUES, *Claudien*, préface p. 15 et 38, Paris 1936. M. PLATNAEUR, *Claudian*, coll. Loeb, Londres 1956, p. XIX.
16. Ausone adresse à Symmaque un *Griphus ternari numeri*, extrêmement important. Sur les valeurs numériques, voir N. DUVAL, à propos de Prudence, Christianisme et formes littéraires dans l'Antiquité tardive, *Entretiens sur l'Antiquité Classique*, XXIII p. 369, et J. P. MAZIERES,

A lire le 4e chapitre du panégyrique IV, le nombre apparaît comme porteur de signification. On saisit bien que l'artifice numérique risquait de rencontrer un écho dans les préoccupations générales du public depuis longtemps soucieux de trouver un ordre au chaos des choses. Les chrétiens aussi bien que les païens attachaient de l'importance à la valeur numérique. Le chiffre XII se trouve aussi bien dans les XII Césars, la légende des XII vautours que dans la loi des XII tables. Le jeu des chiffres introduit à une symbolique qui éclaire les processus mentaux des auteurs et du public. Le souci de composer une œuvre, porteuse par elle-même de sens, en dehors même du contenu sémantique, expliquerait ainsi l'ajout du IXe panégyrique, celui de 313, en fait le douzième sur les manuscrits, qui constitue une aberration chronologique mais se rapporte à un empereur lié à la Gaule et célébrant un tournant décisif.

L'élaboration de ce recueil marque la spécificité de l'occident latin pendant cette période et des Gaules en particulier. Aucune autre anthologie de ce type n'a été conservée. Dans d'autres périodes des manuels ont existé certes, mais ils n'ont pas été transmis. Il n'existe en particulier, aucun ouvrage semblable dans l'Orient grec. Des panégyriques ont bien été conservés en langue grecques ceux de Julien, Thémistios, Libanios par exemple. Ils figurent parmi les œuvres de ces auteurs. Mais aucun manuel formé par les œuvres d'auteurs moins prestigieux ne nous est parvenu. Dans ces conditions, on lit clairement dans les objectifs de ce recueil la volonté de faire pièce aux œuvres renommées de langue grecque ou latine d'une part, et de l'autre le souci d'affirmer l'existence d'orateurs gaulois et d'une rhétorique vivante dans un contexte général difficile pour ces provinces, qui tiennent à faire la preuve de leur allégeance au pouvoir central.

L'opération revêt les caractères d'une entreprise littéraire et politique tout à la fois en affirmant la pérennité d'un attachement à Rome, à sa culture, et à l'Etat romain. Ce faisant ces discours prennent les caractéristiques d'une documentation exceptionnelle par l'importance des informations de toute nature qu'elle fournit. La rareté de ce type de recueil en majore encore la valeur.

Bien des points demeurent obscurs ; notamment en ce qui concerne les conditions de production des discours. Qui sont, en effet, ces auteurs connus ou inconnus ? Leurs œuvres et quelquefois d'autres témoignages nous permettent de mieux les connaître et de situer les panégyriques comme acte discursif. Ils prennent ainsi leur pleine signification.

LES AUTEURS

Les onze panégyriques de cette période qui nous sont parvenus grâce à ce recueil s'échelonnent sur un siècle, de 289 à 389, et contribuent pour beaucoup à donner de ces deux siècles l'image d'une apogée du genre démonstratif en Occident d'une part et d'une grande richesse littéraire pour les Gaules d'autre part. L'ensemble met en évidence la place de ces orateurs, dans la littérature latine de cette époque, dont on peut à juste titre penser qu'ils sont tous gaulois ou exercent en Gaule.

Que savons nous d'eux ? Les informations que nous possérons varient beaucoup selon les cas. Certains auteurs sont nommés, d'autres restent anonymes. La plupart livrent quelques indications sur eux mêmes dans leur discours, d'autres au contraire s'effacent complètement. Le nom de quatre d'entre eux figure sans contestation possible sur les manuscrits. Il s'agit d'Eumène pour le Ve, de Nazarius pour le Xe, de C. Mamertin pour le XIe, de Pacatus pour le XIIe. De plus on peut admettre que c'est un autre Mamertin qui a rédigé les deuxième et troisième éloges. Dans ce cas, plus de la moitié (6 sur 11) des discours sont attribués à des auteurs précis et on peut découvrir quelques éléments de leur carrière, de leurs fonctions et même de leur vie personnelle.

Eumène a écrit en 298 l'un des plus célèbres de ces discours "*Pour la restauration des Ecoles d'Autun*". Son nom figure dans l'énoncé lui-même. A la fin de la lettre que lui adresse Constance on lit en effet *Vale Eumeni carissime nobis*¹⁷. Il nous informe largement de sa carrière et des revenus que sa charge lui procure. Fait exceptionnel dans ces discours d'apparat, les deux remerciement émanant d'Autun, celui d'Eumène et le VIIIe discours prononcé pour remercier Constantin de libéralités fiscales, introduisent un ton différent, très proche des *realia*. Les préci-

17. V, XIV, 5.

sions, absentes du champ du discours officiel en règle générale, sont ici nombreuses dans le domaine administratif ou fiscal et par là même ces discours occupent une place particulière comme source de l'histoire de la Gaule et des aspects fiscaux de la politique impériale. Eumène déclare en effet qu'il percevait 300 000 sesterces au titre de Maître de la Mémoire Sacrée¹⁸, auxquelles s'ajoutaient des largesses (*praemia*) qui doublaient et bien au-delà le traitement brut. Après son départ, il conservera en tant que professeur d'éloquence, les priviléges accordés aux dignitaires du palais¹⁹ souligne-t-il à plusieurs reprises. Pas de domaine réservé ni de pudeur ici. L'information en est d'autant plus précieuse.

Dans l'exorde, il se présente par ailleurs comme un homme d'école qui a préféré exercer en privé. Le forum ne l'a pas tenté²⁰. S'il a présenté sa requête lui-même, poursuit-il au chapitre II, il n'a pas pour autant l'ambition de quitter son domaine et de rivaliser, sauf en cette occasion, sur le champ clos des avocats du Forum²¹. Plus loin, il ajoute que son aïeul, un grec d'Athènes²² célèbre à Rome, s'était installé à Autun où il a enseigné jusqu'à 80 ans passés. Eumène renoue donc avec la tradition familiale. Aucun commentateur n'a jamais mis en doute que ce ne fût volontairement que le rhéteur ait quitté la charge de *magister memoriae* auprès des empereurs pour la direction d'une école gauloise aussi prestigieuse fût-elle. Nous n'avons aucun moyen de vérifier l'hypothèse d'un départ contraint. E. Galletier²³ pense que ses qualités professionnelles sont seules à l'origine de ce changement et que les empereurs lui rendent même publiquement hommage en lui laissant ses priviléges financiers et honorifiques. En l'état actuel des informations aucune autre source ne corrobore ni n'infirme cette opinion. Il reste que l'éloignement de la Cour et la direction d'une école dans sa patrie d'origine pouvait apparaître préférable à un rhéteur d'Autun vieillissant.

En 321 Nazarius quant à lui, dans un discours en l'honneur de Constantin (Xe) ne livre rien de lui même mais d'autres sources fournissent des renseignements qui éclairent sa personne

18. V, XI, 2.

19. V, XV, 4 et V, XVI, 4.

20. "Exercere privatum quam in foro iactare maluerim". V, I, 1.

21. V, II, 2 : "Non ad incognitam mihi sectum forensium patronorum alienae laudis cupiditate transire".

22. V, XVII, 3.

23. E. GALLETIER, *Pan*, I, p. 105-106.

et sa situation. En effet Ausone le cite parmi les rhéteurs de l'Ecole de Bordeaux. Il lui délivre le compliment d'avoir été un bon professeur et d'avoir formé beaucoup d'élèves :

*Nazario et claro quandam delata Patera
Egregie multos excoluit iuvenes* ²⁴.

Saint-Jérôme, pour sa part, le tient pour un auteur remarquable ²⁵ sans lui attribuer cependant ce discours. D'après la chronique de Prosper d'Aquitaine sa fille Eunomia aurait hérité de son talent et passait pour chrétienne. L'un des discours de ce professeur figure dans le recueil. Le titre mentionne son nom. De même que le nom de Mamertin est écrit dans le texte du discours prononcé en 362 ²⁶.

Parmi les auteurs du recueil des Panégyriques gaulois, Claude Mamertin est sans conteste la personnalité la plus importante, puisqu'il a été consul. C'est à l'occasion de l'obtention du consulat qu'il remercie Julien dans la *gratulatio* d'usage conservée dans cette anthologie. Le discours trace un portrait flatteur de cet homme politique, qui ne lésine pas sur l'éloge de ses propres qualités et de sa carrière, tout en valorisant l'image de Julien. Un consul ne saurait être aussi difficile à connaître qu'un simple rhéteur et lui n'est pas un inconnu. On trouve sa trace dans d'autres sources. Il est mentionné dans la chronologie A 452 ²⁷, dans le Code théodosien à de multiples reprises. Ammien surtout complète les informations à son sujet ²⁸. On ne sait pas s'il fut rhéteur de profession mais il exerce en 361 la charge d'administrateur du Trésor : *Comes Sacrorum Largitionum* (XI, I, 4). Il se trouve dans l'entourage de Julien lors de la descente du Danube ; Préfet d'Illyrie, il devient consul en 362, année où les charges consulaires sont confiées, l'une à un Gaulois, homme de plume, il le souligne lui-même, l'autre à un Goth Nevitta, homme d'épée, le premier barbare consul ordinaire.

24. AUSONE, *Prof. burdigalensis*, XIV, 7, 10.

25. "Rhetor insignis", St JÉROME, *Abr*, 2343 an. 329, P. L. MIGNE, XXVII, 8 et non, comme l'indique l'édition CUF, 2340 a. 329.

26. Le prénom *Claudius* est une restitution, car les manuscrits donnent *dandi*, XI, XVII, 4.

27. *Chronica Minora*, A. 452-16.

28. A. M. JONES, R. MARTINDALE, *Prosopography of the later Roman Empire*, I, p. 540-41. s.v. *Mamertinus*.

Il fait partie du tribunal extraordinaire de Chalcédoine qui juge les suspects et évince les fidèles de Constance²⁹. Sa carrière ne s'arrête pas pour autant avec la mort de Julien puisqu'on le retrouve préfet d'Italie, d'Afrique et d'Illyrie en 365 sous Valentinien et Valens. On perd sa trace après l'accusation de péculat porté contre lui par Avitianus. Mais il figure en bonne place dans le recueil. Il ne semble donc pas totalement oublié. Il s'agit d'un très grand personnage qui situe le troisième discours du recueil au niveau du premier - celui de Pline - si l'on en juge par la carrière politique.

L'auteur qui a le redoutable honneur de voisiner avec ce dernier s'appelle Pacatus (XII) *Latinus Pacatus Drepanius*, venu des confins des Gaules (*Ad ultimo Galliarum*). Bordelais d'adoption, que Sidoine Apollinaire fait naître à Agen³⁰. C'est un ami proche d'Ausone qui lui dédie des œuvres, un orateur connu mais aussi un homme politique parcourant la carrière des honneurs. Il ne nous dit rien de lui-même. On sait qu'Ausone lui adresse - *Ausonius Drepanio Filio* - des églogues, un drame, et le *Technopaegnion*³¹. Proconsul en Afrique en 390, *Comes Rerum Privatorum* en 393³², il est cité également par Sidoine Apollinaire dans la lettre adressée au rhéteur Lupus. Sa réputation et sa situation sociale ne sont pas inférieures à celles de Mamertin. En 389, il prononce l'éloge de Théodose. Ausone, Symmaque³³, les textes officiels gardent ainsi la mémoire de son œuvre. On lui a même attribué la paternité du recueil.

Eumène, Nazarius, Mamertin, Pacatus sont donc connus et les trois derniers appartiennent à une élite intellectuelle ou

29. Voir à ce sujet AMMIEN, XX, 8, XXII, 6, 7, XXII, 3, 1, XXVI, 5, 5 et XXVII, 7. Voir aussi SYMMAQUE, *Ep.* X, 40.
30. *Sidoine Apollinaire Ep.* VIII, XI, 2.
31. AUSONE, Œuvres, coll. Harvard, 2 vol., Livre VII, Eglogue I ; *Ludus Septem Sapientium* ; dédicace du *Technopaegnion*.
32. *Code théodosien*, IX, 42, 13. L'identification de Pacatus avec le Drepanius du Code théodosien a été mise en doute par A. LIPPOLD, *Historia*, XVIII, 1968, p. 228, mais elle est acceptée par J. F. Matthews à la suite d'O. Seeck et de J. Stroheker. Les arguments de Matthews me semblent fondés. J. F. MATTHEWS, Gallic supporters of Theodosius, *Latomus*, XX, 1971-2, p. 1078.
33. Symmaque lui adresse des lettres, notamment les *Ep.* VIII, 12, IX, LXI et LXIII. Il a passé un an à Trèves avec Ausone et se dit "élève" de Fronton.

politique. Il n'en va pas de même pour les autres auteurs. Leur nom s'est perdu et les œuvres demeurent anonymes malgré les efforts des philologues. Leur identité s'est effacée, soit par omission volontaire par suite des vicissitudes des carrières pendant une époque agitée, soit lors des éditions et de la transmission manuscrite, soit encore probablement parce que leur notoriété n'était pas telle qu'elle pût survivre à un moment et à un cercle géographique restreint. Résister aux aléas de la transmission et de la conservation des documents, était sans doute plus difficile pour des auteurs tombés dans l'oubli depuis longtemps.

Un cas particulier cependant, Mamartin, orateur différent du Claude Mamartin précédent, puisqu'il écrit beaucoup plus tôt, en 291 vraisemblablement, le discours anniversaire de Dioclétien et de Maximien. Son nom figure dans les manuscrits. Certains d'entre eux lui attribuent la paternité du second et du troisième panégyriques³⁴ prononcés en 289 et 291. On ne sait rien de plus à son sujet, si ce n'est qu'il est un homme de discours. Il a déjà prononcé dit-il³⁵, un éloge qui a été écouté et en garde un autre déjà préparé pour les Décennales. Il s'avère donc spécialiste de l'art oratoire officiel. La critique s'est efforcée dans de longs débats depuis le XVI^e s. de savoir si les deux panégyriques de 289 et 291 relèvent bien du même auteur. Nous y reviendrons.

Les noms des autres orateurs ont totalement disparu. Il subsiste 5 œuvres anonymes, les IV^e, VI^e, VII^e, IX^e discours dans l'ordre des manuscrits : 5, 6, 7, 8 et 12 qui figurent sous l'intitulé *divisorum*. Cet anonymat irritant a été l'un des objets d'investigations de philologues et éditeurs piqués par la curiosité. Ainsi depuis le XVI^e siècle a-t-on vu naître de nombreuses conjectures fondées sur la confrontation d'analyses des manuscrits, des textes, et d'une critique externe. L'oubli dans lequel sont tombés de nombreux orateurs dont le nom fait place à un numéro révèle moins une volonté d'anonymat comme l'a

34. On lui a attribué les fragments d'un discours contre Porphyre. Cf. P. DE LABRIOLLE, *Porphyre et le christianisme*. P. COURCELLE, *Les lettres grecques en occident*, Paris, 1948, p. 211-212 et p. 248-249, reprend la thèse de Harnack malgré les objections de W. Bachrens, "Les fragments restants de ce traité dont l'attribution est contestée se trouvent dans la chaîne du diacre Jean sur l'*Heptateuque*", éd. Pitra, *Spicil. Sollesm*, T. I, Paris, 1852, p. 266-301.

35. III, I, 1-2.

soutenu Klotz³⁶ qu'une détérioration des manuscrits qui auraient fait disparaître les titres écrits en rouge³⁷.

Gruter, Livineius, Puteanus (Dupuy), le P. de la Baune, de Tillemont les ont attribués à Eumène. Reprise par des érudits autunois, les abbés Landriot et Rochet³⁸ contre J. J. Ampère³⁹ qui affirmait "... qu'à cause de sa renommée, on lui a prêté ce qui ne lui appartenait pas", l'idée d'un *corpus Eumenianum* groupant tous les premiers discours de 289 à 312 fut même avancé par O. Seek à la fin du 19e siècle⁴⁰.

A la suite du coup d'éclat d'Ampère et d'O. Seeck, en-deçà et au-delà du Rhin, S. Brandt, R. Pichon, A. Stadler, G. Boissier, W. Baehrens, auteur de la seconde édition intégrale dans la collection Teubner, apportèrent des critiques fondées à cette argumentation et réduisirent les conjectures à néant. On n'admet plus aujourd'hui la paternité élargie d'Eumène. La question n'a d'ailleurs pas été reprise depuis l'époque de ces grandes controverses⁴¹.

Si l'on veut approfondir les problèmes de la personnalité et du rôle de ces auteurs inconnus, il faut donc s'en tenir le plus souvent à ce que les discours énoncent. Il est d'usage en effet que le panégyriste se mette en scène dans l'exorde ou la péroraison et rapporte ou suggère un certain nombre d'informations sur sa carrière professionnelle, ses capacités qu'il minimise d'ordinaire, voire sur sa vie privée, pour établir des relations plus directes avec l'auditoire : Appel à la bienveillance ou à la générosité du

36. A. KLOTZ, Studien zu den *Panegyrici Latini*, *Rh. Mus.*, 1911, p. 512-572.
37. O. SEECK, *P. W.*, VI, 1, p. 1112.
38. *Traduction des discours d'Eumène* par M. l'abbé LANDRIOT et M. l'abbé ROCHE, notice, notes, Autun, 1884.
39. J. J. AMPÈRE, *Histoire littéraire de la France avant le XIIe s.* (cours remanié du collège de France), Paris 1839, t. I, p. 199 sq.
40. O. SEEK, *P. W.*, t. VI, 1 s.v. *Eumenius*.
41. S. BRANDT, *Eumenius von Augustodunum*, Fribourg-en-Brisgau, 1872.
G. BOISSIER, Les rhéteurs gaulois, CR de l'édition de W. Baehrens et d'*Eumenius* de S. Brandt, *JS*. 1884, P. 6-18.
W. BAEHRENS *Zur quaestio Eumeniana*, Halle, 1892.
A. STADLER, *Die Autoren des anonymen gallischen Panegyrici*, Dissert., Munich, 1912.
R. PICHON, A l'origine du recueil des "Panegyrici Latini", *REA* VIII, 1906, p. 229-249.

principal destinataire, l'empereur, ou techniques oratoires comme nous le verrons dans la troisième partie de ce travail.

Ainsi l'auteur du panégyrique IV, au chapitre 1, 4, se présente comme un homme âgé, qui a déjà rempli l'office de panégyriste officiel, et qui vient du Palais où il fut Secrétaire : "J'ai été arraché à cette ancienne carrière pour exercer à l'intérieur de votre palais les nouvelles fonctions de secrétaire". Il reprend la parole, après un long silence en 297, alors qu'il n'exerce plus d'activité professionnelle. C'est donc un homme de discours, vivant dans l'entourage de l'empereur, chargé de fonctions privées puis publiques, mais son statut est loin d'être identique à celui de C. Mamertin ou de Pacatus. Il se rapprocherait plutôt de celui du premier Mamertin.

Nous nous trouvons donc en présence de deux types d'orateurs. Les uns, simples rhéteurs, professeurs ou exerçant des fonctions dans l'administration impériale, les autres, consulaires, sont issus de milieux nettement différents et leurs charges en font des porte-parole prestigieux. L'auteur du VII^e panégyrique est le seul à s'effacer totalement derrière son œuvre où rien ne filtre de sa personne ni de sa carrière.

Le VII^e discours a été écrit en 310 par un homme qui a exercé des fonctions au Palais, comme l'anonyme du IV^e : "j'ai pu consacrer à tes oreilles cette voix si modeste qu'elle soit qui s'est exercé aux tâches diverses de la vie privée et du palais". Il n'hésite pas à recommander avec force ses cinq enfants et à évoquer ses élèves déjà installés, exerçant des professions diverses, au Forum, au Palais ou dans l'administration provinciale : "Outre ces cinq enfants qui sont nés de moi, je considère encore comme miens tous ceux que j'ai fait arriver à la défense des plaideurs du Forum ou aux offices du Palais. Beaucoup de mes élèves administrent même les provinces".

Il est le seul à évoquer ainsi sa descendance. L'un de ses enfants s'occupe "déjà de défendre les plus hauts intérêts du fisc" *iam summa fisci patrocinia tractantem* - VII, XXIII, 1 - annonce-t-il avec fierté. Tout à la fois juriste et maître de rhétorique, il a vécu également dans l'entourage des empereurs et fait partie de l'administration impériale.

L'auteur du panégyrique VIII de 312 est un professeur, *privati studii litterarum* (VIII, 1, 2), délégué par ses concitoyens d'Autun pour remercier Constatin de la générosité dont il a fait preuve en matière fiscale à l'égard de la cité. Chargé en 312

d'apporter le message de sa patrie devant les délégués de toutes les cités en tant que membre de la Curie, il n'a cependant pas exercé de charges en dehors de sa cité.

Quant au dernier orateur, celui du IX^e discours, sa personnalité demeure inconnue mais il nous informe, tout en protestant de son ignorance et en se disant apprenti en 313, qu'il a pris, lui aussi, déjà plusieurs fois la parole. Préciosité de rhéteurs, sans plus, puisqu'il précise cette expérience : "ma voix, habituée à toujours célébrer les actions accomplies par ta divinité", ajoute-t-il (IX, I, 1).

Nous constatons donc l'existence de deux ensembles parmi les auteurs des onze textes. Le premier est constitué par les discours les plus tardifs, écrits par des auteurs connus, qui ont exercé des hautes charges ou acquis une très grande réputation comme Nazarius. Le second groupe rassemble les discours anonymes sauf celui d'Eumène et ceux, peut-être, de Mamertin, de II à IX, écrits et prononcés par des rhéteurs que leurs qualités professionnelles rendent aptes à la maîtrise de la rhétorique. Excepté l'auteur du IX^e, ils exercent au Palais des fonctions qui leur permettent d'approcher l'empereur et rendent possible leur désignation comme orateurs officiels chargés de la mission de célébration. L'anonyme auteur du VI^e panégyrique ne figure pas dans des groupes en raison de l'absence total d'information à son sujet, mais il est fort probable qu'il a été choisi comme les autres pour l'une ou l'autre de ces qualités : la maîtrise professionnelle de la parole, sa compétence professionnelle ou la faveur impériale, sinon les deux ensemble.

Ainsi s'individualisent deux genres différents d'orateurs dont la place dans l'échelle sociale paraît bien montrer dès à présent que le discours officiel requiert aussi bien des techniciens de la parole que des personnalités, consuls ou proconsuls. Mais on est frappé par l'évolution : la célébration impériale est de plus en plus confiée aux hommes qui exercent les plus hautes charges de l'Etat.

Ne faut-il voir dans la personnalité des auteurs à partir de 321, qu'un hasard, un de plus dans le choix des œuvres et des auteurs par l'éditeurs ? Ou bien plus vraisemblablement l'expression d'une volonté précise ? Démontrer que la célébration est l'affaire de grands dignitaires et de noms prestigieux à la fois mieux reçus, et davantage impliqués.

A tout le moins l'anthologie qui transmet les témoignages de ces manifestations laisse à penser que l'on tient désormais à ce que les éloges fassent partie du patrimoine littéraire à sauvegarder. En effet, on perçoit bien que leur conservation, aux 3^e et 4^e siècles procède du fait qu'ils prennent une place de plus en plus grande dans la production des rhéteurs, qu'on y attache suffisamment d'importance pour les conserver et que les orateurs ne sont plus seulement choisis parmi les professeurs ou les spécialistes des écoles. Le discours officiel est confié plus particulièrement à des hommes de l'appareil d'État. Constatation décisive pour tenter de préciser l'évolution de la place du discours dans cette société.

Par ailleurs, l'une des caractéristiques de ces œuvres est de mettre en évidence la réalité gauloise car elles permettent de mieux appréhender les événements qui se déroulent en Gaule, les II^e, III^e, IV^e, Ve et VIII^e panégyriques en particulier. Les orateurs sont sans conteste tous des Gaulois, l'emploi des démonstratifs ou possessifs pour désigner les Gaules le montre assez nettement. On relève à cet égard des formules sans équivoque⁴².

Le VIII^e panégyrique décrit Autun et le IX^e évoque l'embarras d'un orateur gaulois. Mamertin pour sa part a vécu en Gaule, s'il n'est pas gaulois. Les informations très précises qu'ils fournissent sur la situation des provinces gauloises vont dans le même sens. Deux de ces discours ont pour thème les rapports entre Autun et le pouvoir impérial sous Constance Chlore et Constantin. Et si la carrière de nos orateurs s'est souvent déroulée hors de ces provinces, ils n'en connaissent pas moins fort bien le pays, et les différents éléments de la situation ; ils représentent quelquefois les cités.

On pourrait alors penser qu'il s'agit d'un recueil consacré à l'ensemble de l'encomiastique gauloise des 3^e et 4^e siècles mais remarquons cependant qu'un gaulois célèbre n'y figure pas. Le bordelais Ausone, le précepteur de Gratien choisi par Valentinien Ier, qui prononça pourtant sous Gratien en 379, une *gratiarum actio* à l'occasion de son consulat en 379, en est absent. Il ne s'agit pas donc pas d'une anthologie rendant compte de la totalité des œuvres des rhéteurs gaulois, mais d'un florilège consacré peut-être à des auteurs moins connus en tant que tels.

42. II, II, 1 ; II,V, 1 ; II, VII, 4 ; II, VII, 7 ; II, IV, 3 ; XIV, 4 ; IV, XXI, 2 ; VII, XXII, 7.

Pour sa part, Ausone faisait éditer ses œuvres seules, sans avoir besoin d'une publication collective. Mais il n'en va pas de même pour d'autres auteurs dont nous connaissons l'existence par Ausone, par exemple dans son hommage aux professeurs de Bordeaux, et qui sont d'ailleurs nombreux à ne pas figurer dans le recueil. Par exemple *Exuperius* qui enseigne à Toulouse et avait comme élèves les neveux de Constantin, Hannibalien et Constantin : *Aemilius Magnus Arborius* oncle d'Ausone qui devint gouverneur de Novempopulanie et ensuite précepteur du César Constance II⁴³ ou bien *Latinus Alcimus Alethius* auteur d'une vie de Julien ; *Tiberius Victor Minervius* auteur de panégyriques et tant d'autres sans doute.

Ainsi à examiner les lacunes de ce recueil on doit conclure qu'il ne représente que quelques aspects de la littérature d'éloge de cette période et que les panégyriques ont été sélectionnés pour la publication sur des critères différents selon l'époque, et selon les deux groupes. Notoriété ou statut social des auteurs ne paraissent pas déterminants dans ce choix.

L'origine géographique a-t-elle constitué alors un critère de sélection ? Là encore, la critique s'est attachée à souligner les différences. Il est clair que les derniers relèvent de la mouvance bordelaise, qui l'emporte sur les autres à la fin du siècle. Nazarius, Pacatus sont originaires de cette région océanique, et ce dernier le souligne lui-même.

"Quant plein d'admiration pour tes vertus (j'ai quitté en hâte) ma retraite aux confins des Gaules à l'endroit où les rivages de l'Océan reçoivent le soleil à son déclin et où les terres finissant s'unissent à l'élément qui leur est associé"⁴⁴.

Pour la période plus ancienne, Eumène et l'auteur du VIIe discours sont sans conteste des Autunois, les autres anonymes sans doute également. En revanche, les allusions aux régions rhénanes feraient plutôt du premier Mamertin, sinon un trévire, du moins un habitant de Trèves.

Ainsi se différencient trois groupes de discours, lorsqu'on examine l'origine géographique des auteurs, en premier lieu des discours de gaulois attachés à Trèves, puis des discours

43. A. CHASTAGNOL, Introduction au colloque de la Fédération Internationale des Etudes Classiques, *Transformations et conflits au 4e s.*, Bordeaux, 1970, Bonn 1978, p. 1-13, et R. ETIENNE, *Histoire de Bordeaux*, t. I, *Bordeaux Antique*, Bordeaux 1962, p. 235 sq.

44. XII, II, 1.

d'Autunois, enfin en dernier les discours émanant de Gaulois issus de Bordeaux⁴⁵, ce qui laisse à penser que cette anthologie se donnait pour objectif littéraire de montrer certe la diversité des Écoles Gauloises mais avant toute leur pérennité.

ÉVÉNEMENT ET DISCOURS

Si l'on poursuit l'étude de la composition du recueil, en analysant à la fois le moment des discours et leur objet, force est de constater qu'ils ont été prononcés pendant cette longue période d'un siècle dans des occasions tout à fait différentes. Je ne retiendrai ici que ce qui est admis communément sans m'attarder dès maintenant aux problèmes soulevés par la datation conjecturale de certains de ces textes.

Discours officiels, leur destinataire est connu et figure dans le titre des manuscrits. Le plus souvent ils sont adressés à un seul empereur ainsi pour Constantin, Julien, Théodose. Dans deux cas la dédicace s'adresse à deux empereurs, ainsi pour Dioclétien et Maximien, Maximien et Constantin. Dans deux cas à quatre empereurs, mais le récepteur est unique, il s'agit de Constance Chlore.

On relève aussi leur inscription dans un moment souvent important, voire à un tournant politique, un des critères de leur sélection. Ils concernent en effet :⁴⁶

- 45. R. Etienne compte 5 chaires de rhétorique à Bordeaux : *Bordeaux Antique*, p. 239-240.
- 46. Les dates attribuées aux panégyriques correspondent aux consulats suivants relevés d'après A. DEGRASSI ; *I fasti consolari*, Rome 1952, p. 76.
 - 289 *M. Magrius Bassus : L. Ragonius Quintianus*
 - 291 *C. Junius Tiberianus II : Cassius Dio*
 - 297 *Maximianus A. v : Galerius C. II*
 - 298 *Anicius Faustus II : Virius Gallus*
 - 307 *Ouest Maximianus (A) IX : Constantinus C. (I)*
 - 310 *Tatius Andronicus : Pompeius Probus (Rome) Maxentius A. III*
 - 312 *Constantinus A. II : Licinius A. II (Rome) Maxentius A. III*
 - 313 *Constantinus A. III : Licinius A. III*
 - 321 *Ouest Crispus C. II : Constantinus C. II
Est Licinius A. : VI Licinius C. II*
 - 362 *Claudius Mamertinus : Fl. Nevitta*
 - 389 *Fl. Timasius : Fl. Promotus*

	Anniversaire de la fondation de la capitale Rome	le 21 avril 289	IIe
La Dyarchie	Anniversaire de deux empereurs	le 21 juillet 291	IIIe
	Anniversaire des fonctions de César	le 1er mars 297	IVe
La Tétrarchie	Remerciements pour la restauration des Ecoles d'Autun	printemps 298	Ve
	Mariage de Fausta et de Constantin	31 mars 307	VIe
	Anniversaire d'une capitale : Trêves	fin juillet 310	VIIe
Divers moments du règne de Constantin	Remerciements pour un dégrèvement fiscal	1er janvier 312	VIIIe
	Victoire sur Maxence	Fin 313	IXe
	Anniversaire des fonctions de Césars	1er mars 321	Xe
Julien	Remerciements pour le Consulat	1er janvier 362	XIe
Théodore	Victoire sur Maxime	juin ou sept. 389	XIIe

Mais cette répartition chronologique appelle plusieurs remarques.

En premier lieu sans exclure la réutilisation très partielle des textes, l'adresse explicitement mentionnée sur les manuscrits ne laisse, on le voit, planer aucun doute sur les destinataires. En second lieu la répartition suivante donne une indication générale sur l'importance relative attribuée dans ce recueil aux différents règnes et sur les sept empereurs concernés. 2 discours se

rapportent à la Dyarchie (Maximien), 2 discours à la Tétrarchie (Constance), 5 discours s'adressent à Constantin ou à ses fils, 1 discours à Julien, 1 discours à Théodore.

L'intérêt porté aux panégyriques datés du règne de Constantin qui fut long il est vrai, se marque par le nombre de discours, 5 sur 11, soit près de la moitié. Si l'on tient compte, en outre, du fait que les deux discours de la Tétrarchie sont prononcés en l'honneur de Constance Chlore, on mesure encore mieux que la figure de l'empereur et l'image de sa famille investissent le recueil. Sept discours sur les onze lui sont ainsi consacrés, peu ou prou, soit près des 2/3.

Les empereurs concernés sont tous naturellement empereurs d'Occident et leurs liens avec les Gaules nettement affirmés. Pour Maximien, Constance Chlore, Constantin, Julien surtout, la Gaule a joué un rôle déterminant à un moment ou l'autre de leur règne. Il est donc probable qu'on souhaitait dans l'entourage de Théodore affirmer ainsi l'attachement de ces provinces à la dynastie flavienne.

En troisième lieu la chronologie des textes révèle des lacunes. Entre 321 et 362, aucun discours ne célèbre la fin du règne de Constantin ou celui de ses successeurs, Constantin II, Constant et Constance II. Après Julien (362) aucun souverain d'Occident ne figure dans la liste des destinataires avant Théodore (389). Jovien (363-364) Valentinien I (364-375) puis Gratien (367-375) puis Gratien (367-383) Jovien (363-364) Valentinien I (364-375) puis Gratien (367-383) Valentinien II (375-392) sont ainsi éliminés de l'anthologie. Son souvenir effacé, au profit du rappel de Constantin et de Trajan. A l'intérieur des limites chronologiques (sans prendre en considération le premier hiatus de 100 à 289) fixées à 289 et 389 on constate donc des silences entre 321-362 et 362-389, dont les raisons d'ordre littéraire ou d'ordre politique peuvent être multiples. Les motifs littéraires et pédagogiques seuls semblent difficilement acceptables. Les éloges dignes de retenir l'intérêt d'un éditeur ne devaient pas manquer pendant ces 60 ans. On peut certes admettre que la fantaisie préside au choix de l'inventeur du recueil. Cependant si l'on retient que l'événement discursif ne procède pas seulement de la parole d'apparat mais aussi de l'acte de célébration, les raisons spécifiquement politiques ou idéologiques d'une sélection ne manquaient pas non plus à la fin du règne de Constantin, et après la mort de Julien. Remarquons que les

questions religieuses ne jouent pas un rôle fondamental dans la sélection puisque Julien côtoie Théodose. *A contrario*, l'absence de Constant peut s'expliquer par ses sympathies ariennes⁴⁷.

On connaît d'autres panégyriques adressés à Constance II par Themistios en grec⁴⁸. La concurrence paraissait-elle trop rude ou bien la politique de l'empereur n'allait-elle pas à l'encontre des objectifs de l'aristocratie gauloise ? Une chose est certaine : on a voulu au moment de la constitution du recueil ne retenir que des éloges d'empereur dont l'image politique survivait avec suffisamment de force pour être utilisée comme modèle d'empereur choisi en Occident. Elle contribue à fournir des règnes des 3^e et 4^e siècles au delà de cette image pointilliste décousue et partielle, la démonstration d'une grande continuité des liens entre ces provinces et notamment la Gaule et le pouvoir central.

Remarquons que l'ordre et la présentation des manuscrits ajoutent quelques éléments d'appréciation. Parmi les sept panégyriques dénommés "divers" choisis par un ou plusieurs éditeurs, trois se présentent sans dédicace dans les titres. Ce sont les troisième, quatrième et cinquième, soit les VI^e (307), IV^e (298). Le souvenir de Maximien disparaît alors et par conséquent celui de la tétrarchie, au bénéfice du seul Constance non nommé mais seul destinataire des éloges. Puisque le dernier de cette série chronologiquement date de 312, on peut légitimement en déduire qu'à cette date, Constantin voulait effacer le souvenir du système tétrarchique.

En revanche la présence comme sixième et septième discours d'œuvres trévires de Mamertin (II et III de 289 et 291) tend à trouver qu'elles ont été ajoutées postérieurement, peut-être empruntées à un recueil préexistant, à un moment où le rappel de l'organisation dioclétienne ne gênait plus Constantin ou ses successeurs et qu'il était nécessaire d'évoquer l'importance de la capitale.

S'il reste que la plus grande partie de cette littérature d'éloge a disparu, l'anthologie dont nous disposons grâce à ce travail d'édition qui nous a transmis certains textes, constitue un document exceptionnel. Nous tenons là un témoignage de ce genre particulier qu'est la littérature épидictique qui peut aussi être considéré comme mémoire signifiante des conditions de l'exercice du

47. L'absence de Constantin II, qualifié par *le code théodosien de publicus et nositer inimicus* (XI, 12, 1) en 340 relève de cette condamnation.

48. *Oratio I* (350), *oratio II* (355), *oratio III* (357), *oratio IV* (357 ?).

pouvoir au 3e et 4e siècles. En dehors même des hasards de la copie des manuscrits, sa transmission révèle son succès et l'intérêt que cette pratique discursive bien après le moment de l'*actio*.

THÉMATIQUE GÉNÉRALE ET LIEUX DE LA CÉLÉBRATION

Si l'on observe maintenant la composition thématique de ce recueil on remarque que les thèmes développés découlent de l'occasion qui a suscité les discours. L'événement discursif prend place dans le cérémonial aulique de façon rituelle : anniversaires, mariages, victoires qui relèvent donc soit de l'occasionnel comme la fin de la campagne, soit du calendrier impérial, comme les anniversaires par exemple. De l'occasionnel aussi les remerciements pour des faits très précis liés à la conjoncture et qui s'inscrivent dans la pratique politique. On relève la répartition suivante bien significative de la structure de ces panégyriques gaulois.

- 1) deux discours pour les anniversaires de la fondation des deux capitales :
 - Rome (II)
 - Trèves (VII)
- 2) un discours pour l'anniversaire de deux empereurs :
 - Dioclétien (III)
 - Maximien
- 3) deux discours pour l'anniversaire des fonctions de César de Constance (IV)
- des fils de Constantin, Crispus et Constantin (X)
- 4) un discours pour le mariage de Fausta, fille de Maximien et de Constantin (VI)
- 5) deux discours pour les victoires impériales de Constantin
 - sur Maxence (IX)
 - sur Maxime (XII)
- 6) deux discours de remerciement :
 - pour des libéralités fiscales (VIII)
 - pour le Consulat (XI)
- 7) un discours pour la restauration des Écoles d'Autun (V).

Cette large palette d'occasions porte témoignage des moments de la célébration impériale. Discours pour l'anniversaire des villes-capitales, félicitations pour une victoire (en l'occurrence il s'agit non de victoires sur les Barbares, mais de l'élimination d'un "usurpateur"). Félicitations pour un mariage (discours-épithalamie), remerciements pour le consulat ou une faveur impériale. Ces occasions étaient saisies sans doute depuis long-

temps par le cérémonial aulique et l'échantillon qui nous a été transmis reflète la plupart des événements qui peuvent donner lieu à la célébration.

Les remerciements pour le consulat de tradition ancienne ne pouvaient pas être exclus de ce recueil. Pline cite un *senatus consulte* datant d'Auguste, quand il prononce la *gratulatio* d'usage : "mais il faut obéir au senatus-consulte qui dans l'intérêt général a voulu que sous le titre d'actions de grâce, par la voix d'un consul, les bons princes reconnaissent ce qu'ils font, les mauvais, ce qu'ils ne devraient pas faire. ...Ce devoir est d'autant plus sacré et nécessaire que notre père interdit et fait taire les remerciements particuliers et s'opposerait à la reconnaissance publique s'il se permettait de mettre son veto à ce que veut le Sénat⁴⁹". Cette œuvre connut un sort particulier puisque le remaniement de ce discours qu'effectua Pline le transforma en long panégyrique. Si les témoignages de l'existence de ce type de discours sont fort nombreux⁵⁰, la presque totalité a disparu avec les archives du Sénat.

Il manque dans notre recueil, contrairement à notre attente, les discours prononcés lors des grandes étapes des règnes de Dioclétien et Maximien d'une part, et de Constantin de l'autre à l'occasion des *Decennalia* et des *Vicennialia*. Sans doute les orateurs gaulois n'en ont-ils pas été chargés⁵¹.

Mais il faut noter que les événements ne sont pas célébrés, et plus remarquable encore sans doute, une autre lacune importante dans cette anthologie consiste dans l'absence des oraisons funèbres dont aucune ne figure ici. Or, la *laudatio funebris* - on le sait - fait partie de l'héritage culturel romain⁵² et on s'étonne dès lors de ne pas en trouver ici. On aurait pu garder la mémoire dans le recueil soit de l'oraison funèbre prononcé lors des obsèques, ou du panégyrique prononcé plusieurs mois ou plusieurs années après le décès, à l'occasion de la fête ou de l'anniversaire du mort

49. PLINE, *Panégyrique de Trajan*, éd. M. Durry, 4, 10.

50. Outre Pline, M. DURRY énumère SUÉTONE, *Aug. Vest.* 2, 3 *Vita Pertii* 5, I ; DION, 60, 11, 6; OVIDE, *Pont* 4, 4, 35 ; FRONTON, *Ep.* 2, 1, *Panégyrique de Trajan* préface p. 86.

51. C'est Eusèbe de Césarée qui a été chargé de prononcer le discours anniversaire des *Vicennialia*, mais ce dernier n'a pas été conservé. On a connaissance en revanche de l'éloge commandé pour les *Tricennialia*.

52. W. KIERDORF l'a bien analysé dans *Laudatio Funebris*, réédition anastatique, Meisenheim 1980.

- chronologique	389	THEODOSE	
- thématique	362	JULIEN	
- chronologique	321	CONSTANTIN	
- thématique	312		
- chronologique	310		
- thématique	307		
- chronologique	297	CONSTANCE	
- thématique	298		
- chronologique	289	DIOCLETIEN/MAXIMIEN	
- thématique	291		
- chronologique	313	CONSTANTIN	

Cet élément, je le suppose, a joué un rôle dans la structure du recueil et a incité l'éditeur à sélectionner tel discours plutôt que tel autre, s'il se trouvait embarrassé par un choix difficile. L'alternance intervenait comme un élément architectural d'une composition logique. Au désir, et au devoir, de créer un canon rhétorique, qui soit une mémoire de l'épidictique gauloise se superpose la volonté de lui donner un rythme et de le composer selon un symbolique des nombres. Douze discours ont été rassemblés, sept retenus comme "divers". Ils concernent sept empereurs. On reconnaît là le souci de l'arythmologie qui confère une dimension plus cohérente et plus globale à l'entreprise de l'éditeur et éclaire son œuvre de composition.

En dernier lieu ces discours prennent place dans un lieu déterminé, bien que les indications précises manquent et qu'en particulier ne figurent pas explicitement dans l'énoncé les noms des villes où l'événement discursif se déroule. On suppose que c'est à Trèves que sept des panégyriques ont été prononcés. Les allusions au contexte sont assez claires en général ou les autres éléments extra-textuels suffisamment pertinents pour l'affirmer pour les panégyriques II, III, IV, VI, VII, VIII, IX, c'est-à-dire de 289 à 313, de la Dyarchie à Constantin. Puis deux sont prononcés à Rome, les Xème et XIIème, par Nazarius et Pacatus ; un à Autun, le Ve par Eumène ; un à Constantinople, le XIè, par Mamertin. Trèves se taille donc la part du lion dans cette répartition et cela confirme bien la prééminence de cette capitale jusqu'au début du règne de Constantin. Appelés à prononcer leur éloge devant les Césars ou les Augustes, de la *pars occidentis*, les orateurs, gaulois ou liés à la Gaule, accomplissent cette charge là

où réside l'empereur à la fin du 3e siècle et au début du 4e siècle. Les trois derniers sont prononcés à Rome ou à Constantinople. C'en est fini de la prééminence de la capitale trévire.

Enfin, à l'intérieur de ce cadre urbain la parole officielle s'inscrit dans un espace qui lui confère sa pleine signification. *L'actio* s'effectue dans les lieux suivants :

- le palais impérial de Trèves,
- le sénat de Rome et de Constantinople,
- la curie d'Autun.

Cette topographie discursive révèle une part de ses finalités. C'est au cœur de la cité en effet que l'orateur énonce la gloire impériale et l'enquête cherchera à préciser les liens qui s'y forgent.

Ainsi, de nombreuses questions demeurent-elles sans réponse au terme de ce rapide examen de la composition et de la publication de ces discours. En l'état actuel de l'historiographie, elles restent du domaine des hypothèses. Il apparaît toutefois beaucoup plus clairement que les objectifs généraux de cette anthologie sont doubles. Ils relèvent de la volonté de créer une image des empereurs bons souverains, respectueux des valeurs de la romanité en sélectionnant ceux qui sont retenus et pris pour modèles. Ils relèvent également du souci de démontrer l'attachement des Gaules à l'Empire et à Théodore après sa victoire sur Maxime ou bien à la dynastie théodosienne⁵⁶. Par conséquent le rôle de la littérature épictique particulièrement vivante dans la rhétorique de la fin du 4e siècle latine en général et gauloise en particulier, paraît significative à bien des égards. Il faut sans conteste le rapprocher du changement politique qui se produit à la fin du règne de Valens et du rôle important qui revient aux hommes politiques issus des provinces sous Théodore, nouveau Trajan. D'autre part, Constantin a bouleversé les données du jeu social et politique. Si Eumène est encore chevalier, Mamertin et Pacatus appartiennent au clarissimat dont on connaît bien la richesse et le mode de vie. Les panégyriques révèlent donc une évolution du statut du discours de célébration. L'examen de l'élaboration du recueil met ainsi en évidence que ces paradigmes du pouvoir ne révéleront pleinement leur signification que si les modalités de leur diffusion sont analysées à leur tour. A qui ces discours s'adressent-ils ? Quel public visent-ils ? Enoncent-ils le même

56. Dans l'entourage gaulois de Théodore, on relève outre *Pacatus*, le trévire *Florentinus*, préfet de Rome en 395-97, *Minervius* et *Protadius* en Italie, *Flavius Rufinus* à Constantinople.

selon la distinction qu'établit M. Durry⁵³. Quintilien dans son étude de l'éloge remarquait (avec humour ?) qu'"on n'a pas toujours la chance de traiter du temps qui suit la mort du personnage parce que parfois nous avons à louer des vivants mais aussi qu'il y a peu décrets d'actions de grâce ou des érections de statues aux frais de l'Etat". De trop rares occasions s'offraient ainsi aux orateurs ! Néanmoins, longtemps considéré comme une arme dans le combat politique sous la République et même plus tardivement⁵⁴ l'usage des oraisons funèbres impériales ou non, perdure aux 3e et 4e siècles.

Ainsi, Eusèbe de Césarée qui a prononcé celle de Constantin ou Libanios qui écrit deux éloges de Julien après sa mort. On a la trace du panégyrique de Théodose par Paulin de Nole⁵⁵. Là encore on se heurte à des lacunes dont il est difficile de saisir les raisons. Peut-être l'élimination du discours en l'honneur des *Augustae* est-elle plus facile à interpréter. L'usage en était plus récent et beaucoup moins fréquent surtout dans les pays latins.

Les modalités de la composition générale du recueil, c'est-à-dire l'élimination ou le choix en dehors de toute considération politique gagnent en clarté à l'examen du classement de chacun des panégyriques. En effet, on remarque une alternance régulière dans le type de disposition retenue. Les auteurs composent leurs œuvres suivant deux plans. Soit un plan chronologique, où la biographie et les événements écoulés sont présentés dans leur ordre de succession, soit en plan thématique où l'orateur choisit de mettre en valeur les thèmes qui lui paraissent les plus remarquables. Or, lorsqu'on analyse l'ordre de succession des discours dans les manuscrits, il apparaît quelque peu fantaisiste du point de vue de la chronologie, mais on y relève une régularité étonnante dans la disposition. Les plans des discours se succèdent en effet de la manière suivante :

-
53. M. DURRY, *Éloge d'une matrone romaine dit Éloge de Turia*, CUF, Paris 1950, p. XXI.
54. Cf. Le célèbre éloge de sa tante Julia par César et les deux qu'Auguste prononce pour son beau-fils Drusus, étudiés par M. DURRY, *Les empereurs comme historiens d'Auguste à Hadrien*, *Entretiens sur l'Antiquité classique*, 4, 1958, p. 220.
55. Y. M. DUVAL s'est demandé s'il y a eu des *laudationes* funèbres profanes. Il conclut qu'on ignore tout à leur sujet. Les oraisons funèbres de St Ambroise, *Entretiens sur l'Antiquité classique*, XXIII, *Christianisme et formes littéraires de l'Antiquité tardive*, p. 298.

- chronologique	389	THEODOSE	
- thématique	362	JULIEN	
- chronologique	321	CONSTANTIN	
- thématique	312		
- chronologique	310		
- thématique	307		
- chronologique	297	CONSTANCE	
- thématique	298		
- chronologique	289	DIOCLETIEN/MAXIMIEN	
- thématique	291		
- chronologique	313	CONSTANTIN	

Cet élément, je le suppose, a joué un rôle dans la structure du recueil et a incité l'éditeur à sélectionner tel discours plutôt que tel autre, s'il se trouvait embarrassé par un choix difficile. L'alternance intervenait comme un élément architectural d'une composition logique. Au désir, et au devoir, de créer un canon rhétorique, qui soit une mémoire de l'épidictique gauloise se superpose la volonté de lui donner un rythme et de le composer selon un symbolique des nombres. Douze discours ont été rassemblés, sept retenus comme "divers". Ils concernent sept empereurs. On reconnaît là le souci de l'arythmologie qui confère une dimension plus cohérente et plus globale à l'entreprise de l'éditeur et éclaire son œuvre de composition.

En dernier lieu ces discours prennent place dans un lieu déterminé, bien que les indications précises manquent et qu'en particulier ne figurent pas explicitement dans l'énoncé les noms des villes où l'événement discursif se déroule. On suppose que c'est à Trèves que sept des panégyriques ont été prononcés. Les allusions au contexte sont assez claires en général ou les autres éléments extra-textuels suffisamment pertinents pour l'affirmer pour les panégyriques II, III, IV, VI, VII, VIII, IX, c'est-à-dire de 289 à 313, de la Dyarchie à Constantin. Puis deux sont prononcés à Rome, les Xème et XIIème, par Nazarius et Pacatus ; un à Autun, le Ve par Eumène ; un à Constantinople, le XIè, par Mamertin. Trèves se taille donc la part du lion dans cette répartition et cela confirme bien la prééminence de cette capitale jusqu'au début du règne de Constantin. Appelés à prononcer leur éloge devant les Césars ou les Augustes, de la *pars occidentis*, les orateurs, gaulois ou liés à la Gaule, accomplissent cette charge là

où réside l'empereur à la fin du 3e siècle et au début du 4e siècle. Les trois derniers sont prononcés à Rome ou à Constantinople. C'en est fini de la prééminence de la capitale trévire.

Enfin, à l'intérieur de ce cadre urbain la parole officielle s'inscrit dans un espace qui lui confère sa pleine signification. *L'actio* s'effectue dans les lieux suivants :

- le palais impérial de Trèves,
- le sénat de Rome et de Constantinople,
- la curie d'Autun.

Cette topographie discursive révèle une part de ses finalités. C'est au cœur de la cité en effet que l'orateur énonce la gloire impériale et l'enquête cherchera à préciser les liens qui s'y forgent.

Ainsi, de nombreuses questions demeurent-elles sans réponse au terme de ce rapide examen de la composition et de la publication de ces discours. En l'état actuel de l'historiographie, elles restent du domaine des hypothèses. Il apparaît toutefois beaucoup plus clairement que les objectifs généraux de cette anthologie sont doubles. Ils relèvent de la volonté de créer une image des empereurs bons souverains, respectueux des valeurs de la romanité en sélectionnant ceux qui sont retenus et pris pour modèles. Ils relèvent également du souci de démontrer l'attachement des Gaules à l'Empire et à Théodore après sa victoire sur Maxime ou bien à la dynastie théodosienne⁵⁶. Par conséquent le rôle de la littérature épictique particulièrement vivante dans la rhétorique de la fin du 4e siècle latine en général et gauloise en particulier, paraît significative à bien des égards. Il faut sans conteste le rapprocher du changement politique qui se produit à la fin du règne de Valens et du rôle important qui revient aux hommes politiques issus des provinces sous Théodore, nouveau Trajan. D'autre part, Constantin a bouleversé les données du jeu social et politique. Si Eumène est encore chevalier, Mamertin et Pacatus appartiennent au clarissimat dont on connaît bien la richesse et le mode de vie. Les panégyriques révèlent donc une évolution du statut du discours de célébration. L'examen de l'élaboration du recueil met ainsi en évidence que ces paradigmes du pouvoir ne révéleront pleinement leur signification que si les modalités de leur diffusion sont analysées à leur tour. A qui ces discours s'adressent-ils ? Quel public visent-ils ? Enoncent-ils le même

56. Dans l'entourage gaulois de Théodore, on relève outre *Pacatus*, le trévire *Florentinus*, préfet de Rome en 395-97, *Minervius* et *Protadius* en Italie, *Flavius Rufinus* à Constantinople.

contenu idéologique que la statuaire ou reprennent-ils les mots d'ordre des "tracts métalliques" que sont les monnaies⁵⁷ ? En d'autres termes, leur langage se rapproche-t-il des autres véhicules de la propagande impériale ou s'en distingue-t-il ? Autant de questions auxquelles cette recherche tentera de répondre une fois analysé l'ensemble des conditions de production de l'éloge.

Tableau 1 - LES PANÉGYRIQUES GAULOIS

	II (10)	III (11)	IV (8)	V (9)	VI (7)	VII (6)
LIEU	Trèves	Trèves	Autun (Curie)	Trèves ?	Trèves ?	Trèves ?
AUTEUR	MAMERTIN ?	MAMERTIN ?	?	EUMENE	?	?
EMPEREUR S Concernés	MAXIMIEN	MAXIMIEN	CONSTANCE CHLORE . CÉSAR	CONSTANCE CHLORE Gouverneur de la Lyonnaise	CONSTANTIN (absent) et MAXIMIEN	CONSTANTIN
ÉVÉNEMENT	Anniversaire de la Fondation de Rome	Anniversaire des deux Emperateurs	Quinquennales de Constance	Pour la restauration des Écoles d'Autun	Mariage de Constantin et Fausta	Anniversaire de la Fondation de Trèves
DATE	21 avril 289	21 juillet 291 ?	1er mars 297 ?	Printemps 298	31 mars ou automne 307 ?	Fin juillet 310 ?

	VIII (5)	IX (12)	X (4)	XI (3)	XII (2)
LIEU	Trèves	Rome	Rome	Constanti- nople (Sénat)	Rome (Sénat)
AUTEUR	?	?	NAZARIUS	MAMERTIN	PACATUS
EMPEREUR S Concernés	CONSTANTIN	CONSTANTIN	CONSTANTIN (absent) Les CÉSARS	JULIEN	THÉODOSE
ÉVÉNEMENT	Remercie- ments Quinquennales de Constantin	Victoire sur Maxence	Quinquennale s des Césars	Gratulatio	Victoire sur Maxime
DATE	1er janvier 312	Fin 313	1er mars 320 ou 321	1er juin 362	juin- septembre 389

57. L'expression est de J. GUEY, Les monnaies frappées sous l'empire romain : une source d'histoire économique et financière, *Rapports au XIe Congrès International des Sciences Historiques*, Stockholm 1960, II, p. 59.

II - REGARDS SUR L'ÉLOGE

L'HISTOGRAPHIE ET UNE SOURCE ORIENTÉE

Cette anthologie a fait l'objet d'une attention soutenue depuis la découverte du manuscrit, dont les copies connaissent une remarquable et très rapide diffusion en Italie au XVe s. Le nombre de manuscrits retrouvés s'élève à 37. Ces textes suscitent un engouement comparable à celui provoqué par la découverte tardive également des *Césars* d'Aurélius Victor. Il en va de même pour les éditions, depuis l'édition *princeps* dite de *Puteolanus* datée de Milan vers 1482⁵⁸. E. Galletier dans sa préface cite, en les commentant, 16 éditions complètes jusqu'au 20 e s.⁵⁹, et de très nombreuses éditions et traductions de panégyriques particuliers. Eumène et Pacatus ont particulièrement retenu l'attention en France. En 1570, François Baudoin propose à Henri, Duc d'Anjou, les exemples des discours d'Eumène et de Pacatus, puis suivent d'autres éditions et traductions. Au milieu du 19e siècle les abbés Landriot et Rochet, reprenant Schwartz⁶⁰ sur certains points en énumèrent 22 et en signalent une trentaine. L'intérêt particulièrement de l'édition et de la traduction ne s'est pas démenti.

Au XVIe, XVIIe et XVIIIe s. les discours, qui comprennent généralement celui de Pline, continuent d'éveiller la curiosité des éditeurs et des lecteurs. L'éloquence dite d'apparat correspond encore parfaitement aux préoccupations des érudits qui souhaitent offrir à un public directement concerné des références et des modèles antiques. La rhétorique se nourrit toujours de ces discours car leurs lecteurs potentiels sont encore fort nombreux, depuis les souverains et leur entourage, jusqu'aux élèves des collèges. L'édition des panégyriques conserve alors un caractère utilitaire ; ils demeurent source d'inspiration et fonctionnent comme modèle dans toute l'Europe.

58. *C. Plinii Secundi paneg. Traiano Augusto dictus et ceteri panegyrici veteres, Recognovit Fr Puteolanus*, in 4°, daté de 1476 par Arntzen et Schwartz dans l'édition de Londres de 1828.

59. E. GALLETIER, p. LVI, sq.

60. Abbé Landriot et Abbé Rochet, *Traduction des discours d'Eumène précédée d'une notice*, Autun 1854, p. 81 sq.

Au XVIII^e s. on s'intéresse encore nettement⁶¹ à ces discours et cinq éditions au moins voient le jour.

Tableau 2 - DIFFUSION DE L'ANTHOLOGIE

	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX
			PARIS 1676 J. de la Baume à l'usage du Dauphin		
6			1660 et 1665 2		
			Rivinus		
5	ANVERS (Platin)	1599	GENEVE 1618/1663 2	UTRECHT 1790-1797	
	Livinéius Belga			Amsterdam	
4		1581 et 1591 2	LE MANS 1651 à l'usage du collège des Jésuites	DEUX-PONTS 1762	
	H. Stephanus				
3	VENISE (d'après Rochet)	1576	PARIS 1641 et 1655 P. Navius	NUREMBERG 1772	
			Pucelleus	Schwartz-Jäger	
2	BAÏE	1520	FRANCFORT 1607	VENISE 1728	LEIPZIG 1874
	Rhenanus		Grauer		E. Baehrens
1	MILAN 1476 ou 82 et 1497	VIENNE F. Puteanus	ANVERS (d'après Rochet) Cuspinianus	HALLE 1701 P. Flavius imp.	LONDRES 1828 Cellarius Schwartz Amizen
Total	d'après Gallquier	1	5	4	2
	d'après Rochet	2	6	5	

Certaines de ces éditions ont donné lieu à un travail considérable dont font état tous les commentateurs actuels ; notamment celle de Livinéius en 1599 qui aurait eu en main un manuscrit du monastère de St Bertin disparu aujourd'hui. Et en 1790-1797, celle d'Artzénius professeur de droit à Utrecht comprenant deux dissertations de C. Schwartz possesseur d'un manuscrit remarquable, ainsi que onze préfaces des principales éditions, les biographies des empereurs et un appareil critique⁶². C'est le cas aussi du travail des philologues du 19^e et du début du 20^e s., E. et W. A. Baehrens qui marque un tournant. Ces multiples lectures et approches ont développé ainsi une critique serrée de l'établissement des textes, des conditions de la composition du recueil et de l'attribution des œuvres. En dernier lieu, un regain d'intérêt s'est manifesté parmi les éditeurs en France, en

61. Tableau 2

62. Professeur d'histoire à Leipzig puis à Altorf, auteur d'une importante édition d'Aurélius Victor à Amsterdam en 1733.

Angleterre et en Italie, dont témoignent les travaux successifs d'E. Galletier (1949-1955), de R.A.B. Mynors (1964) et de V. Paladini - P. Fedeli en 1976 ; tandis que des études particulières portaient surtout en Italie et en Allemagne sur l'établissement des textes eux-mêmes ou sur certaines informations historiques. Les études d'ordre littéraire sur le travail des orateurs, dans le domaine de la métrique et de la rhétorique sont anciennes pour la plupart et partielles. Ce sont celles entre autres des philologues allemands, anglo-saxons ou suédois, A. Stadler, S. Brandt, O. Seeck, W. Baehrens, E. Löfstedt qui datent du tournant du 20e siècle. Entre les deux guerres mondiales, W. S. Magguiness a orienté ses recherches sur les méthodes, les locutions et formules utilisées⁶³. Depuis quelques années un renouveau s'est manifesté dans le domaine littéraire après une longue période "d'oubli" de la part des chercheurs. Ces nouvelles recherches culminent avec deux publications importantes.

Le philologue T. Janson a fait paraître une concordance, comprenant outre les panégyriques du recueil, les textes d'éloge et fragments d'Ausone, Cassiodore, Eunnode, Mérobaude et Symmaque⁶⁴. Tandis que l'historienne S. Mac Cormack a publié un ouvrage remarquable sur la politique et symbolique à la fin de l'Antiquité⁶⁵. La tache originelle des panégyriques commence à s'effacer mais le cheminement a été long. Les historiens, qui trouvaient dans ces discours d'éloge des informations uniques n'ont jamais cessé de les lire et de les utiliser mais ils exprimaient leur malaise à l'égard du "genre" par des jugements souvent passionnés.

Modèles de discours de célébration, puis soumis à une critique acérée pour cette raison même, toujours institués comme source historique, ils ont été appréciés de façon contradictoire. Les jugements dépréciatifs ou favorables traduisent les présupposés politiques qui sous-tendent ces opinions opposées. L'intérêt, voire la fascination ou le mépris à leur égard, découle en fait de l'évolution de la fonction sociale de la rhétorique et des

- 63. W.S. MAGGUINESS, Locutions and *formulae* of the latin panegyrist ; *Herathena* 48-50, 1933-37, p. 117-138.
- 64. T. JANSON, *A concordance to the Latin Panegyrics*, Hildesheim - New York 1979.
- 65. S. MAC CORMACK - Latin panegyrics : Tradition and discontinuity in the Later Roman Empire, *R. E. Aug.* 22, 1976, p. 29-77. S. MAC CORMACK, *Art and ceremony in late antiquity*, Berkeley, 1981.

modalités de sa pratique, qui donnait aux lecteurs les "clés" de leur interprétation.

Esthétisme, psychologie et politique s'imbriquent étroitement dans les commentaires normatifs : "des modèles dans l'art de dire peu de choses en beaucoup de mots et de protester d'une loyauté absolue avec un manque aussi absolu de jugement et de réflexion" tranche Mommsen. La formule éclaire bien les perspectives dans lesquelles les historiens ont analysé longtemps le contenu des discours, au 19ème siècle. On en arrivait rapidement à la conclusion que la puérilité de ces ouvrages ne laissait place qu'à de banales louanges aussi extravagantes qu'insipides.

La métaphore d'A. L. Thomas⁶⁶ "Des renards qui caressent des tigres" résume en quelque sorte les conditions politiques qui placent les rhéteurs dans une situation particulière et les contraignent à reproduire un discours spécifique, celui de la louange. Les grilles d'analyse littéraire se fondent sur les préceptes d'une morale politique qui aboutit à condamner sévèrement ces textes. On leur a donc reproché de graves défauts ; on les a mesurés à l'aune de la sincérité d'une part, et aux normes de ce qu'on établit comme le classicisme de l'autre. A la perfection de l'un correspondrait les formes décadentes propres à cette fin de l'Antiquité. L'histoire aurait ainsi un sens, et les panégyristes seraient pris au piège d'une période qui trahit les valeurs éternelles. Contradiction qui n'empêche pas les critiques pour leur part de relever les aberrations de certains passages pour mettre en évidence "l'adulation courtisanesque"⁶⁷ dont ils témoignent. Expression d'un art, en pleine régression, les panégyriques se voient imputés à charge logorrhée, enflure, procédés multiples, exubérance. J. J. Ampère, lecteur cependant attentif, écrit : "On n'y rencontre aucun des caractères de la véritable éloquence. Des sons légers et vides de pensée, pleins de défauts et d'arguties, éloignés de la perfection des anciens"⁶⁸. De même pour Rollin : "L'éloignement du siècle d'Auguste avait fait déchoir l'éloquence qui n'avait plus cette pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornements"⁶⁹.

66. A. L. THOMAS, *Essai sur les éloges*, œuvres I-III, Paris 1822, p. 235.

67. A. PICHON, *Histoire de la littérature latine*, Paris 1911, p. 783.

68. J.J. AMPÈRE, *Histoire littéraire de la France avant le XII siècle*, t. I, p. 199, Paris 1839.

69. ROLLIN, *Histoire ancienne*, XIV, cité par Landriot et Rochet, *op. cit.*, p. 79.

Ce type d'appréciation esthétisante a perduré jusqu'au 20^e siècle. Ainsi R. Pichon, au début de ce siècle, tient les auteurs pour des pédants bien ennuyeux et pourfend avec vigueur la "forme déclamatoire, l'emphase, l'affectation, les complaisances" ⁷⁰. Plus près de nous, E. Galletier signale par exemple à propos de Nazarius qu'"il se prend à regretter de ne pas trouver en lui les ressources suffisantes pour orner son langage comme l'exigerait son sujet et pour y répandre les élégances et les fleurs. Il eût mieux fait de demander aux dieux la sobriété et le goût" ⁷¹. Ou bien conclut à propos du IX^e discours "un rhéteur à qui le sens de la mesure et le goût ont manqué" ⁷².

On leur impute négativement tout ce qui fait l'essence même de l'épidictique, l'amplification. À travers ces discours, les attaques portent sur l'ensemble de la littérature d'éloge, mais on évite de s'interroger sur sa fonction et le mode qu'elle utilise pour accomplir cette fonction.

Leur reprocher de tomber dans l'excès, c'est oublier en effet que le rôle de l'orateur est précisément d'amplifier et de magnifier en usant des nombreux procédés de transposition, hyperboles, répétitions, métaphores tout ce qui permet le déplacement du "réel" au "figuré". C'est donc totalement se méprendre sur la finalité même de l'œuvre démonstrative. D'autre part en déduire qu'on voit bien là un des aspects de la décadence, cela signifie qu'on se réfère à une norme, norme du Beau et du Juste intangible. Dans ce cas faut-il prendre Cicéron, Pline ou bien les sophistes grecs comme référence éternelle ?

Les enquêtes exprimaient donc la volonté de mesurer l'éloquence de cour par rapport à la rhétorique classique et par là même, conduisaient à s'interroger sur les "influences", en d'autres termes, sur les modèles dont pouvaient relever ces discours. On a longtemps débattu de la question de l'imitation des préceptes de la rhétorique grecque ou de la rhétorique latine dans ces œuvres. E. Vereecke a tenté de faire le point ⁷³ sur cette question dans la perspective d'une étude plus générale sur l'art de l'amplification dans le genre panégyrique. De nombreuses autres

70. R. PICHON, *op. cit.*, p. 784.

71. E. GALLETIER, *op. cit.*, t. II, p. 103.

72. *Ibid.* p. 118.

73. E. VEREECKE, Le corpus des panégyriques latins de l'époque tardive : problèmes d'imitation, *AC*, XLIV, 1975, p. 141-157.

études partielles se sont efforcées de dévoiler ce que les rhéteurs empruntaient à l'un ou à l'autre des héritages grec et latin.

O. Kehding, W. Pohlschmidt ou J. Mesk⁷⁴ concluent de leurs études, fondées sur des citations illustratives le plus souvent, à la prégnance des préceptes de la rhétorique grecque, en particulier du *basilikos logos* de Ménandre. Juste Lipse signalait déjà qu'il les prenait pour de bons orateurs formés sur le modèle attique. D'autres, comme O. Schaefer⁷⁵ élargissent les sources à d'autres rhéteurs comme Thémistios.

Dans la même période, celle qui a précédé la première guerre mondiale, d'autres auteurs, de ce côté-ci du Rhin en général, à l'exception de A. Klotz⁷⁶, ont voulu voir dans ces œuvres les effets de modèles latins Cicéron ou Pline. G. Boissier, R. Pichon⁷⁷, A. Parraovicini⁷⁸ y ajoutent Tacite. W. S. Magguiness conclut lui aussi de la même façon à partir de relevés méthodiques et plus nombreux, notamment de celui des actants⁷⁹.

Ainsi la grande question de la *mimesis* est-elle posée par le biais de celle de l'imitation, sans que pour autant la signification de l'usage de ces modèles apparaisse clairement. Se référer à Ménandre ou à Pline résulte effectivement d'un choix, mais ce choix est-il toujours aussi clair ? Et de toute façon que signifie l'usage des modèles dans la pratique discursive ? Il me semble qu'il serait plus probant de poser la question en ces termes. Cependant si l'imitation a pu être jugée comme dévalorisante, elle aussi, par les critiques, tout n'était pas porté de la même façon au passif dans ces jugements d'ordre esthétique. Sans aller comme Müller à leur trouver du génie, R. Pichon les qualifie de "monu-

74. O. KEHDING, *De panegyricis lat. capita IV*, Marburg 1899.
W. POHLSCHIMDT, *Quaestiones themistianae*, Munster 1908.
J. MESK, Zur Technik der lateinische Panegyriker, *Rh. M.*, 67, 1912,
p. 569-590.
75. O. SCHÄFER, *Die beiden panegyrici des Mamertinus und die
geschichte des Kaisers Maximianus Herculius*, Strasbourg 1914.
76. A. KLOTZ, Studien zuden Panegyrici latini, *R. M.* 16, 1911, p. 512-
572.
77. *Op. cit. supra*, note 10.
78. A. PARRAVICINI, *I Panegyrici di Claudio e i Panegirici latini*,
Rome, Milan 1909.
79. W. S. MAGGUINESS, Some methods of the latin panegyrists,
Hermathena, 47, 1932, p. 42-61 et 48, 1933, p. 117-138.

ments littéraires" au style quelque fois simple et brillant⁸⁰. Ils possèdent une vertu admirable pour attirer et captiver l'esprit du lecteur, supérieure même à celle du grec Libanios, aux yeux de C. Jullian⁸¹. Pour tout dire "on y trouve quand on les rapproche des autres, de la mesure et du goût, c'est-à-dire des qualités françaises" affirme péremptoirement Dom H. Leclercq, qui poursuit "on reconnaîtra que le Sénat de Trèves était mieux partagé que celui de Rome et que l'Italie devait être quelque peu jalouse de cette éloquence de province"⁸². Réponse à Mommsen dans la période de l'entre-deux guerres ? Toujours est-il que ces jugements relèvent bien plutôt de la partialité qu'on reproche par ailleurs au discours d'éloge que d'une analyse réellement opératoire.

On a porté d'autres accusations, beaucoup plus graves puisqu'il y va de la vérité historique et qu'elles placent les panégyriques au ban des textes littéraires. Leur phraséologie ne révélerait pas seulement leur mauvais goût mais aussi les dangers du genre encomiastique. L'éloquence de cour bride les talents, proclame-t-on. Leur génie est entravé par le despotisme pense-t-on au siècle des lumières et E. Galletier les plaint encore d'être victimes du genre qu'ils ont adopté et des circonstances où ils ont pris la parole⁸³. On mesure la sincérité de ces discours de flatterie donc, mais à ce titre dévalorisés ; cela n'a pas empêché ces textes de demeurer, à travers les siècles, des modèles d'enseignement et de discours dans les écoles, de même que les auteurs qu'on leur opposait. C'est à cette longue carrière qu'on doit mesurer leur place.

Dès le XVI^e siècle, le chanoine de Wurtzburg en 1520 les désigne sous le qualificatif de "discours très éloquent et très beaux propres à servir de modèles aux jeunes rhétoriciens qui ont à composer des harangues de ce genre"⁸⁴. En 1653 une édition est faite au Mans à l'usage des collèges et de l'enseignement de la rhétorique. Cellarius partage le même point de vue en 1703 "Ce serait un malheur que la jeunesse fût privée de ces discours ou qu'elle en ignorât l'ingénieuse composition". Le Père de la Baune, un Jésuite, qui présente en 1676 une édition à l'usage du

80. R. PICHON, *Histoire de la littérature latine*, p. 784.

81. C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, VII, p. 259.

82. H. LECLERCQ, *DAC* Paris 1937, sv. *Panégyrique*, p. 1039

83. E. GALLETIER, I, 16, 18 ; II, p. 151-163 ; III, p. 7.

84. *Panegyrici variorum auctorum, ex recensione J. Cuspiniani Viennae Pannonicæ*, 1513, cité par LANDRIOT et ROCHET, *op. cit.* p. 76-77.

Dauphin, les apprécie. Rollin porte pour sa part un jugement très intéressant parce qu'il met en lumière les deux finalités de ces discours et de leur usage : "Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent pas ailleurs, peut être fort utile à ceux qui sont chargés de faire des panégyriques"⁸⁵. Il souligne ainsi la double valence de ces harangues. Œuvres littéraires précisément datées et perdurant comme modèles dans une autre société ; source historique d'autre part. Utiles, agréables, nécessaires note Arntzenius⁸⁶. Le recueil des panégyriques est ainsi doublement constitué comme source : source littéraire et source historique.

Pédagogie, politique ou histoire, suscitent l'intérêt qu'on leur porte jusqu'au 19e siècle. Ce qui éclaire les finalités de l'élaboration du recueil au 4e siècle et la place que prend alors la littérature épideictique.

Cette éloquence, à la fois d'école et de cour, a été depuis longtemps utilisée comme source historique. Les historiens qui minorent la qualité de ce type de discours en restreignant sa portée, le tiennent néanmoins pour un document dont il convient de sélectionner les informations. R. Pichon relève fort justement qu'il s'agit "par la forme d'une éloquence d'école et par le fond d'une éloquence de cour". Mais il s'érige en juge du genre "officiel et solennel, séparé de l'action et de la réalité pratique"⁸⁷ et des auteurs, à qui il reconnaît cependant un patriotisme de bon aloi.

Document de première valeur, les panégyriques sont les références indispensables de l'histoire des 3e et 4e siècles et plus particulièrement des Gaules. De C. Jullian à aujourd'hui, les historiens se sont fondés sur leurs descriptions et leurs assertions pour retracer les faits et événements de la période. Avec acuité, Jullian souligne déjà que leur spécificité même offre un intérêt particulier puisqu'ils sont "composés en grande partie de pensées inspirées par les souverains qui voulaient par le truchement des orateurs faire le point de leurs actions passées et exposer leur politique"⁸⁸. Ainsi L. Previale⁸⁹ attribue à J. Straub⁹⁰ à tort me semble-t-il, le mérite d'avoir été le premier à réévaluer la place du

85. ROLLIN, *op. cit.*, t. XII.

86. ARNTZENIUS, *Panegyrici veteres* 2 vol. *Traiecta ad Rhenum*, 1797.

87. R. PICHON, *Histoire de la littérature latine*, p. 783.

88. C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, VI, p. 260.

89. L. PREVIALE, *Teoria e prassi del panegirico bizantino*, *op. cit.*, p. 76.

90. J. STRAUB, *Vom Herrscherideal in der Spätantike*, Stuttgart 1939, p. 146 *sq.*

discours d'éloge. Mais il juge bien leur rôle politique : "puissant moyen d'éducation de la jeunesse, important moyen publicitaire et de propagande et non pas seulement l'habituel et périodique tribut du rhéteur courtisan à son seigneur". Les critiques de l'époque moderne ou les historiens avaient en vérité déjà pressenti cette fonction de la littérature épideictique.

Pour sa part, plus récemment, F. Burdeau voit en eux des documents d'*histoire psychologique*, de *sociologie historique* révélant des conceptions politiques, morales⁹¹ permettant non pas de retrouver la politique impériale à travers leurs œuvres, mais de déceler la manière dont les Gaulois de l'empire romain se représentaient leur empereur.

Expression d'une politique, moyen de propagande la dernière en date des analyses sur la fonction de ces discours, les replace de façon nouvelle dans la tradition littéraire et politique et partie du cérémonial aulique⁹². S. Mac Cormack inscrit le discours d'apparat dans une globalité esthétique et symbolique.

Mais, d'une manière générale, c'est souvent de façon restrictive que les textes ont été questionnés : si on leur accorde une valeur historique on relègue une partie de ces discours dans le magasin des accessoires d'une rhétorique comprise au sens péjoratif du terme. Parfois l'inconscient des auteurs leur joue des tours, révèle des contradictions dans le langage, ou bien en viennent-ils eux-mêmes à traquer l'inconscient des rhéteurs. Ainsi E. Galletier assure-t-il qu'ils ont laissé sans le vouloir des portraits des protagonistes, mais il est bien étrange de vouloir saisir des traces inconscientes dans ce type de discours où tous les éléments répondent à des codes très précis. Le dispositif créait des structures extrêmement contraignantes et il est difficile d'imaginer qu'un travail aussi élaboré puisse laisser filtrer des informations non pesées, particulièrement quand il s'agit de l'image des protagonistes. D'autre part, le non-dit, dans ce cas, occupe une place "en creux" en quelque sorte qui ne relève pas de l'inconscient. Très souvent aussi lorsqu'on décide de prendre en compte les informations livrées par ces textes dans le domaine politique, on écarte une partie du discours. F. Burdeau affirme par exemple

91. F. BURDEAU, *L'Empereur dans les Panégyriques Latins*, Paris 1964.

92. S. MAC CORMACK observe que le panégyrique constitue une partie du cérémonial, "one of the accompaniments of legitimate rule, one form of consent among many others forms of consents". Latin prose panegyrics, *loc. cit.* p. 42.

"qu'il convient de ne pas porter une attention excessive aux expressions qui semblent hyperboliques... au contraire de prendre solidement appui sur des passages qui malgré leur rareté sont dans leur modération, significatifs" ⁹³.

Attitude révélatrice de la tendance encore très actuelle parmi les auteurs à choisir, retenir, éliminer et évacuer toute une partie du discours afin d'étayer une argumentation. Après avoir minoré ainsi la portée de ce type de document, on le constitue cependant comme source. Démarche mutilante qui consiste à appliquer une grille d'analyse singulièrement réductrice. Les panégyriques sont devenus la caution de bien des commentaires d'historiens qui ont sélectionné et extrait des informations nécessaires à leur démonstration sans pouvoir masquer leur irritation devant la logorrhée des rhéteurs et tant de développements superflus. Manifestation d'une volonté clairement déterminée à l'avance, ou justificatives *a posteriori* de décisions circonstancielles, ces œuvres demeurent fondamentales pour connaître l'histoire de la période. Bien que tenue pour suspecte par son origine et sa fonction, la rhétorique officielle gauloise reste un témoignage indiscutable pour l'établissement de la chronologie des règnes, la situation de la Gaule en général et d'Autun en particulier. On sait combien J. Straub, W. Seston, S. d'Elia ont eu recours aux panégyriques. Aussi bien pour la Tétrarchie que pour le règne de Constantin, Julien ou Théodose, c'est la version que les orateurs présentent des événements qui est le plus souvent retenue. Confrontée à d'autres sources, elle étaye toutes les argumentations. Mais leur lecture demeure très sélective. Si l'on accepte certaines indications, en revanche l'entourage de ces informations, jugé "style oratoire" est écarté comme non valide. On le repousse aux marges, dans l'irrationnel ou le superflu dont il convient de bannir l'analyse.

Il est vrai que Julien avait déjà accusé les rhéteurs à la fois d'hypocrisie, parce qu'ils donnent "de fausses louanges à des gens qui n'en méritent aucune" et de bricolage : "Leur art a su donner de la grandeur, à de petits objets, en ôter à de grande actions" ⁹⁴. Mais le César ne se soumet pas moins à la nécessité de se plier aux usages malgré les réticences du philosophe à l'égard de la rhétorique, en prononçant deux éloges, l'un en l'honneur d'Eusébie, l'autre de Constance II, le meurtrier de sa

93. *Op. cit.*, p. 7.

94. Julien, *Eloge de Constance I.*

famille. Cas extrême certes, mais qui situe mieux la place du discours dans les pratiques sociales du 4e siècle.

Les énoncés sont donc souvent pris à la fois pour pratique rituelle sans signification, mais aussi comme objet d'histoire relevant d'une rhétorique dévaluée, désormais bornée exclusivement à la recherche de la séduction, du plaisir et de la beauté de la parole. Lorsque cette étude a été entreprise, les panégyriques qui se trouvent dans le champ de nombreuses disciplines, avaient suscité de multiples travaux, mais la grille d'analyse qui leur avait été appliquée, apparaissait singulièrement réductrice.

Les perspectives dans lesquelles ces discours sont placés dans ce travail résultent par conséquent d'une réévaluation de la signification du texte. De même, que les vies de Saints ont récemment attiré l'attention d'historiens moins préoccupés d'hyper-critique qui souhaitent reconSIDéRer la place du texte hagiographique et le situant comme "témoin d'idées, de croyances et de mentalités" ⁹⁵, de même l'éloquence officielle doit-elle prendre son véritable sens en s'inscrivant dans un ensemble de pratiques sociales. Il est vain d'isoler ce discours des conditions de son élaboration et de l'événement discursif. Qu'il soit subtil, original ou bien pompeux, verbeux, platement imitatif, ce langage officiel - langage de l'illusoire -, selon l'heureuse formule de Gibbon qui associe ici panégyriques et médailles ⁹⁶, doit être appréhendé comme une partie d'un tout.

Sources orientées, acceptons-les comme telles ⁹⁷ et prenons acte aussi bien de la "mousse du style oratoire" ⁹⁸ que des choses dites sous les mots. Raisonner ainsi conduit à une réévaluation de l'ensemble du discours, l'information et la mousse qui la recouvre d'un coté, l'inscription du discours comme moment d'une

95. E. PATLAGEAN, P. RICHÉ, Actes du colloque *Hagiographies, Cultures et Sociétés*, IVe-XIIe siècles, *Etudes Augustiniennes*, Paris 1981, Avant propos p. 7.
96. A. GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, Traduction française, Paris 1970, p. 109.
97. G. SABBAH s'est engagé plus récemment dans une voie parallèle, De la Rhétorique à la Communication politique, BAGB 1984, p. 363-388.
98. Chanoine H. PELTIER, Les mandements épiscopaux, source de l'histoire locale, *Bull. de la société des antiquités de Picardie*, 1945, p. 28, cité par M. FOGEL, Une politique de la parole, publication et célébration des victoires pendant la guerre de Succession d'Autriche, 1744-1749, *Bull. du Centre d'Analyse du discours* 5, 1981, p. 5.

pratique sociale de l'autre, la représentation du pouvoir, qui lui confère sa pleine signification.

Tableau 3 - L'ÉPIDICTIQUE CONTEMPORAINE

CHRONOLOGIE	AUTEUR	ŒUVRES connues	Empereurs ou personnalités concernés
95 100 142	STACE PLINE FRONTON	Poèmes sur Domitien Consul Remerciement pour le consulat Discours consulaire Eloge d'Antonin Eloge d'Hadrien	DOMITIEN TRAJAN ANTONIN ANTONIN HADRIEN
IIIe s			
289	MAMERTIN	Panégyrique	MAXMIEN
291	MAMERTIN	Panégyrique	MAXMIEN
297	?	Panégyrique	CONSTANCE
298	EUMENE	Pour la restauration des Écoles d'Autun Panégyrique à un général commandant l'armée contre les Perses	CONSTANCE/TETRACHIE THEODORUS ANATOLIUS
307	?	Epithalamie	CONSTANTIN-MAXMIEN
310	?	Panégyrique	CONSTANTIN
312	?	Remerciements à Constantin	CONSTANTIN
313	?	Panégyrique	CONSTANTIN
321	NAZARIUS	Panégyrique	CONSTANTIN
325	EUSEBE DE CÉSAREE	Vicennales Tricennales <i>De vita Constantini</i> Panégyrique	CONSTANTIN
325/336	OPTATIEN PORPHYRE		CONSTANTIN
356/57	JULIEN	Éloge de Constance Éloge d'Eusébie	CONSTANTIN EUSÉBIE
358/59	JULIEN	Les Actions de l'Empereur ou de la Royauté	JULIEN
362	MAMERTIN	Remerciements pour le Consulat	CONSTANCE II / CONSTANT
348	LIBANIOS	Panégyrique de Constance et Constant	JULIEN
363		Panégyrique de Julien, consul	JULIEN
364		Monodie sur la mort de Julien	JULIEN
365		Epitaphios	JULIEN
350	THEMISTIOS	Panégyrique de Constance II Panégyrique de Julien Panégyrique de Valentinein Panégyrique de Valens Panégyrique de Gratien et Théodore	CONSTANCE II JULIEN VALENTINIEN VALENS GRATIEN/THÉODOSE
369	SYMMIQUE ¹	1 ^e Panégyrique de Valentinien I 2 ^e Panégyrique de Valentinien I 2 ^e Panégyrique de Gratien <i>Pro Parte</i> (Discours 4) <i>Pro Trygetio</i> <i>Pro Flavio Severo</i>	GRATIEN A son père pour Trygetius
370		<i>Pro Synesia</i> (Discours 8)	pour Flavius Severus
369		Panégyrique de Maxim	MAXIME
376		Panégyrique de Théodore	THEODOSE
376-78		Remerciements pour le Consulat	THEODOSE
388	GRÉGOIRE DE NAZIANCE	Oraisons funèbres	sur son frère, CESAIRES sur sa sœur, GORDONIE sur son père
388			
388			
391			
368			
374			
369/374			

1. D'après J. P. Callu, SYMMIQUE, *Lettres I*, Paris 1972, Introduction p. 16-17.

379	GRÉGOIRE DE NYSSE	Oraisons funèbres de Saint Basile Oraisons funèbres de Pulcherie de Flacilla	St BASILE Fille de Théodore le Grand sa fille, épouse de Théodore
379	AUSONE	Remerciements pour le Consulat	GRATIEN
385	St AUGUSTIN (2) "	Panégyrique pour le 10e anniversaire du règne de Valentinien II Panégyrique pour le Consulat de Bauto, maître de la milice	VALENTINIEN BAUTO
389	PACATUS PAULIN	Panégyrique Panégyrique	THEODOSE THEODOSE
392	St AMBROISE	Oraisons funèbres de son frère Oraisons funèbres de l'empereur Valentinien II Oraisons funèbres de Théodore I	VALENTINIEN II THEODOSE I
395	St JÉRÔME	Epitaphes de Népotien, Fabiola, Paula	PROBINUS-OLYBRIUS
395	CLAUDIEN	Panégyrique des Consuls Probinus et Olybrius	HONORIUS
396	"	Panégyrique pour le 3e consulat d'Honorius	HONORIUS
398	"	Panégyrique pour le 4e consulat d'Honorius	MANLIUS THEODORUS
399	"	Panégyrique pour le consulat de Manlius Theodosius	STILICHON
399/400		Panégyrique pour le consulat de Stilichon Eloge de Sérena	SERENA
404	"	Panégyrique pour le 6e consulat d'Honorius Epithalame de Palladius	HONORIUS
420/425	PAULIN LE DIACRE	Vie d'Ambrôse	PALLADIUS AMBROISE
437	FLAVIUS MEROBAUDE	Panégyrique en prose 2 panégyriques en vers pour le 3e consulat d'Ætius et ses exploits en Gaule	ÆTIUS
456	SIDOINE APPOLINAIRE	Panégyrique d'Avitus, son beau père Panégyrique de Majorien	AVITUS MAJORIEN
504	ENNODIE	Panégyrique d'Anthemius	ANTHEMIUS
507	CORIPPE	Panégyrique du roi Théodoric	THEODORIC
565	CASSIODORE	Eloge de Justin Auguste	JUSTIN
Vlè s.	CHORICIUS DE GAZA	Oraison funèbre de son maître Procope Oraison funèbre de Marie, mère de l'évêque de Gaza Marcien Oraison d'Anastase évêque d'Eléathéropolis	PROCOPIE MARIE ANASTASI

2. D'après A. Solignac, ST AUGUSTIN, *Confessions VI*, 9, Paris 1962, p. 535.
et P. COURCELLES, *Recherches, op. cit.*, p. 80-83.

UN ÂGE D'OR ?

Les panégyriques gaulois prennent place dans une tradition et s'inscrivent dans une continuité. Ils se situent aussi à un moment important de l'évolution de la littérature épидictique⁹⁹. Le nombre d'œuvres des 3e et 4e s. prononcées et conservées démontre non seulement que l'éloge reste une partie importante de la rhétorique mais qu'on y attache suffisamment d'importance pour le préserver de la disparition. Des auteurs, et non des moindres, Ausone ou Claudio y cherchent des succès. Le relevé des panégyriques qui se rapportent alors à la célébration politique, celle de l'empereur ou celle des hauts dignitaires, indique qu'ils sont plus fréquents que les autres types d'éloge. Cependant les éloges des villes, nombreux encore continuent de témoigner de l'importance de la civilisation urbaine et de symboliser l'hégémonie romaine en perpétuant le caractère agonial des joutes oratoires. Ainsi de l'éloge de Constantinople par Himerius de Pruse, de celui d'Antioche par Libanios, de celui de Rome par Claudio et par Rutilius Namatianus, encore en 416. Le déclin de l'éloge urbain suivra une courbe parallèle au déclin de l'Occident jusqu'au renouveau de ce type d'*encômion* en Allemagne et en Italie à la Renaissance¹⁰⁰.

L'éloge ne constitue pas un privilège impérial. Les grandes familles à la fin du siècle en demeurent les bénéficiaires et Claudio s'adresse aussi bien à Stilichon, à Probynus et Olybrius qu'à Honorius. L'empereur n'en constitue donc pas le seul objet, mais focalise l'ensemble des travaux surtout au 3e et au long du 4e siècle. Le tournant du 4e et du 5e siècle montre une évolution et une diversification des destinataires. Force est de constater l'abondance de ces ouvrages qu'ils soient écrits en langue latine ou grecque, en vers ou en prose.

La deuxième remarque porte sur la chronologie. On ne relève pas d'œuvres antérieures à Constantin, à l'exception des panégyriques gaulois. C'est à partir de son règne que les œuvres nous parviennent. La constitution de l'anthologie gauloise révèle, on s'en souvient deux moments décisifs. Le règne de Constantin, ici aussi, apparaît comme un des moments-clés du 4e s., une étape

99. Voir le tableau 3 établi à partir des relevés de K. ZIEGLER : *R.E.*, s. v. *Pangyrikos*, p. 579-581 et d'une enquête personnelle. Peu d'œuvres des 1er et 2ème s. ont survécu.

100. Voir W. HAMMER, *Latin and german encomia of cities*, Chicago 1937.

dans l'évolution de la symbolique du pouvoir. L'éloge devient une source digne de transmission parce que moment d'histoire.

Quant à la domination chrétienne que nous observons dans ces œuvres, elle résulte naturellement du point de départ de cette chronologie¹⁰¹. Que les orateurs chrétiens n'hésitent pas à célébrer l'empereur, nul ne s'en étonne dès lors qu'on essaie de comprendre les finalités de l'événement discursif. Qu'un orateur païen soit choisi pour inaugurer une église chrétienne est plus surprenant¹⁰² mais l'analyse des discours précisera les raisons de cette démarche.

Enfin on ne peut exclure que le modèle du pouvoir impérial qu'énonce le panégyrique ait quelque parenté avec les tendances très marquées de la littérature du 4^e siècle à créer des héros. Basile de Césarée, Grégoire de Naziance, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome éditent dans le même temps en grec des modèles littéraires de la sainteté.

Cet ensemble concomitant de créations idéologiques incitent à prolonger ces premières constatations. L'*encomiōn* fréquent dans la patristique grecque constituait-il une menace en raison de son succès même ? Païens et chrétiens se côtoyaient volontiers lors des cérémonies de célébration, attirés par le sujet pour les premiers, la réputation de l'orateur pour les autres¹⁰³. Faut-il voir là complémentarité ou rivalité ? Au même moment, les rhéteurs d'Orient parmi lesquels Thémistios et Libanios exercent une influence décisive poursuivent le travail commencé par Ménandre en modélisant le pouvoir impérial. De son côté la patristique grecque dégage les lignes fondamentales du souverain chrétien idéal : Eusèbe surtout, mais aussi Athanase, Jean Chrysostome en Orient fixent les rapports entre christianisme et pouvoir impérial. La littérature byzantine postérieure trouvera ses

101. C'est le cas posé par Claudien. Fût-il chrétien ou non ? Il choisit le panégyrique en vers utilisant l'allégorie ; poète de commande pour S. Döpp, *Zeitgeschichte in dichtungen Claudians*, Weisbaden, 1980. Il serait païen selon Y. M. Duval, *Latomus XLI*, 3, 1982, p. 666. Dans quelle mesure le choix du christianisme change-t-il les perspectives et influe-t-il sur la sélection des moyens d'expression ?
102. Benarchios mentionné par LIBANIOS, *Orat*, I, 39.
103. Jean CHYSOSTOME, *Panégyrique de St Paul*, préface d'A. PIEDAGNEL, Sources Chrétienncs n° 300, Paris 1982, p. 19.

sources dans la biographie "*idealizzata-stilizzata*"¹⁰⁴ telle qu'Eusèbe nous la livre qui se prolongera dans le *Speculum principis* médiéval.

A la fin du 4e siècle de nombreuses œuvres concourent donc dans le même temps à tracer les axes essentiels de la figure des saints et de celle des souverains.

Si l'on admet que le recueil ait été constitué à la fin du 4e siècle, il prend alors place dans une période encore plus féconde puisque deux autres grandes œuvres sont publiées au même moment : En 395 ou peu avant, Ammien Marcellin termine les *Res gestae* et c'est aussi vers cette date que l'on place la rédaction de l'*Histoire Auguste* comme on l'a vu. Si l'on ajoute que l'építome des *Césars* est publié également dans ce moment particulièrement riche, on observe qu'histoire polémique et rhétorique officielle se trouvent ainsi étroitement proches dans la chronologie. Le canon que représente ce recueil traduirait ainsi au mieux la volonté d'élaboration et de transmission d'un patrimoine, de création d'une mémoire au moment où ni le présent, ni l'avenir ne garantissent plus réellement de l'éternité de la puissance romaine. La rhétorique livre ainsi un combat politique et idéologique.

Le développement du genre démonstratif - la multiplication des panégyriques comme textes littéraires dignes de conservation en témoigne- est un bon indicateur de la modification du statut et de la fonction de la rhétorique dans la société romaine de la fin de l'Antiquité. La critique tient généralement cette évolution pour malheureuse et reprend ainsi les appréciations platoniciennes sur la mauvaise rhétorique et la logographie. Dès l'Antiquité, le jugement des philosophes fait preuve de sévérité à son égard, puisque la recherche du bien et du vrai exclut la simple recherche d'un plaisir esthétique. Sous-produit des activités intellectuelles, qui va à l'encontre des principes de la philosophie, dévalué comme discours vain et pompeux, l'art de persuader et de bien dire, devient l'art de flatter et de tromper et l'appellation de rhéteur, souvent péjorative. Cela perdure encore au moment même où la rhétorique est le plus enseignée, aux 16e, 17e et 18e siècles. On comprend que son progressif déclin jusqu'à la disparition de son enseignement ait entraîné la critique moderne à chercher quelque purgatoire pour y enfermer les discours

104. Selon l'expression de L. PREVIALE, *Teoria e prassi del panegirico bizantino*, *Emerita* XVII 1949 p. à propos de la *Vita Constantini* d'Eusèbe.

d'éloge. Marginalisés par leur double appartenance à une rhétorique bien dévaluée et à l'éloquence la plus douteuse, il a fallu attendre le lent renouveau dans les années soixante, de "l'empire rhétorique" à nouveau reconnu, pour s'interroger sur leur compte¹⁰⁵.

La rhétorique est bien un empire, puisque c'est le rapport à l'autre qui s'effectue dans le langage, qui met en présence celui qui parle ici, le panégyriste - et celui qui reçoit le message - l'auditoire. Le discours s'énonce toujours en situation. Mais la condamnation des philosophes a très vite masqué l'importance de cette perspective et les théories linguistiques issues de Platon, préoccupé plus particulièrement de l'univocité du discours, le discours-preuve, le discours de l'épistémè, ont éludé ce rapport. Tandis que le sophiste, chargé moyennant finances d'enseigner les techniques de la persuasion, devient l'avocat de toutes les opinions, la rhétorique reste dans le champ du probable et de l'opinion. Equivoque, elle débouche sur la tromperie. C'est ce que le Gorgias se donne pour but de démontrer. Qu'en est-il alors de l'optimisme de Gorgias énonçant : "C'est elle réellement le bien suprême qui fait que les hommes sont libres eux-mêmes et qu'en même temps ils communiquent aux autres dans leurs cités respectives. Elle embrasse pour ainsi dire toutes les puissances"¹⁰⁶. Les attaques de Platon, développant la logique - la norme du *logos* - la condamnaient pour longtemps. "Toutefois la "vitalité protéique" de l'*ars dicendi* a surmonté les anathèmes pour se "métamorphoser chaque fois que les mutations de la "race" du "milieu" du "moment" chers à Taine l'avait exigé d'elle pour assurer sa survie et en même temps celle de la *formamentis* méditerranéenne dont elle est la manifestation la plus significative"¹⁰⁷.

Les rhéteurs des 3e et 4e siècles nous apparaissent comme dépositaires d'une longue tradition et l'analyse de leurs œuvres ne peut faire abstraction de la longue histoire de cette discipline et de la *fracture* aristotélicienne, dont procède les éléments essentiels

105. C'est le titre d'un des ouvrages de Ch. PERELMAN, *L'Empire rhétorique*, Paris 1977.

Sur l'histoire et les enjeux de la rhétorique, en dernier lien, *Figures et conflits rhétoriques* éd. par M. Meyer et A. Lempcreur, Bruxelles 1990, qui marque une étape importante.

106. PLATON, Gorgias, Œuvres III, 3, éd. Chambray, Paris 1968.

107. M. FUMAROLI, *Calliope I*, Place de la rhétorique p. 368.

de notre réflexion sur la langue, le langage, la parole et leur modèle de fonctionnement dans une société. Donnée comme moyen de libération politique en Grèce à ses origines, les grandes étapes de son histoire nous la montre comme pièce maîtresse de la régulation sociale dans l'antiquité gréco-latine. Les procès de propriété dont elle est née en Sicile et le geste de Hiéron interdisant l'usage de la parole aux Syracuseans eurent un effet inattendu. Corax et Tisias créèrent la rhétorique. De cette origine elle conserve la marque de lieu de conflits politiques. Le langage est un pouvoir et Cicéron¹⁰⁸ y voyait un des moyens les plus efficaces de conduire les hommes qui justifiait la primauté politique de l'orateur¹⁰⁹. Il définissait ainsi le langage comme action. La rhétorique s'étant déjà donné depuis longtemps les moyens de son efficace. Technique de la parole, science du langage, elle avait imposé sa place dans l'enseignement.

"Rien n'est étranger à l'art oratoire". La formulation lapidaire et impériale de Quintilien démontre le rayonnement d'une activité - qui est comme un "art, utile, (et) comme une vertu dont la portée est générale"¹¹⁰.

Philosophes et rhéteurs, ces adversaires lucides savent bien que leur débat a pour objet la domination culturelle. De l'issue des controverses entre les deux disciplines, dépendait la formation de la jeunesse soit dans le sens d'une quête de la vérité, soit dans le sens de l'action politique¹¹¹. Lieu des conflits, l'hégémonie en Grèce et à Rome se forgeait à sa maîtrise¹¹². Le *forum* désormais silencieux, quelle place occupe désormais l'*ars dicendi*, l'art de plaire et de convaincre ? Sous l'empire un

108. Cicéron, *De Oratore*, VIII, 13.

109. A ce sujet : A. MICHEL, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron*, Paris 1960, p. 596 et le Colloque de Besançon, *Cicéron, texte, politique, idéologie*, Paris 1976.

110. QUINTILIEN, *JO*, I, 5; II.

111. R. Barthes a contribué à l'élargissement des perspectives dans ce domaine qu'il définit comme "un art de la persuasion, un enseignement, une morale, une science, une pratique sociale, qui permet aux classes dirigeantes de s'emparer de la parole".

R. BARTHES, L'ancienne rhétorique, *Communication* 1976, p. 172-228 ; également *L'Empire des Signes*, Skira 1970.

112. J. M. DAVID, *Eloquentia popularis* et conduites symboliques des orateurs de la fin de la république. Problèmes d'efficacité, *Quaderni di storia* 12, juillet-décembre 1980, p. 171-198.

déplacement essentiel s'est opéré et on le voit bien lorsque Pline non seulement prononce l'éloge de l'*Optimus Princeps*, mais qu'il le publie un an plus tard, remanié. L'empereur est devenu à Rome l'objet du discours qui s'énonce dans un autre espace. Ce sont les panégyriques qui perpétuent désormais les liens qui unissent rhétorique et vie civique. Les grandes joutes oratoires des combats politiques ont disparu depuis longtemps, mais elles ne sont pas pour autant tombées dans l'oubli, l'enseignement continue à faire connaître les œuvres de Cicéron, tenues pour modèles indispensables. Les rhéteurs ne peuvent se passer de références même si, avec la disparition du pouvoir politique qui les avaient suscitées, elles n'apparaissent plus que comme paradigmes de la technique aux dépens de leur substance. Si la *declamatio* l'emporte sur le discours, la parole n'en demeure pas moins un élément décisif et ritualisé des pratiques sociales.

L'art de l'éloquence reste l'apanage des classes dirigeantes, encore que nous ayions déjà observé des différences notables d'un orateur à l'autre. L'autobiographie de Libanios ou les confessions de St Augustin montrent bien l'hétérogénéité sociale à l'intérieur de ce milieu de spécialistes où se côtoient rhéteurs sans le sou, courant la protection et les commandes, et magistrats puissants. Les milieux cultivés s'intéressent toujours avec passion - ils le feront encore longtemps - à cet art par excellence de la communication. Les lettres d'Ausone puis de Sidoine Apollinaire ou de Volusianus plus tardivement sous Honorius en témoignent¹¹³. Car l'éloquence continue de marquer profondément la conscience collective ; la supériorité de la civilisation sur la barbarie est d'ailleurs considérée très tôt par les Grecs comme la démonstration du passage du langage "naturel" à la parole artiste, de la barbarie, à la sociabilité¹¹⁴. L'art de la parole indique toujours chez Libanios la spécificité du citoyen romain. "Si nous perdons l'éloquence, que restera-t-il de ce qui nous distingue des

113. Par exemple Sidoine Apollinaire qui regrette le déclin des productions : "Qui de nos jours, s'il est appelé à rivaliser avec les hauts faits de nos ancêtres, n'apparaîtra point comme le pire des incapables ; s'il est appelé à rivaliser avec leur éloquence, ne sera point semblable à un petit enfant balbutiant. Car le talent pour de telles sciences, c'est pour les générations du temps passé que le souverain des générations a préféré le créer".
A *Namatius*, VIII, 6, 3.

114. Cf. M. FUMAROLI, *op. cit.*, p. 363.

barbares?" lance dans une formule devenue célèbre, le rhéteur ami de Julien¹¹⁵.

Les druides et les gaulois bavards d'avant la conquête ou le fruste german servent alors d'anti-modèles. Implicitement, l'auteur du IXe panégyrique s'y réfère lorsque dans l'exorde il déclare à Constantin que "chez nous le talent est inférieur à celui des Romains. Parler avec pureté et éloquence est chez eux un don de la nature, chez nous une qualité acquise par l'effort". Nature barbare et bienfait de la civilisation romaine le discours n'est pas fondé sur autre chose que sur la dichotomie classique de l'argumentation de Cicéron ou de Strabon¹¹⁶. Les opérateurs idéologiques mis en place autrefois restent utilisés. L'éloquence demeure donc très fortement la marque distinctive du "civilisé"¹¹⁷, la marque de sa "supériorité". Et c'est la raison pour laquelle Libanios justifie la longueur des études qui conduisent à la maîtrise de cette discipline. La *technè rhetorikè* est bien l'objet de l'enseignement d'une science et d'une morale qui exige un long apprentissage : la composition ou *dispositio* le choix et l'élaboration des matériaux, la mise en forme des discours, ainsi que l'*elocutio*, la *recitatio*, ne laissent rien au hasard. Opérant une mise en forme de la pensée, tellement minutieuse, qu'elle aboutit à une taxinomie, les règles de l'argumentation et des figures deviennent fondamentales au détriment des autres aspects, ce qui continuera à jeter le discrédit sur ce travail déjà soupçonné de tromperie et de tricherie. Discipline vidée d'une partie de sa substance, objecte-t-on :

- "La parole l'emporte alors sur le discours et le principe cicéronien de l'unité indissociable de la parole et de la pensée se perd dans la gratuité forcée des arguments eux-mêmes" selon le jugement de deux linguistes¹¹⁸.

115. LIBANIOS, *Lettres*, 360, 9.

116. M. CLAVEL-LÉVÈQUE, *Puzzle Gaulois, Les Gaules et les Gaulois* : Pour une analyse du fonctionnement de la géographic de Strabon, Centre de Recherches d'histoire ancienne 88, Besançon, Paris 1989, p. 289-306.

117. Cf. Le jugement dithyrambique de Julien sur le travail de Libanios "Que tu es heureux de pouvoir parler ou plutôt de pouvoir penser ainsi ! quelle éloquence ! quel esprit ! quelle intelligence ! quelle division ! quels arguments ! quel ordre ! quelles ressources ! quelles élocution ! quelle harmonie ! quelle composition ! Ep. 97, 382 d, éd. Bidez, p. 178.

118. M. BARATIN, F. DESBORDES, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris 1980, p. 51.

Certes, mais si ce caractère atteste le déplacement du lieu d'exercice antérieur, il faut aussi remarquer que la rhétorique demeure un instrument d'intégration sociale dans le domaine politique ou privé. Mamertin, dans son discours de remerciement à Julien, opposant Julien à Constance II, montre que sous le règne précédent, le souci de gagner de l'argent l'emportait sur une claire vision de l'utilité de la parole : "L'art de la parole, nos grands seigneurs le méprisaient comme une affaire qui demande beaucoup de peine et qui n'a point d'utilité¹¹⁹. Mais Ausone de son côté en recommande l'étude à son petit-fils en lui démontrant qu'elle conduit aux postes les plus élevés¹²⁰.

Que penser alors de ces jugements ? La contradiction qui surgit ici dans la question de "l'utilité" de la parole posée par Mamertin, constitue un des objets de recherche de ce travail. Quel est donc le statut de l'éloquence dans cette société si les grands la dédaignent en raison du peu de profit qu'ils peuvent en retirer, alors qu'elle conserve un rôle d'intégration sociale évident pour d'autres ?

La finalité du discours ne serait donc pas seulement la séduction mais la rhétorique érotisée continuerait de manifester puissance et sa nécessité dans le domaine de l'action. C'est dans cette hypothèse que je situerai cette enquête. Les énoncés des panégyriques souvent pris à la fois pour pratique rituelle sans signification, mais aussi comme objet d'histoire, nous l'avons vu, relèvent d'une rhétorique qui s'est tournée vers la recherche de la séduction, du plaisir et de la beauté. Il convient d'analyser la signification de ce tournant. Pour autant peut-on affirmer qu'elle exclut toute recherche d'efficacité ? Quel rôle jouent donc les discours d'apparat dans ce contexte général ?

L'ambiguité de ce type de discours, Cicéron la montrait déjà dans "l'Orateur" : "Ils rentrent dans la fonction de l'orateur, ils doivent être traités pour l'agrément des lecteurs ou comme des occasions de célébrer d'illustres personnages". Alors, utilité ? plaisir ? nécessité ? Quintilien a fort bien vu qu'il n'y allait pas

119. *Gratiarum actio XI, XX, 2.*

120. AUSONE, *Ad nepotem Ausonium, Domestica*. "Je ne me lasserai pas de souhaiter que te rappelant ton père et moi tu aspires aux plus hautes récompenses des Muses, qu'un jour aussi ton éloquence te mène dans la voie où nous t'aurons précédé et où marchent le proconsul ton père et le préfet ton oncle". Traduction M. Jasinski, *Ausone, Œuvres t. I*, Paris 1934.

seulement du plaisir mais bien d'une pratique sociale nécessaire, au-delà même peut-être du rite. Il définit en effet l'éloge comme "séparé de la partie pratique (*pragmatikè*) réservé tout entier au seul plaisir des auditeurs. Son nom même dérivé de la notion d'ostentation, atteste sa fonction propre. Mais l'usage romain lui a donné un rôle même dans les affaires pratiques" ¹²¹. C'est dans cette perspective d'une double finalité que je placerai donc l'analyse de la fonction des panégyriques gaulois. Ostentation et plaisir, rituel et efficace.

121. QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, III, 7.

Deuxième Chapitre

Une pratique discursive

I - L'ÉCHANGE

AU SERVICE ACTIF DE LA ROMANITÉ

Partagé par bien des critiques récents, l'embarras de René Pichon devant les panégyriques se lit dans ce jugement ancien qu'il porte sur l'éloquence gauloise. Sensible à certains aspects politiques du laudatif, il est conduit à nuancer la condamnation des discours par la reconnaissance de la valeur des hommes qui les prononçaient, et à établir un clivage entre le cadre même et les orateurs. Il évalue ainsi contradictoirement le cadre comme "officiel et solennel séparé de l'action et de la réalité pratique", allant alors à l'encontre de Quintilien, et les orateurs "comme d'excellents serviteurs de la cause romaine", qui ont au moins le mérite d'être des patriotes convaincus¹.

Ce verdict reflète de manière significative la difficulté de prendre l'éloge en compte dans le champ du symbolique, qui contraint pendant très longtemps les critiques à opérer la classique séparation entre les individus et leur pratique sociale, entre l'homme et l'œuvre. En assignant aux paroles une place éloignée de la réalité et de l'action, on relègue les discours sur les rayons les moins accessibles, on les dissimule derrière les ouvrages des grands prédecesseurs, mais en attribuant aux auteurs la palme de la Romanité et des vertus patriotiques, on leur permet de figurer dans les morceaux choisis de littérature. Le mieux qu'on puisse lui accorder à la suite des Anciens, c'est l'appartenance à l'ostentation, à l'apparat qui renvoie alors à la part de l'inutile et du superflu qu'une société secrète.

Mais il arrive que les intéressés eux-mêmes témoignent eux-mêmes de la fonction du panégyrique. Ils précisent ici ou là, le plus souvent dans leur exorde, ce qu'il est convenu d'appeler les conditions de production de leur discours, et ils mettent en exergue les difficultés de leur travail pour s'attirer l'indulgence du public.

1. R. PICHON, Histoire de la Littérature latine, *op. cit.*, p. 785.

Rien ici qui ne corresponde à des préceptes connus de la rhétorique, à la *captatio benevolentiae*. Mais ces indications sont des signes. Par petites touches, le panégyriste se fait présent, construit sa propre image, celle de l'orateur pris aux contraintes de la parole. En premier lieu, les auteurs affirment avec insistance qu'il s'agit là d'une activité qui est un travail, car écrire et prononcer un *sermo*, *oratio* ou *dictus* - telle est la terminologie utilisée - exige de longs efforts. Au surplus, cette activité n'est pas toujours sans danger. Le témoignage de Julien précise en quoi elle consiste : "Ils n'ont pas reculé devant un grand labeur pour qu'aucune de tes actions ne fût obscurcie par le temps... (ils) sacrifient la sécurité du silence au désir de te consacrer leurs travaux personnels" affirme-t-il².

Au-delà de la réputation ainsi mise en jeu, les dangers encourus ne sont pas minces en effet, puisque la disgrâce peut suivre la chute du protecteur, l'expression d'une idée mal reçue, entraîner bien des désagréments. Libanios dans l'exorde du Discours sur les Patronages affirme comme beaucoup, parler sans crainte : "... pourquoi garder le silence sous l'empire d'une vaine crainte au milieu d'une sécurité si complète" ? Pacatus, insiste suffisamment sur ce point pour qu'on sache que l'acte de parole peut aussi bien permettre l'accession aux honneurs que l'éloignement : "...maintenant on est également libre de parler et de se taire et il est aussi sûr de ne rien dire du prince qu'il est aisé de prononcer son éloge. Il me plaît de faire en parlant l'épreuve de la sécurité qui nous a été rendue à son retour d'exil"³. Tandis que les partisans de Maxime regrettaiient amèrement sa défaite et leur liberté, le bordelais exaltait celle des partisans de Théodose.

D'autre part, célébrer la personne impériale exige la maîtrise d'un moyen d'expression dont l'apprentissage est long, puis ensuite une élaboration non exempte de difficultés qu'il est d'usage de présenter. Beaucoup de travail, de veilles, d'inquiétudes au total sont nécessaires selon Julien à la rédaction de l'éloge qui doit séduire le prince et le public. En juillet 143, Fronton indiquant que son discours doit être publié et ne restera pas caché dans les Actes du Sénat, démontre à Marcus César qu'il faut lui donner du temps avant de le prononcer⁴. Ce n'est pas une tâche

2. JULIEN, Elogie de Constance, I.

3. XII, II, 4.

4. FRONTON, *Ad M. Caes*, II, 1. Ed. CR. HAINES, I, 1, p. 103.

facile : "Les oreilles sacrées de l'empereur sont rassasiées d'éloquence après tant de harangues" (IX, 1, 5).

Celles du public aussi très vraisemblablement et malgré cela les discours s'allongent au fil du recueil 5, en dépit de la crainte qu'éprouve devant la longueur d'un discours, l'auteur du 7e panégyrique : "NOMBREUX sont ceux qui craignent que je ne sois trop long" avoue-t-il sans ambages (VII, 1, 3). Désireux de montrer leur compétence, leur savoir-faire, ils doivent remettre souvent sur le métier leur ouvrage :

Il faut présenter "une harangue composée à loisir et souvent remanié" (VII, 1, 2) sans pousser la minutie jusqu'à y passer les 10 ou 15 années qu'Isocrate consacra au panégyrique d'Athènes 6. Nul mieux que Pline ne nous décrit ce travail, deux siècles auparavant. Dans une lettre à Voconius Romanus qui lui avait demandé de remercier le prince, il le charge de corriger les épreuves et insiste sur la difficulté du sujet, un beau sujet certes, mais bien difficile : "Sur celui-là tout est connu, banal, déjà dit". Ainsi le lecteur peu curieux, puisque tout a déjà été dit, certain de ce qu'il va entendre, "ne pense plus qu'au style et devient difficile à satisfaire" 7.

5. Voir tableau, "Puni d'un éloge après chaque victoire!" selon la formule d'A. L. THOMAS, *Traité des éloges*, op. cit., p. 232.
6. LYSIAS, 280, Didot.
7. C. Pline à son cher *Voconius Romanus* Salut. Je vous envoie le discours par lequel je viens, comme consul, de remercier notre excellent prince, cela, sur votre demande ; je l'aurais fait sans votre demande. 2. Mon vœu est que vous vous rendiez compte que si le sujet était beau, il était difficile. Tous les autres retiennent par leur nouveauté même l'attention du lecteur ; sur celui-là, tout est connu, banal, déjà dit ; aussi le lecteur, dont l'esprit est comme inoccupé et sans curiosité, ne pense-t-il qu'au style dont il se déclare difficilement satisfait quand il ne cherche rien autre chose. 3. Et encore s'il s'inquiétait en même temps de la disposition, des transitions, des figures ! Car les belles pensées et l'éclat du style se rencontre parfois même chez les barbares, mais une composition méthodique et des figures variées sont le propre des esprits cultivés. 4. Et cependant il ne faut pas rechercher sans cesse l'élévation et le sublime. Car si dans la peinture rien ne fait mieux valoir les lumières que les ombres, dans le style il faut savoir baisser le ton aussi bien que l'élèver. Mais pourquoi ces considérations à l'habile écrivain que vous êtes ? 5. Mieux vaut vous dire : notez en marge ce que vous jugerez à corriger. Car ainsi je croirai que vous avez approuvé certaines parties en voyant que vous en désapprouvez d'autres. Adieu.

PLINE, *Lettres*, III, 13. trad. A. M. Guillemin, Paris 1927.

Pline craint qu'on ne néglige la disposition, les transitions, les figures qui sont le propre des esprits cultivés, tandis que la pensée ou l'éclat du style peuvent même se trouver chez les barbares. Nous retrouvons la dichotomie habituelle civilisation/barbarie, qui effraie Julien quand il se sent "barbarisé" chez les Gaulois⁸. Donnant des conseils aux futurs auteurs, Pline ajoute "qu'il faut veiller également à varier l'alternance", ne pas rechercher sans cesse l'élévation et le sublime, pour ne pas les banaliser. Il convient par conséquent de jouer sur le ton, le baisser et l'élever pour attirer l'attention de l'auditoire et la retenir. Les difficultés de la mise en œuvre dues à la spécificité de l'éloge et au maniement du *stilus major* sont ainsi clairement désignées par Pline. Tâche délicate donc que celle des orateurs qui ont pour objectif de ne pas sécréter l'ennui avec une œuvre dont le sujet manque d'originalité, et de ne pas provoquer de regrettables comparaisons en se mesurant à un vaste héritage. La fréquence des occasions de panégyriques est soulignée par l'auteur du VIe discours dès la première phase : "On a bien souvent déjà pris la parole et on la prendra souvent dans l'avenir pour louer tous vos hauts faits et les mérites de vos sublimes vertus"⁹. Elle rend l'élaboration difficile. Et pourtant c'est une tâche pour laquelle les candidats ne manquent pas d'après Julien¹⁰. Il assure tout comme Libanios qu'il s'est proposé pour cette tâche¹¹. Prononcer un éloge relève de la célébration impériale. A ce titre, en être chargé, procure gloire et profit. S'y soustraire nuit à une carrière. D'où les calculs et la duplicité qui entourent cette mission. Julien lui-même ne se dérobe pas à ce qui procède de la nécessité politique passant outre son mépris de philosophe et son ressentiment personnel à l'égard de Constance.

Les difficultés du travail d'élaboration, de composition¹² résultent également du fait que l'éloge est énoncé comme un

8. "Quant à moi, c'est merveille que je réussisse à parler encore le grec tant les pays où je vis m'ont barbarisé" - A. Eumène et *Pharianus*, 8, *Ep.* 55, trad. J. BIDEZ, T. I, 2 CUF, Paris 1924.

9. VI, I, 1.

10. JULIEN, *Eloge de Constance* I, 1 "Presque tous ceux qui s'occupent de littérature tentent de célébrer ta gloire en vers ou en prose".

11. Libanios, dans son *Autobiographie*, signale l'empressement des orateurs autour de Constance et de Julien.

12. Le panégyrique VII selon l'auteur a été composé à loisir et plusieurs fois remanié, VII, 1, 1.

munus pium, un devoir sacré¹³. Le syntagme mérite examen. La polysémie du mot *munus*, si riche de signification, a certainement été voulue par l'auteur. Elle désigne des relations multiples de réciprocité. Ce *munus* charge et échange tout à la fois, unit en effet indissolublement trois figures : l'orateur, l'empereur et le peuple romain par des liens divers. Il exprime en même temps la fonction, la tâche, la faveur, le spectacle. *Pium* sacralise ces relations. Nul mieux que l'auteur du panégyrique VII en 310 ne définit la fonction de la parole de célébration au sein de la représentation symbolique du pouvoir. Surmonter les difficultés qui tiennent aux capacités propres de l'individu, à celles de la technique rhétorique elle-même, au poids des mots dont le discours sera le véhicule, contourner et éviter les pièges d'une part, choisir les éléments persuasifs d'autre part, tels sont les aspects importants de ce travail de célébration. Il implique le rejet de l'improvisation, trop aléatoire et désinvolte.

"Improviser devant un empereur romain, c'est ne point sentir la majesté de l'empire"¹⁴ proclame un des auteurs qui exprime avec force la place et le rôle de la parole officielle. La relation qui est établie ici entre l'événement discursif et le fonctionnement de l'Etat apporte au premier élément de réponse aux questions posées précédemment. L'improvisation ne sied pas à la célébration. L'exercice du pouvoir dans lequel cette pratique discursive prend place exclut la précipitation. L'orateur d'Autun le fait remarquer en 312 :

"Comme tu n'avais qu'un jour à consacrer à tant de questions vitales pour nous (j'ai crain) que tu ne fusses retardé par un discours que la grandeur de tes services n'aurait pas permis d'expédier hâtivement" (VIII, 1, 5).

Au delà de l'aspect courtisan, la grandeur impériale exige du temps car l'image de l'empereur incarnant la fonction, se crée et se recrée dans l'événement discursif. L'improvisation d'un simple point de vue technique présentait en outre le grave inconvénient qu'a relevé Quintilien. Ces discours sont prononcés selon les règles, très élaborées également, de l'*actio*. Celle-ci joue un rôle essentiel, même si elle nous échappe presque totalement aujourd'hui. Les rhéteurs y préparaient très méthodiquement

13. II, 13, 1.

14. "Nam quid apud imperatore populi Romani dicit ex tempore quantum sit non sentit imperium". VII, 1, 2.

leurs élèves, en les exerçant à la maîtrise de leur voix et de leurs gestes. Or, affirme Quintilien, lorsqu'"on improvise, porté par les sentiments qu'inspire le fond, on ne s'occupe plus de la voix". En effet, la voix, comme la gestuelle occupent une place considérable dans l'événement discursif puisqu'il s'agit, par le travail effectué dans ces deux domaines, de s'adapter au public et de le conquérir. Les praticiens de la technique oratoire avaient mis au point des procédés qui résultait d'une longue attention à la séduction de l'auditoire. *L'actio* démontre la part importante de l'oralité et dans cette perspective, nous invite à tenir compte de la théâtralité de ces discours¹⁵.

Ces constatations confortent le sentiment que les mots du discours tirent leur force également des modalités de fonctionnement du panégyrique. Les conditions de production du discours, le lieu où il est prononcé et le public qui le reçoit, donnent une dimension toute particulière aux mots qui le composent. Cela, les rhéteurs grecs l'avaient démontré depuis longtemps. Les panégyriques ne sauraient être abstraits de l'espace dans lequel ils s'inscrivent, ni du public auquel ils s'adressent.

"Les mots ne m'auraient pas manqué bien que je n'eusse rien préparé" affirme l'auteur du VIII^e panégyrique, "mais j'ai pris garde aux lieux et aux circonstances". Et il ajoute que l'auditoire lui semblait également trop restreint pour que "le retentissement (soit) digne de toi" (VIII, I, 4275). A la gloire impériale, il faut un public, un moment et un espace.

Ces constatations renforcent donc l'idée que les discours ne sont pas seulement vaines paroles qu'il faut se résigner à subir mais qu'ils constituent bien un moment signifiant de la célébration. Les orateurs ne jouent pas un simple rôle de figuration dans le décor aulique ou curial, l'étude de ces processus d'élaboration commence à le montrer, on doit les

15. QUINTILIEN, *IO*, IX, 4, 130. Martianus Capella plus tard remarque qu'on l'appelle communément *pronuntiatio* : "Actionem apud veteres appellabam, quam nunc *pronuntiationem* vulgo dici non nescio". MARTIANUS CAPELLA, *Noces de Philologie et de Mercure*, V, 540. Martianus Capella insiste encore également sur cet aspect : "Pronuntiatio vocis motus gestusque pro rerum et verborum dignitate moderatio. Sed ex his inventionem certum est esse potissimum cuius opus est causea quaesiuitates excutere et argumenta probatu idonea repperire". *Ibid.* Livre V, 442, éd. F. Eyssenhardt, Leipzig 1866.

prendre comme éléments des mécanismes de reproduction du pouvoir. C'est ce qu'exprime par exemple, Mamertin : "Tous les hommes très saint empereur, qui chantent les louanges de votre commune majesté et lui rendent grâces, s'efforcent de s'acquitter de ce qui vous est dû (qui pourrait y réussir pleinement ?). Cependant c'est de moi surtout je le sens, que l'on réclame comme au titre d'un intérêt sacré, le soin de faire entendre cette voix de la reconnaissance... on souhaite que le rôle d'orateur dont je m'étais alors chargé par une promesse solennelle, je m'en acquitte aujourd'hui" ¹⁶.

Dans l'exorde l'auteur du IIIe panégyrique Mamertin définit cette fonction en utilisant un lexique politique et religieux (*pius, officium, sacrosancti, religione, voti*) qui place le discours (*sermo*) comme l'empereur dans une sphère bien particulière et l'orateur comme intermédiaire entre le divin et le politique. Julien formule le thème de la responsabilité civique en d'autres termes : "(que) Dans chacun de ses discours, de même que dans ses actions, l'orateur se souvienne de la responsabilité qu'il assume en prenant la parole. Elle prescrit de ne rien dire qui porte atteinte à la vertu et à la philosophie" ¹⁷.

Le déplacement qui est opéré ici dans le jugement du César, tient à sa conception de la vertu et de la philosophie dans la pratique politique. Telle qu'il l'exprime en fait. La valeur normative attribuée ainsi à la rhétorique de la part d'un de ses contemporains. Que doit-elle produire, sinon la vertu par l'éloge des bonnes actions et le blâme des mauvaises ? La morale politique y trouve son compte si la philosophie s'y refuse. L'orateur détient nécessairement une responsabilité civique essentielle. Julien et Mamertin se rejoignent dans ce point de vue.

TOUT A DÉJÀ ÉTÉ DIT

Les rhéteurs gaulois sont des héritiers, la première place des remerciements de Pline le rappellent. Il leur est lisible de puiser aux meilleurs éloges ou aux traités des théoriciens de l'art oratoire pour se conformer aux règles et à l'usage. L'encomiastique, qui ne manquait pas de détracteurs, avait aussi

16. "*Hoc pia vocis officium jure quodam sacrosancti fenoris postulari... et dicendi munus quod tunc voti promissione suscepeream nunc religione debiti repraesentem ut expectationem sermonis*". III, 1, 1.

17. JULIEN, Éloge de Constance, I.

ses lettres de noblesse. Cependant les nombreuses œuvres grecques ou latines étaient-elles accessibles à ces occidentaux ? La question souvent débattue, a donné lieu à controverse en raison des témoignages contradictoires des contemporains. Ainsi Julien se plaint-il, on l'a vu, de la rusticité des Gaulois. Toutefois la barbarisation dont il parle et dont il se sent menacé procède surtout de l'ignorance de son entourage administratif et militaire et vise en particulier sa méconnaissance de la langue grecque.

Les panégyriques livrent des indices dans ce domaine car les orateurs cultivent les références. Implicites le plus souvent, elles deviennent plus évidentes à certains moments, passages obligés de la déférence aux grands prédécesseurs, poètes, historiens ou rhéteurs. Le mode d'échange favorisait le jeu de la connivence, du savoir partagé, et de la révérence prometteuse. Les critiques se sont essayés à les percer à jour. Elles sont latines avant tout. Ainsi Tacite dont, par exemple, R. Baldwin retrouve naturellement la trace dans la description de la Bretagne du panégyrique de Constance¹⁸. Les auteurs tiennent à démontrer, tant dans les procédés de construction de l'énoncé que dans l'énoncé lui-même, leur parfaite connaissance des œuvres anciennes, on l'a remarqué depuis longtemps. Les piliers de la culture occidentale, Virgile, comme Tacite fut d'ailleurs l'objet, comme d'autres des soins attentifs du pouvoir impérial soucieux de la transmission de ce patrimoine.

D'après Vopiscus, l'empereur Tacite avait fait placer dans les bibliothèques publiques les œuvres de Tacite l'historien¹⁹. Chaque année dix copies devaient aller aux archives et aux bibliothèques.

Constantin fonde des musées et une bibliothèque à Constantinople, Constance en 352 publie une ordonnance concernant l'acquisition et la copie des manuscrits²⁰. On peut légitimement penser que les maîtres Gaulois disposaient dans leurs cités, de bibliothèques où figuraient les grands traités ou les œuvres diverses de la tradition grecque aussi bien que romaine

18. B. BALDWIN, Tacitus, *the panegyrici latini* and the *Historia Augusta*, *Eranos* 78, 2, 1980, p. 175-178.

19. *Histoire Auguste*, Tacite 10, 3 cf. HOHL, Vopiscus und die biographie des Tacitus, *Klio*, 1911, p. 178.

20. THEMISTIOS, *Oratio IV*, 59.

Code théodosien, 14, 9, 2 cité par P. Dufraigne, *Livre des Césars*, Introduction p. XL.

même s'ils ne nous en font pas part. L'origine grecque d'Eumène plaide en ce sens.

Tacite n'est pas la seule référence présente à l'esprit des panégyristes. L'imitation constituant un procédé nécessaire, de nombreux auteurs servent de caution littéraire. La référence se fait anonyme à Cicéron, explicite à Fronton quelque fois. En règle générale l'implicite l'emporte²¹.

La poésie de son côté livre aussi ces métaphores ou ces formules que le public pouvait trouver quelque curiosité, voire quelque satisfaction ou quelque joie, à découvrir et à retrouver. Les rhéteurs de notre période, loin d'ignorer leurs prédécesseurs, souhaitaient les égaler. Le relevé explicite des noms n'apporte pas de surprise. La référence nominale est peu fréquente, mais Fronton et Cicéron sont cités. Ainsi l'auteur du panégyrique IV rend-il hommage à Fronton "l'une des deux gloires de l'éloquence romaine"²².

R. Syme s'étonne à ce propos de la culture de l'orateur et de l'explicite mention de Fronton à propos de la guerre de Bretagne. L'érudition était inhabituelle à cette époque écrit-il. Son étonnement force la réalité et minore l'importance de certaines formes de résistance culturelle²³.

Cependant la citation de 297 n'évoque pas seulement Fronton, elle évoque également Marc Aurèle. En projetant ouvertement ce nom, célèbre pour certains auditeurs et inconnu pour d'autres, l'orateur établit pour son auditoire constitué de l'entourage de Constance Chlore, des liens entre l'actualité et l'histoire, au double niveau littéraire et politique. Dans ce contexte sa connaissance intime de Fronton (mais il serait bien surprenant qu'un spécialiste occidental de la parole ignorât l'Africain), importe moins que la précision savante, qui vaut démonstration, celle d'une appartenance culturelle et d'une continuité politique.

Dans cette perspective également l'étendue de la culture de l'auditoire officiel importe moins. Le nom seul de Fronton en subsumant une culture, apanage d'un cercle restreint, en élargit l'écho aux plus frustes des officiers et des empereurs. Ceux-ci l'avaient d'ailleurs bien compris. Eumène en fournit la preuve.

21. Le relevé de Klotz le démontre ; A. KLOTZ, *loc. cit.* p. 531.

22. IV, XIV, 2.

23. R. SYME, *Emperors and biography, Studies in the Historia Augusta*, Oxford 1971, p. 89.

L'exercice du pouvoir aussi bien que le fonctionnement de l'Etat imposaient cette pratique. Quintilien le perçoit bien : "le temps donne aux mots anciens une sorte de majesté et pour ainsi dire une sanction religieuse qui les fait valoir" ²⁴. Cicéron est mentionné une fois par Pacatus ²⁵. Même si la référence est là plus historique que littéraire, la fréquentation des œuvres se traduit par l'emploi des formules qui les rappellent implicitement.

Au même moment, d'autres auteurs portent par ailleurs des jugements qui témoignent aux quatrième et cinquième siècles de la prégnance de ces modèles classiques. Jérôme évoque Cicéron et Pline apprécie la subtilité de Quintilien, la gravité et la dignité de Fronton ²⁶, les périodes de Pline. Ausone qualifie Fronton de "très grand orateur" et déclare qu'il demeure un exemple civique tout autant que littéraire ²⁷. Macrobe l'analyse dans les Saturnales, Sidoine continuera par la suite de se référer de la même façon à Quintilien. Saint Augustin signale de son côté comment l'apprentissage du blâme et de l'éloge continue de faire partie de la formation des étudiants, les exercices n'ont pas disparu dans ce domaine ²⁸. Par conséquent nous avons la preuve que les parangons du genre continuent d'être lus et médités, et qu'on juge nécessaire encore de s'y frotter. Les sources ne se limitaient certainement pas à ce qui est mentionné ici. Le mémorial ne laissait pas d'être plus étendu. La fréquentation des œuvres antérieures que la longue tradition de la *technè théoriké* veille à garder en mémoire, reste une obligation pour les panégyristes parmi lesquels se trouvent des professeurs de rhétorique.

Se tournent-ils plus volontiers vers leurs prédécesseurs latins ou vers les grecs ? Le patrimoine culturel impérial leur laisse le choix.

La confrontation avec les grands discours épидictiques grecs le panégyrique d'Athènes d'Isocrate, ou celui d'Evagoras s'avérait redoutable et surtout mal adaptée aux nouvelles conditions poétiques. En revanche, d'autres modèles, d'autres

24. QUINTILIEN, *IO*, I, VI, 1-2.

25. XII, 46, 02.

26. JÉROME, *Ep.* 12.

27. AUSONE, *Gratiarum actio* XX, VII, "Unica mihi et amplectenda est Frontonis imitatio".

28. Cf. L'éloge paradoxal des Sophistes ainsi que les éloges du soleil, de la rose, du laurier, *P. L.* XXVII, p. 1873.

inspirateurs plus proches éclipsaient les grands créateurs du genre ou les théoriciens comme Aristote.

En langue grecque, Denys d'Halicarnasse²⁹ consacre les sept premiers chapitres à la littérature épидictique et indique que l'*encômion*, l'éloge, peut être prononcé lors d'une fête, d'un mariage ou de l'arrivée de la mariée à la maison, d'un anniversaire, d'un remerciement à une autorité politique, de funérailles, de jeux. Il semble que la prose remplace de plus en plus les vers depuis la seconde sophistique³⁰ dans ces éloges.

Ménandre de Laodicée à la fin du 3e siècle fixe de son côté le schéma du *basilikos logos* s'adressant au souverain³¹. Il conseille ainsi une introduction qui porte sur la difficulté d'un tel discours et annonce le sujet, puis un plan, qui distinguera les éléments suivants :

- patrie et peuple du souverain
- son origine
- sa nature
- son éducation
- ses mœurs.

Puis les actions accomplies en temps de guerre et en temps de paix en les comparant à d'autres personnages ou d'autres périodes.

Ses vertus :

- courage
- justice
- sagesse
- tempérance

Son bonheur.

Enfin, une péroraison qui constate la prospérité générale de l'empire, et adresse une prière aux Dieux.

De ce fait lecteurs et utilisateurs disposaient grâce à ces traités à la fois d'exemples précis utilisables en toute occasion mais surtout d'une structure interchangeable, souple, à la fois

29. DION D'HALICARNASSE, *Ars rhetorica*, éd. Usener, Leipzig 1899-1929.

30. G. KENNEDY, *The art of rhetoric in the Roman World*, Princeton 1972, p. 634.

31. Il s'agit du manuel "*Peri epidikton*" distinct du "*Dieresis ton epidicton*" selon les derniers éditeurs et L. Pernot. D. A. RUSSELL, N. G. WILSON, *Memander Rhetor*, Oxford 1981. L. PERNOT, Les *topoi* de l'éloge chez Ménandre le rhéteur, *REG*. jan.-juin 1989, p. 33-53.

ordonnée et précise pour opérer un classement dans une matière brute embarrassante³². Julien avait sous les yeux un traité analogue lorsqu'il rédigeait ses discours.

Les rhéteurs des 2e et 3e siècles avaient donc contribué à élaborer au plan théorique des cadres précis, auxquels on pourrait appliquer le terme d'artefact, que R. Barthes applique à la rhétorique dans son ensemble, destiné à produire du discours. L'épidictique qui constituait déjà un genre aux normes bien établies trouvait alors son code définitif, précisément au moment où l'éditeur sélectionne les premiers éloges du recueil.

Les auteurs disposaient aussi bien pour élaborer leur argumentation que pour l'exprimer, d'un ensemble de données structurelles, cet artefact qui modalisait leur propre travail. On peut dès lors confronter l'utilisation de ces normes par les différents auteurs pour juger du choix qui a été effectué et vérifier les affirmations de certains commentateurs très préoccupés par la question de l'imitation des sources.

Ainsi S. Mac Cormack pense-t-elle que l'utilisation de Ménandre a été sélective³³. Ce dernier se retrouve davantage chez les auteurs grecs. Si L. Previale en souligne l'importance dans certains panégyriques³⁴, pour sa part Y. M. Duval a remarqué fort justement à propos des oraisons funèbres d'Ambroise, que "Ménandre n'est pas le manuel unique, encore que ce soit le seul que nous connaissions et il est loin d'être aussi rigoureux que semble le laisser entendre ceux qui ont voulu retrouver son plan partout"³⁵. Il y a donc là une piste à suivre.

En Gaule, leur efficace supposait que la langue grecque fût encore comprise ou qu'une traduction existât. On peut déduire de certains témoignages que la langue grecque n'était pas totalement étrangère à nos auteurs ni à leurs contemporains. On sait qu'Ambroise fut formé au grec par le rhéteur Marius Victorinus. P. Courcelle qui a étudié longuement cette question souligne qu'il ne faut pas accorder une portée trop générale à l'opinion d'Ausone sur le déclin de la culture grecque, dans son hommage aux professeurs de Bordeaux. Il démontre au contraire que le

32. Cf. : DENYS D'HALICARNASSE, *Technè peri ton panegyrikon*, I.

33. S. MAC CORMACK, Latin prose panegyrics, *loc. cit.* p. 41.

34. L. PREVIALE, *loc. cit.* p. 83.

35. Y. M. DUVAL, Formes profanes et formes bibliques dans les oraisons funèbres de St-Ambroise, *Entretiens sur l'antiquité classique*, XXIII, 1971, p. 297.

développement de la nouvelle littérature monastique conforte son maintien dans certains milieux³⁶.

Cependant les traditions ne manquaient pas du côté romain. Elles étaient certainement plus récentes à l'esprit de Gaulois qui sélectionnaient de quoi nourrir leurs *orationes* dans ce qui demeurerait vivant de la très abondante production latine dans ce domaine. Les orateurs gaulois n'utilisent d'ailleurs jamais le vocable panégyrique, qui leur est appliqué uniquement par la tradition (voir p. 166). En effet, l'éloge trouvait là des racines fort anciennes. M. Durry a voulu y voir "la descendance illégitime des *laudationes* gentilices prononcées lors des obsèques des membres des familles aristocratiques au même titre que les biographies, consolations, épitaphes"³⁷. On souscrira volontiers à cette affirmation qui met en valeur le thème, cher aux romains, du rappel du passé. La fonction politique de ces *laudationes* était fort claire, on peut la saisir encore nettement dans les éloges de l'époque augustéenne. Quintilien signale que d'abord prononcés par un proche parent, les éloges funèbres sont imposés aux détenteurs de quelque charge publique et confiées fréquemment à des magistrats par une décision du Sénat³⁸. Il note au passage l'évolution qui s'est produite : l'éloge et le blâme s'introduisent dans les discours d'utilité pratique. Ce rituel spécifiquement romain selon Denys d'Halicarnasse, valorise la figure du défunt pour servir les intérêts de la *gens* puis de la famille. L'utilisation par César de la mort de sa tante Julia (en 68) qui lui permet, on le sait, de défendre sa politique, illustre ce procédé bien connu³⁹ comme processus de la régulation sociale.

Les oraisons funèbres des orateurs grecs et plus tard des chrétiens où M. Durry décèle un mélange d'éloge, de thrène et de consolation⁴⁰ deviendront de plus en plus nettement des manifestations déclaratives. Si les traités de rhétorique anciens

36. P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris 1948.
37. M. DURRY, *Éloge funèbre d'une matrone romaine*, CUF 1950, préface p. XX sq. *id.*, *Les Empereurs comme historiens. Entretiens sur l'Antiquité classique*, t. IV, 1958, p. 220.
38. QUINTILIEN, *IO*, III, 7, 2.
39. W. KIEDORF, *Laudatio Funebris. Beiträge zu Klassischen Philologie* 106, Meisenheim 1980, et F. VOLLMER, *Laudationum funebrium Romanorum*, *Jahr für Class. Philo.* XVIII supp. band, 1893, p. 445/528.
40. M. DURRY, *op. cit.*, p. XX, III.

ignorent les *laudationes*, Cicéron se voit contraint de les évoquer. Tout en jugeant qu'elles n'ont aucun rapport avec la grande éloquence⁴¹, le fait même qu'il les mentionne montre que leur rôle social dépasse la valeur esthétique qu'on leur accorde. Le panégyrique en prose peut trouver sa source également dans des œuvres moins suspectes aux yeux d'un orateur. La fonction de l'éloge dans les luttes très âpres qui se déroulent à la fin de la République s'ébauche dans les grands discours politiques. Les discours de Cicéron, l'éloge de Pompée en 66 dans le *De lege Manilia* et le *Pro Marcello*, celui de César dans la *Gratiarum Actio ad Caesarem* constituent en particulier autant d'étapes dans la constitution d'une tradition panégyrique. Or ces œuvres continuent d'être des références pour les rhéteurs de l'époque néo-impériale. Les protagonistes de l'action politique, pôle négatif et pôle positif du discours, préfigurent ce que seront les empereurs légitimes et les "tyrans" dont les vertus ou les vices constituent les éléments indispensables du processus de valorisation/dévalorisation dans les discours tardifs.

Deux grands noms viendront ensuite : Pline et Fronton au 2e siècle. L'œuvre de Pline est encore fort connue et son rôle, outre sa place dans le recueil des panégyriques, démontré également par la conservation d'œuvres de Symmaque, jointes au panégyrique de Trajan⁴². Les fragments du codex de Fronton ont été trouvés dans les deux volumes du concile de Chalcédoine

41. Reste le troisième genre, celui des éloges, qui offre peu de difficultés. Au début je l'avais mis de côté, sans le comprendre dans les préceptes que je donnais alors. Songeant qu'il y avait de nombreuses variétés de discours, à la fois plus importantes et d'un emploi plus étendu, dont cependant presque personne ne parlait, et que d'autre part nous cultivions assez peu le panégyrique, j'avais écarté tout ce qui concerne ce genre. Les éloges que nous prononçons, nous, au forum, ont la brièveté nue d'un témoignage, la même absence d'ornements ; ou bien ils sont écrits pour une cérémonie funèbre qui s'accorde mal des grandes qualités oratoires. Mais, puisqu'il faut quelquefois prononcer de ces discours, quelquefois même en écrire, comme fit C. Lælius pour Q. Tubero qui avait à célébrer son oncle l'Africain, et puisqu'il faut aussi que nous puissions nous-mêmes, si l'envie nous en prend, honorer à la manière des Grecs, pour le seul plaisir de les louer, tels et tels de nos concitoyens, je parlerai également de cette branche de l'éloquence.

CICÉRON, *De l'orateur*, II, LXXXIV, 341. Traduction E. Courbaud, CUF, Paris 1927.

42. E. A. LOWE, *Codices Latini I*, n° 29, Oxford 1934.

(451) qui contient les fragments de Fronton, des parties du discours de Symmaque, une partie du panégyrique de Pline, quelques scholies de Cicéron et d'autres fragments divers. On tient donc la preuve de l'exemplarité de son œuvre. La première *gratulatio* prononcée en 100 en l'honneur d'un empereur vivant qui nous soit parvenue, remaniée en 101 est contemporaine de l'œuvre théorique de Quintilien publiée en 96 et des discours de Dion de Pruse.

Ce tournant du 1er et du 2e siècles marque donc un moment important pour la rhétorique, la manifestation, celle en tout cas que la postérité gauloise retient à la fin du 4e s. des liens exceptionnels du pouvoir impérial et du discours. Cette œuvre originale sans doute pas son ampleur sinon par sa nouveauté démontre nettement l'évolution de la fonction du discours dans la société romaine. Le rôle politique de la rhétorique s'est effectivement déplacé, on ne peut que le constater. La *gratiarum actio* en est désormais un des lieux, où se définit la paradigme du Prince.

C'est également le moment de la réflexion. Lorsque Quintilien édicte la suprématie de l'art oratoire en 96, il prend soin de consacrer une analyse au genre démonstratif. Quelques peu dispersées, ses remarques ne cherchent pas moins à en définir l'objet et les limites⁴³ en insistant sur sa double fonction : celle de l'ostentation et celle de la pragmatique. Il s'attache à démontrer que l'éloge et le blâme peuvent en effet intervenir dans la vie pratique et que par conséquent leur place dans les études se justifie dans la mesure où ils peuvent s'appliquer aux *elogia* et à certaines parties des discours judiciaires des avocats. Le laudatif n'est pas si éloigné du délibératif⁴⁴. L'analyse de Quintilien ne

43. *Institution oratoire*, II, 10, 11 ; III, 4, 14 ; VII, 8, 7, 10 ; VIII, 4.

44. " (De l'éloge et du blâme).

1. Je commencerai de préférence par le genre qui consiste dans l'éloge et dans le blâme. Ce genre, à ce qu'il semble, a été séparé par Aristote - et Théophraste l'a suivi - de la partie pratique, en grec *πραγματική* et réservé tout entier au seul plaisir des auditeurs ; son nom même, dérive de la notion d'ostentation, atteste sa fonction propre. 2. Mais l'usage romain lui a donné un rôle même dans les affaires pratiques. Car les éloges funèbres sont souvent imposés aux détenteurs de quelque fonction publique et confiés fréquemment à de magistrats par une décision du sénat ; d'autre part, louer ou blâmer un témoin peut infléchir les décisions de justice, et il est même permis aux accusés eux-mêmes de produire des témoins qui les louent ; enfin, les discours publiés <de Cicéron> "Contre

se limite pas à cette définition et il propose aux praticiens du discours laudatif, bien avant Ménandre, un canevas de l'éloge et du blâme applicable en de nombreuses circonstances, aux hommes, aux villes aux dieux, aux êtres animés aussi bien qu'aux objets inanimés. Les tableaux 4 et 5 indiquent le schéma suggéré pour l'éloge et le blâme des hommes.

Mais pas plus Quintilien que Ménandre n'iront beaucoup plus loin que cette présentation, et ces techniques. L'éloquence d'apparat ou l'intervention de l'éloge dans les affaires pratiques font l'objet de ces trames directrices sans plus. Quintilien se borne à reconnaître la nécessité et l'utilité de l'apprentissage sans approfondir davantage les finalités idéologiques et politiques de l'encomiastique. C'est aux textes et aux orateurs que nous poserons la question.

On vient de le constater, c'est donc sous Trajan que la rhétorique de l'éloge cherche, en délimitant son objet, à préciser ses méthodes, ses moyens d'expression et ses modèles, et qu'elle trouve ses grands auteurs à Rome. Les panégyristes gaulois de l'époque constantinienne et théodosienne s'en souviendront.

Au 4e s., les orateurs connaissent les bréviaires alors en circulation comme celui de C. Fortunatianus, leur contemporain "qui condense la doctrine classique et les élaborations les plus récentes" selon son plus récent éditeur⁴⁵. Simple manuel de questions et de réponses, cet abrégé n'a que de lointains rapports avec l'Institution oratoire mais beaucoup d'analogies avec l'esprit des abrégés d'histoire de la période :

les compétiteurs", "Contre L. Pison", "Contre Clodius et Curion" contiennent des paroles de blâme ; cependant, ils furent tenus au sénat à titre de déclaration d'opinion. 3. Je ne nie pas que certaines compositions de ce genre aient été seulement rédigées en vue de la montre, tels les louanges des dieux et des hommes, lors des premiers siècles. Cela résout le problème que j'ai examiné plus haut et rend évidente l'erreur de ceux pour qui un orateur n'aura jamais à parler que de matières douteuses. 4. Dira-t-on que l'éloge de Jupiter Capitolin, thème permanent d'un concours sacré, est une matière douteuse, ou n'appartient pas à un genre oratoire ? Toutefois, si l'éloge , appliqué aux affaires pratiques, requiert des preuves, celui aussi, qui a pour objet l'ostentation, offre parfois quelque apparence de preuve. QUINTILIE, IO, III, 7.

45. C. FORTUNATIANUS, *Ars rhetorica*, traduzione, ed. L. Calboli-Montefusco, Bologne 1979, p. 3.

Quid est rhetorica ? Bene dicendi scientia.
Quid est orator ? Vir bonus dicendi peritus.
Quod est demonstrativum genus ? Cum aliquid demonstramus in quo est laus et vituperatio. Hoc graeci vocant ?
ἐπιδεικτικόν vel ἐγκωμιαστικόν ⁴⁶.

On le constate la référence grecque demeure présente. L'éloge officiel s'adresse aux empereurs, aux dignitaires, aux villes, mais on le retrouve aussi, à titre privé les correspondances. Pline en usait. Ni Symmaque ni Ausone n'en oublient les règles quand ils s'essaient aux portraits de leurs amis ou de leurs supérieurs.

Ces divers éléments nous permettent de saisir un processus d'élaboration au terme duquel l'épidictique s'est développée et autonomisée en forgeant des programmes et des procédés qui imposent leurs normes et leurs codes aux orateurs gaulois. S'ils ne facilitent pas toujours leur travail ces exemples reconnus et ces canevas impératifs le règlent et leur imposent de couler le discours dans un moule bien ajusté. Par conséquent il convient de confronter les textes avec ces paradigmes, pour déceler leur degré de conformité par rapport au modèle en mesurant les écarts à ces programmes discursifs ou à leur propres normes.

Cette modélisation entraîne-t-elle une soumission complète aux normes ? La répétitivité et l'uniformité qui découle de ces contraintes effacent-elles, comme sur les représentations figurées, les traits individuels et les spécificités au profit d'un portrait idéalisé, image impériale devenue l'icône de la fonction ? Ces reproches longtemps adressés au discours d'éloge prennent de fait racine dans les contraintes du genre et l'évolution de la parole officielle. Nous aurons à en mesurer la valeur en sachant cependant que les discours "d'apparat" est moins monologique qu'on ne le suppose souvent.

Par ailleurs, l'évolution et la permanence des normes, et particulièrement des modèles littéraires, jouent un rôle spécifique dans ce type de société. La référence à Cicéron ou à Pline, intervient d'une façon qui ne peut pas se comprendre en dehors de l'ensemble de la signification de la *mimesis*, dont on a observé pour la poésie, qu'elle ne saurait se concevoir en dehors de son caractère agonial ⁴⁷. Il paraît dès lors réducteur de vouloir limiter

46. *Ibid*, I, 1.

47. Comme l'a bien étudié A. Thill. A. THILL, *Alter ab illo*, Paris 1979, p. IX.

l'étude des liens entre les discours et les traités, entre les discours eux-mêmes, au simple "héritage" de formes. La nécessité et le plaisir de l'imitation dans l'univers culturel de la basse Antiquité dépassent largement ce cadre étroit de l'influence. Ressemblances et écarts par rapport à la règle établie, qu'elle soit grecque ou latine, ont trop souvent obscurci l'horizon des recherches demeurant fort utiles sur cette question⁴⁸. La référence est toujours exaltation de la tradition, le repérage du modèle informe par conséquent des raisons et des conditions dans lesquelles elle s'effectue.

Pline et Fronton lisent Cicéron, comme le feront leurs successeurs parce qu'ils ont un devoir d'imitation. Se régler sur des modèles, imiter des préceptes, manifeste l'appartenance. Mettre en avant *l'aura* des Anciens, c'est implicitement recourir à l'argument d'autorité qui légitime une entreprise. L'imitation ne saurait se comprendre que dans cette perspective. La consultation des sources, les références explicites ou implicites confortaient le sentiment d'appartenir à un monde, qui justifiait par sa gloire l'humble mission des orateurs. Ils trouvaient dans la tradition des exemples, formules, des mots qui enserraient le présent et lui donnaient sens. L'auditoire, lettré ou non, leur savait gré de les lui proposer parce qu'il pouvait ainsi se reconnaître à la fois comme cultivé et comme romain devant l'empereur ou ses représentants.

Se régler sur des modèles en un sens, se vouloir traditionnel, c'est se vouloir romain⁴⁹. Le rapport que l'imitation établit entre le passé et le présent implique l'idéologie. Tout choix de forme en relève. Et c'est précisément l'une des questions que pose la lecture des panégyriques.

-
48. O. KEHDING, *De panegyricis latinis capita quattuor*, Marburg 1849.
 J. MESK, Zur Technik der lateinischen Panegyriker, *Rh. Museum* 67, 1912, p. 569-590. E. VEREECKE, *op. cit.*, tableaux.
49. F. Burdeau ne me paraît pas saisir toute l'importance de ce qu'il reproche à G. Boissier quand il affirme "Plus que romains, ils sont traditionnels", *op. cit.* p. 4.

Tableau 4 - LE DISPOSITIF DE L'ÉLOGE DES HOMMES SELON QUINTILIEN
(*IO, III, VII, 10,19*)

ÉTAPES	THÈMES	EXEMPLA	Dispositif et modalités de l'argumentation	Relation au sujet de l'auditoire
Avant la naissance	Patrie Parent Ancêtres Oracles et présages	Le fils de Thétis surpas sera son père	Alternative du héros - illustre la noblesse d'une famille - donne de l'éclat à un humble d'origine	- Nécessite de tenir compte des opinions reçues - Choisir ce qui convient à l'auditoire
Vie	Corps	Achille Agamemnon ou Tydée	- Exaltation de la beauté et de la force physique ou d'un défaut	Goût pour l'exploit, pour l'altruisme
	Fortune		Donne l'occasion de prouver sa valeur Richesse, puissance, crédit Rang meilleur ou pire	
	Esprit		Deux dispositions possibles - Chronologie : dans la nature Etudes Activités - Thématische : Courage Justice Tempérance	
Après la mort	Retentissement de la gloire du héros	Ménandre Numa Publicola	Classement { législateurs artistes fondateur	

Tableau 5 - LE DISPOSITIF DU BLÂME SELON QUINTILIEN (*IO, III, VII, 19-26*)

ÉTAPES	THÈMES	EXEMPLA	Dispositif et modalités de l'argumentation	Relation au sujet, à l'auditoire à la postérité
Avant la naissance	Famille Présages	PÂRIS	Alternative - reproche d'une extraction honteuse - illustre origine révèle les vices du personnage	
Vie	Corps	Thersite		
	Fortune	Iulus Nirée Plisthène	Avantage ou désavantage	Mépris Haine
	Esprit			Mauvaise réputation
Après la mort		Mælius M. Manlius Les Gracques Le créateur de la superstition juive Un perse	Infâme	

II - L'ÉLOGE

TÉMOIGNER

Entre histoire et éloge, la frontière était bien délimitée, l'historien et le panégyriste en connaissaient les bornes, et chacun demeurait sur son territoire. Mais l'histoire, et Quintilien le rappelle à ses lecteurs, offre "l'avantage de conserver... des précédents qui peuvent être utilisés dans les exposés et les discours". Les rhéteurs en quête d'une illustration ne manquaient pas de demander à l'histoire, et à l'histoire consacrée, des précédents célèbres, tandis que les historiens introduisaient les techniques du genre laudatif dans le récit historique. Les rapports de voisinage n'empiètaient pas sur la spécificité des travaux qui revêtaient une complémentarité évidente.

Cependant il arrivait que les panégyristes, emportés par le souci d'exalter leur mission essaient de franchir ces limites reconnues. Fronton par exemple qui tente de faire passer des discours⁵⁰ pour de l'histoire. Les panégyristes le suivront dans cette affirmation, signe de la nouvelle forme du politique et ils tendront à revendiquer le territoire du voisin en proclamant sujet d'histoire le portrait impérial, pourtant bien retouché, de leur éloge. Simple pétition de principe ou non, ces déclarations traduisent, dans les mots au moins, un rapprochement qui mérite d'autant plus d'attention que les panégyriques ont été constitués comme source historique.

Les éloges impériaux ne sauraient être des copies conformes de l'original et l'authenticité des propos n'est certes pas la qualité la plus recherchée de ces discours. Les orateurs énoncent tout autre chose que la vérité des faits car leur travail d'amplification et d'ornementation a pour objet de modifier les données du réel. La transformation qui s'opère au cours de l'élaboration des images et du récit contribue à diffuser une histoire officielle, qui ne s'avoue pas comme telle. Elle se trouve au cœur des relations qu'entretiennent dans la pratique discursive, politique et discours, pouvoir impérial et orateur. Les discours des rhéteurs s'adressent

50. Fronton dans sa correspondance (*Lettre Ad. M. Caes II*, 1 et 2, Naber p. 25-26. 105, éd. Haines, T. I, p. 108, p. 302) mentionne les différents éloges d'Antonin, Hadrien et Marc Aurèle qu'il a prononcés, et souligne son rôle. (Naber p. 202, Haines 198) et *Lettre de Lucius Verus à Fronton*, Naber p. 131, Haines p. 194 *sq.*

au souverain - et disent le présent - un présent qui peut n'être qu'une fiction, dans une représentation peu durable.

L'histoire, elle, n'entretient pas, à l'évidence, le même rapport avec les faits. La recherche de la vérité reste un de ses objectifs avoués. Encore que l'on puisse conclure de ses développements au 4e s. que Clio est l'objet de bien des convoitises et d'appropriations. La reconstitution historique finalisée reste plus que jamais une arme dans le combat politique, il n'est pas jusqu'à l'*Histoire Auguste* qui ne se fasse passer pour elle.

Alors que savons-nous des rapports des panégyriques avec la réalité du politique ? Question essentielle qui détermine l'interprétation de ces textes. Un aspect du travail d'élaboration des auteurs pourrait nous fournir de précieuses indications, celui de leur propres sources et de la sélection qu'ils y opèrent. En effet, que connaissons-nous de la façon dont les orateurs choisissent les faits, les événements, voire les thèmes généraux développés dans les panégyriques ou les remerciements ? On aimerait naturellement, de même que nous connaissons les schémas antérieurs qui étaient et structurèrent leur travail, obtenir à ce sujet des renseignements précis sur les données qu'ils utilisent, les moyens d'information mis à leur disposition, ou les instructions qui leur sont imposées. Les modèles ne suffisent certes pas à nourrir leur argumentation et leurs développements particulièrement bien documentés révèlent des connaissances précises des événements. Il fallait donc que les auteurs choisis pour ce travail fussent en possession d'informations. Où les trouvaient-ils ?

Leur tâche comporte deux phases : ils procèdent en premier lieu à la collecte des matériaux et à la mise en forme de ce qu'ils sélectionnent parmi ce matériel. Ils constituent de ce fait une documentation qu'ils retiennent comme canevas. La question de l'accès à des sources d'information n'a jamais été posée pour les panégyriques. Comment les rhéteurs procèdent-ils ? On aimerait faire état d'instructions analogues à celles que les monarques français du 17e siècle transmettaient aux graveurs de médailles⁵¹. Mais nous n'avons pas conservé la trace de documents de ce type qui avaient pour but de choisir les thèmes et les événements dignes de figurer dans la célébration des monarques d'An-

51. J. JACQUIOT a travaillé sur les projets de médailles destinées à célébrer la gloire royale, *Médailles et Jetons de Louis XIV*, Paris 1968 ; et F. BARDON, de son côté, a étudié les portraits royaux au XVIe siècle, *Le portrait mythologique à la Cour de France*, Paris 1974.

cien Régime : Etapes de la vie du roi depuis sa naissance, thèmes portant sur le gouvernement, l'administration et la politique extérieure essentiellement. Les différentes représentations figurées ou littéraires correspondaient à la déclaration de Louis XIV à l'Académie Royale des Inscriptions "... Messieurs je vous confie la chose du monde la plus précieuse et qui est ma gloire..."⁵². Il serait tentant d'attribuer aux empereurs de l'époque néo-impériale le même objectif. Que savons-nous de leurs préoccupations et de leurs ressources dans ce domaine ? Existait-il des sources officielles et quels étaient, de Dioclétien à Théodose, les documents mis à la disposition de ceux qui étaient chargés de diffuser l'image impériale et les grands axes politiques du règne dans toutes les provinces de l'Empire ? Les témoignages manquent ou prêtent à discussion. En ce qui concerne la vie politique, les archives du Sénat enregistraient dans les Actes un certain nombre de faits que les auteurs pouvaient consulter et qu'ils complétaient vraisemblablement avec celles de la chancellerie impériale, auxquelles leur fonction même permettait à la plupart des auteurs de notre recueil d'avoir accès. L'existence d'une histoire impériale est aujourd'hui admise⁵³. Les documents qui servaient à l'établir, pouvaient être utilisés. D'autre part, il est logique de penser que les thèmes lancés par les monétaires, les sculpteurs, au même titre que ceux des auteurs d'éloges, découlaient du même objectif : diffuser une image officielle correspondant très exactement à la volonté politique⁵⁴. M. Christol a constaté pour sa part que textes et monnaies apportent une vue concordante, et que le récit d'Aurélius Victor par exemple, concernant l'avènement de Dioclétien, s'accorde avec la documentation numismatique⁵⁵. En 389, Symmaque, dans son analyse du panégyrique adressé à Théodose en 388 indique qu'il a choisi de "toucher à tous ses

52. Rapportée par C. PERRAULT, *Mémoire de ma vie*.

53. A. CHASTAGNOL, Crise et redressement sous l'Empire, Discussion, *Colloque de Strasbourg 1981*. Strasbourg 1983.

54. Dans son étude sur le calendrier de 354, H. STERN a montré il y a longtemps que les images de l'iconographie officielle, sous Constance II, se trouvent en rapport le plus étroit avec l'art monétaire contemporain, cf. H. STERN, *Le calendrier de 354, Etude sur un texte et ses illustrations*, Paris 1953.

55. M. CHRISTOL, Littérature et Numismatique, L'avènement de Dioclétien et la théologie du pouvoir impérial, *Mélanges J. Lafaurie*, Paris 1980, p. 91.

mérites plutôt que de donner son dû à chacun". Il ajoute qu'il a insisté particulièrement sur l'activité législative en citant précisément la récente constitution sur les fidéicommis. La précision qu'apporte Symmaque n'étant pas si fréquente dans les sources, le texte mérite qu'on s'y arrête. Il précise sa démarche ainsi :

"Aux bienfaits de la paix j'ai aussi rattaché ses lois qui, dans la mesure où, à ma connaissance, elles avaient privé celles d'antan de leur tribut d'admiration, me semblaient sans nul doute nous avoir réservé une gloire identique. Mais cette récente constitution sur les fidéicommis, où notre excellent Prince renonce à perpétuité aux avantages des codicilles, surpassé par sa splendeur l'éclat des textes précédents, pour autant qu'il est plus noble de la part d'un dirigeant de fixer des limites à soi-même qu'à ses propres sujets..."

En bon administrateur, il pèse les effets des mesures prises et conclut :

"depuis longtemps auprès d'hommes criminels les anciens décrets sont lettre morte et leur force a disparu en même temps que leurs auteurs pour répondre à cet accroissement des vices, il faut une nouvelle fois augmenter d'autant la sévérité des lois. Autrement, si l'on manque à réformer la masse, c'est en vain que seul l'Empereur s'est contraint par de rigoureuses constitutions, lui qui toujours fut de mœurs irréprochables et pures. 56"

Nous touchons là aux faits en même temps qu'aux techniques de l'élaboration discursive. Si ce commentaire ne dit malheureusement pas quelle est la part de la volonté de Symmaque et quelle est la part du souverain dans cette affaire, elle n'en apporte pas moins une information précieuse. Elle révèle que les panégyriques ne se contentent pas seulement d'être des œuvres littéraires mais qu'ils sont considérés par les magistrats comme un moyen d'information administratif et politique important. Nazarius témoigne de la même façon de la disparition de la loi sur les successions 57. Le panégyriste se fait alors l'informateur et le propagateur de la législation impériale : On est donc loin ici du simple appareil de cour dénué de signification. Le mot le plus fréquemment employé dans le *corpus* pour désigner le discours, *oratio*, pourrait tout aussi bien s'appliquer à un message de l'empereur.

56. SYMMAQUE, *Ep.* II, XIII, éd., trad. J. P. Callu, CUF, Paris 1972.

57. X, XXXVIII, 4, 5.

Toutefois Julien tend à infirmer cette conclusion dans une lettre au sophiste Prohaeresius :

"Il vous convient à vous autres sages, de donner à vos discours de l'étendue et de la grandeur, à nous, il suffit de vous écrire en peu de mots. Sache bien que je suis dans un tourbillon d'affaires qui affluent de toute parts. Quant aux causes de mon retour si tu te fais historien, je te les exposerai toutes très exactement en te donnant les lettres qui en sont les preuves écrites. Mais si tu es décidé à rester attaché jusqu'à la vieillesse aux exercices oratoires et aux déclamations, tu ne me reprocheras pas, j'espèce, mon silence" ⁵⁸.

Pour l'empereur, il ne saurait être question d'intervertir les rôles et de confier à un rhéteur le matériau de l'historien. L'un et l'autre doivent demeurer dans leur domaine spécifique. Et l'on retrouve ici, dans la place réservée l'amplification et à la grandeur d'une part et à celle assignée à l'histoire, d'autre part, la séparation classique des domaines. Le sophiste qui reste dans la sphère de la déclamation, n'a guère besoin des documents nécessaires à l'historien, qui établit la vérité des faits. Mais il s'agit ici d'un sophiste et d'un empereur qui fait profession de philosophie. Cette contradiction se révèle-t-elle toujours exacte ou appartient-elle en propre à Julien ?

Libanios se plaint d'être mal renseigné car il est tenu à l'écart de la cour sous Constance et souligne les différences entre les simples rhéteurs et l'entourage impérial ⁵⁹.

Certains des rhéteurs gaulois sont placés dans la même situation mais ils ne le déplorent pas. Ils livrent pour leur part un certain nombre d'éléments sur les conditions de l'élaboration de leur travail, qui résulte de trois démarches différentes. Il se fonde en premier lieu sur l'utilisation de souvenirs personnels, et donc quelles que soient les transformations opérées par la suite, sur un témoignage de première main. Dans le IIe panégyrique, l'entrevue

58. JULIEN, *Ep.* 31 éd. CUF I, 2, p. 59.

59. "Ceux qui jugés dignes de la Cour impériale, partent en campagne avec l'armée ou bien dans les moments de repos ne laissent pas d'être au courant de ce qui se passe généralement, ceux-là n'ont pour tout travail que de rechercher ce qui, de leurs informations, mérite d'être dit, mais nous autres même si nous parvenons à savoir beaucoup, nous avons plus d'ignorances que de connaissances." *Orat. LIX.* 8, cité par J. P. CALLU. Un "miroir des Princes" ; Le "basilikos" libanien dc 348, *Gerion* V, 1987, p. 140.

de Milan entre les deux empereurs est racontée par le témoin de cet événement. De même, l'auteur du IV^e déclare avoir suivi les campagnes de Maximien : "Afin de ne pas paraître tirer vanité de mes campagnes à moi aussi, il suffit à ma conscience d'avoir été témoin de ces faits" (IV, II, 1). Il a été à cette occasion "témoin de la capture d'un roi très féroce". De même Mamertin qui accompagnait Julien raconte l'expédition d'Illyrie : "Heureux compagnon du prince, dans cette expédition, nous avons vu les habitants des villes stupéfaits, hésiter à croire ce qu'ils avaient sous les yeux". (XI, VI, 3).

En second lieu la recension de témoignages oculaires, étaye leur argumentation. Mamertin pour sa part affirme qu'il rapporte les récits de témoins et à propos de l'entrevue de Milan, il écrit : "Mais lorsqu'une fois passé le seuil du Palais vous vous êtes avancés tous deux sur le même char au milieu de la ville, les maisons elles-mêmes, me dit-on, furent près de se mouvoir...". (Mamertin, III, XI, 3). De même Nazarius souligne qu'il prend le soin de s'appuyer sur le récits des spectateurs des événements "s'il faut en croire les récits des témoins"⁶⁰.

La formule paraît peu probante comme celle de l'auteur du panégyrique IX qui avoue son ignorance et fonde son récit sur ce qu'il appelle la renommée : "Bien que les mots que tu prononças au sénat nous soient inconnus, la renommée de ta clémence nous en a révélé la nature" IX, XX, 2.

A cette phase de l'élaboration, les démarches varient de l'aveu même des auteurs. On aurait souhaité en savoir davantage sur les réseaux d'information, le filtrage des sources et le mode de circulation des nouvelles mais en dehors de ces quelques éléments on ne peut que rester dans le domaine des hypothèses. Par ailleurs, appréhender le discours dans l'ensemble de la pratique discursive conduit à de demander si, une fois l'œuvre achevée, elle était soumise à une lecture préalable avant la déclamation. Aucun renseignement n'indique une censure de cette nature. Sans doute la nature même de l'éloge évitait-elle aux orateurs cette surveillance. Comme dans le cas de Pline la lecture devait en être faite devant un cercle d'amis avant la *recitatio* publique et exercer un contrôle préalable.

Ammien nous a laissé de telles descriptions du climat de suspicion à la cour de Constance, dans son entourage aussi bien

60. X, XXX, 4.

que dans les provinces, que toute parole gagnait à être soumise à des précautions. On le sait, la censure s'est renforcée sous le règne de Théodore mais elle vise des actes dangereux comme la magie, les écrits diffamatoires, les offenses à la majesté du peuple romain, les écrits hérétiques⁶¹. Et par ailleurs, on peut interpréter le témoignage d'un des auteurs anonymes, comme la preuve de l'existence d'une sorte d'*imprimatur* :

"L'éternel sujet de mes discours sera l'empereur qui m'aura donné son approbation" (VII, XXIII, 3).

L'approbation dont il est question pourrait alors signifier que l'œuvre est ainsi jugée digne de connaître une diffusion et qu'elle suit, et non précède, l'événement discursif. Approbation ou épreuve, les deux peuvent tout aussi bien être signifiées par ce verbe.

Nous en venons ainsi au moment du discours.

MAGNIFIER

A la suite d'Aristote, Quintilien a analysé l'effet des conditions de production du discours sur l'argumentation. "Avant tout l'orateur doit connaître son public afin de savoir ce qu'il apprécie le plus et pouvoir en faire état" déclare-t-il. A l'inverse, dans le cas de la *vituperatio*, il faut privilégier ce que l'auditoire déteste le plus. La *captatio benevolentiae* commence dès la composition mais "il n'y aura aucun doute sur le jugement des auditeurs puisqu'il sera connu avant le discours". Il faut penser comme ceux qui vous écoutent. "Connaître l'opinion reçue" pour mieux plaire, s'accompagne du conseil de tirer parti d'un autre procédé : introduire l'éloge des auditeurs afin de les rendre bienveillants. S'adapter à son public reste une des lois de l'art oratoire ; soumettre l'argumentation aux idées reçues, une de ses règles d'or. Le locuteur placera son argumentation sur le terrain où il juge que se situe l'auditoire. Mais celui-ci n'en est pas dupe. Il connaît les principes de ce jeu où la dramaturgie de la parole vise à le captiver, même s'il n'en perçoit pas toutes les règles. Epidictique, encomiastique, laudatif, démonstratif, les dénominations multiples de l'éloge démontrent l'élargissement de son domaine.

61. W. KIRSH, *Cura vatum*, Staat und literatur in der lateinischen Spätantike, *Philologus* 124 1980, p. 274-289.

Ses objectifs, son registre, ses moyens sont fixés et connus. "Le propre de l'éloge est d'amplifier et d'orner" ⁶². Ce mode d'échange régule les choix des orateurs aux différentes étapes de *l'inventio*, de la *dispositio*, de *l'elocutio* et de la *declamatio*. Dans le recueil, l'un des auteurs Nazarius estime nécessaire de découvrir les aspects déterminants de son travail dans l'exorde du panégyrique de Constantin en 321 en éclairant son public sur le procédé de l'amplification. Il s'agit bien de "rehausser... louer de grandes actions" ⁶³ rappelle-t-il. Il renforce immédiatement son propos en affirmant craindre "de voir rabaisser des exploits, qui par leur grandeur même ôtent toute espoir d'amplification".

Le panégyrique consiste donc à louer et à amplifier le sujet aux différents niveaux de *l'elocutio* ⁶⁴, devenue le principal souci des rhéteurs. On peut ainsi considérer que la double polarisation de l'argumentation entre l'éloge du bon empereur et la vitupération du tyran obéit à la nécessité de l'amplification. Cette construction articule les différents moments de la dynamique discursive comme on le voit dans le tableau 6. Ces processus opèrent un travail de déplacement, du fait brut au fait énoncé, qui devient dans ce canon la vérité du portrait officiel.

La technique rhétorique visera donc à grandir le sujet et tous les procédés ⁶⁵ mis en place tant dans la stratégie de l'argumentation que dans la dynamique du discours n'ont de sens que par rapport à cette finalité. Grandir c'est aussi rapporter le sujet aux normes du beau et du laid. Dès lors l'esthétique se rapporte au politique. L'un exprime l'autre. L'aspect colossal de la statuaire d'époque constantinienne procède d'un semblable déplacement des normes de la célébration en forçant le trait à l'extrême. Il se définit là une forme de transposition spécifique du réel à la représentation, où l'outrance devient la règle. Le savoir n'invite pas à la condamner mais à tenter d'observer et d'analyser ses conditions de possibilité. L'acte de parole n'est certes pas autre

62. "Propium laudis est res amplificare et ornare", QUINTILIEN, III, 7, 6.

63. "Publicis gestorum ingentium professa laudatio augendi ... cum cupiditatem prae se ferat non iniuria minuendi metum faciunt quae spem amplificationis ex magnitudine sustulerunt". X, II, 9.

64. Comme le constatent également M. BARATIN, F. DESBORDES, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris 1980, p. 50.

65. "L'amplification consiste principalement en quatre genres : le grossissement, la comparaison, le raisonnement, l'accumulation". QUINTILIEN, IO, VIII, 4, 3.

chose qu'un acte de domination, R. Barthes l'a bien montré⁶⁶. Et les orateurs gaulois ne visent pas autre chose qu'une certaine forme de soumission, dont l'efficace demande à être jaugée à raison de l'écart important qu'instaure avec le monde réel, l'encomiastique, ses codes et son langage. La forme est toujours idéologie et idéologie efficace.

Les mots des rhéteurs relèvent d'une rhétorique qui choisit l'ornement et notamment un style, le *stilus major*, le style élevé, le grand style par opposition aux autres. Cela suppose l'élimination des vocables communs, l'emploi d'un lexique spécifique, de mots rares, des figures recherchées et également un rythme particulier qui le différencie de la prose sans rythme ou de la poésie⁶⁷.

Orner, amplifier, c'est aussi effectuer de "très légers glissements de sens". Quintilien s'appuie sur Aristote et Cornélius Celsus pour légitimer l'opération qui consiste, par le langage à transformer "un téméraire en brave, un prodigue en libéral, un avare en économie"⁶⁸. Il ajoute précautionneusement qu'un orateur authentique ne saurait donc s'y risquer que contraint et forcé "ce qu'un véritable orateur, c'est à dire un homme de bien ne fera jamais à moins qu'il n'y soit conduit par le souci de l'intérêt public". L'intérêt public justifiant bien des transformations de ce type, les orateurs de notre période s'en feront les maîtres.

Enfin l'élaboration d'un panégyrique relève d'un autre choix, celui des figures. Le recours aux figures qui relie argumentation et style, constitue une démarche essentielle de l'orateur, non spécifique de la rhétorique ; et par conséquent un élément de l'élocution souligné par tous les théoriciens de l'Antiquité à nos jours. Tardivement cet aspect privilégié a fini

66. En analysant la fonction d'intimidation du langage qui se révèle ainsi "une épreuve de force entre partenaires sociaux ou affectifs". R. BARTHES, Qu'est-ce que tenir un discours, Recherche sur la parole investie, ACF, 1977, p. 684.
67. On peut rapprocher cela de l'opposition faite par Pline dans une lettre à *T. Capito*, V, 8 entre l'éloquence du barreau et l'écriture de l'histoire "L'un et l'autre se racontent mais chacun d'une manière différente. L'un(e) recherche par-dessus tout la force, l'aprétié, la fougue, l'autre veut de l'étendue, de l'agrément et même de la grâcc. Enfin autres sont les mots, autres les sonorités, autres l'arrangement des mots". Cité par L. DELATTE, LASLA Revue, 4, 1978, p. 82.
68. QUINTILIEN, IO, III, 7, 25.

par réduire la rhétorique à une codification. Figure de mots, figures de sens ou tropes, figures de construction, figures de pensée, elles concourent à deux objectifs de l'ordre esthétique et de persuasion. Elles visent à produire la connaissance⁶⁹. Comme la ressemblance et la comparaison, l'hyperbole, si péjorée par les critiques, cherche dans l'éloge à grandir le sujet⁷⁰.

Orner, amplifier et atténuer pour flatter et séduire. Les vocables qu'utilisent les orateurs gaulois - *gratia, munus* - sont ceux de l'échange politique. Les discours ne renvoient pas seulement à la création littéraire mais aussi à la vie civique, au pouvoir, à l'Etat⁷¹.

Tableau 6 - STRUCTURE DE L'ÉLOGE ET DU BLÂME

	ÉLOGE		VITUPÉRATION
POLARISATION	OPINION REÇUE SÉDUCTION		
	POSITIF	NÉGATIF	
MODÉLISATION	L'ADMIRABLE	Le BEAU Le BON	Le LAÏD Le MAL
EFFET	LA GLOIRE		LA CONdamnATION
DURÉE	L'ÉTERNITÉ		LE MOMENTANÉ
	LA PERSUASION		

69. Selon l'expression de C. PERELMAN et L. OBRECHTS-LYTECA, *op. cit.* p. 80.

70. Constatation d'Aristote pour la métaphore, *Rhétorique*, III, 1410, b.

71. "Ad aurium gratiam locuturu" "Paroles destinées à flatter tes oreilles" PACATUS, XII,XIII, I.

CHANTER

L'événement discursif culmine au moment de l'effectuation du discours celui de la profération qui soumet l'orateur à deux obligations. S'adresser à un public relativement large et s'en faire écouter, parler dans un vaste espace et s'en faire entendre. Ces contraintes entrent pour une part dans la répétitivité qu'on remarque dans les panégyriques et qu'on leur a reprochée. L'auditoire le plus éloigné comme le plus proche doit saisir la voix et les mots. L'orateur prend soin de les marteler, de les répéter comme l'habitude en a été prise déjà depuis longtemps. Il se doit également de souligner les effets de ses propos par l'intonation et la gestuelle, l'*actio*, qui ralentit les rythmes. Les conseils ne manquaient pas dans les traités et l'apprentissage en commençait très tôt⁷².

Les panégyriques sont d'abord des discours prononcés et non des textes. Or nous avons perdu grande part de cette oralité⁷³ et par conséquent la possibilité d'évaluer les conditions de leur réception. On s'est essayé à en mesurer la durée. M. Durry a estimé le temps nécessaire à la *recitatio* du panégyrique de Trajan à trois heures de lecture à haute voix, trois séances d'une heure chacune⁷⁴. Les panégyriques gaulois, dans les mêmes conditions exigerait moins de temps. Le dernier discours, celui de Pacatus, occuperait une heure et demie, mais les autres moins longs semblent bien mieux convenir à une cérémonie aulique ou curiale⁷⁵. Rien ne confirme, ni n'infirme que les textes aient été remaniés après coup sauf à le présumer pour le dernier.

72. QUINTILIEN, *IO*, *De pronuntiatione*, XI, 3.
73. L'oralité ne va pas sans modification de l'écrit. La simple lecture à haute voix montre le décalage entre le texte écrit et le texte prononcé. M. OUHANDEAU l'a souligné "Je sentis comme une brusque rupture. A peine avais-je attaqué, le bruit que faisait ma voix et le sens des mots que je débitais, comme si j'avais en un texte écrit en une langue inconnue, rien ne portait..." M. JOUHANDEAU, *Carnet de l'écrivain*, Paris 1957, p. 231 cité par L. PASQUES, *Du manuscrit à l'imprimerie et à la lecture de l'auteur*, *Langue Française* 45, p. 112.
74. M. DURRY, *Panégyrique de Pline*, Préface, CUF, Paris 1938.
75. Quintilien met en relief la nécessité de prononcer le latin sans accent provincial. Qu'en était-il des orateurs gaulois, dont l'un précisément se fait un devoir de se comparer avec humilité aux orateurs romains? *op. cit.* XI, 3.

L'exercice impose ses règles. Le discours n'est pas lu mais déclamé de mémoire car la lecture ne convient pas à la déclamation dont elle entrave le déroulement théâtral. Elle est prohibée. Cela exige par conséquent un grand effort de mémorisation auquel il est quelquefois fait allusion. Mais on sait quelle est alors la place de la mémoire dans la vie intellectuelle et les rhéteurs y consacrent efforts et temps. La divine mémoire des bordelais a été célébrée⁷⁶. C'est par un accueil généralement bruyant que le public manifeste sa satisfaction si l'on en croît le témoignage tardif de Sidoine Apollinaire. Il raconte dans une missive adressée à Namatius, comment le discours de Nicetius fut accueilli lors d'une cérémonie donnée en l'honneur du consulat d'Astyrius : Et c'est ainsi que les immenses bravos qu'il recueillit, il les dût à sa réserve, avant de les devoir à son éloquence⁷⁷. Il ajoute que le discours qu'il prononça "fut ordonné, noble, ardent, d'une grande efficacité, d'une facilité encore plus grande, d'une extrême érudition et le lustre de la toge consulaire imprégnée de la pourpre de Tyr entre ses chamarrures bruissantes fut encore relevé par ce style plus riche en couleur et encore plus doré", et témoigne ainsi de ce qui passait pour notable et intéressant dans ce type de discours, encore à la fin du 5e siècle.

Les qualités de la parole efficace sont jugées à la fois dans le domaine de l'*inventio*, de la *dispositio* et de l'*elocutio*. Les images de couleur invitent déjà à résituer le panégyrique dans les conditions de sa production et le cérémonial dans lequel il figure. L'absence de l'empereur n'empêche naturellement par les applaudissements ou les manifestations de satisfaction de ponctuer la *recitatio*, qui entre dans le cadre du *ludus* entre orateurs. Mais rivalité ou non des joutes oratoires, l'approbation bruyante qui l'accueille s'adresse tout autant à l'œuvre produite, à l'auteur qu'au sujet dont il a été question, réunissant ainsi les trois acteurs de l'événement discursif. Une condition doit être remplie pour que la célébration s'accomplisse : L'auditoire choisi, qui se plaît, ou est astreint à écouter cette célébration, doit être suffisamment nombreux. L'auteur du panégyrique VIII indique en effet, dans

76. Ausone rapporte que les rhéteurs de Bordeaux ont "une mémoire divine". Minervius se rappelle après une partie acharnée tous les coups du jeu, et tous les dés qui étaient sortis à leur tour. AUSONE, XVI, 2, 25.30, cité par R. ETIENNE, *Bordeaux antique. Histoire de Bordeaux*, Bordeaux 1962, TI, p. 249.

77. SIDOINE APOLLINAIRE, *Ep VIII*, 6, 6.

son exorde, qu'il n'a pas prononcé son discours au Palais parce qu'il n'y avait pas assez de monde. La célébration de la gloire impériale exige donc un public.

Il s'agit toutefois d'un auditoire particulier : celui de la cour impériale des magistrats et des membres des curies dont beaucoup sont aptes à comprendre ce langage savamment élaboré. Proféré devant des auditeurs qui ne possèdent pas l'outillage culturel indispensable, la plus large part de cet art oratoire s'exerce à perte. D'autres langages aux formules rapides martelées ou répétées s'adressent au public plus large des foules urbaines. Celui-ci vise en premier un auditoire formé aux règles de fonctionnement de ce code. Cependant on peut gager que l'entourage d'officiers ou de fonctionnaires n'ayant pas bénéficié d'un long cursus scolaire, se trouve peu à même d'apprécier les finesse de l'ornementation. Tout ce qui fait, aux yeux des connaisseurs, le prix de ce travail d'orfèvre, ciselé dans le détail, leur échappe. L'obstacle de ce langage savant ne s'oppose pas toutefois à ce qu'ils comprennent l'argumentation générale,. Les répétitions de formules, que l'intonation souligne, contribuent à diffuser un modèle d'empereur, dans lequel le fonctionnaire, tout comme l'officier reconnaît son image agrandie. Le reste peut leur échapper s'ils parviennent à sélectionner ce dont il convient de se persuader, dans ces traits grossis.

Mamertin⁷⁸ fait état du déclin des études de rhétorique qu'il attribue à la mauvaise orientation de la politique de Constance. En accordant plus de prix à d'autres activités qui n'exigent pas une formation aussi longue - et qui apportent l'espoir de profit plus élevés - le prédécesseur de Julien est jugé responsable de la crise que traverse cette discipline et que Libanios confirme à plusieurs reprises : il s'établit professeur "à une époque où la rhétorique était faible, méprisée, insultée alors qu'autres maîtres suscitaient les espérances"⁷⁹.

Ce phénomène de rejet d'une discipline qui constituait le fondement de la culture gréco-latine, a pour conséquence la diminution de son impact et le resserrement de celui-ci à un cercle plus restreint. La concurrence du latin et du droit, amèrement regrettée par le rhéteur d'Antioche⁸⁰ qui constate les difficultés des pro-

78. MAMERTIN XI, XX.

79. LIBANIOS, *Autobiographie*, 154 et *Orat L X II*, 31, 34 ; *XXI*, 14.

80. *Oratio*, LXII, 8-16 ET 21-23, *Contre les notaires*. P. PETIT a décrit cette situation dans *Libanios et la vie municipale à Antioche*, Paris 1955.

fesseurs, contribue cependant à l'évolution nécessaire de l'administration impériale. Celle-ci recrute en nombre croissant des fonctionnaires qui ne sont pas passés par le cursus traditionnel, les tachygraphes notamment, et l'on connaît bien le souci des empereurs de favoriser les études techniques⁸¹. La constatation de Libanios ne fait que refléter une réelle transformation des orientations générales de l'enseignement.

Le décodage de ce langage savant exige une grande préparation. Il s'ensuit que dans l'auditoire des orateurs, la totale intelligibilité du discours demeure hors de portée de certains. Mais le discours ne joue pas seulement sur ce registre. Dans les stratégies discursives, maximes, clichés, lieux communs, figures interviennent pour obtenir une adhésion, à des mots et à des valeurs reconnues, incontestées, légitimantes. Ce sont autant de procédés qui favorisent la communion avec l'auditoire et ce qu'il y a de convenu dans la célébration impériale ne peut dès lors être rejeté dans le domaine du superflu, mais pris comme un jeu de miroirs que l'orateur et l'auditeur se renvoient. Quintilien l'avait bien senti quand il analysait la situation de communication. On se reconnaît dans ce qui est convenu et c'est pourquoi il serait ridicule de chercher dans l'épidictique un renouvellement. La recherche de légitimité impose ses contraintes. Néanmoins à travers les valeurs normatives diffusées par l'orateur, on perçoit dans tel ou tel discours des modifications thématiques importantes de Dioclétien à Théodose. Si le cadre est condamné à rester inamovible, chaque discours traduit des intentions politiques différentes.

Les fleurs qui couronnent celui qui prononce l'éloge, le fard qui couvre ses joues, sont autant de symboles de sa fonction. On peut les tenir pour des faux-semblants mais la critique du philosophe néglige la valeur de ces signes qui désignent l'orateur comme tel. Le "philosophe" devenu empereur oublie les leçons du sage quand Julien qui avait beau, en polémiste, moquer les rhéteurs, sacrifie lui-même au rite, on l'a vu. Il participe à la création et à la diffusion de l'icône de Constance et d'Eusébie, comme Thémistios, et Libanios⁸². L'empereur - philosophe ne se soustraira pas davantage à l'héroïsation de sa personne par les panégyristes qu'il a su vilipender à l'occasion. L'acte de célébration, Nazarius l'a défini comme éloquence "capable d'apporter

81. C. KUNDEREWICZ, Le Gouvernement et les étudiants dans le code théodosien *RHDFE* 1972, 4, p. 575-588.

82. THEMISTIOS, *Orat I, II*, LIBANIOS *Orat. LIX*

comme il le faudrait du lustre à la cérémonie, de l'ampleur au sujet, un moyen d'expression à votre enthousiasme" donc comme une totalité. On ne saurait mieux saisir les finalités de l'événement discursif et leur triple objectif, qu'en dévoilant les liens qui unissent dans un moment précis, le locuteur et le/les récepteur(s).

"Au moment de prononcer l'éloge solennel de Constantin... au moment de prendre la parole dans une assemblée débordante de joie et transportée d'une allégresse..." avait-il avancé précédemment 83.

L'éloge dans le moment où il est prononcé unit l'orateur, l'empereur et le public. Les mots que le locuteur prononce trouveront leur valeur exacte dans cette conjonction. Dans la mise en place des moyens discursifs, tous les procédés relèvent de la recherche de la communication avec l'auditoire. L'argumentation et les procédés rhétoriques qui la présentent visent à ce que le public soit satisfait et applaudisse parce qu'il a reconnu la qualité des propos qui lui ont été tenus. Il reconnaît par là la maîtrise d'une parole et assure la réputation de l'auteur. Mais on attend de ce dernier bien autre chose qu'une voix qui séduise l'oreille. Le moment du discours étant aussi celui d'une rencontre, d'un échange, l'art de la rhétorique officielle consiste à créer les conditions d'une adhésion ou d'une communion aux valeurs qui sont énoncées. L'amplification et la valorisation ne cherchent en aucune manière à promouvoir des idées nouvelles, mais à mettre en évidence les plus convenues, les plus traditionnelles suivant un schéma établi. Et c'est dans cette direction que l'interprétation des panégyriques doit être tentée.

Le moment du discours se veut moment de célébration des valeurs dans lesquelles tout un auditoire peut se reconnaître. On sait l'importance de cette célébration dans bien d'autres sociétés ; Commémorations, anniversaires témoignent encore aujourd'hui de leur nécessité dans la régulation sociale. Les processus de légitimation par l'autorité qui interviennent là, se rattachent à ce que S. Weil⁸⁴ analysait fort justement pour une toute autre période, certes, celle de la seconde guerre mondiale :

83. "Dicturus Constantini augustissimas laudes... et dicturus in cœtu gaudiorum exsultantium et laetitiae gestientis, quam cumulatiorem solito beatissimorum Caesarum Quinquenna prima", X, I, 1.

84. S. WEIL, *L'enracinement* p. 164.

"l'expression soit officielle, soit approuvée par une autorité officielle d'une partie des pensées qui dès avant d'avoir été exprimées, se trouvaient réellement au cœur des foules, ou au cœur de certains éléments actifs de la nation... Si l'on entend formuler cette pensée hors de soi-même par autrui et par quelqu'un aux paroles de qui on attache de l'attention, elle en reçoit une force centuplée et peut parfois produire une transformation intérieure".

Dans le cas des panégyriques, la légitimation par la parole officielle des valeurs reconnues vise à renforcer l'adhésion à ce qui est déjà admis. Le démonstratif renforce l'adéquation entre l'auditoire et l'idéologie dominante par l'exaltation du conventionnel. Ainsi imiter les Anciens résoud en partie les problèmes de l'appartenance à la romanité. On se reconnaît dans ce qui est convenu⁸⁵ et quelque distance que les jugements critiques sur la littérature d'éloge introduisent, quelque soient les sarcasmes ou l'ironie que suscitent ces discours, il n'en demeure pas moins que la déclamation s'institue comme le moment où se forge le consensus par la reconnaissance et l'adhésion aux valeurs normatives de l'Empire.

A l'accusation souvent portée contre la rhétorique de former des esprits à qui le sens de la réalité faisait défaut, les rhéteurs auraient pu répondre que ses détracteurs même prenaient sa défense : "Ne négligez pas la rhétorique" conseillait Julien, reconnaissant ainsi son efficacité⁸⁶. La célébration impériale dans son rapport complexe à la "réalité" se saisissait peut-être mieux qu'on ne l'a cru des possibilités offertes par cette dernière.

85. Les auteurs de la "Nouvelle Rhétorique" ont relevé fort justement comment dans "les choix effectués dans le domaine des faits, des vérités, des présomptions, des valeurs, de leur hiérarchie des lieux, il faut comprendre que l'orateur se fait l'interprète alors de la communauté dont il est issu et que les stéréotypes en fait se révèlent signifiants d'une situation de communication", *op. cit.* p. 72.

86. JULIEN, *Ep.* 55.

Troisième Chapitre

La scène du Prince

I - LA POURPRE ET LA TOGE

Les fonctions exercées par les orateurs, signe des relations tissées entre le pouvoir et la parole, permettent de mieux comprendre l'événement discursif. Julien fait des auteurs de possibles directeurs d'opinion¹ du prince et du public et il tend à Constance II le miroir que celui-ci attend tout en se payant d'audace et en dissimulant la critique sous l'éloge - particulièrement dans l'*oratio* III. Quels rapports entretiennent donc ces deux protagonistes ? Quels liens les unissent-ils dans le jeu social tout à coup mis en lumière à ce moment précis ? Il ressort des premières observations que les auteurs que nous connaissons appartiennent au monde des rhéteurs de profession, de l'administration impériale et quelquefois des deux ensemble. Ceux qui ont reçu pour mission d'exalter la personne impériale, d'abord chevalier comme Eumène, font partie aussi des clarissimes en tant que chefs de bureau, après les réformes de Constantin. Aussi bien les études littéraires pouvaient dans ce cas conduire aux magistratures comme le fait remarquer Symmaque².

Les carrières de C. Mamertin ou de Pacatus révèlent la place croissante de l'appareil d'Etat dans le choix des hommes de discours. La réputation de l'orateur et son statut accroissent l'audience des panégyriques et c'est peut-être aussi pour cela que les derniers auteurs du recueil n'ont pas disparu dans l'anonymat. Le temps ou le hasard ont pu jouer leur rôle dans cette disparition mais on accordait également plus de prix à la conservation de ces éloges en raison de la fonction de leurs auteurs. Tout se passe comme si l'on attachait alors plus de signification à l'événement, comme si les transformations de la fin des 4e et 5e siècles

-
1. De là l'idée que la rhétorique donne à l'empire de bons princes. C. Jullian pensait qu'il devait arriver que l'empereur s'en inspirât à son insu ou qu'il redoutât de le démentir sous le regard des hommes reprenant en cela la conception des praticiens de la Renaissance.
 2. "Car souvent les belles lettres portent en avant ceux qui marchent à la quête des magistratures" SYMMAQUE, Lettre à Ausone pour son consulat en 378, *Lettres*, éd. J. P. CALLU, T. I, XX, 1.

rendaient plus nécessaire leur transmission et comme si la célébration exigeait les orateurs du plus haut rang :

"Les citoyens estiment qu'à l'éclat de la louange qui t'est adressée, le titre de consul ajoute quelque lustre et ils ont raison, la majesté du panégyrique s'accroît du prestige attaché au panégyriste" ³, déclare C. Mamertin (XI, XI,5).

Affirmer cela c'est prendre en compte une dimension de cette littérature d'éloge à laquelle on n'a pas suffisamment prêté attention. Indissociablement liés, empereur et orateur, se jouent la représentation de leur pouvoir. L'éclat de l'un rejaillit sur carrière de l'autre, la réputation de l'orateur, sur l'efficace du discours légitimant le prince. Le poids des mots n'a pas toujours la même valeur car la place et le statut du locuteur la modifient en leur conférant une autre portée. Mamertin ne fait pas preuve de suffisance en liant la grandeur de l'un au prestige de l'autre, il articule nettement parole et pouvoir dans la perspective d'un échange réciproque non seulement de mots mais aussi de pouvoir. L'empereur gratifié par le discours de l'orateur est à son tour gratifiant pour le locuteur, dont le prestige s'accroît et qui peut espérer ainsi bénéficier de la faveur impériale.

La carrière de Corippe au VI^e siècle montre encore comment un maître de Carthage, venu à Constantinople, qui se dit *famulus* d'Anastase questeur du palais sacré mais aussi Maître des offices, se voit choisi par les principaux dignitaires de la cour pour remplir cette tâche. Il énumère ces personnalités :

"Parce qu'il aime ses maîtres, le questeur Anastase insiste et me pousse à commencer mon chant, lui qui est un personnage important dans la sainte assemblée du Sénat... Thomas le soutien de la terre d'Afrique... Magnus, Théodore, Démétrius" ⁴.

Sans doute est-ce là un lieu commun résultant de la nécessité de rendre hommage à des supérieurs, mais nous n'avons pas de témoignage aussi précis dans l'anthologie gauloise. Aucun des membres de la cour n'apparaît ainsi dans l'exorde gratulatoire.

3. S. ANTES, *Introduction à l'éloge de Justin II de Corippe*, p. XIV sq., Paris 1981.

4. CORIPPE, *Panégyrique de Justin II*, I, 15.

On observe donc une évolution. Aux troisième et quatrième siècles, l'empereur, bénéficiaire unique, reçoit l'hommage ; il rendra à son tour le bénéfice du prestige accru qu'il en retire. Ces échanges peuvent alors se comprendre dans la perspective de la notion du don/contre - don bien analysée par les anthropologues.

La gratification morale, la satisfaction d'amour-propre ne constituent qu'un aspect des rapports entre l'empereur et le milieu intellectuel. Les nombreuses lettres de Julien et de Libanios en témoignent. La faveur impériale détermine l'accès à certains postes. Julien fait venir à Naïssus l'historien Aurélius Victor et le nomme gouverneur de seconde Pannonie, comme il fera de Mamertin un consul. Aurélius Victor se verra honoré d'une statue⁵. Théodore observe la même attitude à l'égard de Pacatus. Gratien nomme Hespérius, le fils d'Ausone, proconsul d'Afrique et préfet du prétoire d'Italie. Dans ce système de relations, le discours peut être l'occasion d'en recevoir le prix : d'accéder à de plus hautes fonctions ou à des honneurs exceptionnels. Plus tard Clément bénéficiera de l'élevation d'une statue de bronze sur le Forum de Trajan et d'un *elogium* en 400/401⁶. La célébration du poète officiel montre bien l'évolution des relations de deux pouvoirs : le pouvoir discursif et le pouvoir politique.

Porte-parole des valeurs d'une communauté, l'orateur bénéficie d'un prestige que la rhétorique ne suffirait pas à expliquer particulièrement à cette période de son déclin. Les mots du discours sont aussi les mots du pouvoir. C'est en ce sens seulement que l'événement peut être saisi dans sa totalité. "Orientées" ces sources le sont donc bien mais leur intérêt vient précisément de leur nature. L'orateur est investi d'une charge qui consiste à valoriser la fonction impériale par l'éloge de la personne ; il conviendra donc de prendre en considération en premier lieu cet

5. AMMIEN, XVI 10, 6 et XXI, 14.

6. Cité par G. LAFAYE, *DS*, s. v *Laudatio*, qui indique également que Fronton avait en cet honneur : *V (iri) c (larissimo) Claudio Claudiano V (iro) c (larissimo) tribuno et notario inter ceteras vigente artes praegloriosissimo p̄tarum licet ad memoriam sempiternam carmina ob eodem scripta sufficient, ad tamen, testimonii : gratia ob judicii : sui fidem d (omini) : n (ostri) Arcadius et Honorius, felicissimi ac doctissimi imperatores senatu potente, statuam in foro divi Trajani erigi collocarique jusserunt, CIL VI*, 1710.

aspect du discours mais ensuite le second qui entreprend de magnifier la personne par l'exaltation de la fonction.

Il faut alors comprendre le panégyrique non seulement comme l'habituel tribut périodique du courtisan au maître, le salaire avec lequel il paie la faveur impériale, ou le moyen d'y accéder, mais également comme un aspect essentiel de la constitution de l'image du souverain, incarnation du pouvoir impérial dans sa diversité quelquefois contradictoire. Cette constatation invite par conséquent à tenter d'évaluer la place de la culture et des hommes de discours dans la société des 3e et 4e siècles. Posée ainsi dans toute sa complexité, la question a de multiples implications et la réponse exigerait une mise en perspective de nombreux éléments, comme a tenté de le faire récemment M. Mazza⁷ pour la seconde sophistique en appliquant le terme "d'intellectuel" à Philostrate.

Saisir la place et le rôle du travail intellectuel dans cette société dépasse le cadre de ces recherches. Cela supposerait au préalable de définir la signification du terme même qui laisse à des interprétations multiples. La charge sémantique de ce vocable est diverse selon les langues dans lesquelles il est employé et résulte d'autre part de l'analyse du fonctionnement global des sociétés auxquelles il s'applique. Il est hors de question ici de pouvoir le faire.

Je m'en tiendrai donc aux conclusions qui découlent de l'analyse des propos tenus par les orateurs. La relation qui s'établit entre le prince, l'orateur et l'auditoire lors de l'événement discursif ne se borne pas à ce moment précis. Elle le dépasse largement. L'*actio* ne clôt pas l'effet du discours puisque l'avènement est assuré d'avoir des prolongements par la rédaction et la diffusion de ce texte dans d'autres lieux que celui où il a été prononcé. Nous savons par les déclarations de certains auteurs que l'un des aspects du *munus* dont ils sont chargés, consiste à répéter l'éloge et à y revenir souvent⁸. Une fois la cérémonie achevée le discours devient un texte en premier lieu, puis

7. M. MAZZA, L'intelletuale come idologo : Flavio Filostrato ed uno "speculum principis" del 3 o s. , GOVERNANTI E INTELLETUALI, POPULO DI ROMA E POPOLO DI DIO I, VI, PASSATO PRESENTE 2, Turin 1982, p. 95-121.

8. "Et nunc desinendi et saepe dicendi", "Mettre aujourd'hui un terme à un éloge et y revenir souvent ". IV, XXI, 3.

l'occasion de nouvelles *recitationes*. Pacatus exprime avec emphase la fonction de l'orateur :

"Vers moi accourront les cités lointaines, c'est de moi que tous les écrivains apprendront toute la suite de tes exploits, de moi que la poésie tiendra ses sujets, l'histoire, sa véracité.

Ainsi réparerai-je empereur, l'injustice que je commets envers toi si, n'ayant rien dit moi-même sur ton compte qui vaille d'être lu, je fournis du moins la matière à des auteurs qu'on puisse lire" ⁹.

Il n'est pas le seul à conclure de cette façon, l'auteur du VIIe panégyrique déjà mentionné plus haut, juge bon d'annoncer qu'il renonce à d'autres sujets que la gloire impériale et de clamer son succès :

"Adieu les préoccupations sans grandeur des intérêts privés, l'éternel sujet de mes discours sera l'empereur" ¹⁰.

Le lieu commun de l'amplification qu'on retrouve dans la déclaration de Julien qui comme les rhéteurs, célèbre Constance "pour qu'aucune de (ses) actions ne soit obscurcie par le temps" ne laisse pas également d'être une vérité. Au public restreint et momentané, succèdent d'autres auditoires qui se recrutent dans un cercle beaucoup plus large que celui de la cour. Le discours est assuré ainsi d'une audience beaucoup plus étendue que celle du milieu où il a été prononcé en premier lieu. Le redoublement se fait dans les curies provinciales des Gaules dont les auteurs sont originaires, ou dans les écoles. Dès lors que l'éloge ne s'énonce pas dans un moment unique et fugitif, mais s'élargit à un public plus vaste et plus différencié, il multiplie son efficacité, se constituant du même coup source littéraire et historique. Ainsi s'explique la constitution du canon des Ecoles de Rhétorique ¹¹. Eumène comme d'autres professeurs enseignant l'éloquence et ses divers genres ne pouvait pas ne pas utiliser ces panégyriques à titre de modèles, qui, ainsi, recevaient la consécration scolaire, tout en contribuant à diffuser l'image autorisée de l'empereur

9. "...Cedant privatorum studiorum ignobiles curæ perpetua mihi erit materia dicendi, qui me probaverit, imperator", XII, XLVII, 5.

10. VII, XXIII, 3.

11. Libanios envoie des copies de ses discours dans les plus grandes villes d'Orient pour sa part, LIBANIOS, *Ep.* 345.

régnant. L'hégémonie se conquiert, mais aussi se perpétue par le discours et enseigner signifie donner une représentation complète des rapports sociaux et politiques. L'enseignement de la rhétorique n'échappe pas à cette règle générale et les préoccupations du pouvoir au 3e et 4e siècles montrent à l'évidence que les empereurs en avaient parfaitement conscience.

Les mesures de Constantin en 324, et celles de Julien en 362 notamment indiquent le sens des interventions et traduisent la volonté de privilégier certaines directions tout en contrôlant à la fois les étudiants et les professeurs. On relève dans le code théodosien de nombreuses mesures à cet égard. Ainsi la constitution de 321 ou 324 assure-t-elle le paiement des traitements accordés par les empereurs et les municipes aux professeurs appointés et garantit-elle à un certain nombre d'étudiants l'enseignement gratuit.

En 370, Valentinien 1er ordonne que les étudiants, dès leur arrivée à Rome, se présentent au *magister census*, avec une permission écrite du gouverneur de leur province d'origine. En 376, Gratien fixe le barème des traitements dans les villes de la préfecture des Gaules. La plus célèbre de ces mesures émane de Julien, et manifeste clairement la lutte qu'il entreprend contre les Galiléens en exigeant l'unanimité des curiales, pour les nominations de professeurs un décret de moralité, et la ratification de l'empereur, sauf à Rome¹². Ces quelques exemples mettent en évidence que l'enseignement relève de la politique impériale et qu'à ce titre les rhéteurs en dépendaient à divers titres. L'ambition de Pline d'être le maître des jeunes générations et de leur apprendre à la fois une technique et les modalités du comportement à un moment déterminé, se retrouve chez Eumène qui l'exprime fort nettement mais la fonde sur des bases plus solennelles. Il exalte l'indissolubilité des triples liens entre pouvoir discursif, pouvoir politique et pouvoir divin :

"Que l'élite de nos adolescents apprennent en nous
Écoutant prononcer d'abord... la formule solennelle, à célébrer
les exploits de nos illustres princes (y a-t-il en effet meilleur
usage de l'éloquence ?) en un lieu où Jupiter, maître des dieux,
Minerve sa compagne et Junon favorable, pourront entendre en

12. *Code théodosien*, XIII, 3, 1-2 ; XIV, 9, I, XIII, 3, II. Relevé d'après C. KUNDEREWICZ, *loc. cit. RHDPE* 1972, 4, p. 575-5888.

quelque sorte devant leurs autels, chanter les louanges des Joviens et des Herculiens" ¹³.

Le panégyrique devient bien alors un puissant moyen d'éducation de la jeunesse, un παράδειγμα εἰς τὴν ἀρετήν ¹⁴ et non seulement παράδειγμα ἀρετῆς.

Les liens que les trois pouvoirs entretiennent sont également ancrés dans l'histoire. Puissance politique et éloquence sont liées dans le passé romain, pour la plus grande gloire de Rome. La grandeur de l'une ne va pas sans la puissance de l'autre. Il y a adéquation entre les deux :

"Les princes... prennent aussi intérêt à la pratique des belles lettres et pensent que le seul moyen de faire revivre cette époque lointaine où d'après l'histoire, Rome exerça la prééminence sur la terre et sur les mers, c'est de faire resflurir tout à la fois la puissance et l'éloquence romaines" ¹⁵.

Plaidoyer ici, certes, que le discours d'Eumène mais révélateur de la pensée d'hommes nourris de culture rhétorique qui trouvait un écho dans l'aristocratie gallo-romaine menacée dans ses intérêts par les invasions germaniques ou par les guerres civiles. Le sentiment d'appartenance à une communauté se trouve ainsi exalté par l'utilisation de références culturelles exprimées dans un langage très élaboré qui valorise la continuité et l'héritage, et qui cultive sans aucun doute la nostalgie tout en sachant gré aux empereurs et à Maximien en particulier d'avoir restauré un certain ordre romain. Langue savante, apparemment coupée de toute réalité, langue de spécialiste imposée par les écoles, dont le décalage peut signifier aussi bien la volonté d'ancrage dans un

13. *"Ibi adulescentes optimi discant, nobis quasi sollempne carmen praefantibus maximorum principum facta celebrare (quis enim melior usus est eloquentiae ?) ubi ante aras quodammodo suas, Iouios Herculiosque audiant praedicari Juppiter et Minerua socia et Juno placata.* V, X, 2.
14. Selon l'expression de L. Previale, *op. cit.* p. 76 développant l'opinion de J. Straub sur le caractère de propagande des discours.
15. *"Quo magis horum nova et incredibilis est virtus et humanitas qui inter tanta opera bellorum ad haec quoque litterarum exercitia respiciunt atque illum temporum statum, quo, ut legimus Romana res plurimum terra et mari valuit ita demum integrari putant, si non potentia sed etiam eloquentia Romana revirescal".* V, XIX, 4.

passé révolu que l'aveuglement sur les réalités ou bien encore la volonté de traduire la nouveauté et l'hégémonie en les abolissant dans la continuité d'un discours identique. La reproduction a assurément une valeur sécurisante.

Concluons sur ce point. Par leurs discours, les panégyristes gaulois assurent un double rôle dans le champ de la communication. Porte-parole¹⁶, ils consacrent et ils sont consacrés. L'éloge qu'ils prononcent les valorisent en mettant leur talent au service de l'empereur qui les a choisis mais en instituant la personne de celui-ci comme représentation du pouvoir, ils remplissent une fonction de légitimation à son égard et à celui de sa famille. Dépositaires mandatés d'un langage, d'une culture et d'un mode d'expression du politique, ils étayent l'institution impériale dont ils profèrent la légitimité "*urbi et orbi*". La responsabilité des orateurs est lourde. Julien l'exprime avec solennité "dans chacun de ses discours, de même que dans ses actions, (que) l'orateur se souvienne de la responsabilité qu'il assume en prenant la parole"¹⁷. Le rapport de la parole avec la vertu et la philosophie lui dicte cet avertissement. Son rôle dans le jeu social peut nous inciter à prendre cet avis en compte pour analyser l'acte de parole dans son contexte général.

II - LA CÉRÉMONIE DE LA PAROLE

L'orateur qui félicite l'empereur ou qui le remercie, prononce des paroles dont l'efficace ne peut se comprendre en dehors de la situation de communication qui s'est instaurée. L'événement discursif, moment de communion qui incite au consentement, Nazarius nous invitait à le lire comme une globalité, comme un moment privilégié de la vie des orateurs, qui réunit l'empereur et l'orateur devant un public lors d'une cérémonie donnant tout son sens et sa portée au discours. Ni improvisé, ni expédié à la hâte, l'éloge ne peut se comprendre hors de cette manifestation solennelle dans l'espace propre à l'exercice du pouvoir, curial ou aulique, où semblent se figer dans l'éternité, les vertus et les actes énoncés.

16. Certains auteurs contestent à tort aux panégyriques ce rôle de reflet d'une ligne officielle. Cf : A propos de Lactance, la critique de J. L. Creed par C.E.V. NIXON. C. R. J. L. CREED, *Lactanius*, Oxford 1984, *LCM* 10, 1985.

17. JULIEN , *Eloge de Constance*, 2.

La célébration impériale s'inscrit dans un espace qui se prête à la théâtralisation, décor qui renvoie la même image de la puissance en la disant dans un autre langage. Toute société qui se transforme se forge aussi bien que des institutions ou des valeurs, ses propres spectacles¹⁸. Cet enchaînement de la parole dans un cadre qui lui donne toute mesure, Ausone le dit longuement en exprimant son effroi mêlé d'admiration dans l'exorde du remerciement qu'il adresse à Gratien pour l'obtention du consulat¹⁹. Il y a bien en effet, dans l'événement discursif, comme dans tout l'exercice du pouvoir, quelque chose de théâtral qui n'avait pas échappé à Gibbon quand il écrivait :

"Un observateur philosophe aurait pu regarder le système du gouvernement romain comme magnifique théâtre rempli d'acteurs qui jouant différents rôles, répétaient les discours et imitaient les passions des personnages qu'ils représentaient" et "le faste de Dioclétien fut une représentation de théâtre"²⁰.

S. Mac Cormack a repris cette idée en l'élargissant dans l'introduction à son ouvrage général déjà mentionné portant sur l'art et la cérémonie dans l'Antiquité Tardive. Elle note à juste titre que "le panégyrique était le discours d'un acteur dans une représentation, dans le drame permanent quasi liturgique par lequel les hommes de l'antiquité s'efforcent d'articuler les modes de contact entre l'empereur, ses sujets et les invisibles compagnons toujours présents : les dieux, plus tard Dieu"²¹. Pour ma part, en m'intéressant au différents canaux qu'utilise la propagande impériale, j'avais relevé en 1976 les rapports étroits que l'art entretient aux 3e et 4e siècles avec certains réseaux du politique. Panégyriques et représentations figurées transmettent des messages parallèles s'adaptant à la spécificité de leur sup-

18. Cf. Les études de P. FRANCATEL, *La figure et le lieu*, Paris, 1967, p. 86.

19. "Verum ita, ut apud deum fieri amat, sentiendo copiosius quam loquendo, atque non in sacrarum (loco) imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo et pavore venerabili raro eundem animum praestat et vultum tui. AUSONE, *Gratiarum Actio ad Gratianum*, XX, 1.

20. E. GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, trad. M. F. Guizot, chapitre XVII, p. 444 et 284, Paris, 1983.

21. S. G. Mac CORMACK, *op. cit.* p. 8.

port 22. L'événement discursif constraint, de fait, à théâtraliser les représentations politiques et leur donne une dimension spéculaire. L'enchâssement de la parole dans une cérémonie, où le faste de rituel renforce son efficace, a pour objectif de provoquer le sentiment de la sécurité de l'appartenance et la conscience de l'héritage, en soulignant la continuité de la fonction impériale. Mais cette célébration a aussi pour mission de créer les conditions d'une adhésion et de conduire à l'acceptation de la domination, aboutissant à donner une image ordonnée du monde en modélisant la personne impériale, qui incarne à elle seule le passé, le présent et l'avenir du peuple romain.

Attirer, séduire, maintenir, reproduire, par le discours, telle est la finalité des panégyriques. Les détenteurs du savoir et de la mémoire, les maîtres de la parole, contribuent dans le domaine de l'imaginaire à redoubler la puissance réelle. Loin des jeux du cirque, où se joue une autre représentation de la réalité impérialiste pour les diverses classes de la société 23, se joue ici la reproduction du pouvoir à un niveau totalement différent. Mais il y a bien là aussi une forme de spectacle car, pour que l'événement discursif se produise, il faut qu'il y ait un public, et qu'il se déroule dans un lieu précis seul capable de convenir à la majesté impériale, pour créer ce rapport spéculaire. Les paroles prononcées par Eumène à propos du Forum d'Autun conviennent également à des lieux comme le Palais impérial.

"La scène la plus magnifique pour la parole comme pour l'action 24".

En premier, cérémonial, vêtements, tous les signes distinctifs du pouvoir contribuent à créer les éléments de la représentation au même titre que les autres symboles sociaux et culturels, architecture, monument figurés qui se sont mis en place à partir du 3e siècle. C'est ce processus en développement que les

22. M. C. L'HUILLIER, A propos de l'étude des panégyriques et des revers monétaires, quelques remarques sur l'idéologie au Bas Empire, dialogue avec M. CHRISTOL, *D.H.A.*, 2, 1976, p. 435-442.
23. Cf. La signification de l'espace et de la scène ludiques étudiée par M. CLAVEL-LÉVÈQUE, *L'Empire en jeux*, Paris 1984.
24. L'élimination de l'improvisation s'accompagne du rejet d'un lieu pas assez valorisant : "Mais j'ai pris garde au lieu et aux circonstances", VIII, I, 5. "*Ad agendum et ad dicendum amplissima videretur*", V, 1, 2.

panégyriques contribuent précisément à éclairer. La célébration impériale ne prend sa pleine signification que lorsqu'on lit par exemple le récit des entrées. Le seul examen de l'acte discursif nous introduit déjà dans le cérémonial aulique et permet de mieux appréhender son efficace.

Au centre du pouvoir urbain ou impérial les orateurs portant sur leur visage et le front les signes de leur fonction, s'adressent à l'empereur debout sur une plate-forme élevée : le *pulpitum*²⁵ :

"Il me faut ménager le temps puisque César est debout pendant que je parle"²⁶.

L'empereur s'exerce à la rigidité hiératique comme Constance²⁷ pour entendre une harangue, miroir de sa personne où s'incarne le pouvoir, semblable ainsi à l'image que les sculpteurs donnent sur les représentations figurées de l'Arc de Constantin, ou de l'obélisque de Théodose²⁸. Tel également dans la célèbre description d'Ammien :

"Comme s'il eût voulu terrifier l'Euphrate ou le Rhin à la vue de ses armes, précédé d'une double file d'enseignes, lui-même était assis seul, sur un char d'or brillant des feux des pierres diverses, dont l'éclat semblait se mêler en une sorte de lumière changeante. Il observa l'attitude immobile qu'on lui voyait prendre dans ses provinces. En effet il inclinait sa taille minuscule au passage des hautes portes et comme s'il eût le cou pris dans un carcan, il portait son regard droit devant lui, sans tourner le visage à droite ni à gauche et semblable à une statue, on ne le vit jamais faire un mouvement aux cahots de son char, ni cracher ni essuyer ou frotter son visage ou son nez, ni agiter la main"²⁹.

25. On en trouve souvent mention, *CIL VI*, 1008, 1097, 2198, 2200 et *PLINE, Pan.* 51.

26. IV, IV, 4.

27. JULIEN, *Eloge de Constance*, 30.

28. Cf. F. M. WASSERMANN - *The frontality of the portraiture of the Late Empire*, *CW* 47, 1953, p. 4. Sur les représentations figurées, ce qui l'emporte c'est la parole impériale : *Oratio principis*. Sur l'arc de Constantin les différents moments de la geste impériale sont les suivants : *profectio, adventus* ou *ingressus, oratio* ou *adlocutio, liberalitas* ou *largitio*. L'absence de l'orateur exprime la confiscation de la parole sur ce type de propagande figurative.

29. AMMIEN, XVI, X, 6. Trad. Galletier-Fontaine, Paris 1968.

On assiste donc aux 3e et 4e siècles à la mise en place d'un cérémonial qui fixe les participants des cérémonies publiques dans leur statut révélateur de l'ordre du monde. Et pour l'empereur comme pour les spectateurs, au passage du je au il nettement orientalisant. La codification de leur place et leur attitude figée va de pair avec celle des vêtements et des insignes. La symbolisation hiérarchique n'est certes pas nouvelle mais elle manifeste pour notre période l'évolution en cours. L'intention d'Alexandre Sévère de donner des uniformes distincts aux titulaires des offices traduisait le souci de mettre en évidence la représentation sociale que l'on trouve présent déjà dans la correspondance de Pline³⁰ ou sur les inscriptions.

On a longtemps voulu voir dans ce tournant une preuve des influences orientales dans l'empire romain. F. Cumont et W. Seston décelaient notamment dans le rituel de l'ostentation du feu devant le prince à partir des Antonins, une des influences du mithriacisme. On a trop souvent tendance aujourd'hui à minorer aussi mécaniquement cet apport au profit des traditions romaines³¹. L'évolution propre au régime politique romain est évidente mais elle s'inscrit dans un contexte plus large. L'innovation dans le cérémonial de cour ne peut ni se lire comme un simple imitation d'une mode perse, ni le choix des insignes et des symboles hellénistiques, comme celle d'un usage oriental. L'Etat romain n'a puisé dans ce répertoire qu'au fur et à mesure de son indispensable transformation.

La question en effet mérite d'être soulevée en raison de la diffusion du culte de Mithra dans l'empire et de la référence que constituait la monarchie perse - l'ennemie héréditaire au 3e siècle. Les premiers panégyriques ont d'ailleurs apporté la preuve de la présence d'éléments mithriaques dans la théologie impériale du système tétrarchique, de même que les quarts de sphère de l'arc de Galère ou le nimbe de lumière des représentations figurées.

Au même titre que le chronographe de 354 et Eutrope³², les panégyriques sont également souvent cités pour dater de la

30. PLINE, *Lettres*, III, 6.

31. Thèse combattue par A. ALFÖLDI reprise par R. TURCAN, Le culte impérial au IIIe siècle, *ANRW*, 16, 1, p. 1061 et 1064.

32. "Il donna le premier à l'empire romain une forme plus monarchique que républicaine. Ses prédécesseurs s'étaient contentés du salut ; il voulut qu'on se prosternât devant lui, il fit couvrir de pierreries ses vêtements et sa chaussure tandis qu'auparavant les seuls insignes du pouvoir impérial

tétrarchie l'introduction d'un nouveau cérémonial, qui manifeste une volonté d'éloignement. Phénomène de distanciation qui ne peut que traduire l'évolution du contenu même du pouvoir. Mais on y décèle à ce sujet entre la Dyarchie et Julien par exemple, des différences considérables dont les spécificités lexicales témoignent. Les volontés politiques s'opposent. La soumission s'exprime par l'introduction d'une gestuelle confirmée par d'autres sources, tel Ammien³³. Le huitième panégyrique indique ainsi que ceux qui s'adressent à l'empereur se prosternent à ses pieds et que l'empereur relève le suppliant. Le baiser de la pourpre fera place plus tard à un baiser des pieds³⁴.

La proskynèse symbolise donc le nouveau statut de l'empereur et devient une véritable convention, l'adoration, forme de la soumission réservée à ceux qui en reçoivent l'autorisation :

"Quel spectacle offrit votre piété quand dans votre palais de Milan vous êtes apparus tous les deux à ceux qui avaient été admis à adorer vos visages sacrés"

annonce l'un des orateurs. Dans un palais qualifié de sanctuaire, l'éloignement du prince traduit sa puissance³⁵. Les occurrences de *veneratio* répétées dans ce même chapitre XI insistent en effet sur cet aspect sacré. Le cérémonial implique les épithètes, *divinus*, *sanctus*, *sacratissime* notamment, qui transfèrent les qualités divines à l'empereur.

L'empereur modifie son apparence, apparaissant tantôt comme le prince dans le costume d'un citoyen de la classe sénatoriale ou d'un magistrat comme dans le deuxième panégyrique, portant les insignes du pouvoir consulaire, bâton d'ivoire, toge prétexte, assis sur une chaise curule, avec attributs sacerdotaux et couronne de lauriers, tantôt s'offrant à la contemplation dans le manteau du triomphateur, coiffé de la couronne en or, incrustée de pierreries, comme l'indique le

étaient la chlamyde de pourpre et le reste du costume celui de tout le monde", déclare Eutrope à propos de Dioclétien : EUTROPE, IX, 26-28.

33. AMMIEN, R. G., XXI, 9, 8.

34. Cf. Sur l'ensemble de la question, A. ALFÖLDI, *Die monarschischen Repräsentation in römischen Kaiserreiche*, Darmstadt 1970.

35. "Cet acte d'adoration qui s'était dissimulé en quelque sorte à l'intérieur d'un sanctuaire", III, XI, 3.

troisième discours. Mais il choisit plus volontiers d'assimiler sa personne au soleil *cosmocrator*³⁶ qui renforce la symbolique de la domination car la pourpre consulaire ne lui appartient pas en propre. Vêtements et insignes du triomphe transfèrent aux vertus impériales des qualités divines.

Par ailleurs la prise de fonction des consuls s'accompagnait toujours d'un luxe considérable. Mamertin et Ausone tiennent à en faire la preuve, tout comme Symmaque dans ses Lettres, livre des informations sur les raisons et les conditions générales dans lesquelles les grandes familles romaines souhaitaient exercer cette charge.

Au fil des discours, on perçoit comment cérémonial et terminologie fixent progressivement et conjointement une étiquette précise :

- l'ordre des audiences, le déroulement de la cérémonie
- la nouvelle spécificité lexicale de la relation imposée
- l'adoration des *imagines* impériales.

Il est donc possible alors faire appel à eux comme témoins des mutations conjointes du langage et du cérémonial et tenter de repérer les gestations et les passages.

Pour rester dans le domaine du convenu du rituel on aimerait également connaître les manifestations qui succèdent à l'éloge pour saisir l'ensemble des mécanismes des moyens symboliques de la domination. Quel accueil réserve-t-on au discours ? Est-il suivi notamment de la répétition des formules stéréotypées que sont les acclamations, dont on sait par ailleurs l'usage et le rôle dans l'exercice de la vie politique romaine ?

Pline signale que donner leur approbation était pour les sénateurs l'occasion de répéter des formules qui sont notées dans les Actes du Sénat³⁷. La ritualisation de ces manifestations, dont on a conservé bien des témoignages transforme les modalités de l'instauration du consentement. L'Histoire Auguste par exemple garde la trace des acclamations du Sénat en l'honneur des

36. R. Turcan conclut que le manteau décoré d'un semis d'étoiles devient habituel et le triomphe dès lors quotidien, R. TURCAN, *loc. cit.* p. 1044.

37. *Code théodosien* par exemple : VIII, 7, 4 ; VI, 24, 3 ; VIII, 7, 8, 9 ; VII, 1, 7 ; XII, 1, 70 ; VIII, 1, 13 ; VIII, 7, 16 ; X, 22, 3 ; VI, 24, 4 ; XV, 4, 1.

empereurs³⁸. J. Burian les a recensées et a relevé que les auteurs les utilisent pour valoriser telle ou telle politique³⁹. Le mélange de fiction et de réalité que constitue l'acclamatio permet plus largement de trouver une réponse ou des arguments immédiatement mobilisables, forçant l'adhésion politique du Sénat en utilisant le registre de l'émotionnel.

Leurs formules précises et rythmées codifient le consensus sur un mode musical. Leur répétitivité en accentue le caractère incantatoire. Adressées à l'empereur, à la famille impériale et aux grands dignitaires⁴⁰ elles sont reprises par les assistants au signal de l'empereur. Byzance perfectionnera ce mode d'expression et l'intégrera à tous les moments de la vie de la famille impériale, comme le fait apparaître avec une grande précision le *Livre des Cérémonies*⁴¹. Le ton, la gestuelle qui y figurent, la rédaction en langue grecque et latine, tout indique l'importance de ce type d'intervention du public et le rapport nouveau au politique qu'il a permis d'instituer.

Dès lors on s'interroge sur l'accueil qui était fait aux panégyriques et aux manifestations qui suivaient les discours. Si Pline y fait allusion⁴² nous ne possédons pas d'indications précises dans les œuvres des orateurs gaulois. On sait que les applaudissements témoignaient de la satisfaction du public lors d'une *recitatio* et que le public en général n'était avare ni de paroles ni de gestes pour exprimer ce qu'il était censé ressentir. L'événement discursif officiel, moment important de la vie des orateurs et du rituel impérial ne pouvait manquer d'être conforme à l'usage courant. Applaudir s'adressait par-delà l'auteur à l'empereur, il est donc très vraisemblable que le discours ait été accueilli par des signes d'unanimité. Quant aux acclamations proprement dites le mot n'apparaît pas dans les panégyriques,

38. Cf : D. S., s. v. *Acclamatio* (A. ZIEGLER) Néron avait déjà introduit les acclamations rythmées adressées à l'empereur, les *laudes*. Mais aussi la gestuelle des bas reliefs de Trajan et de Marc-Aurèle porte témoignage de l'existence de l'acclamation ponctuant le discours impérial.
39. J. BURIAN - Die kaiserliche Akklamation in der Spätantike, Ein Beitrag zur untersuchung der *Historia Augusta*, EIRENE, XVII 1980, p. 17-43.
40. *Code théodosien*, I, VI, titre IX.
41. CONSTANTIN PORPHYROGENETE, *Le Livre des Cérémonies*, éd. A. Vogt, 2 vol., CUF Paris 1939-1967.
42. PLINE, *Panégyrique de Trajan*, 75.

mais on relève cependant bien des formules qui annoncent la profération.

La fin du discours de Pacatus à cet égard me paraît très significative :

"J'ai vu Rome, j'ai vu Théodore et je les ai vus tous les deux ensemble ! J'ai vu le père du prince <Honorius> ; j'ai vu le vengeur du prince <Gratien> ; j'ai vu le sauveur du prince <Valentinien> 43!"

On remarque là une évolution identique à celle des titulatures impériales, un semblable renforcement du style litanique.

L'événement discursif se déroule donc comme un simulacre d'action politique, qui ne laisse aucune place à l'initiative et à la spontanéité. La célébration de la geste impériale forge le consentement dans le convenu rigide du geste et de la parole. Cette exclusion ne peut pas par conséquent être interprétée comme une tare originelle mais comme signal de la fonction de l'éloge.

La liturgie exprime le moment de la reconnaissance et de la légitimation. Les rites, et cela les ethnologues l'ont démontré depuis très longtemps, exercent une fonction sociale de grande importance. P. Bourdieu a attiré l'attention sur l'efficacité symbolique des rites d'institution, c'est-à-dire sur le pouvoir qui leur appartient d'agir sur le réel en agissant sur la représentation du réel" 44.

C'est en ce sens me semble-t-il que le rituel dans lequel s'inscrit le discours stabilise les relations sociales. Le convenu des mots de l'orateur prend place dans le convenu du cérémonial qui incorpore symboliquement l'individu dans la communauté, il définit la politique impériale et assure sa légitimité au même titre que celle des assistants qui ont plaisir ou qui sont contraints de l'applaudir. Le cadre institutionnel de l'acte illocutoire produit la vérité du monde réel. On voit là s'éclairer à mon sens le rapport à l'histoire de ces mots de rhéteurs et le conventionnel qui leur est

43. "Roman vidi, Theodosium vidi et utrumque simul uidi, uidi illum principis patrem, uidi illum principis vindicem, uidi illum principis restitutorem!"

44. P. BOURDIEU, Les rites, comme actes d'institution - *Actes de la Recherche en sciences sociales* 43, juin 1982, p. 58.

tant reproché par ailleurs, qui résident dans la fascination des savoirs fictifs. En somme, c'est toute la question de la fonction de l'éloquence et de l'usage de la parole officielle qui se trouve ainsi actualisée.

III - DISCOURS POUR UN EMPIRE

Il est temps maintenant de réunir tous les aspects de cette analyse des conditions de production du discours. Les éléments que je viens successivement de prendre en compte permettent d'apprécier le panégyrique comme un moment de la célébration impériale, moyen symbolique de la domination qui s'intègre étroitement aux autres formes de l'hégémonie. A la fois par le choix des hommes de discours, de Mamertin à Pacatus, par leur rapport au pouvoir, par le texte produit et ce qu'il énonce dans un moment précis, le panégyrique doit se comprendre comme un événement discursif lié à la manifestation ouverte de la domination. Le renouvellement de ce moment par la reproduction de la parole officielle en dehors de son lieu communication initiale confirme cette interprétation. La représentation du pouvoir se joue là au sens plein du terme et l'on ne peut douter qu'il y ait bien là mise en scène et intégration du jeu de la fête. Eusèbe de Césarée⁴⁵ formule à propos des liturgies chrétiennes un jugement qui paraît tout à fait se transposer à la cérémonie du discours d'éloge :

"Et chacun des chefs présents prononçaient des panégyriques selon la mesure de son talent pour célébrer la fête", tandis que Mamertin, lui déclare "...chaque jour de fête" doit être célébré⁴⁶".

Les orateurs gaulois disent tous également le moment particulier qui situe le discours dans un environnement exceptionnel, lieu commun, qui n'en indique pas moins que tout désigne, et doit en désigner, l'importance. La contrainte des topiques est signifiante par elle-même. Le spectacle qui se donne est visuel pour une part puisque le récit de la geste impériale exige des spectateurs intégrés dans l'espace aulique et curial où chacun joue

45. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, X, III, 3-4.

46. II, 1, 1.

la représentation⁴⁷ même de son statut social⁴⁸. Symmaque, Ausone et tous les orateurs gaulois signalent cette nécessité protocolaire. Empereur, orateur et spectateurs se donnent par le spectacle, la confirmation ce qu'ils sont et ils sont ce qu'ils doivent être. Tous les signes de reconnaissance de la hiérarchie des statuts mis en place, position, vêtements, ornements, nous l'avons observé, doivent donner un sens aux paroles. Les mots ne se disent et ne se comprennent qu'entendus dans la totalité du cérémonial. Le récit du pouvoir ne trouve son efficace que dans cet accomplissement. Toutefois la célébration ne prend manifestement toute son ampleur qu'élargie à d'autres champs d'action.

Les éléments visuels l'emportent largement dans ce cas : Entrées⁴⁹ et triomphes déroulent leur faste en incluant des classes sociales bien différentes de celles de l'entourage de l'empereur qui est admis à écouter le panégyrique. Les auteurs de ceux-ci d'ailleurs ne sont pas avares d'informations sur les entrées exemplaires. L'un et l'autre des éléments de ces rites protocolaires traduisent des procès convergents de régulation sociale.

Fête partiellement visuelle par conséquent que l'événement discursif mais également fête des mots pour ceux que la rhétorique a familiarisé avec ce type de discours et qui sont aptes à le comprendre. Libanios n'hésite d'ailleurs pas à écrire à propos du panégyrique qu'il a prononcé en l'honneur de Richomer que son discours constitue ce que le général a le plus apprécié à Antioche et que Julien lui a su gré d'avoir si bien montré son talent.

"On raconte que l'excellent empereur lui demanda ce qu'il avait le plus apprécié dans notre ville et qu'il dit que c'était de m'entendre. L'empereur qui m'aimait déjà, m'en aimait davantage"⁵⁰. On voit que l'armée romaine ne manquait pas de fins lettrés... ni Libanios de confiance en lui ! Richomer était-il pour sa part plus sensible à la forme et à l'exécution qu'à la

47. Le personnel de théâtre fournit des organisateurs compétents pour toutes les cérémonies publiques a rappelé A. CAMERON, *Porphyrius the charioteer*, Oxford, 1973, après H. KOCHLY, W. RUSTOW, *Griechische Kriegsschriftsteller*, II, 2, 55, 1855.
48. Symmaque raconte comment il se glissait au rang qui lui était assigné quand il était enfant, SYMMAQUE, *Lettres*, VIII, 6.
49. S. MAC CORMACK a bien étudié cet aspect dans "Change and continuity in the Late Antiquity, the ceremony of Adventus", *Historia*, 21, 1972, p. 721, 752.
50. LIBANIOS, *Autobiographie*, I, 220.

signification des mots dans cet éloge ? Se satisfaisait-il d'entendre célébrer l'empire et ses généraux, ou bien comme Julien pouvait-il mesurer l'ampleur du travail d'élaboration ? A cet égard, peu importe. Sensibilité, culture, disponibilité, calculs... Les niveaux de réception variaient. Ce qui valait pour les uns échappait à d'autres. Il est vraisemblable comme l'a remarqué A. Cameron que le spectacle l'emportait. La finesse et l'aisance de l'orateur prévalant sur le contenu même de ce qui était énoncé.

"Les panégyristes étaient applaudis et récompensés, non en général pour ce qu'ils disaient, mais pour la façon dont ils le disaient"

avance-t-il dans son important ouvrage sur Claudio⁵¹. Cependant insister ainsi sur la création littéraire et esthétique que représente l'œuvre du panégyристe ne me paraît justifié - dans la mesure où l'élément primordial de l'éloge est la fête des mots - qu'à condition de ne pas négliger l'aspect informatif souvent important dans le cas des panégyriques gaulois.

Il est vrai que Claudio écrit à la fin du 4e siècle en vers et que ce choix paraît extrêmement significatif d'un mode de représentation de la réalité. La fonction même de l'éloge s'en trouve modifiée, car versifier le politique établit un rapport totalement différent entre les choses et les mots. L'interprétation de l'œuvre de Claudio exige donc une analyse tout à fait particulière et oriente les conclusions du commentateur. Claudio et les panégyristes gaulois me paraissent par conséquent se situer dans des champs difficilement comparables. Le choix de leurs moyens d'expression révèle des objectifs différents et des conditions d'élaboration nouvelles.

L'aspect festif de ces éloges, visuel ou discursif, ne doit pas masquer une autre de leur finalité, l'information et la forme particulière de cette information. Car on en revient ainsi à la perspective retenue très souvent par l'historographie pour l'étude de l'éloge : la péjoration de cette source désignée comme discours de flatterie destinée à caresser les oreilles sacrées de l'empereur qui trouve dans des propos courtisans la possibilité de se contempler ; de rêver son image et celle qu'il laissera de lui à la postérité, l'emportant ainsi sur les rivaux qui se profilent ou qui viennent d'être vaincus. Il y a du vrai probablement dans cette

51. A. CAMERON, *Claudian, poetry and propaganda*, Oxford 1970, p. 36-37.

interprétation et on ne peut plus négliger aujourd'hui le rôle de l'imaginaire dans l'exercice du pouvoir, à condition toutefois de se demander comment le fantasmatique peut traduire le rapport aux faits. Le portrait tracé par ces éloges ritualise l'information et transubstantie la personne.

Faut-il également garder des réflexions de l'époque moderne et des études sur ces discours, la célébration du prince idéal comme modèle dans l'art de gouverner ? L'hypothèse n'a rien d'incongru s'agissant d'un portrait transformé par le long travail des orateurs, retouché et idéalisé.

Julien en juge déjà ainsi qui, dans son 2e discours en l'honneur de Constance⁵² célèbre sa conception du prince idéal. Le panégyrique sous sa plume prend des allures de manifeste, comme on l'a relevé. Erasme ne pensera pas autrement. La rhétorique doit fournir de bons princes et pas seulement faire partie de la symbolique du pouvoir. La présentation du portrait du bon souverain peut corriger le prince⁵³. On retrouve là encore l'importante question des liens entre pouvoir et discours, entre culture, hommes de culture et pouvoir politique. Ce qui fait question ici, se rapporte à la production de l'idéologie.

Enfin doit-on sélectionner dans ces discours l'information, ou ce que l'historien considère comme telle et séparer le bon grain de l'ivraie ? Par conséquent doit-on laisser de côté la "phraséologie" qui recouvre ce que l'on juge nécessaire de retenir et de mettre à la disposition de la démonstration du récit historique ? En d'autres termes, faut-il retirer les éléments superflus de la mousse oratoire pour faire apparaître le contenu traduisant la réalité profonde, par-delà le superflu de l'ornementation ?

Disons-le cette méthode me paraît mutilante et procède d'une analyse qui ne tient pas compte de l'ensemble des conditions de production du discours et de la situation de communication qui s'instaure dans l'événement discursif, tel qu'il vient d'être exposé. La rhétorique d'apparat s'intègre dans un tout dont il serait dommageable d'éliminer certaines parties. Rechercher le noyau dur du sens sous la gangue des mots, c'est se condamner dès le départ à négliger l'ostentation dans sa globalité, et aboutit à restreindre l'enquête en privilégiant une interprétation où la subjectivité risque de l'emporter. Une perspective plus générale de-

52. JULIEN, *Les actions de l'empereur ou de la Royauté*, III.

53. ERASME, *Ep.* 179, 42, 45.

vient nécessaire mais il s'agit d'une entreprise difficile et longue. D'autant que les doutes tempèrent maintes fois les certitudes.

Le cas de Bénarchios par exemple mentionné par Libanios⁵⁴, ne justifie t-il pas la dévalorisation de la rhétorique et de ces sources en particulier ? Dès lors une recherche qui se donne pour objet de tels discours ne risque-t-elle pas de se trouver face à une machinerie bien mise au point qui tourne dans un vide inquiétant ? On sait en effet que ce type de discours panégyrique ne présupposait pas que l'on crût nécessairement à ses propos. Les haruspices n'étaient peut être pas les seuls à ne pas pouvoir se regarder sans rire, les rhéteurs qui se prenaient au jeu pouvaient également s'en gausser. L'attitude de Bénarchios, ce rhéteur païen qui compose et prononce un discours pour l'inauguration d'une église construite par Constance mérite réflexion. Son éclectisme, qu'il soit dû à la contrainte ou non, apporterait la preuve de la vacuité des propos et peut être interprété effectivement comme la démonstration que la virtuosité technique l'emportait dans le discours sur tout engagement personnel. Le décalage dans cette attitude entre les opinions et jugements de l'individu et la pratique discursive de l'orateur, pousse à l'extrême de la discordance entre pratique sociale et sujet. Elle caractérise l'éloge dont elle fonde l'ambiguïté. Dans cette période de mutations l'expression des relations politiques passe aussi par ce mode d'échange. La discursivité deviendrait dans ce cas de figure un rituel totalement privé de signification, la parole un ronronnement, difficile à produire certes mais bien éloigné de tout fondement et de tout intérêt politique.

Dès lors en s'essayant à l'analyse d'un objet dépourvu de sens, on s'attaque à des moulins à vent. A quoi bon étudier des textes qui en tant que discours pouvaient dire n'importe quoi ? A quoi bon s'intéresser à des auteurs qui manifestement, comme Bénarchios, sont de bons techniciens (encore qu'on ait pu douter même des capacités des orateurs gaulois en les comparant aux grands ancêtres) mais s'investissent personnellement si peu dans leur travail qu'ils contreviennent totalement à leurs opinions. Cette discordance peut légitimement inquiéter et faire reculer un observateur. De là à rejeter les discours, comme on l'a fait souvent, dans des recoins obscurs et à s'en débarrasser par honte des choses douteuses d'où on ne les retire que lorsqu'on a

54. LIBANIOS, *Orat I*, 39 et J. BIDEZ, *Vie de Julien*, p. 365 ; n. 19 et n. 24.

vraiment besoin de sources d'information, il n'y a qu'un geste aisément accompli. On a donc longtemps manifesté du recul. Ces sources n'offrent pas la noblesse des inscriptions, ni le sérieux des monnaies.

Mais il me semble qu'on écarte ainsi bien des aspects d'une problématique du texte et du discours et qu'on entre là dans un débat truqué. Ce qui compte ici n'est pas tant ce que ces orateurs pensaient réellement au tréfonds de leur âme peut-être torturée (mais cela on ne le saura jamais) que ce qu'ils sont contraints de dire. On l'a vu, la nécessité de se plier au rite cérémoniel ou discursif prend par elle-même une signification et confère à ces mots d'éloge le sens qu'on aurait pu leur refuser dans une première observation.

Si le discours, en tant qu'événement discursif, devient un moment de la célébration, les mots retrouvent leur vérité si particulière qui légitime l'analyse et balaie du même coup les inquiétudes qui pouvaient surgir devant cette répétitivité ou le décalage entre l'événement et ce qui en est signifié. C'est précisément au champ du signifié que l'enquête doit s'attaquer mais en passant par le préalable du signifiant.

Les orateurs eux-mêmes expriment nettement en quoi consiste leur charge. Ils éliminent, retiennent et valorisent un certain nombre d'informations. Ils annoncent crûment et sans détour qu'ils laisseront de côté les faits qui pourraient être gênants. Cet aveu dans le 8e panégyrique par exemple dit ouvertement comment s'opère la sélection. En premier lieu ce qui doit être énoncé :

"Tu n'aimes à entendre que des choses dont tu puisses te féliciter pour tes sujets" (VIII, V, 2).

L'orateur signifiera ainsi les aspects nécessaires, ceux qui sont jugés positifs. Il communiquera des informations filtrées par le souci de l'édification de l'image impériale. En second lieu, Mamertin annonce pour sa part :

"Je passe en hâte sur cet épisode : je vois en effet que ta bonté aime mieux oublier cette victoire que s'en glorifier" (II, IV, 4).

Soupçonner les orateurs d'hypocrisie ne sert en rien à faire avancer l'analyse, leur rapport à la vérité est médiatisé. Les accusations de délire verbal me semblent relever des

interprétations que les Jésuites ont données de certaines paroles prononcées "sans intention de leur faire rien signifier... elles n'ont d'autre être qu'un son matériel sans aucune signification formelle". Ces paroles "mortes" décrites par Charles-Antoine Casnedi casuite jésuite en 1719⁵⁵, cadavres de paroles ou sons, sans signification, procèdent d'une volonté de masquage, de distanciation par rapport au réel. Elle procède de la volonté de le subvertir. Les rhéteurs savaient comme les Jésuites mettre la "manière de cacher la vérité à la portée de tout le monde".

Oublier, cacher, glorifier, se féliciter telle est bien la finalité du discours d'éloge Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver des critiques ouvertes. De toute façon "c'est un crime d'avoir une opinion sur les princes" précise Nazarius⁵⁶. La place de l'orateur en fait un porte-parole acteur d'un combat de mots qui tente d'assurer certaines formes d'hégémonie. L'opinion donnée et reçue ne peut être que la vérité officielle. Si l'on veut à tout prendre en faire des directeurs d'opinion, il faut d'abord mesurer la possibilité de ce type d'expression de la part d'intellectuels et la démarche exigera qu'on s'essaie à lire en filigrane et à trouver un sens caché derrière les mots. Il est toujours hasardeux d'élaborer un métadiscours en surinterprétant un texte. Les reproches implicites, Julien a su les formuler dans le deuxième discours qu'il a envoyé à Constance mais il était César et cela se passait au moment où il mûrissait des projets d'accession à la pourpre.

Retournons aux orateurs gaulois, pour tenter de conclure sur la fonction de ces discours, et au jugement de Claude Mamertin qui dans sa *Gratulatio* souligne les axes de son développement et les devoirs de sa charge :

"Il faut confier aux lettres, insérer dans l'histoire, transmettre à la postérité ces prodiges que les siècles à venir auront du mal à croire" (XI, XXX, 1).

Le panégyrique a pour rôle de rester un témoignage pour l'avenir des faits célébrés comme prodiges et par là même la fonction essentielle des orateurs est de participer d'une certaine

55. C. A. CASNEDI, *Crisis theologica*, 1719, cité par G. FAUCONNIER, Comment contrôler la vérité - Remarques illustrées par des assertions dangereuses et penicieuses en tout genre, *Actes de la recherche*, 25 janvier 1979, p. 32.

56. X, V, 1.

façon à une construction historique. Une histoire qui est aussi le mémorial de la grandeur et du prince et de l'empire. La volonté de laisser une trace dans cette histoire est donc manifeste chez certains auteurs et il ne s'agit pas d'une formule. Dans le débat idéologique, les adversaires usent d'une mémoire sélective ou tablent sur l'oubli, il faut donc intervenir. St Augustin nous avertit, on aime à occulter certains événements : "Je rappelle d'ailleurs ces faits, parce que beaucoup (ignorent) le passé et d'autres dissimulent leurs connaissances" ⁵⁷. Mais l'information sélectionnée ici, devient l'événement, c'est à dire qu'il appartient au domaine de l'exceptionnel, voire du merveilleux. L'événement est énoncé comme *miraculum* dans ce passage où Claude Mamertin déroule le récit du cérémonial consulaire sous Julien. On perçoit bien comment la célébration opère au niveau sémantique par la majoration, comment une pratique se déplace par la transformation rhétorique dans un autre domaine, celui du surnaturel. Le *stilus major* révèle les procédés de l'amplification. Ces opérations de déplacement assurent la transformation par un processus dont l'analyse permettra peut-être de comprendre comment la démonstration peut s'accomplir et s'en accomplissant agir sur l'auditoire. Le panégyriste interprète une situation particulière et la transforme en valeur, en événement historique, ou en surnaturel. Le langage à la fois sélectif et universalisant choisit sa cible, limité à un public restreint. Mais il se veut uniformisant et balaie les différences. Le rôle des orateurs ne sera donc pas tant de créer que de se résigner dans une tradition qui leur assure une légitimité. Il restera à s'interroger également sur cette argumentation. La démonstration amplifie ou distancie et apparaît la parole à un théâtre de l'illusoire qui met en scène un type de savoir où fictif et réalité s'imbriquent étroitement.

IV - L'EMPEREUR AU MIROIR DES MOTS

Le panégyrique se veut double mémoire. Il enregistre un héritage et diffuse un message. En ce sens la formule employée

57. St AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, V, XXII.

au XVI^e siècle par L. Castelvitto qui classait la rhétorique parmi "le arti commemorative della memoria" lui convient tout à fait⁵⁸.

Au doute exprimé par A. Cameron sur l'efficacité de ce discours "si conventionnel, si rebattu, si séparé de tout, si mondain"⁵⁹, la diffusion des textes apporte un élément de réponse. Il importait que le portrait du prince tel que le discours le transfigurait, fût connu. Le narcissisme du pouvoir peut y trouver son compte. Mais l'essentiel est ailleurs. L'empereur se voit empereur dans le portrait de ses vertus et cela L. Marin l'a fort bien analysé. Le pouvoir produit des représentations de langage et de l'image, et la représentation produit son pouvoir⁶⁰.

Icône et récit se mêlent ainsi dans l'éloge, l'empereur devient réellement la personne consacrée par le discours et le discours signifie à l'empereur ce qu'il est. Dans l'événement discursif même, il a la réalité de son apparence. L'orateur, porte-parole de Maximien, Constantin, Julien ou Théodore, certifie la légitimité de leur pouvoir en instituant leur représentation. En ce sens on peut souscrire à ce qui avait été dit, mais dans une autre perspective. Ces rhéteurs sont bien en effet des directeurs de l'opinion parce qu'ils signifient à ceux qui les écoutent ce qu'ils sont dans l'ordonnancement de la société et parce qu'ils instituent la personne impériale comme paradigme du pouvoir.

Miroir des princes a-t-on écrit, les panégyriques renvoient son image à celui qui écoute l'orateur en lui adressant le récit normatif de la geste impériale. Si les souverains modernes ont jugé utile de donner à voir des représentations multiples de leur gloire l'on ne voit pas pourquoi cet objectif politique aurait été étranger aux empereurs des 3^e et 4^e siècles ; ils le démontrent par l'ampleur de leurs réalisations. Le discours répond à cette préoccupation. Magnifier une image, donner une représentation de la fonction impériale, garant de la continuité romaine, relève, nous l'avons constaté, d'une charge qui lie événement discursif et fonctionnement de l'Etat. Pérenniser cette représentation procé-

58. L. CASTELVITTIO, *La poetica d'Aristotele vulgarizzata*, cité par W. TATARKEWCZ, L'idée de l'Art de l'Antiquité à la Renaissance, *Homo V*, fasc. 12, 1966, p. 7, qui constate que Plotin mettait la rhétorique parmi les arts qui perfectionnent et embellissent l'action humaine.
59. A. CAMERON, *Claudian, op. cit.*, P. 37.
60. L. MARIN, *Le portrait du roi*, Paris 1981, p. 8-9.

dait de l'acte politique, conserver la geste impériale consistait à l'introduire dans une histoire-mémorial.

L'œuvre du langage et la stratégie discursive ne sauraient être inférieures à celles des autres modèles esthétiques, car les mots du discours sont aussi les mots de l'autorité. L'orateur qui a pour mission soit d'exposer les principes d'une politique nouvelle, soit de remercier l'empereur (Pan. IV-XI) valorise toujours la fonction par l'éloge de la personne⁶¹. L'intérêt de ces sources vient donc bien du fait qu'elles sont "orientées", leur nature même privilégié cette caractéristique. Il faut nécessairement examiner les panégyriques comme un aspect essentiel de la constitution d'une représentation du souverain, incarnation du pouvoir impérial dans sa diversité parfois contradictoire.

Ils tiennent une place charnière dans l'élaboration d'une symbolique, puisqu'ils sont le moment où la célébration de l'empereur transforme l'individu en souverain, paradigme de la vertu, paradigme du pouvoir au cœur d'une union entre l'humain et le divin. On comprend mieux dès lors que cette image idéalisée du souverain, cette représentation épurée soit devenue objet d'étude dans les écoles de rhétorique, et qu'elle se transforme par là-même en un puissant moyen d'éducation. Les discours doivent être pris en compte comme instrument de propagande, au même titre que les autres véhicules de diffusion des programmes politiques que sont les monnaies, les représentations figurées utilisant d'autres langages pour d'autres publics. "Le choix de l'image ne peut être indifférent à l'empereur" déclare Cassiodore⁶². Portrait iconique et portrait discursif, sur des registres différents, poursuivent les mêmes buts.

Eutrope en s'adressant à Valens souligne que pour écrire la geste des empereurs vivants, il faut utiliser le style noble, tandis que le passé, domaine de l'histoire, s'écrit différemment⁶³.

-
- 61. En procédant du général au particulier. Les procédures ont perduré. On les retrouve chez des théoriciens comme Legras ou Cuvier "Vous entreprenez le panégyrique de St Louis, c'est le saint roi que vous devez personnellement louer. La thèse ou proposition générale est de prouver qu'un roi... est un grand Roi, un chrétien... est un parfait chrétien" cité par A. KIBEDI VARGA, *Rhétorique et Littérature op. cit.*, p. 23.
 - 62. CASSIODORE, *Var VI*, 7. Les lois condamnent à mort ceux qui altèrent les pièces d'or et le visage de l'empereur, *C. Théodosien*, IX, 22, 1.
 - 63. "Mais puisque vous voilà parvenus au règne de nos illustres et vénérables princes, nous terminerons ici cet ouvrage. Car ce qui nous reste à dire

Ammien se rapproche également du panégyrique pour décrire Julien en Gaule.

A une époque de transformation de la symbolique du pouvoir, le langage ne pouvait rester en deçà. Les modifications du cérémonial qui se produisent, comme en témoigne dans les textes le III^e panégyrique, se marquent par le port du vêtement, aussi bien que par le rituel de l'approche de l'empereur, par l'évolution de l'architecture, qui donne à celui qui exerce le pouvoir impérial un cadre de plus en plus grandiose. Les choix discursifs s'intègrent dans un ensemble d'éléments divers qui convergent vers un renouvellement des conditions de l'exercice du pouvoir. Ces manifestations concourent toutes à magnifier la fonction par la glorification de la personne.

Le langage des panégyriques auquel, on l'a observé, l'enflure et le délire verbal ont été souvent reprochés, doit se comprendre aussi bien que les autres expressions de la symbolique, comme signe du nouveau contenu du pouvoir. Ils ne peuvent être abstraits de ce vaste mouvement de gestation et de transformation, même si leur apparence découle une forme ancienne. L'évolution des normes esthétiques a été si longtemps pensée en termes de décadence, qu'elle laisse bien des séquelles dans les esprits, et qu'on saisit encore ça et là des traces de ces interprétations.

Il est donc temps de relire les panégyriques comme l'un des moments de cette évolution de les étudier comme partie d'un tout et d'essayer de mesurer concordances ou discordances avec les autres langages. En bref d'examiner en quoi l'événement discursif, moment où se fige la vérité officielle et moment privilégié de la vie des orateurs exerce ainsi un rôle décisif dans l'édification d'une histoire-mémorial.

Le consentement qui s'établit et se cristallise autour d'une personne, devenue et restée empereur, reste fragile parce que ce choix ne correspond pas forcément à celui de l'orateur ou du public qui reçoit le message, mais l'explication des décisions politiques, la formulation particulière de la relation au divin, deviennent des normes auxquelles il paraît difficile de se soustraire. Par ailleurs, ce qui pouvait n'être qu'une adhésion

demande un langage plus élevé et nous voulons, bien loin d'y renoncer, l'écrire avec plus de soin encore". EUTROPE, *Breviaire*, X, 10

momentanée à une politique, se révélait aussi la marque d'une allégeance durable à l'Etat romain, la confirmation d'un savoir social et une exhortation. La parole officielle formulait tout ce qui restait encore contradictoire, vague, mal connu, ignoré. Suscitée par l'autorité politique, proférée par l'autorité de la parole, on est conduit à lire ces panégyriques et le cérémonial dans lequel ils s'inscrivent comme un élément fondamentalement nécessaire au consensus apparent. Le vide du langage, la redondance des textes masque en fait cette fonction remarquable du discours épидictique, forger l'unanimité.

Dès lors il ne me paraît pas possible de se condamner à ignorer que l'un des aspects essentiels de la rhétorique, l'art de persuader, qui semble second, voire totalement étranger à beaucoup de critiques, demeure encore une des finalités de l'éloge. Masquer cela derrière l'accusation de logorrhée ou privilégier exclusivement la rhétorique érotisée, vide en fait ce travail d'une partie de sa signification et de son efficace. Il me semble en effet que par-delà le plaisir ou l'ennui des mots l'événement discursif vise aussi à être pour l'auditoire le moment où se fixe, ou se confirme, la vérité.

Le dispositif de l'argumentation aura aussi bien pour tâche de convaincre que de conforter les décisions prises, de nier les doutes, de forcer l'attention⁶⁴ de l'auditeur quand son esprit peut être ailleurs. Le discours panégyrique doit donc bien être lu dans des perspectives qui l'inscrivent dans un cérémonial régulant les forces sociales. Sous l'apparence de vérités universelles, exprimées en prose, car celle-ci rapporte de façon plus convaincante les choses de la politique, l'éloge déroule son argumentation fondée sur des représentations médiatisées qui traduisent sans doute le besoin de convaincre par d'autres moyens que ceux de l'antique rhétorique. Ainsi assurent-ils une fonction stabilisatrice⁶⁵. Ceux qui écoutent connaissent la plus

64. "Pendant que chacun pense à ses intérêts, c'est avec crainte que se présentera un discours qui doit tromper l'attente silencieuse des auditeurs", fait remarquer l'un des auteurs, X, II, 8.
65. Comme les discours funèbres en l'honneur de Marat, étudiés par H. A. Gumbrecht. H. A. GUMBRECHT, Persuader ceux qui pensent comme vous, les fonctions du discours épидictique sur la mort de Marat, *Poétique*, revue de théorie et d'analyse littéraires, 39, septembre 1979, p. 378.

grande partie de ce qui va être dit, mais les mots prononcés confortent le savoir social qui ici se veut uniformisant.

La parole officielle amplifie, célèbre, dissimule, oublie ou cache et nous savons ce qu'elle peut énoncer : les vertus et la geste impériales. C'est donc dans la perspective de cette convention rituelle que se situe l'analyse de ces textes, au niveau du dire et du dit. Leur crédibilité tant mise en cause, ne saurait être perçue que comme l'expression d'une vérité officielle. Panégyriques ou *Histoire Auguste*, le rapport de ces textes à la vérité relève du même choix : ils sont des témoignages orientés.

Le rôle de l'événement discursif est de diffuser un modèle politique d'abord celui de la Dyarchie et de la Tétrarchie, puis de légitimer l'entreprise dynastique constantinienne. Il faut donc les aborder sous l'angle d'un combat politique dont le pouvoir est l'enjeu. Plaidoyers-programmes, les textes qui nous sont parvenus le sont tous. Ils exaltent la geste impériale, en chantant les qualités de l'empereur et son rapport particulier au divin.

Le discours aussi crée la légitimité. On peut mieux comprendre les craintes des orateurs, provinciaux de surcroît devant leur tâche. Elle n'est pas que prélude rhétorique. L'hyperbole et l'outrance dont il était question au début, font partie intégrante de ces opérations de la *techné rhetoriké* au même titre que l'information sélectionnée. Dans un type de discours dont Hegel a remarquablement démontré la place dans une forme de société, nous lisons la mise en scène du pouvoir : "le discours de flatterie est le mode fondamental d'échange et la forme de culture par lesquels le pouvoir politique vise à s'accomplir en monarque absolu dans la célébration de son nom par le courtisan, et la conscience noble à acquérir par cette manipulation de langage la richesse, essence objective qui permet à chacun de s'élever à la conscience de soi" ⁶⁶.

Transformation de la force en puissance et de la force en pouvoir ⁶⁷ l'éloge aboutit à une normalisation générale. Procédant d'un rêve d'uniformité, il théâtralise l'information. Le miroir du prince reflète l'empire entier et le moment du panégyrique est celui où il se donne à voir. Le cérémonial aulique qui définit les assistants comme semblables entre eux, et différents du reste de la société décrit, comme le langage, l'ordre

66. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*, T. II, p. 57, 61, 64-65, 69-76, Paris 1946.

67. Cf. L. MARIN, *op. cit.*, p. 11.

de la société et l'ordre du monde. Le code du spectacle et celui du langage rhétorique ont bien une même fonction de régulation, assurer la cohésion en affaiblissant les forces centrifuges.

A Autun, à Trèves, à Rome, à Constantinople "se déroulent les cérémonies où liturgie gestuelle et liturgie de la parole panégyrique raniment périodiquement un consensus politique qui se grave aussi dans le marbre ou sur les coins des insignes monétaires" ⁶⁸. J. Fontaine décrit fort justement ainsi l'une des fonctions du discours et son intégration dans une propagande qui ne dit pas encore son nom. Le discours n'est qu'un moment de la célébration et s'inscrit dans un ensemble de moyens, progressivement mis en place aux 3e et 4e siècles et dont la symbolique masque et énonce en même temps qu'elle est un élément de la domination. Dans cet instrument du contrôle social où, la société se donne à lire, la cérémonie dans sa totalité informe d'un mode de fonctionnement et révèle les moyens d'action sur l'opinion publique ⁶⁹.

Aux 3e et 4e siècles les panégyriques que nous avons conservés s'avèrent étroitement liés à l'Etat plus encore qu'à la cité, à l'empereur plus qu'à la vie municipale. Les rhéteurs, si nombreux au témoignage de Libanios y trouvaient sujet et matière. Leur développement dans le contexte de la crise de la cité ne pouvait que favoriser cette évolution. L'empereur à qui ces discours sont adressés avait tout intérêt à favoriser leur diffusion qui figeait une histoire officielle, en une archéologie de l'empereur divin.

Le récit qui doit être analysé ici ne peut donc d'une certaine façon, n'être qu'un piège dont il conviendra de démonter le mécanisme. Il s'agira donc d'essayer de faire le chemin inverse de celui emprunté par les auteurs, mettre à jour le procès de l'élocution, tenter en un mot de décoder ce langage. Se voulant à la fois sélective et universalisante, cette parole transpose la réalité par généralisation et l'on comprendra peut-être comment opèrent, dans des périodes de changement profond et de crise idéologique, les modes de cette transfiguration.

68. J. FONTAINE, Post-classicisme, Antiquité tardive, Latin des Chrétiens, Evolution de la problématique d'une histoire de la littérature romaine du 3e au 6e siècles depuis Schanz, B.A.G.B., 2, 1984, p. 204.
69. Cf : La conclusion de l'article de G. Lafaye sur les *elogia* constatant la richesse des archives dans ce domaine : "...la cérémonie devenue un moyen de former l'esprit public", DS, s. v. *Panégyrique* p. 1020.

Enfin l'information ritualisée qu'ils donnent à lire, faut-il aussi la comprendre comme une arme dans un combat qui opposerait le pouvoir à l'aristocratie sénatoriale dans ce cas considérer ces textes non plus seulement comme des sons sans importance, ou comme élément cérémoniel, mais aussi comme théâtre de l'information ? Les panégyristes sont-ils appelés à la rescoufle dans une bataille qui consiste à défendre le pouvoir nouveau contre cette "aristocratie qui était unie au pouvoir de l'empire" ⁷⁰ mais qui lutterait contre la divinisation de l'empereur acceptée par les soldats et les gens sans culture de nouvelles couches sociales ? Accepter cette interprétation conduirait ainsi à prendre en compte le rôle de la rhétorique dans la régulation sociale, pas seulement en terme de rituel où sa pratique l'aurait fait évoluer, mais également en termes d'action politique. Alors cette rhétorique que l'on disait creuse, se révélerait plus porteuse de signification qu'il n'est apparu à des observateurs pressés. Mais dès lors, on est conduit à poser le statut même de cette éloquence dans la société gallo-romaine. Essayer de montrer la place de cette parole dans cette société, c'est d'abord examiner comment l'idéologie prend une forme quand le panégyристe se fait éducateur.

Ce théâtre de l'illusoire, il convenait de ne pas en éluder le fonctionnement pour mieux comprendre le procès du pouvoir, et la constitution de formes idéologiques de légitimation. L'axe de cette recherche sera donc d'essayer de montrer comment dans ce type de discours et pour une des composantes de la société, se déroule et se manifeste le processus de l'hégémonie.

70. "Aucun conflit entre littérature et politique : le pouvoir et la culture se trouvaient concentrés entre les mains d'une, aristocratie unie sous la République et sous l'Empire". P. ANDERSON, *Les passages de l'antiquité au féodalisme*, Paris 1977, p. 79-80.

Quatrième Chapitre

Mots en mémoire

I - PARCOURS

L'étude du statut et de la fonction de l'anthologie gauloise des panégyriques conduit à accorder aux discours une attention renouvelée puisqu'elle invite à approfondir la confrontation entre l'espace du texte et ses parcours, entre le statut du texte et son fonctionnement comme discours. Elle focalise de ce fait l'observation sur la mise en forme des éléments verbaux de la célébration. Sans exclusive, sans élimination, sans *a-priori*. Il convient de les prendre tels qu'ils ont été donnés à entendre. Mais pour l'historien qui s'intéresse à l'arrimage des représentations au politique, et au passage du discursif au non-discursif, texte et discours font alors problème et l'engagent à travailler dans des perspectives qui l'éloignent de ses territoires familiers. Il se retrouve sur des confins, rencontre les problématiques et les démarches de la linguistique de la sémiologie, de l'histoire littéraire et de l'histoire qui ont pu donner lieu à des escarmouches de délimitation de frontières. Dans les deux décennies précédentes il se situait au cœur de polémiques aujourd'hui assourdis. Je ne déterrerai donc pas la hache de guerre. Je préciserai seulement quelques-unes des perspectives qui ont orienté ce travail et qui découlent des investigations précédentes. S'interroger sur les formes et l'efficace de la célébration conduit à questionner les mots du pouvoir, et par conséquent le pouvoir des mots. Mais lesquels ? Et comment débrouiller les fils de l'écheveau ? L'enquête s'est fixée trois objectifs en tentant de fixer des garde-fous. En premier lieu éviter le plus longtemps possible, dans l'établissement du matériau d'analyse l'intervention d'un médiateur dépositaire du juste et du vrai, et garantir l'exhaustivité des données à partir d'un *corpus* dont on ne sépare pas le bon grain qu'il est légitime d'étudier, de l'ivraie qui l'envelopperait et le dénaturerait. En second lieu, conserver pour objet la totalité des discours composant le recueil, ne pas en éliminer et par conséquent soustraire d'un ensemble original, des auteurs, des moments et des événements. Tenter enfin d'évaluer les spécificités de chacun de ces éloges, mesurer leurs similitudes et

leurs différences, et dégager les grandes lignes d'évolution de la politique impériale qu'ils permettent de saisir.

L'ampleur du *corpus* et la délimitation de ces champs ont abouti à abandonner les premières ébauches qui visaient à constituer une typologie des représentations politiques à partir d'une thématique illustrative. En effet les difficultés d'ordre méthodologique aussi bien que la longueur des énoncés m'ont conduite à rechercher d'autres voies. Celles qui gouvernent l'économie générale des analyses qui vont suivre.

La transformation du questionnement qui centrait la recherche sur un objet, le discours et non sur le texte, impliquait des remises en cause épistémologiques et des choix méthodologiques. Affronté aux sources littéraires, l'historien dans un premier mouvement, se tourne nécessairement vers les procédures d'analyse de contenu. Pour avoir tenté de les mettre en œuvre dans le cas précis des panégyriques, je me suis heurtée rapidement à leurs limites. La thématique reste fortement dépendante d'une subjectivité évidente ou masquée car elle consiste en une opération d'élimination, de choix et d'interprétation où le sujet marque fortement l'objet de son empreinte. Mais elle n'avoue pas toujours clairement les *a-priori* divers, esthétiques, moraux ou idéologiques qui la sous-tendent. Ce qui est donné à lire dépend au préalable de critères de sélection qui sépare le valide du non-valide en opérant au niveau du signifié. La projection personnelle est donc importante et risque d'avoir pour conséquence directe l'élaboration d'un métadiscours qui ne démontre que ce que l'on institue comme prémisses. Le postulat de se limiter au seul signifié, et à une partie du signifié, n'est pas une garantie d'objectivité. La sélection immédiate d'un lexique porteur de sens entre en contradiction en outre avec les conclusions de l'analyse des enjeux et du fonctionnement de la rhétorique officielle. Une démarche écartant "l'inutile" implique les dangers d'une interprétation initiale et provoque une perte de substance.

De surcroît le codage des réalités dans l'éloge élargit et déplace¹. La distance entretenue entre les mots et les choses

1. Pour d'autres périodes et d'autres textes, voir les études très significatives de M. R. GUYARD, *Le vocabulaire politique de Paul Eluard*, Paris 1974, et D. MAINGUENEAU, *Sémantique de la polémique*, Discours religieux et ruptures idéologiques au XVII^e s., Lausanne 1983.

rendent les opérations encore plus délicates. Le repérage du sens dès lors prend des allures de parcours d'obstacles.

Le masquage ou la distanciation caractérisent le panégyrique car l'éloge tend à éloigner la personne impériale. Vouloir saisir l'essentiel du message aboutit à sélectionner ce qui nous apparaît à nous aujourd'hui comme tel et qui ne l'était peut-être pas. Il reste que nous ne pouvons pas échapper à la sélection indispensable à l'observation et que venant en complément d'autres approches, la thématique peut être opératoire. Mais le décryptage de ce qui est donné à lire dépend, et il vaut mieux en être conscient, pour une part importante de critères dont il est difficile d'évaluer la subjectivité. Nous rejoignons là les questions de l'immédiateté du sens et de l'opacité du discours que littéraires, linguistes et sémioticiens posaient avec insistance lorsque j'ai entrepris ces recherches et dont les travaux sont devenus bien communs. Ni le "bon sens" ni la "raison" ne suffisent à restituer au présent et à l'avenir ce que le passé a obscurci. L'évidence est un piège, on l'a dit. Les historiens pourtant familiers de la critique des documents s'y laissent prendre quelquefois et négligent le jeu des réseaux qui s'instituent entre l'auteur et le texte, entre le lecteur et l'énoncé excluant toute transparence et univocité. Toute démarche fondée sur l'intuition et l'immédiaté du sens limite elle-même son efficacité. Il n'y a pas de "providence prédiscursive" ².

Il devenait alors tentant de chercher à oter le masque des rhéteurs pour découvrir ce qu'il dissimulait et de partir sur la piste du non-dit et du sens de l'asserté qui aurait pu échapper aux Lyncées les plus clairvoyants. Traquer ainsi derrière la parole officielle, le filigrane de la vérité. Cependant cette herméneutique du verbe de l'apparat ne me paraissait devoir intervenir que dans une étape ultérieure, une fois déterminés les éléments du discours jusqu'à non élucidés. Dès lors renoncer à un art de lire désignant un savoir-faire issu de la fréquentation patiente des

2. M. FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris 1971, p. 55. M. Durry en a fait l'expérience dans ce domaine comme en témoigne la modification de son appréciation politique du panégyrique de Pline qu'il interprète comme un écrit sénatorial à la suite de Gsell, puis comme reflet du point de vue impérial. M. DURRY, Les empereurs comme historiens d'Auguste à Hadrien, *Entretiens sur l'Antiquité classique*, 4, 1958, p. 220.

textes et de l'intuition éclairante, ou au discours d'escorte³, impliquait de choisir des approches communes à certains historiens et linguistes travaillant à l'analyse de discours⁴ et par conséquent, supposait d'élaborer ses propres grilles de lecture, ajustées au questionnement précédent.

Il m'a semblé nécessaire d'entreprendre de reconstituer, au moins partiellement, la genèse du travail des rhéteurs. Et pour cela de partir de la réalisation des énoncés pour isoler les fondements même de leur entreprise, les mots et le dispositif rhétorique. J'ai donc retenu pour pertinents des éléments de base : les composantes lexicales et leur cadre, les structures dans lesquelles elles s'insèrent, et les phrases et leur agencement, en créant un observatoire et des moyens d'investigation. Il s'agissait là d'un préalable à toute étude des représentations qu'ils donnaient à entendre. A terme, l'enjeu consistait à déceler comment l'ensemble du dispositif, les mots et les structures qui les englobent induisent une formulation du politique, la finalité même de la célébration. Je choisis pour y parvenir une instrumentation, celle de la lexicologie et des méthodes de la statistique lexicale qui offraient les possibilités de cette destructuration. Onze discours constituent un *corpus* relativement important. Dès lors qu'on ne souhaite ni en éliminer pour ne pas briser l'unité du recueil, ni s'en tenir à un lexique les méthodes quantitatives s'imposaient.

La saisie informatique des données lexicologiques répondait au souci de prendre en compte l'intégralité du *corpus* et d'éviter de faire ainsi un tri initial. La volonté de soustraire l'énoncé aux interventions et aux manipulations de l'observateur y trouvait son compte. Enfin le traitement exhaustif de la surface textuelle fournissait des éléments d'observation inédits⁵ et constituait une base de départ. En modifiant les lieux d'observation, il multipliait les indices et affichait l'information. L'intérêt de la *machina computaria* ne faisait aucun doute, mais dans le cas

3. L'expression est de P. Barbéris, P. BARBÉRIS, *Le prince et le marchand*, Paris 1980, p. 106.

4. Se reporter à la bibliographie, II.

5. L'enregistrement informatique a été effectué au Centre de Calcul de Besançon en 1977. La concordance de T. Janson n'a été publiée qu'en 1979. Elle inclut outre les panégyriques gaulois des œuvres de Symmaque, Ausone, Mérobande, Eunode, Cassiodore. Elle se fonde sur l'édition R.A.B. Mynors. T. JANSON, *A concordance to latin panegyristis*, Hildesheim, New-York 1979.

précis du recueil des panégyriques, l'enregistrement informatique n'en a pas moins soulevé un certain nombre de questions et de difficultés.

En premier lieu peut-on reconnaître une légitimité à un *corpus* de textes écrits à un siècle de distance par des auteurs différents ? Leur appartenance à la littérature épидictique suffit-elle à autoriser cette mise en perspective qui se confond avec celle de l'auteur du recueil ? On peut objecter à cette démarche que les discours n'ont pas été prononcés au même moment et qu'ils ont été conçus pour des circonstances différentes de la vie publique, célébrations de victoires anniversaires de la naissance de Rome, ou remerciements adressés à l'empereur. Par conséquent les thèmes développés, loin d'être identiques, introduisent des éléments de différenciation importants. On peut également remarquer que Mamertin, Eumène et Pacatus, empruntent chacun leur propre chemin et que la diversité des auteurs risque d'oblitérer l'observation. Il est certain que ces différences existent, elles apparaissent à la simple lecture, et elles doivent nécessairement être prises en compte ; mais au-delà des spécificités liées à ses conditions de production particulières, chacun des discours se réfère à l'invariant du discours d'éloge tel qu'il a été défini par les traités de rhétorique, et qui implique des règles contraignantes. Ceci paraît décisif en l'occurrence.

La célébration impériale induit une première réponse, et c'est celle des motifs de la constitution même du recueil. Les points communs l'emportent sur les différences, qui deviennent secondaires quand on se place dans cette perspective. Les personnalités particulières, la diversité de ces œuvres - quoi qu'en aient dit certains critiques - jouent un rôle somme toute mineur et ne constituent pas pour autant un obstacle à une étude comparative. L'analyse des spécificités lexicales devra évidemment inclure ce paramètre personnel, mais on pourra mieux apprécier ainsi ce qui relève de la contrainte des règles et des choix propres aux auteurs et aux circonstances de leur travail. Le statut de ces textes, la fonction que ces discours remplissent fait passer au second plan leurs différences. C'est là que se situe l'invariant de référence. C'est en ce sens qu'on peut les considérer comme un *corpus* homogène. En outre puisqu'elle s'inscrit dans la diachronie, l'anthologie des panégyriques gaulois donne la possibilité de déceler une éventuelle évolution de la rhétorique, tant au niveau lexical qu'au niveau des représentations. Cette

chronologie ne constitue pas un obstacle à l'analyse. Bien au contraire. Celle-ci peut s'y ancrer pour en saisir les transformations, les identités et les permanences éventuelles.

Mais l'informatisation de données de cette nature soulève des difficultés plus sérieuses et imposent des choix qui doivent être explicités. Il s'agit en premier lieu de définir ce que l'on entend par texte. Pour les sources anciennes cela ne va pas sans quelques problèmes. Une étude lexicologique procède d'abord d'une confiance raisonnée dans le texte établi par le philologue qui livre un produit élaboré, différent sur certains points de celui que les auteurs avaient initialement prévu pour la parole. Dans la longue histoire des manuscrits depuis l'Antiquité, les aléas de leur transmission pèsent lourd et ont sans aucun doute altéré le discours prononcé. Dans ces manuscrits tardifs du XVe s., copistes antiques et médiévaux ont joué un rôle actif⁶. Il faut dans ce domaine se résigner à ce qui est définitivement perdu ou perverti. Pour le reste, il est nécessaire de s'en remettre à la sagacité de l'éditeur dont le décapage philologique livre un texte épousseté, débarrassé des scories mais qui interpose un écran. La philologie doit nécessairement servir de support. Elle impose entre nous et les textes anciens une présence dont il convient certes de se défier comme l'a fait remarquer Jean Bollack⁷, mais totalement incontournable.

Ce travail se fonde sur l'édition d'E. Galletier dans la collection des Universités de France. Un relevé des difficultés qui modifient une lecture du premier discours donnera une évaluation de la marge d'incertitude de l'utilisateur de ce texte. Le total des mots graphiques de ce discours atteint 2679 unités. Sur ces 2679 mots, 85 peuvent donner lieu à des lectures différentes et à des interprétations divergentes. A quelques exceptions près, il s'agit d'erreurs minimes de graphie qui n'altèrent pas de façon significative ni le signifié ni le signifiant. Nous nous trouvons donc

-
- 6. Comme le remarque B. Guenée confronté à ce problème commun aux antiquisants et aux médiévistes. B. GUENÉE, *L'historien par les mots*. Publications de la Sorbonne, Paris 1977, p. 65. Cicéron se plaignait déjà à Atticus des défauts des manuscrits et dans une lettre à Ausone Symmaque déclare pour sa part "Votre magnifique érudition sera, je crois, choquée par les inexactitudes du scribe". SYMMAQUE, *Lettres I*, XXIV. Eusèbe, Jérôme adjuraient les scribes de soigner leur travail.
 - 7. J. BOLLACK, *L'Agamemnon d'Eschyle, Le texte et ses interprétations*, Publications de l'Université de Lille III, 1981-82.

devant un pourcentage de 3 % d'erreur. C'est un chiffre faible qui n'exclut pas à mon sens la possibilité de travailler sur ce *corpus* ni de fixer comme objectif l'exploitation de données quantitatives à partir de l'enregistrement intégral. Bien des disciplines admettent une marge d'erreurs plus importante allant jusqu'à 10 %. Par conséquent les hypothèses de l'éditeur ont été retenues.

D'autres obstacles ont surgî dans des domaines différents⁸, car la saisie informatique suppose des choix dans des questions d'ordre linguistique. L'utilisation des méthodes de lexicologie et de statistique lexicale également. La première de ces décisions consiste à définir ce que l'on entend par mot dans le *corpus*. Or, sur ce point, la linguistique ne fournit pas une définition claire du vocabule ou lexème qui désigne à la fois une unité de discours dans un ensemble syntagmatique ou une unité de langue dans un ensemble paradigmique. Dans l'antiquité, les mots, comme le formule justement F. Charpin, constituent l'unité fondamentale "le signe qui clamé la vérité : son et sens"⁹. Ils font l'objet des études des rhéteurs¹⁰. De la qualité de leur choix et de leur groupement naît la qualité des œuvres¹¹. Mais la définition même du mot fait encore problème aujourd'hui. On se heurte à des questions non résolues depuis le constat d'impuissance de J. Marouzeau :

"Le linguiste rencontre des difficultés insurmontables à donner une définition scientifique du mot et même parfois à isoler le mot dans la phrase".

Est-ce l'élément linguistique significatif entre deux blancs sémantiques, gardant sa forme dans ses divers emplois, dénotant

8. Notamment la leçon *geminō* et non *genuīno*, III, XIX, 1. Voir *infra*, IV, et *batavicae* et non *bagaudae* en V, 4, 1, contre D. Lassandro, *infra ch. I et bibliographie*. M.C. L'HUILLIER, *Panégyriques Latins, Approches discursives des représentations du pouvoir*, Thèse dactylographiée, Université de Franche-Comté, 1988, 3 vol.
9. F. CHARPIN, *L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, Thèse Lille, 1977, p. 65.
10. En latin la désignation est large : *verbum nomen, vocabulum, vox, dictum*.
11. Voir à ce sujet par exemple QUINTILIEN, IO, IX, 4.

un objet, une action ou un état, une qualité, une relation comme la linguistique l'a longtemps défini¹² ?

L'absence d'identité entre graphisme et fonctionnement sémantique d'un côté, la polysémie de l'autre, ont fait surgir des critiques qui ont conduit les utilisateurs de méthodes de statistique lexicale à chercher une simple unité de compte. C'est l'unité de texte inscrite entre deux blancs graphiques, qui en tient lieu¹³. Par conséquent c'est en ce sens que le mot sera employé pour éviter certaines difficultés, notamment celles qui tiennent à la séparation des formes verbales. Chaque nouvelle occurrence est un mot nouveau. Le mot se caractérise comme un élément dans la suite d'un texte. Dans les données chaque mot du texte est la forme, ou lemme d'un lexème. Par exemple, le mot forme *imperatorem* est un mot dont le lemme est *imperator*.

La saisie informatique et le traitement des données en statistique lexicale supposent résolue par ailleurs une autre question. Doit-on travailler sur les occurrences des formes, ou sur des lemmes ? L'inutilité ou la nécessité de la lemmatisation faisaient alors l'objet de débats, dont la vigueur aujourd'hui s'est atténuée. Les adversaires de la réduction du mot graphique au lemme faisaient valoir que la lemmatisation en elle-même supposait déjà une intervention sur la langue, donc une compétence, un choix de langue et par conséquent induisait l'adoption d'une norme linguistique. Ces opérations aboutissent par conséquent à obéir l'observation¹⁴. Ses partisans soutenaient que l'absence de lemmatisation aboutissait à des absurdités, telle que la séparation des formes verbales, la non-prise en compte des flexions¹⁵. Aujourd'hui il apparaît plus clairement que ce choix dépend des objectifs que l'on s'assigne et

12. J. DUBOIS, L. GUESPIN, J. B. MARCELLESI et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Paris 1973, s. v. mot.
13. C. MULLER, *Principes et méthodes de statistique lexicale*, Paris 1977, p. 6.
14. M. TOURNIER, De la politique à la lexicologie, Bull. de l'URL, Lexicologie et textes politiques, 2, 1977, p. 133-147.
15. La controverse apparaît dans divers articles. Voir quelques affirmations péremptoires de L. DELATTE, S. GOVAERTS, J. DENOOZ, Revue 1.2, 1979, p.31, critiquant la concordance de Sénèque publiée par R. Busa et A. Zampolli, Hildesheim, New-York, 1978. A. ZAMPOLLI, éd. *Linguistica Matematica e calcolatori*. Atti del convegno e della prima scuola internazionale, Pise 1970, Florence 1973.

que la lemmatisation posée comme un en-soi est un faux problème. En second lieu l'enregistrement suppose de retenir ou de laisser de côté certains éléments de l'édition. La ponctuation et la segmentation des discours, la division en chapitres et en paragraphes constituent un des effets de l'intervention des éditeurs. Fallait-il les prendre en compte ou négliger cette information complémentaire ? Là encore on se trouve confronté à des questions complexes. La définition de la phrase soulève un problème linguistique. Or les coupures introduites dans l'énoncé s'appuient sur la phrase, c'est à dire sur une séquence de mots terminés par un point, un point d'interrogation ou un point d'exclamation¹⁶. Et si la notion de mot est difficile à cerner très précisément, celle de phrase ne l'est pas moins. La linguistique bute sur l'obstacle d'une définition claire.

Traditionnellement, on retient pour les langues vivantes qu'elles se composent d'un ensemble de mots formant un sens complet, qui peut contenir plusieurs propositions. Aujourd'hui on la considère comme un énoncé dont les constituants doivent assumer une fonction et qui dans la parole doit être accompagnée d'une intonation. Elle a une fonction déterminée, elle énonce quelque chose à propos de quelqu'un ou de quelque chose¹⁷. Mais ce qui a été mis en lumière par la linguistique n'apparaît pas aussi évident pour les latins. C'est à Quintilien encore qui consacre une partie du livre IX de l'*Institution Oratoire* à l'agencement et au groupement des mots que nous empruntons la terminologie de la phrase.

L'enchaînement en série comporte trois formes : les incises appelées *commata*, les membres χωλα, la περίοδος *ambitus* ou *circumductus* ou *continuatio* ou *conclusio*¹⁸.

Aucun mot d'ensemble ne s'applique à la notion de phrase, qui, on l'a fait remarquer, est une notion moderne. Les latins

16. Je n'ai pas inclus dans cette segmentation les deux points, au contraire de J. MARIOTT, Sentence length distributions of Greek authors, *Journal Roy. Stat. Soc.*, 1201, 1957, p. 351. Cet auteur s'appuie sur l'opinion de WC Wake pour affirmer qu'il faut faire intervenir ce type de ponctuation parce que dans le cas contraire il peut y avoir des différences entre les éditeurs de textes. Voir également du même auteur, The authorship of the *Historia Augusta*, *JRS*, 1979, p. 66 et T. JANSON, Word, syllabe and letter in latin, *Eranos* 65, 1967, p. 49.

17. *Dictionnaire de linguistique*, op. cit. s.v. phrase.

18. QUINTILIEN, IO, IX, 4, 122.

préfèrent une définition plus stylistique que linguistique 19. F. Charpin de son côté précise que pour Cicéron "La phrase est toujours saisie comme une structure créée à partir des unités que sont les mots et dans la perspective d'une technique rhétorique, l'élocution". Il n'a pas compté moins de 20 mots se référant aux segments de la chaîne parlée chez Quintilien 20. C'est la recherche d'une partie de cette architecture rythmique qui a guidé cette partie du travail. S'il est vrai que le nombre et le rythme apparaissent d'abord dans la métrique, les clausules ou le nombre de syllabes, il n'y a pas de doute que dans le discours l'articulation des incises et des périodes peut trouver un éclairage nouveau par la mesure du nombre de mots dans la phrase. Elle exclut toute recherche sur la syntaxe et la métrique et porte entièrement sur les résultats obtenus à partir des programmes élaborés, qui fournissent le nombre de mots utilisés par phrase. Ces données figurent dans les tableaux cités en annexe. La phrase ici sera comprise comme unité de mesure au sens de séquence entre deux ponctuations fortes.

Enfin, le dernier préalable concerne la ponctuation dont N. Catach a opportunément rappelé qu'il s'agit d'un sujet longtemps négligé malgré sa place dans l'énonciation, mais amplement traité par les grammairiens alexandrins et par les humanistes 21. Et notamment par Cassiodore de Sicile dans les *Institutiones* pour qui les signes de ponctuation "sont comme les guides du sens et les lumières des mots, aussi instructifs pour les lecteurs que les meilleurs commentaires". N. Catach élargit ces remarques en lui faisant jouer un rôle de metteur en scène qui donne une profondeur de champ à la parole écrite, et souligne que nous parlons avec autre chose que les mots, avec nos poumons, nos mains, tout notre corps. Quintilien n'a pas dit autre chose. Nous avons déjà relevé que dans *l'actio/recitatio*, il accorde une place essentielle au visage, à la voix, à la gestuelle et que cette oralité nous échappe à l'exception de quelques indications éparses. La ponctuation pourrait-elle nous restituer une part de

19. J. DANGEL, *La phrase oratoire chez Tite*. Live, Paris 1982, p. 9.

20. *Ambitus, circuitus, circumductio, colon, collocatio, complexio, comprehensio, continuatio, conversio, dictio, elocutio, iunctura, membrum, oratio, orbis, ordo, periodus, schema, sententia, sermo, structura*. F. CHARPIN, *op. cit.* p. 65.

21. N. CATACH, Présentation de la Table Ronde tenue en 1978, *Langue Française* 45, 1980, p. 3.

tout cet ensemble ? Mais que penser de celle qui est fournie dans les éditions ?

Ce qui entre dans le texte sous forme de point, point d'interrogation, point d'exclamation, point virgule, virgule, tiret, parenthèse, guillemets, on le doit à de multiples interventions ; à l'auteur, aux copistes et surtout à la traduction et aux éditeurs puisque ce sont eux qui ont cherché à éclairer le texte de cette manière. Nous savons ce qu'il faut penser des manuscrits. Sidoine Apollinaire regrettait aussi bien la rareté de la ponctuation dans certaines copies que la présence de barbarismes²².

Les progrès de la lecture visuelle au détriment de la lecture oralisée ont contribué au développement de signes clarificateurs et ont modifié les données de la ponctuation. Comment dès lors restituer les pratiques des orateurs ? Béauzée indique que l'ancienne ponctuation a pour unité syntaxique la période qui est une unité de pensée totale²³. Mais différencier les périodes, les membres ou les incises, n'est-ce pas précisément ce qu'on fait les éditeurs²⁴ ? Ces quelques réflexions m'ont donc conduit à prendre en compte malgré tout la ponctuation forte, bien qu'il y ait là le résultat d'une interprétation. Il s'agit donc des points, des points d'exclamation et des points d'interrogation. Il était impossible non seulement de se priver d'un repérage commode mais aussi d'un outil dans l'analyse de la dynamique du discours. La confrontation des éditions ne montre d'ailleurs pas de différences dans ce domaine. E. et W. Baehrens, R.A.B. Mynors, V. Paladini et P. Fedeli s'accordent sur ce point. Pour tenter par la suite une étude des rythmes du discours, la phraséologie constituait une base de départ. Il fallait une unité de mesure.

22. Il félicite une de ses relations "Dans les copies qui seront passées entre vos mains, on ne pourra en effet blâmer ni la rareté de la ponctuation ni la fréquence des barbarismes" SIDOINE APOLLINAIRE, *Lettres*, IX, 11, 6.
23. Voir à cet égard le compte-rendu de la Talbe Ronde sur la ponctuation de C. GRUAZ, *op. cit.*, p. 9. Marius Victorinus indique deux signes, le point et le point-virgule.
24. F. Charpin souligne que "les catégories purement linguistiques sont étrangères aux Anciens. Les Anciens ignorent ce qu'est la phrase parce qu'ils ignorent la syntaxe et que cette donnée est absente de leurs analyses". Il ajoute que pour sa part il a "admis *a priori* que les phrases étaient convenablement découpées par les éditeurs : hypothèse de travail sur laquelle il est toujours possible de revenir" F. CHARPIN, *op. cit.* p. 51.

L'indicateur de la ponctuation fournit cette possibilité de repérage qui ne présente pas de caractère différent d'une édition à l'autre. Ajoutons qu'il s'agit d'hypothèse de travail, et d'un simple instrument de mesure.

Les éditeurs ont introduit par ailleurs des segmentations du texte. La division en chapitres et paragraphes facilite les références depuis W. Baehrens. La numérotation par 3 chiffres : numéro du panégyrique, numéro du chapitre, numéro du paragraphe remonte en effet à la deuxième édition Teubner en 1911. W. Baehrens a repris ici l'idée de segmentation de l'édition de C. Schwartz et W. Jaeger de Nuremberg en 1728, qui avaient déjà voulu indiquer les étapes du déroulement du texte. Pas plus que pour la ponctuation, il ne m'a paru efficient de négliger la saisie de ces séparateurs et de repères utiles.

II - CORRESPONDANCES

La saisie informatique a permis d'obtenir une base de départ pour les investigations dont seules quelques-unes ont été retenues dans cet ouvrage. Décomptes fréquentiels, listes alphabétiques, repérage de la situation des mots dans les phrases. Elle a été effectuée au Centre de Calcul de l'Université de Franche-Comté²⁵. L'informatisation décompose la surface textuelle sur laquelle l'historien a coutume de travailler et change la perspective quand il se trouve devant la totalité des mots des discours et quand il peut connaître leur place exacte. L'attention que requiert l'utilisation de ces listes n'est plus du tout celle de la lecture sélective qu'il pratique habituellement. Ce décapage oblige à beaucoup de précision. L'observateur peut ainsi fonder des investigations immédiates sur les spécificités lexicales de chacune de ces œuvres. Les décomptes fréquentiels fournissent les éléments d'une première appréciation sans que la subjectivité de l'observateur intervienne. Ces index hiérarchiques, matériaux fiables et exhaustifs apportent une aide précieuse à la lecture, constraint à de constants voyages entre le texte et ces indices. Ils permettent de confronter les occurrences lexicales du *corpus* avec d'autres, et à cet égard, la simple comparaison entre les listes de

25. La mise au point des programmes a été faite par H. Guyennet en 1977. Les données statistiques peuvent être consultées au Centre de Recherches d'Histoire Ancienne de l'Université de Franche-Comté. M.C. L'HUILLIER, *op. cit.* T. 3.

fréquence et le dictionnaire fréquentiel établi par le Lasla de Liège²⁶ fait apparaître des différences pour les dix mots les plus fréquents. Les substantifs les plus usités sont les suivants²⁷ :

Panégyriques			Dictionnaire fréquentiel du LASLA (prose)		
Ordre		Nombre	ordre		Nombre
1	<i>imperator</i>	262	1	<i>res</i>	2519
2	<i>res</i>	239	2	<i>animus</i>	2025
3	<i>princeps</i>	149	3	<i>rex</i>	1281
4	<i>virtus</i>	125	4	<i>locus</i>	1259
5	<i>imperium</i>	118	5	<i>pars</i>	1208
6	<i>republica</i>	103	6	<i>homo</i>	1151
7	<i>animus</i>	102	7	<i>hostis</i>	1122
8	<i>homo</i>	100	8	<i>dies</i>	1086
9	<i>tempus</i>	92	9	<i>virtus</i>	1956
10	<i>victoria</i>	89	10	<i>deus</i>	905

L'ordre d'apparition se trouve modifié, mais on retrouve quatre vocables dans les deux *corpus* : *res*, *virtus*, *animus*, *homo*. Le lexique politique domine davantage dans les éloges, échantillon spécifique et restreint de 259 lemmes tandis que l'enquête du Lasla porte sur 13077 lemmes issus d'auteurs variés : César, Cicéron, Salluste, Sénèque, Tacite, Tite-Live, Vitruve. On notera la substitution de *princeps* à *rex*, de *victoria* à *hostis*.

Les adjectifs et les pronoms surtout témoignent des différences. Fort éloigné dans le dictionnaire, *tuus* apparaît ici au septième rang. *Tu* passe du vingt-cinquième rang au cinquième. *Ille* du neuvième au sixième. *Ego* du vingt-cinquième au vingtième. La personnalisation du discours se manifeste clairement dans ces fortes présences. En ce qui concerne les verbes, *esse* arrive en tête dans deux *corpus*, mais le classement change :

26. *Dictionnaire fréquentiel et index inversé de la langue latine*, Lasla, Liège 1981.

27. J'ai opéré une lemmatisation des occurrences.

Dans les panégyriques	Dictionnaire du Lasla
2. <i>videre</i>	2. <i>posse</i>
3. <i>posse</i>	3. <i>facere</i>
4. <i>facere</i>	4. <i>dicere</i>
5. <i>dicere</i>	5. <i>dare</i>
6. <i>habere</i>	6. <i>habere</i>
7. <i>credere</i>	7. <i>videre</i>
8. <i>debere</i>	8. <i>velle</i>
9. <i>gubernare</i>	9. <i>agere</i>

Les verbes voir, croire, gouverner l'emportent largement.

Ces indices attirent l'attention sur des vocables qui en fin de compte définissent le champ de la rhétorique officielle des troisième et quatrième siècles au niveau lexicologique, avec les micro-structures de leur organisation, leurs relations, les macrostructures du dispositif, ils constituent un point de départ pour d'autres analyses. Ils incitent en effet à poursuivre plus avant l'investigation pour tenter de saisir les effets de sens qu'ils produisent et les images qu'ils dessinent à leur manière. La célébration procède du déroulement narratif de thèmes révélés notamment par les fréquences. Et surtout les fréquences désignent un lieu à travailler. Il ne s'agissait pas seulement de limiter cette recherche à la constitution d'inventaires de signifiants mais de saisir les discours dans leurs relations. C'est pourquoi une instrumentation a été mise en œuvre. Celle de l'analyse factorielle des correspondances a permis de déceler une géographie verbale classificatrice²⁸ : sur l'un des axes où chronologie et fréquences sont mises en relation, on peut en déduire un emploi de plus en plus stéréotypé du vocabulaire, une redondance et un enfermement, un tassemement à la fin de la période. Le même axe individualise les discours III, V, XI et XII, tandis que l'axe 3 souligne la forte originalité du V (Eumène) et de C. Mamertin (XI) par rapport aux autres.

Cette analyse livre donc de précieuses indications sur les caractéristiques lexicales et donne une identité spécifique à certains discours comme le second, le troisième, le cinquième, le onzième tandis que d'autres se fondent au sein de groupes moins

28. Elle a été effectuée au Laboratoire MIS de la Faculté de l'Université de Franche-Comté. Je n'en propose ici que quelques conclusions. Voir l'étude complète dans ma thèse. M.C. L'HUILLIER, *op. cit.* TI, IIe partie, chapitre III.

bien définis. Elle fournit d'autres indications sur les choix lexicaux commandés par les conditions de production et la thématique générale, elle fait apparaître le prédominance dans ces relevés d'un champ politique et militaire, la présence de connecteurs de l'argumentation. D'autre part, cette instrumentation attire l'attention sur la situation de communication qui affleure dans l'énoncé, sur l'oralité de *l'actio* sur la forme d'information qu'est la *deixis*. En effet une très forte personnalisation indique la tension établie entre le locuteur et récepteur en 291 par le premier Mamertin, par Eumène et par C. Mamertin. De nombreux pronoms personnels émaillent les discours, la succession du Je/Tu ou du Nous inclusif exprime la forme de la régulation, le rapport établi par l'orateur avec l'empereur et le monde, particulièrement dans les exordes et les péroraisons signifiant la connivence dans le jeu discursif. De même la récurrence des appellatifs comme *sacratissime*, *auguste*, rarement du nom propre, fixe les protagonistes dans leur jeu de rôle, incitant à poursuivre l'étude systématique des adresses et des péroraisons.

III - STRUCTURES ET RYTHMES

On commence dès lors à mieux comprendre les mécanismes élémentaires de cette dramaturgie de la parole qui se précise encore lorsqu'on étudie les procédés mis en œuvre dans la *dispositio*, qui relèvent d'autres stratégies discursives, et déterminent l'argumentation. Les auteurs en ayant effacé les traces, il devient nécessaire de procéder à des opérations de repérage des structures de ce dispositif. Les chapitres figurant dans toutes les éditions récentes ne sont en aucune manière liés à la dynamique du discours. Il faut donc intervenir à la fois sur le signifié et sur le signifiant puisque derrière l'énoncé se dissimule le travail de composition qu'il convient de faire affleurer. Les éloges sont construits suivant des normes formelles qui ne sont pas propres seulement au genre épидictique mais qui appartiennent à tous les discours ; la *dispositio*²⁹ fournit un cadre général.

Il faut "instruire, émouvoir, plaire"³⁰. Ces trois fonctions s'expriment dans la composition générale en quatre parties pour

29. Martianus Capella résument les formules antérieures déclare qu'il s'agit en somme du plan. "*Disposito est quae ordinem rebus attribuit*". MARTIANUS CAPELLA, *Noces de Philologie et de Mercure*, VX, 442.

30. QUINTILIEN, *Institution oratoire*, III, 5, 2.

le discours judiciaire. Exorde, Narration, Confirmation et Péroraison qui ici se limitent à trois. L'exorde qui a pour objectif de rendre l'auditoire attentif et bienveillant³¹, la narration qui expose les faits et la péroraison qui résume le discours et doit émouvoir le public. Il s'agissait donc dans un premier temps de repérer ce dispositif en essayant de mesurer comment les auteurs des panégyriques utilisaient ces normes. Ce qui permettait d'observer ressemblances ou différences éventuelles dans le maniement des structures. Mais cela supposait résolu le problème du critère de la mesure. Comment procéder au choix ? On retrouvait à ce moment, les questions méthodologiques évoquées plus haut, la sélection de l'instrument de mesure et le découpage du texte implique des critères de jugement personnel.

Le choix du mot, unité graphique comme unité de mesure, m'a semblé aussi opératoire que la mesure en nombre de lignes ou de caractères. Il va de soi que les mots sont de longueur inégale et *a fortiori* de valence inégale. Les mots courts se différencient des mots longs. Il est donc vrai que leur poids intervient dans le discours. Cependant, nous avions déjà pris comme outil d'analyse le mot dans ses fréquences et d'autre part la distribution des mots courts ou longs dans chacun des textes n'étant pas prise en compte, l'aléatoire leur était commun. Au total la différence entre mots courts et mots longs n'interviendra pas dans l'analyse puisque c'est le nombre de mots graphiques qui a été retenu. L'instrument de mesure étant le même pour les textes, les inconvénients sont secondaires.

La deuxième difficulté tient à ce que l'on fait apparaître de la structure du discours. En l'absence de divisions sûres données par les orateurs eux-mêmes, il fallait nécessairement intervenir sur le texte et se fonder sur un jugement fondé en grande partie sur la subjectivité du chercheur. Ce travail de repérage a été fait par E. Galletier, le seul éditeur à avoir choisi de mettre clairement en évidence les divisions du discours tant rhétoriques que thématiques³².

J'ai confronté son analyse à la mienne. Dans la presque totalité des cas, les parties qu'il a définies correspondent à mes conclusions. J'ai donc repris ces divisions pour la commodité du

31. E. Galletier distingue de l'exorde une proposition qui annonce le plan du discours et les thèmes traités, la *partitio* de Quintilien en quelque sorte.

32. La Patrologie de Migne donne des divisions en général en deux parties auxquelles s'ajoutent l'exorde et la péroraison.

repérage. Les difficultés les plus sérieuses qui relèvent de la nécessité des choix et les divergences de lecture et d'interprétation sont les suivantes : en II, IX, et II, XII. En VI, VII, en VII, XXI et en IX, XXVI les coupures sont contestables³³. Dans quatre cas il est possible de trancher différemment. Le dispositif rhétorique aussi bien que la thématique peuvent prêter matière à discussion. Cela provient de la difficulté que certains orateurs ont éprouvé à construire leur plan pour des raisons diverses. Soit parce qu'ils ont réemployé une partie d'un texte déjà mis en œuvre auparavant et non prononcé, soit parce que les transitions développées sont particulièrement complexes. Il est clair que la subjectivité entre pour une part dans les éléments retenus au titre de la structure ou de la thématique. A ce niveau de l'analyse, il est impossible d'y échapper.

Nous ne retiendrons ici que quelques constatations. Les relevés effectués à partir du nombre de mots par phrases, par partie du dispositif rhétorique, par thèmes indiquent le partage du temps discursif qui permet de mieux rendre compte des relations entre la structure de l'éloge et les orientations de la politique de chacun des empereurs concernés. En premier lieu les modalités de l'assertion par le recours à la forme interro-emphatique intervient dans toutes les parties de l'éloge. Elle module le jeu des personnes par l'intonation qui indique la ligne mélodique. L'analyse de la fonction perlocutoire montre que cette théâtralisation intervient fortement en II, III, IX et XII, qu'elle est faible dans les remerciements. D'autres éléments du rythme ont ensuite été étudiés pour détecter les pulsations de la chaîne parlée en laissant de côté la prosodie, mais en utilisant une unité de mesure le nombre de mots par phrase. Choix qui offrait l'avantage de constituer un invariant pour confronter l'ensemble des cadences de ces structures.

Ces investigations font apparaître des règles de construction générales et une typologie : si la longueur des textes augmente considérablement, celle des phrases diminue avec la chronologie ; Eumène et C. Mamertin se situent à l'opposé de la moyenne du *corpus* (24 mots par phrase) et en utilisent respectivement 35, 10 et 17, 86.

33. Martianus Capella distinguait trois moments dans l'épilogue du discours judiciaire. Il n'était donc pas rare de trouver une péroration en trois parties, MARTIANUS CAPELLA, *Noces de Philologie et de Mercure*, V, 565-566.

De longues périodes caractérisent le début des discours qui commencent ainsi sur un rythme lent, ainsi que les péroraisons où le débit se ralentit. Les contrastes s'avèrent particulièrement nets pour les discours de la Dyarchie-Tétrarchie dans l'agencement des césures entre les parties du dispositif rhétorique. La narration fait alterner en phrases généralement courtes des récits de campagnes et les lents développement de l'exposé de la religion impériale (Annexe IV).

Chez Mamertin et Pacatus, elle revêt un caractère plus haché, chez Eumène plus ample. Véritables cadences logées à l'intérieur du dispositif de la structure rhétorique et de la dynamique, ces segments par leur longueur, indiquent les moments de tension et de relâchement de l'auditoire, la recherche de l'équilibre entre les épisodes et les tableaux d'une part, et les solennelles assertions de la politique impériale d'autre part.

Il n'a été retenu dans cette présentation que des indications de tendances. Ces préliminaires dérouteront sans doute car je n'ai pas cherché à éviter les méandres méthodologiques sans développer les analyses. Pour une raison simple. L'étude qui va suivre résulte de ces procédures. On est donc en droit de demander des comptes dès lors qu'on ne dispose pas des données statistiques qui ont servi de point de départ à ces approches de la dramaturgie de la parole. A commencer par le nom même que les orateurs donnent à leur travail : *oratio* ou *sermo* indifféremment ; quelquefois *dictus* mais jamais *panegyricus* que la tradition a transmis cependant³⁴.

34. On relève les occurrences suivantes à tous les cas d'*oratio*.

II III IV V VI VII VIII IX X XI XII
2 2 2 2 1 3 2 1 7 4 2

et de *sermo* dont les occurrences se distribuent ainsi :

III IV VI VII IX X XII
2 3 2 2 1 2 4

ainsi que 3 occurrences de *dictum* et *dictu* en III, IX, XII.

DEUXIEME PARTIE

LA CÉLÉBRATION

Premier Chapitre

Stratégies de communication

I - ESPACE - TEXTE, ESPACE - TEMPS

L'enregistrement informatique du *corpus* laisse apparaître que les auteurs des panégyriques gaulois ont utilisé un total de 46300 mots-unités graphiques regroupés en 2095 phrases. Nous ne disposons pas d'éléments de comparaison avec les œuvres contemporaines de cette nature¹.

Lorsqu'on observe les données ainsi obtenues, elles confirment les différences remarquées à la lecture. Elles en précisent la diversité. La longueur des discours varie beaucoup². Mamertin et l'auteur anonyme d'Autun qui remercie Constantin ont laissé des textes courts, respectivement 2679 en II et 2521 mots en VIII. L'objectif avoué de l'un d'entre eux "J'aime mieux faire court que d'être ennuyeux" (VII, 1, 3) est donc atteint. Nazarius et surtout Pacatus, l'auteur qui succède à Pline dans les manuscrits développent largement les éloges et se montrent beaucoup plus prolixes, en utilisant 6315 et 9220 mots. D'une façon globale le simple relevé des occurrences montre une évolution grossièrement chronologique. La brièveté caractérise les premiers discours tandis que les derniers s'allongent considérablement ; les auteurs développent alors amplement le panégyrique.

On ne peut faire que des hypothèses sur les raisons de cet allongement. Est-il lié à la modification du cérémonial aulique ?

-
1. Se rapporter à l'annexe 1. Dans un genre différent, J. Marriot relève dans l'histoire Auguste que pour un total de 107618 mots (*words*), la longueur des textes varie entre 2606 (*Gallicanus*) et 31593 (*Capitolinus*), *loc. cit.* p. 75. César emploie 45749 occurrences de 3293 mots dans le *De Bello Gallico* (R. LECROMPE, *Caesar, Index Verborum*, Hildesheim, New York, 1968). Les relevés du Lasla indique 8304 occurrences dans la *Consolatio ad Marciam* de Sénèque, 14263 dans les *Géorgiques* de Virgile.
 2. Si nous prenons comme unité de référence la moyenne théorique des mots par texte, obtenue en divisant le nombre d'occurrences, 46300, par le nombre de textes, 11, c'est-à-dire 4200 mots, deux groupes apparaissent. Les panégyriques II à IX, prononcés entre 289 et 313 se situent au-dessous ou à proximité de la moyenne (2679, 3008, 3265, 2984, 2483, 4155, 2521, 4293). Les panégyriques X, XI, XII de 321 à 389 la dépassent largement (6315, 5377, 9220).

Est-il dû aux conditions particulières de production de chaque éloge ? Les victoires, les remerciements, les anniversaires se célébrent-ils différemment ? Doit-on l'attribuer à la réécriture de certains après la cérémonie ? Peu d'informations précises nous sont parvenues sur ce point, on l'a vu précédemment³.

Il est plausible de penser que le texte puisse être réécrit, modifié et allongé surtout, si l'on se réfère au travail de Pline sur la *Gratiarum Actio* adressée à Trajan dont la longueur atteint le double du discours de Pacatus faisant l'éloge de Théodose en 389. Introduire le long éloge de Pacatus, à la suite de celui de Pline rend plus sensible la différence du Bordelais avec ses prédecesseurs plus brefs. L'auteur de ce florilège, en le faisant valoir, induit l'*exemplum* littéraire et l'*exemplum* politique, entre les espagnols Théodose et Trajan. Ce dernier éloge est divisé en 47 chapitres, l'œuvre de Pline en comprend 95. Aucun des discours n'atteint cette ampleur. L'importance que Pline attribuait à son travail s'inscrit dans la stratégie politique de Trajan. Elle exigeait à ses yeux un développement inaccoutumé, d'où le remaniement de l'œuvre primitive. L'obligation du renouvellement constant des éloges en relation avec les modifications du cérémonial aulique n'impliquaient pas nécessairement un tel travail. M. Durry a émis, sans preuve, l'hypothèse qu'ils n'étaient pas prononcés⁴. En revanche les indications fournies par certains auteurs permettent d'affirmer que ces œuvres étaient rédigées et préparées pour être lues ou récitées, les mots du discours prononcés⁵.

La durée de la *recitatio* est difficile à évaluer. Trois séances d'une heure chacune ont été nécessaires à Pline on le sait. Mais en règle générale le temps du discours appartient à cette oralité plus difficile à apprécier que le débit des hommes politiques ou celui des présentateurs de journaux télévisés⁶. Leurs contraintes

3. Première partie, chapitre 1.

4. "Les remerciements de Mamertinus, *De consulato suo*, à Julien en 362 (*Pan.* III) et d'Ausone à Gratien ne doivent pas vraiment avoir été prononcés". M. DURRY, *Panégyrique de Trajan*, note 6, p. 4, Paris 1938.

5. SYMMIQUE, *Lettres* I, XIII ; I, XV ; I, XLIV ; I, LII ; I, XCV. PLINE, *Lettres*, III, VII.

6. Les contraintes de l'audiovisuel ont incité les spécialistes de la communication à étudier l'élocution et à mesurer le débit des hommes politiques. Les journalistes font aussi l'objet d'une telle attention. Ainsi

sont totalement différentes. Le débit de l'orateur pour stéréotypés que soient ces discours et notamment la structure rhétorique, dépendait aussi de sa personnalité. D'autre part nous ignorons les effets recherchés et un grand nombre des phénomènes mélodiques qui constituaient une véritable stratégie de la parole. Aussi une appréciation de la durée réelle de la *recitatio* est-elle une gageure⁷. Il nous reste les mots. Les plus longs des éloges sont aussi les derniers, les plus récents dont les auteurs sont connus : C. Mamertin en 362, les bordelais Nazarius en 321 et Pacatus en 389. L'allongement des discours doit être donc mis en relation avec leur notoriété et les capitales qui les accueillent.

D'autres facteurs interviennent dans la longueur des discours. L'occasion qui les suscite et donc plus généralement les conditions de production déterminent une durée variable. La comparaison entre le type de l'éloge et la thématique d'un côté et la longueur de l'autre le prouve. On observe en effet que les deux discours les plus courts, qui émanent d'auteurs inconnus, sont aussi consacrés à des événements très particuliers. Le VIe consacre en 2483 mots le mariage de Constantin et de Fausta. Dans le VIIIe un orateur d'Autun remercie en 2521 mots Constantin pour des allégements fiscaux. Eumène propose en 2984 mots de restaurer les Ecoles d'Autun. Il s'agit dans ces occasions de discours brefs. La célébration de victoires dans les cas de guerres civiles méritent un éloge plus étoffé si l'on en juge par le VIIe (victoire de Constantin sur Maximien), les IXe et Xe (victoire sur Maxence) et le XIIe (victoire de Théodore sur Maxime). Ils constituent le groupe des discours les plus longs : 4155, 4293, 5315 et 9220 mots. La politique générale l'emporte alors dans la conception du recueil.

L'espace et le temps des discours s'insèrent dans les structures prédéterminées du dispositif rhétorique ou spécifiques de la thématique propre à l'auteur et au moment de la célébration. Nous avons cherché à faire apparaître comment les panégyristes

V. Giscard d'Estaing se différencie de son adversaire F. Mitterand à la télévision par un débit plus rapide : 132, 9-162, 6 mots/minute pour le premier, 128-132, 8 pour le second. Voir J.M. COTTERET et *alii*, **GISCARD - MITTERAND**, Paris 1976, tableau 3.

7. Si l'on veut la tenter, on peut évaluer à plus de 90 minutes la *recitatio* de Pacatus, 45 minutes, celle du IXe, 25 minutes celle du second au minimum.

manient les règles traditionnelles et la norme dans lesquelles ils intègrent leur énoncé en mesurant leur part respective⁸ en nombre de mots figurant dans chacune des parties du discours.

Des règles anciennes fixent une organisation au déroulement du discours. Le démonstratif, comme les autres genres, obéit à un plan qui résulte de l'analyse des mécanismes de la persuasion. La mise en place d'une stratégie de communication se traduit par la séparation et l'individualisation de moments dans le déroulement de la *dispositio*. Le temps et l'espace discursifs se partagent ainsi en un exorde, destiné à attirer et retenir l'attention⁹, à préparer l'auditoire en quelque sorte à entendre ce qu'il va écouter ; un développement logique de l'argumentation, c'est la thématique ordonné selon l'occasion qui suscite l'éloge ; la péroraison qui conclut et assène le sens, redouble la signification du message essentiel.

Ces cadres de la division ne laissent sans doute pas de place à l'innovation¹⁰. Ce n'est pas elle qui s'avère pertinente dans ce cas au demeurant, mais plutôt la façon dont se manifestent les spécificités de chacun des auteurs dans l'étroite marge de manœuvre qui leur est laissée. On n'en est que plus intéressé par l'habileté des orateurs gaulois qui évitent de reprendre la grille des modèles avant de se conformer très précisément aux schémas habituels du genre. Contrairement par exemple à Julien dans le panégyrique de Constance, qui énumère laborieusement les dispositifs à mettre en œuvre et annonce qu'il va s'y conformer. Lourdeur et maladresse du philosophe mal à l'aise dans l'entreprise de célébration ou humour caché ? Les professionnels du discours panégyrique se tiraient bien mieux d'affaire.

On remarque dans l'ensemble du *corpus* une grande disparité dans le traitement et l'utilisation des parties du discours. Le dispositif rhétorique fournit un cadre général que les auteurs manient très diversement. Des panégyristes comme le premier Mamertin ou l'anonyme de 307 donnent peu d'ampleur à leur

8. Voir annexe 1.

9. L'objectif est de rendre l'auditoire attentif, docile, bienveillant : M. CAPELLA, *op. cit.*, V, 545-549.

10. Les traités de rhétorique accordent une place importante à la composition, mais ne précisent pas l'importance quantitative des parties du discours. Quintilien consacre un long développement à l'exorde dans le livre IV de l'*Institution oratoire* ; la péroraison est étudiée au livre VI. Leur style ne doit pas ressembler à celui de l'argumentation.

narration, qui se limite environ aux deux tiers du texte. L'autre tiers se partageant de façon inégale entre l'exorde et la péroraison. A l'opposé les autres auteurs consacrent plus des trois quarts de leur éloge à la narration.

On observe ainsi que la moyenne du *corpus* se situe pour l'exorde à 10, 60 % ; à 2, 12 % pour la proposition. L'ensemble de ces éléments initiaux atteint un pourcentage de mots du texte supérieur à 10 % : 12, 76 %. Le développement de la thématique dépasse donc les trois quarts des mots utilisés (78, 28 %). La péroraison se révèle plus brève que les prémisses, même en retirant à ces préliminaires l'annonce de la division que constitue la proposition, puisque la fin du discours n'atteint pas 10 % en moyenne : 8, 74 %.

Des groupes se détachent par rapport à ces moyennes. Dans les panégyriques IV, VII, IX, X, XI, XII, l'exorde s'achève brièvement. La proposition qui disparaît en VII, IX, X et XI, s'avère courte en V et VI. L'ensemble de ces préliminaires, exorde et proposition, présente donc un caractère de brièveté dans les six discours IV, VII, IX, X, XI, XII, c'est à dire la majorité des discours du *corpus*, parmi lesquels se trouvent les plus récents.

Les panégyriques II, III, V, VI, VIII annoncent leur développement par un exorde long, une proposition importante. Mamertin et Eumène figurent parmi ces auteurs qui s'attardent volontiers en insistant sur ce moment où ils savent que l'attention leur est acquise. La différence s'avère considérable entre ces deux groupes et traduit des stratégies fort différentes. L'exorde prend une place considérable dans les discours-programmes de la Dyarchie et jusqu'à Constantin où les orateurs se voient contraints dès les prémisses, d'expliquer une nouvelle donne.

Inversement la péroraison s'abrège ou s'allonge suivant les cas. Elle est courte en III, V, VIII, X, XI, XII. Elle s'étire en II, IV, V, VII, IX. Dès lors, la narration prend une place variable en fonction de ces deux éléments initiaux et terminaux. Courte en II, III, VI et largement inférieure à la moyenne, elle prend de l'ampleur au contraire dans les autres textes et sa longueur se prolonge en corrélation avec la chronologie pour atteindre plus de 85 % du discours en IX, X, XI, XII.

II - L'ORALITÉ RETROUVÉE

La dynamique discursive résulte du dispositif général qui fixe les lieux et moments stratégiques de l'argumentation. Elle procède également de la mise en place d'autres mécanismes analogues et complémentaires. Parmi eux le jeu de protagonistes et leurs relations.

L'analyse factorielle des correspondances à partir des hautes fréquences définit une géographie verbale des discours, attire l'attention sur la déictique et le mode dialogique de communication. L'étude de la récurrence lexicale fournit des indicateurs dans ce domaine, les pronoms ou les adresses.

Le procédé discursif de l'adresse vise à établir dans les conditions particulières de l'oralité un contact plus étroit entre le destinataire et le/les destinataire(s), l'orateur et l'empereur ou son représentant d'une part et le public d'autre part. Il s'agit quelquefois également d'évoquer un autre interlocuteur fictif, éloigné, une ville comme Rome, ou les dieux. La répétition de ces adresses redouble la présence/absence et interpelle constamment l'auditoire car le locuteur utilise une formule courte qui rompt le rythme du récit et martèle le signifié et/ou le signifiant pour l'inscrire dans l'esprit du récepteur. Cette formule, qui varie d'un auteur à l'autre, est choisie parmi les éléments de la titulature impériale. Nous ne retiendrons ici que les formules repérées par leur fréquence, composées d'un ou deux vocables, ou exceptionnellement d'un segment plus long. Ce procédé doit être considéré comme l'une des opérations mais non la seule, qui vise à établir la connivence. L'emploi et la distribution de Je/nous et du Tu/vous découle également de cette recherche de la personnalisation du discours.

La célébration impériale passe en premier lieu par une abréviation de la titulature qui tient du slogan. L'usage, la disparition ou la répétition des formules au long du discours ou dans l'ensemble du *corpus* permet de saisir une évolution des choix de la propagande impériale au niveau discursif.

L'examen de chacun de ces textes¹¹ révèle que le premier orateur s'adresse à Maximien en usant uniquement du mot *imperator*, seul ou accolé à *invicte* et surtout à *sacratissime*. Les formules se placent surtout au début et à la fin du discours

11. Voir annexe 3.

(chapitre I-VI-VII-VIII-XI-XIII-XV). Neuf adresses au total pour un texte de 104 phrases. Mamertin se trouve ainsi dans une moyenne par rapport au reste du *corpus*, de même que le suivant (15/124). Identité d'auteur ou slogan imposé sous la Dyarchie, les adresses présentent dans le troisième panégyrique une grande similitude avec le précédent discours. On observe la même préférence pour *imperator* ou *sacratissime imperator* (10 occurrences) en I-III-V-VII-VIII-XIII-XIX. Le vocatif *Maximiane* intervient deux fois, ainsi qu'*invictissimi imperatores* (en XI) et *optimi imperatores* (en XVIII). Le ton change naturellement avec le panégyrique de Constance en 297. La célébration du César passe par le rappel de son titre à tous les chapitres, associé le plus souvent à *invicte*. Vingt-quatre mentions au total pour 108 phrases. Le procédé devient encore plus systématique. À la fin du discours, dans la péroraison, l'auteur évoque et nomme trois des souverains de la tétrarchie (chapitres XX-XXI). Maximien avait déjà été mentionné en IV, XIII : *Domine Maximiane, imperator aeterne*. Mais pour le reste il se contente de marteler constamment le titre, sans mentionner le nom.

En 298, Eumène ne s'adresse pas à un empereur ou à un César mais au gouverneur de la Lyonnaise. Lui aussi fait intervenir le titre du récepteur dans tous les chapitres. On relève ainsi 16 *vir perfectissime*. La répétition atteint le 1/4 du discours, 20 formules pour 80 phrases. Comme dans le discours précédent l'auteur élargit la célébration en accordant à la tétrarchie souveraine l'hommage qui lui est dû. *Diocletiane Auguste, Maximiane Invicte, Domine Constanti, Maximiane Caesar*. Galère cette fois est évoqué.

La formulation des adresses se modifie ensuite. Est-ce en raison de l'aspect familial de l'événement de 307 que l'épithalame VI répète fréquemment les noms de Maximien et de Constantin ou de la situation politique générale ? Toujours est-il qu'on relève 10 *Maximiane* et 7 *Constantine*, associés à *Imperator*, ou à *Auguste* (3) *Aeterne* (3) *Sacratissimi* (2). L'auteur les multiplie puisque sur un discours de 101 phrases, on compte 26 adresses. Plus du quart, comme dans le précédent. La nouveauté ici réside dans l'aspect incantatoire de ces répétitions du nom, présent dans tous les chapitres. On remarque en outre des formules originales par rapport au texte précédent. L'éternité des empereurs figure dans la titulature des deux empereurs, ainsi que *Maximiane semper Auguste* et *Constantine oriens imperator*, hapax dans le

corpus. La seule allusion aux empereurs divinisés dans le *corpus* se trouve dans le panégyrique VI : *Dive Constanti* se réfère à la *consecratio* du père du nouvel empereur.

En 310, le panégyrique VII célébrant Constantin utilise moins les adresses : 14 pour 180 phrases (7, 7 %). Mais ici aussi l'auteur privilégie le nom de l'empereur. Douze *Constantine* se répartissent dans les chapitres II-X-XI-XIII-XVI-XX-XXI-XXII et le titre *Imperator*, tandis qu'une seule mention est faite de *sacratissime Imperator*.

L'orateur d'Autun qui adresse des remerciements à Constantin en 312, utilise davantage le procédé. Dix-sept adresses pour 109 phrases (15, 59 %), et joue sur la répétition d'*Imperator*, trois fois associé à *sacratissime*. Il termine son discours par *Imperator Auguste* tandis qu'il l'avait commencé par *sacratissime*. C'est encore essentiellement à l'*Imperator* qu'est adressée la célébration de la victoire sur Maximien en 313. Vingt-cinq formules s'échelonnent dans les 196 phrases (12, 75 %), *Imperator* ou le nom de Constantin attirent l'attention sur l'objet du discours. Il s'y ajoute un original *Fortissime Imperator*, un seul *Sacratissime* et des adresses au Tibre et à Rome. Nazarius en 321 revenant à son tour sur cette victoire dans un éloge consacré aux Césars fait preuve d'originalité. On note chez lui l'absence d'adresse dans les deux premiers chapitres - phénomène unique dans le *corpus*, et la parenté de la première phrase avec une prière. On relève en outre que l'auteur s'adresse à Constantin en personne bien que l'empereur soit absent lors de la cérémonie des quinquennales des Césars. Une seule occurrence dans tout le texte de *beatissimi Caesares* concerne les deux jeunes Césars. En fait tout le discours s'articule autour de Constantin, dont l'éloignement est constamment occulté par la répétition d'*Imperator*, associé ou non à *Maxime* ou *Optime*. *Beatissimi* est un hapax dans les adresses. Le qualificatif *beatus* est pourtant fréquent dans les inscriptions depuis la Tétrarchie 12. Une seule occurrence de *beatissimus* intervient pour désigner Maximien à la fin du discours épithalame. Nazarius se signale aussi par la grande variété des adresses : à des cités comme Rome, Aquilée, Mutina ; à une province, l'Afrique ; à la Fortune ; aux auteurs anciens. Dans les formules (qui prennent place dans 10 % des

12. Cf. A. ARNALDI, *Beatissimus nella titolatura imperiale del IV secolo*, *Epigraphica*, XLIII, 1981, p. 165 sq.

phrases) émergent un *Imperator prudentissime* (en XXIV) et un *praestantissime Imp.* (en XXVII), hapax dans le *corpus*.

Un changement intervient avec C. Mamertin en 362. En premier lieu, Julien n'est jamais nommé dans le discours de remerciements. C'est encore l'*Imperator* qui apparaît, associé à *Maxime* dans 3 occurrences. Mais on remarque l'insistance mise à évoquer Auguste, l'aspect civil du pouvoir, dans un discours de C. Mamertin. En remplaçant *sacratissime* par *sanctissime* le consul met l'accent sur un autre aspect religieux de la personne impériale.

En 389, Pacatus dans son long discours, utilise peu les adresses ; 12 pour 458 phrases, soit 2, 62. On pourrait y voir une indication qui permette d'affirmer que ce discours n'a pas été prononcé, si l'on prend les adresses comme forme spécifique de l'oralité. C'est *Imperator* qui l'emporte. *Auguste* figure au début et à la fin du discours. Aucune autre formule n'intervient dans ce texte.

Il arrive que l'orateur s'adresse à l'empereur formulant surtout son nom. On le constate dans l'épithalame VI et surtout dans le discours VII. Cet usage disparaît après 313. Aucune adresse de ce type ne figure dans les VIII^e, X^e, XI^e, XII^e panégyriques. Si Constantin est fréquemment nommé, ni Julien ni Théodore ne le sont. On peut remarquer que l'interpellation par le nom n'existe pas dans les discours de remerciements (VIII^e et XI^e panégyriques). En revanche les célébrations de victoire font la part belle, tout particulièrement sous Constantin, à ce procédé. La dénomination prolifère dans les discours prononcés sous son règne. Marque d'affection et de reconnaissance, la répétition de son nom prend des allures de martelage propre à une propagande difficile. Son nom est asséné au public dans les moments correspondant à une étape particulièrement délicate. Enfin en ce qui concerne la titulature, l'apostrophe *Principes* apparaît peu. Elle est associée dans deux occurrences à *Invictissimi* (IV^e) et *Sacratissimi* (V^e), ou *Maxime* (X^e). C'est à l'*Imperator*, au général en chef, que s'adressent toujours les orateurs. Tous les discours, sauf ceux qui sont prononcés devant le César Constance ou le gouverneur de la Lyonnaise, multiplient ce signe de reconnaissance. *Imperator* est associé quelquefois à *aeterne* (3 occurrences en VI)
invicte (2 occurrences en II)
maxime (3 occurrences en XI)
optime (2 occurrences en III, IX)

et à des hapax *invictissimi* (1 occurrence en III)
praestantissime (1 occurrence en X)
fortissime (1 occurrence en X)
sanctissime (1 occurrence en XI).

Mais jusqu'en 313, on l'a vu, l'emploi de *sacratissime Imperator* domine, surtout chez le premier Mamertin. Puis lui succèdera *Auguste* déjà employé dans les péroraisons des énoncés de la première période, il revient en 362 et 384. L'aspect civil l'emporte chez Mamertin devant le Sénat, et coexiste chez Pacatus, qui cependant privilégie le général victorieux (9 occurrences de l'adresse *Imperator*) et *Imperator* associé à *Auguste* chez Pacatus.

Ainsi l'apostrophe permet-elle de définir rapidement les choix de contenu des discours et de cerner le programme impérial. Propagande circonstancielle, elle évolue. On observe que dans la totalité des discours prononcés devant ou en l'honneur de l'empereur, c'est le *praenomen*, *Imperator*, qui identifie le récepteur. Le *cognomen*, *Auguste*, apparaît peu sauf chez Mamertin. L'aspect triomphal *Invicte*, *Invictissimi* marque surtout le début du *corpus*. Le caractère sacré du pouvoir impérial est exprimé d'abord par *sacratissime* également dans les premiers panégyriques. Mamertin lui substitue *sanctissime*. Les adresses ne retiennent pas cet aspect par la suite. L'empereur dont il est question est également *optime*, *maxime*, *aeterne*. Cependant les formules valent autant par ce qu'elles retiennent que par ce qu'elles éliminent. La titulature impériale, arme idéologique par excellence, vitrine de la souveraineté, se manifeste dans les adresses sous une forme tronquée. On pourra par ailleurs la retrouver moins abrégée dans certaines péroraisons. Du point de vue de la communication, intervient l'efficacité de ces deux opérations de réduction et de répétition.

La réduction consiste à ne retenir des longues titulatures impériales des troisième et quatrième siècles qu'un condensé, quelquefois même un nom seul en guise d'apostrophe. Ce qui justifie en même temps la répétition fréquente dans les différentes parties du discours. Il y a là deux procédés qui relèvent de la technique de l'art oratoire, qui ont trouvé un plein épanouissement dans le discours politique et le discours publicitaire. Il me semble que jouant à la fois sur l'affectif et l'effet de matraquage, les formules et la répétition de l'apostrophe - fût-ce d'un seul nom font partie du réglage de la distance de la communication et du

domaine du slogan. L'apostrophe n'a plus rien d'un cri de guerre, mais reste toujours signe de ralliement¹³.

Raccourci de la titulature afin de servir de point d'appui dans le discours, elle est aisément repérable par le récepteur pour qui elle constitue à la fois une formule immédiatement mémorisée, et un prêt-à-penser incontestable.

La récurrence tient donc à la fois du procédé discursif et des mécanismes de la propagande politique, donc des techniques de la persuasion. La répétition inlassable peut prêter au ridicule, on connaît cependant l'efficacité des formules les plus éculées ou les plus mensongères. La répétition assène mais elle convainc. Elle enseigne. Elle permet aussi dans le cours de la *recitatio* d'opérer un rapprochement et d'abolir la distance. Mais on reste surpris par l'écart qui existe, du moins sur ce point très limité avec les inscriptions. Ces adresses fort brèves ne donnent naturellement aucune des longues informations contenues dans les inscriptions sur les titres, les salutations, les fonctions. Elles sont conçues simplement dans la perspective réductrice de l'apostrophe. Toutefois des indications diverses notamment chronologiques peuvent découler de cet examen. L'échantillon est réduit mais il ressort quelques renseignements significatifs. On n'y retrouve ni *beatissimus*, ni *Dominus Noster* par exemple fréquent dans les inscriptions. Une seule occurrence dans *Domine Constanti* en V¹⁴. *Invicte*, très fréquent au début, est encore employé en 313 (une seule occurrence dans le panégyrique IX) et disparaît ensuite. Son existence marquée en 310 dans le panégyrique VII confirme les autres témoignages sur le choix de *Sol Invictus* par Constantin entre 310 et 320. Sa disparition chez Nazarius confirme les ordres données aux ateliers monétaires, où la légende *Soli Invicto Comiti* est éliminée. Mais *Victor* qui le remplace dans les inscriptions n'est jamais présent dans les apostrophes. Il apparaît cependant à partir de ce même discours où il figure dans une formule de la péroration. *Aeternus*, utilisé pour la première fois par Dioclétien, figure bien ici, mais dans un seul texte, le VIe. Les panégyriques confirmant également que

13. L'origine gaélique, *Sluagh-Ghairm*, du "cri de guerre" d'un clan a été évoquée par O. Reboul, *Le slogan*, Paris 1975.

14. M. FESTY, Puissances tribuniciennes et salutations impériales dans la titulature des empereurs romains de Dioclétien à Gratien, *RIDA*, 3e série XXIX, 1982, p. 193-233.

Constantin se voit bien conférer le titre de *Maximus*¹⁵. Si le panégyrique IX ne traduit pas dans les adresses l'attribution de ce titre, les derniers mots du texte de 313 le montrent bien :

*Tu sis omnium maximus imperator*¹⁶.

On voit bien ici comment s'effectue la transposition littéraire de la titulature¹⁷, opération discrète mais frappante. Elle n'autorise pas cependant à en rester là. Il faudra aussi chercher ailleurs la traduction littéraire de ces titulatures. Il convient en résumé de situer ces adresses dans la perspective de la *recitatio* et du jeu entre le signifié et le signifiant dans le message récité. Il s'agit donc de replacer plus largement ce qui précède, dans une stratégie globale.

Elles introduisent un rythme et l'on imagine sans peine la gestuelle qui l'accompagnait. Dans cette optique la signification devient alors seconde. L'aspect incantatoire du message sonore l'emporte dans cet acte de parole et fait partie des phénomènes mélodiques dont nous avons perdu un grand nombre. Ici les mots comptent moins que les sons. L'orateur dispose dans ce domaine d'un registre varié : allitération¹⁸, métrique¹⁹. Dans le cas des apostrophes, l'effet doit être voisin de celui de la prière lorsqu'elles sont très fréquentes. Le panégyriste utilise donc de multiples effets musicaux pour émouvoir et toucher son public. La statistique lexicale permet d'en repérer quelques-uns et nous montre que nous sommes ici dans la sphère particulière de l'incantation, dans une rhétorique de la séduction qui s'efforce de jouer sur les sens les plus divers²⁰.

Nommer le destinataire fait donc partie d'un rituel presque magique qui appartient au domaine de l'incitation. Le réglage de

15. LACTANCE, *De la mort des persécuteurs*, 44, 11-12.

16. IX, XXVI, 5.

17. C.I.L. VI, 1140, DESSAU, I.L.S. 692.

18. Un exemple entre mille en VI, VII, 1.

19. "La répétition instaure des relations entre des unités linguistiques de dimensions diverses : phonèmes, mots, groupes de mots, phrases", remarque justement J. EVRARD-GILLIS dans *La récurrence lexicale chez Catulle*, Les Belles Lettres, fascicule 217, Paris 1976, p. 40.

20. Je rejoins les linguistes pour qui le nom propre possède un sens fort et constitue un acte de référence. En dernier sur ce sujet. M. GRIFFE, *Le nom propre et les théories linguistiques*, Colloque *Sens et pouvoirs de la nomination, dans la culture hellénique et romaine*, Montpellier 1989, Université P. Valéry, 1990.

la distance de communication entre dans la stratégie de la persuasion et renvoie à la situation extralinguistique.

Autre point d'appui dans cette logistique, l'utilisation des pronoms personnels que l'analyse des correspondances fournit comme indices également. Utilisés pour abolir les distances et agir sur les motivations, ou pour impressionner en établissant des distances valorisées, ils agissent comme les adresses. Le *je* et le *tu*, le *nous* et le *vous* sont apparus comme caractéristiques de certains des discours.

Les troisième, cinquième et onzième panégyriques laissent apparaître une fréquence élevée et spécifique d'*ego*, *me*, *mihi*, *tu*, *tibi*, *vos*, *vobis*, qui témoignent de la forte présence voulue par l'orateur, du locuteur et du récepteur indice de la tension qu'il imprime au discours. Il m'a paru nécessaire de suivre ces pistes car la fréquence et la distribution de ces pronoms expriment en fait le rapport à l'empereur et au monde voulu par le destinataire. Elles sont intéressantes bien évidemment comme manifestation du sujet mais plus encore comme traduction des relations que l'orateur souhaite faire apparaître, et à ce titre comme représentation du monde politique. Forme de régulation de l'autorité, elles servent de relais et manifestent la volonté d'inclusion ou d'exclusion, en délimitant un monde clos ou en ouvrant le discours sur l'univers. Ces marques nous diront peut-être comment les signes du pouvoir s'inscrivent dans l'énoncé. Dans l'ensemble du *corpus* la répartition des pronoms personnels traduit les stratégies de chacun des orateurs.

Les occurrences de *vos*, *vobis* désignent particulièrement le troisième panégyrique, *mihi* le cinquième et le douzième (*eum* le dixième et onzième), *nos*, *ego* et *me* le discours de Mamertin, *tecum* le douzième, *te*, *tui*, *tu*, *tibi*.

Les fréquences élevées du pronom *vous* *vos*, *vobis* redoublent encore l'insistance des adresses dans les discours de la Dyarchie, un peu moins sous Constance, à nouveau dans l'épithalame. La répartition montre sa disparition sauf chez C. Mamertin²¹. Il constitue un des éléments de proximité entre les deux discours, la méthode de l'orateur pour interpellér le récepteur et inspirateur, s'avère identique.

21. II III IV V VI VII VIII IX X XI XII
Vos 10 26 3 0 6 6 1 0 0 2 1
Vobis 8 21 9 0 4 0 1 2 0 2 0

L'orateur de 307 y aura moins largement recours en s'adressant à Maximien et Constantin. Lorsque l'empereur devient seul objet de la célébration, le tutoiement marque le passage. Moins nettement discriminant que *vos*. Il appartient à différents textes. Les occurrences de *tu* et de *te* se répartissent en effet ainsi :

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
<i>Te</i>	24	2	9	7	35	36	14	49	26	2	63
<i>Tu</i>	16	2	5	0	17	8	6	24	12	11	24

On voit bien l'inégal intérêt de l'apostrophe²² pour les auteurs. L'emploi varie. Faible chez Mamertin en III, Eumène, dans les remerciements d'Autun à Constantin, il l'est également chez C. Mamertin. A l'opposé, il s'élève fortement en II, VI, IX, XII. Sous forme de *tecum* (dixième et douzième panégyriques) l'adresse singulière ou plurielle, le pronom personnel apparaît donc au total fortement sollicité dans les textes II, III, VI. Beaucoup moins par les autres, pas du tout ou faiblement par Eumène et le huitième panégyriste. L'appel à la seconde personne du singulier ou du pluriel ne s'accompagne pas du recours à la personnalisation du discours. Celle-ci spécifie les textes du milieu (*mihi*), le onzième (*ego, me*), et se trouve partagé entre Eumène et Mamertin.

Le relevé des occurrences indique la répartition suivante :

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
<i>Ego</i>	1	2	1	13	4	5	1	5	1	5	14
<i>Me</i>	1	5	3	16	1	7	0	3	1	24	15
<i>Mihi</i>	2	9	11	16	4	5	3	2	5	13	8

La personnalisation très forte effectivement opérée par Eumène et C. Mamertin saute aux yeux, de même que la distance maintenue par l'épithalame de 307 ou le second discours. Les auteurs s'impliquent davantage à l'évidence dans une requête ou des remerciements. Mais ce qui paraît plus significatif encore, c'est que Pacatus, comme l'auteur de 291 en usent largement. Ils

22. Le plus souvent elle s'adresse à l'empereur, elle se présente très rarement on l'a vu, sous forme de prosopopée.

s'investissent beaucoup dans le discours et se représentent soit dans leur travail d'élaboration, soit dans le récit lui-même.

Le pluriel de la première personne investit le public, l'auditoire ou désigne les Romains. Il ne s'individualise pas sur les graphes. Les occurrences indiquent la répartition suivante dans le *corpus* :

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
<i>Nos</i>	3	1	1	2	1	2	13	3	3	9	5
<i>Nobis</i>	2	1	3	2	3	3	18	5	3	5	7

On remarque leur faible nombre et leur inégale répartition. L'auteur des remerciements d'Autun à Constantin se fait le porte-parole de ses concitoyens et le nous inclusif qu'il utilise très souvent le prouve. C. Mamertin n'est pas commis pour sa part mais tient à souligner de cette façon l'importance que revêt le changement de politique à la satisfaction générale ; le nous politique devient alors essentiel. Il est significatif au contraire qu'en 291, ce sentiment passe par la première personne qui explicite davantage le rôle de l'orateur lui-même. La troisième personne - la no-personne du récit²³ - ne nous intéresse pas ici. Elle est hors narration, car entièrement différente de la première et seconde, et nous transporte hors de la sphère du locuteur qui retenait l'attention dans l'étude de cette géographie verbale.

L'analyse montre que les adresses jouent un rôle essentiel dans le jeu discursif. Elles évoluent : ainsi *vir perfectissime* disparaît ; *sacratissime, Auguste* dominant l'un au début et l'autre à la fin de la période. Elles participent de l'incantation propre aux méthodes de persuasion utilisées par les orateurs. Leur fréquente répétition traduit le contact établi avec l'auditoire et nous restitue partiellement *l'actio*, les choix et les thèmes de la propagande impériale. Abrégés narratifs discriminants, les occurrences les plus fréquentes désignent clairement les acteurs, leurs relations, ou l'événement.

23. E. BENVENISTE, La nature des pronoms, *Problèmes de linguistique générale*, Paris 1966, p. 251.

III - DRAMATURGIE

Le jeu des protagonistes, leurs relations, leur inscription dans une spatialité et une chronologie s'imposent particulièrement dans les exordes et les péroraisons. Points de départ et d'aboutissement de l'acte de parole, lieux stratégiques où l'orateur se doit d'éveiller l'attention, ces parties comportent des indications essentielles sur le spectacle qui se joue. L'orateur introduit les acteurs de l'éloge, les fixe dans un rôle, dans lequel interviennent à la fois les conditions de communication propres à l'événement, et les règles du schéma général du genre. On pourra donc y trouver des éléments spécifiques mais aussi un invariant propre au *corpus*. La mise en scène des protagonistes joue un rôle non négligeable dans le travail d'élaboration des rhéteurs et l'analyse de quelques-uns des éléments particuliers de ce dispositif scénique permet d'apporter un éclairage sur les figures, leurs relations, les espaces ou le moment retenu pour leurs entrées successives.

L'objectif de l'analyse qui va suivre consiste donc à repérer dans les exordes et les péroraisons comment les auteurs utilisent ces situations initiales et finales pour introduire les personnages de la célébration, pour décrire les rapports qu'ils entretiennent et pour les fixer ensuite dans l'éternité des gestes de la péroration. L'abrégué du schéma narratif dans le *proemium* et la *conclusio* contribuera à mieux cerner les contours de la figure impériale et à saisir les mécanismes élémentaires de la célébration à cet égard.

Dans ces moments importants voire décisifs du point de vue de la communication, l'attention du lecteur/auditeur fortement sollicitée se voit attirée conventionnellement sur l'importance du sujet et l'indignité de l'orateur. L'amplification joue à plein dans ces prémisses. C'est aussi la raison pour laquelle le relevé des intervenants, des relations qui les unissent, des espaces dans lesquels ils sont situés, présente de l'intérêt pour étudier les réseaux mis en place dans l'ensemble du *corpus* et leurs éventuelles variations²⁴.

Le code vaut-il pour les situations initiales et les situations finales de chaque discours ? Quelles identités relève-t-on à travers le *corpus* ? L'uniformité des figures et des actes aboutit-elle à des stéréotypes et efface-t-elle les caractères particuliers des circons-

24. Voir les relevés 9 à 12.

tances ? Dès lors obtient-on un schéma adaptable en toutes occasions, un "morceau" en quelque sorte interchangeable et transférable, ou bien la situation de communication particulière à chacun des discours détermine-t-elle une sélection différente ? Nous rejoignons donc ainsi les questions soulevées dans la première partie, sur la signification de cette rhétorique officielle et le rôle des discours dans la symbolique de la domination. Pour déterminer comment les représentations s'enracinent, j'ai cherché à repérer le système qu'ils établissent aux points stratégiques de l'éloge en relevant les thèmes d'information concernant les protagonistes de l'action, signalés par les occurrences des pronoms personnels comme *ego* et *me*, les espaces et les moments, ainsi que les actes et les relations qui les établissent dans un rapport hiérarchique précis. Par delà les jeux de rôle de la norme du discours il s'agit d'étudier comment chacun des orateurs utilise sa liberté pour fixer ses propres règles. En d'autres termes la question est de savoir si l'invariant du système de ce type de communication laisse la place à des variantes, d'une part, et quelle est la place des protagonistes dans le dispositif d'autre part.

Dans l'ensemble du *corpus*, les discours commencent toujours par une présentation de l'acte discursif lui-même et l'orateur ne manque jamais de se mettre en scène en premier lieu dans l'accomplissement de sa tâche pour indiquer les difficultés de l'entreprise. L'empereur ne tire dès lors sa représentation discursive que de l'activité même du rhéteur. La marque la plus caractéristique de cette attitude se trouve dans le nombre élevé des pronoms personnels dans cette partie du discours ou des verbes à la première personne et à la deuxième personne du singulier ou du pluriel. Le narrateur s'implique avec force et constance dans ces prodromes de la communication. Deux exemples le montreront. Dans les panégyriques de Maximien, le relevé 25 indique un nombre important de verbes et de pronoms qui soulignent l'intervention de l'orateur dans son discours et les entrelacs qui unissent les deux personnes dans chaque chapitre.

Le face à face implique le plus souvent le faire de l'orateur *recensebo, praedicabo, conabor, ordiar, praeparaveram, suscep-ram, reservo, propono, transeo*. Il exprime aussi des sentiments : *voveram, gaudeo* ; des jugements *arbitror, credo*, des embrayeurs, comme les fausses question du chapitre II du second

panégyrique : *Unde igitur ordiar*? Il se crée ici un jeu discursif dont témoigne également l'énumération des thèmes possibles, aussitôt abandonnés, dont témoignent les verbes : *ordiar*
commemorabor
recensebo
preadicabo, ibo, conabor.

Tableau - 7 - LES MARQUES DE L'ÉNONCIATION : LA MODÉLISATION DANS LES EXORDES ET PÉRORAISONS

Panégyrique II

	Exorde chapitre I		Proposition chapitre III	Péroraison chapitre XIV	chapitre XIII
Tu-Vous	<i>estis</i> <i>vestis</i> <i>tui</i> <i>tibi</i> <i>te</i> <i>tuum</i> <i>vestri</i>	<i>sis</i> <i>tuis</i> <i>tui</i> <i>te</i> <i>tuae</i>	<i>acceperis</i> <i>retulisti</i> <i>te</i> <i>tibi</i> <i>tu</i>	<i>vides</i> <i>reddas</i> <i>tui</i> <i>vestri</i> <i>tu</i> <i>tuas</i> <i>ua</i> <i>tuorum</i> <i>vestra</i> <i>vos</i> <i>te</i> <i>tuae</i> <i>tuum</i> <i>tibi</i> <i>te</i> <i>vos</i>	<i>tuis</i> <i>tibi</i> <i>te</i> <i>te</i> <i>vestri</i>
Je		<i>recensebo</i> <i>praedicabo</i> <i>ibo</i> <i>conabor</i> <i>ordiar</i> <i>commemorabor</i>	<i>faciam</i> <i>omittam</i> <i>orationis</i> <i>meae</i>	<i>credo</i>	<i>inquam</i> <i>quaeso</i>
Nous	<i>accepimus</i> <i>canimus</i> <i>agimus</i>			<i>quaesumus</i> <i>oramus</i> <i>fruimur</i> <i>desideramus</i>	<i>coepimus</i>

Tableau - 8 - LES MARQUES DE L'ÉNONCIATION : LA MODÉLISATION
DANS LES EXORDES ET PÉRORAISSONS

Panégyrique III

	chapitre I	chapitre II	chapitre III	chapitre IV	Chapitre V	chapitre XIX
Tu-Vous	<i>audires vobis tuis</i>	<i>vobis te vestri vestrorum vos vestris vos vestra vestri vestra vos</i>	<i>velius vestri vestri vobis tuus vestra vos estis vestras</i>	<i>dedignamini vos illustraveras apparuitis triphatis differtis facitis transistis properatis. vestra peragrastis vestrae vobis vos</i>	<i>vestris tuæ vestra vestra vestrorum vobis vestris</i>	<i>vobis vestrorum vestra</i>
Je	<i>senio praeparaveram suscepseram voveram me mihi inquam me dicerem gaudeo meam reservo dicam</i>	<i>meos mihi</i>			<i>mihi potui praedicavi elegi fallor petam commemoro non dico taceo transeo propono</i>	<i>arbitror elegi praedicarem dico</i>
Nous		<i>nos colimus putaremus sequeremur</i>	<i>reddimus nostrae cognovimus videamus</i>	<i>miramur timebamus possumus putaremni miramur putamus audiamus</i>		

L'orateur ainsi se situe dans l'héritage aux pistes variées de l'encomiastique, et se soumet aux directives qui lui ont été imposées en annonçant le plan qu'il va suivre, tout en protestant de sa liberté. Mamertin privilégie les services que Maximien a rendus à l'Etat, thème indispensable dans le cas d'un empereur non porphyrogénète.

"Laissant tout le reste de côté, je m'attacheraï de préférence à démontrer une chose qui paraîtra peut-être extraordinaire à beaucoup de gens qui est pourtant la vérité même, c'est qu'au moment où par la divinité de Dioclétien ton allié, tu as été appelé à rétablir les affaires de l'Etat, tu as rendu plus de services que tu n'a été toi-même obligé²⁶".

Les objectifs et les thèmes de l'éloge se dégagent clairement de ce passage qui éclaire bien le rôle de l'orateur et la fonction du discours ; expliquant du même coup la raison pour laquelle le *je* se trouve ainsi mêlé au *tu* dans ces situations initiales. L'activité même de l'auteur crée la figure impériale, il le dit et le démontre.

La construction du chapitre II du panégyrique II s'avère particulièrement significative à cet égard. Assemblage de 7 paragraphes et de 10 phrases, il se décompose en une période fort longue au début, puis en phrases courtes. La première période (paragraphe 1) a pour mission d'introduire le thème essentiel du discours, la comparaison de Maximien et d'Hercule où Mamertin désigne l'empereur, l'auditoire, et le lieu par *nos hic*, nous ici qui contemplons, ta divinité présente *te praesentem deum*. L'essentiel étant ainsi déjà établi, l'orateur construit la suite de son énoncé sur une opposition entre le *je* et le *tu* présente dans chaque phrase.

Dirai-je l'origine divine de ta famille, le nom... dont tu as hérité *commemorabor... patriae tuae divinam generis tui... recensebo.*

"Louerai-je la façon tu as été élevé... *educatus institutusque sis praedicabo...*

Essaierai-je d'énumérer tes exploits *tuas res gestas... condabor* (allitération avec *l'imperator* qui précède).

26. *Omittam cetera et potissimum illud arripiam quod multis fortasse mirum videbitur et tamen re ipsa verissimum est : te, cum ad restituendam rem publicam a cognato tibi Diocletiani numine fueris invocatus, plus tribuisse beneficii quam acceperis II, III, I.*

Irai-je par exemple chercher les traces de ta valeur *Ibo scilicet virtutis tuae...*"

La chute fait disparaître le je au profit de la généralisation découlant de l'utilisation de la troisième personne :

"Qui voudrait exposer toutes tes actions devrait souhaiter une existence aussi longue que celle que tu mérites... *qui velit...tu mereris aetem*".

Ainsi dans ce chapitre de l'exorde, l'alternance des pronoms et des personnes du verbe fondent dans l'acte même de célébration les principaux traits de la figure de Maximien. Cet exemple est révélateur du procès d'élaboration du système des actants dans l'ensemble du *corpus* et de leurs relations sur lequel l'analyse factorielle des correspondances avait attiré l'attention. Il s'agit ici d'un simple échantillon pris dans les textes de la dyarchie. Mais il apparaît très significatif des procédés de construction utilisé dans l'ensemble des textes du *corpus*. La personnalisation intervient à des degrés divers chez certains auteurs au cours de la narration cependant, mais elle est toujours fortement présente dans l'exorde.

Il arrive dans deux cas que le travail en cours soit comparé à celui d'autres orateurs. Le panégyriste de 313 parlant à Rome souligne l'infériorité des orateurs gaulois devant l'éloquence romaine, Pacatus rappelle, à Rome également, le souvenir des illustres orateurs du passé. Ce sont les seules confrontations que s'autorisent les auteurs. Déférences obligées qui leur permettent de se situer dans un passé glorieux, mais lointain ou imprécis. L'histoire ne constitue pas, nous le verrons, un univers de référence habituel dans ces textes, particulièrement dans l'exorde et la péroration.

Le discours se clôt de même sur l'évocation du travail de l'orateur. Ce qui apparaît dans les deux premiers panégyriques se vérifie pour l'ensemble du *corpus* à une exception près, celle du huitième panégyrique. L'envoyé d'Autun pour remercier Constantin en 312 de ses libéralités fiscales, s'efface alors devant la cité qu'il représente. Son prédécesseur en revanche personnalise particulièrement la conclusion en y plaçant une recommandation personnelle pour ses élèves et ses enfants²⁷, seul exemple dans

27. VII, XXIII.

ce *corpus* d'une telle attitude. L'auteur anonyme juge bon d'ailleurs de suggérer un échange gratifiant :

"Si je puis emporter par une grâce de ta divinité... le témoignage de quelque habileté et d'un entier dévouement à ta personne. Adieu les préoccupations sans grandeur des intérêts privés : l'éternel sujet de mes discours sera l'empereur qui m'aura donné son approbation" 28.

Où l'on retrouve le balancement entre le *tu* et le *je*, constituant les deux axes essentiels des situations initiales et finales.

Le *nous* de l'auditoire/population introduit en règle générale l'ensemble de situation de communication en évoquant le moment et les acteurs de la célébration, sauf en IV, XI, XII. Ce procédé s'avère particulièrement net chez Mamertin en 289. Le tableau montre comment le *nous* intervient en écho au *vous* ou au *je* dans le second panégyrique

- *accepimus*
- *canimus*
- *agimus*

dans l'exorde, pour le présent, et correspondent aux

- quaesumus*
- oramus*
- fruimur*
- desideramus*
- coepimus*

pour le futur.

Répondant aux actes de l'empereur et de l'orateur, le *nous* inclusif désigne les sujets et l'auditoire en englobant l'auteur.

L'autre pôle des exordes et des péroraisons se trouve tout naturellement être l'empereur ou les empereurs, destinataire(s)/destinataire(s) à une exception près, celle d'Eumène qui s'adresse au gouverneur de la Lyonnaise et n'interpelle pas Constance. Même lorsqu'il n'est pas présent - et c'est le cas de Constantin en 321 l'empereur figure au début du discours puisqu'il en est

28. *Et votae tibi mentis testimonium referam, cedant privatorum studiorum ignobiles curae : perpetua mihi erit materia dicendi, qui me probaverit imperator.*

l'objet. Et dans la moitié des cas sa parenté fictive ou réelle intervient dans la situation initiale.

Dans les panégyriques de la dyarchie et tétrarchie (II-III-IV), la parenté fictive est rappelée expressément dans l'exorde. Elle figure dans la péroraison également pour les deux premiers, dans lesquels Dioclétien et Maximien deviennent frères. Le premier de ces textes consacre deux phrases au fils de Maximien et à son éducation. Daté de 289, antérieur à la nomination de Constance comme César en 293, il n'exclut pas l'héritage dont le panégyrique suivant ne soufflera mot (vraisemblablement en 291) puisque Maxence n'est pas mentionné. Entre les deux une étape significative semble franchie.

"Rome vous verra victorieux et à ta droite, ton fils si plein de vie et doué pour les études libérales de tous les dons naturels. L'heureux récepteur qui l'attend n'aura point de peine à exhorter à l'amour de la gloire cet enfant divin et immortel" ²⁹. A lire ces propos, on pense à une ambition cachée de Mamertin de devenir le précepteur "heureux" de l'enfant impérial dont il trace les grandes lignes de l'éducation : l'imitation des dyarques et l'amour de la gloire : en fait un programme axé sur la politique en action plutôt que sur la réflexion et l'histoire.

"Il ne sera point nécessaire de proposer à son imitation les Camilles, les Maximes, les Curius, les Catons".

Envolée que l'énumération et l'allitération contribuent à amplifier en élargissant le rythme de la phrase

"Nom necesse erit Camillos et Maximos et Curios et Catones proponere ad imitandum".

La connaissance du passé mythologisé a moins d'importance que l'expérience et la confrontation aux modèles présents des "*praesentes et optimos imperatoriae institutiones auctores*". Les liens familiaux réels figurent naturellement dans l'épithalame de 307 prononcé lorsque Constantin devient le gendre de Maximien, puis dans la péroraison du panégyrique de 313, et dans l'ensemble du discours de 321. Enfin le fils de Théodore, Honorius apparaît dans la péroraison de Pacatus.

La parenté intervient donc à des degrés divers dans le *corpus*. L'opération politique de la parenté fictive sous la dyar-

29. "Cum vos videat Roma victores et alacrem sub dextera filium, quem ad honestissimas artes omnibus ingenii bonis natum felix aliquis praceptor exspectat, cui nullo labore constabit divinam immortalemque progeniem ad studium laudis hortari", II, XIV, 1.

chie-tétrarchie, est fortement soulignée au début et à la fin des discours. Mais quatre panégyriques se privent de ce thème : celui d'Eumène en 298, le panégyrique de 310, les remerciements d'Autun en 312, et la *gratulatio* de Mamertin en 362. Ni l'ascendance, ni la descendance, ni d'autres liens de parenté impériale ne figurent dans leurs exordes ou leurs péroraisons. Dans ces cas, l'empereur reste donc en quelque sorte isolé dans sa seule fonction. L'orateur d'Autun évoque dans ses remerciements en 312, l'entourage et la cour :

"Entouré de toute la cohorte de tes amis et de tout l'appareil de la majesté imperiale *totius tibi amicorum tuorum comitatus et omnis imperii apparatus assistit* ³⁰" mais fait silence sur une éventuelle descendance.

Les institutions apportent alors un autre élément et leur présence permet d'apprécier la volonté d'intégration et d'enracinement de la personne impériale qui dépendent quelquefois de l'occasion comme pour C. Mamertin. Le sénat, les magistratures ou l'armée figurent dans tous les panégyriques sauf dans les quatrième, cinquième et septième. Le plus évocateur, le second, les énumère complaisamment.

En outre, les auteurs font intervenir quelquefois l'empire, comme en II et en IV, le peuple romain en III, les hommes en général ou l'humanité (II et VI). Eumène cite pour sa part les avocats du Forum, les étudiants, les champions, dans un exorde qui le rapproche du premier Mamertin par son goût de l'énumération et l'inscription du discours dans un univers peuplé. L'adversaire politique ou l'ennemi extérieur est exclu de l'exorde sauf dans les éloges de Maximien et celui de Julien mais il est davantage présent dans les péroraisons des récits de victoire en IV, VII, IX, X.

Le monde divin s'avère particulièrement présent dans certains discours de la première partie du *corpus*. Fréquente et obsédante dans les second, troisième et septième panégyriques, son intervention se traduit par des énumérations qui ont pour but de faire basculer l'ensemble du texte dans le sacré en investissant l'empereur de la protection particulière du divin. La référence divine intervient de façon générale davantage dans la péroraison que dans l'exorde et elle disparaît totalement en VIII et en XII. A partir de 313, la dénomination des dieux ou des héros laisse place à

30. VIII, II, 1.

une expression moins définie du divin : *summe rerum sator* en IX dans une invocation exceptionnelle³¹ ou *sancta divinitas* en XI.

Ces occurrences sont uniques. Les dieux présents jusqu'au VIIe panégyrique (310) disparaissent ensuite³². Dans celui-ci, Apollon accompagné de la victoire offre des couronnes à Constantin. Le panégyrique III les montre agissant dès l'exorde. On retiendra de ces observations liminaires que trois textes, remarquables ici par leur insistance, les panégyriques de la dyarchie et celui de l'identification apollinienne de Constantin traduisent ces élections par les occurrences du divin dans les situations initiale ou finale du discours, ainsi que l'évolution de ces élections. Les panégyriques II, III, VII confirment ainsi leur vocations de discours-programme. Leur disparition dans le douzième adressé à Théodore semblent marquer un tournant.

C'est dans la représentation des actes de l'empereur que l'on peut le mieux saisir aussi d'autres éléments de la stratégie discursive en isolant la manifestation de la présence de certains actants. Les orateurs choisissent de privilégier des attitudes qui fixent la personne impériale dans un des aspects de sa fonction, suivant le moment de la célébration. Cette sélection se révèle par conséquent significative des choix politique à la date précise de l'événement. On observe ainsi que certains textes soulignent avec force l'expression des sentiments ou valorisent des actes précis. Dans les situations initiales ou finales, l'empereur s'inscrit fortement dans le domaine du Faire dans les unités d'information suivantes :

Sauve	: II - VIII - IX	
Dompte	: IV	
Domine		
Maîtrise		
Terrorise	: V	

Action de surmonter
les difficultés

31. Cette prière rappelle peut-être l'invocation à l'esprit saint proposée par Ménandre pour Apollon "Sminteo", mais celle-ci est située dans l'exorde. *RHET. GRAECI, MENANDRE*, III, P. 437. 446.

32. Voir l'analyse du Chapitre IV.

Agit	:	VII	Action de gouverner
Fonde	:	IV	
Gouverne	:	VI - VIII - X - XI	
Légifère	:	X	
Visite	:	VII - XII	
Donne aux dieux	:	VII	Assurer sa succession
aux Eduens	:	VIII	
Accorde des bienfaits	:	XI	Effets
A une descendance	:	VI - IX - X	
Remporte la victoire et triomphe	:	II - V - IX	
Assure la paix, la richesse, la prospérité	:		

Les panégyriques de la dyarchie, l'épithalame de 310, diffèrent des autres par l'utilisation d'un autre registre, celui de l'affectif. Ils jouent sur l'expression des sentiments de Maximien et Dioclétien d'une part et de Maximien et Constantin d'autre part les uns envers les autres. La concorde impériale se manifeste par des sentiments et par un gestuelle précise qui la symbolise et court tout au long du discours.

II	Dioclétien/ Maximien	<input type="checkbox"/> sont unis <input type="checkbox"/> s'embrassent
III	Dioclétien/Maximien	<input type="checkbox"/> éprouvent
VI	Constantin/Maximien	<input type="checkbox"/> s'aiment <input type="checkbox"/> s'admirent <input type="checkbox"/> se réjouissent

L'intériorisation psychologique s'avère indispensable pour traduire l'union des deux empereurs garante de l'ordre politique.

On peut donc le constater, le procès de célébration n'isole pas totalement les deux protagonistes principaux puisque les exordes et les péroraisons, moments clés du discours, établissent des relations avec les institutions de l'Etat, désignent le rayon d'action du faire impérial ou les partenaires de l'événement discursif.

Le système d'information utilisé inscrit enfin le sujet dans un espace géographique ou architectural dans quelques cas. Dans l'exorde le panégyrique ne bavarde pas dans ce domaine puisqu'à deux exceptions près, seul le nom de ville où se déroule la cérémonie est mentionné. Dans certains discours toute référence géographique ou urbanistique est bannie, c'est le cas des quatrième, sixième, septième. Les actants prennent vie sans qu'aucune précision de cette nature soit apportée. Dans deux cas seulement, l'auteur utilise le procédé de l'énumération géographique pour introduire son sujet et l'on peut y voir une preuve supplémentaire de l'identité d'auteur entre les seconds et troisième panégyriques³³. On trouve ce goût dans l'énumération des lieux dans la célébration de la fondation de Rome : Palais royal, Autel d'Hercule, Temple d'Hercule. Eumène nous fait pénétrer pour sa part sur le forum d'Autun et les Ecoles Ménienes, tandis que l'auteur du huitième panégyrique évoque le palais impérial. En dehors de ces rares indications, les orateurs se refusent à toute énumération ou description. Avares de signes de ce type, ils n'inscrivent pas dans l'exorde les protagonistes dans un espace précis à l'exception remarquable de Mamertin. En revanche d'autres auteurs y ont recours dans la péroraison. Le discours adressé à Constance évoque des peuples et des cités (IV, XXI). Eumène, on le sait, joue de la carte du monde pour donner de l'ampleur à la partie finale de son énoncé. Constantin dans le Xe panégyrique se voit également confronté au monde, Théodose le sera à des provinces. L'empire est donc davantage présent dans la péroraison.

Enfin pour terminer ces observations, on remarque la rareté des lieux sacrés figurant dans ces parties du discours. Un seul texte y fait référence si l'on accepte le découpage de l'éditeur. Il s'agit du septième.

Ainsi à quelques exceptions près, la localisation, la description, l'inscription dans l'espace ne constituent pas un procédé retenu par les orateurs. La recherche de la spatialité caractérise au total les panégyriques II, III, IV, V, VII, de 289 à 310 dans les situations initiales ou la péroraison, donc les panégyriques du début. Elle disparaît ensuite.

La *conclusio* s'achève sur des mots qui peuvent être mémorisés aisément et l'on peut déceler dans la période finale une

33. Le panégyrique III marque une préférence pour les occurrences d'*orbis* également.

formule qui clôt le discours. Destinée à rester dans l'oreille et l'esprit de l'auditoire, sa force tient à l'alliance de la sonorité et de la signification, du signifiant et du signifié. Son efficace, variable selon les cas, tient à ce qu'elle définit la place et les actes des protagonistes de la célébration ou condense la thématique par des mots-clés qui peuvent servir de slogans.

Ainsi II, XIV, 5. Tu vois empereur... l'effet des faveurs divines que tu as pour nous : nous jouissons encore de ta présence et nous souhaitons ton retour.

Vides imperator, tuorum in nos caelestium beneficiorum : adhuc praesentia tua fruimur et iam redditum desideramus.

III, XIX, 6. Je parle avec une grande confiance, sûre d'elle-même : votre piété est digne de cette autre gloire et votre bonheur est en mesure de vous le procurer.

Dico enim magna certaque fiducia : digna est hac quoque gloria vestra pietas et potest eam praestare felicitas.

IV, XXI, 3. ...Invincible César... nouveau fondateur, aussi avec la permission de ta divinité, ai-je une raison très valable de mettre aujourd'hui un terme à mon éloge et d'y revenir souvent.

... conditorem. Dixi, Caesar invicte... ut iustissima mihi causa sit propitio numine tuo et nunc desinendi et saepe dicendi.

V, XXI, 4. Excellence... je te demande de bien vouloir transmettre (mes vœux) jusqu'aux oreilles sacrées avec une recommandation de toi... La seule récompense... c'est de voir porter leurs désirs à la connaissance divine de nos illustres princes.

Vir perfectissime studii ac voti mei professionem. Abs te peto ut eam litteris tuis apud sacra aures prosequi... maximus... fructus est recta cupientium ut voluntas eorum ad divinam tantorum principum scientiam perforatur.

VI, XIV, 7. Ainsi le bienheureux empereur verra naître sans cesse des petits-fils issus de ta postérité.

Ut beatissimus imperator semper ex tua subole nepotibus augeatur.

VII, XXIII, 3. Adieu les préoccupations sans grandeur des intérêts privés, l'éternel sujet de mon discours sera l'empereur qui m'aura donné son approbation.

Cedant privatorum studiorum ignobiles curae : pertua mihi erit materna dicendi, qui me probaverit imperator.

VIII, XIV, 5. C'en est fini de l'antique Bibracte qui s'est appelée jusqu'à ce jour Julia Polia Florentia, mais Flavia est le nom de la cité des Eduens.

Iam non antiquum Bibracte, quod hucusque dicta est Julia Polia Florentia sed Flavia est civitas Aeduorum.

IX, XXVI, 5. La postérité ne connaîtra le vrai bonheur que si après avoir admis tes enfants au gouvernement du monde, tu gardes sur tous l'autorité suprême.

Cum liberos tuos gubernaculis orbis admovearis, tu sis omnium maximus imperator.

X, XXXVIII, 6. La félicité de Rome... elle voudrait voir son sauveur, voir les bienheureux César, jouir de votre présence autant qu'elle le désire, vous recevoir avec l'allégresse...

Roma felicior, ut, Constantine, conservatorem suum, ut beatissimos Caesares videat, ut fruendi copiam... ut vos alacris excipiat...

XI, XXXII, 3. (Je prouverai que) Auguste que la Sainte Divinité... les honneurs que j'ai reçus de toi n'ont point été par nécessité attribués au premier venu, mais qu'ils ont été, parce qu'il convenait qu'il en fût ainsi, bien placés et sagement décernés.

Auguste... Sancta Divinitas... ut honores in me tui non, quia necesse fuerit, ad quemcumque delati, sed, quia ita oportuerit, recte positi et ratione collocati esse videantur.

XII, XLVII, 6. J'ai vu le père... j'ai vu le vengeur... le sauveur. Ainsi réparerai-je, empereur, l'injustice que je commets envers toi, si n'ayant rien dit moi-même sur ton compte qui vaille d'être lu, je fournis du moins la matière à des auteurs qu'on puisse lire.

Patrem, vindicem, restitutorem.. Compensabo tibi istam, imperator, iniuriam, si cum de te ipse nil dixerim quod legendum sit, instruam qui legantur.

A extraire de ces périodes, la formule terminale, on fait surgir l'idée directrice de la propagande impériale pour chacun des discours. Ainsi retrouve-t-on la dominante suivante :

Pour le second : *praeSENTIA... caeleSTIUM beneficiORUM*

III	<i>Pietas -Felicitas</i>
IV	<i>conditorem... numine tuo</i>
V	<i>divinam tantorum principum scientiam</i>
VI	<i>beatissimus imperator... subole</i>
VII	<i>tuum numen</i>
VIII	<i>Flavia civitas Aeduorum</i>
IX	<i>Maximus Imperator</i>
X	<i>Conservatorem</i>
XI	<i>Auguste</i>

XII *Restitutor - Imperator*

Ce qui demeurera dans les oreilles et dans la mémoire pour les discours II, III, IV, IX, X, XII, ce sont les éléments transférables, sauf chez Eumène, partout et sur tous les supports, de la titulature.

Ces remarques conduisent donc à faire un rapide bilan des éléments qui interviennent dans la *captatio benevolentiae* et dans la *conclusio*, très proches alors de la représentation figurée. L'auteur y délivre les orientations essentielles de son message par les biais du cérémonial et du rituel.

Discours au sens précis du terme en linguistique, les exordes et les péroraisons portent les marques de l'environnement et du contexte extra-linguistique. La forte personnalisation vise à impliquer l'orateur qui joue très rarement sur la distance qu'opérait le récit. Incluant l'auditoire, il focalise l'attention constamment sur le je, le tu, le nous dans cette stratégie de la persuasion qui vise cependant l'autorité de l'admirable. C'est là que font défaut les traces et les moyens de la communication orale, costume, gestes, mimique, position des protagonistes qui appuyaient et définissaient manifestement la parole prononcée. Leurs effets éphémères contribuant à renforcer la volonté d'adhésion, il nous manque peut-être alors un élément décisif pour comprendre comment et pourquoi cette personnalisation jouait particulièrement sur l'identification. On rejoint ici la vaste question sous-jacente de l'expression du politique dans cette forme de discours - au sens large) celle du *pathos* et du déplacement opéré par les figures. Le démonstratif concentre l'attention sur l'admirable, il assure un transfert de la description du réel en opacisant et en déplaçant les rapports que le sujet entretient avec l'extériorité. En un sens il traduit par le stéréotype une réduction de complexe au simple. On peut comprendre ainsi que l'invariant des jeux de rôle trouve son plein épanouissement dans ces parties du dispositif rhétorique. Cependant des variantes gauchissent le code des actants, leur inscription dans l'espace, les modalités de l'intervention du divin, nous permettent de mesurer les déplacements qui s'opèrent d'un texte à l'autre et d'une partie du texte à l'autre dans la mise en situation. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'élargissement de l'espace dans laquelle s'inscrit la figure impériale, comme la multiplication des intervenants de l'exorde à la péroraison. L'auteur qui donne à voir amplifie son objet en élargissant son champ. L'image initiale en sort transformée. Et on le

sait bien, l'ordre produit des effets aussi bien au niveau des structures que de l'argumentation³⁴. Il n'est donc pas indifférent que ce phénomène d'amplification affecte la péroraison et que celle-ci cherche à imposer une image de l'empereur dans un entourage élargi des actants.

Les auteurs cherchent à construire ainsi un empereur et un empire conjoints, projetés dans l'imaginaire de la représentation de la *Felicitas* et du bonheur des temps présents. Ils opèrent donc par identification du bonheur de l'un au bonheur de tous, au bonheur de l'un et de tous dans l'espace impérial pacifié.

L'objectivation suppose à la fois que le passé existe mais qu'il soit référencié à une dichotomie hier et aujourd'hui ou aujourd'hui/demain.

On peut lire ainsi régulièrement dans les exordes et les péroraisons cette confrontation présent, avenir et passé récent ou lointain :

	Exorde	Péroraison
II	Aujourd'hui et passé : Les empereurs héritiers	Les empereurs sauveurs : Tranquillité espérée du du futur
III	Aujourd'hui et passé récent	Présent et victoires futures
IV	Victoires	Bonheur du présent
V		Le monde et l'Empire
VI	Joie du présent et perpétuation de la République	Passé et présent Postérité
VII		Présent et avenir
VIII		Passé/Présent
IX		Passé/Présent
X	Bonheur des temps Vœux pour l'éternité	Bonheur des temps Vœux pour l'éternité
XI		Immortalité souhaitée
XII	Hier/Aujourd'hui	Hier/Demain

34. C. PERELMAN, L. OBRECHTS-TYTECA, De la temporalité comme caractère de l'argumentation, *Archivio de Filosofia*, vol. II, II Tempo, Rome 1958, p. 115-133 ; repris dans *Le champ de l'argumentation*, *op. cit.*, p. 52 sq.

Les liens du présent, du passé et de l'avenir - à la fin du *corpus*, de l'éternité (IX-X-XI-XII) - passent quelquefois par la médiation de l'orateur dans la présentation de l'acte discursif lui-même et du *nous* de l'auditoire bénéficiant du bonheur des temps.

Tableau 9

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
EXORDE											
ACTANTS											
L'ORATEUR	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
orateurs gaulois											
orateurs du passé											
L'EMPEREUR											
parenté	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
amis	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
cour											
LE DIVIN	X	X				X				X	
LE PUBLIC	X	X			X		X		X		
L'EMPRE			X								
peuple romain			X								
référence historique			X								
ou légendaire			X								
les villes, les régions			X								
L'ETAT											
Sénat - magistrats	X	X	X		X		X	X	X		
armées	X	X	X		X		X	X	X		
prêtres											
l'humanité											
DIVERS			X		X						
L'ENNEMI	X	X							X		

Tableau 10

EXORDE le faire	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
Orateur	Célébrer	Prononcer l'éloge Chanter les louanges Célébrer Ressentir Ecouter Mener Subir les intempéries Animés d'un mouvement perpétuel Imiter les Dieux Triompher Admirer Ressentir de l'affection Conduire Animer En mouvement Pacifier Combattre Assister Protéger les empereurs	Carnière	Faire l'éloge	Actions de grâces	Interpréter Préparer un discours Célébrer	Remercier	Célébrer	Louer, amplifier Etre enthousiaste Bonheur extrême	Remercier	Eprouver de la crainte
Auditoire Empereur(s)	Célébrer Fonder Commander Faire la guerre Etre vaincu	Venger Agrandir l'Etat Agir Protéger Vaincre			Eprouver de l'affection Assurer la succession Perpétuer la République	Attendre Choisir l'orateur S'accorder, s'unir	Se présenter Gouverner Donner Etre entouré	Restaurer l'Etat Reconquérir la ville	Gouverner éternellement Jouir de la faveur céleste	Accorder des bienfaits Sauver l'Empire	Recevoir le discours Assurer le retour de la sécurité et de la liberté
Institution	Honorer										
Divinité(s)											
Soldat											Réclamer sa solde

Tableau 11

PÉRORAISSON ACTANTS	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
L'ORATEUR enfants élèves		X	X	X	X	X X X	X	X	X	X	X
L'EMPEREUR parenté	X X	X	X	X	X	X	X X	X	X	X	X X
LE DIVIN	X			X	X	X		X		X	
LE PUBLIC	X	X			X	X			X		
L'EMPIRE référence historique population AUTUN la jeunesse	X X	X		X	X X		X X				
L'ETAT le Sénat magistratures armée - soldats			X					X X	X X	X X	
POETES, ECRIVAINS						X					
L'ENNEMI vaincu barbarie peuple d'Orient	X			X X		X		X	X		X X

Tableau 12

PÉRORAISSON le faire	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
Orateur	Bénéficier	Faire l'elogie	Remercier Revenir sur l'éloge	Savoir Instruire Souhaiter		Souhaiter Recommencer Ecouter Attendre		Célébrer	Louer Amplifier	Etre gratifié Louer Célébrer Etre fidèle	Eprouver de la crainte
Auditoire	Invoquer		Etre dévoué				Remercier Etre enthousiaste			Etre enthousiaste Jouir d'un bonheur extrême	
Empereur(s)	Fils : Agir S'embrasser	Eprouver (pitie bonheur) Jouir de la gloire	Dominator Etre victorieux Accorder	Gouverner Transmettre Etre maître, vaillant, victorieux Terrorise	Gouverner en commun S'admirer, s'aimer Se réjouir Rajeunir l'Empire Entrer dans l'éternité	Voir Apollon Se reconnaître en lui Offrir aux Dieux Agir	Donner Sauver	Restaurer l'Etat Reconquérir la ville Etre bienveillant		Gouverner avec Bienveillance Justice Modération	Recevoir le discours Assurer le retour de la sécurité et de la liberté
Institutions-lieux Divinité(s)	Célébrer					Offrir					

IV - LE TEMPS DU MODÈLE

"Non seulement ces exemples et tous les autres semblables façonnèrent les mœurs et les habitudes de ces sujets, mais rien, surtout, je crois ne contribua plus à faire répudier le vice et pratiquer la vertu que te voir toujours attaché aux hommes que le peuple devait aspirer à imiter et qui méritaient d'être pris pour modèles par les autres aussi volontiers qu'ils avaient été pour toi des disciples soumis³⁵".

L'image des actants se nourrit en partie de l'espace géographique ou monumental qui est en fait un espace politique, elle tire également sa substance de la temporalité dans laquelle elle s'inscrit. Ce nouveau paramètre se manifeste à différents niveaux dès l'exorde ou plus tard dans la péroraison, dans les relations qui unissent l'empereur au passé et à l'avenir, qui l'ancrent dans le présent par la célébration de ses actes ou bien dans la référence à un temps précis, celui de l'histoire et des figures historiques. Le jeu de l'hier et aujourd'hui, du présent et du passé, ou du présent et de l'avenir fait partie des éléments de constitution de la figure impériale. C'est à ce titre qu'ils nous retiendront. Dans cette confrontation avec le temps divin, le temps mythologique, le temps historique, les orateurs dessinent un portrait fait de comparaisons. Il arrive donc qu'ils produisent des *exempla* historiques et qu'ils mettent en action des processus d'exemplarisation et d'identification propre au travail symbolique³⁶.

Cependant l'enjeu de l'encomiastique ne favorise pas nécessairement le retour à l'histoire. Tout entière tournée vers l'exaltation du présent, la célébration risque en effet de conduire les auteurs à abolir le passé, à moins que l'argument d'autorité et de reconnaissance reconnu par Cicéron et Quintilien ne leur paraisse encore pertinent.

35. XII, XV, 1 ; A rapprocher de PLINE, PAN. DE TRAJAN, 45,5.
36. De nombreux travaux ont paru ces dernières années sur ce sujet, je renvoie notamment à J. D. SAPIR et C. CROCKER, *The Social Use of Metaphor. Essays on the anthropology of Rhetoric*, University of Pennsylvany 1977. Ce champ se situe aux confins de très nombreuses disciplines, herméneutique, logique, psychologie sociale, anthropologie, la bibliographie en est fort étendue par conséquent. En dernier, P. GALAND-HALLYN, Art descriptif et argumentation dans la poésie latine, *Figures et conflits rhétoriques*, Paris 1990, p. 40 - 57.

"Le rappel du passé et la mention des précédents historiques confèrent au discours en plus de l'agrément, autorité et crédit 37". "L'autorité des faits historiques 38" ou présumés tels, sert à persuader l'auditeur de l'exactitude de ce que l'on énonce. On entre ainsi dans la stratégie de la communication. Comparaison est raison et séduction.

De surcroît l'utilisation des *exempla* référenciés à l'histoire ou à la mythologie présente de nombreux avantages pour les orateurs dans leur travail d'élaboration et dans la recherche d'une efficace. La culture moyenne d'un rhéteur lui permet en effet d'avoir à sa disposition un stock d'*exempla* aisément transférables et utilisables en puisant au patrimoine commun. "La connaissance diligente" de l'Antiquité éminemment restrictive préconisée par Quintilien pour nourrir exposés et discussion 39 lui donne les grandes lignes de l'histoire et les grandes figures. Elles ne sont pas oubliées aux troisième et quatrième siècles. Mais les recueils d'*exempla* lui évitent même ce souci et lui font gagner du temps.

Le catalogue de Valère-Maxime doit encore avoir sa place dans les bibliothèques des orateurs gaulois puisqu'on lit en 313, dans les panégyriques IX, deux *exempla* qui en viennent en droite ligne, ceux d'Horatius Coclès et de Clélie 40, hapax dans le *corpus*, il est vrai, qui prennent place dans un hommage au Tibre - *Sancte Thybrii*. Ils interviennent exactement dans le même ordre que celui proposé par Valère Maxime. Dans le discours suivant, Nazarius, en 321, mentionne pour sa part l'apparition des Dioscures au bord du Lac Régille 41, qu'il oppose aux phalanges célestes venues aider Constantin. Les trois *exempla* sont extraits du chapitre "De la Bravoure et des prodiges" du recueil du 1er siècle 42, dont un épitomé circulera à la fin du 4e s. ou au début du 5e s.

L'avantage de l'économie de temps ainsi obtenue conforte le souci de s'aligner sur l'usage préconisé par les traités. Ménandre notamment juge intéressant de situer les *exempla* dans

37. CICERON, *De oratore* II, 62-64.

38. Quintilien, on le sait, consacre tout le chapitre XI du livre V de l'*Institution Oratoire* à l'exemple.

39. QUINTILIEN, *IO*, X, 1, 31.

40. IX, XVIII, référence à Tite-Live, II.

41. X, XV.

42. VALERE-MAXIME, Livre III, ch. 1 et 2 ; I, VIII, 1. *Actions et paroles mémorables*, éd. P. Constant, Paris 1935.

l'exorde et la péroraison. La comparaison est susceptible en effet d'ouvrir et d'élargir la situation mais le parallèle doit être "proportionné à la notoriété des faits ou aux intérêts de la cause ou aux exigences de l'ornement 43". La convocation du passé de valeur probante ou ornative témoigne du type de communication établie avec l'auditoire qui guettait peut-être les occurrences des grandes figures comme signes de reconnaissance, de connivence et d'appartenance. Dans cet appel à la mémoire collective et à l'imaginaire, la recherche de l'intégration de la figure impériale dans et comme système de valeurs demeure fondamental. Les situations initiales et finales, là où commence, se résume et s'achève la représentation personnelle du pouvoir, et qui en manifestent la définition complexe dans et par le temps apportent-elles des indications sur ce point ?

Les relevés effectués dans ces parties du dispositif narratif 44 montrent que les références historiques n'y abondent pas. Elles sont à cet égard représentatives du *corpus*. Trois des panégyriques ne se soucient pas de faire intervenir le rappel précis du passé, les quatrième, cinquième et onzième ; tandis que, seul le mythique Nestor, dans la péroraison du septième discours, confronte Constantin à l'immensité des temps. Le premier Mamertin en 289, comme l'auteur de l'épithalame de 307, jugent bon de faire apparaître l'*exemplum* dans les situations initiales et finales. Les autres se contentent d'une très discrète allusion.

Nazarius dans son exorde évoque les princes du passé que son prédécesseur plaçait dans sa péroraison. Ils se répondent ainsi peut-être volontairement. L'orateur d'Autun quand à lui ne pouvait pas ne pas rappeler l'histoire de la cité qu'il résume en clôturant définitivement ses propos par une belle formule partiellement cité déjà :

"C'en est fini de l'antique Bibracte, qui s'est appelée jusqu'à ce jour Julia Polia Florentia, mais Flavia est le nom de la cité des Eduens. *Iam non antiquum Bibracte, quod hucusque dicta est Iulia Polia Florentia, sed Flavia est civitas Aeduorum* 45".

43. QUINTILIEN, *op. cit.* V, XI, 16.

44. Tableau 13.

45. VIII, XIV, 5.

Tableau 13 - RÉFÉRENCES HISTORIQUES OU MYTHIQUES

Références historiques ou mythiques	Exorde	Péroraison
II	Fondation de Rome Enée	Rémus - Romulus Camille - Maxime - Curius Caton nos ancêtres
III		Guerres puniques
IV		
V		
VI	Lois sur célibataires Fondation de Rome mille ans après	Gracchus et Cornelia Auguste - Agrippa - Actinea P. Scipion - Carthage Hannibal - Marius - Sylla Constance
VII		Nestor
VIII		Bibracte
IX		Constance Dictateurs - Consuls - Princes
X	Princes du passé	
XI		
XII	Caton - Cicéron - Hortensius Autres orateurs	Gratien - Valentinien

Trois d'entre eux préfèrent l'histoire récente, celle des règnes précédents, c'est le cas des sixième et neuvième rapprochant Constance et Constantin, et le douzième qui fait de même pour Gratien, Valentien et Théodose. Par sa précision législative le discours de 307 tranche sur les autres. Le mariage de Constantin en effet offre à l'auteur du sixième panégyrique l'occasion de rappeler les lois augustéennes sur les célibataires. Seule référence de ce type dans ces lieux.

Pacatus pense aux gloires passées de l'éloquence romaine et dans l'énumération des "Catones ipsos et Tullios et Hortensios

*omnesque illos oratores...*⁴⁶" les allitérations et le pluriel ajoutent au caractère litanique qu'on retrouve dans le second panégyrique par exemple qui renvoie aux grands ancêtres : "*Camillos et Maximos et Curios et Catones*⁴⁷". On voit se profiler dans ces énumérations "la fonction de redistribution des rôles dans ces remises en scène" caractéristique de l'*exemplum*, qu'avait fort justement relevé J. M. David. De même que dans le rappel des lois augustéennes aussi bien que dans le renvoi dans l'univers mythologique de la fondation de Rome ou bien dans le stéréotype des guerres puniques, qui n'intervient que pour anticiper sur les victoires futures contre Carausius dans le panégyrique de 291⁴⁸.

La fonction de la péroraison se confirme donc. De même qu'elle inscrivait plus largement la figure impériale dans un espace politique elle marque davantage la temporalité en faisant plus référence au passé que l'exorde. Mais l'histoire y intervient peu. Il devient donc patent qu'elle n'entre guère en compte dans cette représentation de la figure impériale. Non pas tant d'ailleurs par le nombre des informations fournies que par les références choisies. Si le renvoi au mythe des origines dans la célébration de l'anniversaire de la fondation de Rome et le souvenir d'Enée répondent à une obligation dans le panégyrique II, l'allusion à la fondation de Rome dans l'épithalame présente un intérêt beaucoup plus grand. Très rares en effet sont les événements historiques mentionnés, sauf ceux qui se rapportent à la narration des conflits récents qui oppose l'empereur concerné et ses adversaires (Maxence, pour Constantin en IX-X, Maxime pour Théodore en XII) le passé d'Autun en V (siège de la ville de 269-270).

Exceptionnelle également la précision fournie par des chiffres dans les éloges. Le panégyrique VI offre la particularité dans l'exorde d'interpeller trois moments de l'histoire et de donner une indication chiffrée⁴⁹ sur la durée : la fondation de Rome, son millénaire et les lois d'Auguste sur les célibataires et les couples sans enfants : "si les lois qui ont frappé les célibataires

46. XII, I, 4.

47. II, XIV, 2.

48. J. M. DAVID, L'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron, *Rhétorique et Histoire*, MEFRM, 92, 1980, p. 11.

49. L'autre occurrence de durée se trouve dans le panégyrique IX, III, 5, adressé également à Constantin et concerne "Les richesses qui pendant 1060 ans avaient afflué à Rome *Mille et sexanginta annis contractas ex toto orbe divitias...*"

d'une amende et honoré les parents de récompenses passent avec raison pour être les fondement de l'Etat, parce qu'elles ont toujours mis à la disposition des armées romaines une pépinière de jeunesse et comme un réservoir d'hommes⁵⁰" souligne l'auteur. La confrontation du présent avec la politique augustéenne n'intervient nulle part ailleurs avec autant de force que dans ce discours. On la trouve à la fois dans l'exorde et dans la péroraison, où l'évocation d'Actium et des liens familiaux d'Auguste permet à la fois de projeter Constantin dans l'avenir et dans la légende dorée des succès de l'Empire. Le passé préfigure l'avenir. Les futurs combats de Constantin prennent les auspices d'Actium⁵¹.

Le mariage de Constantin, garant d'une descendance destinée à régner, contrevient à la légitimité tétrarchique⁵². La parenté réelle se substituant à la parenté fictive, l'auteur joue toutefois sur les mêmes procédés discursifs, l'exemplarité et l'identification.

Or c'est dans ce même chapitre initial que l'orateur place l'évocation de la fondation de Rome et surtout l'allusion au millénaire : "afin que l'état de choses qui s'est produit enfin, mille ans après la fondation de Rome et nous a donné la satisfaction de ne pas voir la direction des affaires dont dépend notre salut commun passer de famille nouvelle en famille nouvelle, se

50. *Quare si leges eae quae multa caelibes notaverunt, parentes praemiis honorarunt, vere dicuntur esse fundamenta rei publicae, quiae seminarium iuventutis et quasi fontem humani corporis semper Romanis exercitibus ministrarunt*" VI, II, 4.
51. "Si pour le divin Auguste, Agrippa, qui n'était que son gendre, a remporté la victoire d'Actium, que ne faut-il pas espérer quand l'éternelle affection du père et du fils est encore resserrée par les liens d'un mariage ?
Si pro divo Augusto Actiacam victoriam tantum modo gener Agrippa confecit, quid sperandum est, cum semper patris ac filii caritatem etiam nuptiarum foedus astrinxerit ? VI, XIII, 4.
52. Cette légitimité dynastique est exprimée à la fin du chapitre par une phrase qui a donné lieu à diverses interprétations. *"Qui non plebeia gemina sed imperatoria stirpe rem publicam propagatis.* Vous perpétuez la République non point par une décadence plébéienne mais par une descendance doublement impériale" pour E. Galletier ; certains manuscrits donnant d'autres leçons ; d'autres éditeurs comme Paladini-Fedeli proposent en jouant sur les métaphores, *"Qui non (per) plebeia germina sed imperatoria stirpem rei publicae propagatis"*. L'interprétation plus politique de l'éditeur français a le mérite de renvoyer aux discours précédents.

prolonge dans la suite des âges et afin qu'il y ait toujours des empereurs descendants d'Hercule⁵³.

Le millénaire de Rome célébré sous Philippe l'Arabe n'est jamais l'objet d'un rappel dans le *corpus*. Il faut y voir un écho discret des débats et des luttes engagées autour du régime tétrarchique depuis l'abdication des empereurs. Le choix dynastique de Philippe associé à la célébration de Rome devient alors *exemplum : memorabile est*. On doit se souvenir car le passé devient l'avenir, le particulier devient le général. Ici l'histoire devient argument dans les conflits en cours.

Les liens de parenté garantissent les succès de la "*renovatio imperii*", même si les termes n'en sont pas mentionnés, du début à la fin du discours ; de ce fait la péroraison répond à l'exorde. Le discours se clôt ainsi sur lui-même et l'identification entre la personne et l'Etat, les relations entre les personnes se valident de la confrontation entre le passé et le présent. On retrouve dans le souci exprimé dans l'exorde de ce texte la satisfaction de la péroraison du panégyrique de Constance. Les préoccupations démographiques restent au cœur de la politique impériale. Il faut garantir à l'Etat la reproduction des forces productives et militaires.

L'image impériale est donc exemplaire. La légitimation de l'hérédité dynastique, qui passe au premier plan de la propagande impériale dans les textes constantiniens, s'appuie aussi sur l'exemplarité.

"La véritable piété, la joie vraie de sauver le genre humain, c'est d'inviter les peuples par l'exemple à rechercher le mariage en élevant des enfants en souhaitant une postérité, en prolongeant la lignée de votre maison dans tous les siècles à venir, vous donnez à la puissance romaine, ballotée naguère entre ses gouvernants selon la diversité de leurs caractères et de leurs destins, les moyens de s'affirmer enfin sur les racines indestructibles de votre maison et de rendre son empire immortel comme sera éternelle la descendance des empereurs⁵⁴".

Deux des textes du *corpus* portent globalement sur les mêmes événements, la campagne de Constantin contre Maxence à huit années de distance. Une étude plus précise de l'utilisation de

53. "Quod millesimo anno post urbem conditam evenisse tandem gratulabamur, ne mutatoria per novas familias communis salutis gubernacula traderentur, id ex omnibus duret aetatis imperatores semper Herculii". VI, II, 5.

54. VI, II, 2.

l'exemplum historique par deux auteurs différents et à une date relativement rapprochée apporte des indications sur les modalités de cet emploi.

On a déjà relevé que Nazarius reprend dans son exorde l'affirmation que son prédécesseur posait au terme de son argumentation, en commençant par énoncer que Constantin "l'emporte sur les princes de tous les siècles autant que les autres princes ont laissé loin derrière eux les simples particuliers⁵⁵". La conclusion de l'un devenant postulat initial chez l'autre, il devient intéressant d'observer quel cheminement ils empruntent tous deux. Les axes indiquent sur les graphiques 14 et 15 les choix effectués par les orateurs et les lieux qu'ils utilisent dans le dispositif narratif afin de repérer les emplois qu'ils font de ce procédé référentiel ; l'un s'appuyant sur le caractère de preuve, l'autre sur l'illustration. Cinq *exempla* historiques interviennent dans le développement du panégyrique IX en 313, ou avec le Tibre, l'empereur est le seul actant à se mesurer à l'histoire. Ils émaillent la narration et se situent dans les différents épisodes de la campagne menée contre Maxence ; préliminaires, expédition d'Italie, prise de Rome, triomphe et clémence.

Mais on ne relève aucune référence de ce type dans le récit de la campagne contre les Francs. Constantin se suffit en quelque sorte à lui-même dans cette partie de la narration, où aucun modèle ne lui est opposé. Le portrait du chef de guerre luttant contre les Barbares n'a pas besoin de la caution de l'*exemplum*. Aucune ombre illustre ne l'accompagne dans cette geste, tandis qu'elles interviennent dans les tableaux précédents qui rapportent la guerre civile. Ces séquences se situent soit en transition, soit en cours de récit.

La confrontation avec Alexandre apparaît en effet à la fin du thème des préparatifs de la guerre et de l'éloge de la *constantia*. Avec le souvenir de César elle se place au début du récit de l'expédition d'Italie. La clémence de Constantin, opposée à l'attitude de Cinna, Marius, Sylla figure à la fin de cette partie⁵⁶. Au cours du développement, ce sont Xerxès, Auguste, Q. Maxime, Scipion, César à nouveau, les personnages liés à l'histoire du Tibre qui marquent la rupture du schéma narratif et l'ouverture d'une dérivation.

55. "Qui tantum ultra omnium saeculorum principes eminent quantum a privatis ceteri principes recesserunt", X, 1,1.

56. IX, V, VI, XX et XXI.

Très anciens et très conventionnels, standardisés d'une certaine manière, ces *exempla* manifestent les qualités exceptionnelles de l'*imperator* : stratège, combattant, clément⁵⁷. L'*exemplum* fournit les fondements de la geste impériale : *Constantia, virtus multiforme, celeritas, clementia, fiducia*. Par ailleurs, dans le conflit avec Maxence, c'est toujours en fait l'Orient qui est vaincu par *exemplum* interposé. Les légendes du Tibre qui exaltent Rome nouvellement conquise s'intègrent dans une prière au fleuve sacré et c'est le Tibre vainqueur qui bénéficie de l'*aura* d'Enée et de Romulus, tandis que Rome est liée à Cinna, Marius et Sylla. Le Tibre engloutit le "faux Romulus"⁵⁸ alors qu'il avait sauvé le vrai et redevient le véritable acteur de l'histoire. Le Tibre sauve la ville :

"Tu n'as pas permis qu'un faux Romulus vécût plus longtemps ni que l'assassin de la ville échappât à tes flots⁵⁹".

Départageant Constantin et Maxence, le fleuve symbolique, rattaché à tant d'histoire, sacrifie l'action du vainqueur. Dans les années 310, Romulus constituait un enjeu politique essentiel, sa présence dans le texte de 313 le montre bien, alors qu'il figure très rarement dans le *corpus*⁶⁰. La célébration dans le chapitre XVIII permet à l'auteur un déplacement du réel au mythologique et en transférant la victoire au fleuve sacré, il confère à Constantin la sacralité du héros - repris à l'adversaire - en même temps que celle du fleuve. Le vainqueur se trouve ainsi doublement investi de la charge de la ville.

Enée de son côté, le roi étranger dont parlait Mamertin, consacrant de son hospitalité le palais, apparaît encore moins. Faut-il déjà comprendre dans cette absence, la méfiance et le malaise qui entoure l'oriental Enée à la fin du quatrième siècle

57. Alexandre comme César en sont les garants. Mais ils sont présentés par un côté très réducteur. Rien ici de l'envergure du Jules César de Valère Maxime ou de l'*humanitas* d'Alexandre que privilégiera Constantin à la fin de son règne à Constantinople. Cf. la statue équestre sur le *strategion* étudiée par G. PUGLIESE - CARRATELLI, *L'imitatio Alexandri Costantiniana*, *Felix Ravenna* CXVIII, 1979, p. 81-91.
58. C'est en 309 que Maxence fait déifier son fils Romulus, *RIC*, VI, p. 345.
59. IX, XVIII, 1.
60. Quatre occurrences seulement, en II et XII, et 2 en IX.

comme l'a remarqué J. P. Callu ? Il se trouve en tout cas rejeté par les orateurs gaulois⁶¹.

Mais l'énoncé renvoie également à la tradition littéraire qui tend à le sublimer comme l'ensemble des processus narratifs, choix lexicaux et stylistiques. Au livre VIII de l'Enéide, au Livre II de Tite-Live, au De Republica de Cicéron (II, 2). Les auteurs de ces éloges travaillent constamment l'implicite et par de très nombreuses dérivations agissent à différents niveaux sur la constitution de l'imagerie mentale.

Dans la mise en place des procédés de confrontation, l'auteur utilise plus volontiers celui de la différence qu'il préfère nettement dans six cas à la ressemblance⁶² qu'il n'utilise que trois fois comme l'indique la liste suivante :

IX, V	similitude ⁶³
VI 1	similitude
VI 2	différence
X	différence
	différence
XV 4	différence
XV	différence
XX	différence
XXI	différence.

Il met en œuvre dans ce travail de déplacement des séquences qui établissent un rythme ternaire entre aujourd'hui et hier : on relève la succession aujourd'hui/hier/aujourd'hui qui tend à minorer l'hier de l'histoire à aujourd'hui du faire impérial :

V	hier/aujourd'hui
	hier/aujourd'hui
V-VI	aujourd'hui/hier/aujourd'hui
IX-X	aujourd'hui/hier/aujourd'hui

61. J. P. CALLU a fait état du rejet et de la désacralisation du *pius Aeneas* à la fin du 4e s., en analysant les traits négatifs chez Strabon, Denys d'Halicarnasse, Servius, *Impius Aenas ? Echos virgiliens du Bas-Empire*, Colloque Présence de Virgile, *Caesarodunum XIII bis*, 1978, p. 164.
62. Quintilien, *IQ*, V, XI, 6-8.
63. On retiendra ici les conclusions pertinentes de R. Bertheau sur la *similitudo*, propre à l'argumentation et à l'*ornatus*, opposé à la *comparatio* de la technique juridique, R. BERTEAU *Comparatio vs similitudo dans la rhétorique latine*, *LATOMUS*, 1980, 1, p. 393-398.

- XV aujourd'hui/aujourd'hui comme
hier/hier/aujourd'hui
XX aujourd'hui/hier/hier/aujourd'hui : aujourd'hui.

Nazarius en 321, pour sa part, commençant ses propos par l'assertion solennelle de la supériorité éclatante de Constantin sur les princes des siècles passés, considère comme superflu de la démontrer par le recours aux références historiques. Il évacue l'histoire au profit de la mythologie dans les comparaisons qu'il introduit au bénéfice du seul Constantin (dans cinq cas) ou de ses fils (un cas) dont il célèbre les fonctions de César.

Six *exempla* ponctuent différents éléments de la narration et avant tout les campagnes de Constantin. Ils se rapportent tous à ses qualités de clairvoyance (Lyncée) ou à ses réactions (Antonin et les Parthes), aux sentiments d'amour qu'il fait naître chez ses soldats (Aeropus⁶⁴), à l'hérédité dynastique et divine (Hercule) la protection divine dont il bénéficie (Les Dioscures⁶⁵).

L'histoire ou la mythologie romaine, exceptée la confrontation avec Antonin, se trouvent étrangement absentes. Contrairement au texte précédent, cette lacune paraît traduire chez Nazarius la volonté d'éloignement. La figure de Constantin n'a rien à gagner à être confrontée avec les modèles de l'histoire romaine. Les *exempla* retenus, essentiellement mythologiques, appartiennent au bien commun culturel. Ils renvoient au caractère universalisant de la monarchie constantinienne.

Comme dans le texte précédent, c'est le général en chef qui bénéficie des comparaisons introduites par Nazarius. Les différents usages de *la Virtus*, force, courage, perspicacité, ingéniosité s'élargissent et s'accentuent encore ici. Hercule demeure et par deux fois le garant de la force ou de l'hérédité, avant de disparaître complètement.

La mythologie cède la place à l'histoire dans le récit de la bataille de Turin⁶⁶. "Le modèle par excellence⁶⁷" du quatrième

64. Dans l'*exemplum* du jeune roi Aeropus attaqué par les Illyriens, on pourrait voir une pointe contre les empereurs de la Dyarchie, contre Maximien et son fils.
 65. En XI, XXIV, XX, XXXVI, XV.
 66. Et d'ailleurs, Nazarius prête à Antonin, un épisode qui se passerait sous Lucius Verus, contre Vologèse II, roi des Parthes.
 67. Si l'on suit R. SYME, *Emperors and biography, Studies in H. A.*, Oxford 1971, p. 89 sq.

siècle, Antonin, trouve donc dans une anecdote l'occasion de figurer dans une référence mais le fait est exceptionnel. Il s'agit d'une très brève séquence car ce modèle du bon empereur ne constitue pas un pôle dans l'ensemble du *corpus*. Les panégyriques gaulois, R. Syme l'avait déjà constaté, n'usent pas de références historiques.

Le passé existe certes dans ces textes, mais il demeure le plus souvent implicite, imprécis, flou, et peu fréquent. R. Syme en déduit que l'âge d'or des Antonins est oublié. On peut difficilement penser que la formation particulière des rhéteurs du quatrième siècle les empêche de recourir aux modèles de l'Empire en privilégiant les modèles républicains. Il semble plutôt que leur travail vise à isoler la figure impériale et qu'il renonce à l'*exemplum* pour mieux fixer l'attention sur l'empereur présent. Les hommes de la République qui interviennent comme référence sont le plus généralement cités dans une énumération litanique, ce qui n'est pas le cas d'Auguste en revanche⁶⁸.

La structure narrative se construit dans chacun des textes de l'opposition entre le bon et le mauvais prince⁶⁹. Par conséquent l'orateur trouve dans leurs différences l'occasion de constituer un pôle négatif et un pôle positif orientant l'ensemble de la thématique. L'*exemplum* historique n'a pas lieu d'exister parce que c'est là, dans ces modèles particuliers, que l'histoire se concentre. La louange s'accompagne de la *vituperatio*, de l'adversaire. Et c'est là que se trouve l'histoire, l'histoire immédiate qui n'a que faire de la confrontation avec le passé fut-ce celui des siècles d'or, sauf des quelques stéréotypes nécessaires à la connivence, qui exigent une culture commune.

Cette évacuation apparente de l'histoire - remarquable dans le dixième panégyrique - n'est pas un oubli, puisqu'elle se transpose essentiellement au niveau mythologique - mais elle résulte d'une volonté de laisser uniquement la place au présent d'une information dirigée. Le paradigme est là. La célébration ne s'accorde pas de la concurrence. Le processus d'amplification contribue à éliminer, ou à diminuer fortement le rôle de l'*exemplum* comme modèle de comportement parce que le modèle trouve sa substance en lui-même et dans l'opposition au

68. Cité six fois en VI, 11, 2 ; VI, 13, 4 ; VII, 14, 4 ; IX, 10, 1 ; XI, 9, 2 ; XII, 11, 6.

69. Cf. PLINE "Neque enim satis amavit bonos principes qui malos satis non oderit" *Panégyrique de Trajan*, 53,1.

tyran. Dans l'éloge du troisième et du quatrième siècles en Occident, l'identification se passe de l'histoire enseignée par l'exemple explicite.

Ainsi le déplacement opéré par Nazarius de l'histoire vers la légende trahit-il clairement la volonté de ce dernier de situer Constantin non par rapport à l'histoire, mais dans un halo mythique et divin. L'épisode des Dioscures dans ce discours où interviennent des phalanges célestes le montre à l'évidence. L'histoire n'a plus sa place parce qu'elle réduirait la stature de l'empereur. L'intervention du surnaturel modifie complètement les perspectives dans lesquelles il développe sa propre histoire et les données de sa politique. On retrouve généralement chez Nazarius le même rythme ternaire, aujourd'hui/hier/aujourd'hui, que dans le précédent discours :

XI	aujourd'hui/aujourd'hui/hier
XIV	aujourd'hui/hier/aujourd'hui
XV	hier/aujourd'hui
XIX	aujourd'hui/hier
XX	hier/aujourd'hui
XXIII-XXIV	aujourd'hui/hier
XXXVI	aujourd'hui/hier/aujourd'hui.

Cependant on constate que le procédé le plus couramment retenu dans la mise en place de l'*exemplum*, repose davantage sur la similitude.

XI, 4	similitude (du moins au plus)
XV, 3	similitude (du moins au plus)
4	similitude (du moins au plus)
XVI, 6	similitude (du moins au plus)
XX	différence
XXIV	différence
XXXVI	similitude.

L'exemplarité mythologique semble induire ces choix.

Au terme de cette analyse, l'examen de l'intervention de l'*exemplum* historique dans les exordes et les péroraisons montre que celle-ci ne semble pas différente de l'usage qui en fait dans les autres parties du dispositif rhétorique, d'après les sondages menés dans les panégyriques IX et X. "L'éclat de l'histoire 70" se réduit le plus souvent à celui d'un nom reconnu, intégré dans une

très courte séquence. Le rappel du passé, que ce soit celui de l'Empire ou celui de la République s'y révèle peu fréquent, mais il traduit bien les orientations générales du discours et le sens que l'orateur donne à son travail. Il éclaire particulièrement bien l'intégration de la figure impériale dans une sphère légendaire ou historique. Il correspond donc à la thématique et par conséquent à la volonté manifeste de définir cette représentation par ses relations avec ce que dit aussi *l'exemplum* du présent, y compris par le décalage qu'il instaure volontairement avec le réel.

Ces *exempla* interprètent et ordonnent le présent en situant les événements qu'ils permettent de jauger en leur donnant une valeur. Par les oppositions ou les similitudes qu'ils construisent, ils servent d'appui à une interprétation. Le convenu le plus usé⁷¹ joue sur le sentiment de reconnaissance. Hercule, Aeropus, César ou Auguste, dans leur sphère particulière constituent des points d'ancrage pour cette mémoire collective à laquelle les orateurs font référence et qui leur permet de s'assurer de la connivence du savoir commun et de l'autorité de l'archaïsme.

Le savoir littéraire de l'auditoire est en revanche fortement sollicité par les constantes références à Cicéron, Tite-Live ou Virgile, aux historiens et aux poètes dont les panégyristes choisissent les formules avec soin. Dans ces *exempla* où se mêle le temps divin, le temps mythologique et le temps historique, leur travail consiste à rechercher un système différencié de représentations. La légende dorée comporte donc plusieurs niveaux d'interprétation adapté à des auditoire divers, capable ou non de reconnaître l'Enéide à un mot ou à une phrase. Dans ce moment où la culture se confine, l'éloquence résiste et montre alors sa capacité d'adaptation.

L'art de bien dire sert à identifier, dans un système où le passé doit ressembler au présent, et pour une part l'avenir. C'est pourquoi on ne saurait y trouver de nostalgie évidente. Le stéréotype de la tradition morale, la vie rude et austère des Anciens ne sert que de faire-valoir au présent. Attachés presqu'uniquement à la figure impériale, ils s'adressent assurément au *pathos* que ce soit par l'éloignement historique, des tyrans et des rois, ou le déplacement dans un temps mythique (Hercule), par l'appel à

71. On se trouve ici dans l'*inventio* et comme l'a remarqué P. Kuentz "l'auteur n'avait pas à y faire la preuve de son "originalité" mais à prendre son bien où il le trouvait". Le champ de la rhétorique, *Ladies I*, Auxois, 1979, Paris 1980, p. 90.

l'authenticité (Sylla ou César). Les *exempla* servent à définir les rapports du bien et du mal, de l'intelligence et de l'aveuglement, de la puissance et de l'impuissance qui constituent les fondements de la personnalité de l'empereur. A la fois formes de réduction et formes d'expansion, ils montrent l'empereur ancré dans l'éternité, mais aussi dans le fugitif de l'instant du discours.

Tableau 14

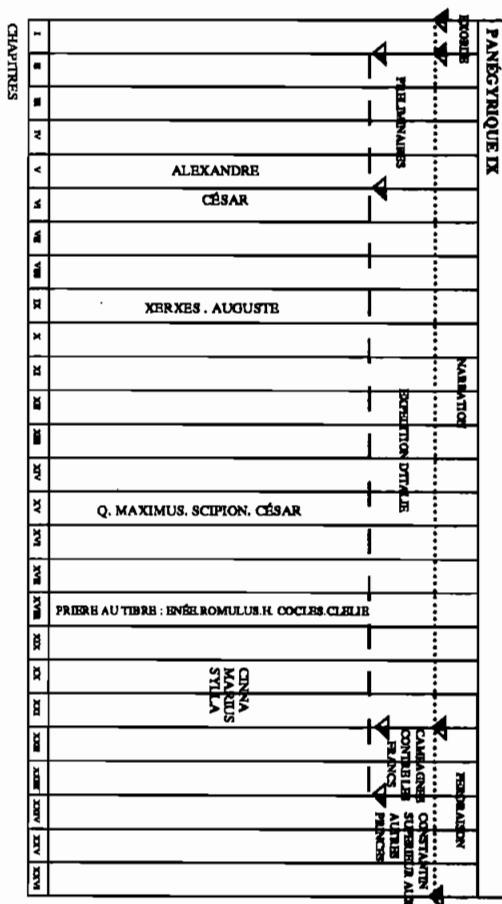


Tableau 15 - LES EXEMPLA DANS LE PANÉGYRIQUE X

CHAPTERS

Deuxième Chapitre

La Geste impériale

I - LA GUERRE DES MOTS

"La guerre est un plaisir de roi" affirme Julien¹. Elle représente sans nul doute la préoccupation majeure des souverains, comme l'indiquent amplement le dispositif narratif, la récurrence lexicale et les réseaux de relations entre les actants. Le *corpus* des panégyriques gaulois privilégie ce lieu et la prégnance des conflits dans ces textes révèle aussi bien leur place dans l'exercice du pouvoir que dans le procès de célébration, au détriment du symbole irénique de l'idéologie impériale.

La place accordée à la guerre varie en raison de l'objet précis du discours, mais l'on constate pour l'ensemble du *corpus* que 37 % des mots de l'énoncé se rapportent à des conflits opposant l'empereur soit à ses adversaires pour la conquête ou le maintien de l'hégémonie politique, soit aux barbares de la frontière. Cette part s'élève à plus de 45 %, sans les discours V et VIII prononcés par les orateurs d'Autun sur des sujets ponctuels éloignés de préoccupations directement militaires. La guerre apparaît donc de ce fait comme l'un des éléments essentiels de l'*elocutio*, et par conséquent la célébration se nourrit en premier lieu de la geste où se définissent les vertus impériales les plus dignes de mémoire. Cinq textes, les IIème, IVème, VIIème, Xème et XIIème consacrent la part la plus importante de la narration (et exclusivement dans celle-ci) au récit de campagnes ; tandis que quatre ne lui accordent qu'une place réduite, voire de simples mentions, les Vème, VIème et XIème². Lorsque l'objet de la célébration se rapporte à la guerre, et que l'empereur devient avant tout l'*imperator*, les conflits dans lesquels il intervient sont de deux sortes, la guerre civile et la guerre contre les Barbares. On peut juger de la place qui revient à l'une ou à l'autre et essayer d'évaluer les représentations les plus fréquentes issues du *corpus*. L'*imperator* devient-il plus volontiers lui-même dans les conflits intérieurs ou dans la lutte contre les Barbares ? Quelle

1. JULIEN, Fragment 178, Au tribun Euthymelès, *Lettres*, I, CUF, Paris 1924, p. 217.

2. Cf : Tableau 16 et graphique 17.

image de l'homme de guerre laisse-t-on s'imprimer dans les mémoires, et de ce fait quelle est la plus valorisante ?

Les discours consacrent dans l'énoncé, en ordre décroissant :

- IX 74,74 % au conflit avec Maxence
- X 61,63 % au conflit avec Maxence
- IV 57,67 % à la lutte pour restaurer le pouvoir romain en Bretagne
- XII 49,78 % à l'usurpation de Maxime
- VII 31,28 % au conflit avec Maximien
- II 13,50 % au conflit avec les Bagaudes et Carausius.

On sait donc successivement Maximien, Constance, Constantin puis Théodore aux prises avec des conflits intérieurs. La place qui leur est accordée s'avère très variable. La lutte longue et acharnée de Constantin se traduit ici par l'importance que prennent les récits de ces conflits en VII, IX, X.

Quant à la guerre conduite contre les Barbares, traditionnellement la plus valorisante pour l'empereur, on la trouve distribuée ainsi dans les discours :

- En II 27,62 % des mots de l'énoncé
- IV 19 %
- VII 18,74 %
- III 18 %
- IX 11,20 %
- X 8,91 % Constantin et les Césars
- XI 6,19 %
- VI 5 % Constantin et Maximien
- XII 5,18 % .

On remarque donc une forte inégalité entre les discours de la Dyarchie, Tétrarchie, ceux du début du règne de Constantin et les autres. La guerre contre l'ennemi de l'extérieur perd une partie de son importance puisqu'atteignant le 1/4 du discours au début, elle ne représente plus qu'environ 5 % à la fin de la période. L'image de l'empereur combattant les Barbares apparaît nettement plus valorisante sous Maximien que sous Constantin dès 313, Julien, Théodore. La part faite à cet aspect diminue dans les discours. Mais on observera aussi que la célébration en III, VI, XI passe uniquement par le récit de la guerre contre les Barbares, et qu'il ne transparaît là des conflits intérieurs que bien peu de chose.

Au fil des discours l'empereur se doit d'être confronté à la conduite des opérations militaires. C'est donc dans ces campagnes érigées le plus souvent en lieu central du système des représentations et dans ces combats toujours victorieux en dépit des allusions à leurs difficultés et à leur longueur³ que s'inscrit l'élément essentiel de la glorification. On le voit tour à tour stratège, tacticien, combattant, vainqueur et triomphant ; les épisodes successifs de la narration se fixent un moment sur ces tableaux convenus et nécessaires, et de surcroît, dans l'hypothèse d'une sélection, relativement autonomes.

La guerre constitue l'épreuve où l'empereur est à la fois celui qui pense, qui agit et qui est agi aussi par la divinité protectrice. Elle est le lieu des transferts où il trouve sa légitimité puisque la justice divine lui accorde alors le droit de répandre le sang. Dans le même temps la puissance tutélaire en tire profit et se trouve rehaussé par cette force agissante et victorieuse. C'est pourquoi le récit joue sans cesse sur les procédés d'identification et de similitude.

Il se fonde par ailleurs sur l'opposition entre un pôle positif qui oriente les épithètes valorisantes du héros et le pôle négatif qui détermine la force répulsive de son ennemi. Au risque de minimiser l'obstacle que surmonte l'empereur, la dévalorisation de l'adversaire intervient dès l'exposé des préliminaires du conflit. L'auteur doit alors souligner les difficultés de l'entreprise pour faire contrepoids à ce qui peut être perçu également comme un facteur dépréciatif du héros, surtout quand il s'agit de la guerre civile. Le rejet à l'arrière-plan des conflits avec les barbares dans les textes, qu'ils soient ou non de circonstance, éclaire par là-même leur rôle respectif dans la propagande impériale. Le discours exalte davantage l'empereur dans l'exercice de sa fonction politique au cours de ses campagnes contre l'adversaire intérieur et la légitimité se conquiert au niveau discursif par la constitution des pôles récurrents du bon souverain et de l'usurpateur : Carausius et Constance (IV), Maximien et Constantin (VII), Maxence et Constantin (IX, X), Maxime et Théodose (XII). La narration se construit autour des deux pôles fixant les deux figures par l'énumération de prédicats énonçant les vertus du vainqueur et les vices du vaincu qui justifient l'élimination de ce dernier.

3. II, III, IV, VII.

Dès lors dans ce récit le portrait domine et la causalité renvoie à des facteurs psychologiques. Il peut arriver qu'émerge le politique, ou par exception, le social. Mais en règle générale les conflits relevant explicitement de ce domaine sont évacués à l'exception d'un passage rapide du second panégyrique. Encore Mamertin s'empresse-t-il de passer outre en avouant clairement qu'il est peu glorieux de combattre des paysans révoltés. Il ne consacre d'ailleurs à ces faits que 5 % des mots de son discours, nous avons pu le constater.

"Je passe en hâte sur cet épisode : je vois en effet que ta bonté aime mieux oublier cette victoire que s'en glorifier" (II, IV, 4).

Les précautions oratoires qu'il juge nécessaire de prendre à cet égard souligne à la fois la gravité de l'affaire, puisqu'il évoque le sujet et sa difficile insertion dans le système de l'épidictique. La périphrase évite de nommer ces paysans révoltés que d'autres sources désignent du nom gaulois de Bagaudes, tandis que le rejet dans la barbarie introduit leur déqualification :

"quand des paysans ignorant tout de l'état militaire se prirent de goût pour lui, quand le laboureur se fit fantassin et le berger, cavalier, quand l'homme des champs portant la dévastation dans ses propres cultures prit exemple sur l'ennemi barbare ?⁴".

La justification du double procédé de la paronomase et de l'oxymore inverse les qualités par le renversement des signes. Mais pour autant, ni ce renvoi au monde de la barbarie ni ces artifices rhétoriques n'autorisent de longs développements. L'assimilation conventionnelle de la révolte sociale, dans ses origines, ses manifestations et ses conséquences, aux sociétés barbares génératrices de conflits et l'opposition entre un ordre romain pacifique n'est pas retenue comme thème accrocheur. La louange trouve ailleurs la matière de l'amplification. Le seul adversaire digne de l'empereur demeure le véritable barbare dans les premiers discours du *corpus* comme le démontre la récurrence

4. "*Cum militaris habitus ignari agricultae appetiuerunt, cum arator peditem, cum pastor equitem, cum hostem barbarum suorum cultorum rusticus uastator imitatus est?*" *Ibid.*

des vocables *barbarus*, *natio*, *limes* dans l'analyse des correspondances.

La révolte sociale est cependant clairement avouée et dénoncée dans ce panégyrique et les inquiétudes qu'elle suscite s'expriment dans les occurrences lexicales et le dispositif du chapitre IV. Le fait même qu'elle ne soit pas occultée dans le discours de Mamertin et qu'elle soit comptée au nombre des exploits de Maximien en dit la gravité pour les notables gaulois que l'orateur représente. L'oxymore souligne le renversement de l'ordre social. Cette révolte restera en mémoire en figurant d'ailleurs dans le dispositif narratif au terme d'une intéressante séquence. Construite en plusieurs moments et fondée sur un *exemplum*, celui de la gigantomachie qui introduit la geste de l'empereur dans la sphère du divin, elle la situe dans un registre lexical particulier celui de la démence par l'emploi de *furor*⁵, la folie furieuse⁶.

Situé au début de la narration, thématiquement distribuée en quatre épisodes, l'affaire n'occupe qu'un chapitre de 139 mots, l'un des plus courts. Mais leur répartition en quatre phrases seulement de 13, 67, 44 et 16 mots lui donne un rythme lent. La moyenne, supérieure à celle de l'ensemble du texte, atteint 34, 75 et différencie ce chapitre des suivants, opposant ainsi le récit plus haché des campagnes de Germanie à la prose majestueuse de l'exorde et de la proposition où se définit l'objet du discours. On voit alors comment la structure commande l'interprétation.

L'affirmation de la première phrase résume en treize mots par une formule qui tient du slogan le programme de la dyarchie. "Quand tu as accepté toutes ces obligations de la main du meilleur des frères, tu as donné la mesure de ton courage et lui de sa sagesse, ... *tu fecisti fortiter, ille sapienter*". Puis une longue période de soixante-sept mots décrit la situation de l'empire au moment où Maximien accède au pouvoir, le rôle du nouveau César, la filiation jovio-herculienne des empereurs, l'identification des combats impériaux à la gigantomachie. C'est alors seulement qu'est introduite la mention de la guerre civile en une

5. "*Illo furore sopito cum omnes barbarae nationes excidium universae Galliae*", II, 5, 1.

6. Selon J. H. MICHEL, Les apparentes contradictions de l'accentuation latine, *furor* et *ferocia*, AC, 1981, p. 517-525 F. Dupont, plus récemment a insisté sur l'aspect voulu et agi de *furor*. F. DUPONT, *Le théâtre latin*, Paris, 1988.

période de quarante-six mots. Le chapitre se clôt ensuite sur une phrase courte de seize mots qui restitue exactement l'événement dans la célébration elle-même en minimisant sa place et son rôle.

On le voit cette séquence se caractérise par un équilibre rythmique : deux brèves initiales et finales, qui sont autant d'affirmations péremptoires, encadrent deux périodes explicitant l'argumentation. Seule une interrogative sollicite directement l'auditoire ; l'illustration prestigieuse qu'elle déroule - un *exemplum* mythologique - revalorise la participation de Maximien au conflit social⁷.

Le chapitre IV met donc en relation les protagonistes de la célébration : les empereurs, Dioclétien (deux unités d'information), Maximien (4 unités d'information) et leurs divinités génitrices dans des combats et des victoires identiques, leurs adversaires et enfin l'orateur qui manifeste ici sa présence par l'utilisation constante du je et du tu.

Chaque phrase témoigne de cette volonté d'implication des actants :

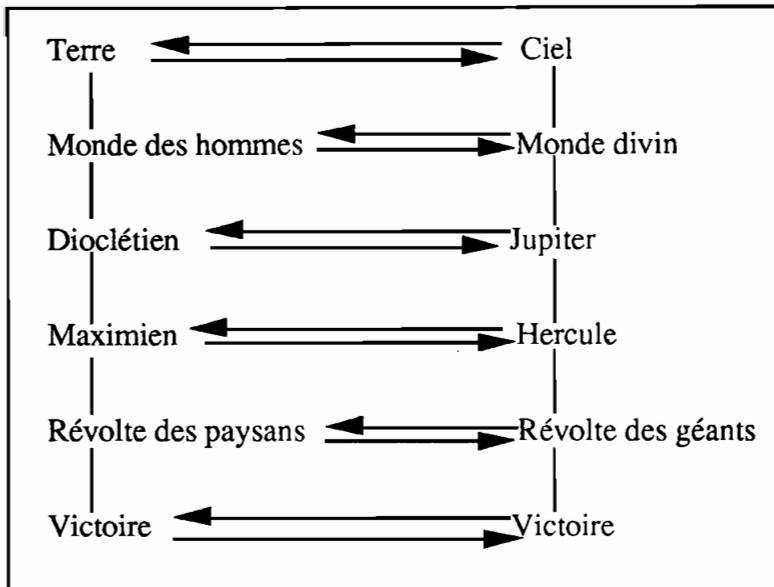
tu	<i>fectisi</i>
	<i>addidisti</i>
	<i>subisti</i>
	<i>es</i>
	<i>tuus Hercules</i>
	<i>tua fortitudine... clementia</i>
	<i>Iovem vestrum</i>

tandis que les deux dernières énonçant les moments successifs font participer l'orateur lui-même, *ego*

<i>nescio</i>
<i>video</i>
<i>praetereo</i>

dans l'accomplissement même de l'acte discursif, excluant le nous de l'auditoire et réduisant les protagonistes aux seuls pouvoir impérial et pouvoir discursif. La structure de ce chapitre résulte enfin des relations établies entre le ciel et la terre, entre le monde divin et le monde des hommes, l'univers en un mot.

7. Lorsque les sujets touchent au programme politique, et à des événements intérieurs, l'asserté ne s'accorde que de périodes affirmatives. La mise en doute ludique n'apparaît plus possible. Le discours epidictique se construit alors sans ouverture mais le jeu reste possible dans le récit de la guerre contre les barbares. Cf. M. C. L'HUILLIER, *op. cit.*, 2ème partie, chapitre IV.



La métaphore fort commune du navire de l'Etat ne tranche pas sur l'usage habituel. De même "le monstre aux doubles formes" appartient à la culture de référence pour des auditeurs gaulois et renvoie à des représentations présentes à leur esprit. La statuaire, on le sait, a popularisé en Gaule, surtout dans l'Est et le Nord des provinces, l'image du cavalier à l'anguipède, "la forme gauloise de Jupiter dispersée à travers les campagnes" selon E. Will⁸. Ce géant anguipède, que l'on retrouve sur la cuirasse même de l'empereur⁹, fait donc partie de l'imagerie familière qui trouve sa source dans les nombreuses colonnes de Jupiter propres à la Gaule, notamment chez les Médiomatrices et dans les Germanies. La référence n'a donc rien de surprenant mais il n'en existe en fait que trois occurrences dans le *corpus*. L'une située dans le panégyrique III au début du discours, comme ici, n'est pas utilisée pour décrire et valoriser le rôle de Maximien dans la

8. E. WILL, A propos des colonnes de Jupiter de la Gaule romaine, *Hommages à L. Lerat*, 2, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon* 294, Centre de Recherches d'Histoire ancienne 55, Paris 1984, p. 873.

9. B. RANTZ, Le géant anguipède au clapet de la cuirasse impériale, *Latomus* XLIII 1984, 1. p. 884-887.

guerre contre les Bagaudes mais est associée à Dioclétien lui-même¹⁰, à Trèves.

A son tour, Pacatus, définissant le rôle des artistes et prêchant la nouveauté, se référera à cette représentation, mais pour la stigmatiser. Il dénonce les thèmes rebattus des vieilles fables, les travaux d'Hercule, les triomphes indiens de Bacchus, la guerre des monstres à queue de serpents¹¹, pour engager les artistes dans une voie nouvelle sans que pour autant on puisse déceler chez lui l'introduction de procédés nouveaux et une évolution des thèmes. Ainsi les seuls emplois dans ces discours de *l'exemplum* de la gigantomachie pour célébrer la geste impériale figurent dans les deux premiers. Dans le dossier de l'attribution de ces deux textes, nous tenons là un indice supplémentaire d'une identité d'auteur. L'anguipède disparaît après lui tout comme ceux à qui il est associé, Jupiter et Hercule. Le combat du maître du ciel et de la fécondité contre le monde des ténèbres est un combat de solitaires. Le cavalier tout comme l'anguipède se trouvent réunis et isolés, comme le seront dans le récit de Mamertin l'empereur et l'ennemi. Chef sans soldats et sans armée, vainqueur paradigmique, non des barbares mais de Romains.

On observera par ailleurs que le vocable *monstrum* est fort peu usité dans les textes. En dehors de ces cas, on ne relève qu'une seule occurrence, cette fois hors d'un contexte mythologique, utilisée pour dénoncer Maxence, le fils même de celui qui avait vaincu le monstre aux doubles formes¹². Etre criminel, hideux, renversant l'ordre des choses, s'attaquant à l'héritage sacré, telle nous est présentée la descendance d'Herculius en 313 par ce vocable plus fréquent en poésie qu'en prose¹³. Pour conclure sur ce point, l'analyse de la relation de la guerre civile par Mamertin démontre la difficulté de la conduite des opérations et l'ampleur de la révolte sociale puisque l'auteur indique que

10. "Le dieu qui est issu Dioclétien, non content d'avoir jadis empêché les Titans de s'emparer du ciel et d'avoir ensuite livré bataille contre les monstres à double forme, gouverne... *Ille si quidem Diocletiani auctor deus praeter depulsos quandam caeli possessione Titanas et mox biformium bella monstrorum perpeti cura quamvis compositum gubernat imperium...*" III, III, 4.
11. XII, XLIV, 5.
12. IX, III, 5.
13. Selon CI. MOUSSY, Esquisse de l'histoirc de *Monstrum*, REL XLV, 1977, p. 345-369.

Maximien doit avoir recours à la répression mais aussi à la clémence¹⁴. Le poncif qui apparaît dans les deux textes semble bien ici correspondre à des négociations de reddition.

D'autres indices de la place qu'occupe la guerre dans la célébration sont fournis par la récurrence lexicale. L'analyse des correspondances indique les choix des panégyristes et l'orientation très significative de certains des textes. On observe ainsi les spécificités suivantes :

	Données non lemmatisées	Données lemmatisées
VII	<i>exercitus miles, milites</i>	
IX	<i>arma, armis bellum hostem (avec IX-XII) victoriae</i>	<i>pugna (avec X)</i>
X	<i>acies bello pugnae victoria, victoriā virtus</i>	<i>acies ferrum (fin du corpus) virtus</i>
XII	<i>bella, belli duces iniuria interitum miles, militum tyranni</i>	<i>dux (avec VII, IX) interire (avec X) mors tyrannus (avec X)</i>

La prégnance de ces vocables confirme les axes de la thématique, et ce sont les célébrations de victoire qui figurent sur ce tableau, à l'exception du panégyrique de Constance (IV). L'examen des listes de fréquences montre en effet qu'à l'exception du terme *bellum*, aucun vocable se rattachant au lexique de la guerre ne figure dans les hautes fréquences. L'auteur utilise donc un vocabulaire très varié. Seule la présence obsédante d'*invicte* (13 occurrences) singularise l'énoncé, en raison des très nombreuses adresses qui l'utilisent. On observe en effet la répartition suivante d'*invictus* au singulier dans le *corpus*.

14. II, V, 3.

II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
2	0	14	1	1	2	0	0	1	0	0

On avait déjà remarqué la disparition de l'adresse et de l'épithète (sauf en 321) à la fin du *corpus* de même que celle du superlatif *invictissimi* après 310 :

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
<i>invictissimi</i>	1	1	2	1	0	1	0	0	0	0	0
<i>invictissimorum</i>	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0

Il y a donc bien là des occurrences propres à la tétrarchie. On est conduit alors à vérifier si son emploi ne lie pas *invictus* à *Sol* ou à *comes*. Mais contrairement aux dédicaces relevées par ailleurs, *invictus* n'est pas associé dans l'énoncé à l'un d'entre eux comme dans *Soli Invicto Comiti*¹⁵.

Si *invictus* disparaît, *victor* semble lui être substitué dans une certaine mesure puisqu'on relève sa présence à partir du neuvième panégyrique, au seul nominatif.

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
<i>victor</i>	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1	2
<i>victorem</i>	2	0	0	0	0	0	0	0	2	0	0
<i>victori</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
<i>victore</i>	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1	1
<i>victores</i>	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Total	3	0	0	0	0	0	0	2	2	2	4

Le terme apparaît donc chez le premier Mamertin puis à la fin du *corpus*. Même s'il ne figure pas comme adresse, on est tenté de rapprocher cet usage de celui qui en fait par la chancellerie après la victoire de Licinius : *Constantinus Victor Maximus ac triumphator semper Augustus*¹⁶.

D'autre part la récurrence lexicale qui attire l'attention dans l'analyse des correspondances démontre l'importance des conflits contre les barbares dans la première partie du *corpus*.

Ainsi *barbarus* au début,

gens en II, III, IV
 natio en IV

15. Cf. J. MAURICE, *Numismatique constantinienne*, I, p. 396, 398, 407 et A. D. NOCK, *The Emperor's divine comes*, *JRS* 37, 1947, p. 102-117.

16. Cf. C. PIETRI, La discussion dans *Lactance et son temps*, *Théologie historique* 48, Paris 1977, p. 71-72.

limes en II, III, IV, IX

en font-ils la preuve, tandis que *tyrannus* traduit la part de la guerre civile dans le discours de Pacatus. L'énumération des vocables désigne aussi bien les soldats et l'armée que les armes et les combats, ou bien les conséquences des conflits. Parmi eux deux figurent naturellement en bonne place : *imperator* et *virtus* dont l'absence étonnerait dans ce *corpus*. L'intérêt ne vient donc pas de leur présence mais de leur distribution.

Imperator est de ces mots-clés qui ont des emplois multiples¹⁷. A quoi renvoie-t-il ? Au prénom, au slogan ? Les fréquences en sont particulièrement élevées - on s'en doutait - mais s'avèrent variables d'un texte à l'autre. Ainsi, 24 occurrences figurent dans le panégyrique IX en 313, 18 seulement en 321 dans deux textes qui portent globalement sur le même sujet. Nazarius utilise moins le vocable que son prédécesseur dans un texte beaucoup plus long cependant, mais il privilégie *princeps* (27 contre 3 occurrences du vocable lemmatisé).

On note également qu'en 321 Constantin est désigné dix-sept fois comme *Imperator Maxime* tandis qu'en 313, une seule formule proclame cette ambition reprise ensuite par les différentes formes de propagande. La phrase terminale de la péroraison exprimait un espoir : *Tu sis omnium maximus imperator*¹⁸.

Sa présence démontre que dès cette date les porte-parole de Constantin diffusent un nouveau programme¹⁹. Elle témoigne des modalités et des directions d'une propagande en évolution et de ses tournants, soulignant à la fois le rôle de l'épidictique dans les moyens de communication mis en œuvre et l'efficacité des aides à la lecture que constituent les listes de fréquence. L'investigation précise des deux panégyriques permet de remarquer par ailleurs l'insistance de Nazarius à faire état de la *virtus* impériale, comme le premier Mamertin. En effet, le lemme *virtus* se distribue ainsi dans le *corpus*²⁰ :

17. J. BERANGER, *Principatus. Etudes de notions et d'histoire politique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Publications de la Faculté des Lettres de Lausanne, II, Genève 1973, p. 292.
18. IX, XXVI, 5.
19. Contrairement à l'opinion de B. H. Warmington qui affirme que "ni le panégyrique IX ni le Xe ne font référence à la désignation par le Sénat de Constantin comme *Maximus*". B. H. WARMINGTON, *Aspects of Constantinian propaganda*. *TaPha*, CIV, 1974, p. 380.
20. Au pluriel *virtutes* se distribue ainsi :

II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
11	7	9	8	9	8	0	10	27	11	25

La répartition apparaît fort irrégulière, surtout si l'on prend en compte la longueur des textes. D'un côté une forte présence caractérise Mamartin et Nazarius qui privilégient le mot ; de l'autre, l'absence chez le représentant d'Autun qui l'élimine complètement dans un discours consacré aux problèmes fiscaux. La thématique induit cette répartition. Plus que toute autre acceptation, *virtus* relève donc d'emblée du domaine militaire. Le relevé de ses emplois le prouve. Les traits majeurs de la figure impériale de la geste s'y trouvent inclus : courage, force, dons de commandement²¹.

Pour sa part Mamartin définit les qualités de Maximien en soulignant son courage, sa vaillance, sa force, son énergie, sa bravoure et donne la préférence au singulier²². La concentration de cinq occurrences dans le chapitre IX fait ressortir la place de *virtus* dans la dynamique, puisqu'elle désigne au cœur du dis-

II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
3	4	3	3	5	1	0	2	9	8	7

21. Cela confirme les conclusions de M. Vicenzi, qui y voit un signe de culture provinciale, éloigné du concept cicéronien et de peu d'avenir. M. VICENZI, Sul significato di *Virtus* nei *panegirici* del IV secolo, *Quaderni dell'Istituti di lingua e litteratura latina*, Roma 1979, p. 171-181.
22. Le relevé de *virtus* dans le panégyrique II fournit les indications suivantes :

	place dans la phrase	chapitre	numéro de la phrase
virtus	53/74	5	3
	12/43	9	1
	15/39	9	3
virtutis	3/23	2	9
	53/82	3	5
virtuti	14/15	6	6
	6/10	7	9
	25/25	2	4
virtute	4/39	9	3
virtutes	8/27	9	2
virtutum	38/39	9	3
virtutibus			

cours la rencontre entre les deux empereur en 288. Associé à *fratres*, *victoria*, *bellica*, l'acception ne fait nul doute et se trouve confirmée par les autres co-occurrences²³.

La stratégie de Nazarius s'avère différente dans la répartition du vocable qu'il emploie surtout au nominatif singulier et au génitif singulier et pluriel²⁴. Mais dans tous les cas, à l'exception du

23. Pannonia virtute, divina virtus tua, similiue virtute, bellic virtute, virtutes tuae bellicae, omnium exempla virtutum, virtutibus fratres, virtuti tuae/Hercules/domuisti, virtutis opposé à pacis, virtutis associé à duces et gloriam, limitem.

24.

		place dans la phrase et nombre de mots dans la phrase	chapitre	numéro de la phrase
<i>virtus</i>	8	41/67	3	3
		3/12	11	7
		4/14	12	9
		14/46	19	3
		4/46	19	6
		36/41	26	5
		5/14	29	14
		14/39	6	4
<i>virtutis</i>	6	22/45	3	4
		13/18	7	2
		8/10	9	5
		20/20	16	6
		4/27	26	7
		8/27	37	6
<i>virtutum</i>	6	33/55	4	1
		10/19	4	2
		16/26	6	1
		11/11	6	4
		6/7	33	2
		16/26	34	3
<i>virtutes</i>	2	13/36	3	2
		7/15	5	8
<i>virtuti</i>	2	4/17	10	5
		16/30	27	6
<i>virtute</i>	1	17/36	17	3
<i>virtutem</i>	1	9/36	23	2
<i>virtutibus</i>	1	33/41	15	3

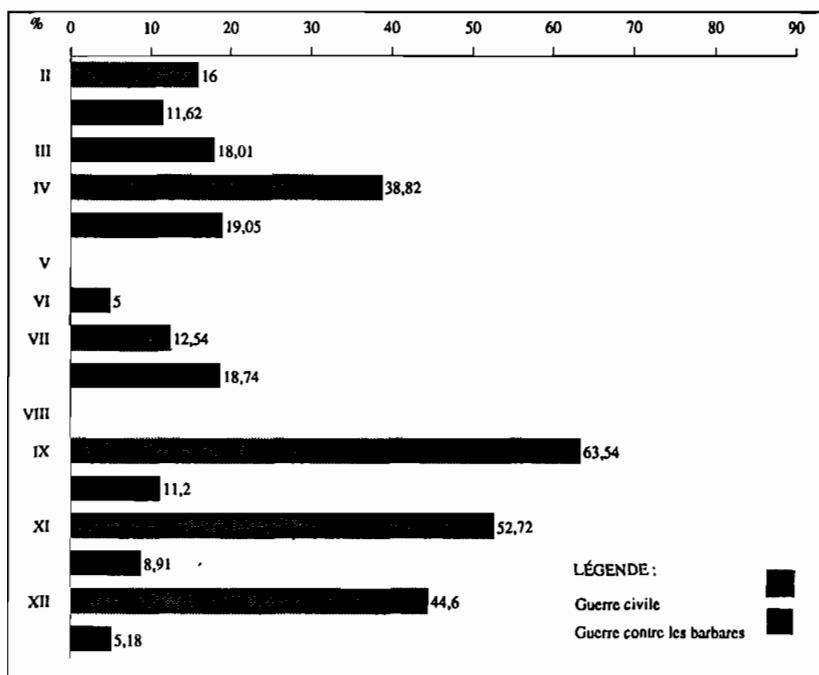
chapitre XII, 9, les co-occurrents situent *virtus* dans le domaine de la guerre.

Il devient donc évident que l'examen de la thématique et l'analyse des indices lexicaux aboutissent au même constat. La figure impériale se définit par les aspects militaires de la fonction et le panégyrique l'inscrit dans la réalité d'un monde toujours en conflit sauf dans les discours d'Autun. La célébration s'alimente aux représentations privilégiées de l'*imperator* chef de guerre, proche des divinités armées, décidant et agissant, que sa *virtus* intègre au corps social et au monde divin. Point d'ancrage de la geste impériale, moment décisif et choisi comme tel, la guerre occupe bien une place considérable dans le procès discursif. C'est là que s'élaborent les traits principaux de ces représentations fondées sur des éléments divers et des procédés variés. Arrêtons-nous un peu sur certains aspects de cette figure.

Tableau 16 - PLACE DE LA GUERRE DANS LA SURFACE DISCURSIVE EN POURCENTAGE DE MOTS DE L'ENONCE

	Guerre civile	Guerre contre les Barbares	Place de la guerre dans la surface discursive
II	Bagaudes 5, 18 % Carausius 8, 17 % 13%	Germanie 27, 62 %	41 %
III		VII-XIV-XVI-XVII-XVIII 18 %	18 %
IV	Gesoriacum Bretagne 57, 67%	Tétrarchie en général Batavie 19 %	76,72 %
V	Allusions - Mentions dispersées		
VI	Mentions dispersées	Constantin 3 % Maximin 2 % 5 %	5 %
VII	Révolte de Maximien 31, 28 %	Contre les Francs 18, 74 %	50 %
VIII	Mentions		
IX	Conflit avec Maxence 74, 74 %	Francs 11, 20 %	85,94 %
X	Conflit avec Maxence 61, 63 %	Constantin : les Césars 2, 51 % 6, 39 8, 91 %	70, 54 %
XI		Alamans 6, 19 %	6, 19 %
XII	Conflit avec Maxime 49, 78 %	Divers dont Sarmates Goths, Scythes, Perses 5, 19 %	54, 96 %

Tableau 17 - LA GUERRE DANS L'ÉNONCÉ



II - VIRTUS ET CORPS VICTORIEUX

Au fil du *corpus* s'édifie une image impériale à la fois stéréotypée et changeante. Quelques passages particulièrement suggestifs des second, dixième et onzième discours contribueront à éclairer le dispositif et les aspects de la représentation donnée de Maximien, Constantin, Julien et Théodore.

Aucune des composantes militaires de la *virtus*, n'y manque : courage, aptitude à commander, esprit de décision, force. Certains traits généraux du prince parfait²⁵ et d'une théologie de la victoire s'y trouvent étroitement imbriqués dans un schéma tracé depuis longtemps. Les orateurs trouvent donc là un thème rebattu mais qui reste l'axe central des discours avec des variantes qui tiennent à la spécificité de la propagande de chacun de ces empereurs. Ainsi Mamertin y puise-t-il pour l'éloge de l'Illyrien les aspects de l'*imperator*, stratège avisé, capable de décision immédiate, payant de sa personne, victorieux grâce à la protection divine et qui réussit à éloigner les barbares qui menaçaient la stabilité de l'empire en conquérant de nouveaux territoires. Montré en stratège (chapitre V, VIII, XII), combattant (V, VI, VIII), Maximien trouve sa perfection dans la démonstration de ses qualités de chef de guerre victorieux, héritier et géniteur de semblables figures.

Les chapitres V, VI, VII et VIII du panégyrique II portent sur les campagnes de Maximien contre les Germains à partir de 286 et l'auteur y consacre la partie la plus longue de son dispositif, plus du quart des mots de l'éloge. La séquence sélectionnée est annoncée comme décisive par l'auteur : "Le premier jour qui inaugura ton consulat, impossible de la passer sous silence" affirme-t-il et il en introduit les différentes phases selon un processus qui théâtralise l'action. Prodromes, déroulement, conséquences dans un récit enlevé sur un rythme rapide puisque la longueur moyenne des phrases ne dépasse pas 22 mots et demi. L'empereur combat en personne.

"Qu'était-il besoin d'une multitude, quand tu combattais en personne, quand toi-même tu portais tes coups en tout lieu et

25. Cf. L. K. BORN, The Perfect Prince according to the latin Panegyrists, *AJP* 55 (1934) p. 20-35 et H. R. STORCH, *The XII Panegyrici Latini* and the perfect Prince, *Acta classica*, XV, 1972, p. 71-76 qui relèvent parmi les qualités, *fortitudo*, *virtus*, *ferocia*, *audacia*, *prudentia*, *ardor*.

sur tout le front de bataille, quand partout tu harcelais l'ennemi, là où il résistait, là où il pliait, là où il fuyait, quand tu trompais ton adversaire aussi bien que tes propres troupes, quand les barbares ne croyaient pas avoir affaire à toi seul et que tes soldats étaient dans l'impossibilité de te suivre, je ne dis pas de leurs rangs pressés ou de leur escorte, mais même des yeux" 26.

Mamertin, qui prononce son discours à Trèves n'a garde d'oublier l'épisode qui concerne la capitale. En 209 mots (chapitre VI) il évoque la pression des Germains et célèbre l'action et les résultats obtenus par Maximien. Ce chapitre important est structuré en deux longues périodes de 50 et 67 mots entourées de phrases courtes ou moyennes, les premières pour introduire l'événement et conclure sur sa place exceptionnelle, les secondes pour le raconter.

La concaténation de la dernière phrase du chapitre V avec la première phrase du chapitre VI opérée par *gloriam*, l'enchaînement sur *auspicium* et *miraculum* de la première phrase du chapitre VII induisent l'exemplarité de l'épisode entier en établissant les relations de l'empereur, du divin et du sacré. Cette fois, sous le regard des habitants de la cité (nous), et non plus seulement dans le face à face de l'orateur et de l'empereur comme pour la guerre des Bagaudes, les dieux, l'empereur, l'ennemi sont institués, au moment choisi par l'orateur, acteurs de la célébration ; l'événement politique et l'événement discursif se rejoignant dans cet acte même.

"Nous t'avons vu, César, en ce même jour, faire des vœux pour le salut de l'Etat et tenu en même temps de les acquitter. Ce qu'en effet tu avais souhaité pour l'avenir tu en as assuré la réalisation immédiate : tu me paraiss ainsí avoir devancé cette assistance que tu avais précisément sollicitée des dieux et accompli par avance tout ce qu'ils t'avaient promis. Nous t'avons vu, César, en un même jour, revêtu de l'éclatante tenue de la paix et du glorieux équipement de la valeur. N'en déplaise aux dieux... 27".

-
26. "Quid enim opus erat multidudine, cum ipse pugnares, ipse omnibus locis totaque acie dimicares, ipse hosti undique, et qua resisteret et qua cederet et qua fugeret occurreret erroremque aduersariis pariter ac tuis faceres ? cum neque te barbari unum putarent neque milites, non dico stipatione atque comitatu, sed saltem oculis sequi possent ? II, V, 3.
27. "Vidimus te, Caesar, eodem die pro re publica et uota suscipere et coniunctim debere. Quod enim optaueras in futurum, fecisti continuo

L'orateur y souligne son rôle actif par les occurrences de *transeo, oratio, mihi, possum*. Il énonce la vérité des faits. Le je s'opposant au *tu, te* dont il use, conjointement avec les pronoms possessifs dans 7 phrases sur 8 pour impliquer encore davantage et le destinataire et le public. La cité regarde. La demi-réduplication *vidimus te* le souligne fortement dans les quatrième et septième phrases. Le je et le nous s'effacent ensuite pour laisser place au *tu* qui agit pour laisser place aux sacrifices. La fonction symbolique s'accomplit dans ce chapitre où l'empereur est cité dans chacune des phrases. Sa rapidité, prérogative impériale présente dans l'ensemble du *corpus*²⁸, tient du prodige et du divin comme le signifie l'*exemplum* de Jupiter, doublement présent dans le sacrifice au *numen* impérial. La métonymie la renforce :

"ainsi dans le cours d'une seule journée, et d'une journée fort brève, le soleil te vit inaugurer ta charge de consul et remplir la tâche d'un général en chef"²⁹ et "... la promptitude avec laquelle Jupiter lui-même modifie la face du ciel où il règne n'égale pas la facilité avec laquelle, empereur, tu déposas la robe prétexte pour prendre la cuirasse, tu abandonnas le bâton (d'ivoire) pour saisir la lance, tu passas du tribunal au champ de bataille, de la chaise curule sur un cheval, avec laquelle tu revins du combat encore une fois triomphant et tu emplis cette cité entière, où ta brusque sortie contre l'ennemi avait jeté l'inquiétude, d'une joie débordante, d'autels embrasés, de parfums brûlés, au cours des sacrifices en l'honneur de ta divinité. Ainsi, au début et à la fin de ce grand jour, à deux reprises, avec une égale piété fut offert un sacrifice, l'un à Jupiter, au moment où l'on faisait des vœux pour l'avenir, l'autre à toi, pour te remercier de la victoire³⁰".

transactum, ut mihi ipsa deorum auxilia quae precatus eras praeuenisse uidearis et quidquid illi promiserant ante fecisse. Vidimus te, Caesar, eodem die et in clarissimo pacis habitu et in pulcherrimo uirtutis ornatu. Bona uenia deum..."

- 28. Comme par exemple dans IV, VI, 1, en XI, VI, 2.
- 29. "Unoque sol curriculo suo eoque breuissimo et officia te consulis inchoantem uideret et opera imperatoris impletentem". II, VII, 1.
- 30. "Ne Iuppiter quidem ipse tanta celeritate faciem caeli sui uariat quam facile tu, imperator, togam praetextam sumpto thorace mutasti, hastam posito scipione rapuisti, a tribunali temet in campum, a curuli in equum transtulisti et rursus ex acie cum triupho redisti totamque hanc urbem repentina tua in hostes eruptione sollicitam laetitia et exsultatione et aris

Ainsi la célérité exprime-t-elle les relations de l'empereur et du monde divin. Les sacrifices constituent encore le lieu des échanges entre la cité, l'empereur et les dieux. L'avenir, le présent et le passé s'y trouvent intimement unis (VI, 5) dans un discours où les actants corrélés à l'empereur sont peu nombreux.

Dans cette scène l'armée n'est jamais nommée ; l'ennemi, une seule fois de façon imprécise (*hostis*), l'empereur qu'on voyait déjà combattre seul contre les Chaibones et les Hérules dans l'épisode précédent est isolé pour devenir l'image même de la fonction. L'absence de tout autre actant, ou de description physique distancie la principale figure, objet de la célébration.

On rejoint là un point commun à tous les discours de la période de la dyarchie et de la tétrarchie qui offrent la particularité de gommer totalement la personne physique. L'empereur est une force qui va, comme le Rhin qu'évoque la métaphore du fleuve³¹ mais le corps victorieux ne trouve d'existence que dans cette force qui l'anime. Le corps, les caractéristiques individuelles, s'effacent derrière la fonction qu'il incarne et qui se substitue à lui. Les descriptions des combats dans le panégyrique II, les entretiens des empereurs en II et III, jouent certes sur la présence impériale mais jamais sur la singularité de la personne physique. Ainsi le discours rejoint-il dans ses procédés et son fonctionnement les orientations de la statuaire officielle. Les représentations de l'un comme de l'autre se fondent sur une métamorphose de l'individu. Dans ces processus de légitimation les dyarques ne sont que l'image de leur fonction et de leur politique et nous saisissons là certains des mécanismes discursifs susceptibles de transformer l'individu dans l'image de sa fonction, ou l'événement en paradigme.

L'exemplarité se fonde aussi sur l'élimination des spécificités pour atteindre l'épure. La théâtralisation perceptible dans la sélection de moments, l'expression de la durée, jouent à la fois sur le temps, sur l'espace et sur les acteurs dans ce chapitre qui contracte en deux cent neuf mots la totalité de la représentation de

flagrantibus et sacrificis odoribus accensis numini tuo implesti. Ita utroque illius diei supremo tempore bis diuina res pari religione celebrata est, Ioui, dum pro futuris uovetur, tibi dum pro uictoria soluitur". Ibid.

31. "Tu étais emporté à travers toute la bataille, semblable à un grand fleuve, grossi des pluies et des neiges de l'hiver, qui s'étale de tout côté par la plaine". II, V, 3.

la fonction impériale. Eloignés de leur véritable nature humaine, ils trouvent dans cette distanciation du panégyrique, une ressemblance qui les identifient à leurs doubles. Jovius et Herculius se donnent à voir et à lire dans cette altérité.

Avec Nazarius le ton change car ce dernier accentue la dramatisation et le spectacle de l'empereur combattant prend de l'ampleur. On y retrouve le même éloge du tacticien que dans les discours précédents et il faut admirer "la merveilleuse et incroyable habilité à disposer (les) troupes" de Constantin dans la description du combat de Turin³².

L'environnement se trouve modifié profondément par l'intervention d'armées divines³³ qui fait basculer le récit dans le merveilleux.

"Quelle place dirai-je avoir été occupée par les armées célestes ? Je crois pourtant qu'elles ne se sont tenues qu'à tes côtés".

Puis Constantin focalise à lui seul le discours.

"C'est la tâche la plus rude de la bataille que tu choisis pour toi et, comme si tes forces devaient être en proportion du rang que tu tiens de la fortune, tu veux te distinguer parmi tes soldats moins par l'autorité du prince que par les exploits. La plus haute des obligations d'un prince est de conserver la direction du combat, s'il vient à suspendre ses coups, mais toi, aussi prompt à agir qu'à ordonner, tout à la fois tu commandes d'un mot ton armée, tu la soutiens de ton action, tu l'enflames de ton exemple. Et même, ici tu fais preuve de plus de résolution que dans les autres batailles, car à l'heure présente l'enjeu du combat était aussi considérable que

32. "Ce n'était point un adversaire errant à l'aventure, de ci de là, facile à tailler en pièces à cause de sa disposition même. Mais l'armée était disposée en forme de coin, les flancs, ramenés en arrière et en profondeur, étaient destinés, si tu poussais à fond l'attaque contre la première ligne, à faire un mouvement tournant et à envelopper tes soldats engagés dans la bataille. Mais toi, en prévision de cette manœuvre, tu expédias sur ta droite et sur ta gauche des troupes pour la prévenir et pour déloger en même temps les ennemis qui avaient pu se mettre en embuscade, tandis que toi-même culbutant la pointe adverse malgré sa résistance et mettant toute la ligne en fuite, tu fis, au cours de ton avance, un carnage d'autant plus grand que cette ligne avait été constituée et affermie par des réserves plus importantes". X, XXIX.
33. Annoncées en X, XIV comme une information circulant en Gaule liée à l'imaginaire gaulois.

l'adversaire était illustre et Rome était la récompense immédiate du vainqueur. Quand je revois l'image de la mêlée, je frémis au moment d'en parler. Le premier, tu attaques la ligne ennemie, seul tu fonds sur elle. Tu vas, et les traits lancés en vain contre toi te dérobent à la vue ; sous le choc résonne ton bouclier, l'or brille sur tes armes. O courage, quelle puissance est la tienne pour que dans cet appareil tu laisses bien plus une impression de terreur que de beauté ! Imitant ton ardeur, tes vaillants soldats attestèrent qu'ils étaient dignes de servir sous les ordres d'un tel chef et ils luttaient individuellement comme si chacun d'eux tenait en ses mains la décision du combat³⁴".

Véritable statue équestre, il foule à ses pieds ceux qu'il a renversés. L'énormité de sa lance, le casque gemmé qui resplendit sur sa tête divine, l'or des armes et du bouclier semblables en quelque sorte aux offrandes mentionnées par le panégyriste précédent³⁵, concentrent l'attention sur lui inspirant admiration ou terreur. L'auteur donne libre cours au *pathos*. Le récit doit faire trembler - *dicturus horresco-*. Claude Mamertin cultive également l'admirable en décrivant l'arrivée de Julien en Illyrie comme un spectacle. Témoin oculaire, il met dans ce récit qui n'est pas celui d'un combat à proprement parler des éléments qui l'en rapprochent :

"Heureux compagnon du prince dans cette expédition, nous avons vu les habitants des villes stupéfaits hésiter à croire ce qu'ils avaient sous les yeux. La panique ne fut pas plus grande, je crois, chez les hommes qui les premiers reçurent le Palladium qui leur tombait du ciel. Jeunes filles, jeunes gens, femmes, vieilles femmes tremblantes, vieillards chancelants regardaient interdits, pleins d'un respect craintif, l'empereur qui, sous le poids d'une lourde armure, brûlait les étapes d'une longue route ; sa respiration précipitée par la course, sans qu'il ressentît la lassitude, des ruisseaux de sueur coulant sur son cou vigoureux et, dans le hérissement de poussière qui couvrait sa barbe et sa chevelure, ses yeux étincelant comme des astres. La grandeur du prodige avait étouffé les cris de joie. Les spectateurs cessaient de louer plus que le spectacle de mériter la louange³⁶".

Comme dans le combat, les effets physiques de la course produisent respiration haletante, sueur. Les yeux qui étincellent

34. X, XXIX, 2-6.

35. IX, XXV, 4

36. XI, VI, 3-5.

comme des astres, le *palladium*³⁷ assurent les liens entre la terre et le ciel. Les signes d'identification du corps de Julien, la barbe, la chevelure, le cou vigoureux opposent totalement C. Mamertin et son prédécesseur du même nom. L'empereur retrouve ses particularités physique propres.

De plus la similitude entre les caractères de la description du passage de Julien dans les provinces et celle de l'*imperator* au combat observée par ailleurs, souligne le glissement qui s'opère ici dans les lieux de représentation de la *virtus*. En modifiant la place de l'accomplissement physique dans un corps agissant et victorieux, le nouveau consul choisit une perspective différente de celle de ses prédécesseurs. Il élargit le portrait héroïque de Julien à d'autres épisodes du Faire impérial puisqu'il situe dans la geste l'arrivée et la présence dans la province de ce dernier. Il fixe donc l'attention sur l'apparition publique de Julien en chef de guerre, menant campagne dans un texte où ne figure aucun récit de bataille. C'est le moment qu'il sélectionne pour rendre tangible les effets de la victoire - passée et à venir - et non le déroulement de la guerre, dont il mentionne seulement les effets et les conséquences. Il choisit ainsi un autre spectacle, celui des rapports entre les Romains et le nouvel Auguste pour donner un éclairage différent. Mamertin ajoute en effet un champ politique en substituant un espace impérial au terrain militaire de l'exaltation de la *virtus*³⁸ et de la victoire. En choisissant non plus le moment où elle s'accomplit mais le lieu où elle se manifeste, Mamertin décale la célébration de la *virtus* mais élargit sa portée.

Pacatus dans son très long discours ne se saisit pas non plus de l'image de l'empereur combattant. Il tait lui aussi la participation personnelle de Théodore sur le champ de bataille et la présence impériale sur le terrain réside uniquement dans l'affirmation de ses capacités d'organisateur et de meneur d'hommes : "tes soldats" répète-t-il sans cesse.

Le lieu de la glorification de la *virtus* se déplace à partir de Julien, démontrant une évolution des composantes du portrait de l'*imperator*. L'exaltation de la personne passe par le choix

37. *Hapax* dans le *corpus*, peut être à rapprocher de la propagande julienne qui pourrait utiliser ce symbole oublié depuis un siècle, Cf. J. L. DESNIER, L'apothéose de Julien et légitimité dynastique : observations sur le grand camée de Roumanie, *Latomus*, XLVIII, jan. -mars 1984, p. 600-608.

38. Qui selon Mamertin a valu à Julien et ses succès en Gaule et entraîné la dégradation de ses relations avec Constance (XI, III et IV).

d'éléments structurels dont l'agencement se modifie ; confronté à la réalité - et le souvenir de la mort de Julien joue pour Pacatus - le stéréotype de l'accomplissement de la *virtus* sur le lieu même de l'affrontement des forces en présence rencontre ses propres limites et se fragilise. L'image puissante de l'empereur au combat disparaît du théâtre de la guerre.

III - LA MISE EN SCÈNE DE L'ÉVÉNEMENT : ÉNONCÉ ET INFORMATION DANS LES PANÉGYRIQUES IX ET X

La célébration de la victoire de Constantin sur Maxence donne lieu à deux éloges différents dans le *corpus*. Primitivement un seul devait en faire partie et l'éditeur a ajouté, en dernier dans le recueil, la *gratulatio* prononcée, au lendemain des événements, à Trèves. Elle prend donc place comme douzième texte dans les manuscrits alors que l'ordre chronologique lui assigne le neuvième rang. On se perd en conjectures sur cet ajout. Sans exclure l'hypothèse d'une manipulation pour parachever le recueil et faire de sa composition même une œuvre significative selon l'arithmologie, ne faut-il pas y voir la volonté de laisser deux témoignages différents sur les années décisives du conflit entre Maxence et Constantin et sur les changements religieux de la décennie ? En somme une version "trévire" et une version "romaine" puisque les deux discours sont prononcés dans les deux capitales occidentales. Ce redoublement de la célébration de la victoire de Constantin de 312, puisque c'est de cela qu'il s'agit pour l'essentiel en 321 comme en 313³⁹, intrigue sous Théodose.

A huit années de distance, deux orateurs différents, gaulois tous deux mais l'un oublié et l'autre fort connu, Nazarius de Bordeaux, prononcent l'éloge de Constantin. Les deux textes fournissent donc un terrain d'enquête privilégié pour étudier le procès de célébration. Se trouvant devant la même obligation, mais l'un avec le recul du temps, l'autre quelques mois seulement après les événements, les auteurs nous livrent des éléments comparables. Et on peut espérer retirer de leur confrontation une connaissance plus fine des choix qu'ils opèrent. Source importante de la représentation de la figure de Constantin, ils apportent

39. Le 1er mars 321 selon A. CHASTAGNOL, Les *quinquennalia* des trois Césars en 321, *Mélanges J. Straub*, Bonn 1977, p. 369.

également des informations sur les événements eux-mêmes, que l'éloignement inscrit dans des perspectives nouvelles.

Pour parvenir à saisir cet ensemble, nous isolerons des séquences de la thématique générale et des phases du récit de la campagne d'Italie, comme unités de mesure. Ces séquences seront évaluées en nombre de mots de l'énoncé, discriminant que nous avons utilisé dans l'étude de la structure rhétorique et de la dynamique discursive. Ce procédé permettra donc de repérer avec précision comment les deux auteurs sélectionnent dans les événements une information, et comment ils élaborent, à ce niveau comme à celui de l'argumentation, une structure qui conditionne le développement de la geste. Les rouages de celle-ci sont complexes. Nous ne retiendrons ici d'abord qu'une de ses composantes, le déroulement du récit et dans celui-ci essentiellement la surface discursive, puis dans l'énoncé la sélection lexicale qui se traduit par les fréquences des occurrences afin d'isoler des indices.

Dans la narration, des différences sensibles entre les deux auteurs interviennent comme l'indique le relevé suivant :

Tableau 18 - L'ÉVÉNEMENT DANS LES PANÉGYRIQUES IX ET X

312 Événements de la campagne d'Italie	IX Anonyme (313)			X Nazarius (321)			Pourcentage-Bilan			
	occurrence	en nombre de mots	%	occurrence	en nombre de mots	%	en % de l'ataloge de Cassiodore	IX	X	
Thèmes d'information	(Chapitres)			(Chapitres)						
Prise de Suse	VII-VI	166	3, 8	XXI	101	1, 5	1, 90	+	-	-
Bataille de Turin	VI, 2	126	2, 9	XXII-XXIV	399	6, 5	7, 52	+	+	+
Entrée à Milan	VII	188	4, 3	-	-	-	+ 0	0	0	
Bataille de Vérone	VIII-XIII	906	21, 10	XXV-XXVI	417	6, 6	7, 86	+	-	-
Aquilée		0		XXVII	161	2, 54	3, 05	-	+	+
Brescia-Vérone				Total	1386	52, 28				
Marche sur Rome							1078	17, 7	20, 32	+
Aquilée-Modène								-	-	-
Bataille de Rome	XIV-XXI, 4	1175	27, 37				1402	22, 20	26, 43	+
Entrée		379	8, 82	XXXVIII-XXX, 2	425	6, 7	8, 01	+	-	=
Clemence		190	4, 42	XXX, 3-XXXII	455	7, 20	8, 57	-	+	+
Bienfaits		232	5, 40	XXXII-XXXV	522	8, 26	9, 84	-	+	+
"Triomphe", <i>Adventus</i>								-	+	

La campagne d'Italie occupe une place nettement plus importante dans le neuvième panégyrique - environ 60 % des mots de l'énoncé - alors qu'elle se réduit à 43 % chez Nazarius. De même, les phases de la guerre sont inégalement traitées. Ainsi la prise de la première place forte au pied des Alpes attaquée par Constantin, Suse⁴⁰ retient davantage l'attention dans le premier des deux textes qui rapporte que ses défenseurs ont été surpris par l'arrivée de Constantin alors que le second fait le silence sur cet effet de surprise qui rejette en fait sur Constantin l'initiative de la guerre. A l'exception de cette discordance, la similitude des deux textes est frappante sur ce point. Ils mentionnent tous deux le rôle stratégique de Suse, la rapidité de l'affrontement, un incendie et la clémence impériale. Cependant la narration joue sur des registres différents. L'un interpelle Constantin : Ta présence, ta divinité, ton nom, ta clémence⁴¹ alors que Nazarius distancie son récit par l'emploi de la troisième personne.

Le deuxième épisode retenu par les deux auteurs, le siège et la bataille de Turin, intéresse beaucoup plus Nazarius - 2, 9 % et 6, 3 % des mots du discours - qui y voit une occasion de placer là un morceau de bravoure, la description des clibanaires dont le précédent ne souffle mot⁴². Cela lui permet également de souligner le rôle de tacticien de Constantin, comme le faisait déjà le précédent. Mais Nazarius majore de plusieurs manières cet épisode ; il le développe plus longuement, renforce son impact par la description dramatique des forces de Maxence, et en guise de conclusion renvoie à un *exemplum*. Il s'abstient en revanche d'évoquer la reddition des Turinois qui, selon le neuvième panégyrique, avaient fermé leurs portes aux soldats de Maxence et qui se livrent à Constantin comme les défenseurs des autres cités. De manière générale Nazarius insiste davantage sur les récits de combat que sur les redditions et les *adventus* (l'entrée à Milan en IX occupe 4, 3 % de l'énoncé). Le récit de la chute de

40. "Place forte très protégée" IX, V, 4. "Barrière de l'Italie", X, XVII.

41. IX, V.

42. *Atrox visu* X, XXII, 4. On trouve ici une des trois occurrences d'*atrox*, qui s'applique toujours à la guerre XII, 40, 3). "Furor" guerrier comme le souligne A. DEBRU, Sens et emplois du mot *atrox* en latin, *RPLHA*, LVII, 1983, 2, p. 271-283. Les clibanaires figurent sur l'arc de Constantin également mais dans la bataille du Pont Milvius.

Vérone⁴³, qui clôt la première partie de la campagne d'Italie, le retient également davantage, respectivement 21, 10 % et 7, 86 %. Il semble donc que l'importance attachée à cet événement diminue avec le temps. Mais d'autres cités, non évoquées précédemment figurent ici : Brescia, Aquilée, Modène.

Au cœur de ces tableaux, la figure de Constantin tacticien et combattant domine en général seule ces phases du conflit. Toutefois on remarquera une présence tout à fait exceptionnelle dans ces éloges qui effacent les individus, celle du préfet du prétoire Ruricius nommé par deux fois par Nazarius. Le souvenir de cet adversaire particulièrement coriace, neuf années après les faits, contrevient aux règles du panégyrique où peu de noms apparaissent. Ainsi Asclepiodotus, préfet du prétoire de Constance n'apparaît-il pas dans le récit de la reconquête de la Bretagne où, semble-t-il, son rôle a été important. L'empereur, ou le César, sont habituellement seuls mis en scène. Or dans ce texte la présence de cet adversaire vise sans doute la clientèle qui lui est restée proche. Dans un texte où l'Adige n'est même pas nommé, seul émerge encore cet adversaire⁴⁴. Sa défaite ouvre la route de Rome à l'empereur. Elle est suivie d'une séquence consacrée à la clémence de ce dernier chez l'orateur de 313 mais non chez Nazarius qui aborde sans cette transition la relation de l'investissement de la capitale.

Le premier texte insiste plus longuement sur les premières étapes - 32, 28 % et 20, 32 % - la part respective de la bataille de Rome est identique - 27, 37 % et 26, 42 % - dans les deux discours mais le traitement des différentes phases subit des modifications. Dans les deux cas l'initiative du combat revient à Maxence (IX, I et X, XXVIII) qui choisit son terrain. En 313

43. C'est à Vérone que Maxence a concentré ses troupes dans la perspective d'un affrontement avec Licinius. D'où l'importance de ce verrou, cf. W. SESTON, Sur les deux dates de la Table de Brigitio, *Scripta varia*, *op. cit.*, p. 480, qui accepte le chiffre de 30000 gaulois contre les 200000 hommes de Maxence et reprend la formule de H. Grégoire sur l'aspect napoléonien de l'expédition.
44. Nommé *Ruricius* dans l'un, *Pompeianus* dans l'autre, par jeu de mot, il ne peut être identifié avec aucun des *Pompeianus* connus. "Le soutien des tyrans" dont l'expérience est louée par Nazarius se voit ainsi confronté uniquement au *Tiberius Claudio Pompeianus*, général de Marc Aurèle contre les Marcomans, qui figurera sur l'arc de Constantin, et cité dans *Car.*, 3, 8.

l'accent est mis sur la bataille du Pont Milvius, expressément cité, et sur le rôle du Tibre, *sancte Thybri*. L'apostrophe déplace alors le récit. Nazarius fait la part égale à la bataille, à l'entrée et à la clémence (8 % ; 8, 59 % ; 9, 84 %).

On le voit donc, la dynamique discursive repose dans ces deux éloges sur un traitement différent de la thématique. Les choix effectués dans ce domaine rejoignent d'autres modalités de sélection de l'information qui éclairent tout autrement certains aspects de la politique de Constantin. Ainsi pour l'orateur de 313 les deux questions les plus importantes sont d'ordre politique : l'amalgame des deux armées au lendemain de la victoire, leur départ pour le Rhin⁴⁵, ainsi que le ralliement que traduit la dédicace par le sénat d'une statue en or⁴⁶ représentant Constantin sous la forme d'un dieu non précisé et le don d'un bouclier et d'une couronne d'or par l'Italie.

La question du ralliement au vainqueur ne se pose plus en 321 et Nazarius y substitue l'éloge de l'œuvre législative ou administrative de l'empereur dont le pouvoir désormais est assuré⁴⁷, en explicitant largement sa politique favorable au Sénat, la restauration de l'ordre social ; il attribue à Constantin la paternité des travaux de Maxence.

Par ailleurs le relevé des indications topographiques et géographiques démontre que le premier des deux textes s'emploie bien davantage à inscrire le récit dans un espace précis, pays, région, ville, palais. Ce procédé apparaît, dans la plupart des chapitres, souvent sous la forme d'une énumération. Dans un énoncé beaucoup plus long Nazarius par exemple n'emploie que 38 mots désignant une ville, un pays, un lieu, un édifice. On en relève 75 dans le texte beaucoup plus court, de l'orateur précédent, qui parle à Trèves, peu après les événements, en évoquant la sacralité du Tibre.

Les protagonistes sont placés dans ce discours au cœur d'un espace nommé et méticuleusement cadré. On peut lire entre autres indications que Constantin prend la route la plus directe à

45. Donc la dissolution des prétoriens signalée par *Aurelius Victor*, 4, XL, 25.
46. IX, XXI. L'arc de Constantin exalte à la fois le rapprochement païens-chrétiens autour de Constantin, et l'armée en campagne.
47. X, XXVIII, 4. Constantin nomme de nouveaux sénateurs recrutés dans la bourgeoisie curiale des provinces, X, XXXV, 2. K. STROHEKER, *Die senatorische Adel, op. cit.*

travers la région des Vénètes⁴⁸ ou que la guerre se déroule aussi sur mer puisque les escadres de Constantin ont occupé les portes de l'Italie⁴⁹. Il fournit par conséquent davantage d'informations précises⁵⁰ que le Bordelais qui dans ce domaine comme dans un autre, celui de la chronologie, reste plus éloigné des faits⁵¹. La récurrence de *tempus* (12 et 5 occurrences) le démontre.

Dans le panégyrique IX, les mentions se rapportant au temps -durée, datation - intervennent dans 5 chapitres. Seul auteur de tout le *corpus* à éprouver la nécessité d'inscrire un conflit dans une chronologie, l'orateur d'Autun accuse Maxence d'avoir dilapidé les richesses accumulées par Rome depuis mille soixante ans⁵². La précision du chiffre étonne dans ce recueil d'éloges qui se refusent d'ordinaire à des notations de ce genre. Alors que pour la commémoration de l'anniversaire de la fondation de Rome en 291, aucun chiffre n'est avancé, ici l'inscription dans la chronologie romaine surprend. Elle vise, semble-t-il, à renforcer la confrontation de Constantin avec l'histoire entière de Rome et à montrer la légitimité de son combat dès la première partie de la narration⁵³.

D'autres indications concernant la durée du règne de Maxence sont également fournies :

"après six ans passés dans l'indolence", "six années de fureur" (IX, XVI, 2 et XIX, 2)

48. Si la leçon *per Venetos* est exacte, IX, XV, 3.

49. IX, XXV, 3.

50. Il nomme le pont Milvius mais ne permet pas cependant d'établir avec précision le lieu de la bataille rangée, voir la discussion de la localisation de J. Moreau sur les Prati di Tor di Quinto par Franchi de Cavalieri, *Constantiniana*, Studi e Testi 171, Roma, 1954, p. 140.

51. Le fait d'avoir déjà prononcé un discours sur cette victoire justifie la brièveté de son récit de l'ultime bataille. "Il suffit de mentionner brièvement ces faits puisque je les ai naguère encore rapportés avec plus de détails et que je n'ai pas les moyens de les exposer comme ils le mériteraient". Ce qui n'explique pas cependant la différence d'optique entre les deux discours que tout désigne par ailleurs comme étant d'auteurs différents.

52. *Mille et sexaginta annis* IX, III, 5.

53. Procédé qui rejoint la constante utilisation de la référence historique sur l'arc de Constantin, notamment la présence d'Hadrien et de Marc Aurèle dans l'*oratio principis* dans les reliefs, ou les colonnes tétrarchiques qui insèrent la figure de l'empereur dans la permanence de l'histoire romaine.

opposées à celui de Constantin :

"les premiers lustres de ton principat".

Chez cet auteur minutieux, attaché à situer son héros dans une chronologie précise, la péroraison tranche. A l'exactitude de ce temps fini correspond l'infini qui renverse les perspectives. Nous quittons le présent et le passé délimité dans leur durée relative pour entrer dans l'éternité, introduite sous une forme exceptionnelle, celle de la prière :

"Nous prions et supplions de prolonger l'existence de notre prince jusqu'à la fin des siècles, *in omnia saecula principem serves*" (IX, XXIV, 4) "pour Constantin sur cette terre les âges s'ajoutent aux âges *permaneant in aeternum omnesque Constantinus in terris degat aetates*" (IX, XXVI, 2 et 4).

Si une seule occurrence de *saecula* figure dans le neuvième panégyrique, trois caractérisent Nazarius, qui fait référence, puisque c'est son propos, aux quinquennales des Césars et aux quinze années de règne de Constantin en reliant ainsi passé, présent et futur. Lui aussi énonce avec force l'éternité de Rome⁵⁴ et on observe chez lui la même précision dans l'énoncé de la durée du règne de Maxence :

"tyrannie funeste pendant six années entières guérie presqu'en deux mois"⁵⁵.

L'infini de l'avenir se place cette fois dans l'exorde, projette le discours et l'événement qu'il célèbre dans l'éternité. La péroraison plus restrictive limite à la seule durée de la vie de l'empereur, les souhaits que l'orateur prononce. Le renversement s'avère total par rapport au texte précédent. Nous avions noté la particularité de l'exorde. La formulation me paraît proche de l'expression utilisée par Juvencus (que Constantin) "reçoive pour les siècles divins une éternelle vie, Par le Christ seigneur de lumière, qui règne pour les siècles

"*Aeternam capiat divina in saecula vitam*

54. X, VI, 6.

55. X, XXXIII, 6. L'hypothèse de P. Bruun avançant d'une année à la date de la bataille ne paraît pas convaincante (*RIC VII*, n° 1, p. 65 ; *The battle of Milvian Bridge*, *Hermès* 1960, p. 361-70) voir R. H. SUTHERLAND, *RIC VI*, P. 16-19.

Per dominum lucis Christum, qui in saecula regnat", relevé par J. Fontaine⁵⁶ dans l'*Evangeliorum libri quattuor*, 4, 806-812, comme issu de l'hébraïsme et promis à une longue vie dans les doxologies des prières chrétiennes : *Per te Dominum Iesum Christum qui tecum vivit et regnat in saecula saeculorum*". Il paraît caractéristique du demi crypto-christianisme d'un poème qu'il date de la fin 324 ou début 325 :

"tout se passe comme si Juvencus essayait de se tenir à mi-chemin d'un vocabulaire romain et d'un vocabulaire proprement et trop agressivement biblique".

Le premier paragraphe "*qui tantum ultra omnium saeculorum principes eminet*" a bien une tonalité spécifique dans le *corpus*. Un peu plus loin d'ailleurs, on retrouve *in coetu gaudiorum exultantium et laetitiae*, qui est proche de la formulation de la lettre du concile d'Arles à Sylvestre "*coetu noster maiori laetitia exultasset ou spectaculum*". Indices d'une connaissance du christianisme par Nazarius⁵⁷ ou recherche d'une formulation rhétorique commune aux deux types de discours à ce moment ? La seconde hypothèse me paraît plus plausible dans cette période de transition.

Ce souci de chronologie dans le récit peut s'interpréter comme une manifestation propre à faire contrepoids à l'idéologie tétrarchique. Comme en 310 où Apollon offre à Constantin des couronnes, présage de trente années de règne chacune⁵⁸, cette chronologie insistante contrecarre l'usage du temps, et les limites strictes du régime installé par Dioclétien⁵⁹. La chronologie précise du panégyrique IX, les présages de durée dans celui de 310, l'*exemplum* des Dioscures (unique dans le *corpus*) utilisé par Nazarius, semblent bien résulter de la volonté de Constantin

56. J. FONTAINE, *Dominus Lucis*, un titre singulier du christ dans le dernier vers de *Juvencus*, Mémorial A. J. Festugière, *Cahiers d'Orientalisme* X, Paris 1984, p. 133.
57. Dont la fille passait pour chrétienne, on s'en souvient. Cf. *Supra* I, 1.
58. VII, XXI, 4.
59. Que l'on accepte ou non l'interprétation de W. Seston sur la présence des Dioscures sur l'arc de Salonique comme signe de la périodicité et de limites de l'exercice des fonctions impériales. W. SESTON, *Dioclétien et la tétrarchie*, op. cit., p. 250-254.

de proposer une autre image du temps politique dans le contexte de "l'oubli" récent des jeux séculaires⁶⁰.

En définitive, ces relevés montrent les modifications qui interviennent à huit années de distance dans le traitement de l'information et les procédés selon lesquels elles s'introduisent dans la dynamique discursive. Les variantes dans les phases du récit indiquent à ce niveau qu'au lendemain de la victoire, le récit de la campagne d'Italie est divisé en deux parties inégales (32, 28 % et 27, 37 %). La première étape retient plus longuement l'auteur tandis qu'en 321 il majore l'importance de la conquête de Rome (20, 32 % et 26, 43 %). De là l'intérêt plus soutenu apporté à l'affaire de Vérone (21 %) en 313 et son développement plus réduit en 321, qui reçoit la même importance que la prise de Turin.

Les deux *adventus* du panégyrique IX constituent des tableaux qui apparaissent comme autant d'arguments de la propagande de Constantin dans la politique de ralliement qu'il mène en Cispadane et en Transpadane, et qui n'est clairement exprimée qu'au lendemain de la bataille du Pont Milvius. En 321, Nazarius peut les passer sous silence et c'est sur Rome qu'il focalise le discours⁶¹, et événement rare sur la célébration de la victoire qui s'y déroule. Le schéma général reste donc identique dans les deux éloges mais le dispositif de détail se trouve donc modifié. A Rome, les faits sont connus. A Trèves le panégyrique garde son rôle dans la diffusion de l'information. De même, en insistant sur le déroulement des combats, choisit-il d'accentuer la dramatisation. La geste impériale se décompose en séquences, en nombre variable :

Figure de	IX	X
combattant	1 Vérone	1 Rome
tacticien	3	4
clément	3 Suse, Vérone, Rome	1
<i>adventus</i>	2 Milan, Rome	1 Rome
"triomphant" ⁶²	1 Rome	1 Rome

60. ZOSIME, *Histoire nouvelle*, II, 7.

61. Ce qu'indiquait dans l'analyse des correspondances la récurrence de *Roma*.

62. Sur cette question du "triomphe" de 312, voir chapitre III. Les reliefs constantiniens de l'arc triomphal fixent un code légèrement différent : Départ de Milan, Siège de Vérone Bataille du Pont Milvius, Entrée à Rome, Discours de l'Empereur aux Rostres, Largesses.

La figure se nuance donc. La clémence s'efface, elle n'est plus nécessaire mais dans les futurs combats la capacité du stratège et du tacticien le demeure, surtout si l'on voit dans l'empereur décrit par Nazarius non le portrait rétrospectif de 313 mais bien celui de 321 et dans l'échec de Maxence un avertissement pour Licinius. Le long retour en arrière projette le passé sur l'avenir en évitant le présent. Le panégyrique joue sa partie dans la propagande constantinienne, le procès d'élaboration le démontre, aussi bien dans sa thématique que dans l'agencement de celle-ci.

A fortiori quand il s'agit d'attribuer les responsabilités d'un conflit. Les deux textes livrent une version totalement opposée de cette question. En 313 la décision est attribuée à Constantin :

"Je traiterai tout d'abord un point auquel personne n'a je crois osé toucher, et je parlerai de la fermeté de ton dessein dans cette campagne (*de constantia expeditionis* IX, II, 1) et l'auteur ajoute : Est-il possible empereur que ton âme ait eu assez d'assurance pour t'engager le premier dans une guerre qui mettait en jeu tant de forces (IX, II, 3) ?"

Aucune équivoque n'est possible. La détermination de Constantin est patente. Il n'est question ni des négociations, ni de l'attente, ni des délais dont fera état tardivement Nazarius, ni de la patience de l'empereur de Trèves qui recule devant l'échéance d'un conflit ouvert malgré les raisons sérieuses qui le justifierait :

"Tu supportais cependant, tu supportais cet homme qui se jouait au milieu de si grands crimes et alors que tu connaissais tous les vœux de la population, tu les lassais par ton indulgente patience..."

Tu vas jusqu'à te faire violence, à désirer le rencontrer à vouloir avec lui un accord...

Tu l'invites à une alliance ; il se refuse à ton invitation" (X, IX, 1 et 3).

Le Bordelais prend le contre-pied de la version de 313. Constantin qui, naguère, allait à l'encontre de tout conseil de prudence et de temporisation devient ici le champion des négociations. C'est à Maxence que revient alors la responsabilité

du conflit en renversant les images du fils de Constance⁶³ qui constraint ce dernier à riposter.

La propagande constantinienne a changé. Entre la version gauloise de 313 et la version gauloise de 321, mais diffusée depuis Rome, la contradiction est totale. Différence également de traitement dans les données fournies par les deux auteurs sur les forces en présence. Le neuvième panégyrique indique que Constantin affronte Maxence avec le quart seulement de son armée :

"C'est avec le quart de ton armée que tu as franchi les Alpes pour affronter cent mille hommes en armes",

tandis qu'il laisse des troupes importantes sur la frontière rhénane : (IX, III, 3 ; IX, III, 6). L'armée de Maxence comprendrait, elle de nombreux soldats et dispose d'effectifs considérables. D'un côté donc une simple expédition, de l'autre des forces nombreuses.

Nazarius ne juge pas nécessaire de donner de telles précisions. Il se borne à utiliser des épithètes et à qualifier cette armée de vigoureuse, puissante, heureuse. Il renvoie non seulement à une présence mais aux sentiments. Il y ajoute un élément d'une toute autre nature, le merveilleux là encore exceptionnel dans ce *corpus*, l'intervention d'armées célestes, réponse anticipée dans son récit en quelque sorte aux terrifiants cibanaïres de Maxence, dont il est le seul à évoquer l'existence⁶⁴.

L'image impériale ainsi portée par une autre structure ou d'autres données de l'argumentation, s'en trouve modifiée. Il résulte des informations de divers ordres qui sont livrées par ces deux éloges que les orateurs donnent à voir le Constantin de 311-312 à travers un prisme différent en 313 et en 321.

Laissant dans l'ombre certaines données, bousculant l'analyse des causes du conflit, transférant dans une atmosphère de merveilleux la campagne de Gaule et celle d'Italie, Nazarius par ses masquages, silences, déplacements confère aux événements

63. X, XII, 2 ; ce que proclament également LACTANCE, *De MP*, XLIII, 34, *Eusèbe*. HE, VIII, 14, 7. Maxence aurait détruit les *imagines* de Constantin. Pour F. Lomas, Nazarius reprend des sources chrétiennes. F. J. LOMAS, Propaganda y ideología en la imagen de la realeza en los panegíricos latinos, *La imagen de la realeza en la antigüedad*, Madrid 1988.

64. X, XIV, XIX et X, XXIV.

une toute autre signification. La mise en œuvre de ce système, porteur de vérités officielles sur un présent qui se lit à travers le passé, sur un passé qui se connaît et se comprend à travers la grille de déchiffrement du présent, telle nous apparaît l'une des fonctions du panégyrique : transmission des nouvelles, mémoire et mémoire réactivée en 321.

L'éclairage se modifie d'un texte à l'autre. D'autres procédés de l'*elocutio* le manifestent. Nous en retiendrons quelques-uns. Ainsi l'orateur de 313 fait-il appel à une caution poétique explicite pour étayer son récit de l'extension de la guerre et la description du tyran. Les citations n'abondent pas dans le recueil et ce choix le singularise. Par deux fois il cite le poète par excellence, Virgile. Comment ne pas y voir un rapport direct avec Auguste évoqué juste avant ni une référence politique précise. L'autorité poétique ne semble en cause dans cette intervention du mantouan dans le discours gaulois que liée à cette figure fondatrice⁶⁵. Nazarius s'en abstient de son côté dans la capitale.

Le premier utilise d'autre part davantage le discours rapporté, qui travaille l'énonciation. Discours dans le discours, ces très brefs passages accusent les relations entre les protagonistes. En 313, l'orateur de Trèves le fait intervenir en simulant un dialogue. Or les trois interlocuteurs qu'il retient pour ce discours direct sont précisément les personnages clés de la geste impériale : l'empereur, son adversaire, les soldats de Constantin.

D'abord un Constantin jugeant l'histoire par *exemplum* interposé : "Exemples de lâcheté diras-tu" à propos de Xerxès ou d'Auguste commandant leurs troupes de loin, suivi dans le même chapitre du discours des soldats reprochant à Constantin sa participation au combat :

"Qu'as-tu fait empereur, dans quels malheurs tu te
précipitais si ta bravoure divine ne t'avait défendu. A quoi bon
nos bras, si renversant les rôles, c'est toi qui combats à notre
place ?" (IX, X, 3).

65. "La première intervient dans un long passage développant une anecdote survenant après la prise de Vérone, selon laquelle des armes furent transformées en chaînes pour lier les prisonniers.

"Pour décrire l'extension des guerres qui se propagent à travers le monde entier et leurs préparatifs, un grand poète a dit : "Et des faux recourbées se transforment en épées rigides" IX, XII, 3 ; plus loin : "Et la peur suivant le mot du poète révélait la bassesse de son cœur" "IX, XIV, 2.

Les propos se réfèrent à l'histoire mythologisée, à des valeurs militaires, en voie de transformation, la nouvelle mystique du chef ne se satisfaisant plus du héros combattant lui-même. Dans les paroles prêtées à Maxence, l'inversion des valeurs normatives de la société romaine subvertit le portrait de la *vituperatio*. Mentant, cachant la vérité, rassurant mal à propos, il lance à ses soldats des formules provocatrices :

"Jouissez, leur disait-il, dissiplez, gaspillez !" (IX, XIV, 6).

Dans les deux cas, le faux-semblant de l'*adlocutio* ou des reproches formulés par les soldats de Constantin, l'armée est choisie comme médiatrice. On retrouve donc un des objectifs des porte-parole de Constantin dans l'ensemble du procès de célébration, mettre l'armée en vedette, et plus précisément dans ses relations avec son chef.

Le discours direct intéresse moins Nazarius mais il choisit de placer les paroles dans des bouches divines. La profération directe émane d'êtres célestes venus au secours de Constantin. L'autorité de ce discours rapporté ne saurait être mise en doute :

"toutes les bouches le redisent dans les Gaules..." "Et voici leurs paroles et les propos qu'ils tenaient à qui les écoutaient : "c'est Constantin que nous cherchons, c'est à Constantin que nous allons porter secours" ⁶⁶.

La transposition dramatique renverse ici l'image commune des hommes à la quête des dieux. Ce sont les êtres divins guidés par le divin Constance qui cherchent l'empereur. En introduisant les paroles prononcées, Nazarius opère une inversion de la vérité oraculaire. Cet auteur réputé, seul dans le *corpus* à faire appel ainsi à une *aura* légendaire, proclame à Rome que le merveilleux fait partie de la geste impériale. Or en 321 il est probable que la version lactancienne du chrisme circule. Nazarius n'en souffle mot mais situe l'intervention céleste en Gaule par une aide militaire "active". La version gauloise joue sur l'efficace ⁶⁷.

66. *"In ore denique est omnium Galliarum exercitus uisos qui se diuinitus missos prae se ferebant. Haec ipsorum sermocinatio, hoc inter audientes serebant : "Constantinum petimus, Constantino imus auxilio". X, XIV,4.*

67. J. Le Gall interprète la description des armes de ces auxiliaires célestes comme l'utilisation par Nazarius de traditions mythologiques gauloises. "Mais quelle était, dit-on, leur beauté ! quelle était la vigueur de leur

C'est aussi Nazarius qui plonge son discours dans l'admirable, l'étonnement, le *pathos* des sentiments⁶⁸. Il privilégie la dramatisation par le recours à la forme interrogative et exclamative. L'interjection O se compte douze fois, il emploie à cet effet 57 signes. De même sa préférence pour *laus* (14 occurrences) et *oratio* (7 occurrences) démontre sa fonction de porte-parole, largement plus explicitée que par son prédécesseur. Nous observons ainsi à travers ces différences dans le cheminement comment s'élabore chacun des éloges. A ces procédés s'ajoute la récurrence lexicale⁶⁹ qui confirme les orientations thématiques ou mettent en évidence, par l'élimination ou la répétition des vocables, les choix des orateurs.

Les relevés suivants ont été établis à partir des données des listings de fréquence. Les vocables lemmatisés les plus fréquents y ont été classés par champ pour la commodité de la lecture. Les points indiquent l'auteur qui les utilise le plus.

corps ! la grosseur de leurs membres ! la promptitude de leurs boucliers étincelants et leurs armes célestes brillaient d'une lumière terrifiante".

Il y voit la rouelle, le soleil, la foudre de certaines représentations. J. LE GALL, De Delphes au Pont Milvius. REL 55, 1977, p. 280. Cette description qui trouve une correspondance dans l'énoncé à celle des cibanaires (en XXII-XXIII) se prête en fait à toutes les identifications par l'imprécision des vocables à l'exception de *umbones*.

68. De nombreuses occurrences lexicales dans ce domaine, dont *sept d'amor*.
69. Comme par exemple la récurrence du vocabulaire religieux dans les trois panégyriques de Constantin :

	VII		IX		X
1	<i>deus</i>	19	<i>pietas</i>	7	<i>vota</i>
2	<i>numen</i>	11	<i>numen</i>	5	<i>gratia</i>
		10			
3	<i>pietas</i>		<i>vota</i>	4	<i>divinus</i>
4	<i>templum</i>	7	<i>deus</i>	4	<i>deus</i>
5	<i>felicitas</i>	6	<i>divinus</i>	4	<i>felicitas</i>
6	<i>fatum</i>	5	<i>fata</i>	3	<i>caelestis</i>
7	<i>Iove</i>	4	<i>divus</i>		<i>felix</i>
8	<i>Apollo</i>	3	<i>felix</i>	2	<i>divinitas</i>
9	<i>caelestis</i>	3	<i>sacer</i>		<i>divinitus</i>
10	<i>pius</i>	3	<i>impius</i>		<i>fas</i>
	<i>felix</i>				

Tableau 19 - LA CÉLÉBRATION DANS LES PANÉGYRIQUES

Occurrences lexicales de la célébration (lemmes)	4293 mots IX		6315 mots X
Le discours			
		1 7 3 14 0 12	. <i>oratio</i> . <i>laus</i> . 0
		<i>ego</i> . 10 7 <i>inquam</i> . 4 3 <i>tu</i> . 96 47 <i>noster</i> . 14 9	
Inscription dans l'espace-temps		<i>tempus</i> . 12 5 <i>dies</i> . 8 3 <i>limes</i> . 5 0 <i>urbs</i> . 12 6 13	
Politique /Religieux			
		<i>imperator</i> . 9 17 dont <i>imperator maximus</i> . 24 18 <i>princeps</i> . 1 17 <i>dominus</i> . 3 27 . 2 0 . 5 . 4 8 <i>populus</i> . 7 0 <i>plebs</i> . 1 0 . 2 23 <i>potestas</i> . 3 1 <i>libertas</i> . 3 3 <i>prudencia</i> . 1 6 . 2 3 . 3 4 . 2 9 . 10 27 . 2 4 . 2 5 <i>romanus</i> . 9 7 <i>barbarus</i> . 3 3 <i>barbaria</i> . 5 4 . 4 9 <i>auspicium</i> . 2 0 <i>sacer</i> . 2 0 <i>sacratissimus</i> . 1 0 <i>prodigium</i> . 3 0	. <i>Constantinus</i> . <i>princeps</i> . <i>tyrannus</i> . <i>gloria</i> . <i>multitudo</i> . <i>felicitas</i> . <i>clementia</i> . <i>magnitudo</i> . <i>virtus</i> . <i>fides</i> . <i>fiducia</i> . <i>fortuna</i>
La guerre			
		<i>hostis</i> . 23 8 <i>victoria</i> . 18 19 <i>miles</i> . 10 7 <i>arma</i> . 16 18 <i>bellum</i> . 16 19 <i>exercitus</i> . 14 12 <i>acies</i> . 7 8 <i>copia</i> . 8 5 <i>mores</i> . 6 3 <i>dux</i> . 5 9 <i>pugna</i> . 4 4 <i>pax</i> . 2	
			. <i>fuga</i>
Le corps		<i>corpus</i> . 6 4 3 10	. <i>oculus</i>
Faire -Penser - Eprouver			
			. <i>amor</i> . <i>spes</i> . <i>animus</i> . <i>facere</i> . <i>posse</i> . <i>ratio</i> . <i>facile</i> . <i>bonus</i>

Ces relevés précisent ici les orientations discursives. Ainsi les occurrences d'*imperator* s'avèrent beaucoup plus nombreuses dans un discours moins long, en 313 (24) qu'en 321 (18). En revanche Nazarius utilise dix-sept fois le syntagme *maximus imperator* pour désigner Constantin alors qu'aucune occurrence n'est relevée en IX, à l'exception très notable de la fin de la péroraison, comme on l'a observé précédemment. Nazarius privilégie *princeps* (27 occurrences contre 3 en 313). Il y a un choix qui tend à faire de Constantin davantage le prince que le général en chef à Rome. Le syntagme *imperator maximus* souligne l'orientation de sa politique et sa ferme volonté mais n'autorise pas à interpréter la récurrence de *princeps* comme la volonté d'effacer le triomphe rituel⁷⁰.

La polysémie des vocables *princeps-imperator* rend difficile des conclusions hâtives sur leur emploi. Expression juridique et rhétorique ne coïncident pas nécessairement et J. Béranger a eu raison de remarquer les glissements de sens qui s'opèrent aussi bien pour ces vocables que pour *imperium* ou *principatus*⁷¹. Néanmoins ces relevés présentent un avantage. Ils indiquent des repères et ces mots-phares - que sont *princeps*, *imperator* - caractérisent les auteurs. Ainsi *Augustus* apparaît fort peu ici, de même que *Caesar* (réservés en 321 aux *Caesares*)⁷².

Nous constatons ainsi que Nazarius insiste sur la *virtus* impériale beaucoup plus que son prédécesseur et qu'il met en avant la *magnitudo* et la *fiducia* parmi les qualités de l'empereur. *Dominus* et *potestas* caractérisent l'orateur de Trèves, de même que *limes*. *Tyrannus* n'est utilisé que par Nazarius. La récurrence lexicale dessine une spécificité d'utilisation des vocables dans le champ du politique, qui peut aussi se traduire par des mots comme *gratia* ou *spes*. Nazarius emploie dix fois *gratia*, inconnue en 313, aussi souvent que *virtus* et *magnitudo*, ou que *Roma*. Il est le seul auteur du *corpus* à insister sur le vocable qui se rapporte, sauf deux exceptions, à l'empereur. La répétitivité de *gratia* montre donc que choisit délibérément, en 321, ce thème qui n'avait pas retenu jusqu'alors l'attention de ses prédécesseurs, et

70. *Infra*, chapitre III.

71. J. BERANGER, *Principatus*, Bâle 1953, p. 292.

72. Il est tentant d'utiliser ce repérage pour établir une chronologie dans les cas difficiles. Mais l'hypothèse de S. d'Elia sur la chronologie du règne de Maximien qui se fonde sur l'utilisation de *Caesar* paraît hasardeuse. Voir *infra*.

qui ne retrouvera pas après lui une telle importance⁷³. De même *spes*, l'espoir, l'espérance, qui s'applique dans ses emplois à des situations variées, mais plus particulièrement à l'évolution de la situation politique, caractérise le bordelais. Le jeu des paroles on s'en souvient, démontre la participation active de l'empereur de l'armée ou de la divinité, il en va de même pour les échanges de regards, la fréquence particulièrement élevée d'*oculus* en témoigne : 3 en IX, et 10 en X. Nous limiterons à ces observations l'analyse de ces données qui semblent pertinentes dans la mesure où elles différencient les auteurs en identifiant les registres ou modalités du discours.

En poursuivant cet examen des énoncés des éloges de 313 et de 321, nous retrouvons un élément de la *dispositio* du panégyrique IX qui avait retenu l'attention lors de la mise en évidence des structures et de la dynamique discursive de l'ensemble des œuvres. La célébration de la victoire de Constantin sur Maxence en 313 donne lieu à une longue péroration qui représente plus de 10 % de l'énoncé, si l'on adopte le découpage d'E. Galletier. Son originalité dans le *corpus* tient à deux éléments, d'une part la construction de cette conclusion en trois chapitres qui replace Constantin dans l'histoire romaine toute entière, le confronte avec son père et en dernier lieu formule les souhaits pour l'empereur auprès de la divinité suprême. La prière finale apparaît comme une exception dans le *corpus* et la divinité à laquelle elle est adressée *summe rerum sator* "souverain créateur du monde", un hapax. Double originalité qui interpelle. Nazarius en 321 conclut très brièvement pour sa part en 3, 51 % des mots du discours, sur une évocation très banale du bonheur des temps.

La péroration du panégyrique de 313 rappelle dans sa construction et dans les difficultés de césures le discours de 310 qui représente une complexité inconnue dans le recueil. Trois séquences s'y succèdent : l'apparition d'Apollon à Constantin, la formulation de l'espoir d'une visite à Autun, qui forment un ensemble et la chute triviale et hétérogène - un hapax également - de la recommandation par l'orateur de ses élèves et de ses enfants. Le tout s'élève à plus de 15 % des mots du discours.

73. 1 occurrence en II, V, VI, VII ; aucune en III et VIII ; 5 dans la *gratulatio* de Mamartin et 4 en 389.

Ce type de difficultés de découpage et la présence d'une prière finale sont particuliers aux panégyriques de Constantin. L'auteur de 313 a-t-il voulu introduire cette solennité en suivant ainsi les règles proposées par Ménandre pour le *basilikos logos*⁷⁴, introduisant alors de nouvelles règles dans le démonstratif occidental ? On remarque que son prédécesseur plaçait déjà en 310 l'apparition d'Apollon au nouvel empereur en fin de discours. De plus cette prière terminale présente des similitudes avec les prières attribuées à Licinius par Lactance ou à Constantin par Eusèbe⁷⁵. Il semblerait que cette convergence exprime davantage l'introduction de techniques oratoires communes à l'époque constantinienne et que les orateurs gaulois, qui jusqu'alors s'abstenaient d'introduire ce moment de communion, soient incités à ce nouvel usage. Il n'est pas exclu par ailleurs que l'intérêt du lecteur sélectionnant les manuscrits ait été éveillé par la présence dans ce discours de l'adresse au créateur du monde qu'on ne retrouve pas dans un autre.

L'analyse interne du texte montre que cette prière vient en quelque sorte équilibrer l'apostrophe au Tibre du chapitre XVIII qui a livré le cadavre de l'usurpateur, *monitor-conservator*, qui avertit, qui sauvegarde, *munitor*, qui protège et *altor* enfin qui nourrit. La purification de la guerre civile s'effectue grâce au Tibre vénérable et bénéfique, Dieu et Père, ce que renforce les *exempla* de l'histoire mythologisée - Enée, Romulus Horatius Coclès, Clélie. C'est le Tibre qui est proclamé *conservator* et non

74. "Après cela vous pouvez ajouter une prière priant dieu que le règne de l'empereur soit long et le trône tenu par ses descendants". MENANDRE, *Basilikos Logos*, II, 375.

75. "Dieu Suprême, nous Te prions. Dieu Saint, nous Te prions. Toute cause juste, nous la remettons entre Tes mains. A Toi, nous confions notre salut, à Toi que nous vivons, c'est par Toi que nous viennent la victoire et la félicité. Dieu Suprême, Dieu Saint, exause nos prières. C'est ves Toi que nous tendons nos bras, exauce-nous, Dieu Saint, Dieu Suprême". LACTANCE, *De mortibus persecutorum*, XLVI. F. Heim en a souligné le caractère incantatoire par ses rythmes, répétitions, assonances, allitérations, chiasme ; F. HEIM, L'influence exercée par Constantin sur Lactance : sa théologie de la victoire, La théologie de la victoire impériale, Colloque *Lactance et son temps*, Paris 1976, p. 65. EUSEBE, *Vita Constantini*, IV, 19-20. Si l'on suit l'hypothèse de F. HEIM en contradiction avec celle de J. MOREAU, Lactance se trouverait à Trèves entre 313 et 315, F. HEIM, p. 57.

l'empereur. C'est lui qui préalablement a choisi Constantin et vaincu Maxence⁷⁶.

Les cent quatre-vingt mots du chapitre XXVI ne paraissent pas incongrus après ces cent vingt cinq mots dans le contexte de la fin de l'année 312 et le début de 313.

Le banal "Souverain créateur du monde dont il y a autant de noms qu'il y a de peuples" ouvre la séquence - *summe rerum sator*, le souhait formulé par l'orateur - que tu sois l'empereur le plus grand - *tu sis omnium maximus imperator* - la termine sur un encouragement à poursuivre une politique.

Initial et terminal, ces syntagmes énoncent un choix politique et une théologie fondée sur la hiérarchisation de l'autorité divine et impériale, ainsi que sur la transmission héréditaire du pouvoir. Le principe de légitimité dynastique n'est pas une nouveauté puisqu'elle est explicitée particulièrement en 310. Mais la religion monarchique exprimée dans le discours présente une nette évolution depuis cette date puisque l'identification apollinienne est abandonnée. Il y avait donc un vide à combler et dans le cadre du discours d'éloge, c'est la mission qu'assume ce texte parmi ceux qui ont été conservés.

La difficulté du tournant à prendre, se lit dans la double interprétation de la puissance divine proposée par l'orateur dans cette période solennelle, longue de 76 mots et dans l'élimination de tout vocable pour la désigner

"toi dont nous ne pouvons savoir sous quel nom tu veux être appelé précisément, que tu sois une puissance et une intelligence divines, qui, répandue dans le monde tout entier, te mêles à tous les éléments et te meus par toi-même sans recevoir l'impulsion d'aucune force extérieure, ou que tu sois une puissance placée au-dessus de tous les cieux et que tu regardes cette œuvre de tes mains d'un des plus hauts sommets de l'univers, c'est toi, je le répète, que nous prions et supplions de prolonger l'existence de notre prince jusqu'à la fin des siècles.

Infinie est la bonté qui est en toi, infini ton pouvoir. Et c'est pourquoi tu dois vouloir ce qui est juste, tu n'as nulle raison de nous le refuser puisque tu le veux. Car s'il y a quelque chose que tu refuses à qui le mérite, c'en est fait de ton pouvoir ou de ta bonté. Fais donc ce que tu as donné de meilleur au

76. Il a englouti d'autres "tyrans", Vitellius, Héliogabale.

genre humain lui reste pour l'éternité et que pour Constantin, sur cette terre, les âges s'ajoutent aux âges⁷⁷".

Si ce dieu n'a pas de nom, l'épithète *sator* nous renvoie à Virgile⁷⁸ encore une fois et au registre poétique. La solennité s'en trouve accrue, et l'occurrence s'inscrit dans l'ensemble du récit qu'émaillent les citations virgiliennes. Les formules *mens divina infusa*, une intelligence infuse, *supra omne caelum potestas*, une puissance placée au-dessus de tous les cieux, *bonitas*, la bonté, désignent la divinité, les relations de celle-ci avec l'empereur, aussi bien que l'empereur lui-même. Les glissements de cet ordre sont fréquents. Il semble donc évident qu'il n'y a pas de distorsion lexicale entre la péroration et le reste de l'énoncé, ce qui élimine l'hypothèse d'une interpolation postérieure de cette prière.

D'autre part l'orateur propose une alternative qui est une ouverture sur les idéologies religieuses dominantes et n'impose pas une interprétation réductrice du divin et de son *locus*. Il laisse ainsi un champ de possibles. L'insistance de l'auteur sur la clémence de l'empereur trouve ici son achèvement.

Si Constantin devient, dans la narration, économie du sang de ses adversaires, il donne la preuve aussi dans cette péroration, par orateur interposé, de la volonté d'éviter toute définition précise et toute dénomination de la divinité. Le vocable poétique assure la fonction de masquage, qu'en règle générale le discours épидictique a pour mission d'assumer. L'amphibologie du lexique du divin a depuis longtemps été soulignée - et à juste titre - par J. Béranger. "Constantin s'est servi de la langue commune non

77. ...sive tute quaedam uis mensque divina es, quae toto infusa mundo omnibus miscearis elementis et sine ullo extrinsecus accidente uigoris impulsu per te ipsa mouearis, siue aliqua supra omne caelum potestas es quae hoc opus tuum ex altiore naturae arce despicias : te inquam, oramus et quaesumus ut hunc in omnia saecula principem serues...

Et certe summa in te bonitas est et potestas : et ideo quae iusta sunt uelle debes, nec abnuendi est causa cum possis. Nam si est aliquid quod a te bene mentis denegetur, aut potestas cessauit aut bonitas. Fac igitur ut quod optimum humano generi dedisti permaneat in aeternum omnesque Constantinus in terris degat aetas, IX, XXVI, 2, 3.

78. VIRGILE, *Enéide*, I, 254. Le dictionnaire fréquentiel du Lasla retient six occurrences de *sator*, dans la langue poétique.

compromettante⁷⁹" assure cet auteur à propos de l'emploi de *deus* ou *numen* dans le panégyrique suivant. Dans cette prière, on peut retrouver les formulations proches des prières païennes de l'Asclépius des Livres Hermétiques⁸⁰ ou du texte de l'oracle d'Oinanda :

"Né de lui même, à la sagesse infuse, sans mère, inébranlable, ne comportant pas de nom, aux noms multiples, habitant du feu, voilà ce qu'est Dieu... Il a déclaré l'Ether, c'est vers lui qu'il faut porter ses regards⁸¹".

"Sagesse infuse", "ne comportant pas de nom", "aux noms multiples", l'énoncé de la prière de 313 se rapproche beaucoup de ces formules que connaissait précisément Lactance puisqu'il les cite dans les *Institutions Divines* comme l'a démontré L. Robert en l'attribuant à Apollon de Claros. Le "dieu pantomime et anonyme⁸²" fait partie d'un bien commun déjà ancien.

L'énoncé de 313 s'avère acceptable, comme commun dénominateur en raison de ces références multiples qui éveillaient des échos divers. L'économie narrative - au sens où J. P. Fave use de l'expression comme circulation et échange - permet de penser que la compréhension s'en trouvait considérablement facilitée avec les passages possibles de ce texte à Lactance, de l'oracle à l'énoncé. Or la situation provoquée par la décision de Constantin de ne plus sacrifier à Jupiter Capitolin à Rome même n'était pas sans risque, dans la péninsule comme près du *limes*. La péroraison du discours en affirmant à la fois la souveraineté divine et la hiérarchie de la souveraineté terrestre joue le rôle d'un manifeste en même temps que d'un appel et d'une exhortation à suivre le vainqueur dans ses choix, par-delà les divergences ou les conflits. Le jeu de la menace "car s'il y a quelque chose que tu refuses à qui le mérite, c'en est fait de ton pouvoir et la bonté⁸³" inclut toutes les possibilités. Si la divinité s'égare, son pouvoir s'effondrera. Assurance tout risque pour tout public. Le vrai dieu

79. J. BÉRANGER, L'expression de la divinité dans les panégyriques latins, *Museum Helveticum*, 1970, p. 251.
80. *Livres Hermétiques*, éd. J. FESTUGIERE, A. D. NOCK, III,41, p. 353-55.
81. L. ROBERT, Un oracle gravé à Oinanda, *CRAI*, 1971, p. 601-619.
82. A. J. FESTUGIERE, *Révélation*, IV, 65-70 cité par L. Robert, *loc. cit.*, p. 612.
83. IX, XXII, 3.

est celui qui gagne, comme le véritable empereur est celui qui est désigné par sa victoire même.

Dans la stratégie discursive l'apostrophe a pour objectif de saisir l'auditeur par adresse interposée. L'orateur de 313 ne s'en privait pas jusqu'à cette conclusion solennelle qui l'éloigne des autres discours. Elle précède - à Trèves - l'achevèment de l'arc de triomphe de Rome, mais la construction de ce monument à la gloire de Constantin avait été décidée lors du séjour à Rome de ce dernier. En conséquence, le texte et l'arc sont contemporains. La référence à la divinité s'inscrit comme inspiratrice : "*Instinctu divinitatis mentis magnitudine*" sur l'arc, tandis que l'orateur recourt au même vocable à propos de l'anecdote citée plus haut des épées transformées en menottes "*cum te divino monitus instinctu de gladiis eorum gemina manibus*, quand toi, frappé d'une inspiration divine, tu fis passer à leur mains des paires de menottes fabriquées avec leurs épées" (IX, XI, 4).

Trois occurrences d'*instinctus* seulement figurent dans le *corpus*. Dans la première, Eumène évoque la parenté divine de la tétrarchie dans un développement sur la politique culturelle de Maximien et Constance :

"Credo igitur tali Caesar Herculius et avi Herculis et Herculii patris instinctu tanto studium favore, C'est je crois par une inspiration semblable de son ancêtre Hercule et de son père (Maximien) Hercule, que César Hercule entoure les études littéraires d'une telle faveur..." (V, VIII, 4).

La seconde intervient en 313 et la troisième en 321. Nazarius reprend l'expression dans son récit des premières expéditions de Constantin, pour justifier l'échec (partiel) de Constantin dans ses campagnes contre les Francs :

"Les Francs donc s'effondrèrent si bien sous tes coups qu'ils auraient pu être anéantis complètement, si obéissant à une inspiration divine qui te fait régler toute chose, tu n'avais réservé à ton fils l'achèvement d'un ennemi que tu avais toi-même affaibli" (X, XVIII, 1).

On le voit, la formulation de l'inspiration divine vient dans ces textes de la tétrarchie et plus particulièrement de la chancellerie de Constance, via Eumène devenu directeur des Ecoles d'Autun. L'économie narrative telle qu'elle se dessine ici montre un usage particulier, ensuite, par le panégyriste de Constantin. La

concordance entre la proclamation de l'arc et les énoncés est patente. Elle confirme soit que l'empereur charge alors d'une même consigne le maîtres d'œuvres de la célébration monumentale et de la célébration discursive, soit que ceux-ci se soumettent d'eux-mêmes à cette uniformisation, de la théologie impériale.

Les auteurs laissent de côté d'autres formules précises comme *Liberatori Urbis ou Fundatori Quietis*, "Libérateur de la ville, Fondateur de la Tranquillité", reliées à Trajan dans l'œuvre composite et les réemplois caractéristiques de ce monument. La tonalité générale des discours de 313 et 321, la thématique vont dans ces directions. Mais dans le domaine précis de la victoire impériale, la coïncidence des syntagmes est totale.

Au terme de ce parcours dans les deux éloges, nous avons vu se mettre en place quelques-uns des procédés de la célébration. L'analyse de la *dispositio* et de certains mécanismes de l'*elocutio* chez ces deux auteurs dévoilent des techniques et des tactiques différentes parce que la relation des événements, le choix des mots, la thématique s'inscrivent dans les perspectives particulières à la date de la célébration. L'événement discursif tire sa légitimité et sa valeur, de l'ensemble de ces processus qui a pour objectif de définir des orientations, de fournir une connaissance et des interprétations d'événements récents. Il s'en dégage une nouvelle confirmation du rôle de ces éloges dans la diffusion de l'information qu'ils communiquent mais qui résulte d'opérations de filtrage dans lesquelles interviennent et se conjuguent de nombreux moyens discursifs. La mise à distance des événements à huit années d'intervalle s'avère patente ici même si la trame générale reste identique. En faisant apparaître des auxiliaires célestes, Nazarius confère à la geste discursive un caractère nouveau. En affirmant que le merveilleux du prodige est bien connu des Gaulois et faisant allusion à leur imaginaire, il prouve à Rome l'allégeance de ces derniers à la nouvelle politique mais en puisant au vieux fonds légendaire de celle-ci, voire de celle-là. L'ambiguité qu'il cultive - à l'opposé des proclamations d'un Lactance ou d'un Eusèbe - l'oblige au même silence sur l'éventuelle consultation des Livres sibyllins par Maxence et sur la version récemment diffusée d'un songe de Constantin. La schématisation de l'imagerie impériale revêt une forme nouvelle dans le *corpus* qui précède le grand affrontement avec le dernier représentant de la tétrarchie qui éclaire le retour en arrière de Nazarius. En montrant que des signes désignent le vainqueur, il

anticipe. Le système politique qui s'effondre dans les provinces occidentales doit être définitivement considéré comme un passé mort. Les phalanges célestes sauront vaincre Licinius.

IV - PATHOS : AMOUR ET VITUPERATION

Dans l'éloquence gauloise, la geste impériale garde une place à l'appareil militaire rendant ainsi hommage à l'armée, instrument fondamental de l'accession et du maintien au pouvoir des prétendants à la fonction impériale. Au travers des relations d'amour, d'intérêt, voire de haine, qui unissent les soldats et les officiers à leur chef, l'importance décisive des interventions de l'armée dans les choix politiques, l'instabilité qui en découle, transparaissent en filigrane. C'est donc en termes de *pathos* que le discours d'éloge transcrit ces réalités. Quelques-uns de ces éloges opposent l'amour suscité par le charisme du chef victorieux et la collusion d'intérêts momentanés entretenus par son adversaire, ceux de Constantin en particulier. De la même façon, ils désignent l'ennemi vaincu à la vindicte. Au *pathos* de l'amour succède le *pathos* de la haine dans la *vituperatio*. A l'élection par les valeurs positives, le rejet par les valeurs négatives. Ce schématisme, déplace et transcende l'objet du politique et son expression dans la fantasmatique et dans le registre émotionnel. *Movere* : Il ne s'agit pas ici de tirer des larmes à un juge⁸⁴, mais néanmoins de prendre un auditoire au jeu de l'émotion. Arrêtons-nous un moment sur quelques-unes de ces transcriptions de l'imaginaire social.

Le pathos de l'amour

Figure modèle du combattant, l'empereur puise dans son combat victorieux l'exemplarité qui lui vaut réussite, triomphe et capacité à susciter l'admiration et l'enthousiasme de son armée. L'efficace de cette représentation résulte d'une double victoire, celle qui est remportée sur l'ennemi vaincu, mais aussi celle qui se nourrit du succès sur ses propres troupes. Les panégyriques adressés à Constantin mettent l'accent sur les relations d'échange qui se nouent sur le champ de bataille. Empereur à imiter, armée

84. Quintilien, en étudiant la prosopopée, assimile l'avocat à un acteur (*IO*, VI 1, 25).

modèle : derrière ces paradigmes on voit se profiler d'autres figures que d'autres liens unissent, ceux des échanges marchands dont dépend l'élection militaire. Le chef charismatique sait dispenser des largesses ; le langage distancié du panégyrique énonce malgré tout avec clarté que l'amour que lui porte ses soldats repose sur ces rapports de dépendance matérielle. La récurrence lexicale souligne que les panégyriques VII et XII accordent une place importante à l'appareil militaire. L'énoncé comporte de fréquentes occurrences de *miles, milites* en VII, *miles, militum* en XII ; de *duces, miles, militum* en XII. Leur emploi et la thématique montrent que ce sont les relations de l'empereur et de son armée qui intéressent particulièrement les auteurs de ces textes.

Le panégyriste de 310 mentionne notamment la part prise par l'armée de Bretagne dans l'accession au pouvoir de Constantin à la mort de Constance⁸⁵. Pour sa part, C. Mamertin escamote le rôle que l'armée de Gaule a pu jouer dans la proclamation de Julien à Lutèce. Dans sa *gratulatio*, ce dernier juge bon de passer sous silence les circonstances de l'avènement de Julien sans doute pour ne pas heurter les sénateurs de Constantinople qui l'écoutent. Il n'en va pas de même à Trêves dans la capitale occidentale antérieurement, où l'orateur estime nécessaire de consacrer un chapitre entier à l'éloge des soldats de Constantin "armée de sages" résistant aux offres de Maximien, solide, désintéressée, n'acceptant des libéralités que de leur chef⁸⁶.

Ce passage constitue le plus long chapitre du discours (250 mots). Il est situé dans le récit de la révolte de Maximien, au cœur de la démonstration de l'irresponsabilité de ce dernier, au centre

85. "A peine en effet avait-il été ravi à la terre que l'armée tout entière s'accorda sur ton nom, que tous les esprits, tous les yeux te désignèrent et, bien que tu eusses consulté les Augustes honoraires pour savoir ce qu'ils étaient d'avis de faire dans l'intérêt de l'Etat que tous prévinrent la réponse par une manifestation d'enthousiasme que les princes bientôt approuvèrent par leur décision. Aussitôt qu'une première sortie t'offrit à la vue des soldats, ceux-ci, ayant égard à l'intérêt général plus qu'à tes propres sentiments, jetèrent la pourpre sur tes épaules malgré tes larmes. On dit même, invincible empereur, que tu essayas d'échapper à l'enthousiasme de cette armée qui te réclamait et que de tes éperons tu pressas ton cheval". VII, VIII, 2.
86. Et l'on sait qu'il use du procédé. Cf. R. MAC MULLEN, The Emperor's largesses, *Latomus* XXI, 1962, p. 159-166.

du dispositif narratif. Le rythme en est varié, successivement 60, 24, 39, 14, 22, 26, 13, 6, 7, 10, 29 mots dans les 11 phrases⁸⁷. Introduite par le thème de la *fides*, de la foi jurée au Palais par le vieil empereur envers l'empire, dans la longue période de 60 mots, l'armée n'intervient que dans la deuxième phrase, en même moment que l'*imperator* (*te militum*) dans une adresse *Constantine*. Aux relations marchandes des formes de l'échange observées pour l'armée de Maximien, l'orateur substitue dans ce chapitre l'analyse des ressorts affectifs de la popularité de Constantin dans son armée. Les récompenses de troupes mercenaires évoquées par *praemiorum* et *venales manus* sont remplacées par l'amour, l'*adulatio*, la *devotio*⁸⁸, valeurs fondées sur d'autres réalités : le nom, l'aspect physique, la jeunesse terminent le chapitre en assertion plus ample par une phrase de 29 mots, bien plus longue que les précédentes. Héritage paternel, beauté, âge se conjuguent ici pour s'opposer à la brève popularité de son adversaire *caduca popularitas* (XVI, 5). Citées par deux fois en 7 et 8 et les largesses de Constantin ne sont pas passées sous silence mais inscrites dans les relations de clientèle où la valeur du don tient au poids et à l'avenir de celui qui le donne.

Un éloge de cette nature n'intervient nulle part ailleurs dans le *corpus*. La glorification d'une armée ici présente une très grande originalité qui souligne l'importance du tournant des années 308-310 et les moyens utilisés par l'entourage de Constantin. Elle marque peut-être également la place nouvelle

-
87. L'aberration de cet homme a fait voir clairement, empereur, de quel amour t'entouraient tes soldats : ils t'ont préféré à tous les cadeaux qu'il leur avait promis, à toutes les distinctions qu'il leur avait offertes. Cette vertu si rare du désintéressement, difficilement pratiquée, quelquefois pourtant, par quelques maîtres de la sagesse, elle est devenue, grâce à toi, Constantin, commune à tous les hommes : non seulement ceux dont la raison, la culture littéraire, une calme existence ont adouci les mœurs, mais les soldats aussi, malgré leur courage ardent, par considération pour toi, ont dédaigné le profit ! Il se peut que des armées aient égalé la tienne par l'entrain et la solidité ; toi seul as eu la chance d'avoir une armée de sages... VII, XVI.
88. Le panégyrique de 313 fait mention par deux fois du serment, *sacramentum*, distinct de celui des civils. L'emploi de *devotio* caractérise les éloges de Constantin. Ainsi *Devotio* : X, 1,1 ; VII, XVI, 6. *Devotionis*, VIII, II, 3 ; VI, VIII, 7 ; IX, III, 6. *Devote* : IX, VII, 1 est un hapax. L'adjectif *devorus* et présent en VII (VII, XVI, 1, VII, XXIII, 3) et IX, VII, 1 ainsi qu'en IV, XX, 2 et V, IV, 3.

prise à ce moment par le *comitatus*⁸⁹. Mais la spécificité de l'emploi de *devotio* dans ce contexte se réfère sans nul doute à la vieille tradition celtique, réactivée de ce fait.

Le panégyrique prononcé à Trèves en 310, qui développe deux thèmes principaux, la légitimité dynastique et le patronage divin d'Apollon, en accordant ici une attention particulière à l'armée, définit trois objectifs majeurs de la propagande constantinienne. Il apporte non seulement un éclairage nouveau sur les conditions du ralliement de l'armée de Maximien et la mission des orateurs et de ces discours dans l'évolution en cours, mais aussi sur tous les axes politiques, le choix d'Apollon comme divinité d'identification et l'argument dynastique. La reconnaissance par l'armée du Rhin de ces orientations semble être au centre des préoccupations de l'orateur, si l'on en juge par l'analyse de la dynamique discursive. La valorisation de l'armée de Constantin qui intervient comme un élément nouveau de la thématique laisse entrevoir aussi bien l'éclatement du système tétrarchique désormais accompli, que les combats qui menacent. L'éloge de l'amour des soldats pour leur chef devient alors un encouragement dans la bataille qui s'annonce entre les forces considérables du fils de Maximien et les armées du *limes* germanique. Le ralliement des troupes de Maximien revêt dans cette perspective un objectif important et c'est la raison pour laquelle il fait l'objet d'un long chapitre (VII, XVIII), unique encore une fois dans le *corpus* à l'exception du discours de 313 qui, lui, évoque la question de la fusion des deux appareils militaires au lendemain de la victoire du Pont Milvius. Il exalte en premier lieu le soldat romain, discipliné et efficace, puis indique que les hommes de Maxence ont été épargnés pour être expédiés sur le Rhin et le Danube, et que l'amalgame a été effectué⁹⁰. La clémence du vainqueur ne prend de sens qu'induite par la volonté de démontrer que Constantin souhaite présenter son action comme économique en hommes et en argent. L'auteur laisse entrevoir très clairement néanmoins le coût de la guerre d'Italie.

89. J. Moreau, en se fondant sur le panégyrique IX et Lactance, a fait valoir que le *comitatus* était davantage qu'une simple escorte, puisque Maximien se fortifie dans Marseille et que Constantin mène la campagne d'Italie sans dégarnir le front rhénan. J. MOREAU, *Festchrift O. Th. Schulz*, Bonn 1954, p. 290.

90. IX, XXI, 3.

Le panégyrique ne répugne donc pas à faire état de données précises, d'interprétations ou d'analyses qui peuvent être considérées comme autant d'informations sur les événements qu'ils rapportent. Le prix humain et financier des guerres civiles préoccupe largement l'auteur de 313. Il le montre dans la geste impériale. De surcroît l'armée devient le pivot du discours. On retiendra à cet égard que dans le panégyrique IX⁹¹. La politique de Maxence est abordée par le biais de ses relations avec elle, tout comme en VII celle de Constantin, ou comme en X. L'armée focalise par conséquent la stratégie discursive dans les trois textes.

Que la célébration de Constantin passe de manière tout fait exceptionnelle par celle de son armée, les faits rapportés et l'expression des sentiments se conjuguent pour l'indiquer. Ce que confirme le discours monétaire puisque l'on constate au même moment l'importance des émissions monétaires à la légende *Gloria Exercitus*. Discours et monnaie adoptent les mêmes thèmes de propagande. Ici le chef victorieux "enchaîne les cœurs comme il a enchaîné les barbares". La métaphore n'est qu'une des multiples façons et cette citation qu'un des multiples lieux de la rencontre affective entre les protagonistes.

"L'armée aussi attachée à toi qu'elle t'était chère *tam amans tui quam tibi carus*" écrit Nazarius (X, XIX, 4).

Le dixième panégyrique multiplie les occurrences d'*amor* (8), *voluptate* (4) *admiratio* (2). Le lexique de l'affectivité y est largement présent. Une grande partie s'applique aux relations privilégiées des soldats et de l'orateur avec l'empereur, exprimant notamment le problème toujours pressant de la loyauté des troupes dans "l'autocratie militaire" selon l'expression de Campbell.

La place de l'armée varie beaucoup dans la geste, elle n'en est ni toujours absente ni prépondérante. Gommée dans les éloges de Maximien, dont les monnaies à la légende *Fides Militum*, ou *Concordia Militum* sont également rares, et de ceux de Constance, elle est à l'inverse valorisée dans ceux de Constantin. Son rôle et son importance dépendent, en dehors même des conditions de production du discours, de la période. De la tétrarchie à Théodore la perspective dans ce domaine se renverse. Le rôle particulier qu'elle joue sous Constantin - aussi bien dans la thématique que dans la récurrence lexicale - indique

91. IX, XIV, 2, VI, 1.

le poids décisif que la propagande lui attribue, dans les discours comme sur les monnaies.

Il n'en va pas de même sous la tétrarchie. Mais cette insistance reflète sans doute une simple conjoncture⁹² davantage qu'une orientation politique différente. Sous Julien, Mamertin évite le thème, l'éloge de Constance l'avait fait pour se consacrer aux seuls actes de l'empereur. Au même moment Libanios disait dans une lettre tout le mépris et la crainte que lui inspirait la stupidité des soldats⁹³. L'enjeu que cette puissance constitue n'affleure donc que partiellement. Le *pathos* qui l'enrobe ne masque pas totalement son rôle effectif.

La vitupération comme procédure d'exclusion de la communauté politique et sociale

La geste de l'empereur se nourrit presque constamment du contraste offert par l'exaltation de ses vertus et le portrait de son adversaire terrassé, désigné à la vindicte pour ses défauts et ses méfaits. La plupart des discours sont construits selon une structure opposant l'empereur victorieux source de richesse, de prestige, garant de l'ordre menacé, et l'usurpateur du pouvoir, figure en négatif de la première, égarée et déstabilisatrice, provoquant rupture, ruine et mort. Au catalogue des qualités de l'un correspondent ainsi l'énumération des vices de l'autre, au *pathos* de l'amour celui de la haine, qui transfère l'analyse de la causalité historique dans le domaine de la psychologie et de l'affectivité.

La célébration s'ordonne donc le plus souvent autour de cette structure bipolaire récurrente. La victoire de l'un s'alimente au tableau de la défaite de l'autre et l'on y retrouve largement la vertu légitimante du succès. Les relations des différents protagonistes du drame qui se joue, s'articulent dans cette double représentation du pouvoir qui inverse les signes. L'empereur est montré comme son ennemi n'est pas et ce dernier figure légitimée car la représentation de l'un renvoie à l'image de l'autre⁹⁴. Elle en tire sa substance.

92. G. BRIZZI avance l'idée d'un accord entre le Sénat et les empereurs soldats, G. BRIZZI, "Soldaten Kaiser", Illyriciani ed altri problemi, *Rivista storica dell'Antichità*, 8, 1978, p. 89-114.

93. LIBANIOS, *Ep.* 1464, A Julien.

94. QUINTILIEN, *IO*, III, VII.

L'un de ces pôles relève de l'amour et de l'admirable, l'autre de la haine et du détestable. L'auditoire doit y entendre les épithètes qualifiantes qui fondent son propre jugement⁹⁵. Traduits en termes d'esthétique moralisatrice, les processus de qualification et de dévalorisation mettent à nu le rôle de l'amplification. En substituant à la catégorie et au concept un prêt à juger et à penser, la célébration joue sur un opérateur qui assure le remplacement de toute causalité historique par un jugement moral usé et convenu au point qu'on peut légitimement s'interroger sur son efficace, sauf à penser que sa permanence même dans tout discours politique ne démontre sa nécessité.

Les conflits intérieurs occupent une place importante dans la narration de certains discours. Les second, quatrième, septième, neuvième, dixième et douzième éloges accordent une part variable mais souvent prédominante de l'énoncé aux événements issus de la guerre civile. Celle-ci caractérise davantage la fin du *corpus* tandis que les conflits avec les barbares retiennent davantage l'attention des premiers panégyristes, on l'a vu. Dans huit discours la thématique comporte le récit plus ou moins étendu des expéditions conduites contre un adversaire désigné comme usurpateur⁹⁶. Ainsi Mamertin dans le panégyrique II consacre-t-il 5 % de l'énoncé aux campagnes de Maximien contre les Bagaudes(chapitres IV), 16 % aux expéditions contre Carausius⁹⁷ et ses alliés barbares (chapitres XI, XII), soit au total environ le cinquième de son discours dans le champ qui nous intéresse ici. Il utilise dans les deux cas des procédés d'exposition similaires ; la dynamique le montre bien. Tout en faisant une part plus importante à la

95. Quelquefois annoncé avec des précautions oratoires comme en II ou en XII, XXIV, 2 : "J'en suis arrivé à un passage difficile et plein d'écueils ; comme ton oreille se refuse à entendre rappeler ce deuil public de cinq années (lustrale justicium) alors que ton éloge le réclame, comme d'autre part il importe à ta gloire que le souvenir des malheurs passés fasse valoir notre bonheur présent..." précise Pacatus.

96. II - III - IV : Casaurius et ses successeurs

VII : Maximien

IX - X : Maxence

XI : Constance II et Nepotianus

XII : Maxime

97. Les préparatifs de l'expédition de Bretagne n'occupent réellement que le chapitre XII, soit 8 % des mots du discours.

sécession de Carausius, respectivement 429 et 139 mots, la construction de la *dipositio* se révèle identique.

Le chapitre IV s'ordonne autour d'une idée maîtresse, la justification du choix effectué par Dioclétien de la personne de Maximien, nommé César puis Auguste pour faire face aux difficultés de la situation en Gaule. Elle est étayée par l'*exemplum* mythologique de la guerre des géants qui opère l'assimilation des empereurs aux divinités maîtresses du ciel et de la terre. L'évocation de la campagne n'intervient qu'après ces prémisses en IV - 3 et 4. En fin de discours, la relation de l'affaire Carausius se fonde sur une argumentation semblable. Le chapitre XI commence par l'exaltation de la concorde impériale (XI, 1) qui se justifie par sa réussite et ses effets *fortuna, felicitas* (XI, 7). C'est là que l'auteur choisit de définir le système de gouvernement récemment adopté, car il est à l'origine des victoires actuelles contre les Francs et le garant des succès futurs (XII) contre Carausius. Dans les deux cas la présentation des événements n'intervient qu'à titre de preuve de l'efficacité d'un programme, comme élément du déroulement d'un projet. Elle a pour objectif d'insérer les campagnes et surtout leur réussite dans une démonstration de l'efficacité de la stratégie globale de la Dyarchie.

Le panégyrique IV offre une similitude d'argumentation avec le discours de 289. Toutefois l'auteur accorde une place considérable à l'expédition de Constance en Bretagne contre Carausius dangereux pour la Gaule, et ses successeurs, puisque la moitié de l'énoncé s'y rapporte (47, 71 %, chapitre X et XIX). Pour le reste, il tient une balance égale entre le récit de la reprise de *Gesoriacum* (9, 45 %, chapitres VI à VIII) et la guerre de Batavie (9, 64 %, chapitres VII-IX). Au total plus deux tiers du discours concernent les campagnes de Constance (67, 32 %, des chapitres VI à XIX).

Dans les éloges de Constantin, la part réservée à la guerre civile et à la vitupération s'avère variable. Le panégyrique VII déroule le conflit entre Constantin et Maximien du chapitre XIV à XX sur 31, 28 % de l'énoncé. La guerre de Constantin contre Maxence intervient pour 74, 74 % en IX (chapitres V à XXI, 4) et pour plus de 60 % en X (61, 63 % de V à XXXV). Enfin le conflit entre Maxime et Théodore occupe la moitié du discours de Pacatus en 389 (49, 78 % du chapitre XXIII à XLVI).

On voit combien le thème de la *vituperatio* oriente et structure la dynamique ; dans plus de la moitié du recueil, sa place s'échelonne entre le cinquième et les trois-quarts de l'énoncé. La relation des conflits intérieurs donnent lieu à une narration construite à partir de séquences variées : récit des campagnes, avec leurs préparatifs, leur déroulement, leurs effets, tableaux de situation, portraits parallèles que l'auteur dispose et imbrique selon son objectif particulier. Empruntés à l'arsenal le plus convenu des procédés de l'*elocutio*, l'éclairage spécifique de chacun des discours modifie cet assemblage.

Temps forts de l'émotion, ils jouent sur la corde sensible pour persuader. Le registre dans lequel l'épidictique les situe, vise à provoquer dans l'auditoire une émotion, un souvenir, de la crainte, pour amplifier l'effet de l'ensemble des processus de légitimation puisqu'en stigmatisant le mauvais empereur, c'est le bon qui se trouve rehaussé. L'un de ces moyens consiste à soutenir l'attention par l'emploi d'un rythme différent. La narration se fait rapide et incisive dans ces passages car le récit se fonde sur une segmentation importante de la surface textuelle.

En effet le thème des "usurpations" est présenté en phrases courtes. La moyenne des mots par phrases n'y dépasse pas 23, 33 en II (dont 18, 25 en II, XII pour la révolte de Carausius), 28, 54 en IV dans les campagnes de Constance, 23, 21 en VII dans la révolte de Maximien, 22, 30 en IX dans la guerre contre Maxence où le récit de l'expédition elle-même n'atteint que 19, 25, 17, 30 en X, 19, 28 en XII pour le conflit avec Maxime. Une seule exception à cette règle, Mamertin, qui ne fait pas intervenir de récit dans la révolte des Bagaudes, et utilise des phrases plus longues (dans le chapitre IV, la moyenne atteint 34, 75).

On remarquera que le rythme devient de plus en plus haché chronologiquement. Les derniers auteurs utilisent, comme dans l'ensemble de leur narration, des phrases plus courtes que les premiers.

Le recueil offre par là même une galerie de portraits d'"usurpateurs" qui renforcent l'exemplarité du bon empereur. Carausius et ses successeurs, Maximien, Maxence, Constance II et Népotianus, Maxime sont peu ou prou désignés à la vindicte. A une exception près, les auteurs évitent de les nommer et ce rejet dans l'oubli se rattache à l'opprobre de la *damnatio memoriae*. Un seul échappe à cette règle, Maxime, que Pacatus nomme 6 fois alors qu'il ne désigne Théodose que deux fois par son nom.

L'analyse des correspondances montre pour ce texte la récurrence de *tyrannus*, et ce vocable appartient exclusivement à deux auteurs, les Bordelais Nazarius et Pacatus qui désignent ainsi Maxence et Maxime par 5 et 12 occurrences. Si Maxime garde son nom, les autres vaincus ne sont évoqués que par périphrase ou pronomination. Maximien est ravalé au rang commun par le *eius hominis* en VII, XIV, 1 par opposition au caractère divin de Constantin : *de nutu numinis tui*. Maxence est qualifié de *monstrum*. Souvent l'assimilation au pirate ou au brigand fait basculer l'individu dans la sphère du hors-la-loi. Ainsi *pirata* II, XII, 1 ; IV, VII, 3 (et *archipiratam satelles*) ; XII, 26, 4 ; *piraticae factionis* IV, VI ou *vexillarius latrocinii, satellitum* IX, VIII, 2. De même la guerre civile ne mérite pas souvent le nom de guerre, mais l'énoncé la désigne par sa cause, le destin ; par ce qu'elle engendre, ses effets ou par ses similitudes avec d'autres manifestations prodigieuses, comme *iniuriis* III, V, 3 ; VI, VIII ; *contumelia, sceleri, nefario latrocinio* IV, XII ; *incuria sive quadam inclinatione fatorum* IV, X, 1 *lustrale iustitium* XII, XXIV, 2 ou *malum simile monstrorum biformium* en II. Quelquefois le vocable "guerre" apparaît lorsqu'il s'agit d'en montrer les difficultés : *Hoc bellum tam necessarium, tam difficile, tam inveteratum... tam instructam*, IV, XIII :

"Cette guerre si nécessaire, si difficile à entreprendre depuis si longtemps et si soigneusement préparée".

Chaque panégyrique établit un cadrage différent. La présentation des personnages et l'interprétation des événements prennent de ce fait un relief particulier qui dépend du statut et du rôle des protagonistes. Les perspectives changent en fonction de l'argumentation, des figures et des références.

Ainsi dans les panégyriques de Maximien et de Constance la dissidence de Carausius et la perte de la Bretagne sont-elles assimilées de façon identique à une opération de brigandage. Le quatrième discours présente les événements (chapitres X, XI, XII) en trois actes dramatiques, mais les resitue dans l'histoire des rapports de Rome et de la province. Jusque là rien d'exceptionnel puisqu'il s'agit de la mention de la conquête du pays par César. Ce qu'il l'est en revanche, c'est l'utilisation d'une référence presque contemporaine - la rupture sous

Gallien 98 - seul fait de cette nature avec l'allusion d'Eumène au siège d'Autun en 269. On touche là à la spécificité de ces premiers textes du *corpus*, leur souci de s'ancrer dans une continuité historique et dans une réalité politique.

Dans le cas de Carausius, l'usurpateur, le pirate, est immédiatement rejeté dans la barbarie des Saxons et des Francs, que lui-même avait été désigné pour combattre, par Carin et Numérien. Allectus leur est assimilé par l'accoutrement et la longue chevelure.

La célébration exige aussi des faits. Les objectifs et la stratégie de Carausius, comme celle de Maximien s'insèrent dans la narration. L'auteur analyse l'importance de la rupture :

"Et en vérité, si la Bretagne n'était (qu'une province), qu'un nom, ce n'était pas pour autant une perte médiocre pour la république que celle d'une terre si féconde en céréales de toute espèce si riche par le nombre de ses pâturages, si abondantes en veines métalliques, si fructueuse par les impôts qu'elle payait, si bien pourvue de ports, si vaste de pourtour" (IV, XI, 1).

Puis il rappelle les événements militaires : la maîtrise de la flotte existante, la construction d'une nouvelle, la réduction à l'impuissance d'une légion romaine et de détachements étrangers, l'entraînement des troupes ; et la main-mise de Carausius sur les réseaux commerciaux, par l'enrôlement des commerçants gaulois :

"Mais lors de ce criminel brigandage, le pirate commença par emmener dans sa fuite la flotte qui jadis protégeait les Gaules, puis il construisit une multitude de navires sur le modèle des nôtres, se rendit maître d'une légion romaine, cerna quelques détachements de soldats étrangers, rassembla et enrôlea les commerçants gaulois, par l'espérance des dépouilles de ces provinces mêmes s'assura de redoutables hordes de barbares" (IX, XII, I).

L'acte de piraterie, le renvoi à la barbarie prennent l'auditeur au piège du convenu, cependant que la véritable dimension du conflit transparaît dans cet exposé des composantes militaires et

98. "Moins déshonorante, si déplorable qu'elle fût pourtant, avait été sous le principat de Gallien la rupture de ces provinces avec la lumière de Rome. *Minus indignum fuerat sub principe Gallieno quamvis triste harum prouinciarum a Romana luce discidium*" IV, X, 1.

économiques de la situation. La mention de Gallien ajoute un élément réaliste de plus dans l'énoncé. En définitive, c'est bien une véritable guerre, dite comme telle, que doivent affronter Maximien et Constance.

"Dans cette guerre si nécessaire, si difficile à entreprendre, depuis si longtemps et si soigneusement préparée, tu l'as commencée, César, avec une telle vigueur que, dès l'instant où tu as dirigé là-bas, prête à frapper, la foudre de ta puissance, tous la considéraient comme terminée".

Puis le ton change quand il s'agit de Maximien :

"Maximien sur le fleuve valait toutes les armées possibles" (IV, XIII).

Le panégyriste de 310 s'entoure des précautions oratoires d'usage pour aborder le thème de la *vituperatio* de Maximien :

"Je ne sais pas trop encore comment parler de lui et j'attends un conseil de ta divinité". Il ajoute : "Que faire pour toucher d'une main légère de si profondes blessures" (VII, XVI 1 et 3).

Que la *damnatio memoriae* ait été ou non décidée avant la campagne⁹⁹, attaquer l'allié de Dioclétien est moins facile que de vilipender Carausius. Le vieil empereur qui reprend la pourpre après s'être éloigné du pouvoir a droit à quelques égards. L'auteur utilise l'argument éculé du rôle du destin, qui pousse une victime à commettre des crimes -*facinus, facinorum* (XV, 3 ; XVIII) dans de fausses interrogations qui coupent le récit. Il oppose ainsi l'échec de Maximien à la réussite de Constantin qui reçoit des dieux et de son père ses vertus. Le parallèle entre le dynamique et jeune empereur et son repoussoir, l'ancien Auguste vieilli (*duce*), s'impose. L'affaiblissement dû à l'âge et au déclin de la lucidité "Un homme dont la raison s'égare", explique l'aberration (*errore*, XVI, 2) dont ce dernier fait preuve. Argument qui se trouve d'ailleurs tout aussitôt contredit par les capacités d'organisation que le panégyriste, embarrassé qu'il est

99. LACTANCE, *De M. P.* XLII, 1 ; EUSEBE; *HE* VIII 13-15 ; *Vita Constantini* 1, 47 ; Panégyrique VII, XIV, 6.

par la retraite de Constantin¹⁰⁰ lui attribue dans la défense de Marseille. C'est là que nous retrouvons l'éloge appuyé de l'armée où devoir et affectivité l'emporte et déterminent un des axes du parallèle entre Maximien et Constantin, qui succède ainsi, au portrait de Dioclétien et Maximien : Jovius, homme divin en XVII, achevant ses jours dans une retraite respectée¹⁰¹, Herculius doublement parjure envers son frère, envers son gendre, se faisant l'acteur de sa propre déchéance, disparaissant dans une défaite irrémédiable.

Cette version des événements, qui atténue quelque peu dans le récit, la responsabilité de l'empereur vaincu ne s'applique aucunement à son fils dans les deux panégyriques de 313 et 321. La seconde affaire est donc présentée d'une toute autre manière pour deux raisons liées au statut de l'adversaire et à l'importance de la guerre. En premier lieu, la personne de Maxence ne jouit pas des mêmes prérogatives et avantages que celles de l'ancien Auguste et en second lieu, il se révèle un compétiteur autrement dangereux en tenant Rome et l'Italie. La *vituperatio* n'accorde donc aucune circonstance atténuante à l'adversaire de Constantin dans les éloges IX et X. A aucun moment son nom n'est prononcé. L'individu s'efface devant le stéréotype de l'usurpateur¹⁰².

Le rejet de la personne commence par la contestation de ses liens réels de parenté, il est présumé *suppositorus*¹⁰³, pour écarter toute crédibilité en une filiation dynastique et pour légitimer celle

100. "On l'a vu faire route avec lenteur et circonspection, méditant déjà sans doute ses plans de guerre, éprouver les ressources des magasins de vivres pour empêcher une armée de la poursuivre, s'installer soudain entre quatre murs, revêtu de la pourpre, prendre pour la troisième fois la puissance impériale deux fois déposée, envoyer aux armées des lettres pour les entraîner à sa suite, tenter d'ébranler la fidélité des soldats par la promesse des récompenses" VII, XVI, 1 et VII, XIX.
101. Cependant Lactance signale qu'on renverse du même coup les représentations figurées de Maximien et de Dioclétien : "Dans le même temps sur l'ordre de Constantin on jetait à bas les statues du vieux Maximien et on faisait décrocher tous les tableaux sur lesquels il était peint. Or comme les deux vieillards étaient représentés ensemble, on faisait disparaître en même temps les deux effigies". LACTANCE, *De mortibus persecutorum*, XLII.
102. IX, III et IV. XIV et XV.
103. Fils supposé de Maximien, toi fils de Constance le Pieux. *Ille Maximiani suppositorus, tu Constantii Pii filius*. IX, IV, 3 et "celui qui passait pour le père de cet homme", *qui pater illius credebatur*, IX, III, 4.

de Constantin. La dévalorisation se fonde donc encore une fois sur un parallèle et se résume dans le syntagme qui éclaire l'origine des adversaires. D'ailleurs Maxence n'est pas seulement un bâtard ; l'accusation va plus loin, c'est un esclave vêtu de la pourpre, *vernula pupuratus*. A partir de là, toutes les accusations sont possibles. Au monstre qui renvoie au chaos, au brigand¹⁰⁴, peuvent s'ajouter les épithètes associées à la personne de l'esclave¹⁰⁵. L'expression du politique est renvoyé aux rapports esclavagistes.

Au stupide et malfaisant animal, *stultum et nequam animal*, XIV, 3 succède le sacrilège du parricide de la ville et une description de sa personne physique et morale, de son comportement emprunté aux descriptions codées de l'esclave :

- un être petit aux membres difformes et disloqués (IV, 3),
- un caractère passionné, un dément, un esprit que la superstition égare,
- un débauché, insolent, cruel et criminel,
- un impie (qui pille les temples) poursuivi par les furies nocturnes qui détruisent sa raison,
- un incapable, d'esprit étroit à qui on confie une charge à mauvais escient.

Aux accusations d'impiété propres à tous les usurpateurs s'ajoutent celles de mauvaise foi, le vol, de détournement et de crime.

Au même moment entre 304 et 313, Lactance poursuit Hercule des mêmes chefs d'accusation. Les trois *adfectus*, l'emportent, le désir effréné, le dérèglement servent à l'auteur des Institutions divines à dévaloriser le protecteur du père de Maxence et le concurrent du Christianisme¹⁰⁶.

104. Seule occurrence au singulier de *monstrum*, associé à une armée de brigands *latrocinium manibus*, IX, III, 5. Le mot *monstrum* indique que Maxence a violé l'ordre naturel, mais qu'il y a là aussi un avertissement donné par les dieux, cf : E. BENVENISTE, *Le vocabulaire des Institutions indo-européennes*, op. cit., II, p. 255-263. Se reporter à la n. 13 p. 231.
105. Etudiée par M. CLAVEL-LEVEQUE, A. DAUBIGNEY, E. SMADJA, F. FAVORY dans *Cicéron, texte politique et idéologie*, Besançon, 1973.
106. LACTANCE, *Institution divines*, 1, 21, 33-35 ; 1, 9 ; 1, 11. Cf. : L'analyse de P. MONAT, La polémique de Lactance contre Hercule, Tradition orientale et culture occidentale, *Mélanges L. Lerat*, Paris, 1984, p. 575-583 et M. SIMON, *Hercule et le Christianisme*, Strasbourg 1955. Il est éclairant de constater avec O. Nicholson qu'au même moment

Les mauvais conseils que Maxence prodigue aux soldats qu'il encourage ainsi à la jouissance tiennent aussi de lieux communs habituels à la désignation des valeurs négatives du politique où l'on retrouve ici les arguments utilisés par la rhétorique classique : massacre du Sénat, réduction de la plèbe à la faim, refus de la concorde, sont responsables de la guerre. Ainsi le nouveau Romulus n'est qu'un imposteur dangereux pour l'Etat et pour l'ordre, en contrevenant à la légitimité du pouvoir. Seule la défaite peut sceller le sort d'un tel individu. Sa fin honteuse dans le Tibre prouve qu'une force divine s'acharne contre lui alors qu'elle protège Constantin, et c'est l'objet de démonstration du discours. Le Tibre qui tient ordinairement sa place dans la *consecratio* se voit investi du châtiment et rejette le cadavre ¹⁰⁷.

Dresser cet acte d'accusation posthume revient en fait à rejeter la responsabilité des origines du conflit sur une volonté divine, implacable. En l'occurrence "l'esprit divin l'éternelle majesté de la ville" qui détermine l'échec de celui qui se dressant au-dessus de sa condition bouleverse l'ordre politique et social et contrevient à la stabilité de l'univers. On en revient donc pour une part à la causalité exprimée précédemment.

Nazarius poursuit la même démonstration en attribuant la chute de Maxence à la puissance qui distingue entre l'innocence et le crime (qui) a brisé la folie criminelle du tyran - X, XVIII, à un dieu acharné contre lui - *infestior deus* X, XXVIII, 1, ou bien "que les dieux livrèrent à tes armes", X, XII, 1. Cet homme (fut)

Lactance (I, 21, 6-9) dénonce les sacrifices humains et décrit la cérémonie du rite de Saturne en la situant, à la différence des autres auteurs non sur le Pont Sublicius mais sur le Pont Milvius, principale entrée de Rome, de façon délibérée pour dénoncer Maximien-Hercule qui avait réactivé le sacrifice à Saturne à son retour d'Espagne et d'Afrique (après l'été 298). O. NICHOLSON, Hercules ad the Milvain Bridge ; LACTANTIUS, *Divine Institutes* I, 21, 6-9, *Latomus* XLIII, 1, 1984, p. 133-12. Sans doute Lactance avait-il aussi la volonté de condamner aussi Maxence dans cette substitution.

107. Cf. *supra* I, II, II. J. GAGE a remarqué que le désastre de Maxence se produit à l'endroit où Tite-Live situe pour l'époque royale les déroutées fluviales, rattachées en fait à de très anciens rites fidénates ou romains en l'honneur du Tibre. J. GAGE, Le "signum" astrologique et le millénarisme de "Roma Aeterna", *RHPhR*, 2, 1951, p. 209.

chassé de ses retraites familières par une force divine (*vis divinitatis*) X, XXVII, 5.

Il utilise par six fois cette intervention d'une force divine hostile. Le parcours sanglant de la tête du vaincu¹⁰⁸ en IX à Rome, en X à travers l'empire traduit une volonté ancienne manifeste, de faire la preuve définitive de la victoire et d'en démontrer la réalité par cette évidence tangible, que le discours se charge de redoubler encore dans sa sphère propre. Entretenir la dérision ou provoquer la haine, c'est susciter des pulsions libératrices qui focalisent le regard sur l'acteur d'un drame voulu par une force divine. Le désigner à la vindicte détourne sur lui seul la responsabilité de la guerre, et réduit à ce fait l'ensemble du système politique. On perçoit ainsi la fonction de la *vituperatio* dont l'aspect réducteur croît dans ces discours avec la chronologie.

Si la *vituperatio* se conclut dans les discours IX et X sur un spectacle qui nous renvoie aux jeux, le panégyrique de Théodore insiste encore davantage en décrivant Maxime, qui a constitué un danger considérable¹⁰⁹, comme "cette bête furieuse avide de sang, cruelle"¹¹⁰ qui nous plonge dans la violence et l'univers de l'amphithéâtre. Les méfaits de ce fléau public, *malum publicum*, de la Gaule, se trouvent très longuement décrits par Pacatus et ces imprécations rejoignent celles de 313 et 321. Dans cette mesure aussi elle renvoie à la sauvagerie du monde barbare. La perfidie spécifie le barbare, mais aussi le tyran et ses satellites, dans les panégyriques III, VIII, IX, X, XII. Comme le discours de l'arc de Constantin qui juxtapose les victoires sur les Daces et les Marcomans à la victoire sur des armées romaines sur des

108. *Deforme prodigium* (IX, 17, 2) le monstre hideux ; le renversement de l'ordre social s'énonce exactement de la même façon chez Mamertin (II, 2, 1). Ce sont les deux seules occurrences du *corpus*. Le corps peut faire l'objet de dérision et de sarcasmes à Rome a remarqué J. L. VOISIN à la suite de K. SAUER ; (J. L. VOISIN, Les Romains chasseurs de tête, *Le châtiment* EFR 79, Rome, 1986, p. 242, en étudiant la fonction des *praemia*. On peut voir par ailleurs dans cet épisode et l'image inversée de l'*adventus* impérial et celle de la geste de Romulus (Maxence comme faux Romulus), cf. : la remarque de D. BRIQUEL, Sur la place des dépouilles au sommet de la carrière du héros, *ibid.* p. 292.

109. Cf. : CLAUDIEN, *Get* 284 ; *Gild* 376, 340 ; *Quatrième consulat d'Honorius*, 73-97.

110. XII, XXIV, 2.

médaillons d'époque différente et comme Rufin qui désigne l'arianisme par cette *perfidia* coupable.

Si l'on en croit Pline¹¹¹ ou Ménandre, parler d'un mauvais prince est un gage de la qualité du prince actuel, dès lors la célébration trouve dans le rival de quoi faire un tyran et se fonde sur le catalogue des vices pour faire l'éloge de la vertu. Il faut donc comprendre cette *vituperatio* comme un discours en creux, dont le rôle dans l'amplification s'avère important. Toutefois la place et les qualifications de l'adversaire vaincu ne sont pas immuables. Le dispositif utilise cette pièce de différente manière. Elle se trouve gommée dans certains cas dans le *corpus*, comme dans le VIIe panégyrique par exemple. Dans ce qui se rapporte à Constance la figure de ce dernier apparaît seule, sans un pôle négatif, fondée sur ses seules vertus, *misericordia*, *iustitia*, *providentia*, et sa politique efficiente contre un ennemi non précisé et non qualifié qu'il réussit à expurger (*purgavit*).

La vitupération invite à une interprétation psychologique et fatale des conflits, communes à des ordres de discours différents de celui du panégyrique. Claudien ou Saint Jean Chrysostome, Eutrope Lactance ou Zosime et Rufin déplient aussi la charge et la caricature dans le récit de guerres vouées par l'ordre divin et inéluctables. Les invectives étaient l'amplification en renversant les signes de l'éloge. L'obscénité, la violence, le désordre caractérisent le règne du mauvais empereur ou de l'adversaire comme la décence et l'ordre annonce le bon gouvernement. A l'hier tout proche des calamités fait place l'aujourd'hui du bonheur public¹¹². Le procès de la *vituperatio* exprime donc une politique du bien et du mal et l'on comprend que la sémiotique du tyran, comme séquence du récit, demeure indispensable. L'un est ce

111. "La meilleure façon de louer un prince en vie est de censurer ses prédécesseurs qui ont démerité. Quand la postérité n'ose parler d'un mauvais prince, il est évident que le prince actuel a la même conduite".
PLINE, *Panégyrique*, 53, 6.

112. MAXIME en XII, XXV-XXVIII. Théodose, XXVII, 3. On retrouve dans le procès et l'aboutissement de la *vituperatio* des textes les caractères relevés dans le mort du tyran de Caligula à Galère chez Flavius Josèphe, Suétone, Tacite, Dion Cassius : et Lactance par J. Scheid : Marginalisation topographique de Maxence, rôle du Tibre, animalité, qui selon lui renvoie à un drame rituel. J. SCHEID, La mort du tyran, *Le châtiment*, *op. cit.* p. 178-85.

que l'autre n'est pas. L'éloge est pouvoir d'affirmation ou de dénégation.

Le chiasme structure donc l'édifice tout entier. Derrière ces représentations, derrière les sentiments qui s'expriment, l'amour, la haine, derrière ces images et ce *pathos*, se dessinent les effets des guerres civiles sur le corps social et politique. La fureur ou l'ardeur, la cruauté ou la générosité tant de fois décrites dans les récits laisse percevoir le poids de ces conflits sur les mentalités collectives et les incertitudes qu'ils suscitent.

"Si ce mal n'a sévi qu'au sein de la Bretagne, nous n'ignorons pas pour autant avec quelle furie il se serait propagé ailleurs s'il avait été sûr de se répandre partout où la voie lui était ouverte" (IV, XVIII, 1).

Le sentiment d'insécurité de l'aristocratie gauloise s'exprime largement ici. Mais en même temps l'orateur isole et reproduit cet instantané parce qu'il rassure et conforte l'auditoire qui se trouve le plus souvent devant des choix difficiles. En fixant l'événement dans sa réalité fiscale, pénale, militaire, il le situe dans le domaine de l'information, en utilisant la sémiotique du traître, il trace le chemin de l'interprétation officielle.

La double polarisation de la geste impériale gomme et efface. Ce côté réducteur tend à l'emporter sur tout autre. Comme chez Aurélius Victor, Julien, Ausone, cet imaginaire utilise de vieux opérateurs en produisant une narration qui occulte les événements. Il ne peut être question de penser la guerre civile. En l'intégrant dans cette structure bipolaire, les normes de la régulation politique ne relèvent dès lors, que de la mouvance du *pathos*, connaissance et méconnaissance nécessaires de la représentation.

V - VICTOIRE POUR UN EMPIRE

Les représentations de la geste impériale culminent dans l'exaltation de la victoire¹¹³. L'éloge de la force et de la puissance de la *virtus* s'achève dans un autre spectacle, sanglant, le massacre des ennemis. Pas de célébration de la *virtus* sans que

113. Les fréquences élevées de *victoria* se situent en II, IV, IX, X (respectivement 10, 11, 18, 19 occurrences). Pacatus l'utilise moins (huit occurrences seulement).

soit décrit le théâtre de son accomplissement, le champ de bataille dont voici des exemples significatifs :

"Car j'ai ouï dire que toutes ces plaines et toutes ces collines ne furent jonchées que des corps des ennemis les plus odieux. Les cadavres des barbares et de ceux qui naguère se donnaient l'apparence de la barbarie par l'accoutrement et la longue chevelure rousse, étaient étendus alors souillés de poussière et de sang, repliés dans les attitudes diverses que leur avait imposées la douleur de leurs blessures. Au milieu d'eux gisait lui-même le chef des brigands : il avait volontairement dépouillé les ornements (impériaux) qu'il avait profanés de son vivant et c'est à peine si, seul, le voile qu'il portait le trahit et le fit découvrir" (IV, XVI).

ou bien

"Tu descendis le fleuve et tu allas ravager leurs terres, leurs demeures consternées et gémissantes : tu en fis un tel massacre, de telles dévastations chez ce peuple parjure que c'est à peine si par la suite il lui restera un nom" (IX, XXII, 6).

Les soldats s'y épuisent. Nazarius indique que

"La nuit même, juste cause de terreur pour les combattants t'avait rendu plus ardent au massacre" (X, XXVI, 3).

L'ardeur au massacre devient synonyme de plaisir d'un spectacle pour l'auditeur et en annonce d'autres très proches. La violence qui s'exerce sur le champ de bataille, amplement décrite, se trouve au cirque :

"En massacrant ces ennemis ils sauveront la vie aux habitants de vos provinces et ils leur ménagèrent, de surcroît, le plaisir du spectacle" (IV, XVII).

Dans toutes les phases de son déroulement, la guerre devient le lieu de la représentation des rapports de domination par une mise en scène qui ajoute ces morceaux les uns aux autres. Préliminaires, campagnes, batailles, victoires et triomphes, se succèdent dans le récit comme sur le terrain et se résument à leur tour dans les jeux. Signes de la *Virtus*¹¹⁴ impériale, les

114. J. GAGE a observé la proximité de *Virtus Augusti* et *Victoria Augusti* "presque identiques par leur contenu religieux, ces deux thèmes ont un répertoire iconographique en grande partie interchangeable dans la numismatique. Imagerie militaire et imagerie impériale, c'est alors

campagnes sont sacralisées : *felicissimae*, très heureuses, X, III, 3 ; *divinas*, divines, X, 14, 6 ; *divinis*, divins, IV, VIII, 1 ; *adoratae*, à vénérer, IV, V, 1.

L'espace des jeux s'annonce dès l'espace du champ de bataille, le récit du combat trouve un épilogue dans celui du triomphe et des spectacles de l'amphithéâtre, d'autant plus apprécié que les Barbares sont conscients d'être des instruments de la perpétuation de la domination :

"Ces ingrats et perfides barbares éprouvent autant de douleur de servir de jouets que de la mort même".

Cette double sollicitation cherche à rassurer l'auditeur, qui sait ainsi que la société romaine peut se perpétuer et que l'Empire continue d'exister. Ces images confortent la certitude de sa permanence. D'où cette exaltation du triomphe :

"Quoi de plus beau que ce triomphe où il fait servir le massacre de ses ennemis même à notre plaisir à tous et où il met le comble à la magnificence de ces jeux, avec ce qui a survécu au désastre barbare...", (IX, XXIII, 3).

Mais ce massacre d'ennemis, ces triomphes ne sont pas sans danger. La menace que les guerres civiles font peser sur les forces vives de l'empire transparaît dans cette phrase du panégyrique IV :

"Ce fut encore, César, un don fait à la république par un effet de votre bonheur qu'une victoire où triomphait l'empire de Rome sans qu'il y pérît presque un seul Romain" (IV, XVI, 3).

Or les victimes de la guerre sont le plus souvent des Romains et le triomphe est alors détourné de sa fonction originelle¹¹⁵. L'éloge de la clémence est utilisé par l'orateur de

presque la même chose". Il en est de même ici. J. GAGE, La victoire impériale dans l'empire chrétien, *RPHR*, 1933, p. 16/384.

115. D. Vera a relevé dans le rapport IX de Symmauc, le chapitre XVI, 10 d'Ammien, et le Gallien de *l'Histoire Auguste* une condamnation sans appel du triomphe célébré uniquement par les empereurs dans les guerres civiles. "I quali tuttavia organizzano a Roma falsi trionfi, che non potendo esibire i nemici vinti, si riducono a puro spettacolo, indegno travisamento di un istuto marziale". D. VERA, La polemica contro l'abuso imperiale del trionfo, *Rivista storica dell' Antichità*, X, 1980, p. 128.

Trèves en 313 qui souligne que "Constantin a voulu que les excès de la victoire prissent fin avec le combat : il ne permit pas de tirer l'épée pour répandre le sang que tu réclamais pour le supplice¹¹⁶". La succession de guerres civiles nourrit des victoires coûteuses. L'orateur de 310 félicite Constantin d'avoir

"fait revivre cette confiance que l'Empire romain avait anciennement eu lui-même et qui se vengait par la mort sur la personne des chefs prisonniers" (VII, X, 5).

Le thème est repris successivement dans les panégyriques VI, VII, IX, X et l'allusion au passé sert de couverture à un bilan accusateur des guerres civiles. Malgré ces critiques, Pacatus se croit encore obligé de claironner la victoire de Théodose sur Maxime comme un triomphe :

"Tu as vu, dis-je, finir une guerre civile pour laquelle tu pouvais décréter le triomphe" (XII, XLVI, 4) même si la signification du mot *triumphus* est déviée et ne se rapporte plus à la cérémonie traditionnelle.

Il semble donc que l'accomplissement de la geste impériale ne puisse se passer de ces tableaux. L'empereur manifeste sa puissance et établit son autorité dans le spectacle qu'il donne de l'usage de la violence et de la victoire, son monopole. Et une victoire remportée sur des Romains assimilés aux barbares par le code des représentations qui s'y attachent : dévalorisation de la vituperation ou réseaux linguistiques produisant le même télescopage que les représentations figurées de l'arc de Constantin où l'armée de Maxence voisine avec celles des Quades et des Marcomans. La symbolique de la domination s'accomplit dans la représentation du chef charismatique qui écarte les menaces de la révolte (*motus*) ou celle des barbares, les asservit, délivre les provinces et les peuples et dans le cas de Constantin, "libère" la noblesse.

L'empereur devient le *vindex et liberator*, le vengeur et le libérateur¹¹⁷ dont on lit les vertus sur le visage, ou le *restitutor*,

116. IX, XX. En revanche il semble que dans les milieux conservateurs il demeure à la mode de célébrer les victoires dans les guerres civiles. CLAUDIEN, *Vie, consulat*, 393-406 cité par M. MAC CORMICK, *op. cit.*, p. 80.

117. IV, XIX, 1.

le restaurateur¹¹⁸. Les occurrences peu nombreuses de ce vocable se répartissent de la tétrarchie à Théodore¹¹⁹; ou bien encore *conditor*, nouveau fondateur, qui apparaît dans le troisième panégyrique (III, III, 2) et *conditores* par trois fois en IV, I, 5 IV, XXI, 2, qui concernent la dyarchie, la tétrarchie et Théodore, XII, XX, 3; tandis que *Minerva conditrix* n'est nommée qu'une seule fois par Eumène (V, IX, 4).

L'épithète *conservator* s'avère plus fréquente. Elle s'applique dans un cas au Tibre¹²⁰ et les trois autres occurrences concernent respectivement Constantin et les Tétrarques¹²¹. *Conservare* et *conservatio* se situent seulement en VI, VII, IX, X. Cet héritage de la fin de la tétrarchie dans ce recueil est par conséquent spécifique de Constantin, rejoignant ainsi le monnayage de Maxence qui utilise massivement *Conservatori Urbis*¹²².

L'empereur n'est jamais qualifié de *domitor*, vainqueur de toutes les nations barbares¹²³. C. Mamertin le désigne comme *regnator* (XI, 27, 2) mais les slogans de l'épigraphie ou de la numismatique ne correspondent donc pas nécessairement au langage de l'épictique¹²⁴.

118. II, 1, 5 ; V, IV, 1 ; VII, 1, 1 ; VIII, IV, 3 ; XII, XLVII, 5 tandis que *restitutio* se situent en V et VI, *restituta* en IV, V et IX, plus spécifiques du début du recueil donc.

119. B. H. WARMINGTON attribue le faible nombre d'émissions en Gaule venant de Rome à la volonté de Constantin de ne pas heurter Licinius, son nouveau beau-frère, mais il estime à juste titre que les inscriptions comportant *Restitutori ou Liberatori Urbis suae* sont suffisamment nombreuses pour justifier une campagne délibérée. B. H. WARMINGTON, Aspects of Constantinian propaganda in the *panegyrici latini*, *TaPha* 104, 1974, p. 379.

120. IX, XVIII, 1.

121. VIII, XVI, 4 ; X, XVIII, 6 ; IV, XIII, 2 (*conservatores*).

122. *RIC* VI 293, 324, 371 ; B. H. WARMINGTON, *Loc. cit.* p. 371.

123. Epithète qu'on trouve par exemple chez Végèce dans sa dédicace, qui révélerait pourtant d'après V. Sirago, une connaissance du discours de Pacatus. V. SIRAGO, *Gallia Placida*, Vegezio e il dedicatorio del suo trattato, p. 486-69. Le participe passé *domitis* cependant est employé en III, VIII, 2 ; IV, XX, 3 ; X, XXI, 3.

124. Ainsi le slogan tétrarchique de la *Renovatio Imperii* n'apparaît pas tel quel mais le verbe *renovare* est employé trois fois dans l'épithalame (VI, 13, 2 ; 11, 1 ; XIV, 7). De même *Regeneratio Imperii* ne figure pas dans le corpus.

En figeant son récit sur cette séquence de la victoire impériale, le panégyriste privilégie un instantané rassurant :

"la soumission des peuples a ramené dans le monde les douceurs de la paix et à Rome une tranquillité profonde". "Les délices de la paix" ¹²⁵

vantés par Nazarius où l'auditoire retrouve les *topoi* habituels.

La répétitivité des thèmes à travers le recueil fait appel à la mémoire collective et à toutes les représentations les plus usées de la victoire, de l'empereur et de l'empire. On pourrait douter de leur nécessité et surtout de leur efficacité si, précisément, leur permanence même ne traduisait une exigence en même temps que l'impuissance du discours à trouver d'autres formes d'expressions que l'emphatique. L'événement et les pratiques discursives soulignent cet ancrage du démonstratif dans la tradition, pour retrouver l'histoire. Derrière Maximien, Constantin ou Théodore, d'autres figures impériales se profilent. Le présent parle du passé, les victoires actuelles reproduisent les victoires anciennes et c'est la recherche de cette continuité qui fait l'objet de l'événement discursif qui semble par ailleurs annoncer d'autres événements. Ces images remportent aussi des victoires sur l'avenir. Evoquer en 321 à Rome la victoire de 312 consiste à préparer à de futurs conflits.

L'événement discursif semble pouvoir se définir comme le moment où dans des situations mouvantes, qui mettent à l'épreuve bien des solidarités, l'histoire doit prédire le futur. Par la terminologie et par le rituel de sa célébration, la guerre continue dans les discours d'alimenter les représentations de la figure impériale en l'inscrivant dans l'hégémonie de la symbolique de la victoire.

Perdure également l'image de la guerre dans la reproduction de l'ensemble du système économique et social romain. La victoire impériale reste garante de la maîtrise de l'espace et des hommes, l'évocation de la carte du monde qui a valu à Eumène une partie de sa célébrité le démontre amplement. En effet l'exaltation de la victoire ne consiste pas seulement dans le rituel du massacre des prisonniers, mais elle débouche sur un autre *topos*, celui de la finalité économique. Garant de la paix politique

125. "Placidam quippe rerum quietem et profundum urbi otium gentes perdomitiae condiderunt. Vacat remissioribus animis delectamenta pacis adhibere". X, XXXV, 3-4

et sociale retrouvée, le libérateur du territoire asservit les Barbares et, à ce titre, pourvoit l'Empire de nouvelles forces productives. Les discours y reviennent à plusieurs reprises. Ainsi la péroration du panégyrique de Constance s'achève sur la description des conséquences de la victoire remportée sur Carausius par Constance, et de celle de Dioclétien en Thrace. Les panégyristes suivants reviendront sur les effets de la victoire à propos de Maximien et en Afrique :

"Les peuples belliqueux de Maurétanie... c'est toi qui les as forcés, toi qui as reçu leur soumission et qui les as transplantés en d'autres lieux" (VI, VIII, 6).

Le rythme ternaire rappelle l'efficacité césarienne : *expugnasti, recepisti, transtulisti*.

La présence de l'empereur interdit tout mouvement hors frontière¹²⁶. Sa victoire réenclenche les rouages de l'impérialisme, celle de Constance notamment :

"De même que naguère l'Asie a, sur ton ordre, Dioclétien Auguste, peuplé les déserts de la Thrace en y transplantant les habitants ; de même que plus tard, sur un signe de toi, Maximien Auguste, les champs en friche des Nerviens et des Trévires furent cultivés par les Lètes rétablis dans leur pays et par les Francs assujettis à nos lois, ainsi aujourd'hui, Constance, César invincible, grâce à tes victoires, toutes les terres qui, au pays des Ambiens, des Bellovaques, des Tricasses et des Lingons, demeuraient abandonnées reverdissent sous la charue d'un barbare. Il y a plus : cette cité des Eduens, au nom de laquelle je dois t'adresser des remerciements particuliers et qui vous est toute dévouée, a reçu, à la suite de la victoire de Bretagne, une multitude de ces artisans qui abondaient en ces provinces, et, à cette heure, la reconstruction de ses vieilles demeures, la réfection des édifices publics, la restauration de ses temples la font surgir de ses ruines. Aujourd'hui elle croit se voir restituée l'antique appellation de cœur de Rome, puisqu'elle a en toi un nouveau fondateur" (IV, XXI, 1, 2).

Les deux préoccupations économiques majeures des cités, le recul des terres cultivées et la diminution de la population urbaine en Gaule reviennent au premier plan dans cette description de la politique impériale de repeuplement. Indiquée ici initialement en Thrace puis "plus tard" en Gaule, elle comporte deux

126. IV, XXII.

volets : d'abord le rétablissement des Lètes "dans leur pays" 127, l'apport d'une main-d'œuvre nouvelle de Francs "assujettis chez les Nerviens et les Trévires à nos lois", puis la reconquête de terres des Bellovaques, des Tricasses, des Lingons plus à l'ouest, remises en culture par la "charrue d'un barbare". L'autre concerne le déplacement et l'installation à Autun d'artisans venus de Bretagne qui travaillent à la restauration de la ville. Campagnes et villes bénéficient également de la victoire de Constance. On le voit, l'auteur constitue un dossier précis de la situation en Gaule ; même s'il reprend le *topos* de la victoire impériale pourvoyeuse de main-d'œuvre, il n'en dévoile pas moins les mécanismes précis de l'impérialisme romain dans sa phase déclinante.

L'exaltation de la victoire par l'orateur gaulois passe par un tableau exceptionnel dans ce recueil des effets concrets sur l'économie, des transferts de populations vaincues. Exaltation conventionnelle et passéeiste à bien des égards du thème du barbares soumis :

"sous les portiques de toutes les cités, des filles de prisonniers sont assises" (IV, IX, 1).

Hommes et jeunes garçons, futurs producteurs domestiqués, femmes et jeunes filles gage de continuité, la description réinvestit dans le récit la représentation des théories de barbares sur les arcs de triomphe. Le discours ne s'arrête cependant pas là et s'ancre plus profondément dans une réalité connue en livrant une image qui transforme le triomphe des Gaules en assignation cadastrale :

127. La leçon *velut* pour *laetus* de Langius n'est plus acceptée. Il s'agit donc de la première occurrence de *laetus* dans les textes et elle est unique dans le *corpus*. L'interprétation prête à controverse. C. J. Simpson avance l'hypothèse qu'il s'agit du nom d'une tribu désignant par la suite un type particulier d'établissement des barbares. C. J. SIMPSON, *Laeti in Northern Gaul, a note on Pan. Lat.* VIII, 21, LATOMUS, XXXVI, 1977, I, p. 169-170. L'ensemble du problème a été éclairci par E. DEMOUGEOT, *Laeti et gentiles dans la Gaule du IV^e siècles*, *Actes du colloque d'histoire sociale* (Besançon 1970), Paris 1972, p. 101-112 qui établit une comparaison avec les implantations citées dans la *Notitia Dignitatum, Occidens*, XLII, 33-44 (p. 106), et repris dans A propos des Lètes Gaulois, *L'Empire romain et les barbares d'Occidents*, Paris 1988, p. 161 *sq.*

"ipsis triumphum assignare provinciis. Arat ergo nunc mihi Chamavus et Frisius et ille vagus, ille praedator exercitio... 128".

La mention simplifiée revient toujours à propos de Constance en 310 :

"Non content de les avoir vaincus (les Francs) il transporta ces peuples eux-mêmes en territoire romain pour les contraindre à déposer leur caractère sauvage en même temps que leurs armes 129".

Le stéréotype de l'asservissement acculturant qu'on retrouve de Strabon à ces textes assure la continuité du modèle culturel de l'hégémonie romaine. Ne faut-il y voir que soumission au carcan discursif ou nostalgie d'un âge d'or de la phase ascendante de l'impérialisme ? Certainement pas. Le vieux moule idéologique vaut toujours, au delà de la fonction de rappel et de convocation du passé ou du cliché discursif, pour cautionner les tentatives toujours renouvelées dans la quête des forces productives et de recrues. Cette armée est toujours célébrée d'ailleurs sous sa forme purement romaine, jamais barbare ou barbarisée. Cet aspect-là constamment gommé, n'apparaît dans les textes que dans l'éloge de Constance. Ce même panégyrique avoue crûment les besoins en hommes de cette armée :

"Que dire encore de ces nations vivant au cœur du pays franc et arrachées non plus aux régions qui avaient jadis connu l'occupation romaine mais à celles qui étaient depuis leur

128. Le passage est particulièrement explicite des exigences militaires et économiques : "Cest donc pour moi que labourent à cette heure le Chamave et le Frison, que ce vagabond et ce vicillard peine à travailler sans relâche mes terres en friche, peuple mon marché du bétail qu'il vint vendre et que le laboureur barbare fait baisser les prix des denrées. Bien plus, s'il est convoqué pour la levée, il accourt, il est maté par la discipline, tenu en bride par les verges et il se félicite de nous servir à titre de soldat romain" (IV, IX, 3).
129. *Nec contentus viciisse ipsas in Romana transtulit nationes ut non solum arma sed etiam feritatem ponere cogarentur*, VII, V, 3. Le texte reprend la description de la campagne de Batavie du panégyrique de 297 : les Bataves obligés de se rendre, "et avec leurs femmes, leurs enfants, la suite de leurs parents et tous leurs biens, de passer en des régions depuis longtemps désertes, afin de remettre en culture dans la servitude des terres qu'eux-mêmes avaient un jour peut-être dévaster au cours de leurs déprédations" IV, VIII, 4.

origine proprement leur berceau, aux limites extérieures désertées de la Gaule afin qu'elles pussent contribuer à la paix de l'empire romain par la culture ; à sa puissance militaire par leurs recrues" (VII, VI, 2).

Preuve si l'on veut que l'auteur connaît son prédecesseur ou qu'il attribue à la victoire de Constance le mérite de faire sauter les blocages du système, effet connu ou plus exactement voulu. En faisant dépendre la vitalité économique de la puissance militaire, il se montre du même coup un observateur lucide des verrous qui en limite le fonctionnement. Par là même il cherche à faire rejoaillir sur Constantin l'efficacité de la politique de son père dans ce discours tout entier axé sur la légitimation dynastique. La métamorphose du barbare en paysan, du pillard en sédentaire productif relève-t-elle de l'enthousiasme rhétorique ou de la réalité des effets de la politique tétrarchique ? L'absence de ces indications dans les autres textes laisse à penser qu'il s'agit bien là de faits précis, propres à cette période. L'argument a *silentio* semble indiquer que la maîtrise des hommes et de l'espace n'est pas seulement un slogan imposé mais correspond bien à la situation réelle à ce tournant du troisième siècle en Gaule.

Les textes de cette période sont aussi ceux qui font le plus mention du *limes*, des *nationes*. La récurrence lexicale le précise. Ici les informations concernant les nombreuses cités ont pour objet de décrire la reprise en main pour démontrer les effets de la consolidation des frontières. Or nul mieux qu'Eumène n'a su inscrire les victoires des tétrarques dans la spatialité. La carte des portiques d'Autun dont il précise les objectifs dans une péroraision ample et rythmée en apporte la preuve ; le bonheur des temps - passage obligé du panégyrique - revêt une connotation pédagogique.

Dressée "afin d'instruire la jeunesse et de faire plus clairement apprendre par les yeux" ¹³⁰, elle comporte "la position de tous les pays avec leurs noms, leur étendue, les distances qui les séparent ainsi que tous les fleuves du monde avec leur source

130. "Que notre jeunesse, en outre, voie sur ces portiques et chaque jour considère toutes les terres et toutes les mers, toutes les villes restaurées par leur bonté, les peuples vaincus par leur vaillance, les nations paralysées par la terreur qu'ils leur inspirent". Videat *praeterea in illis porticibus iuuentus et cotidie spectet omnes terras et cuncta maria et quidquid inuictissimi principes urbium, gentium, nationum aut pietate restituunt aut uirtute deuincunt aut terrore defigunt*". V, XX, 1 et 2.

et leur embouchure, les points où les rivages s'incurvent pour former des golfes et ceux où l'océan entoure la terre de son étreinte ou l'envahit de ses flots impétueux¹³¹.

Mais ce souci didactique n'est pas gratuit. Il n'y a pas de géographie désintéressée :

"que cette carte... leur permette de passer en revue les exploits magnifiques de nos valeureux princes"

poursuit Eumène¹³². La géographie sert à faire la guerre¹³³. La preuve est donnée encore du réalisme des orateurs autunois. Après le *movere*, le *docere*, la carte d'Autun exalte, enseigne, prépare. L'espace habité est le monde dominé par l'impérialisme romain :

"Car maintenant nous avons plaisir à contempler la carte du monde, maintenant enfin que nous n'y voyons plus une terre étrangère. *Nunc enim, nunc demum iuuat orbem spectare depictum, cum in illo nihil uidemus alienum*".

Répétition et allitération se conjuguent pour magnifier cette courte chute venant après une longue période. Or, on s'en souvient, Eumène en tant qu'ancien *magister memoriae*, joue un rôle important dans la cité de Lyonnaise très liée au pouvoir impérial puisqu'on y trouve deux manufactures d'armes et un gynécée d'après la *Notitia Dignitatum*.

Les orateurs gaulois de cette période passent donc constamment d'un registre à l'autre, celui de l'information, comme ici l'installation des Lètes dans un langage d'ordre juridique - *laetus postliminio restitutus* - au conventionnel du stéréotype. La fonction du discours est toujours double. La communication des événements et des décisions d'une part, comme ici, l'expédition de Bretagne ou l'installation des barbares dans certaines cités, et l'éloge de la politique d'autre part. Le panégyrique de Constance

131. *Siquem illic, ut ipse uidisti, credo, instruendae pueritiae causa, quo manifestius oculis discentur quae difficilius percipiuntur auditu, omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, interualla descripta sunt, quidquid ubique fluminum oritur et conditur, quacumque se litorum sinus flectunt, qua uel ambitu cingit orhem uel impetu inrumpit oceanus.*
Ibid.
132. *Ibi fortissimorum imperatorum pulcherrimae res gestae per diuersa regionum argumenta recolantur.* *Ibid.*
133. Y. LACOSTE, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, 1976.

est le premier texte du III^e siècle à rapporter une telle utilisation des Barbares. Les autres sont plus tardifs, Ammien, Julien, la *Notitia Dignitatum*, l'*Histoire Auguste*, le *Code Théodosien*. Il y a donc bien là une antériorité qui dénote sinon le début d'une politique¹³⁴ du moins sa systématisation pour la Gaule. La satisfaction exprimée par l'orateur de 297 et Eumène est-elle destinée à faire accepter la cohabitation de groupes ethniques comme on l'a suggéré¹³⁵? Il paraît probable que cette propagande tétrarchique est destinée surtout à la faire connaître. Elle comblait trop de besoins pour être vraiment impopulaire aux yeux de l'aristocratie gauloise. Ce type de problématique émerge plus tardivement. L'évocation de la carte qui clôt ce discours sur une représentation spatiale exalte la notion d'Empire, celle de son unité propre aux thèmes du nouveau régime. Eumène est d'ailleurs le seul orateur à structurer ainsi son argumentation, qu'il fonde sur une dialectique de l'universel et du particulier "destinée à l'élite de la jeunesse".

Mais d'autre part, comme le fait percevoir l'image utilisée par l'orateur de 310, "la terreur du nom" établit sans cesse un va-et-vient entre le passé et l'avenir. La célébration de la victoire impériale doit aussi être interprétée comme la répétition d'une forme idéologique inchangée et comme la prédication de l'avenir. Elle fige un moment de l'éternité romaine. La geste impériale aboutit à une victoire nécessairement sécurisante, elle doit rassurer, conforter, menacer. Elle est aussi prédicative parce qu'elle annonce d'autres victoires. L'exaltation de ce moment où l'empereur rencontre son image divine trouve, à mon sens, sa nécessité dans cette double perspective¹³⁶.

- 134. La *V. Aur.* XIV, 2 fait remonter cette politique à Marc-Aurèle qui procède à l'installation de Quades et de Marcomans. La *Vita Probi* XVIII, 1 attribue à Claude le Gothique celle de Scythes.
- 135. D. LASSANDRO, *I "cultores barbari" (Laeti) in Gallia* de Massimiano alla fine del 4^e sec. *Conoscenze etniche e rapporti di convivenza nell'antichità*, Milano, 7, 1979, p. 188. C. Milani : dans cette même publication, *Laetus*, étrusque *Leithe*, croit déceler une origine étrusque au vocable. *Ibid.* p. 200.
- 136. Les barbares posent alors un problème de politique intérieure sérieux dans l'histoire Auguste comme le conclut J. Burian. J. BURIAN, *Der gegensatz zwischen Rom und die Barbaren*, *Eirene* XV, 1977, p. 55-96.

Troisième Chapitre

Le Spectacle de la Cérémonie

Il n'existe d'hégémonie que manifeste. Le pouvoir impérial use donc de la cérémonie en de multiples occasions, notamment dans les jeux, "pour produire le consentement¹" à sa domination et proclamer dans le moment festif qu'il assure la pérennité de l'Etat par l'union de la personne et de la fonction. Comme le rappelle le panégyrique II :

"Il est donc juste qu'en ce jour où votre piété célèbre la naissance de l'immortelle cité, maîtresse des nations, nous chantions tes louanges et te rendions grâces, à toi entre tous, invincible empereur, qui, pour fêter le jour natal de Rome, puises, dans la communauté de tes origines et en secret instinct de nature, une telle générosité de sentiments, que tu célébres sa fondation comme si toi-même en étais le fondateur"².

Le discours d'éloge s'intègre dans ce processus de régulation de l'autorité, on l'a analysé dans la première partie de ce travail, et l'auteur de la préface du Livre des Cérémonies, plus tard sous Constantin VII, accusera certains de négliger la symbolique et de ne pas comprendre l'importance de cet outil :

"D'aucuns qui n'ont pas grand souci des choses nécessaires..."

lance-t-il avec force. L'événement discursif en tant que tel, lorsqu'il a lieu, ou bien lorsqu'il se renouvelle ailleurs, prend place dans l'ensemble des rouages de la domination symbolique où se déroule l'acte de reconnaissance. A l'intérieur de ce champ, il est aussi éloquent par l'espace et le moment dans lequel il s'inscrit que par ce qu'il énonce. Discours et rituel sont donc imbriqués même s'ils ne fonctionnent pas sur le même mode. L'un utilise l'autre. Or la dynamique ou la géographie verbale l'attestent, le discursif travaille aussi la symbolique du cérémonial dans son contenu. Il lui donne une diffusion et par là-même en accroît l'effet.

1. M. CLAVEL-LÉVÈQUE, *L'Empire en jeux*, op. cit., p. 179.

2. II, I, 4.

Lorsque les panégyristes choisissent d'insérer dans la thématique de leurs discours certains moments de la célébration de la figure impériale, ils instituent comme événement signifiant de l'allégeance, le spectacle du faste des entrées et des triomphes ou de l'adoration. Le discours panégyrique met en scène l'empereur dans les aspects divers de sa fonction. Sa présence corporelle ne suffit pas. Elle ne prend de réelle signification que dans ce qu'il l'entoure et dans la liturgie qui s'y attache. *L'adventus* "l'arrivée de ta divinité" (II, XIV, 4), le triomphe, le cérémonial aulique ou curial font donc partie des stratégies discursives au même titre que celles-ci font partie des stratégies symboliques de reconnaissance.

Dans ce domaine comme dans les autres, la narration se décompose en séquences dont l'agencement dépend des objectifs de l'orateur, qui opère une sélection des informations et un cadrage qu'il peut être signifiant de faire apparaître. "Je ne dirai donc, empereur, que ce qui me paraîtra suffisant pour attester ta gloire divine" (X, XXXII) déclare Mamertin. Cette investigation a pour but de mettre en relief la présence ou l'absence dans le récit de ces éléments qui dénotent certaines orientations de la politique impériale. On peut observer à cet égard que les panégyriques de Mamertin décrivent amplement les rencontres des dyarques, qui prennent place dans le processus de légitimation et de confirmation d'un système encore peu assuré. Nazarius, quant à lui, ne s'y sent pas contraint et situe son récit sur un autre registre.

Pour évaluer la place et la fonction de ces thèmes, nous utiliserons la méthode précédemment mise en œuvre afin de repérer comment ils s'insèrent dans la dynamique discursive. L'unité de mesure reste le mot et le regroupement de ceux-ci dans les séquences de l'énoncé.

I - VOIR ET ENTENDRE

Comme en témoigne le tableau 20, la célébration cérémonielle occupe une place variable dans l'énoncé. Certains des discours n'y consacrent aucun développement. C'est le cas d'Eumène qui ne s'adresse pas directement à l'empereur, il est vrai, et de l'orateur de 310 qui pourrait trouver dans la visite de Constantin à Grand ou dans la visite espérée à Autun l'occasion de montrer l'empereur dans tout l'apparat de sa gloire.

L'épithalame de 307 évite également la description de l'événement pourtant longuement traité dans tout le discours. Rien ne se rapporte au récit de la cérémonie ; celle-ci est complètement gommée. Rédigé antérieurement au mariage, l'épithalame s'attache à faire valoir l'importance politique de cette alliance et laisse de côté l'accessoire du rituel pour expliciter la signification de l'événement. Dans le panégyrique des deux empereurs, ce sont les entrées de Maximien à Rome qui seules sont évoquées, mais toute description en est éliminée. Un choix de cette nature intervient également chez Claude Mamertin. Lorsqu'il décrit le voyage de Julien le long du Danube³, il néglige le pittoresque narratif pour métamorphoser en stéréotypes les acteurs et spectateurs de cette descente. D'un côté les barbares soumis, de l'autre les populations étonnées et admiratives regardant passer un empereur désincarné. Le thème ne donne pas lieu à un développement narratif descriptif. Aucun réalisme dans ce passage, on y voit des entités comme celles des représentations figurées. Ce même choix d'abstraction était déjà présent antérieurement dans la description de Dioclétien et de Maximien du panégyrique de Mamertin. On atteint, par ce dépouillement, l'abstraction idéalisante.

Toutefois des différences très nettes interviennent dans le traitement de ces moments privilégiés de la gloire impériale. La place qui leur est impartie s'avère très variable. Le premier Mamertin dans le discours de 291 y consacre une part importante (3 chapitres de 457 mots, 0, 15 % de l'énoncé). De même l'orateur d'Autun en 312, qui inscrit ses remerciements dans une relation au cérémonial aulique en 2 chapitres (0, 12). Puis vient le discours de 289 où la cérémonie prend place dans un chapitre mais sans qu'une description y figure (0, 082). Les panégyriques

3. XI, VI, 2-3 : "Sainte divinité ! dans quel décor se fit cette descente ! la rive droite de ce fleuve était garnie d'une file ininterrompue d'habitants des deux sexes, de gens de toute condition, d'hommes armés ou sans armes, tandis qu'à gauche nos regards tombaient sur les barbares agenouillés pour faire entendre de lamentables prières. Toutes les villes qui bordent le Danube furent visitées, toutes les doléances écoutées, la situation de toutes fut soulagée, la fortune de toutes rétablie ; à d'innombrables barbares fut accordé le pardon et concédé le bienfait de la paix. Qui considéra la rapidité du trajet n'imaginera pas que l'empereur ait pu faire autre chose que la route ; qui réfléchira à la multitude des actions accomplies ne croira pas à tant de hâte".

de Constantin de 313 et 321 inscrivent les récits de triomphe de Constance en Bretagne (0, 042), l'épithalame de 307 (0, 016). Le tableau le plus fréquemment retenu de l'apparition en public de l'empereur est l'entrée dans une ville à la suite d'une victoire : Constance à Londres en 296, Constantin à Rome en 312, Théodore à Rome en 388. En dehors de ces *adventus*, on relève deux entrevues d'empereurs dans les panégyriques de 289 et 291, une cérémonie consulaire, un mariage, deux anniversaires de villes. Ni naissances, ni funérailles, ni *profectio* ne sont retenus par les orateurs du *corpus*. Les lacunes du rituel de la célébration apparaissent évidentes, d'autant plus que souvent les informations précises sur la cérémonie manquent aussi.

Les moments choisis pour cette forme de célébration éliminent donc des informations importantes sur le fonctionnement symbolique du pouvoir impérial pour n'en retenir que ce qui est la marque spécifique de la domination, la victoire, se traduisant par la prise de possession de l'espace politique urbain que sont l'entrée et le "triomphe" ou ce que les auteurs nomment triomphe⁴. On observe aussi de grands écarts entre les textes dans le développement de ces éléments et leur place dans le dispositif rhétorique. Les données qu'ils incluent et les informations qu'ils livrent sont tout aussi disparates. Le premier panégyrique de Mamertin formule de façon tout à fait particulière le fonctionnement du système dyarchique et le rôle de Maximien⁵. Puis dans le récit d'une entrevue, non localisée semble-t-il volontairement, l'orateur se livre à une présentation de la concorde impériale⁶ dont il exclut encore une fois les éléments concrets pour ne la saisir que dans l'abstraction.

En revanche le second panégyrique de Maximien s'étend longuement sur une autre entrevue, située celle-ci dans l'espace impérial puisque la ville de Milan est citée. La rencontre des deux empereurs exprimant leur entente intervient à la fin de la première partie du discours. Les chapitres X, XI, XII clôturent donc l'éloge de la *pietas* impériale et constituent le centre du dispositif narratif dans ce discours thématique. On y relève des descriptions précises par lesquelles l'orateur souligne non plus l'essence même du pouvoir mais sa présence réelle et fait intervenir la nature, la population, les institutions (le Sénat), les lieux (palais,

4. Cf. : discussion *infra*.

5. II, III, 2.

6. II, IX.

temples, villes). Il renverse alors la perspective dans laquelle se plaçait l'orateur précédent. L'univers existe dans sa totalité physique et humaine.

En 297 la célébration de la victoire de Constance comporte un passage consacré à la prise de Londres, où est exalté le massacre des prisonniers, mais l'auteur insiste plus largement sur l'accueil fait par la population à son libérateur en XIX, dans le dernier chapitre de la narration qui suit un plan chronologique. Les lieux disparaissent totalement pour laisser face à face seulement la population et le César.

L'entreprise de légitimation des deux Augustes d'Occident qu'est l'épithalame de 307, ne s'attarde pas sur la cérémonie du mariage à proprement parler mais se borne à évoquer une entrée triomphale de Maximien et un départ de Rome⁷, à la fin du chapitre VIII, que l'orateur situe au milieu de son développement, au début de la partie consacrée à Auguste le plus ancien. Dans ce rappel placé en transition entre les deux éloges on peut y lire tout aussi bien justification du retour de Maximien au pouvoir, qu'en filigrane celle de la tentative de Constantin, que l'auteur ne se donne pas la peine de légitimer ailleurs. Le recours à la figure transfère l'ensemble dans un corps mythique. Jupiter Capitolin a des genoux⁸, Rome des bras. Mais la précision des lieux, Rome et les ports de la ville, du moment, le huitième consulat et la vingtième année de gouvernement l'inscrit dans une réalité

7. Dont la date est fort discutée 298, 299 ou 303 selon C.E.V. NIXON, *The panegyric of 307 and the Maximian's visit to Rome*, *Phoenix* 35, 1981, 1, p. 70-76 contre G.S.R. THOMAS, *L'abdication de Dioclétien*, *Byzantion*, 43, 1973, p. 229-247 et contre Ensslin, Galletier, d'Elia ; A. ROUSSELLE, *La chronologie de Maximien Hercule et le mythe de la tétrarchie*, *DHA* 2, 1976, p. 456.

8. Allusion au rituel de la fin du défilé triomphal, qui ne figure plus dans les autres récits, sauf sous forme d'*exemplum*, en VII. "A ta première visite, le peuple romain t'a accueilli avec une telle joie et une telle affluence que, tout plein désir de porter, ne fût-ce-que du regard, jusque sur les genoux de Jupiter Capitolin, il te permit à peine par son entassement aux portes de la ville de les franchir. Une autre fois, dans la vingtième année de ton gouvernement et ton huitième consulat, Rome elle-même voulut si bien te retenir dans ses bras qu'on eût dit qu'elle présentait déjà et qu'elle appréhendait ce qui est arrivé. Il est arrivé en effet qu'en une circonstance, empereur éternel, et une seule, tu as failli mériter les plaintes de la République" (VI, VIII). Et VII, X, 6, voir note 12.

objective. Double opération révélatrice du procès d'élaboration en œuvre dans le recueil.

L'orateur chargé de représenter Autun fait intervenir dans une transition également, une séquence se rapportant au cérémonial aulique, et introduit ainsi le deuxième thème de son discours consacré aux effets de la politique de Constantin à l'égard de la ville (VIII). Les chapitres VIII et IX décrivent longuement, comme dans le troisième panégyrique, la cérémonie de l'*adventus*, y mêlant domaines physique et politique ; nature, géographie, espace urbains, population, cité, cortège, liturgie ainsi que le cérémonial d'une audience impériale. Ils réunissent ainsi les éléments disparates de l'univers afin de les ordonner et les régler dans un spectacle hiérarchisé dont l'évidence s'impose à tous.

Dans le dispositif narratif, les deux panégyriques suivants accordent aux *adventus* et au "triomphe" de Constantin une place différente. Deux entrées figurent dans le discours de 313, l'une à Milan en VII et l'autre à Rome plus longuement décrite en XIX dans le récit de la campagne d'Italie. Elles sont placées à des moments différents de la narration, tandis que le chapitre XXIII mentionne le triomphe sur les Francs. Le discours est émaillé de "tableaux" facilement transférables, consacrés à la célébration de la gloire. L'orateur ne manque pas d'utiliser des procédés narratifs analogues à ceux de Mamertin ou du VIII^e panégyrique. Des indications précises, topographiques, géographiques (pour celui de Milan), chronologiques, inscrivent le récit de ces deux *adventus* et par conséquent Constantin lui-même dans l'espace et le temps, tandis que l'auteur fait intervenir l'atmosphère habituelle, la liesse de la population, la présence des femmes sensibles à la beauté de l'empereur, la foule pressante et frustrée. Ainsi la description du cortège impérial à son entrée de Rome où les acteurs sont précisément "situés" dans le rôle rituel qui leur est assigné : allégresse, mouvements de foule et jeux des regards (*fulgor ocolorum*) régulation hiérarchique dans l'ordre du cortège, instance sur la gestuelle et le corps (*maiestas-gravitas*). Tout porte à croire que la relation de la cérémonie devient alors une grille de lecture pour l'auditoire présent et futur.

Nazarius rapporte les mêmes événements sur un registre différent à la fin de son récit de la campagne d'Italie. Il prend ses distances par rapport à l'événement en recourant à un tout autre procédé. Renommée, Victoire, la troupe vaincue des vices se

substitue au cortège habituel. Aucune description, même la plus convenue, ne vient rappeler le cours réel des événements ni la matérialité du fait. La volonté affichée de Nazarius de donner de l'ampleur à son sujet par l'exubérance de la démonstration se réduit à cette personnification. Ce procédé de transposition apparaît pour la première fois et s'ajoutant à beaucoup d'autres indices, confirme que ce discours marque une étape et un tournant⁹.

Si Nazarius garde dans cette partie de la narration une originalité certaine, il reste que les panégyriques de 313 et de 321 ont en commun de se taire sur un des moments essentiels du cérémonial du triomphe de Jupiter Capitolin¹⁰. Arrêtons-nous un moment sur cette affaire où se décide le sort du pouvoir symbolique. Ni l'un ni l'autre en effet ne décrivent un triomphe et ceci quel que soit le registre choisi pour le récit. Rien n'évoque le cortège triomphal. Ni butin, ni prisonniers, ni soldats, rien sinon le char du vainqueur dans les deux cas. La couronne du vainqueur devient celle des vertus chez Nazarius. Deux lieux figurent expressément dans l'énoncé en 313, le Palais et la Curie. Toute évocation religieuse est gommée, à l'exception de ce qui se rapporte à l'empereur : *numen, gloria*. Le premier des auteurs déplace le sacré au chapitre précédent dans la prosopopée au Tibre - *sancte Thybri*. Toute mention, toute allusion à Jupiter et au Capitole sont donc exclues de cette entrée victorieuse. Les trois seules indications de l'effectuation d'un rituel du triomphe véritable ne se trouvent en fait que dans deux textes. Le panégyrique VI précise le moment culminant de la cérémonie traditionnelle et l'offrande à Jupiter Capitolin¹¹. Dans le panégyrique suivant, la victoire de Constantin sur les Francs est assimilée au triomphe d'autrefois par un *exemplum*¹².

9. X, XXII, XXIII.

10. Si cet oubli a été souvent remarqué, les interprétations divergent. En dernier lieu, D. VERA, *La polemica contro l'abuso imperiale del trionfo ; Rapporti fra ideologia, economia e propaganda nel basso impero*, RSA 10, 1980, p. 89 *sq.* et surtout la mise au point sur l'ensemble de la question de A. FRASCHETTI, *Constantino e l'abbandono del Campidoglio*, *Società Romana e Impero Tardo Antico*, II, Rome 1986, p. 59-98, ou M. MAC CORMICK, *Eternal Victory. Triumphal rulership in late Antiquity, Byzantium and early Medieval west*, Cambridge 1987.
11. Comme l'indique, on l'a vu, le chapitre VIII.
12. "Tu as fait revivre, Empereur, cette confiance que l'Empire romain avait anciennement eu lui-même et qui se vengeait par la mort sur la personne

Certes, le cortège, la foule restent présents, mais tout se passe comme si Nazarius ne voulait garder que des figures allégoriques. Aux habituels captifs se substituent le crime, la perfidie, l'audace, la méchanceté, la fureur, la cruauté, l'orgueil, l'arrogance, la licence et la débauche. Il ne reste de matériel qu'un élément concret, "la tête hideuse du tyran" qui ferme le défilé, et se rattache aux vieux rites. Ce reste macabre détient à lui seul toute la symbolique de la victoire et son exhibition en Italie et en Afrique l'atteste à titre de démonstration. Le récit du triomphe réside essentiellement dans la vitupération. Mamartin n'en dit mot mais Pacatus revient sur ce thème en l'intégrant à un *exemplum* : "les rustiques Curius, les vieux Coruncanius, les Fabricius... une fois les lauriers déposés sur les genoux de Jupiter Capitolin, ces triomphateurs vaquaient aux travaux des champs¹³". Il ne s'agit là que de référence quasi mythique, dans laquelle on peut juste entrevoir peut-être un regret. Ainsi s'achève le rituel au double héritage¹⁴. La dernière évocation du triomphe se place donc dans le recueil en 389, mais la réalisation du cérémonial remonte bien loin. A 307.

L'emploi du mot persiste cependant dans les panégyriques, on vient de le constater dans la célébration de la victoire sur Maxence et de l'*adventus* à Rome qui est qualifié de triomphe par deux fois par Nazarius¹⁵ et une fois précédemment. Pacatus l'utilisera huit fois et quatre occurrences s'appliquent à la victoire sur Maximien¹⁶. On relève 23 occurrences du vocable dans le *corpus*. Elles prennent dans la plupart des cas une acceptation plus large que la désignation précise de la cérémonie. Elles se distribuent ainsi : 2 en II ; 2 en III ; 3 en IV ; 2 en V ; 2 en IX ; 4 en X ; 8 en XII. On remarquera que C. Mamartin n'emploie pas le mot dans sa *gratulatio consulaire*, et n'évoque pas non plus la cérémonie en 362. Mais les deux autres lacunes paraissent plus

des chefs prisonniers. A cette époque les rois captifs servaient d'ornement au char du triomphateur des portes de la ville jusqu'au forum, et aussitôt que le général victorieux faisait prendre à son char le chemin du Capitole, ils étaient traînés dans un cachot et mis à mort" en VII, X, 5-6.

13. XII, IX, 5.

14. H. VERSNEL, *Triumphus, An inquiry in to the origin, development and meaning of the Roman triumph*, Leiden 1970, p. 396 sq.

15. X, XXX, 5 ; IX, XXIII, 3 ; XXXIII, 1.

16. XII, XLIII, 2 ; XXXVII, 3 ET 4 ; XII, XLVI, 4.

significatives. Les deux textes qui donnent une référence précise de la célébration cérémonielle utilise soit l'allusion, soit une forme grammaticale différente¹⁷. Le substantif *triumphus* n'est donc utilisé que par extension. Cette constatation confirme que la prudence doit présider aux conclusions à tirer d'une enquête uniquement fondée sur les fréquences lexicales. Mais ces occurrences retiennent également l'attention sur la préférence de certains auteurs pour les diverses formes : substantif, verbe adjetif. Le premier Mamertin, Nazarius et Pacatus en font grand usage, respectivement 4 et 3, 5 et 13. Dans le cas du premier, l'analyse des emplois montre qu'il y a là un rapport direct avec la cérémonie, dans le cas de Nazarius et Pacatus que l'emploi devient référence, puisqu'il ne correspond plus à la célébration réellement effectuée.

Les panégyristes à partir de 313 ne parlent largement du triomphe que pour banaliser le vocable et peut-être pour exprimer un regret. Le silence sur l'événement religieux majeur de la cérémonie témoigne d'une volonté évidente de transformer le triomphe. Les seuls récits circonstanciés d'entrée "triomphale" à Rome que nous possédions ne mentionnent pas la montée au Capitole et insistent sur la Curie. L'événement discursif à Rome et dans les provinces fait table rase du *mos maiorum*. Certains auteurs comme F. Paschoud y ont vu une discordance entre textes et déroulement des événements. On ne peut s'y attarder ici mais il me semble plus probable que les panégyriques de Trèves et de Rome aient plutôt voulu marquer par cet évitemment et ce déplacement, la rupture, y compris avec l'aristocratie païenne de la capitale¹⁸. La terminologie demeure triomphale, mais elle s'applique à l'*adventus*, qui est en quelque sorte "triomphalisé", tandis que le triomphe est vidé de sa substance. Toute la théologie impériale se trouve ici en cause.

Si nous poursuivons l'investigation de l'énoncé de la cérémonie dans le *corpus*, le onzième panégyrique nous donne l'occasion d'observer comment ce dernier utilise la pompe

17. *Ad forum triumphantium currus*, VII, 10, 6. On en compte 11 en tout : 2 en II, 1 en III, 1 en VII, 1 en IX, 1 en X, 5 en XII.

18. La confrontation des occurrences d'*adventus* et de *triumphus* ne s'avère pas concluante. *Adventus* ne désigne pas nécessairement la cérémonie et ne se substitue pas à *triumphus*. On relève 3 occurrences en VII, 2 en IV et X, 1 en II, 1 en XII.

consulaire pour célébrer Julien¹⁹. La description de l'investiture, du cortège et de la réception impériale occupent 482 mots dans les trois chapitres XXVIII à XXX, l'équivalent de la place occupée par le cérémonial aulique dans les second et neuvième panégyriques. C. Mamertin achève son récit sur cette mise en scène avant sa péroraison et il ancre la figure de Julien dans le tissu social, en ordonnant cortège, courtisans, flot populaire, mais la description qu'il en donne, rapide, accorde une place seconde au cortège, au *processus consularis* dont Claudio en 396 laissera un témoignage beaucoup plus concret et précis, à propos du consulat d'Honorius. L'éloge renverse alors les perspectives des textes de la Tétrarchie : Economie, simplicité, le cérémonial aulique ainsi que la politique de Julien s'y trouvent exposés en contradiction avec les normes des règnes précédents.

On a déjà remarqué chez Pacatus la référence aux triomphes des lointains magistrats, paysans-soldats. Il fait intervenir dans son très long discours deux entrées impériales sur 0, 037 % de la surface discursive. Il s'y attarde donc fort peu. La première se situe au milieu du récit de la révolte de Maxime, dans la seconde partie du discours, avec des détails qui rappellent la technique du huitième panégyrique pour l'*adventus* de Constantin à Autun. Il place la seconde - celle de Rome - dans la courte péroraison. Cette localisation tout à fait exceptionnelle, la brièveté de ce récit de 154 mots intrigue dans le long éloge prononcé à Rome même. Sa place dans la dynamique discursive majore son importance tandis que sa brièveté tend à la gommer. Pacatus avance lui-même un explication :

"Bien que les circonstances n'invitent à rappeler ton œuvre présente, je voudrais mettre un terme à mon discours plutôt que d'empêtrer sur le rôle de cette illustre assemblée".

L'ami d'Ausone et de Symmaque laisse à d'autres, les sénateurs de Rome le soin de dire comment Théodore "a triomphé de l'orgueil et de la guerre".

L'adventus d'Hémona n'en prend que plus de relief à la fin de la seconde partie du thème de la révolte de Maxime. Pacatus met en scène les acteurs traditionnels de la célébration bien

19. La pompe consulaire est décrite également par AMMIEN, XIV, 6, 9, XX, VIII, 4, 8 ; CLAUDIEN, *De cons. Prob. Olyb*, 178 et par AUSONE, *Grat.*, XI, 59, qui selon M. Meslin plagie Mamertin, M. MESLIN, Les fêtes des Kalendes de janvier, *loc. cit.*, p. 53.

connus, noblesse libérée, sénateurs désignés par le blanc des vêtements, la foule de femmes, vieillards, enfants et vierges rassurés. Il évoque peut-être avec plus de précision que d'autres, la transformation de l'espace quotidien en espace festif par le décor, le rôle de la musique dont il souligne la symphonie contrastante, triomphale et funèbre, l'expression de la liesse générale du *consensus* de l'admiration. Aucun élément de l'appareil cérémoniel n'y manque. Mais il ouvre son récit brutalement par un *pia Hemona* qui transfère à celle-ci la qualité dont l'empereur est dépourvu dans tout le passage. La cité accomplit son devoir sacré, et dans le cortège figurent les "flamines vénérables et les prêtres reconnaissables à leur bonnet sacerdotal", (*reverendos municipali purpura flamines, insignes apicibus sacerdotes*).

L'auteur est le seul à nommer ainsi les prêtres païens dans un défilé d'*adventus* qu'il assimile deux fois à un triomphe 20. Cette insistance à évoquer le déroulement d'un rituel païen en Pannonie montre bien les forces vives de la tradition en 389. Elle laisse supposer, toute exaltation de la politique de conciliation poursuivie par Théodore mise à part, que Pacatus n'y reste pas insensible. Ce qui suppose que son public gaulois ne l'est pas non plus, la prosopopée à Rome du chapitre XLVI renforce cette convocation du passé.

Enfin la péroraison de Pacatus achève l'éloge sur des formules qui s'apparentent fort clairement aux acclamations qui, assure l'orateur, rencontreront un vif succès et sont assurées d'une large audience. Théodore sera satisfait de son porte-parole :

"De quelles foules bântes d'admiration, de quel nombreux auditoire, serai-je entouré quand je dirai : "J'ai vu Rome, j'ai vu Théodore et je les ai vus tous les deux ensemble ! J'ai vu le père du prince, j'ai vu le vengeur du prince, j'ai vu le sauveur du prince". Vers moi accourront les cités lointaines... 21".

20. Il parle du chœur "triomphal" au milieu de la séquence puis utilise le substantif pour la clore. A. ALFÖLDI voit par ailleurs dans l'utilisation du verbe peu commun *persono*, dans la phrase précédente : *Cuncta cantu et crotalis personabant* (XXXVII, 3) un emprunt à la *Vita Gallieni*.
21. "*Quantis stupentium populis, quam multo circum dabor auditore, cum dixerim : Roman vidi, Theodosium vidi et utrumque simul vidi ; vidi illum principis patrem, vidi illum principis vindicem, vidi illum principis restitutorem. Ad me longinquae convenient civitates...*" XII, XLVII, 5, 6. Cf. : *Supra* Iere partie, ch. 3.

Ce passage avait déjà attiré notre attention car il met en relief la fonction des panégyristes impériaux dans les provinces éloignées des capitales, au cœur des manifestations du *consensus* politique. Il indique aussi la place décisive des acclamations dans ces processus de régulation de l'autorité. La pratique des acclamations n'est certes pas nouvelle, ce qui l'est en revanche, c'est leur introduction dans le discours et la place qu'elles occupent dans la dynamique discursive : on comprend mieux leur exemplarité au cours de l'événement discursif et en d'autres lieux. Le panégyriste sert alors de relais à cette pratique ancienne, d'usage commun dans le monde gréco-romain, d'approbations rythmées et consensuelles, qui se développe très largement au IV^e siècle et par la suite dans l'Eglise aussi bien que dans l'appareil d'Etat. Leur statut, leur fonction de validation de l'autorité, relevant d'une autorité divine, a été bien relevé par C. Rouéché à propos du témoignage d'Aphrodisias de Carie²². Elles occupent sans nul doute une place croissante dans l'expression de la vie politique de l'armée jusqu'à la cour, en passant par les institutions provinciales comme l'indique le *code théodosien*²³. Les 29 mots de la onzième phrase de la péroration de Pacatus peuvent se subdiviser en un autre rythme proche du début du paragraphe cinq, extraordinairement ponctué : ainsi toute la scansion de ce paragraphe se fait sur les mêmes coupures : 4, 6, 4, 3, 6, 7, 2, 6, 4, 6, 4²⁴. Ces formules, au reste pas nouvelles, d'exaltation rythmée de la gloire impériale prouvent la généralisation en Occident de cette forme d'hégémonie.

Au terme de ce parcours, il apparaît donc qu'on ne trouve guère là où l'on s'attendait à les lire, de relations détaillées et de récits circonstanciés de la cérémonie du pouvoir. La pompe impériale n'occupe en définitive qu'une faible place dans l'énoncé car les orateurs ont éliminé de leur dispositif une grande part du

- 22. Ch. ROUECHE, Acclamations in the later Roman Empire, new evidence from Aphrodisias, *JRS*, LXXIV, 1984, p.188. Certains auteurs comme Nelles l'ont interprété comme une lutte des empereurs contre le christianisme.
- 23. CODE THEODOSIEN, I, 16, 6 ; 8, 5, 32.
- 24. Analogique à celui des chantres qui les annonce pour que le peuple les répète, dans le Livre des cérémonies : *Victor sis semper, Bona tua, Multos annos efficiat te Deus, Deus praestet*, 3, 2, 5, 2, par exemple, *Livre des Cérémonies*. Acclamation des 19 lits, en latin avec cinq hérauts et chœur, *op. cit.*, t. II.

rituel et du cérémonial qui auraient pu leur fournir des éléments de séduction, colorés et rythmés. Ils choisissent un autre parti, celui de la généralisation et de l'abstraction, éloignant de la chose vue, et débouchent par la transposition, au stéréotype. Ce faisant, ils recherchent un effet de distanciation par rapport au réel. A l'exception tout à fait remarquable du troisième panégyrique, qui confirme là encore ce que nous avions observé de son caractère programmatique, et à l'exception aussi de quelques autres passages, comme ceux du huitième, entérinant la mainmise de Constantin sur la Gaule. Dans les deux cas, les nouveaux empereurs marquent leur territoire et tout se passe comme si l'exhibition de l'exercice du pouvoir pouvait les y aider, de même qu'Autun tire de son côté profit de la relation de l'auguste visite dans la cité. La réciprocité joue dans cette affaire le même rôle que dans les échanges entre l'orateur et l'empereur.

Mais en règle générale, les éloges ne s'attachent pas à faire valoir le détail de la pompe impériale et il n'y a pas redondance entre texte et célébration. La cérémonie n'y figure qu'à titre mineur. Ils ne sont ni un rituel, ni un cérémoniel. Ils vont bien au-delà par le choix des schémas, des stéréotypes et des images qu'ils transmettent. Les quelques indications, relevées ici ou là dans les textes, laissent entrevoir la réduction et la transposition qu'ils opèrent.

Les orateurs utilisent les éléments de la cérémonie le plus souvent en situation de transition entre deux parties de leur éloge (en II, III, VI, VIII, IX, X). Cet arrêt sur un tableau fixe l'attention, et condense les traits de la figure à mémoriser au cours de la narration, à l'exception du second panégyrique où Mamertin l'intègre à la proposition, c'est-à-dire à la fin de l'exorde, et du douzième où Pacatus, comme on vient de le voir, l'insère dans la péroration. Cette surface réduite et variable dans l'énoncé livre des informations régulières mais fixe en général le parcours de l'espace politique qui se révèle en fait un espace où s'ordonne la représentation du corps social. Défilé et cortège même fugitivement évoqués, la cérémonie est présente. La redondance n'est pas toujours mauvaise bien que l'oreille soit peut-être moins sensibles aux tableaux²⁵. Comme le signale C. Mamertin :

25. Si l'on en croit Horace aussi "Ou l'action se passe sur scène, ou on la raconte quand elle est accomplie. L'esprit est moins vivement touché de ce qui lui est transmis par l'oreille que par des tableaux offerts au rapport

"Peut-être paraîtrait-il superflu de rappeler ce que vous avez vous-même vu : l'oreille en effet ne réclame pas le récit des faits que les yeux ont perçus. Mais il faut confier aux lettres, insérer dans l'histoire... 26".

Tous n'ont pas vu. La représentation de la cérémonie par laquelle le corps impérial s'inscrit dans l'espace politique le plus large et assure par sa présence la pérennité de l'Etat et la hiérarchie du corps social, cette représentation par le récit porte la marque des pratiques discursives. Discours dans le discours, elle ne redouble pas le rituel en train de s'accomplir mais ne peut échapper totalement à la redondance parce qu'elle a également une mission informative.

Arrêt sur une image, la célébration de la célébration veut aussi provoquer et susciter les sentiments que précisément le tableau donne à voir : l'exultation. La cérémonie, dont l'événement discursif fait partie, donne part conséquent à voir. Le récit également.

Parmi d'autres champs, la récurrence lexicale met en évidence celui où intervient l'expression de la vision et du regard. L'analyse des correspondances attire ainsi l'attention sur le pluriel *d'oculus*. La distribution de ce vocable fait apparaître une grande variation dans son usage qui est particulièrement important dans les septième, dixième et douzième discours 27, ou bien sur *videre* en VII, IX et XII. L'examen de leurs emplois permet de conclure qu'il s'agit d'échanges de regard entre la divinité et l'empereur, l'orateur et l'empereur, ou bien la population et ce dernier. Dans la cérémonie, où l'on passe de l'espace perceptif à l'espace représentatif, les actants s'unissent par le regard. Voir, regarder, mais aussi admirer. Le verbe est souvent accompagné du pronom personnel sujet pour renforcer l'acte qui s'accomplit. Ici comme sur le champ de bataille, les occurrences indiquent ce qu'il faut

fidèle des yeux et perçus sans intermédiaire par le spectateur". HORACE, *Art poétique*, 179.

26. XI, XXX, 1.

27.

	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
<i>oculus</i>	2	4	2	3	2	7	1	3	10	2	14
<i>video</i>	14	16	14	17	9	28	11	13	22	34	73

voir ou avoir vu, régulant ainsi les échanges entre les protagonistes du moment et figeant ce qu'il faut partager, pour les uns comme pour les autres. La liste qui suit permet de le préciser de façon plus concrète :

Voir :

Jupiter <i>visible</i> et présent	III, X, 5
<i>Vois-tu Dioclétien, vois-tu Maximien</i>	III, XI, 4.
Quand ils (les Bretons) avaient <i>vu</i> de leurs yeux, <i>reconnu</i> en toi chacune de ces vertus...	
ils se dévouaient	IV, XIX
Te porter, ne fût-ce que du <i>regard</i>	VI, XIX, 7
Non seulement te suivre des yeux	IX, XIX
La faveur de <i>voir</i> tous les lieux où avait pénétrer la haine du tyran purifiés par le spectacle de son cadavre	X, XXXII, 3
Nous avons <i>vu</i> sur les visages l'étonnement et l'admiration	XI, XXIX, 2
Les habitants durant les jours où on donna des jeux tous les autres spectacles n'eurent d'yeux que pour toi, curieux de voir quel était l'éclat de ton <i>regard</i>	IX, XIX
Quelles merveilles raconterai-je. "J'ai <i>vu</i> le père du prince, j'ai <i>vu</i> ..."	XII, XLVII, 5.

Contempler :

Personne n'eut à son gré assez d'yeux pour <i>contempler</i> tandis que l'on vous <i>admirait</i> avidement tour à tour on n'a pu, ni l'un ni l'autre, vous <i>voir</i> suffisamment.	
Ceux qui avaient levé <i>les yeux</i> furent saisis d'étonnement... commença à vous <i>reconnaitre</i>	III, X, 4 et 5.
Le spectateurs à l'écart enviaient le bonheur de ceux qui te <i>contemplaient</i> de près Rome... pour vous <i>contempler</i>	XI, XIX
Rome... pour vous <i>contempler</i>	III, XIII, 1.

La divinité éclaire. L'empire est lumineux. Il est beaucoup question de la lumière de l'empire dans le panégyrique de Constance²⁸ comme précédemment chez Mamertin pour l'arrivée de Dioclétien et Maximien en Italie. La divinité impériale illumine l'empire :

28. IV, XIX, 2.

"Sur l'un et l'autre sommet des Alpes brilla votre divinité,
sur l'Italie entière se répandit une lumière éclatante²⁹".

De là s'ensuit un *pathos* de l'exultation³⁰ :

Partout la joie ardente	II, XI, 5
Tout le monde, hommes et femmes, enfants et vieillards se précipitaient... Tous criaient de joie	III, XI, 3
Les Bretons sautant de joie se présentèrent à toi... il vénéraient non seulement ta personne qu'ils regardaient comme venue du ciel mais encore les voiles et les rames du navires	
D'allégresse...	IV, XIX
Les clameurs de joie	IV, XIX
Une si grande joie, une telle affluence	VI, VIII, 7
Ils t'appelèrent à l'envi chez eux avec des transports de joie	IX, VIII, 3, 5
Les applaudissements du peuple	
Ils s'abandonnaient à l'allégresse	IX, VII, 6
L'enthousiasme, la joie... l'allégresse	
L'oubli des convenances et la gravité, l'enthousiasme sans borne	XI, XXIX.

*Spectaculum*³¹, le mot intervient à diverses reprises parce que la célébration discursive exerce la fonction de transfert de l'événement à la représentation. Voir, regarder devient objet d'émerveillement. En reproduisant le déroulement des faits, le discours métamorphose l'information en spectacle et transforme tout élément en un tableau qui se dévoile. Il masque ce qu'il ne convient pas de voir :

"Tu épargnais à ton regard honnête la curiosité de tout spectacle malsaint" X, IX.

C'est là que l'échange de regards est essentiel.

29. *Nunc autem, ut primum ex utrisque Alpium iugis uestrum numen effulsit, tota Italia clarior lux diffusa, omnibus qui suspexerant aequa admiratio atque dubitatio injecta est quinam dei illis montium uerticibus orirentur, an his gradibus in terras caelo descenderent.* III, X, 4.
30. Cf. : la remarque de P. Brown, l'empereur est seul "l'auteur de la joie publique et de toutes les cérémonies", d'après AE, 1972, n° 666 ; P. BROWN, *Genèse de l'Antiquité tardive*, op. cit. p. 105.
31. 6 occurrences au total.

Voir, c'est apercevoir mais aussi regarder et par là comprendre ce qui est donné à voir, saisir les liens entre la sphère terrestre et la sphère divine. L'orateur voit et donne à regarder une théophanie, l'empereur voit et comprend.

L'on rejoint l'empereur, le clairvoyant des représentations figurées les yeux au ciel, tournés vers la lumière constante et perceptible qui unit le visible et l'invisible. Ils sont les seuls à être actifs dans cette interprétation, les autres regardent et contemplent. Ce faisant, ils éprouvent, acceptent, comprennent. Dans une société où les transformations vont vite, où de brusques tournants modifient le paysage politique, il faut des interprètes autorisés. Quand surgissent les doutes sur l'avenir d'une société, les faits demeurent encore davantage l'objet de questions sans réponse. Le regard se porte alors sur celui qui cherche à produire les conditions de la lisibilité du monde et l'empereur aspire à être celui qui déchiffre ces messages obscurs. Lui et l'orateur se veulent au cœur de l'ordonnancement du réel. Voir l'empereur c'est voir la lumière de l'empire. C'est donc aussi reconnaître et faire partie du corps social, et du même coup s'intégrer au divin :

"alors que leurs volontés même silencieuses et exprimées par leur seul usage s'accompagnent d'une autorité semblable à celle du Père tout puissant, dont un signe de tête confirme les promesses et ébranle le monde tout entier³²".

32. IV, XV, 3.

Tableau 20 - LA CEREMONIE DANS LES PANEGYRIQUES GAULOIS

	II	III	IV	VI	VIII	IX	X	XI	XII
Empereurs Concernés	Dioclétien/ Maximien	Dioclétien/ Maximien	Constance	Maximien	Constantin	Constantin	Constantin	Julien	Théodore
Lieu	Trèves	Trèves	Trèves	Trèves ?	Trèves	Trèves	Rome	Constantinople	Rome
Date de la célébration mentionnée	288	291	296	298-304	311	312	312	362	389
Événement	21 avril 1989 Anniversaire de la fondation de Rome	21 juillet 291 Anniversaire des deux empereurs	1er mars 297 Victoire de Constance	31 mars 307 Mariage de Constantin	Juillet 310 Remerciements d'Autun	1er janvier 312 Victoire de Constantin	313 Quinquennales des Césars	1er mars 321 Consulat de Mamertin	Juin ou septembre 389 Victoire sur Maxime
Cérémonie Entrevue <i>Adventus</i> "Triomphe" Cérémonie consulaire	?	Milan Italie	Londres Bretagne	Rome	Autun	Milan-Rome Trèves	Rome	Constantinople	Hemona Rome
Discours	III, 244 mots	VII-IX	XVII : 154 mots XIX : 138 (392)	VIII, 78 66 mots	VIII-IX : 159 mots	VII : 188 mots XIX : 190 XXIII	XXX 152 mots XXXIII 218 mots	XXXVIII à XXX : 482 mots	XXXVIII 194 XLII, 5 154
Place dans le dispositif	0,082	0,24	0,042	0,026	0,063	0,058	0,083	0,083	0,037
Part de l'énoncé	Proposition et début de l'entrevue de deux empereurs (fin de narration)	Narration : à la fin de la première partie	Narration : fin de la 2ème partie	Narration : transition Début de la 1ère partie	Narration : transition Début de la 2ème partie	Narration : au début et à la fin de la 2ème partie	Narration : fin de la 2ème partie	Narration : clôt la 2ème partie	Narration : au milieu 2ème partie et dans la péroration

II - AULIQUE

Les second, troisième, huitième et onzième panégyriques fournissent tout naturellement des indications sur le cérémonial aulique et le rituel d'adoration fixant les normes de l'allégeance³³. S'ils ne s'attardent pas à décrire les détails ou les éléments constitutifs de chaque cérémonie, ils laissent entrevoir par leurs indications les aspects fondamentaux de la régulation hégémonique. Ils s'arrêtent un moment sur ces tableaux, qui interviennent souvent en transition dans la dynamique discursive. Arrêt sur l'image en quelque sorte, pour permettre de reconstituer le puzzle des traits, de la figure impériale dispersés dans l'ensemble du discours, de la forme et du mode de relations qui s'instaurent entre celle-ci et les représentants du corps social. Face à face donc, corps impérial et corps social se donne mutuellement l'image de ce qu'ils doivent être ou devenir en s'accomplissant dans le rite cérémoniel. On regrettera certainement les lacunes de l'information fournie par les discours. Il reste cependant des données, qui ont été réunies ici, pour tenter d'évaluer l'épure qu'ils tracent.

L'empereur dans son palais tend à donner l'image d'un corps majestueux et les textes jouent en premier lieu sur la double polarisation de la présence et de l'absence dont les effets retentissent sur la société civile. Cette présence corporelle prend une forme :

" Tu désires te laisser voir tout entier autant que les autres s'y refusaient et pour interdire ton aspect, tu n'as pas recours à une majesté affectée"³⁴

écrit Nazarius, en dénonçant ce qui constitue en fait l'objectif des empereurs des IIIe et IV^e siècles, la mise en place de leur image corporelle. Tous arrivent à des conclusions semblables parce qu'ils saisissent l'importance de l'enjeu, que ne semble pas percevoir ou ne veulent pas envisager les traditionalistes, partisans d'un système politique archaïsant³⁵. Les représentations figurées font la démonstration que les empereurs de la Tétrarchie

33. Voir les études d'ensemble déjà citées d'A. ALFÖDI et de S. MAC CORMACK.

34. X, V, 3.

35. On se rappelle les brocards d'Ammien à propos de l'attitude hiératique de Constance, AMMIEN, *R. G.*, XVI, 10, 10.

jusqu'à Théodore³⁶ font preuve de moins d'aveuglement, d'hypocrisie, ou de nostalgie que ce discours, en livrant de l'empereur et de son entourage la représentation d'une hiérarchie, d'une homotimie et d'une rigidité définitives.

En fait le *topos* de Nazarius à propos de Constantin, ou celui de C. Mamertin sur la simplicité de Julien ne traduisent pas l'orientation qui domine dans le *corpus* des panégyriques, la célébration de la majesté de la personne impériale. *Maiestas* caractérise le début de la période si l'on en juge par les occurrences du vocable, du troisième au septième surtout. La lacune chez Eumène provient de ce qu'il ne s'adresse pas directement à l'empereur. La distribution souligne donc son importance jusqu'en 310 : 4 en II, 10 en III, 11 en IV, 0 en V, 7 en VI, 8 en VII, 3 en VIII, 5 en IX, 6 en X, 1 en XI, 4 en XII. Majesté duelle comme le proclame Mamertin en 291 ou *maiestas circumfusa* en 313 (IX, XIX, 6).

Un parcours rapide des énoncés aboutit à définir précisément la place du visage comme réceptacle et lieu de transfert : "Ce visage qui trahit et manifeste si bien" Théodore (XII, XXXVII) révèle les vertus et "les signes divins de l'autorité éternelle" de Julien (XI, XXVIII, 5). Les Bretons peuvent lire sur le visage de Constance :

"Enfin libres, enfin redevenus Romains, ils étaient enfin rendus à la vie par la véritable lumière de l'empire... ils voyaient sur ton visage même, César, les signes de toutes les vertus : sur ton front la dignité, dans tes yeux la douceur, dans ta rougeur la modestie, dans ta parole la justice. Quand ils avaient, de leur yeux reconnu en toi chacune de ces vertus, c'était un concert d'acclamations joyeuses : ils se dévouaient à vous, eux et leurs enfants, et à vos enfants toute leur postérité" (IV, X, XIX).

Ce visage est tout entier correspondance et concordance. Il reflète donc les vertus et l'épiphanie divine : Pacatus ou Mamertin ne cherchent pas l'originalité de l'image. Les yeux restent le lieu

36. Ainsi l'arc de Galère à Thessalonique, les reliefs constantiniens de l'Arc à Rome, Obélisque de Théodore à Constantinople ou le *Missorium* de Madrid, cf. : F. M. WASSERMANN, The frontality of the portraiture of the Late Empire, *CWT* 47, 1953, p. 4.

de la reconnaissance divine³⁷. Nazarius insiste fortement sur l'éclat du regard, *fulgor oculorum*, et emploie sept fois le vocable visage alors que son prédécesseur s'y refuse.

Mamertin attire l'attention de son côté sur la gestuelle de Maximien et de Dioclétien : les mains des empereurs se joignent - thème banal s'il en est - mais singulièrement revalorisé par la conjoncture :

"Le jour où partis de points opposés du globe vous vous êtes réunis pour joindre vos invincibles droites³⁸".

L'union se focalise sur les mains des empereurs non voilées, alors que celles de ceux qui se présentent devant lui doivent l'être³⁹ :

"Vos mains, vos pensées, vos âmes... vous souhaitez passer l'un dans le cœur de l'autre"

indique l'épithalamie de 307. L'accord politique devient gestuelle :

"Cependant, (...) je me représente vos entretiens quotidiens, vos mains unies dans toutes vos conversations, l'échange de vos propos enjoués ou sérieux, les banquetts se déroulant sous vos regards réciproques ; ... Quels furent alors vos sentiments ? vos visages ? Comme vos yeux réussissaient mal à dissimuler l'aveu d'une émotion" !

"Mains invincibles" (III, XIII) ou "mains impies" de Maxence (X, XII, 3) la métonymie projette l'éclairage sur la gestuelle et sur le corps, or la catachrèse reflète la gestuelle divine. "Jupiter lui-même a tendu sa droite" à Constance. "*Iove ipso dexteram porrigente*", (VII, VII, 3). Corps qui s'embrassent aussi pour dire l'union comme en II ou III ou chez Nazarius, où l'on relève un emploi fréquent des vocables désignant l'embrassement :

1 *amplecti* X, II, 11.

2 *amplexa, ae* X, XXI, 1.

3 *amplexu* X, III, 5.

1 *amplectitur* X, XXXVII, 5.

37. Le traité anonyme de physiognomie insiste sur le rôle des yeux, *Traité de physiognomonie*, CUF, Paris 1981.
38. II, XIV, 1. Siège de la *Fides* également comme le remarque P. BOYANCE, La main de *Fides*, *Hommages à J. Bayet*, Paris 1964, p. 101-113.
39. AMMIEN, XVI, V, 11.

Le geste et la parole se confondent dans la cérémonie consulaire que rapporte C. Mamertin :

"Alors, sainte divinité ! au milieu de la joie universelle, de quelle bouche, de quelle voix il dit : "Salut, éminent consul!" Il daigna nous donner un baiser de cette bouche sanctifiée par ses entretiens avec la divinité et nous tendit la main, cette main, gage immortel de valeur et de loyauté. Les poètes disent que le dieu suprême qui tient l'univers sous sa puissance et dont l'autorité éternelle règle les choses divines et humaines, lorsqu'il abaisse ses regards sur la terre, éloigne, par la seule expression de son visage, les menaces des tempêtes, d'un signe de tête fait trembler le monde, d'un sourire chasse les tourmentes, dissipe les nuées, verse à nouveau sur le globe la lumière sereine⁴⁰".

Le salut de Julien transmet une partie de l'autorité. Or la divinité que l'orateur évoque au début du paragraphe se retrouve liée au baiser. Elle sanctifie la bouche impériale que la parole unit à elle ; la bouche devient le lieu d'un échange entre le corps impérial et le divin, entre l'empereur et le consul. Elle annonce et proclame l'autorité, comme la droite celle de la vertu et de la *fides*, ou le signe de tête qui établit l'ordre social et l'ordre divin. D'autres signes se manifestent également.

Mamertin est le seul à insister sur le lien qui unit les mérites de l'empereur à ce qui signifie sa fonction. Justification et expression des qualités de la personne, les *ornamenta* du pouvoir symbolisent aux yeux de tous la majesté impériale. L'apparence et l'essence, nul mieux que Mamertin ne les exprime en 289, dans un passage rapide mais révélateur.

"Je m'attacheraï de préférence à démontrer la vérité qu'au moment où, par la divinité de Dioclétien ton allié, tu as été appelé à rétablir les affaires de l'Etat, tu as rendu plus de services que tu n'as été toi-même obligé. Ce n'est en effet ni par la seule apparence ni par le titre qu'il faut juger de la condition impériale. Vos tuniques triomphales, les faisceaux

40. XI, XXVIII ; voir aussi PLINE, *Panégyrique de Trajan*, XXIII ou XII, XX, 2, où la hiérarchie est sensible : "Tel a été honoré de quelques paroles de toi, tel a eu le bonheur d'être reçu à ta table, tel autre a été consacré par un baiser de ta bouche". Cf. : A rapprocher du passage du panégyrique IV cité p. 315 et de VIRGILE, I, 296 : Le Père des hommes et des dieux, avec un sourire et ce visage qui rassérène le ciel orageux effleura d'un baiser les lèvres de sa fille.

consulaires, les sièges curules, ce cortège éclatant de courtisans, cette lumière qui ceint votre tête divine d'un nimbe resplendissant, ce sont les ornements magnifiques et vénérables qui sont dus à vos mérites. Mais combien plus grands sont les services qu'à titre de reconnaissance tu as en retour rendus, quand on t'eut fait part de l'empire ! Il s'agissait de prendre à cœur la direction d'un état si considérable, de se charger de la destinée du monde entier, de s'oublier pour ainsi dire soi-même et de vivre pour les peuples, de se tenir si haut, au faîte de la puissance humaine, d'où l'on pût voir en quelque sorte à ses pieds toutes les terres et toutes les mers et observer tour à tour des yeux et de l'esprit les lieux où le beau temps est assuré et ceux où menace la tempête, les gouverneurs qui cherchent à égaler votre justice, les chefs qui maintiennent la renommée de votre vaillance, de recevoir de partout d'innombrables courriers, d'expédier autant de dépêches, de penser à tant de villes, de nations, de provinces, de passer toutes les nuits les jours dans le souci continual du salut commun⁴¹.

Si l'on replace ce passage dans la dynamique du discours, on remarque qu'il vise à instituer Maximien dans sa fonction ; les *ornamenta* qui le distingue du reste de l'humanité le désigne dans l'exercice de son pouvoir. Il apparaît en effet dans la proposition qui fixe ses objectifs au discours. Il s'intercale entre les arguments et introduit un élément descriptif dans les longues périodes consacrées à la justification du choix, par Dioclétien, de la personne de Maximien. Démonstration et illustration nourrissent ce troisième chapitre. L'éclat du scintillement lumineux répond aux charges qu'assume le nouvel Auguste, et cette lumière divine est celle qui apparaît également sur les sommets des Alpes lorsqu'y parviennent les deux empereurs dans le panégyrique de 291. La lumière qui éclaire toute l'Italie, comme on l'avait remarqué, *tota Italia clarior lux diffusa* (III, X, 4) et saisit d'étonnement tous ceux qui y jettent les yeux, est identique à celle du nimbe : L'orbe resplendissante est celle de la divinité, *vestrum numen effulsit* (III, X, 4).

Dans un espace géographiquement défini, d'un côté, le monde, la terre, les mers (II, III, 3) dans un cas, ou circonscrit à l'Italie dans l'autre cas, les signes proclament la puissance. *Pulcherima et augustissima*, les ornements magnifiques et vénérables livrent les clés de la définition du pouvoir qu'un même code de la

41. II, III.

beauté et de la sacralité unit à celui de l'argumentation de l'autorité.

Confronté à la nature ou au regard de la population, l'éclat et la couleur de la personne impériale provoquent l'étonnement, l'admiration et la vénération. Isolé mais aussi entouré dans une autre sphère par un corps de courtisans -*haec obsequio stipatio*- que la couleur peut elle aussi identifier. Le vêtement code le statut on le sait. Le blanc des gradins et sur la scène force le respect puisqu'on le voit le premier⁴² c'est la couleur de l'autorité. C'est celle de l'entourage.

Dans ce passage allusif, rien n'est indiqué du rang des courtisans, du codage des vêtements, par la symbolique des couleurs. Néanmoins le nimbe resplendissant qui sacrifie la tête impériale depuis les Antonins n'apparaît qu'ici. Dans ce domaine les panégyristes évitent le détail, on l'a vu. Parmi les vocables pouvant désigner plus précisément le signe de l'autorité, on ne relève que deux occurrences seulement du mot diadème, très tardivement, dans l'éloge de Théodose. Il s'agit de Maxime : "le diadème est arraché à sa tête, le manteau impérial ôté de ses épaules, les ornements enlevés à ses pieds". Et, plus loin, cet avertissement classique :

"Si quelqu'un songe un jour à revêtir ses épaules de la pourpre impériale, que Maxime dépouillé se présente à lui ; si quelqu'un souhaite l'or et les pierres précieuses pour orner ses souliers de simple citoyen, que Maxime lui apparaisse nu-pieds, si quelqu'un médite de placer le diadème sur sa tête, qu'il regarde la tête de Maxime arrachée à ses épaules et son cadavre sans nom⁴³".

La périphrase de Mamertin n'est reprise dans aucun autre discours. Pacatus se servira du vocable précis dans une description très évocatrice de l'apparat du pouvoir, même s'il s'agit d'un cas d'inversion puisque l'auteur l'introduit dans la *vituperatio*. Leur rareté rend ces mentions surprenantes dans ces éloges. L'éclat surnaturel du nimbe rappelle notamment le médaillon de Lyon⁴⁴. Le port des trabées triomphales banalisent la victoire, qui se proclame en permanence. De l'exceptionnel,

42. M. CLAVEL-LEVEQUE, *les jeux*, op. cit., p. 49.

43. XII, XLV, 2.

44. P. BASTIEN, Le médaillon de plomb du Musée de Lyon, *Bull. des Musées Lyonnais*, 1973, p. 73-157, fig. 1-4.

elles font le coutumier de l'apparat aulique tandis que les images, quelquefois évoquées, circulent comme le manteau du triomphateur pour se substituer et s'identifier à la présence impériale et manifester la domination. Si l'on en croit Ammien⁴⁵ la pourpre est dangereuse. Les anecdotes qu'il propage attachent à cette couleur une aura de danger. Les manigances de Rufin qui étaye ses accusations sur le vol supposé d'un manteau de pourpre dans le tombeau de Dioclétien, l'aventure de l'inconscient qui dans un banquet en Aquitaine drape des bandes de pourpre, montrent qu'il ne fait pas bon se jouer de la symbolique impériale. Les rêves de gloire se terminent quelquefois par un désastre sanglant. Les panégyristes usent d'ailleurs peu de cette métonymie. On retrouve parmi ceux qui l'emploie le premier Mamertin, C. Mamertin et Pacatus seulement⁴⁶.

La diversité des fonctions célébrées obligent au polymorphisme sous l'égide divine :

"Nous t'avons vu César, en même jour, revêtu de l'éclatante tenue de la paix et du glorieux équipement de la valeur. N'en déplaise aux dieux, la promptitude avec laquelle Jupiter lui-même modifie la face du ciel où il règne, n'égale pas la facilité avec laquelle, empereur, tu déposas la toge prétexte pour prendre la cuirasse, tu abandonnas le bâton d'ivoire pour saisir la lance, tu passas du tribunal au champ de bataille, de la chaise curule sur un cheval⁴⁷..."

Modification à vue de la figure de l'*imperator* confrontée ainsi à Jupiter, et dont les attributs désignent la double fonction judiciaire et militaire. Si la comparaison introduit Jupiter, les attributs de ce dernier ne sont pas accordés à Maximien - Hercule dans le discours. La symbolique de la domination imprègne donc plus fortement les discours de C. Mamertin.

Ces brefs passages n'en dénotent pas moins de façon significative la volonté de démontrer et de prouver la légitimité du

45. AMMIEN, XVI, VIII, 4 et 8.

46. *purpura* XII, 16, 2 ; XII, 37, 4 ; XII, 45, 1 ; XI, 23, 4.

purpurae XI, 5, 4 ; VII, 8, 3 ; II, 3, 4.

purpuras XII, 28, 4.

purpurato XII, 24, 1.

purpuratorum XI, 30, 3.

purpuratus II, 16, 9 ; VII, 16, 1 ; XII, 26, 1.

47. II, VI, 4.

système dyarchique⁴⁸ en isolant dans la dynamique discursive et dans l'énoncé une séquence pour faire apparaître dans les figures impériales les signes de l'autorité, *ornamenta* ou gestuelle. Le cérémonial aulique semble bien y être choisi comme le moment privilégié de la sacralisation impériale. C'est encore Mamertin qui développe le plus largement cette orientation par la transposition des vocables désignant l'espace aulique au sacré - sanctuaire pour palais par similitude, adoration pour la personne. "L'aspect théologique" défini par J. Gagé pour l'art de la période convient parfaitement aux panégyriques⁴⁹.

C'est en effet ce qui découle du passage fort connu du panégyrique de 291 :

"Quels instants, dieux bons ! quel spectacle offrit votre piété, quand dans votre palais de Milan, vous êtes apparus tous les deux à ceux qui avaient été admis à adorer vos visages sacrés et quand la présence soudaine de votre double divinité déconcerta les hommages qui ne s'adressaient d'ordinaire qu'à une seule. Personne n'observa la hiérarchie des divinités suivant le protocole habituel : tous s'arrêtèrent le temps de vous adorer, s'attardant à remplir un double devoir de piété. Cet acte d'adoration qui s'était dissimulé en quelque sorte à l'intérieur d'un sanctuaire avait frappé d'étonnement les âmes de ceux seulement à qui leur rang parmi les dignitaires donnait accès auprès de vos personnes. Mais lorsqu'une fois passé le seuil du palais vous vous êtes avancés tous deux sur le même char du milieu de la ville, les maisons elles-mêmes, me dit-on, furent près de se mouvoir, tandis que tout le monde, hommes et femmes, enfants et vieillards, se précipitaient dans les rues par les portes ou se penchaient sur vous par les fenêtres des étages supérieurs. Tous criaient de joie, désormais sans crainte de vous, et ostensiblement ils vous montraient de la main : "vois-

48. Les contemporains ont rejeté cette évolution du cérémonial sur un illyrien barbare et inculte. Mais *l'Histoire Auguste* l'attribue à Elagabal (*Vit. Sev.*). Cf. : A. CHASTAGNOL, Autour du thème du *princeps clausus*, BHAC, 1982-83, *Antiquitas* 4, 17, Bonn 1985, p. 149-161. Le panégyriste de Maximien n'indique rien à ce sujet mais son insistance prouve que Dioclétien avait parfaitement su comprendre l'importance de la cérémonie comme moyen de gouvernement.
49. "L'ordonnance cérémonielle de la cour, l'apparition de l'empereur au milieu de ses gardes ou doryphores tend à prendre dans l'art du Bas Empire, un aspect théologique". J. GAGE, Le *signum astrologique* de Constantin et le *millenarium de Roma Aeterna*, RHPR2, 1951, p. 200.

tu Dioclétien ? vois-tu Maximien ? Ils ont là tous les deux, ils sont ensemble. Comme ils sont assis l'un près de l'autre ! Quelle cordialité dans leur entretien ! Comme ils passent vite ! "Personne n'eut à son gré assez d'yeux pour vous contempler : tandis que l'on vous admirait avidement tour à tour, on n'a pu, ni l'un ni l'autre, vous voir suffisamment" 50".

Cette description intervient à la fin de la première partie du discours, l'éloge de la piété impériale et sert de transition avec le thème du bonheur. L'événement, c'est à dire la rencontre de Milan et la démonstration de la Concorde tisse le lien entre *pietas* et *felicitas*. La dynamique structurale se présente ainsi : Arrivée en Italie (chapitres VIII, IX et X), cérémonie de la rencontre (XI), délégation de Rome (XII). Cette progression est synonyme de prise de possession de l'espace successivement en Italie, à Milan, et par délégation interposée, de Rome.

Le protocole de l'adoration s'insère entre deux manifestations de l'allégeance du corps social tout entier (X et XI, 4) au cœur du dispositif. Le rythme heurté du récit en longues périodes (X, 5 ; XI, 3) et courtes phrases du discours direct sous forme d'interrogatives et d'exclamatrices (XI, 4) fait succéder l'ampleur à la rapidité et l'admiration silencieuse à la bruyante liesse populaire. Le relevé lexical montre la volonté de sacrifier la scène du palais et l'auteur utilise successivement XI, I, 2, 3 : *pietas*, *sacros*, *adoraturi*, *venerationis*, *numine*, *numinum*, *adoranti*, *pietas*, *sacrariis*, *veneratio*. Procédé analogue à celui du récit de la traversée de l'Italie où Mamartin identifiait les empereurs à leurs divinités protectrices, leur attribuant les sacrifices offerts à Jupiter et à Hercule. L'hommage de la cité reste dans le *pathos* de l'admiration.

Le vocable *adorare* ne compte que 9 occurrences dans le *corpus* 51 et c'est ce discours qui met l'accent avec le plus de force sur cette forme de relations. D'autres préféreront *venerari* ;

50. III, XI.
51. Les occurrences caractérisent le début du corpus, uniquement :
 - 3 en III (XI, 1 ; XI, 2 et 5)
 - 2 en XII (XII, 1 ; VI, 4)
 - 1 en IV (V, 1)
 - 1 en V (XI, 3)
 - 1 en IX (XXII, 5)
 - 1 en X (XXIV, 3)

ainsi en 289 et 321⁵². L'adoration géminée de Milan des visages sacrés est offerte à l'auditoire comme le moment culminant du discours et sans doute le modèle à connaître en 291, alors que l'adoration de Dioclétien semble déjà coutumière. Aucune autre manifestation de l'adoration ne sera présentée ; cet événement doit donc être compris comme la consécration de la place de Maximien, au moins pour l'Italie - alors que le récit de l'entrevue précédente n'avait pas été exploité par l'orateur dans ce sens - et comme la confirmation du rituel déjà mis en place à Trèves. Dans les sources du IVe siècle, l'*adoratio* modifie le cérémonial aulique à partir de Dioclétien⁵³. Le second discours, si l'on accepte la chronologie habituelle, montre qu'il est déjà fixé bien avant 291, mais qu'il s'est élargi.

Le panégyrique VIII de l'époque constantinienne fournit des indications précises par ailleurs sur le protocole des audiences dans une séquence de transition également⁵⁴ au début de la seconde partie. Elle est peu étendue : 159 mots, agencée en cadences inégales (16, 23, 30, 31, 6, 17, 36 mots par phrase), mais de rythme rapide (une moyenne de 22, 71 mots par phrase). Après le récit de l'*adventus* impérial à Autun qui a pour but de montrer la pauvreté et le délabrement de la cité, l'audience est décrite par l'orateur qui déploie le *pathos* symbolique des échanges, des larmes et de la joie réciproques, et rapporte de façon détaillée le code du déroulement de l'audience :

- se prosterner, attendre d'être relevé,
- composer son visage, affermir son âme, formuler sa requête,

52. Les occurrences de *venerari* sont plus fréquentes en X (4). Les autres se distribuent ainsi : 2 en XII et II, 1 en III, IV, V, XI, XII. *Veneratio* intervient surtout en II et III (3) , en X (2° et 1 fois en IV, V, XI, XII. On relève pas de vénération de la pourpre - *purpuram venerari* - qui existe par ailleurs dans le *corpus*. Cf. : C. BABUT, L'adoration des empereurs et l'origine de la persécution de Dioclétien, *RII* 1916, p. 225-252.
53. AURELIUS VICTOR, 39, EUTROPE, IX, 26, AMMIEN, XV, 18, St JEROME, *Chr. ann* 296. W.T. Avery les a rassemblées et discutées après A. Alföldi, dans son commentaire. W. T. Avery, *The adoratio purpurea and the importance of imperial purple in the 4th century of the christian era*, *MAAR* 1940, p. 66-80.
54. VIII, IX.

- parler sans crainte, finir à propos, attendre la réponse telles sont les attitudes à respecter devant "l'empereur de tout l'univers".

Le protocole s'applique aussi à l'empereur (ta divinité, *numinis*) en majesté (*sub tantae maiestatis adspectu*) qui invite à s'approcher, relève le demandeur, adresse la parole, interroge, et exprime par ses larmes d'abord sa douleur, puis sa miséricorde et sa *pietas*. On lit donc dans les discours le codage de la cérémonie aulique par l'étiquette. Un certain nombre de règles s'en dégagent dans la gestuelle, les propos, la hiérarchie. L'expression des sentiments y est dorénavant fixée : larmes de joie ou de tristesse, gaieté exubérante. Les textes du début de la période occupent en ce sens une place particulière. Ce sont eux qu'on retrouve le plus fréquemment ici parce que ce sont eux qui veulent signifier le rôle de la cérémonie et fixent rang et place, protocole et cérémonial et le faire connaître. Seul C. Mamertin semble battre ce système en brèche, congratulant Julien pour sa simplicité et son affabilité :

"Il s'avance sans se distinguer beaucoup de ses magistrats par le genre du vêtement" (XI, XXX, 5) précise-t-il. Nazarius et son prédécesseur quant à eux, reprochent à Maxence son enfermement et confirment que le respect du cérémonial isole de plus en plus le souverain, sauf dans une certaine mesure dans les *adventus*. Julien lui-même déplace chez les dieux le protocole de la cour : "Chacun des dieux a son trône, où la loi veut qu'à tout jamais soit sa place fixe et inébranlable et quand ils se lèvent à l'arrivée du Père, aucune bousculade dans leurs rangs : ils n'essaient pas de changer de place ou de subtiliser celle du voisin : chacun sait ce qui lui revient en propre 55".

La référence homérique recouvre le dispositif évoqué ici. Mais l'univers divin est toujours à l'image de celui des hommes, comme le visage du prince ressemble au visage de dieu selon C. Mamertin. Son sourire tranquille est la manifestation visible de la correspondance divine :

"Le dieu suprême éloigne par la seule expression de son visage, les menaces des tempêtes, d'un signe de tête fait trembler le monde, d'un sourire chasse les tourmentes, dissipe les nuées, verse à nouveau sur le globe la lumière sereine" (XI, XV, 6).

55. JULIEN, *Les Césars*, 2, évoque *L'Iliade*, 1. 533.

Les rapprochements avec l'éloge de Constance cité page 315, et le second panégyrique (p. 328) sont saisissants. Comme la similitude entre le discours du nouveau consul et les deux éloges écrits par Julien en Gaule où pointaient une critique, de vertueux conseils et une réminiscence du discours de 289⁵⁶ :

"Vous le savez, ce n'est ni un patrimoine ancien, ni une profusion de biens nouvellement acquis qui fait un roi, ni le manteau de pourpre, ni la tiare, ni le sceptre, ni le diadème, ni le trône héréditaire, pas plus que de nombreux hoplites, ni des myriades de cavaliers, ni même une proclamation unanime de tous les peuples réunis, ce qu'ils lui offrent en effet ce n'est pas la vertu mais un pouvoir moins avantageux pour celui qui le reçoit que pour ceux qui le donnent".

Les poncifs deviennent intéressants en l'occurrence car les auteurs conservent la possibilité de les éviter ou des les intégrer. Ils permettent quelquefois de saisir les échanges et l'intertexte.

D'autre part ce dernier en attribuant à Julien la vertu de l'économie et en opposant sa politique à celle de ses prédécesseurs se conforme tout naturellement au stéréotype de la condamnation du luxe impérial, bouc émissaire commode. La description qu'il donne de la munificence de la cour du règne précédent pour condamner le coût inutile et l'opposer au train de vie modeste de Julien, répond aux normes conventionnelles de la dénégation. Absente des autres discours, on la remarque seulement chez Pacatus :

"Jusqu'ici le seul bénéfice du pouvoir semblait être que l'empereur pût se distinguer du reste des citoyens non point par des hautes actions ni par l'éclat de la gloire, mais par la grandeur des dépenses. Aussi d'inutiles et énormes constructions en fait de maisons, des foules immenses de courtisans coûtaient plus que l'entretien des légions. Bien plus, la chose publique se ressentait de la munificence savante de ses déjeuners et de ses dîners, car les mets les plus recherchés n'étaient point prisés pour leur saveur, mais pour leur rareté, oiseaux merveilleux, poissons des mers lointaines, fruits servis hors de leur saison, neiges estivales, roses d'hiver. Tous ces raffinements, ton âme, victorieuse de toutes les voluptés, les a repoussés. Il n'a nul besoin d'acquérir des peintures, des revêtements de marbre, des plafonds lambrissés et plaqués d'or massif, celui qui, la plus grande partie de l'année, couche sur la

terre nue et n'a que le ciel pour abri ; il n'a nul besoin d'avoir des troupes de serviteurs dressés pour ses plaisirs, l'homme dont le service a si peu d'exigences et il n'a point à s'assurer du temps pour la table, celui qui, le plus souvent, déjeûne debout, afin de satisfaire seulement aux nécessités du corps humain, et se contente de l'ordinaire du soldat, d'un serviteur d'occasion, de la première boisson venue⁵⁷.

Cette condamnation du luxe impérial renvoie aussi bien aux clichés littéraires qu'à un long et déjà ancien procès qui concerne l'ensemble de la régulation symbolique du pouvoir. Certaines affaires ultérieures indiquent qu'on touche là à un point sensible et notamment le conflit bien connu qui opposa en 384 Gratien et le préfet urbain, au sujet du remplacement du véhicule usuel de ce dernier par une voiture plus somptueuse, dans lequel les tenants de la tradition obtiendront gain de cause⁵⁸. Au travers de ces protestations se font entendre la fidélité, la volonté de permanence, le verrouillage des symboles. Mais on y discerne aussi l'opposition à une forme de régulation symbolique, qui apparaît déjà dans l'image que Mamertin donne de Julien. L'aristocratie sénatoriale païenne rejette tout rituel nouveau comme Julien, dans cette représentation, refuse le faste. Elle fait là preuve de clairvoyance en refusant sa propre mort. De la part de l'empereur, c'était aussi bien commettre une erreur de jugement sur le rôle même du faste et de la dépense dans la symbolique de la domination, que de se conformer ou non à ce *topos*. Il est vrai que le discours de Mamertin se devait de séduire les oreilles sénatoriales de Constantinople.

Le repli sur les symboles, on peut le percevoir de la même façon dans le refus de l'enfermement qui devient la caractéristique de la représentation du mauvais prince. *L'Histoire Auguste* vitupère le *princeps clausus*, l'enfermement du prince et l'étiquette de la cour. Synésios de Cyrène le reprochera à Arcadius en 399 :

"Est-ce maintenant que vous triomphez, depuis que les princes s'enveloppent de mystère, que vous menez une vie recluse, comme les lézards hésitant à tirer la tête à la lumière,

57. XI, XI.

58. L'affaire figure dans la *Relatio 4* de Symmaque. Elle a été étudiée maintes fois : A. MOMIGLIANO, *Per la interpretazione di Simmaco Rel 4, Rendiconti dell Acca. dei Lincei XIX*, 1964, p. 225-30 ; A. CHASTAGNOL, *L'Histoire Auguste, BIIAC* 1963, Bonn 1964, p. 60-61 et D. VERA, *loc. cit.*, p. 129.

de crainte que les hommes ne constatent que vous êtes des hommes comme eux⁵⁹?"

Les conflits qui marquent les transformations essentielles du système politique et du système des représentations se perçoivent dans les discours. On constate en effet dans certains textes et plus particulièrement chez Pacatus, la contradiction entre la volonté de présenter le prince comme un *privatus* et le procès de l'*adoratio*, c'est à dire entre le *quasi deus* de l'énoncé même pour désigner l'empereur et la volonté d'utiliser le stéréotype de *privatus* pour le qualifier. J. Béranger avait déjà fait remarquer le décalage entre les deux images⁶⁰. "L'empereur incarnation de la *Res publica* et les simples particuliers tendent à se confondre". Entre la désignation par le discours, qui est procès de rapprochement et le cérémonial qui est celui de l'éloignement, se crée une aporie.

Au terme de ce parcours dans le récit de la cérémonie où l'éloge redouble la représentation du pouvoir impérial qu'est elle-même la cérémonie, on peut constater que les orateurs n'accordent de façon générale dans leur énoncé, qu'une place secondaire à cette redondance. Les discours de la tétrarchie valorisent cependant davantage le cérémonial aulique que les autres. La confrontation de ces deux langages imbriqués l'un dans l'autre démontre, même si le *corpus* ne commence qu'en 289, l'importance des décisions prises pendant cette période dans ce domaine et le rôle des panégyristes gaulois dans la diffusion des représentations officielles de l'adoration. Le contraste avec la fin du recueil, où C. Mamertin et Pacatus reprennent au compte de Julien et de Théodose le stéréotype de la simplicité et de l'économie, n'en est que plus grand entre une image politique nouvelle et une autre archaïsante, et pour Théodose fort éloignée de la réalité.

Mais ces séquences pour brèves qu'elles soient, contribuent à la mise en scène du pouvoir monarchique et soulignent les traits majeurs de la symbolique de la domination, son argumentation et ses étapes. Elles taisent les triomphes disparus pour triumphaliser l'*adventus*, elles décrivent l'adoration et explicitent sa fonction en omettant d'indiquer son origine. La sacralisation de la personne et

59. SYNESIOS, *Discours sur la royauté*, XV, 16 D cité par A. CHASTAGNOL, Autour du thème du *princeps clausus*, BHAC 1982, 83, p. 157.

60. J. Béranger a essayé de clarifier le cheminement de cet emploi de *privatus*, J. BERANGER, *Privatus*, BHAC, 1982-83, p. 22 sq.

de l'espace permet à la religion monarchique de faire jouer les mécanismes d'assimilation et d'identification de l'individu au corps social, de l'empereur à Rome, et de Rome à l'éternité, destinés, par delà les péripéties, à assurer le fonctionnement du dispositif.

Quand le pouvoir se donne en spectacle, la société toute entière se donne la conscience de son existence - le premier Mamertin le proclame à l'envi - de sa permanence, de son passé et par conséquent de son avenir. Mais il cherche avant tout à mettre fin à l'opacité du présent et à ordonner le monde. Maximien ou Julien traversent les provinces, Constantin franchit les portes des villes comme à Autun ou à Milan, Constantin ou Théodore défilent dans les rues (à Rome, à Hémona), prenant ainsi possession de l'espace provincial et de l'espace urbain. Le cortège marque sa domination, et dans ce cheminement le temps ne lui est plus compté, alors que dans le combat, le rythme s'accélère. L'orateur s'arrête sur cette image comme sur une ponctuation. La structure le démontre. Il prend le temps lui aussi de montrer la convergence du corps social et du corps impérial, convergence des foules rassemblées, concours de vieillards et d'enfants, de femmes et d'hommes venus pour crier leur joie avec le corps sacralisé de l'empereur sur lequel il projette désirs, obsessions, croyances. *L'unanimitas* célébrée à Milan, Rome, Autun, Hemonia se traduit par la transformation de l'expression politique en *pathos* de la joie et de l'exultation. Ce qu'il faut voir, ce qu'il y a à voir, l'orateur le dit par le jeu des regards notamment. Ce qu'il faut penser aussi. Et les images qu'il décrit se veulent faciles à comprendre et rassurantes. Elles effacent celles des réalités objectives, celles des conflits qui viennent de s'achever et que la *vituperatio* avait pour fonction d'expurger. Elles indiquent une voie et des valeurs normatives clairement définies par le premier Mamertin ou par Nazarius. Comme le maître de cérémonie, l'orateur travaille l'imaginaire. Cet Auguste que la procession dévoile, ou que l'adoration isole pour les dignitaires, délimite les divisions du corps social par le codage hiérarchique des vêtements, de la gestuelle et du rang. Il se voit investi en retour, par la magnification de son image, de la charge de stabiliser un monde en perpétuelle évolution et d'accaparer dès lors l'existence commune.

L'ordre qui est fixé à chacun dans le discours, dans le cortège comme dans le rituel de l'allégeance par le droit public, la représentation impériale elle-même apparaissent comme une

tentative pour fixer des repères et des clés d'interprétation du monde et particulièrement de la hiérarchie sociale et politique. Objectif pour lequel "l'iconographie obsédante de l'Auguste à la majesté partout présente⁶¹" se révèle insuffisante. La nécessité de s'emparer de l'espace urbain par des processions et des défilés s'accroît aussi de la concurrence d'autres formes de rassemblement, celles des communautés chrétiennes notamment⁶². Or l'*unanimitas* s'y manifeste en défiant le chaos. L'image sacralisée de l'empereur victorieux proclame la victoire de l'humanité⁶³. Sur le visage impérial, le calme reflète celui qui règne dans l'univers divin, manifestation visible des réalités surnaturelles. L'empereur élimine l'anomie et sert de médiateur entre le monde sensible et le monde divin et nous renvoie à la catégorie du double⁶⁴.

On comprend mieux que ces échanges de regards ainsi que la volonté d'exprimer l'allégresse qui masque les contradictions de la société civile, transfèrent les affects sur un sujet considéré comme un objet. La cérémonie du pouvoir, dite dans les discours officiels est à la fois exhortation et menace dans cette double mise en scène de l'hégémonie qui réifie bien des pulsions. La hiérophanie fondatrice révèle le centre du monde, célèbre la victoire sur le chaos, et l'image du monde se dit dans les vertus.

61. Selon l'expression de Jean GAGÉ, *La paganisme impérial à la recherche d'une théologie vers le milieu du 3ème siècle*, AAMW 12, 1972, p. 11.
62. P. Brown fait observer à la suite d'Origène que la foule se presse autour du saint, des reliques, que les processions chrétiennes se multiplient pour "sortir à la rencontre des Dieux". P. BROWN, *Genèse de l'Antiquité tardive*, *op. cit.*, p. 34.
63. A comparer avec le triomphe funèbre de Martin, *Sulpice-Sévère*, *Vita Martini*, XI, 3, dans l'hagiographie ou celui d'Honorat héros-fondateur de Lérins et de ces premiers Lériniens venus précisément de Trèves dans le premier V^e siècle. Voir *Saints et Patrons*, *op. cit.* et la présentation de cette thèse par M. CLAVEL-LEVEQUE et R. NOUAILHAT, *Histoire sociale et normalisation du christianisme : la rénovation idéologique des moines de Lérins au Ve siècle*, *La Pensée*, 257, mai-juin 1987, p. 87-95.
64. Sur les réalités symboliques dans les sociétés aristocratiques, des remarques éclairantes ont été formulées sur le statut biface de l'univers par A. CASANOVA, *Symboles liturgiques et Histoire*, *La Pensée* 55, 1971, p. 60.

Quatrième Chapitre

Figures Impériales

"Il s'agissait de prendre à cœur la direction d'un état si considérable, de se charger de la destinée du monde entier, de s'oublier pour ainsi dire soi-même et de vivre pour les peuples, de se tenir si haut, au faîte de la puissance humaine, d'où l'on pût voir en quelque sorte à ses pieds toutes les terres et toutes les mers et observer tour à tour des yeux et de l'esprit les lieux où le beau temps est assuré et ceux où menace la tempête, les gouverneurs qui cherchent à égaler votre justice, les chefs qui maintiennent la renommée de votre vaillance, de recevoir de partout d'innombrables courriers, d'expédier autant de dépêches, de penser à tant de villes, de nations, de provinces, de passer toutes les nuits et tous les jours dans le souci continual du salut commun¹".

Comme Mamertin en fait la classique évocation en 289 dans ce passage qui succède immédiatement, dans son éloge, à la description de l'apparat du pouvoir, *l'imperium* est contraignant. Il exige de celui qui l'exerce, lucidité et esprit de décision pour affronter les tâches multiples de la *cura*. Il faut donc pour légitimer l'accession au pouvoir et l'action de l'empereur puiser aux sources d'énergie, de capacité, de détermination que lui donnent les vertus qui le font agir en l'apparentant peu ou prou au divin. "Un cortège de vertus, voilà ce qui fait la gloire d'un roi". L'empereur n'en manque effectivement pas.

La célébration successive des cinq empereurs se fonde en effet sur l'exaltation de ces forces dont le choix dépend des circonstances du discours et des orientations politiques du moment. Les encomiographes n'ont qu'à recourir à l'arsenal forgé par leurs prédécesseurs, et par ceux qui les ont inspirés, pour adapter des portraits-types aux besoins de la cause présente. Il est sûr qu'ils puissent de quoi trouver les thèmes qu'ils développent au large fonds commun de l'épidictique, mais le cadrage circonstanciel modifie les silhouettes ; des différences sensibles résultent de la sélection opérée dans le stock des vertus impériales. Ils savent tout aussi bien célébrer une qualité que dénoncer un défaut, retourner un argument, transformer un

1. II, III, 3-4.

travers en valeur, mêler la charge à l'éloge, faire succéder la célébration à la vitupération. *Ornare et amplificare*, séduire par le discours, oblige à beaucoup de souplesse.

Certains auteurs choisissent de centrer la dynamique sur deux vertus essentielles comme Mamertin en 291, qui s'attache uniquement à un double thème, celui de la piété et du bonheur de Maximien et Dioclétien. A l'inverse C. Mamertin en 362 l'élargit en brossant un portrait plus diversifié. Il est clair que le porte-parole impérial a pour mission de sélectionner dans le vaste catalogue du magasin des vertus, l'habillage le plus approprié au moment. L'énoncé le démontre : le travail sur l'image impériale se déroule en contrepoint de la geste dans la thématique et la célébration prend, de ce fait, plus ou moins longuement en compte l'énumération des vertus et des bienfaits comme on peut le voir dans l'analyse de leur structure². Et l'orateur situe à la fois dans l'une et dans l'autre les réseaux d'identification de l'empereur avec le divin. Il recourt à des multiples processus linguistiques ou extra-linguistiques pour sacrifier la personne et lui donner une identité faite de ressemblances, d'assimilation et d'engendrement avec et par le divin, qui vise à la séparer du corps social mais également à l'y réintroduire. Identification et identité divine apparaissent comme l'un des objectifs essentiels de la célébration parce que l'autorité s'y transcende. L'orateur confronté à cette tâche primordiale multiplie les procédés pour y parvenir aussi bien au niveau lexical que dans l'agencement de la thématique ou dans les figures. Ici ce sont les repérages lexicaux qui serviront de guide à travers le labyrinthe de ce recueil qui se veut conservatoire d'un siècle de discours, donc d'un siècle d'histoire.

Il porte effectivement témoignage d'événements disparates de 289 à 389, de succès éphémères de systèmes qui s'écroulent dans le fracas des défaites, de régime politique et de théologie impériale que leurs promoteurs espéraient durables et que les événements contrecarrent aussitôt. Le désir de stabilité que les éloges revendentiquent en proclamant l'éternité d'un empereur et de sa descendance naturelle ou fictive, bascule et sombre dans les conflits. Ainsi à la célébration de Maximien succède l'éloge de son vainqueur, à la glorification du système dyarchique puis tétrarchique, les louanges de la légitimation dynastique, l'unification de l'empire. Le mode d'accès à l'*imperium* est tour à tour et

2. Voir annexe 2.

contradictoirement présente de façon définitive comme le résultat de la désignation d'un empereur par un autre, du choix de l'armée, de la filiation. De même, le principe de la collégialité, est-il défendu avec autant de vigueur que celui de l'unité dynastique.

Dans tous les cas, le souverain bénéficie d'une protection particulière de la divinité, mais le patronage divin ne cesse de se modifier. Bien souvent il ne dure que le temps des discours. A la théologie jovio-herculienne des trois premiers panégyriques se substitue l'identification apollinienne de 310, puis une religion monarchique fondée sur le *deus* ou la *divinitas* polysémique de la seconde moitié du *corpus*.

A travers ces métamorphoses se dessinent les étapes successives de la mise en place de structures et d'opérateurs idéologiques tout à fait remarquables. Les tâtonnements, les échecs, voire les retours en arrière, les brusques silences montrent les difficultés du pouvoir à se saisir de ces problèmes, à répondre à des besoins nouveaux et à modifier durablement les structures institutionnelles et idéologiques de l'Etat.

Comment en effet réussir à la fois à imposer légitimité et continuité par delà les hasards de l'accession à l'*imperium* par la proclamation par l'armée ? Sur quelles fondations sociales établir le pouvoir ? Comment assurer la cohérence de l'unité politique et des idéologies religieuses ? Les discours développent très largement les thèmes de la relation particulière entretenue par l'empereur avec la/les divinité(s). Tout au long des énoncés, démonstration est faite des vertus, de la sacralité et de cette parenté spécifique de l'empereur et du divin. Parenté qui assure la communication entre monde politique et monde céleste et par delà la cohésion du corps social, pour si différentes qu'en soient les formes et les manifestations. Les orateurs dans leur entreprise louent tout autant la gloire de la divinité protectrice que celle de l'empereur. A travers les représentations changeantes de la figure impériale et de la mouvance divine qui lui assure l'autorité, se profile le combat des idéologies politiques et religieuses. La rhétorique fournit des stratégies pour y participer, dont la moindre n'est pas de jouer encore plus systématiquement sur les mots, leur agencement et leur signification dans le discours démonstratif.

Dans ce domaine, la polysémie lexicale sert d'outil majeur, mais les silences aussi deviennent éloquents, l'allégorie efficace. On a vu comment Nazarius l'utilise dans le récit de l'*adventus*,

Pacatus y recourt dans l'éloge des vertus. Par ses modes d'expression, ses catégories de pensée, ses structures et ses éléments, l'éloge des vertus impériales s'inscrit dans les combats décisifs des troisième et quatrième siècles. Le maquillage de la louange fait un masque somptueux au visage nu de la réalité conflictuelle.

Il n'est pas toujours aisé de le déchiffrer parce que les codes nous échappent fréquemment. Les chercheurs sont souvent partis à leur poursuite et la quête des vertus et de la théologie impériales a suscité de nombreuses analyses. Études et commentaires portent donc souvent sur l'imagerie impériale et le portrait héroïsé de Dioclétien, Maximien, Constantin, Julien et Théodose, communiqué par les textes. On ne compte plus les ouvrages ou les articles qui ont institué les panégyriques comme sources dans ce domaine précis³. Ces enquêtes ont apporté maints éclairages sur les aspects des charismes impériaux. Je ne superposerai pas une glose supplémentaire à tous ces travaux et exégèses. Je voudrais seulement ajouter une pièce au dossier, car les données fournies par les investigations précédentes peuvent donner lieu à des repérages dans ce champ de l'être et du faire impérial. Les relevés lexicaux en particulier constituent le préliminaire indispensable, me semble-t-il, à une étude des représentations impériales par le relevé des vertus qui les définissent, puis par le relevé des vocables les plus évidents de la désignation du divin, j'ai voulu faire apparaître les ressemblances ou les différences entre les textes pour déterminer les spécificités et les évolutions.

Les mots et leur fréquence restent l'élément de mesure et l'outil de l'investigation. On aura dès lors à l'esprit les limites de cette analyse, qui atteint uniquement l'explicite et élimine l'implicite, le non-dit, les réseaux. D'autre part en délimitant des champs, celui du politique par les vertus et celui du divin par la désignation d'occurrences, le chercheur se trouve confronté au

3. Les panégyriques ont fait l'objet de deux thèses sur ces points précis : la thèse de Droit de F. Burdeau et la thèse de Lettres de D. Paulard, en 1964 et 1969 respectivement. F. Heim les a abondamment utilisés lui aussi dans son étude de la *virtus* et de la théologie impériale. Des commentaires comme ceux d'A. Pasqualini ou de G. Barabino concernent un des éloges en particulier. Jean Béranger s'est intéressé à l'expression de la divinité dans l'ensemble des textes, domaines où B. Saylor Rodgers l'a suivi récemment. Cf. : Bibliographie I, I ; IV, II.

problème soulevé par la sélection de vocables et l'appartenance à un lexique. La discrimination qui intervient néglige l'écart entre le langage codé de la rhétorique et l'énoncé. L'analyse opère donc une réduction, mais elle n'a d'autre prétention ni d'autre objectif en isolant les vocables, leur distribution et certaines de leurs relations, que de servir de support et de saisir - compte tenu de ces limites - l'originalité de ces textes. Par delà la restitution du matériau des énoncés, ce sont par la suite les représentations très précisément datées, de Maximien, Constance, Constantin, Julien et Théodore qu'elle voudrait atteindre.

I - EMPEREUR PAR VERTUS

Charismes

En faisant l'éloge de la *virtus* et des *virtutes*, de la valeur singulière et des qualités plurielles de l'empereur régnant qui l'écoute ou à qui on rapportera ses propos, l'orateur se soumet à une double contrainte qui impose une direction générale à son travail de l'*elocutio*. L'événement qu'il célèbre et les orientations politiques du moment lui indiquent des choix. Aussi les vertus impériales retenues pour le portrait ne s'avèrent-elles pas identiques d'un discours à l'autre, puisque la perspective d'ensemble change. D'une part le cadre imposé par une célébration de victoire ou par des remerciements pour le consulat oblige au préalable à une discrimination dans la thématique. D'autre part les préoccupations de Théodore en 389 ne sont plus celles qu'affichent Dioclétien et Maximien un siècle plus tôt.

Le contexte, celui de l'événement discursif et de l'événement politique, marque de son empreinte chacun des panégyriques. En attribuant à la personne impériale des qualités éminentes, le porte-parole vise à inscrire celle-ci dans la lignée modélisante de bons empereurs, dont il assume la succession. Et ce discours sur les représentations des vertus est en fait le discours du pouvoir sur lui-même. Dans cette image que les orateurs peaufinent, il ne saurait y avoir de discordance entre les thèmes retenus par la propagande impériale et la direction prise par les panégyristes. Il peut exister un décalage entre la forme que revêt cette propagande suivant le véhicule - numismatique et texte par exemple - ou l'aire géographique concernée, mais la voix que l'on écoute reste assurément conforme aux directives du pouvoir

en place. La subjectivité de l'orateur entre pour une part minime dans ces représentations. Celles qui offrent ici n'ont rien que de très banales et de très usées. Le *corpus* se situe au terme d'un long processus, et les formes idéologiques que les orateurs utilisent ont été forgées depuis bien longtemps. Les vertus du chef charismatique comme ciment du corps civique et de la conscience sociale renvoient à un héritage lointain. Les textes n'innovent pas. Il nous introduisent dans un ensemble disparate et polysémique que le pouvoir impérial a mis en place systématiquement depuis Auguste⁴ mais dont les racines sont en fait bien antérieures.

La piété et le bonheur de Maximien, la *virtus* et la justice de Constantin peuvent aussi bien rappeler les *imperatores* de la République que l'Auguste du début de l'Empire. Qu'on ne s'attende donc à aucune découverte dans l'énumération des vertus impériales où joue à plein l'économie narrative et l'intertexte. Rhéteurs et philosophes ont chacun apporté une pierre à l'édifice en restauration dans les moments de redéfinition politique. Les acteurs de la célébration aux 3e et 4e siècles confrontés aux conflits et aux guerres civiles, comme ceux de la fin de la République romaine, ne trouveront pas d'autres formulations du politique dans ces discours que les anciennes vertus modélisantes de l'autorité.

Il ne faut pas y voir pour autant la soumission à un canon - en l'occurrence celui d'Auguste ou de Trajan - ni à un idéal du souverain pour l'empereur, pas plus qu'un langage et une machine qui tournent à vide. Chez les orateurs gaulois, la médiation des vertus reste le cadre fondamental pour exprimer les valeurs civiques et morales, la relation privilégiée avec le divin où l'autorité souveraine se transcende. On est en droit de s'interroger sur l'efficacité de ces représentations qui se trouvent confrontées le plus souvent à l'échec de ceux qui s'en sont prévalués, et qui cependant perdurent. Leur longévité intrigue et on aimerait percer

4. Le bouclier d'or du sénat en 27 (ou 26) confère à Auguste les vertus suivantes : *virtus, clementia, iustitia, pietas* ; valeur, clémence, justice, piété. Le panégyrique IX reprend allusivement la référence au bouclier augustéen, mais en utilisant *scutum* au lieu de *clipeus*, quand il mentionne le cadeau du Sénat à Constantin. "On doit en effet et on devra toujours une statue d'or à ta divinité, un bouclier à ton courage, une couronne à ta piété". IX, XXV, 4. Les choix ne sont plus les mêmes.

l'opacité de ces mots, vertu, piété, bonheur, courage et de tant d'autres dans ce florilège⁵.

L'enquête menée sur le *corpus* fournit des données brutes qui permettent de saisir certains éléments. Ils mettent en relief l'évolution en cours pendant la période. En choisissant dans le catalogue de l'héritage, les orateurs gaulois sélectionnent ce qui apparaît encore comme le plus pertinent. Le repérage qui suit portera donc sur ces choix qui décident de l'image officielle de l'empereur. On sait combien celui-ci attache d'importance à l'image qu'il entend laisser aux siècles futurs.

L'analyse des correspondances a fait ressortir quelques vocables récurrents dans certains énoncés sur le sujet qui nous intéresse. Ainsi *pietas* en 291, *fortuna* en 310, *virtus* et *prudentia* en 321, *fides* en 362 et 389. Quelques-uns des traits de la figure de Maximien, Constantin, Julien et Théodore se voient ainsi définis très globalement. L'action des empereurs y est dévoilée sous un éclairage particulier. Ces indications sommaires demandaient à être approfondies par des relevés plus systématiques. J'ai donc cherché à préciser comment ces portraits sont constitués. L'examen de l'intervention des vertus dans chaque discours peut être fait à partir du tableau des vocables lemmatisés et du nombre d'occurrences utilisées par chaque auteur. Je n'ai pris en compte dans ces relevés que les substantifs désignant une vertu et parmi la cinquantaine indiquée par Wickert dans l'article *Princeps* (P. W. col. 2222) je n'en ai retenu que 34 ; j'ai vérifié leur emploi afin d'éliminer toute ambiguïté. Le nombre d'occurrences qui figure sur le tableau 21 concerne l'empereur et lui seul. L'examen du nombre d'occurrences indique un extraordinaire décalage dans l'usage qui est fait des vertus. La répétition de *virtus*⁶ place largement en tête la valeur propre de l'empereur (72 occurrences). Loin derrière viennent groupées *felicitas* (52), *pietas* (48), *virtutes* (45). Le peloton de tête nous fournit donc une image très classique du pouvoir impérial fondée sur l'exaltation de la valeur personnelle mais aussi sur la réussite et sur le respect des devoirs

-
5. A. Wallace-Hadrill a présenté un premier bilan de la problématique générale et de l'historiographie de cette question depuis Max Weber et M. P. Charlesworth. A. WALLACE-HADRILL, The emperor and his virtues, *Historia XXX*, 1981, p. 298-323. La grande référence reste F. TAEGER, *Charisma*, Stuttgart 1960.
 6. Probus selon l'*Histoire Auguste* a fait consacrer sa *Virtus*. H. A, *Prob.* 23, 5.

religieux ou sociaux. Cette récurrence marque la soumission à la tradition. Les vertus s'ancrent dans l'héritage.

Les orateurs usent moins fréquemment de la répétition des autres vertus. On peut individualiser ensuite deux groupes ; le premier, dont les occurrences varient entre 29 et 7, puis un second, compris entre 4 et 1. Viennent donc successivement :

- clementia* (29)
- fortuna* (14)
- providentia* (13)
- fortitudo* (11)
- iustitia* (11)
- liberalitas* (11)
- fides* (10)
- aeternitas* (8)
- concordia* (8)
- forma* (8)
- humanitas* (8)
- patientia* (8)
- indulgentia* (8)

Enfin

- constantia* (4)
- continentia* (5)
- fiducia* (3)
- gravitas* (5)
- hilaritas* (3)
- fecunditas* (2)
- lenitas* (3)
- magnificentia* (2)
- modestia* (1)
- pudicitia* (1)
- sapientia* (4)
- temperantia* (2)
- tranquillitas* (1)
- vereundia* (2).

On constate donc un très grand écart entre les vertus majeures *virtus*, *felicitas*, *pietas*, et les autres. La clémence se trouve au centre de ce catalogue devant la fortune et la prévoyance : qualités politiques et chance s'ajoutent ensuite pour définir l'empereur.

Dans cet ensemble, la figure de chacun des souverains s'individualise cependant. Ces données mettent en évidence une

galerie de portraits tout à la fois fort semblables et fort dissemblables.

Tableau 21 - LES VERTUS IMPÉRIALES : Lennus et nombre d'occurrences

	V	VI	VII	IX	X	XI	XII	Total
(nomes)	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	
AEQUITAS	1	-	-	-	-	-	-	3
AETERNTAS	-	-	-	-	-	-	-	8
CLEMENTIA	1	3	2	2	2	1	1	29
CONCORDIA	3	-	-	-	-	-	-	9
CONSTANTIA	-	1	1	1	1	-	-	4
CONTINENTIA	-	-	2	2	1	-	-	5
FECUNDITAS	-	1	1	1	1	-	-	2
FELICITAS	4	-	11	5	2	6	2	52
FIDES	-	-	-	-	-	2	4	10
FIDUCIA	-	-	-	-	-	2	4	3
FORMA	-	-	-	-	-	1	3	8
FORTITUDO	1	-	-	-	-	1	1	11
FORTUNA	2	1	1	2	2	2	1	14
GRAVTAS	-	-	-	1	1	1	1	3
HILARITAS	-	-	-	-	1	2	2	5
HUMANITAS	-	-	-	-	-	2	2	3
INDULCENTIA	-	-	-	-	-	1	1	3
JUSTITIA	3	-	3	1	1	1	1	11
LENTITAS	-	-	-	1	1	1	1	3
LIBERALITAS	1	-	-	1	1	1	1	3
MAGNIFICENTIA	-	-	-	1	1	1	1	3
MODESTIA	-	-	-	1	1	1	1	3
PATIENTIA	-	1	1	1	1	1	1	5
PIETAS	2	15	3	2	4	9	7	48
PROVIDENTIA	1	-	3	3	2	2	1	13
PRUDENTIA	-	-	-	1	1	1	1	3
PUDICITIA	-	-	-	-	-	1	1	1
SAPIENTIA	-	-	-	-	-	1	1	1
TEMPERANTIA	-	-	-	-	-	1	1	1
TRANQUILLITAS	-	-	-	-	-	2	2	4
VERECUNDIA	-	-	-	-	-	1	1	1
VIGILANTIA	-	-	-	-	-	2	2	4
VIRTUS	8	3	4	4	7	8	3	72
VIRTUTES	-	3	4	4	3	5	17	45
Nombre de Veneris par figure	12	10	14	14	12	17	9	58
Total des occurrences	30	41	23	29	29	41	27	33
						51	32	58

La galerie des portraits impériaux

L'énumération des vertus par panégyrique et le nombre des occurrences de chacune constituent des données qui permettent de délimiter le champ d'action impérial à une date précise. Les listes ci-jointes montrent les éléments de chacune de ces figures.

**Maximien (Dioclétien)
en 289**
Panégyrique II (Mamertin)

<i>virtus</i>	8
<i>felicitas</i>	4
<i>virtutes</i>	3
<i>concordia</i>	3
<i>iustitia</i>	3
<i>fortuna</i>	2
<i>pietas</i>	2
<i>aequalitas</i>	1
<i>clementia</i>	1
<i>fortitudo</i>	1
<i>liberalitas</i>	1
<i>providentia</i>	1

**Maximien (Dioclétien)
en 291**
Panégyrique III (Mamertin)

<i>pietas</i>	15
<i>felicitas</i>	11
<i>virtutes</i>	4
<i>virtus</i>	3
<i>concordia</i>	3
<i>clementia</i>	1
<i>fortuna</i>	1
<i>patientia</i>	1
<i>sapientia</i>	1
<i>iustitia</i>	1

**Constance César en 297
(Tétrarchie)**
Panégyrique IV

<i>felicitas</i>	5
<i>virtus</i>	4
<i>pietas</i>	3
<i>virtutes</i>	3
<i>providentia</i>	3
<i>clementia</i>	2
<i>constantia</i>	1
<i>fides</i>	1
<i>gravitas</i>	1
<i>iustitia</i>	1
<i>lenitas</i>	1
<i>modestia</i>	1
<i>verecundia</i>	1

**Maximien - Constance
en 298**
Panégyrique V (Eumène)

<i>liberalitas</i>	4
<i>virtus</i>	4
<i>humanitas</i>	3
<i>providentia</i>	3
<i>virtutes</i>	3
<i>clementia</i>	2
<i>continentia</i>	2
<i>felicitas</i>	2
<i>iustitia</i>	2
<i>pietas</i>	2
<i>indulgentia</i>	1
<i>magnificentia</i>	1
<i>patientia</i>	1
<i>verecundia</i>	1

**Maximien - Constantin
en 307**
Panégyrique VI

<i>aeternitas</i>	6
<i>virtutes</i>	5
<i>pietas</i>	4
<i>concordia</i>	2
<i>continentia</i>	2
<i>fortitudo</i>	2
<i>fortuna</i>	2
<i>providentia</i>	2
<i>prudentia</i>	2
<i>constantia</i>	1
<i>felicitas</i>	1
<i>gravitas</i>	1

Constantin en 310
Panégyrique VII

<i>pietas</i>	9
<i>virtus</i>	7
<i>felicitas</i>	6
<i>forma</i>	4
<i>clementia</i>	2
<i>fortitudo</i>	2
<i>fortuna</i>	2
<i>aeternitas</i>	1
<i>continentia</i>	1
<i>fecunditas</i>	1
<i>gravitas</i>	1
<i>iustitia</i>	1
<i>liberalitas</i>	1
<i>prudentia</i>	1
<i>sapientia</i>	1
<i>tranquillitas</i>	1
<i>virtutes</i>	1

Constantin en 312
Panégyrique VII

<i>felicitas</i>	7
<i>indulgentia</i>	6
<i>clementia</i>	4
<i>aequitas</i>	2
<i>patientia</i>	2
<i>pietas</i>	2
<i>providentia</i>	2
<i>liberalitas</i>	1

Constantin en 313
Panégyrique IX

<i>virtus</i>	8
<i>clementia</i>	6
<i>pietas</i>	3
<i>fides</i>	2
<i>gravitas</i>	2
<i>humanitas</i>	2
<i>virtutes</i>	2
<i>aeternitas</i>	1
<i>fiducia</i>	1
<i>fortuna</i>	1
<i>forma</i>	1
<i>iustitia</i>	1
<i>liberalitas</i>	1
<i>lenitas</i>	1
<i>providentia</i>	1
<i>prudentia</i>	1
<i>pudicitia</i>	1

Constantin en 321
Panégyrique X (Nazarius)

<i>virtus</i>	18
<i>virtutes</i>	9
<i>pietas</i>	7
<i>felicitas</i>	6
<i>prudentia</i>	5
<i>clementia</i>	4
<i>fortitudo</i>	4
<i>fiducia</i>	2
<i>hilaritas</i>	2
<i>patientia</i>	2
<i>concordia</i>	1
<i>fortuna</i>	1
<i>iustitia</i>	1
<i>lenitas</i>	1
<i>liberalitas</i>	1
<i>magnificentia</i>	1
<i>temperantia</i>	1

Julien en 362
Panégyrique XI (Cl. Mamertin)

<i>virtutes</i>	8
<i>fides</i>	4
<i>virtus</i>	3
<i>felicitas</i>	2
<i>fortuna</i>	2
<i>liberalitas</i>	2
<i>prudentia</i>	2
<i>constantia</i>	1
<i>fecunditas</i>	1
<i>fortitudo</i>	1
<i>iustitia</i>	1
<i>hilaritas</i>	1
<i>humanitas</i>	1
<i>patientia</i>	1
<i>providentia</i>	1
<i>temperantia</i>	1

Théodose en 389
Panégyrique XII (Pacatus)

<i>virtus</i>	17
<i>felicitas</i>	8
<i>clementia</i>	7
<i>virtutes</i>	7
<i>fides</i>	4
<i>forma</i>	3
<i>fortuna</i>	3
<i>humanitas</i>	2
<i>pudicitia</i>	2
<i>sapientia</i>	2
<i>constantia</i>	1
<i>fortitudo</i>	1
<i>patientia</i>	1
<i>pietas</i>	1

La thématique des deux éloges de Maximien diffère. Le premier développe l'argument de la réussite des campagnes conduites par l'empereur. Le second se fixe sur deux vertus qui

ont engendré le succès de la dyarchie. La perspective modifie donc la présentation des qualités majeures de Maximien et de Dioclétien.

En 289 la *virtus* est utilisée huit fois. C'est la qualité fondamentale du général qui se trouve exaltée dans la guerre ici en premier, tandis que la réussite et le bonheur, *felicitas*, à la fois militaire et messianique vient en second lieu. Les vertus politiques célébrées ensuite, concorde et justice (trois occurrences) devancent la piété et la fortune dans l'identification de l'empereur avec le salut de l'Etat. La figure se diversifie ensuite par l'intervention d'autres types de vertus, politiques comme *aequalitas*, *liberalitas*, *providentia*, personnelle comme *fortitudo*.

En 291 le discours focalise l'attention sur la piété et le bonheur, l'idéologie religieuse traditionnelle⁷. Depuis des lustres l'union de *pietas* (15 occurrences), et de *felicitas* (11 occurrences) marque l'échange de la victoire et de la piété impériale contre la garantie de la félicité du monde romain⁸. Cette double célébration dans un discours dont la structure apparemment claire mais qui témoigne d'un remaniement du plan primitif insiste avec vigueur sur cette piété qui assure le bonheur de l'Empire dans le cadre de l'accord du monde divin et du monde politique. La paix des dieux et celle des hommes. Résolument en contradiction avec la conception chrétienne des rapports du divin et du politique, ce discours-manifeste légitime le nouveau régime, en le fondant sur la religion monarchique la plus traditionnelle alors déjà fortement mise en cause dans ses propres formes, sa légitimité, son efficience. Mise au point risquée. Les autres vertus ne viennent que loin derrière. La *virtus* et la concorde rappellent le premier des énoncés puis une évocation rapide de *fortuna*, *iustitia* et *clementia* accordé leur dû aux vertus personnelles et politiques. On relève par ailleurs la préférence de l'auteur pour la désignation de l'empereur ou du dieu comme garant, *auctor*, dans ces deux textes. Le vocable, qui apparaît surtout avant 310⁹, donne une interprétation particulière de la légitimité impériale.

7. Cf. E. WISTRAND, *Felicitas imperatoria*, *Studia Graeca et latina*, Goteborg, 1987.

8. Cf. R. D. NOCK, The Augustan Restoration, *CR* 39, 1925, p. 60-65, *Essays* p. 16-25.

9. Son emploi désigne aussi bien la culture (les auteurs du passé) le père, que l'empereur et dieu. II (3), III, (2), IV, (2), VII, (1), IX, (2), X, (1), XII, (2). La traduction trahit la richesse sémantique.

Le souverain est garant comme le dieu est garant. Dans ces textes où l'armée est évacuée du récit, on l'a vu, le processus de légitimation intervient pour gommer totalement la proclamation militaire. Contrairement aux panégyriques de Constantin où l'armée figure en si bonne place, le masquage est total sous la dyarchie où le politique évacue ses instruments pour ne désigner que le divin.

Constance César en 297, on ne s'en étonnera pas, se voit gratifié des mêmes vertus que les Augustes. L'auteur s'emploie à vanter le bonheur (5 occurrences), la valeur (4) et la piété (3) impériales exaltées par le système, mais il met en avant aussi la *providentia* (3 occurrences), la providence, la prévoyance et clairvoyance, qui désigne dans les camps du 3^e siècle la plus grande des qualités impériales pour les peuples des frontières, on l'a fréquemment relevé¹⁰. Les multiples monnaies à la légende *Providentia Augusti* ou *Providentia augusta*, les inscriptions à la gloire de celle-ci ne sont pas nouvelles et la tétrarchie s'inscrit dans la continuité là encore. Une dédicace marque le champ de son efficace "par l'énergie et la prévoyance de qui tout s'améliore" *quorum virtute ac providentia omnia in melius reformatur*¹¹. Il n'y a pas, dans l'énoncé, de *providentia deorum*. Le plus souvent le vocable est accompagné du possessif *tua, vestra*. Il s'agit donc de la qualité propre de l'empereur, qu'elle soit donnée par la fonction ou inhérente à la personne. Elle efface la fortune qui disparaît. J. P. Martin qui a étudié le cheminement de cette notion depuis le second siècle et l'influence réciproque de l'attitude des empereurs envers la Providence, et de celle des sophistes, a bien montré ses différentes facettes et son ancrage dans les mentalités, ainsi que ses liens avec Roma Aeterna. "C'est par cette osmose entre l'empereur, l'âge d'or et la religion de l'*Urbs* que *Providentia* est sauvée". Il est curieux de constater que les occurrences les plus nombreuses de *providentia* dans le début de notre *corpus* ne se rencontrent pas en 289, lors de la célébration, de la fondation Rome mais en 297. Carausius l'avait mise en avant¹². Il fallait en l'occurrence la revendiquer davantage. Le type presqu'exclusif de *Providentia* remarque

10. M. R. ALFÖLDI, *Providentia Augusti*, *Acta AASH* III, 3, 1955, p. 245-249, J. BERANGER, *Principatus*, *op. cit.*, p. 342. En dernier surtout J. P. MARTIN, *Providentia Deorum*. EFR, 1982, p. 426 *sq.*

11. *CIL* VIII, 608. DESSAU 637.

12. *RIC* V, 2, p. 505, n° 497 ; p. 539, n° 949 ; p. 546, p. 1066.

encore J. P. Martin devient la représentation de la façade d'un camp militaire et "le camp militaire et la *Providentia* restent liés l'un à l'autre jusqu'à la fin du règne de Constantin".

On trouve également la répercussion du slogan tétrarchique *Providentia Deorum Quies Augg.* dans le panégyrique de Constance. Ainsi, le vocable peu fréquent de *quies*, le calme, le repos, est utilisé deux fois¹³ pour accompagner la piété impériale et la réussite qui ont réussi à libérer les mers. La prévoyance impériale intéresse l'auteur plus que sa clémence, sa fermeté, sa justice, sa confiance, sa modestie. On observe ici les mêmes thèmes généraux dans les trois discours et une certaine diminution du nombre des vertus qualifiantes dans chacun. "L'invincible" Constance qui se trouve intégré dans le cadre général fixé au préalable, ses qualités particulières, dignité, douceur, modestie, justice, on s'en souvient, se lisent sur son visage¹⁴, laisse de lui une image pacifique et sereine¹⁵, au détriment de la force. L'effacement progressif de la *fortune* met donc en valeur le bonheur et la piété. Plus étonnant celui de la concorde qui est ainsi réservée aux deux textes de la dyarchie.

Chez Eumène en 298, *pietas* et *felicitas* passent au second plan (2 occurrences) au bénéfice de la libéralité et de l'humanité, respectivement 4 et 3 occurrences. Diverses autres vertus s'y ajoutent : leur nombre s'élève à quatorze. Eumène priviliege les qualités politiques comme *liberalitas* ou *providentia* mais il y ajoute indulgence, patience, par exemple, ou bien plus appropriée à son objet, la politique culturelle déjà induite par *humanitas*, et la magnificence.

L'image de l'empereur que le professeur des Ecoles d'Autun façonne est aussi celle qu'il est susceptible de diffuser comme modèle politique. Il la diversifie et l'élargit. On y remarque la même absence de l'éloge de la concorde décidément réservée aux deux premiers discours prononcés devant les deux Augustes seuls, et la seule occurrence de *fautor* dans le *corpus*. Hapax en effet dans le *corpus*, ce vocable employé au pluriel, *fautores* fait allusion à la politique impériale. "Ceux qui s'attachent à un idéal et se passionnent pour lui ne se croient quittes que s'ils élèvent des temples à la gloire qu'ils

13. IV, I, 4 ; IV, 17, 2 ; Deux occurrences toutes deux associées au César sur les 13 du *corpus*.

14. IV, XIX, 13 ; *supra* chapitre III.

15. Il sera ensuite qualifié de *pius*.

ambitionnent¹⁶". Le propos est ambigu. On peut y lire un reproche voilé de la part d'Eumène. Les temples de la gloire sont aussi bien les écoles que les temples, et ce qui est en question peut alors être interprété comme une mise en cause de la politique culturelle dans son ensemble.

Cette même vertu réapparaît en 307 lors du mariage de Constantin, qui marque l'accord du tout récent Auguste Constantin et de l'ancien compagnon de Dioclétien sorti de sa retraite pour reprendre son titre. On voit des glissements se produire d'une situation politique à l'autre. Une seule des précédentes *vertus* demeure, placée en tête, *pietas* (4 occurrences). Leurs qualités - *virtutes* - souvent évoquées, s'inscrivent sous le signe de la durée. *Aeternitas* (6 occurrences), l'éternité des empereurs (à laquelle) s'ajoute de très nombreux adjectifs comme on l'avait observé dans les adresses) définit la nouvelle alliance. Le mariage politique se présente comme inscrit dans la durée. La fortune qui réapparaît éclipse la *felicitas*, trop connotée par ses récents emplois. L'orateur partage équitablement les *vertus* de courage, prévoyance, prudence, maîtrise, entre les deux empereurs. L'originalité de ce discours de légitimation tient à son insistance sur la notion d'éternité puisque sur les huit occurrences du *corpus*, six se trouvent dans cet énoncé. Il y a donc bien là une volonté manifeste de réduire à néant la conception de l'exercice du pouvoir imposée par Dioclétien. A la durée limitée qu'il fixait, l'orateur répond par l'immensité des temps. L'empereur éternel a la durée pour lui. L'auteur procède à une mise en pièce du système tétrarchique. En justifiant la légitimité dynastique par l'éloge du mariage et de la lignée, et en détruisant la notion de terme échu pour lui substituer celle de l'éternité, il se fait le témoin de l'élimination de l'idéologie tétrarchique et le thuriféraire du nouveau couple impérial fondé essentiellement sur d'autres conceptions du pouvoir. Tous les mots le proclament au moment même où Maxence à son tour fait frapper des monnaies à la mémoire éternelle de Constance¹⁷.

16. "Cum omnes omnium rerum sectatores atque fautores parum se satisfacere uoto et conscientiae suae credant, si non ipsarum quas appetunt gloriarum templa constituant ?" V, VI, 4.

17. Les Folles "aeternae memoriae", RIC VI, p. 404. Le symbole de l'éternité, l'éléphant, figure sur les monnaies de Maximien à la légende *Aeternitas Aug. Saecula Aug.* mais elle est presque absente des monnaies

Mais cette éternité peut recevoir en outre une autre acception, sociale, celle-là. L'*exemplum* dynastique qui est célébré dans l'épithalame peut aussi vouloir jouer un rôle de catalyseur social dans ce contexte de défense crispée de l'héritage et du patrimoine que révèlent les études démographiques. Les familles impériales répugnent moins au mariage que les familles sénatoriales¹⁸. Le vocable qui hérite selon J. Gagé¹⁹ de tout le réseau sémantique d'*Aion* est passé dans la titulature impériale sous la forme d'*aeternus* depuis Dioclétien²⁰. Alors qu'Ammien se scandalise encore de ce titre d'*aeternus* que Constance II se donne²¹, l'*aeternitas Augusti* est déjà utilisée par Claude le Gothique associée au Soleil²². Mais la dissociation entre Rome et l'éternité est évidente en 307. Comme l'a remarqué R. Etienne, la médiation de Rome "longtemps indispensable ne l'est plus chez les panégyristes²³".

Le thème de l'éternité qui intervient dans les exordes et péroraisons des discours suivants ne correspond pas à l'énoncé d'une vertu. Dans les images successives tracées par les quatre discours qui concernent Constantin seul, chacun donne des aperçus divers de sa personnalité, de son action politique et des directions vers lesquelles il oriente sa propagande.

Une vertu comme celle de l'*indulgentia* en 312 tient évidemment aux circonstances. Dans ses remerciements, l'orateur d'Autun ne peut que la mettre en avant (6 occurrences) et l'ac-

à ce moment selon G. G. BELLONI, "Aeternitas" e annientamiento dei barbari sulle monete. Contributi dell'Istituto di Storia antica dell' Università del Sacro Cuore, IV, Milan 1976, p. 131- 159.

18. R. Etienne en conclut à une natalité plus forte dans les premières que contrecarre la politique des mariages consanguins par la suite. R. ETIENNE, La démographie des familles impériales et sénatoriales, Colloque *Transformations et conflits au 4e s.*, Bordeaux, 1970, *Antiquitas I*, 29, Bonn, 1979.
19. J. GAGÉ, Le "solemne urbis" du 21 avril au 3e s. ap. J. C. : Rites positifs et spéculations séculaires, *Mélanges II. Puech*, Paris 1974, p. 236.
20. *CIL II*, 2203, 2205 ; XVIII, 8480, 10222, 10272 ; X, 417, 2206.
21. AMMIEN, XV, I.
22. COHEN VIII, p. 132, 148, 149 ; VI, p. 132, 133.
23. R. ETIENNE, *Aeternitas Augusti, Aeternitas imperii. Quelques aperçus*. Colloque *Les grandes figures religieuses*, Centre de recherches d'Histoire Ancienne 68, Besançon 1984, p. 445.

compagner de l'équité, de la prévoyance (2 occurrences), ainsi que de la clémence (4 occurrences) ou la prévoyance (1 seule). *Pietas, felicitas, virtus* demeurent en tête de la célébration dans trois des quatre discours mais on remarque des modifications dans leur classement et les auteurs jouent sur le nombre d'occurrences. En 313, la *felicitas* disparaît totalement de l'énoncé.

Les vertus essentielles des éloges de 310, 313 et 321 qui constituent des étapes importantes dans la longue marche de Constantin vers le pouvoir unique et la définition de sa théologie méritent qu'on s'y arrête. En 310, le couple *pietas* et *felicitas* vient en tête (9 et 7 occurrences). Entre les deux est exaltée la valeur de Constantin (7 occurrences de *virtus*). En 313, l'un de ces éléments constitutifs de l'idéologie impériale disparaît, *felicitas*. *Virtus* arrive en tête (8 occurrences), *pietas* décline mais subsiste (3 occurrences). Et la clémence devient alors, au lendemain de cette victoire dans une guerre civile, la seconde des vertus. Peu fréquentes, les occurrences de *clementia* augmentent sous Constantin²⁴ liées au contexte de guerre civile. La victoire sur Maxence laisse donc de côté la *felicitas*, si fortement à l'honneur jusqu'alors et l'adjectif *felix* est également évité. Nazarius réutilise cependant le thème en 321 (6 occurrences) et on retrouve chez lui le couple exprimant traditionnellement la réussite liée à la piété, mais *virtus* prend alors une place exceptionnelle (18 occurrences) qu'il confirme par 9 occurrences des *virtutes* diverses de Constantin.

Si l'on veut bien tenir ces silences et ces glissements lexicaux pour signifiants, et non pas pour le résultat d'un simple hasard, on doit en déduire que ce sont bien le choix des empereurs dans le domaine de leur propagande qui s'inscrivent dans ces relevés par orateur interposé. Il y a bien entre 313 et 321 une évolution dans les emplois lexicaux qui confirme les tournants idéologiques déjà repérés dans ces textes ici même²⁵. Constantin fait ou laisse oublier le support de la *felicitas* tandis que la Justice combat pour lui (IX, IV, 2). Avec l'exaltation du "triomphe de la vertu et de la clémence" (IX, XII, 1) et la phrase placée dans la péroraison, citée plus haut, il renoue à ce moment avec la tradition augustéenne telle que l'indique le bouclier d'Arles. La similitude de formules ne peut être fortuite et la

24. VII, (2) ; VIII (4) ; IX, (6) ; X (5).

25. *Supra* chapitre II, III.

référence, pour implicite qu'elle soit, est fort claire. D'après la copie d'Arles²⁶ "le Sénat et le Peuple Romain ont donné à l'empereur Auguste fils du divin César, dans son septième consulat, un bouclier pour sa vertu, sa clémence, sa justice et sa piété envers les dieux et la patrie". L'auteur en 313 n'utilise pas le verbe donner, mais le remplace par devoir. En offrant statue, couronne et bouclier, le Sénat et le peuple d'Italie, les dédicants, assument l'héritage augustéen du maître des *arcana imperii* et se coulent dans ce passé. Il devient alors un devoir - d'où le verbe : on doit, et on devra toujours - d'offrir un tel hommage à l'empereur victorieux qui libère la ville et fonde la tranquillité comme on l'inscrira sur le monument constantinien²⁷. Mais la revendication de l'héritage traduit des réalités nouvelles. Les dédicants - Sénat et Italie en l'occurrence - honorent une trinité réduite - *divinitas - virtus - pietas* - aux lieux et place des vertus augustéennes. La reconnaissance s'organise autour d'un ensemble déterminant qui subsume tous les autres au moment où la dédicace de l'arc triomphal exalte à la fois l'inspiration divine et ses grandes facultés.

D'autres glissements retiennent l'attention d'un énoncé à l'autre entre 310 et 321. En premier lieu, le thème de la beauté (*forma*) sur lequel s'attarde le panégyrique de 310 qui établit également l'identification apollinienne du fils de Constance (4 occurrences). Utilisé encore en 313 le vocable disparaît chez Nazarius qui délaisse dans son argumentation cette vertu divinisante. La séduction impériale se nourrit à bien d'autres qualités. De même la notion de force et d'énergie et de courage contenue dans *fortitudo* qui avait également caractérisé ce discours (2 occurrences) se trouve renforcée par Nazarius (4 occurrences) qui insiste sur cette vertu éminemment stoïcienne, par

26. "Senatus Populusque Romanus imp. Caesari Divi f. Augusto cos VII dedit clipeum virtutis clementiae iustitiae pietatis erga deos patriamque caussa" d'après la restitution de A. WALLACE-HADRILL, *loc. cit.*, p. 306.
27. "Liberatori Urbis. Fundatori Quietis" sur l'arche principale comme référence trajanienne. Selon O. Th. Schulze et J. Gagé, la conquête de la ville légitimait le vainqueur dans les guerres civiles contre l'usurpateur au 3^e siècle. Les deux panégyriques de 313 et 321 reprennent donc cette tradition de la reconnaissance et du contrôle de l'espace urbain par la symbolique de l'*adventus*. Cf. : J. GAGÉ, Le "solemne urbis", *loc. cit.*, p. 232.

opposition au portrait de Maxence, défini par la colère, l'avidité, la libido. Tandis que le fils d'Hercule appartient au monde des passions²⁸, l'éloge de Constantin situe ce dernier à l'opposé de la violence et de la grossièreté sauvage. Les deux valeurs les plus exaltées en 310 - beauté et courage - étaient mises en relation avec l'armée. Nazarius les transfère aux armées célestes. L'orateur de 313 les exprime autrement ou garde le silence.

En revanche il insiste sur l'*humanité*, *humanitas* (2 occurrences) du vainqueur de Maxence, alors que rien de tel ne figure dans les discours qui l'entourent. Eumène étayait encore davantage son argumentation sur cette notion (3 occurrences). Chez le rhéteur d'Autun, cet emprunt à l'héritage de la philosophie grecque peut surprendre, puisqu'il s'agit de la propagande tétrarchique peu tournée vers cet aspect. Mais le sujet se prêtait bien à son utilisation. En 313 on doit admettre que sa place dans la panoplie des vertus n'est pas étrangère à la volonté de donner une nouvelle définition des relations de l'empereur avec le divin.

L'image du souverain clément, bienveillant, que donne le panégyrique, se double en effet de ce caractère humain, et de l'abandon de *fortitudo* on vient de le voir. En outre, en faisant valoir l'*humanitas* de l'empereur, l'auteur introduit un aspect différent. La polysémie du vocable permet de miser sur les qualités diverses qui sont liées à cette notion. L'image de l'empereur le montre affable, cultivé, mais aussi humain, et là de surcroît philosophie grecque et doctrine chrétienne trouvent un point de rencontre, Constantin une filiation avec Alexandre²⁹.

On pourrait rattacher à ce champ la douceur, *lenitas*, qui est attribuée à Constantin comme elle l'avait été en 297 à son père. Seuls les textes de 313 et 321 y ont recours dans le *corpus*, comme *tranquillitas* le laissait déjà entrevoir dès 310. L'économie narrative permet de retrouver notamment sous la plume d'Ausone, dans le code théodosien³⁰, où le rédacteur oppose la

28. Cf. : P. MONAT, *loc. cit.*, p. 576. L'Hercule des philosophes, prédecesseur des souverains comme le Dionysos, de Thémistios repris par JULIEN, *Ep. à Themistios*, 253, se situent à l'opposé de leur sphère initiale.
29. Cette référence constante prend alors une signification nouvelle. Cf. : G. P. CARRATELLI, *L'imitatio Alexandri Constantiniana*, *Felix Ravenna* CXVIII, 1979, p. 81-91.
30. Comme l'a remarqué R. ETIENNE, R. ETIENNE, *Ausone ou les ambitions d'un notable aquitain*, Bordeaux 1986, p. 50.

lenitas présente du règne de Gratien à l'*austeritas* du règne précédent ; ou chez Vincent de Lérins³¹.

Dans le domaine moral, le portrait de 313 avance la pureté des mœurs de l'Auguste triomphant (*pudicitia*) et Nazarius le loue pour sa belle humeur (*hilaritas*) qui fait ainsi son apparition dans le florilège. Il construit au total un portrait très diversifié de l'empereur régnant depuis quinze années en énumérant 17 vertus. Aux traits de caractère s'ajoutent les qualités du bon empereur qui vont de *prudentia* (5 occurrences), *patientia* (2 occurrences) à *iustitia, liberalitas, temperantia*. La patience, la justice, la libéralité, la mesure accompagnent la magnificence dont on note ici et chez Eumène la seule occurrence. Il substitue à la *fides* présente chez son prédécesseur, la confiance, *fiducia*. Enfin la gravité de l'homme inébranlable complète la figure (2 occurrences de *gravitas*). Ce côté rassurant en même temps que moteur que confère la *gravitas* caractérise les seuls discours de Constance et de Constantin.

Tous ces discours (sauf une occurrence en 321) escamotent la concorde tant vantée précédemment. L'axe de la propagande constantinienne est ailleurs. On observe ainsi dans les panégyriques de Constantin à la fois une évolution de l'utilisation des vertus gratifiantes qui tient au type de discours et aux circonstances. La différence entre les remerciements de 312 où huit vertus sont indiquées dans le portrait de l'empereur et la célébration des années régnales en 321 où Nazarius les engrange les unes après les autres et insiste exceptionnellement comme sur l'arc sur *magnitudo*, mot privilégié de son vocabulaire (13 occurrences) lié à l'empereur, à Rome et à l'Etat. Le dénombrément en fait apparaître 18 et cette diversification ne laisse de côté ni les traits de caractère, ni les qualités politiques. Elle tient aussi à l'agencement de celles-ci. La sélection de vertus augustéennes est nette en 313, tandis qu'en 312, elle se rapproche encore des slogans tétrarchiques.

C. Mamertin à Constantinople trace également un portrait différencié de Julien mais tient à souligner au premier chef la globalité des vertus du nouvel Auguste (8 occurrences de *virtutes* placent cet ensemble en premier). La principale qualité que le nouveau consul lui reconnaît ensuite met en valeur devant le Sénat, la *fides* (4 occurrences) et son discours démontrent la

31. R. NOUAILHAT, *op. cit.*, p. 125.

loyauté, la fidélité, la protection dont l'empereur sait faire preuve pour ses amis, qu'il récompense ainsi de leurs mérites. L'éloge met alors au premier rang une qualité gouvernementale qui apparaît peu jusque là (une occurrence chez Eumène, 2 en 313 seulement) mais qui rappelle opportunément l'importance des réseaux d'amitié et de clientèle dans l'exercice du pouvoir. L'insistance de Mamertin sur le choix des hommes d'administration, aspect un peu négligé dans le *corpus*, exprime crûment que les changements de règne s'accompagnent de l'arrivée de clans nouveaux³². Les raisons avancées pour expliquer le mauvais gouvernement d'un prince se fondent toujours par conséquent sur le choix d'un mauvais entourage, résultat d'erreur de jugement dans le meilleur des cas ou de sa nature propre de "tyran".

Fides et *virtus* viennent ici en tête, puis la fortune et le bonheur de Julien. Ensuite C. Mamertin oriente ses remerciements vers les qualités gouvernementales, énergie, libéralité, prudence, patience, prévoyance, constance, justice, richesse de l'empereur complète le portrait par l'humanité, la tempérance, la belle humeur de celui-ci. Julien lui-même accordait une place essentielle à l'énergie et à la double attitude du prince dans la conduite des hommes : douceur et modération envers les uns, courage et force envers les autres. L'idéal des vertus sur lequel il a beaucoup écrit se retrouve donc dans l'énumération de Mamertin³³. Or c'est la tempérance qui lui donne une originalité ici. L'occurrence est nouvelle depuis le Constantin de Nazarius. Elle disparaît chez Pacatus. Mamertin tient à attribuer à son empereur, comme Ammien, cette vertu globalisante qui concerne l'ensemble du mode de vie qui succède ainsi dans le *corpus* à la *continentia* célébrée par Eumène et son successeur en 307. Si Fortune reste

32. Comme le montre R. Etienne à propos d'Ausone sous le règne de Gratien. R. ETIENNE, *op. cit.*, p. 44 sq.
33. Pour Julien, l'empereur doit communiquer au grand nombre sa propre vertu en se servant des liens de l'amitié pour se rapprocher ainsi de ses sujets. Il doit donc confier des fonctions aux courageux et aux entreprenants. Tel est le modèle qu'il destine à Constance. Il écrira plus tard : "C'est la loi qui fait une obligation aux princes et aux hommes d'âge d'observer dans leur conduite, le respect d'autrui et la maîtrise de soi, afin que les peuples qui tiennent les yeux fixés sur eux se règlent sur ces modèles" suivant ainsi un idéal platonicien des Lois V, 729. JULIEN, *Misopogon*, 25 et *Lettres* 10 (Ep. 30) A Alypius.

présente dans cet inventaire³⁴, l'absence de toute mention de *pietas* paraît surprenante³⁵, plus encore que celle de *clementia*, oubliée elle aussi. Claude Mamertin évite soigneusement le mot. Il ne l'utilise en effet qu'une seule fois³⁶ pour exprimer la reconnaissance qu'il doit à Julien. La dévotion de l'empereur envers les dieux et la divinité qui le protège passe par l'emploi d'autres vocables. Dans l'idéal du prince généreux et ami de la divinité si cher à Julien, cet évitement relève de la volonté de le démarquer de toute la propagande antérieure. L'auteur est le seul dans le *corpus* à ne pas recourir à la piété impériale. En revanche il apparaît, comme le prince économique et simple à l'opposé de la magnificence constantinienne. L'austérité redevient une vertu, rejoignant la condamnation du luxe chère également à Synesios qui voit une influence barbare dans cette ostentation.

Pacatus en 389 ne la fait intervenir de son côté qu'une seule fois dans son très long discours où il définit d'abord Théodore par sa *virtus* (17 occurrences) puis ensuite par un faisceau de *virtutes* (7 occurrences) qu'il précise par son bonheur (8 occurrences) et sa clémence. Il célèbre donc fort classiquement les vertus d'un vainqueur dans une guerre civile (*fortuna* est utilisée 3 fois). On retrouve dans cet éloge, ce qui caractérisait déjà le précédent, la *fides* le thème de propagande de la deuxième dynastie flavienne, la Beauté de l'empereur, ou la *pudicitia*. Pacatus puise à des époques diverses les traits du bon empereur de la dynastie nouvelle. Sa *sapientia* sagesse ou savoir fait son apparition, l'humanité continue à le caractériser³⁷. Théodore se voit attribuer un champ d'action un peu moins large que celui de

34. Pour Ammien, les vertus cardinales de Julien, tempérance, prudence, justice, force, sont accompagnées de quatre vertus secondaires : science militaire, autorité, bonheur, libéralité. AMMIEN, XXV, 4. La tempérance - chasteté et sobriété de vie - passe au premier plan. Chez Cicéron : prudence vient en tête, devant justice et force.
35. On connaît les dévotions de Julien au Tychéon de Constantinople (SOCRATE, *Hist. Ecclésiastique* III, 11, 3 ; SOZOMENE, V, 4, 8). Ammien rapporte qu'il a été salué à Vienne comme Empereur "Fortuné". AMMIEN, XV, 8, 21.
36. XI, 1, 2.
37. Y. M. Duval a évoqué la tonalité différente des images successives que Claudio donne de Théodore à Rome et à Milan. "L'histoire sans cesse réinterprétée, les faiblesses de l'homme ou du politique tantôt reconnues, tantôt voilées et sa politique religieuse sans cesse tue" Il est *deus, felix, fortis*. Y. M. DUVAL, La figure de Théodore, *loc. cit.*, p. 135.

ses prédécesseurs (14 vertus figurent dans ce portrait du vainqueur de Maxime) mais pourtant très étendu. Son panégyriste juge bon d'introduire un débat entre les vertus et par cet artifice reprend un procédé courant de la rhétorique qui n'est jamais cependant employé dans le *corpus*. En donnant la parole dans la dernière partie de l'éloge à la Constance³⁸, la Patience, la Prudence, la Bravoure, la Fortune, il recourt à une stratégie fort commune chez les rhéteurs et cependant absente des énoncés. Toutes quatre se disputent l'honneur de la victoire³⁹. Le discours direct donne l'image d'un tribunal imaginaire où hasard et qualités propres se partagent la responsabilité. Le politique se trouve ainsi rejeté dans l'allégorie. Moyen commode et prudent de poser en réalité la nature du pouvoir et la double image de l'empereur, instrument du destin et artisan de sa propre victoire. Il renvoie au procédé que Nazarius avait utilisé pour dévier le récit du triomphe désormais obsolète, substituant à la description d'un cortège réel, l'imaginaire de celui de "la troupe vaincue des vices". La correspondance entre ce procédé narratif et

38. La Constance ne figure qu'en IV, VI, XI et XII J. Fontaine a observé qu'Ammien (XV, 12, 3) l'associe à *immobilis*, imperturbable. Ce n'est pas le cas dans le *corpus*, mais cette qualité est également attribuée à Julien (XI, VI, 1). La seule autre occurrence de l'adjectif intervient en VI, VI, 5. J. FONTAINE, Un cliché de la spiritualité tardive "*Stetit immobilis*", *Mélanges Straub*, p. 528-552.
39. "Pourquoi, je te le demande, nous refuserions-nous à écouter le débat entre l'une et l'autre partie, puisque le vainqueur quel qu'il soit sera de ton côté ? J'entends la Constance qui dit : "J'ai entrepris une guerre cruelle et périlleuse". Et la Patience rappelle : "J'ai supporté en armes, souvent à jeun". Et la Prudence allègue : "J'ai divisé mon armée et habilement multiplié la terreur". Et la Bravoure déclare : "Deux fois j'ai livré bataille à l'ennemi et deux fois triomphé". Toutes enfin s'écrient : "Que te devons-nous, Fortune, à toi qui n'existe que par nous ?" Mais si cette dernière venait à répondre : "C'est moi qui ai favorisé la hâte de tes soldats, c'est moi qui ai entravé la fuite de l'ennemi, c'est moi qui ai enfermé Maxime dans ses murailles et conservé vivant pour son maître l'homme que vous acculiez à la mort", je ne vois pas comment on pourrait trancher le débat, à moins que la République, voyant un parti se targuer d'avoir mis en fuite le tyran, l'autre de l'avoir gardé, et également obligée envers l'un et envers l'autre, ne les mettre tous deux d'accord en avouant qu'elle doit à l'un la victoire, à l'autre la vengeance". XII, XL, 3-4. Echo du long débat sur les vertus impériales innées ou infuses, où l'auteur remplace deux des vertus cardinales Justice et Tempérance.

l'intervention des armées célestes pour aider Constantin introduisait une distance qui conférait une signification nouvelle à l'éloge. De même ici la "controverse" confirme la tendance au déplacement et l'écart encore plus grand des mots aux choses dans le recueil. Les Bordelais témoignent du même souci de transposition et tranchent ainsi avec leurs prédecesseurs autunois. Ce souci de la mise en scène de la figure impériale prend avec eux une autre dimension. Mais il reflète aussi un débat bien réel sur la nature même de l'empereur, qui va bien au-delà la présentation de l'exercice du pouvoir. Dans les limites de la traduction rhétorique, les enjeux des mots et des procédés paraissent bien être la forme même de l'Etat et son fondement idéologique.

Le Canon Impérial : le faire, l'être, le paraître

Le cheminement à travers l'énoncé de ces vertus impériales a permis de saisir les traits spécifiques de chacun des empereurs concernés qui relèvent du domaine de l'être et du faire. Qualités morales, physiques, politiques toujours fondées sur l'admirable les intègrent à la mouvance divine et les auteurs jouent sur un ensemble de procédés d'éloignement et de rapprochement de la personne du souverain, du reste du corps social. L'examen des occurrences lexicales conduisait à tenter de mesurer l'impact de la sélection des vertus dans les orientations générales de la politique de chaque empereur. Mais on peut aussi se demander si la diversité des figures ne se fond pas au fil des énoncés en une image plus homogène formée aux confluences des vertus qualifiantes et si ce portrait ne constitue pas un éventuel paradigme du souverain des 3ème et 4ème siècles. En somme la "statue"⁴⁰ définitive derrière la gangue des mots et d'en connaître les éléments constitutifs ? Pour répondre à cette question les vertus impériales qui sont mentionnées à raison d'une occurrence ou plus davantage

40. Selon l'expression de Synésios, L'évêque de Cyrène tient, lui, à faire œuvre d'édification : "Ecoute pour te montrer ce qu'est un roi, je vais en faire devant toi la statue, ce sera à toi d'animer ensuite cette statue et de lui donner la vie". Il ajoute un avertissement où l'on retrouve la *mimesis* : Pour exécuter cette œuvre je m'aiderai autant qu'il le faut des idées qu'ont exprimées d'illustres anciens ; et qu'elles n'aient pas à tes yeux moins de valeur que les autres". Les chrétiens se réclament eux aussi de l'autorité de la tradition politique. SYNESIOS, *De la Royauté*, 7.

dans chacun des discours et leur distribution dans l'ensemble du *corpus* ont été regroupées dans l'inventaire suivant:

Tableau 22 - Distribution des vertus

Vertus	Nombre de discours où elles sont mentionnées
<i>felicitas</i>	10
<i>pietas</i>	10
<i>virtutes</i>	10
<i>clementia</i>	9
<i>virtus</i>	9
<i>fortuna</i>	8
<i>iustitia</i>	8
<i>providentia</i>	7
<i>liberalitas</i>	7
<i>fortitudo</i>	6
<i>patientia</i>	
<i>prudentia</i>	5
<i>concordia</i>	4
<i>fides</i>	4
<i>humanitas</i>	4
<i>gravitas</i>	4
<i>aeternitas</i>	3
<i>continentia</i>	
<i>forma</i>	
<i>lenitas</i>	
<i>sapientia</i>	
<i>aequalitas</i>	2
<i>fecunditas</i>	
<i>fiducia</i>	
<i>hilaritas</i>	
<i>indulgentia</i>	
<i>magnificentia</i>	
<i>pudicitia</i>	
<i>Temperantia</i>	
<i>Modestia</i>	
<i>tranquillitas</i>	1
<i>verecundia</i>	
<i>vigilantia</i>	

On peut y observer qu'indiscutablement la figure impériale continue d'être dominée par la *pietas* et la *felicitas*⁴¹ organisatrices des relations de l'empereur et du monde céleste. Avec les *virtutes* - notion indéfinie - elles forment un ensemble discriminant, un stéréotype du pouvoir.

Exclues de cette dominante pour des raisons circonstancielles *virtus* et *clementia* ; cette dernière directement liée à la victoire n'est pas citée en 307 dans l'épithalame, ni en 362 pour Julien. L'éloge de la *virtus* manque également dans la célébration du mariage de Constantin et dans les remerciements d'Autun. Ces lacunes définissent le rayon d'action avant tout militaire de celle-ci, manifestation d'une force presque surnaturelle.

Fortuna accompagne *iustitia* dans ce classement mais elles ne se croisent pas tout à fait dans les 8 discours qui les mentionnent. D'autres qualités politiques viennent ensuite, *providentia* et *liberalitas* dans 7 cas. La moitié des éloges louent *fortitudo*, *patientia*. *Prudentia*, *concordia*, *humanitas* ou *fides* deviennent plus rares. Enfin les 18 autres vertus apparaissent épisodiquement.

Les charismes traditionnels restent donc prédominants dans les éloges, l'association augustéenne demeure l'opérateur décisif. Les circonstances modifient quelques données comme c'est le cas pour *concordia* ou *liberalitas*, *aeternitas*. L'orientation de certains discours vers l'exaltation de la beauté assure une continuité de Constantin à Théodore. *Virtus* et *pietas* arrivent ainsi toujours en tête pour l'ensemble. Il ne semble pas que *pietas* se substitue à la première dans ces discours. Bien au contraire⁴². Au niveau de la récurrence lexicale, l'inverse se produit. On note un élargissement de la palette générale qui culmine avec Constantin et Julien. En dehors de la combinaison essentielle, l'agencement varie, ainsi *providentia* souvent évoquée (7 occurrences) intervient inégalement, *prudentia* caractérise Constantin et Julien seuls. L'ordre habituel des vertus cardinales, *prudentia*, *iustitia*, *fortitudo*, *temperantia*⁴³ se trouve bousculé. *Fortuna* veille encore très souvent.

41. Mais *beatus* remplace *felix* en III, 13, 2 ; VII, 15, 4 ; X, 26, 5 ; IX, 14, 5 ; XII, 20, 2.

42. F. Heim a observé pour sa part que *virtus* perd de son importance : "l'exploit humain perd de son importance au profit de l'action divine" et qu'"elle signifie divinité". F. HEIM, *op. cit.* p. 3.

43. Repris dans la doxologie de MARIUS VICTORINUS, *Explanatio in Rheticam M. T. Ciceronis*, II, 50-56 :

Etre, faire, paraître, les vertus proclament un modèle du bon souverain dans ces trois domaines. Copie non conforme de celui qui est l'objet du discours mais image de ce qu'il doit être pour assumer sa fonction : devenir "l'architecte" au sens où Homère employait le mot pour désigner Héraplès. "L'homme au savoir suprême en tous les grands travaux⁴⁴" et davantage encore puisqu'il est le garant ou le médiateur du bonheur des temps. La conjonction *Pietas/Felicitas/Virtus* ne vise pas seulement la personne désignée par la fortune mais l'ensemble du corps social selon des schémas anciens et les panégyristes n'innovent pas. Slogans de la théologie de la victoire, des charismes impériaux, du modèle du souverain juste et évergète trouvent leur écho dans les mots de ce recueil. Leur résonance tient à leur formulation et à l'agencement de ces éléments à des moments bien précis.

L'empereur est action, on l'a bien vu, dans la guerre, et ses différents mérites le disent souvent. Sa présence toujours agissante garantit la sécurité des personnes et des biens, son absence est compensée par le Regard qui protège quel que soit l'éloignement. Il prend en charge les destinées individuelles, quelles qu'elles soient, où qu'elles soient. La présence impériale souhaitée par le septième panégyrique, magnifiée par le huitième exprime l'espoir et la satisfaction des Eduens, mais la description cérémonielle marque aussi l'importance de la *praesentia* parce qu'elle préfigure ou confirme la décision attendue. Moyen de lutter également contre l'image de l'empereur enfermé dans son palais, "*clausus*" comme le critique l'*Histoire Auguste*, de le soustraire à des influences et par là même à des clans. D'où l'éloge de l'équité, de la justice, de la liberté, de l'indulgence et la

prudentiam : memoriam, intelligentiam, procedentiam

iustitiam : naturalem iustitiam

consuetudinis iustitiam, legitimam iustitiam

fortitudinem : magnificantiam

fiduciam

patientiam

perseverantiam

temperantiam : continentiam

clementiam

modestiam.

44. JULIEN, *Ep. à Themistios*, 10.

nécessité de justifier le choix particulier en faveur d'une cité en l'absence de législation commune. "Ubi imperator ibi Roma". Rome est bien là où se trouve l'empereur ; le gouvernement là où il est⁴⁵. Son action personnelle est naturellement présentée ici comme déterminante puisque son entourage lorsqu'il est mentionné, ne dépend que de lui. Les panégyriques de Maximien et Constance utiliseront beaucoup le terme *dominus* pour désigner l'empereur. Pacatus le reprendra.

Les vertus politiques confrontent l'empereur à la réalité de l'exercice du pouvoir. Nazarius ne manque pas d'évoquer les nouvelles lois du règne⁴⁶. Il est aussi le seul à se lancer dans un *excursus* qui tient de la réflexion politique. Il juge bon de donner une définition de l'Etat pour légitimer la décision de Constantin de rendre leur fortune à ceux qui en avaient été privés par Maxence :

"Pourtant puisque l'Etat est un agrégat d'individus, tout ce que l'on fait pour lui rejaillit en proportion sur chacun et il est inévitable que, inversement, les biens obtenus par chaque individu rejaillissent sur la communauté" (X, XXXIII, 7).

L'homogénéité de ce corps civique masque toute différence, ce qui facilite grandement l'exercice de la justice⁴⁷ distributive au lendemain de la victoire !

Les orateurs se gardent bien aussi de négliger le *topos* de l'activité impériale, la *cura*. La tâche leur est facilitée puisqu'en dehors de celui de 321, il n'y a dans le *corpus* aucun éloge d'enfant, ni de femme. Il n'existe donc pas de décalage entre la célébration des vertus de l'action et la réalité de l'exercice du pouvoir par des souverains d'âge adulte. D'ailleurs les panégy-

45. La discussion des thèses de F. Millar par J. Bleicken est éclairante sur ce point. J. BLEICKEN, *Zum Regierungstil des römischen Kaisers, eine Antwort auf F. Millar*, Wiesbaden, 1982. M. Reydellet se réfère à deux passages de l'Histoire Auguste (*Gord.* 25, 4 ; *Aur.* 43, 4, II) et un passage du panégyrique III, 13, 5 pour évoquer l'éloignement de l'empereur, la lassitude de ses administrés et rappelle que *praesentia* à l'époque classique a le double sens de présence et de secours. Le tyran pour Ammien est inaccessible, tandis que l'empereur est plus proche. C'est aussi cette valeur qu'*humanitas* peut mettre en relief me semble-t-il. M. REYDELLET, *La Royauté latine de Sidoine Apollinaire à Isodore de Séville*, EFR, Rome 1981, p. 13.

46. X, XXXVIII, 4-5.

47. X, XXXIII, 7.

riques insistent peu sur les périodes de formation, d'éducation, de jeunesse des futurs souverains. Ils sont le plus souvent étrangers à l'éloge de leur éloquence ou de leur culture. La *sapientia* y pallie. Les discours peuvent donc jouer sur le faire ou plutôt sur l'effectuation de l'acte.

Inlassable est cet empereur bien sûr. L'activité perpétuelle est son lot. Il lui faut "passer toutes les nuits et tous les jours dans le souci continual du salut commun" précise Mamertin⁴⁸ en 289 qui établit dans ce même passage l'égalité entre les empereurs et les dieux après son exorde, comme une clé de voûte de la narration. En 291, c'est dès l'exorde que l'identification Jovio-Herculienne est établie par le truchement de la comparaison entre le faire divin et le faire impérial :

les empereurs ne se reposent jamais
leur père n'y consent pas
tout ce qui est immortel ignore l'immobilité⁴⁹.

On retrouve ce *topos* aussi bien chez Mérobaude que chez les prédecesseurs des panégyristes gaulois. "La nuit dans les veilles, le jour au travail⁵⁰, comme celui de la rapidité stupéfiante des déplacements. Tous les textes y font allusion. Faut-il voir là une fonction de sécurisation, voire de menace ? Un palliatif aux lenteurs administratives ? Par l'héroïsation le discours masquerait encore une fois la réalité politique ou administrative mais aussi assurerait en quelque sorte la légitimation de ces princes non porphyrogénètes.

Toujours est-il que le silence sur tous les autres moments de la vie de souverain renforce l'effet de la valeur attribuée à l'activité. Pline donnait de l'*Optimus Princeps*⁵¹ une représen-

48. II, III, 4.

49. III, III. Le thème est souvent mis en correspondance également avec le calme du monde barbare soumis.

50. MEROBAUDE, *Pan.* I, A.

51. On trouve quelques allusions à ce précédent. 1 en II, 2 en III, 1 en V, 2 en VI, 1 en VII, 3 en IX, 1 en X, 6 en XI. Le vocable ne figure pas en IV, VIII et XII. En outre, *libertas* apparaît peu dans le corpus. Episodiques au début, les occurrences deviennent plus fréquentes à partir de 313 (1 en III et VI, puis 3 en IX, X, 9 en XI, 8 en XII). La revendication de la liberté caractérise donc les énoncés à partir de Constantin qui utilise un *topos* habituel au panégyrique en opposant ainsi le règne actuel au règne précédent, qu'on peut interpréter aussi bien comme une exhortation à l'obéissance que comme une connivence.

tation équilibrée de la vie personnelle et de la vie publique qui n'existe plus dans l'image de cet empereur nouveau. Les devoirs de la vie publique l'emportent désormais. Les loisirs n'existent plus, même le plaisir de la chasse pourtant métaphorique est exclu. Le souverain du 3e et du 4e siècles n'est que vertus et devoirs. Le pouvoir se donne la capacité verbale de l'ubiquité, de la rapidité, de l'efficacité. Il n'est lui-même que par les vertus fonctionnelles. Les panégyristes le déshumanisent et même si certains d'entre eux recourent à l'*humanitas*, il s'agit d'une acception particulière. La sacralisation de la personne, ses relations spécifiques avec l'absolu du pouvoir divin l'éloignent de la nature humaine. "Vous donnez la preuve de votre ascendance divine par vos noms sans doute, mais beaucoup plus par vos vertus dont l'activité infatigable et l'ardeur sont réglées par une puissance divine" affirme Mamertin en 291⁵². Les vertus déclarent, prouvent et divinisent dans ce système où tous les mécanismes sont solidaires. Il n'est pas question ici du "*privatus*" du particulier, du citoyen. Il n'est pas question non plus de maître de la culture savante. L'empereur lettré n'a pas cours contrairement à Byzance. Pline voulait démontrer que Trajan prouvait par ses vertus que son père était dieu⁵³. Les choses ont bien changé, les vertus divinisent toujours au 3e ou au 4e siècles, mais la relation est inversée.

Il n'est pas toujours question dans ces textes de l'entourage impérial et du rôle des amis mais C. Mamertin et Pacatus les évoquent par l'intermédiaire de la *fides*⁵⁴. On soupçonne donc la nature clientélaire de l'administration. Les vertus qui expriment traditionnellement les relations du patron à son client, l'amour et

52. III, II, 4.

53. "Toi, si tu as fait à ton père une place dans les astres, ce n'est pas pour effrayer le Romains, ni pour insulter les puissances supérieures, ni pour te faire valoir ; c'est parce que tu le crois dieu. L'honneur est moindre quand il vient d'empereurs qui se croient eux-mêmes dieux. Mais quoique tu aies pour son culte dressé des autels, des pulvinaires, créé un flamme, tu en fais un dieu et tu prouves qu'il est un dieu surtout par tes vertus. Chez un prince qui, après avoir choisi son successeur, a payé son tribut au destin, il n'est qu'une preuve, mais une preuve infaillible de divinité, ce sont les qualités de son successeur". PLINE, *Panégyrique de Trajan*, 11, 2.

54. Ce qui correspondait bien à l'inflation des postes et des titres constatée par C. Vogler sous Constance. C. VOGLER, Constance II, *op. cit.*, p. 79.

la bienveillance interviennent fort inégalement. Les textes emploient exceptionnellement *benevolentia* (1 occurrence en V, 2 en XII). Quant à l'amour on a vu combien les rapports de l'armée et de Constantin se définissaient en ces termes de *pathos*.

Le fonctionnaire quant à lui doit se conformer au modèle impérial - Thémistios y insiste - son rôle étant de reproduire les vertus charismatiques⁵⁵. Or précisément dans les inscriptions honorifiques offertes, les dédicaces reproduisent les vertus de gouvernement. Ainsi celle de Constance en l'honneur de F. Philippus affirme que les bons fonctionnaires sont le produit de la *Saeculi Felicitas*⁵⁶, partie prenante de la prospérité due au soutien divin. Désormais ces vertus de gouvernement acquises prévalent sur le *cursus honorum* dans les inscriptions.

On retrouve le même souci de modélisation par l'image chez Synésios "Les grands qui l'entourent et qui tiennent au-dessous de lui le premier rang s'inspireront des sentiments dont le souverain est animé et chacun dans la mesure de son pouvoir s'efforcera de contribuer à la félicité publique". L'antienne de l'imitation charge les vertus d'efficience politique.

Modèle de vertus pour ses agents, à leur tour modèle de vertus pour les citoyens, on voit comment le rayon d'action s'élargit à des sphères de plus en plus amples. Et d'ailleurs Julien le confirme "Il faut que le gouvernant soit meilleur que les gouvernés" puisque sans cette supériorité, son autorité risquerait d'être illégitime à ses yeux. "Il faut ensuite qu'il l'emporte non seulement par son genre de vie mais encore par sa nature"⁵⁷. Exaltante mission en effet que l'*imperium* : "l'homme (qui) est nanti de cette puissance royale se sent exalté et comme emporté jusqu'au ciel⁵⁸. Mais la puissance et la gloire trouvent leurs bornes. On ne conduit pas impunément le char du soleil, le sort du souverain n'est pas éloigné de celui de Phaéton, comme le rappelle l'empereur lui-même. Les panégyristes usent de la métaphore pour parler du politique, comme les sculpteurs de

55. THEMISTIOS, *Or VIII*, 117-118 ; XV, 196-179. Voir les remarques de G. DAGRON à ce sujet "*L'Empire au 4e s. et les traditions politiques de l'hellénisme. Le témoignage de Thémistios*, op. cit., p. 139-144.

56. V. NERI, L'elogio della cultura e l'elogio delle virtù politiche nell'epigrafia latina del 4e scc., *Epigraphica XLIII*, 1981, p. 175-201.

57. JULIEN, *A Themistios*, 8.

58. JULIEN, *Constance ou de la Royauté*, 26.

l'Arc de Constantin représentant le Soleil et la Lune⁵⁹. Pour eux aussi le char de l'Etat, le gouvernail du navire désignent le pouvoir, particulièrement lorsqu'il s'agit de situations difficiles. Ils ne sont jamais faciles à conduire. Julien lui affirme

"L'exercice de la royauté me paraît du moins excéder les forces de l'homme⁶⁰".

Il faut donc s'attacher aux lois :

"L'homme qui a approfondi la nature de la justice comme la nature de l'injustice institue des lois communes à tous les citoyens, ni l'amitié, ni l'inimitié, ni les relations de voisinage ni les liens de famille ne sont l'objet de considération⁶¹".

Pour les orateurs, l'éloge de Justice, Equité, Prudence suffit à borner l'*imperium*. Les relations bien encombrantes de la *fides* et de l'*amicitia* que dénonce Julien ne peuvent l'être dans ces discours.

"Il vaudrait mieux rédiger et promulguer des lois non pour les contemporains mais pour la postérité ou pour des étrangers avec lesquels on n'a, ni ne compte avoir, aucune convention particulière". Il dévoile peut-être là un point essentiel : la contradiction sur laquelle repose le pouvoir impérial et les limites que lui imposent sa nature, son origine, son fonctionnement, qui dépendent de ces réseaux mêmes⁶². Ce mode de fonctionnement se trouve naturellement en conflit avec les intérêts individuels ou collectifs. Les charismes impériaux masquent les contradictions de la société dans les panégyriques. Julien non seulement ne les ignore pas, mais expose clairement l'aporie par référence aux théories politiques anciennes, Platon et Aristote⁶³, dans cette

59. La lune qui détruit d'après Jamblique ce que le monde comporte de sauvagerie, confusion, de désordre. D'après PROCLUS, *In Tim*, I, 165-166.

60. *Id, A Them.* 7.

61. *Ibid*, 8. Julien se trouve en contradiction flagrante avec son consul dans sa tentative de théorisation d'une pratique politique.

62. L'empereur oppose vie contemplative et vie active, souverain et philosophe, mais laisse entrevoir en réalité le constat de leur complémentarité à l'heure présente "du danger" et exige leur intervention à tous deux.

63. Il a lu en Gaule les résumés d'Aristote que le philosophe Priscus a composés. JULIEN, *Lettres* 12.

lettre adressée à un philosophe sénateur de Constantinople, et donc dans un tout autre contexte. Il trouve même une voie dans l'idéal du souverain qu'il propose : l'empereur attaché aux lois, maîtrisant ses passions, adepte de la philosophie ne commettra pas l'imprudence de Phaéton. Il ajoute que la tâche est si lourde qu'il faut au roi une nature plus digne. Cette démarche de Julien montre bien dans quels sens contradictoires évoluent et les réflexions et les pratiques politiques du 4e siècle, mais aussi la tendance générale, commune, à poser la "nature" du souverain comme autre⁶⁴. Condition *sine qua non* de la légitimité et de la suprématie.

La question de la participation aux affaires publiques que l'entourage de Julien pose en termes de contradiction du juste et de l'injuste, de la "philosophie en chambre pour la philosophie à l'air libre"⁶⁵ n'est qu'à peine évoquée par les panégyristes qui la détournent par le *topos* du refus du pourvoir⁶⁶ ou de la sécurité plus certaine de la vie privée. Mais les deux propos se rejoignent. L'un de façon très explicite et très argumentée, l'autre très allusive.

Le débat n'est certes pas récent mais il prend une résonance particulière au 4e siècle pour l'aristocratie et les intellectuels qui en sont issus ou la soutiennent, et qui sont proches du pouvoir comme ici. Convient-il de s'engager dans la vie publique ? La controverse entre Julien et Thémistios sur la formule platonicienne "les architectes des belles actions" porte sur ce point. Qui le devient ? Le souverain ou le philosophe ? Elle prend tout son relief quand on la relie à l'attitude de cette aristocratie face à l'action politique, ou de celle des curiales devant les charges de la cité. Le retrait du monde est une tentation dès cette époque, l'ascèse a des séductions aussi bien pour les païens que pour les chrétiens. Si parmi ces derniers, le monachisme et l'abandon des biens terrestres rencontre un tel écho, c'est parce qu'elle comble des exigences et des aspirations et que cet enfermement peut apparaître comme une nouvelle source de pouvoir.

64. Or l'Etat romain lui paraît supérieur aux autres formes d'Etat. "Leur organisation politique ne le cède à aucune de celles qu'ont connues les peuples les mieux gouvernés, à moins qu'elle ne surpassé tous les régimes dont on fait usage". JULIEN, *Sur Hélios-Roi*, 39.

65. JULIEN, *ibid.*, 9 et THEMISTIOS, *Discours XXVI*.

66. Constantin en VII par exemple.

Quand Julien, empereur, demande à Platon ou à Aristote leur caution, il choisit d'insister sur la nature particulière du pouvoir humain :

"demander le règne d'un homme, c'est imposer en outre le règne des bêtes car l'appétit concupiscent jette la confusion en celui-ci comme le fait l'irascible même chez le meilleur des hommes ; c'est pourquoi la loi est l'intellect sans désir⁶⁷".

La nature humaine semble tout-à-fait incapable d'assurer le gouvernement des hommes ("égaux par nature"). Mais le nouvel Auguste, jetant ainsi dans la balance et Platon et le précepteur d'Alexandre, s'emploie à justifier la place qu'il occupe avant même son arrivée à Constantinople en décembre 361. En définissant les limites du pouvoir il exige pour son entreprise le soutien de ses maîtres et de ses amis. Il choisit ses administrateurs ou ses porte-parole parmi eux, en éloignant "les hommes de rien". C. Mamertin précise cet élitisme par la réminiscence d'un vieil argument.

"il choisit les meilleurs et les plus cultivés..." (XI, XXV, 3).

Julien, pour approcher de l'idéal du souverain qu'il a forgé, s'impose certes une ascèse pour donner une forme à son image. Les panégyristes gaulois ne poursuivent pas le même objectif ; ils sont astreints par d'autres contraintes et n'ont pas pour modèles des empereurs aussi cultivés. Toutefois on ne perçoit pas dans leur discours une opposition fondamentale entre l'énoncé des vertus par C. Mamertin et celui des autres rhéteurs. Des différences interviennent, lisibles dans certaines lacunes comme celle de la *pietas*, ou dans un éventail élargi. Mais on lit chez eux, comme chez Julien, la même présence de la justice, de la prudence⁶⁸, de la modestie⁶⁹. Les panégyristes et l'empereur les

67. JULIEN, citant la *Politique*, *ibid.* 7.

68. Virtu royale entre toutes pour Synésios ; les 3 autres étant force, tempérance, justice.

69. "Puisse Dieu m'accorder la meilleure fortune et une prudence qui en soit digne ! Car je trouve que l'aide du Tout-Puissant m'est plus que jamais nécessaire ainsi que toute la vôtre, ô philosophes, au moment où je suis placé à votre tête, et où pour vous, je fais front au danger... Et si tout évolue favorablement, puisse-je aussi vous montrer ma reconnaissance et ma modestie, en ne m'imputant pas des œuvres qui ne sont pas les miennes; mais c'est à Dieu, comme le veut la justice, que je reporterai la

intègrent certes dans un autre cadre. Ni l'argumentation, ni la conception du pouvoir n'y sont comparables. Mais la polysémie du langage des vertus permet le glissement d'une conception et d'une pratique politiques à une autre, d'un système de pensée à un autre, d'une idéologie à l'autre.

Le débat sur la nature humaine de l'empereur ou sur la valeur de son action traverse donc ses vertus, qui les transfigurent, tandis que les vices des tyrans rappellent cette nature faillible du règne des bêtes. L'antinomie entre les vertus modélisantes de l'empereur dans la morale privée et civique et les vices de l'usurpateur, repoussoir physique, psychologique, moral et politique permet de construire l'édifice impérial au niveau discursif, on s'en souvient. C'est *pietas, felicitas* et *virtus* qui assurent la régulation de ces forces contradictoires, par les relations de dépendance qu'elles instituent et les correspondances qu'elles expriment entre monde divin et monde politique.

Dans les portraits chrétiens des empereurs, la *pietas* jouera le même rôle. Elle résume à elle seule toutes les autres vertus, théologales comme *fides* ou *fiducia*, ou vertus morales cardinales - qui l'opposent encore une fois au tyran - rejeté dans le domaine de la *furor* - vertus civiques de la bonté ou de la magnificence⁷⁰. Or les vertus impériales se retrouvent aussi dans la figure du père abbé de Lérins, Honorat. Les représentants des grandes familles de l'aristocratie gauloise du Nord des Gaules, et de Trèves plus précisément pour certains, n'auront aucun mal à passer de l'autorité impériale à celle du chef de la communauté monastique. On retrouve en lui, selon les témoignages recueillis et transmis par l'hagiographie, les qualités mêmes du chef charismatique comme vient de le démontrer R. Nouailhat⁷¹. Ce fils de haut fonctionnaire des bords de la Moselle, issu d'une famille de consulaire et qui devient abbé puis évêque d'Arles en 426, incarne une des grandes figures du début du 5e siècle. Hilaire témoigne de la variété de ses dons charismatiques. "Activité, concorde, vigilance, constance, sérénité, fermeté" qui situent ce

gloire de tout et que je saurai dire ma gratitude, en vous pressant d'exprimer la vôtre". *Ibid.* 13.

70. R. Farina en a fait l'étude chez Eusèbe, et plus récemment F. Heim. R. FARINA, *L'impero e l'imperatore cristiano in Eusebio di Cesarea*, Bibl. Théol. Salesiana, Zurich, 1966 ; F. HEIM, *op. cit.*, p. 206-235.

71. R. NOUAILHAT, *Saints et patrons*, *op. cit.*, p. 107 *sq.*

grand rassembleur comme l'héritier de l'empereur des panégyriques gaulois⁷². Nul doute que ses vertus ne viennent en droite ligne de la figure impériale par le biais de la souveraine maîtrise dont il fait preuve. *Pater familias, dominus, patronus*, il rassemble et accorde. L'exigence de l'ascèse lui est commune avec Julien pour se défaire des passions. *Panégyriques* et *Vies de Saints* puissent aux sources lointaines de l'héritage stoïcien et du néoplatonisme, jusque dans l'exemplarité héroïque. Comme chez l'empereur, chez Martin ou chez Honorat, les vertus du caractère et du comportement parlent un double langage. Alors même qu'elles ne le font pas ouvertement, il s'agit bien d'exprimer le politique. "Le sermon d'Hilaire parle bien au niveau spirituel de puissance et de gloire" et le monastère est un lieu de combat même si la miséricorde devient essentielle et l'*apatheia* dominante. Mais la miséricorde est déjà présente chez Constantin dans le *corpus* des panégyriques. Elle apparaît comme vertu spécifique de l'empereur à partir de 310, de même que la bonté *bonitas* qui le différencie des autres souverains⁷³, et qu'on retrouve dans le Gratien d'Ausone.

Dans ces éloges successifs les panégyristes font la preuve de la souplesse du formulaire des vertus modélisantes et régulatrices, de leur capacité à s'en saisir et à nouer les fils d'une trame bien définie en l'adaptant exactement aux besoins du moment, aux fonctions du pouvoir et à la continuité de l'Etat. Elles sont un moyen de pression sur le politique.

L'empereur est-il absent ? Il faut proclamer sa présence. Les usurpations limitent-elles son autorité ? Il faut proclamer sa victoire et sa clémence. Les conflits sociaux ou les révoltes politiques entament-elles son pouvoir ? Il faut proclamer sa justice, son équité, sa prévoyance. Les forces centrifuges risquent-elles de l'emporter ? Il faut proclamer son éternité. Les relations sociales se font-elles plus âpres encore ? Il faut célébrer

72. Dans la 5e conférence de Cassien, la casuistique des vices et des vertus s'avère tout à fait conforme aux modèles établis de ceux du bon et du mauvais empereur. La régulation s'opère sur le même mode. A la tempérance s'oppose l'excès, à la charité (liberté pour l'empereur), l'avarice ; à la chasteté la luxure ; à la patience la colère ; à la tristesse (ou l'effroi, la peur) la joie ; à la confiance la vantardise ; à l'orgueil la soumission à dieu ; à la piété l'impiété.

73. *Misericordia* : 1 occurrence en VII, 2 en VIII, 3 en X, 1 en XI, 1 en XII.
Bonitas : 1 en VII, 2 en VIII, 2 en IX.

sa douceur, sa miséricorde ou sa tempérance. A la palette initiale - *virtus, pietas, felicitas*, ils ajoutent ce qui convient le mieux aux circonstances de la célébration. La casuistique, héritière d'une longue tradition, l'emporte chez eux, mais en les agençant dans leurs discours, ils revivifient le culte des hypostases⁷⁴, dans la personne même de l'empereur. La figure du chef charismatique ne se trouve donc pas fondamentalement modifiée puisqu'elle se définit encore par sa victoire, sa piété, sa vertu⁷⁵.

Mais dans le double procès de sublimation et de recherche d'identification, si la stratégie globale reste identique, la tactique évolue. Le signifié se transforme tandis que le signifiant demeure le même, et c'est précisément grâce à cette permanence que les transformations peuvent avoir lieu. L'accrochage dans l'imaginaire le plus traditionnel qui masque en fait l'évolution et la nouveauté, la rend possible et toujours opératoire. La force des vertus réside en effet dans leur capacité à créer l'illusion. On ne demande pas à un panégyriste de penser les pouvoirs de l'empereur mais d'assurer sa domination en assimilant son autorité à celle du divin. C'est ce qu'il fait en lui fixant par la vertus une identité exemplaire et universalisante. Il trouve dans l'événement qu'il rapporte le procès même de la transfiguration. L'empereur est alors éloigné des hommes et rapproché de la divinité, sa parente et sa protectrice ou la force qui l'anime. Semblable à elle, modelé à son image, il assure sa puissance et sa gloire, et réunit les deux mondes. L'empereur est doté d'une double nature qui permet d'unir le monde politique au monde divin. Les vertus parlent donc un double langage. Elles divinisent ; elles légitiment et elles ordonnent.

L'empereur intelligent, clairvoyant, vigilant, expérimenté, patient devient par cette énumération le chef de l'Etat, qui réunit, assure la concorde, rallie, évite le désordre des contradictions sociales⁷⁶. Dispensateur de bienfaits, juste et bienveillant, régulateur par son énergie et sa force, il tient à la fois du prince

74. *Concordia, Spes, Pietas, Pudicitia, Salus*, reçoivent un culte officiel à Rome. *Securitas, Aequitas* se voient offrir sacrifices et offrandes, cf. : J. R. FEARS, The cult of Virtues and Roman Ideology, *ANRW* II, 17, 2, 1981, p. 828-948.

75. *Loc. cit.*, note 114 p. 290. J. Gagé remarque également la militarisation du vocabulaire chrétien.

76. Comme Julien le démontre magistralement dans le *Misopogon*. JULIEN, *Misopogon*, 40-44.

idéal et du héros épique par sa *virtus* et sa victoire. Façon comme une autre de contrôler le politique en le délimitant à la personne impériale. En même temps, l'homme de qualités que l'empereur devient par la transfiguration des rhéteurs, constitue la mesure de la société civile et de ses valeurs morales. Tempérance, modestie, réserve, enjouement ou gravité de ce paradigme des vertus sont les valeurs purificatrices, régulatrices et uniformisantes d'une société très hiérarchisée.

Les vertus de l'empereur sont nécessaires parce qu'elles donnent une définition des rapports sociaux en même temps qu'un moyen de penser le politique. Elles établissent une osmose entre le corps social et le corps politique d'une part, l'empereur de l'autre, présenté comme seul capable d'assurer tranquillité, ordre, hiérarchie. L'exemplarité normalise⁷⁷. Dépassant les besoins particuliers en les transformant en idéaux ou en pouvoirs incarnés, elles apportent l'illusion et l'espérance. Leur fonctionnement différentiel assurent la continuité et la transcendance. Mémoire qui réactive et qui crée, l'imagerie impériale - qu'elle soit inscrite dans le marbre ou l'or⁷⁸ ou bien définie par les mots - présente des traits communs, au-delà des différences de support, des variations chronologiques et dynastiques. Elle impose une réflexion commune du politique tout à fait nouvelle à la fois par son mode d'expression, l'emphase, et par l'interprétation qu'elle impose de la médiation du souverain. L'habitude de laisser percevoir l'individu derrière la fonction, qui caractérisa longtemps les portraits figurés ou non des représentants de l'État romain, disparaît au profit de l'idéalisation et du marquage du portrait-type. Or elle donne corps à l'imagerie divine anthropo-

77. C'est aussi ce que constatent M. Clavel-lévêque et R. Nouailhat pour la figure du père -abbé de Lérins. M. CLAVEL-LEVEQUE, R. NOUAI-LHAT, Histoire et normalisation du christianisme, *loc. cit. La Pensée* 257, p. 87-95.
78. Le stéréotype retenu depuis Constantin d'un empereur, jeune, calme, beau, les yeux levés au ciel, procède du même souci "d'interprétation" du réel que les tétrarques de porphyre, dans des optiques différentes. Le gigantisme de la statuaire, qui élève l'empereur au-dessus de ses contemporains, ainsi que leur redoutable ressemblance ont été analysées par R. H. W. STICHEL, *Die Römische Kaiserstatue Archeologica* 24, Roma 1982, et P. ZANKER, K. FITTSSCHEN, *Katalog der Römischen Porträts in der Capitoliischen Museum*, Mayence, 1983.

morphisées⁷⁹. Les vocables polysémiques des orateurs s'appliquent en effet aussi bien aux dieux qu'aux empereurs. Le glissement d'un registre à l'autre facilite le procès d'identification, car le langage de la célébration cultive l'ambiguité.

II - FIGURES D'ÉTERNITÉ

Repérages

La souveraineté s'accomplit symboliquement au niveau discursif et l'emploi de vocables comme *auctoritas* ou *maiestas* la formule en établissant une relation d'origine bien romaine⁸⁰ entre souveraineté des dieux et souveraineté impériale. *Auctoritas* caractérise le début du *corpus* jusqu'en 313. Le mot disparaît ensuite. Employé en effet dans les panégyriques II, V, VI, VII et IX, il fait place chez C. Mamertin à *potestas*.

D'autre part sur les 59 occurrences du vocable *maiestas* relevés dans le recueil, 51 désignent précisément la majesté impériale. L'examen de leur distribution précise l'évolution de leur emploi. Elles se répartissent ainsi :

II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
3	9	11	0	6	8	2	3	4	1	4

Deux se dispensent de s'y référer, celui d'Eumène et de C. Mamertin. Ce dernier en fait une unique mention. En revanche la *maiestas* focalise les discours III et IV, puis VII. Que ces notions soient situées dans les discours, où des programmes politiques sont clairement formulés contre les systèmes précédents n'étonnera pas. Les occurrences déclinent avec le temps.

La revendication de la grandeur, de la dignité, de la souveraineté accompagne par conséquent les tournants politiques.

79. J. Gagé, observateur très perpicace de la théologie impériale, remarque que chez Plotin l'image d'un *Basileus* ordonnateur remonte du pouvoir à la puissance créatrice de l'Esprit gouvernant le monde et que les païens essaient de donner une forme visuelle à ce souverain ; l'imagerie impériale partout répandue, de plus en plus schématisée, impose ses thèmes. J. GAGÉ, Le paganisme impérial à la recherche d'une théologie vers le milieu du 3e siècle, *AWL*, 1972, p. 3-20.

80. Cf. : G. DUMEZIL, *Idées romaines, maiestas et gravitas*, Paris 1969, p. 125, 152.

La charge lexicale symbolique impose lourdement les Augustes en 291, 297 et 310 tandis qu'Eumène, devant un auditoire moins prestigieux, ou C. Mamertin, devant le Sénat, évitent le matraquage.

La solennisation par la parole de la fonction et de celui qui l'incarne consiste à établir une correspondance entre le souverain et la divinité sur différents registres. Ainsi, dans l'écart métaphorique, Nazarius utilise-t-il une comparaison qui, pour banale et ancienne qu'elle soit reste de règle :

"Nul n'a le droit de porter un jugement sur le prince car la majesté qui dresse un obstacle autour d'eux écartera quiconque les observe dans le vestibule de leur palais et ceux qui ont de plus près approché leur visage comme il arriva aux yeux qui s'efforçant de fixer le soleil, demeurent éblouis et privés de l'usage de la vue". X, V, 1.

L'épiphanie solaire de 310 n'est pas complètement oubliée.

Là encore le *corpus* présente de grandes disparités dans la formulation. On peut essayer de les découvrir en délimitant un nombre restreint de vocables dans le champ du religieux et en mesurant leur importance quantitative. L'analyse des correspondances portant sur le vocabulaire non lemmatisé fait ressortir que les occurrences lexicales les plus fréquentes relèvent du domaine politique, puis militaire, et enfin celui des honneurs. Les vocables appartenant au champ qu'on peut définir, au sens le plus étroit du terme, comme religieux y sont peu nombreux. Ainsi, sur l'un des axes de l'analyse des correspondances qui a servi de point de départ à ces investigations l'axe 1, qui ordonne les textes selon un classement chronologique, on relève les spécificités suivantes :

pietas et sacratissime caractérisent l'énoncé de 291
Herculis se place au début de la période
deorum en 307 et 310
deum en 297, 310, 362
fortuna en 310.

Sur l'axe 3 qui oppose Eumène et Nazarius, ce dernier et C. Mamertin se caractérisent par un emploi fréquent de *vota, divina*. Entre 307 et 312, le pluriel *di domine* fortement.

L'analyse des correspondances ne relève donc pas une répétitivité importante du vocabulaire religieux. En outre *deum, di, deorum* concernent des textes divers et n'apparaissent pas

comme discriminant. *Herculis* le paraît davantage, de même que *pietas* ou *fortuna* ainsi que les adresses *Sacratissime* et *Auguste*. Pour un échantillon de vocables déterminés dans ce domaine, désignant la/ou les divinités on obtient les fréquences des lemmes au singulier et au pluriel qui figurent sur le tableau 23.

Cette investigation présente des limites certaines. Les données et l'interprétation de ces relevés peuvent prêter matière à discussion puisqu'elles opèrent une sélection et que celle-ci priviliege un point de vue réducteur et partiel. Il convient donc de tenir compte de ces butoirs. Ces réserves faites, ces relevés paraissent de nature à fournir des indications générales sur la distribution et l'évolution du vocabulaire désignant le divin puisque sa présence explicite dans l'énoncé n'a jamais été étudiée de façon exhaustive jusqu'à présent. Ils constituent une base de départ.

Il se dégage très clairement des premières observations, et compte tenu de la longueur inégale des textes, une tendance générale du *corpus*. Les discours de la fin de la période qu'ils concernent, se réfèrent beaucoup moins au divin que ceux du début. La chronologie intervient donc dans la distribution des occurrences. En outre, deux des éloges y attachent moins d'importance. Il s'agit de l'épithalame de 307 et des remerciements d'Autun en 312. A l'inverse, les auteurs des second et troisième panégyriques, Eumène et l'orateur de 310 ont multiplié à l'envi les vocables ou les démonstrations. Il existe donc de très fortes différences entre les énoncés. Certaines circonstances se prêtent beaucoup moins à des développements dans ce domaine. Certes. Mais on constate que la période du règne de Maximien et le début de celui de Constantin correspondent à un usage lexical diversifié et important dans le domaine spécifiquement religieux. Les derniers discours réduisent l'éventail retenu ici : les orateurs restreignent qualitativement et quantitativement les vocables de ce champ.

Dans le cadre de cet échantillon découlent en outre des constats plus précis qui concernent le nombre et la palette des vocables retenus par les orateurs pour désigner le monde céleste parmi les plus usuels, *deus*, *di*, *divinitas*, le syntagme *divina mens*, ou l'évocation de divinités précises.

Tableau 23 - LE DIVIN : Repérages lexicaux

Divin/Divinités	289 II	291 III	297 IV	298 V	307 VI	310 VII	312 VIII	313 IX	321 X	362 XI	389 XII	Total
<i>Deus</i>	4	2	1	1	2	6	0	4	7	6	4	37
<i>Di</i>	2	5	3	2	5	13	3	1	-	-	-	37
<i>Divinitas</i>	-	2	2	-	1	1	2	2	3	4	1	18
<i>Divus</i>	-	-	1	-	2	1	3	2	2	2	-	13
<i>Divi</i>	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	1
<i>Divina mens</i>	-	-	-	1	-	-	1	2	-	-	-	4
<i>Numen</i>	7	5	6	3	1	11	3	5	1	1	4	47
<i>Numina</i>	2	3	1	3	-	1	-	-	-	-	-	11
<i>Sator</i>	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	1	1
Total	15	17	14	10	12	33	12	17	13	13	10	
Apollon	-	-	-	2	-	3	-	-	-	-	-	5
Castor-Pollux	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	1
Cérès	-	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-	2
Fama	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	1
Hercule	6	4	2	5	2	-	-	-	1	-	1	21
Iris	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1
Junon	-	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-	2
Jupiter	9	5	2	4	3	4	-	-	-	-	2	29
Juventa	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1
Liber	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1
Mars	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	1
Mercure	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	1
Minerve	-	-	-	2	-	-	-	-	-	-	-	2
Neptune	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	1
Sol	-	-	2	-	1	-	-	-	1	-	-	3
Victoria	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	3
Total Général	30	27	20	26	18	45	12	17	19	13	13	

La distribution en est irrégulière comme le montre le tableau 23.

Deux dieux dominent les énoncés : Jupiter et Hercule (29 et 21 occurrences). L'identification jovio-herculienne de la dyarchie et tétrarchie se reconnaît aux fréquences très élevées de ces deux garants jusqu'en 297 ; puis Hercule disparaît en 310 pour n'être qu'occasionnellement cité en 321 et 389. Les divinités tétrarchiques ne disparaissent pas tout à fait mais elles deviennent en 389 des références mythologiques. On observe donc une étroite correspondance entre l'idéologie religieuse officielle et sa formulation, ce que confirme l'examen des occurrences d'Apollon. La présence du Musagète ne surprend pas chez Eumène dans un éloge de la culture et des Ecoles. Il n'est ensuite présent qu'en 310 au moment de l'identification apollinienne de Constantin (3 occurrences). Il est fait mention de *Sol* uniquement sous Constance⁸¹. Victoria n'accompagne que le seul Constantin en 321.

Quand aux autres dieux du panthéon classique, leur évocation très épisodique et la rareté des références explicites à des divinités secondaires peuvent surprendre de la part des maîtres de rhétorique. On s'attendait à leur présence. Il n'en est rien. Il semble donc que les orateurs excluent tout écart et que seule la formulation de la religion monarchique les retiennent.

La formulation du divin passe également par des vocables dont la distribution s'avère fort inégale. De tous, *numen* l'emporte très largement avec 47 occurrences. La fréquence est forte au début du *corpus*, elle diminue après 313 surtout, et le possessif qui l'accompagne généralement (40 possessifs : ton, vôtre) permet de l'attribuer à l'empereur.

Or parallèlement le *Genius Augusti*, le génie de l'empereur, a disparu. Il n'a aucune place dans les énoncés. Son

81. Constance le pieux. On l'a vu, il est le seul empereur à se voir appliquer le terme *pius*. Par ailleurs, Julien confirme la dévotion solaire de Constance et Jules Constance. JULIEN, *Sur Helios-Roi*, 2. Le développement du panégyrique VII sur la mort de ce dernier peut s'y rattacher si l'on admet comme lui que le père des saisons et des heures... "est dans doute l'océan régnant sur une double substance". (*Ibid.* 27). "Réalisant un dessin qu'il n'a voulu confier à personne au moment de rejoindre les dieux, il alla contempler l'océan qui ranime les astres ignés du ciel ; avant de jouir de la lumière éternelle, il voulait voir là-bas le jour qui pour ainsi dire ne finit pas". VII, VII, 2.

obsolescence au bénéfice de *numen*, la force active, présente⁸², correspond à sa condamnation par les Chrétiens et sa disparition dans l'épigraphie. Le pluriel *numina* suit la même évolution, mais la répétitivité est beaucoup moindre. Cette manifestation de l'activité est déterminante dans les textes.

Tous les orateurs emploient *deus* (37 occurrences) au singulier et à différents cas mais surtout au nominatif singulier. Une exception : les remerciements de 312 ne s'y réfèrent pas. En 289 et 310, la récurrence est insistante. Au pluriel le vocable *di* disparaît de l'énoncé après 313. Sa répétitivité forte en 291, 307 et 310, marque le début du *corpus*. La dernière occurrence indique la hiérarchie divine et sa correspondance avec la hiérarchie humaine⁸³.

Le lemme *divinitas*, plus faiblement représenté est mieux réparti, avec des lacunes comme en 289 et 298. Si C. Mamertin lui marque une préférence, Eumène, l'orateur d'Autun en 312, celui de 313, recourent pour leur part au syntagme *divina mens*, désignant soit l'empereur ou la divinité protectrice.

"Tu as sûrement, Constantin, quelque intelligence secrète avec l'esprit divin qui délégué à de moindres divinités le soin de nos personnes et qui daigne se révéler à toi scul. *Habes profecto aliquod cum illa mente divina, Constantine, secretum, quae delegata nostri diis minoribus cura uni se tibi dignatur ostendere*". (IX, II, 5).

L'orateur ne saurait mieux condenser la religion monarchique en 313.

Dans cet ensemble, le souvenir virgilien *sator* qui commence la prière finale en 313 on l'a constaté, témoigne de l'originalité de celle-ci et de la suprématie affichée.

En faisant le bilan des occurrences de cet échantillon, on perçoit mieux la différenciation qu'opère entre les énoncés la récurrence lexicale de l'expression du religieux ou du divin. La modulation de leur emploi porte témoignage des orientations des

-
82. Si le génie impérial marquait, comme le soutient R. Etienne, la souveraineté personnelle dans le cadre du culte impérial, un glissement s'est effectué. R. ETIENNE, *Le culte impérial dans la péninsule ibérique*, Paris, 1958, p. 512-517. Discuté d'ailleurs par R. Turcan, *Le culte impérial, loc. cit.*, p. 1018, s'appuyant sur Dumézil.
 83. Cf. : ST AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, VII, 13 ; MINUCIUS FELIX, *Ost.*, 29.

souverains concernés à un moment précis et d'une typologie. Les *gratulationes*, les remerciements ne se prêtent pas à des développements fort longs dans ce domaine, les panégyriques VIII et XI le montrent bien puisque les occurrences y sont les plus rares. A l'inverse l'éloge constantinien de 310 se singularise par l'extraordinaire répétitivité des vocables (45), ainsi que par la variété des divinités citées. Les premières victoires du nouvel Auguste donnent lieu à une manifestation discursive obsédante du divin. Les panégyriques précédents, pourtant fort explicites sur ce point, demeurent en retrait par rapport à ce discours, y compris les deux premiers qui définissent la théologie jovio-herculienne (30 et 27 occurrences de vocables retenus). Eumène, malgré la référence à des divinités précises, se place loin derrière. Puis ensuite très globalement la récurrence suit la chronologie, et malgré l'allongement des discours l'éventail se rétrécit et l'expression de la divinité prend un aspect réduit, mais plus homogène.

Dans les limites qui sont celles de cet échantillon lexical, nous retiendrons donc en premier lieu cette évolution chronologique décroissante, puis les spécificités d'emploi des vocables par les auteurs. Ainsi *numen* l'emporte sur *deus* dans la célébration de Constance (1 et 6 occurrences). A l'opposé *deus* élimine presque *numen* chez Nazarius (1 et 7 occurrences) tandis que le partage devient équitable chez Pacatus (4 et 4).

Ces relevés mettent en évidence les spécificités des textes dans la désignation du divin et laissent percevoir - tant par la récurrence qu'ils font apparaître que par le choix des vocables - comment les orateurs explicitent, pour leur public, la relation empereur/divinité. On voit disparaître certains vocables et leur absence ne doit rien au hasard. Le pluriel *di* est éliminé de l'énoncé après la victoire du Pont Milvius. En 312, l'orateur d'Autun préfère éviter toute mention d'un dieu précis. Son successeur fera de même en 313. Il y a préméditation dans ces silences et ces disparitions. Certes, il ne s'agit ici que d'indications de tendance qui ne sont que des prémisses car la langue des orateurs réserve bien des pièges. Cultivant l'écart, la transposition, les porteparole sélectionnent des mots volontairement ambigus. C'est ce qu'avait constaté J. Béranger qui concluait de l'analyse de *deus* et

divinitas à la présence de vocables amphibologiques appartenant à "une langue commune non compromettante" ⁸⁴.

On le voit dans la seconde partie du recueil, la réduction du champ religieux accentue l'emploi de vocables de convergence permettant, dans cette période d'intenses conflits religieux, de maintenir l'apparence d'un consensus. Les discours de célébration poursuivent de cette manière leur objectif de montrer l'empereur "tel qu'il doit être adoré ⁸⁵" en réduisant les contradictions et les conflits par la manipulation du langage. Il est sûr que les multiples interprétations de *deus*, *divinitas* et *numen* concourent à cet objectif. Les orateurs se servent consciemment de l'ambiguïté comme on l'observe dans le glissement constant entre le divin et le politique. C'est là que la phraséologie de la théologie impériale fonde sa validité. Dans cet incessant passage d'un registre à l'autre, d'un sens à l'autre la rhétorique officielle tente de perpétuer et de transformer le discours de la domination.

Métamorphoses

Les onze discours du recueil des panégyriques gaulois font état de la symbiose entre souveraineté divine et souveraineté impériale. Ils apportent de ce fait des éléments essentiels à notre connaissance des processus de légitimation du régime impérial qui se fonde sur la spécificité des liens entre l'empereur et le divin. Ils éclairent des étapes dans l'élaboration des principes d'une théologie en évolution constante. De cette religion impériale, je retiendrai quelques constatations générales issues des repérages lexicaux et d'une partie de l'argumentation des divers orateurs.

Le *corpus* impose le souvenir des tournants, souvent brusques, de cette quête obstinée d'enracinement par les divers régimes qui tentent de s'imposer et d'obtenir une assise durable entre 289 et 389. L'événement discursif dévoile les métamorphoses de la figure impériale et les discours jalonnent ainsi le cheminement et les avatars de la légitimation dynastique fictive ou réelle, et des garants divins aux 3^e et 4^e siècles.

84. J. BÉRANGER, L'expression de la divinité dans les panégyriques latins, *loc. cit.*, p. 251.

85. XII, V.

De 289 à 298 on voit ainsi celle-ci s'inscrire dans le cadre de la religion jovio-herculienne du système dyarchique et tétrarchique, puis la mise en cause et l'écroulement du régime laisser place à la défense de la légitimation dynastique et d'une éphémère identification apollinienne en 310. A partir de 313, les processus d'insertion de la souveraineté impériale dans la souveraineté divine se modifient et les discours mettent l'accent sur les relations particulières de l'empereur avec un dieu souverain tout à fait anonyme.

Dans ce domaine complexe la prééminence, le type d'association ou le retrait et la disparition des divinités officielles, les tentatives de divinisation ou d'apparentement du souverain terrestre avec un souverain cosmique trahissent les difficultés de l'élaboration d'une théologie impériale qui se heurte à l'échec des régimes avec lesquels elle s'identifie et qui tentent de la faire prévaloir. Les panégyriques ne laissent filtrer que des bribes des controverses et des conflits aigus et ouverts. Ces derniers se livrent ailleurs pour l'essentiel. La célébration ne fait état que d'un produit subsumé, d'identifications simplifiées à l'usage de publics divers et il ne parvient dans ces discours que des échos, de plus en plus assourdis, des débats idéologiques.

Alors que les premiers d'entre eux peuvent s'interpréter comme des manifestes, les derniers effleurent la question sensible. Et si Dioclétien et Maximien se saisissent de l'événement discursif pour afficher et faire proclamer par leurs rhéteurs leur filiation divine, ou bien le jeune Constantin, la caution apollinienne, il n'en va pas de même après 321. Les discours de célébration perdent alors de leur vigueur. Les débats ont lieu mais les conflits se dénouent dans d'autres instances. Les orateurs entérinent les décisions de l'Eglise et des conciles impériaux du bout des lèvres et laissent à d'autres le soin de les expliciter.

Pourtant l'enjeu est d'importance car ce qui est en cause dans ces représentations, c'est l'ensemble complexe formé par un héritage idéologique extrêmement fort et la création de nouveaux opérateurs. Sa finalité ne fait aucun doute ; cette image-parole doit, à travers la transmission des charismes, déterminer la capacité du pouvoir impérial romain à intégrer les éléments hétérogènes, centrifuges et conflictuels de la société civile : classes et clans antagonistes qui provoquent les guerres internes, pression des forces barbares, armées composites et exigeantes.

Le *numen* impérial proclame l'ordre du politique, comme les dieux proclament l'ordre divin, la paix des hommes est celle des dieux, la hiérarchie terrestre, celle du ciel. Le pouvoir impérial s'énonce comme celui d'une *divinitas*, d'un *numen*, vocables qui s'appliquent aussi bien à l'empereur qu'à un dieu. Dès lors la frontière d'un monde à l'autre se brouille. Les manifestations de la souveraineté que décrivent les orateurs gaulois se situent dans l'un ou l'autre des registres. Intéressons-nous d'un peu plus près à cette imagerie mouvante.

De 289 à 298, L'Empire de Jupiter et d'Hercule

Les thèmes généraux de la religion dyarchique puis tétrarchique sont largement mais inégalement développés dans la célébration de Maximien et de Constance. Les deux premiers discours consacrent une large part à la parenté jovio-herculienne, on s'en souvient, en 289 pour l'anniversaire de la fondation de Rome, et dans le mystérieux *genethliacus* de 291. Cette théologie semble définitivement admise et connue à partir de cette date, car en 297 et 298, les orateurs n'éprouvent plus le besoin de continuer à lui accorder de longs développements. Désormais la légitimation est assurée⁸⁶. La typologie des discours retenus dans le *corpus* permet d'appréhender dans toute leur cohérence les orientations générales des empereurs qui restaureront la domination de Rome, désormais jovienne et herculienne⁸⁷. Les rapports de parenté y déterminent la souveraineté légitime, ainsi que la pratique de la collégialité et notamment la conduite partagée des opérations militaires. Un peu plus tard, théologie et politique

86. On trouvera les thèmes de la théologie impériale des panégyriques de Maximien et de Constance dans les passages suivants :

- . Geste divine et geste impériale II, IV ; III, III.
- . Ascendance et naissances divines III, II ; III, XIX.
- . Culte impérial et culte divin :

Procès d'identification III, X.

Rome Jovienne et Herculienne II, XIII.

Continuité historique, empereurs fondateurs et restaurateurs II, 1.

- . Ordre divin et ordre politique

Concorde, fortune, bonheur II, X, XI.

Collégialité III, VI.

Célébration de la Tétrarchie IV, III, IV.

87. II, XIII, 3.

trouvent un champ d'application privilégié chez Eumène, celui de l'enseignement. On connaît bien les thèmes de cette religion monarchique que le choix des *cognomina* impériaux révèle⁸⁸.

Dioclétien et Maximien en devenant *Jovius* et *Herculius* renvoient au passé le plus traditionnel de Rome par le patronage qu'ils sollicitent. Le souverain des dieux, *Rectore caeli* en II, XI, 6 comme sur les inscriptions retrouve ici la place prééminente que d'autres souverains lui avait assignée dans la lutte contre des éléments de dissidence. Jupiter *conservator*, *stator* veille sur l'héritage et en se réclamant de son autorité, Dioclétien se coule dans cette image comme les orateurs qui exaltent sa *pietas*. Il peut utiliser dès lors les valeurs de puissance et de primauté, récupérant par là même celles des dieux indigènes assimilés à Jupiter. Les auditeurs de Trèves et des Gaules avaient sans doute bien en mémoire de surcroît une autre image impériale, celle des empereurs couverts de la peau de lion : Commode, Caracalla, Septime-Sévère. Ils avaient certainement plus encore présentes à l'esprit les représentations des empereurs gaulois qui s'en étaient saisis, comme Postumus et en avaient fait leur compagnon, le *comes Augustii*. Ce dieu populaire à Rome comme en Gaule avait su également trouver une audience très diversifiée puisque les cyniques et les stoïciens avaient transformé et épuré son image.

Référent à Hercule *Victor*, Maximien reste donc le vainqueur des forces barbares qui délivre le monde, le pacifie et établit la *pax heraclea*; mais il peut être aussi celui qui a lutté et souffert. Et l'on sait combien Hercule fut un concurrent redoutable pour le christianisme. Les invectives de Lactance le prouvent amplement. Héros déifié par sa *virtus* il reste proche des hommes par ses origines mortelles. Référent aux origines, il s'inscrit dans la permanence et dans la durée⁸⁹.

En choisissant le patronage d'Hercule et de Jupiter, les dyarques tentent de se rattacher à des archétypes de souverains légitimes, victorieux de la tyrannie des géants, mythe à fonction politique, à des dieux non univoques, universellement connus et célébrés, susceptibles d'interprétations variées. Les empereurs

-
88. Voir les thèses opposées de S. D'ELIA et de W. SESTON à ce sujet, ainsi qu'A. PASQUALINI, Bibliographie I et IV.
89. "Symbolisant le courage des dieux, Hercule défendait le ciel" pour Macrobre qui le compare au soleil car il a "cette propriété du soleil qui donne au genre humain un courage qui l'élève à la ressemblance des dieux" MACROBE, *Les Saturnales*, I, 6.

des casernes⁹⁰ font preuve d'œcuménicité et de finesse. Ils font la démonstration aussi de leur capacité à intégrer les éléments anciens dans un système nouveau. L'association des garants renouvelle les cadres de la religion impériale en direction d'une théologie tant par l'association des dieux elle-même que par ce qui les unit aux empereurs ; et c'est pourquoi le dispositif et la récurrence lexicale des discours en portent un témoignage aussi insistant que les médaillons d'or qui diffusent les mêmes thèmes. Ils connaissent les difficultés et tentent de les surmonter par le recours lucide aux divers véhicules d'information.

On remarque en effet dans les deux discours de 289 et 291, que les orateurs pour leur part utilisent les lieux stratégiques de la dynamique pour définir les principes de la théologie impériale.

Dès l'exorde ou la première partie de la narration, chacun d'entre eux établit à la fois les rapports de parenté divine et impériale, et indique les modalités et les fonctions de ces relations. Dans le premier cas, cette assertion intervient au moment où l'auteur expose sommairement le contexte dans lequel Maximien arrive au pouvoir et relie très clairement la désignation de ce dernier à la crise et à la révolte de Gaule. Mais il accompagne chacun des thèmes d'information d'une évocation des liens entre dieux géniteurs et Augustes. Cette construction diffère dans le panégyrique III, tout entier consacré à une démonstration. Là, l'identification est mise en place dès l'exorde où objectif est souligné : "J'impose à mon discours une obligation nouvelle, celle de montrer, au moment même où je paraîs faire ce qu'il y a de plus grand, qu'il y a chez vous à louer d'autres mérites encore plus grands" (III, V, 5).

Il s'agit pour l'orateur non pas d'exposer les combats menés à l'intérieur ou aux frontières de l'Empire, mais de tracer les grands axes d'une politique religieuse et de diriger ainsi la diffusion des nouveaux fondements idéologiques du pouvoir impérial en 291. Il donne la clé de cet exorde compliqué et exceptionnellement long ainsi que de la structure déséquilibrée de l'ensemble du texte. Il s'est vu contraint d'abandonner la *dispositio* d'un discours préparé pour célébrer des *quinquennales*, pour en ficeler les éléments déjà conçus dans une

90. Selon l'expression utilisée par C. VERMEULE : *Commodus, Caracalla and the tetrarchs : Roman Emperors and Hercules*, *Festschrift für F. Bommer*, Mayence 1977, p. 293.

autre perspective, celle d'un double anniversaire, adressé au seul Maximien :

"Je ne fais pas le sacrifice du discours que j'avais préparé je le mets en réserve afin de pouvoir au terme d'une nouvelle période de 5 ans, le prononcer à tes fêtes décennales puisqu'il est d'usage que chaque lustre ait son panégyrique". III, I, 3.

D'où ce départ lent et argumenté, un développement déséquilibré, un *Éloge de la felicitas* tournant court, et une conclusion hâtive.

L'examen des deux énoncés laisse apparaître du point de vue lexical une argumentation déterminée dans les deux cas par le lexique de la parenté, de la similitude et par la récurrence de pronoms ou d'adjectifs possessifs, mis en exergue par l'analyse des correspondances.

Par l'adresse même, *sacratissime imperator*, le patronage divin s'exprime avec force en 291, et se résume dans les syntagmes associant les souverains entre eux et à leurs parents :

- . votre double divinité,
- . ces dieux qui sont vos pères et de qui vous tenez vos noms et vos empires,
- . le divin fondateur père de votre race.

Toutes les représentations du pouvoir politique et du pouvoir divin s'organisent autour de ces deux axes qui établissent d'une part la parenté des dieux entre eux, la parenté des empereurs entre eux, la filiation entre les dieux géniteurs et les empereurs, l'appartenance et la possession d'une part, et la similitude des actes d'autre part. On relève ainsi de nombreuses occurrences de *frater*, *germanitas*, *parens* et de *geminus*, *ambo*, *uterque*, *par*, *imitari*, *concordia*⁹¹.

L'ensemble du lexique est orienté par ces notions de géniture, de similitude et d'appartenance. La géminité du pouvoir divin et du pouvoir impérial, l'engendrement des Augustes par des parents célestes, constituent les critères et les marques de la souveraineté : Ton Hercule, votre race, vos divinités, vos noms, vos vertus, vos lois, votre anniversaire. Il s'agit bien là d'un double anniversaire. L'extraordinaire insistance sur le possessif *vester*, les apostrophes *vos*, *vobis* témoigne de la volonté, déjà manifeste en 289 d'insister sur cette dualité : les frères jumeaux,

91. *Hoc caelestis ille vestri generis conditor vel parens*, III, III, 2. *Parentes deos imitari* ; *praesens Jupiter... imperator Hercules adorari*, III, X, 5 ; *immortalitis origo*, III, III, 7.

gemini fratres (II, XIII, 2 ; III, VI, 3) deviennent une double divinité. En 291, l'épithète revient, pour préciser et accompagner *natalis*, l'anniversaire. Le plus probable est qu'il s'agisse bien là d'une épiphanie des souverains et que l'hypothèse de W. Seston reste pertinente. La célébration de 291 concerne bien une double naissance divine⁹².

La volonté de persuader affleure dans la récurrence de *siquidem, enim, etenim, nam*. L'apostrophe impose son rythme, pour démontrer la similitude de la geste impériale et de la geste divine, l'accord des astres, "les constellations fraternelles".

Mamertin s'attache à régler l'imagerie impériale sur l'imagerie divine. Les représentations de Jupiter *auctor deus* deviennent celles de Dioclétien. Hercule prête son image, à Maximien : *Hercules tuus*. Les actions des uns commandent aux activités des autres. "Jupiter maître du ciel et de l'univers assure l'ordre et la succession de tous les phénomènes d'ordre naturel, capable de colère, il fait tourner les astres et souffler les brises". Sa victoire sur les Titans et les Géants le rend maître du monde. Hercule libre des combats libérateurs. Il assiste les hommes parmi lesquels il a séjourné, seconde les efforts des Justes ; il combat et pacifie.

Les formules utilisées mettent sur le même plan dieux parents et empereurs en garantissant la même victoire (III, III ; II, IV). Le monde terrestre est donc ordonné et réglé à l'image du monde céleste qui le produit. "Cette majesté qui apparaît à Jupiter et à Hercule les princes Jovien et Herculien réclamaient pour eux quelque chose de semblable à ce qui existe dans

92. *Natalis* qui désigne dans le *corpus* l'avènement d'un empereur, ou l'anniversaire de la naissance de Rome, est accompagné ici de *gemini* en III, I, I ; V, 2 ; XIX, 1 ; XIX, 3. E. Wistrand et CEV. Nixon ont lu *genui* et fondent cette lecture sur une unique leçon, celle du manuscrit H (*Harleianus*), la Passion de St Marcel et l'édition de Godefroid du Code Théodosien. Leur argumentation ne me semble pas convaincante. E. WISTRAND, A note of *geminus natalis* of Emperor Maximian, *Eranos*, 62, 1964, p. 131-145 ; C.E.V. NIXON, The "Epiphany" of the Tetrarchs. An examination of Mamertinus'panegyric of 291, *Tapha* 111, 1981, p. 157-166. Je dois à l'obligeance de P. Monat la confirmation de la *lectio difficilior* "*geminus*". Je le remercie d'avoir examiné la question Genuinus "garde partout ce sens de ce qui a été apporté par naissance libre" et qu'il s'agit donc d'"un qualificatif qu'il aurait été insultant d'ajouter à un *natalis* pour empereur".

l'univers entier et dans le monde céleste⁹³". Le faire divin transmet les qualités et la répartition des tâches politiques. "Tu as donné la mesure de ton courage et lui de sa sagesse⁹⁴", et ils deviennent "fondateurs, "restituteurs" *conditores, restitutores*" (II, 1, 5) gérant en frères un patrimoine indivis (III, VI, 3). Leurs actions en ont fait des frères (III, VII, 5), leur concorde assure la réussite des entreprises (II, X). Leur accord fraternel, qui détermine le succès, définit le régime, prend exemple sur l'entente divine et leur piété "double les avantages de la puissance divine". Les articulations d'un monde à l'autre par les liens de la parenté fictive éliminent donc le compagnonnage divin d'Aurélien ou de Postume, l'épiclèse a disparu. La filiation divine s'impose totalement en 291. L'ambiguïté de la fin du panégyrique de 289, mentionnant la descendance propre de Maximien, ne se retrouve pas en 291, toute allusion à la parenté réelle est bannie. Seule la parenté fictive détermine la place et l'identité des souverains. Le régime puise sa légitimité dans cette alliance nouvelle qui s'étend dès lors à toute l'organisation politique⁹⁵.

L'ordre cosmique, celui des constellations, règle celle-ci⁹⁶. La souveraineté s'accomplit dans cette rencontre des volontés dont dépend l'avenir de tout homme et de tout groupe ; monde politique et monde physique se trouvent alors en harmonie⁹⁷. Le cérémonial doit manifester cet accord polyphonique.

93. *Et sane praeter usum curamque rei publicae etiam illa Iouis et Herculis cognata maiestas in Iouio Herculioque principibus totius mundi caelestiumque rerum similitudinem requirebat.* IV, IV, 1.
94. *Tu fecisti foriter, ille sapienter.* II, IV, 1.
95. "Pour toi empereur, tu vois dans l'union des coeurs un tel bienfait que tu as uni à toi des liens d'amitié et de parenté même, ceux qui dans ton entourage remplissent les plus hautes fonctions, car ce qui te semble le plus beau c'est de voir s'attacher à tes côtés non point la servilité inspirée par la crainte, mais l'hommage de l'affection", II, XV, 4.
96. "L'origine de vos vertus et de tous vos succès tient aux constellations bienfaisantes et amies qui vous ont vu naître pour le bien du genre humain", III, XIX.
97. "D'ailleurs, indépendamment des intérêts et du souci de l'Etat, cette majesté qui appartenait à Jupiter et à Hercule les princes Jovien et Herculien, réclamait pour eux quelque chose de semblable à ce qui existe dans l'univers entier et dans le monde céleste. En effet, ce nombre quatre, symbole de votre puissance, fait la force et la joie de tout ce qu'il y a de plus grand : il y a les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre parties du monde séparées par un double océan, les lustres qui reviennent

que. La personne impériale articule deux mondes, comme en témoigne la mise en scène de l'arrivée des Augustes en Italie. Les sacrifices offerts à Jupiter et à Hercule deviennent par métaphore des sacrifices offerts aux empereurs, qui se confondent alors avec eux, visibles et présents.

La sacralisation de la personne et des actes opère constamment un transfert : Ame immortelle, esprit divin, rapidité divine, mouvement divin, visages sacrés, estime divine. Au cœur même, on l'a vu, des discours, les stratégies du paraître vont dans le sens de la divinisation. Les panégyristes décrivent un univers fait de correspondances et d'harmonies. Le monde est plein de Jupiter et d'Hercule. Les occurrences de *plenus* mises en relation avec le divin leur sont propres dans le recueil (III, XIV). Le monde est perpétuellement animé par la présence et l'action divines. Dès lors la présence, l'activité et le rayonnement des souverains terrestres deviennent semblables à celles des dieux souverains. Ainsi Jupiter assis dans une lumière perpétuelle, sa divinité et sa pensée infuse dans l'univers répond aux images précédentes des empereurs "produits à la lumière", nimbés de "lumière dans leur palais", "diffusant une lumière éclatante sur l'Italie" (III, II, 1 ; III, X, 4 ; II, III, 2).

La métonymie de la lumière salutaire gouverne ces discours et particulièrement le panégyrique de Constance : "Mais ni le soleil lui-même ni aucun des autres astres ne fixent sur les choses humaines leur lumineux regard avec autant de constance que vous qui, sans presque distinguer entre les jours et les nuits, éclairez l'univers et pourvoyez au salut des peuples, non seulement avec les yeux qui animent vos immortels visages mais bien plus encore avec les yeux de vos intelligences divines : votre lumière salutaire fait le bonheur des provinces non seulement là où le jour naît, passe et disparaît, mais aussi dans les régions du Nord" (IV, IV).

L'opacité du politique comme de l'ensemble du réel disparaît. La naissance divine devient un lever, et de 297 à 310, les orateurs utilisent le vocable *ortus* (IV, 3, 1 ; 2, 2 ; 6, 1 ; VI, VIII, 3 ; VII, 3, 4). L'amplification du thème solaire sous Constance renvoie à l'inspiration mithriaque. L'unique occurrence de *fautor*, avec lequel les Tétrarques célèbrent Mithra à

après une quadruple révolution du ciel, les quatre chevaux du soleil, et Vesper et Lucifer qui s'ajoutent aux deux flambeaux du ciel", IV, IV, 1, 2.

Carnuntum se trouve chez Eumène 98 et le choix d'*Invictus* dans la titulature en 297 renforce cette lecture, de même que l'approbation formelle de Julien dans les Césars, qui classe Dioclétien parmi les bons empereurs.

Le paganisme impérial se veut et se fait démonstratif dans les éloges de cette période. La forme plurielle et concordante de la souveraineté s'y manifeste avec vigueur mais aussi avec souplesse. Les métaphores y abondent, elles suggèrent. D'où la difficulté des interprétations des vocables pris isolément et dont la résonance dans le contexte général du discours et des conditions de production de celui-ci nous échappe en grande partie.

La sacralisation de la personne, les vertus et les surnoms, les épithètes "divins et divines", le vocable dieu - *deus* - peuvent-ils livrer la clé d'une interprétation de la personne impériale devenue divinité au-delà du langage? La géniture entraîne-t-elle une subordination ? Aurélien, Carin et Numérien faisaient inscrire : "né dieu et seigneur". Les panégyristes manient un outil beaucoup plus riche et subtil que la pierre ou les monnaies. Ils en jouent habilement et c'est la raison pour laquelle leurs propos peuvent être utilisés dans des démonstrations divergentes... En particulier ici la parenté fantasmatique et le jeu sur l'identité laissent entrevoir aussi bien des acceptions littérales que des interprétations métaphoriques. Un public multiple et divers trouvait à s'engager dans l'une ou l'autre de ces voies.

De 310 à 321, Instabilité et Tournants

Si l'on examine les éloges adressés à Constantin 99 on constate du point de vue lexical, que les panégyriques VII, IX et

98. "Quand nous voyons en tous les domaines ceux qui s'attachent à un idéal", *Cum omnes rerum omnium sectatores atque fautores parum se satisficere voto et conscientiae suae credant...*" V, VI, 4. Fautor sur l'autel de Carnuntum, *CIL III*, 4113, DESSAU, 659.
99. On lira la définition des relations de l'empereur avec les divin dans les passages suivants :
 - Dynastie constantinienne VII, II.
 - Désignation divine VII, VII
 - Apollon et Constantin VII, XXI
 - Divin et politique IX, XXVI
 - Armées célestes dans les armées de Constantin X, XIV
 - Divinité et pouvoir impérial X, XVI.

X présentent des différences dans l'expression du divin et du sacré. Les occurrences des dix vocables les plus fréquents indiquent des modifications au niveau de l'explicite :

	VII	IX	X
1	<i>deus</i> (19)	<i>pietas</i> (7)	<i>vota</i> (11)
2	<i>numen</i> (11)	<i>numen</i> (5)	<i>gratia</i> (10)
3	<i>pietas</i> (8)	<i>vota</i> (4)	<i>divinus</i> (8)
4	<i>templum</i> (7)	<i>deus</i> (4)	<i>deus</i> (7)
5	<i>felicitas</i> (6)	<i>divinus</i> (4)	<i>felicitas</i> (6)
6	<i>fatum</i> (5)	<i>fata</i> (3)	<i>pietas</i> (5)
7	<i>divinus</i> (5)	<i>felix</i> (2)	<i>caelestis</i> (5)
8	<i>Iuppiter</i> (4)	<i>sacrum</i> (2)	<i>divinitas</i> (3)
9	<i>Apollon</i> (3)	<i>impius</i> (2)	<i>divinitus</i> (3)
10	<i>caelestis</i> (3)	<i>divinitas</i> (2)	<i>fas</i> (3)
	<i>pius</i>		
	<i>felix</i>		

On remarque en effet qu'en 310, dans le discours consacré à l'identification apollinienne, l'auteur met surtout en avant *deus* et *numen*, en excluant *divinitas*. En 313, l'orateur insiste davantage sur *pietas*, qui arrive devant *numen* et *deus* utilise beaucoup d'adjectifs appartenant à ce champ. En 321 la célébration des *quinquennales* des Césars donne lieu à une utilisation fréquente de *gratia*, *vota*, tandis que l'adjectif *divinus* passe devant *deus*, *felicitas* et *pietas*. *Numen* disparaît.

On observe en outre des glissements et des lacunes. Ainsi *divinitas* est utilisé en 313 et 321 seulement, *di* est éliminé. *Pius* n'est plus utilisé tandis que *felix* reste présent. Nazarius insiste beaucoup sur *divinitus* et par conséquent sur l'aide divine dans l'élimination de Maxence et dans l'envoi d'armées célestes (X, 12, 1 ; X, 14, 1 ; X, 14, 5).

Ils se répartissent ainsi :

En VII, 1, 4, 5 ; II, 1, 2, 3, 5 ; III, 2 ; IV, 1, 2, 4, 6 ; VII, 3, 4, 5 ; VIII, 2, 3, 5 ; VIII, 6 ; XIV, 1, 2, 9, 4 ; XV, 4, 6 ; XVI, 1 ; XVII, 1, 4 ; XX, 1, 3, 4 ; XXI, 1, 3, 4, 5, 7 ; XXII, 1, 2, 6 ; XXXIII, 1.

En IX, I, 1 ; II, 2, 4, 5 ; IV, 1, 5 ; V, 5 ; X, 3 ; XIII, 2 ; XVI, 2 ; XVIII, 1 ; XX, 2 ; XXII, 1 ; XXV, 4 ; XXVI, 1, 4, 5.

et chez Nazarius : X, II, 6 ; VII, 1, 3, 4 ; XIII, 1 ; XIV ; XVI, 1, 2 ; XIX, 2 ; XXVI, 1.

De nets changements interviennent dans les emplois. Le plus apparent est la distribution du syntagme *numen tuum* et de *divinitas* pour désigner l'empereur en 321 que Nazarius compense par les épithètes divines : *divinam spem, divinam gloriam, divini vultus, caelestis prudentia, divina virtus*, qui s'appliquent aussi bien aux qualités psychologiques que physiques. En 313 *divina* se trouve par trois fois associé à *mens* et on remarque l'importance des signes : *omen, praesagium*.

L'examen des stratégies discursives montre par ailleurs que la théologie impériale est présente dans tous les éléments du dispositif rhétorique, exorde, narration et péroration sauf en 321 pour cette dernière. Dès l'exorde s'affirment les relations particulières de l'empereur avec la divinité. La thématique fait une place particulière aux actants qui interviennent dans l'établissement de ces relations. L'empereur est, le plus souvent, mis directement en relation avec les dieux, et seul, dans les trois énoncés.

Mais en 310 d'autres intervenants se manifestent : la parenté ou/et les sujets. Il existe donc des liens avec le divin qui passent par un réseau triangulaire. Les deux autres panégyriques réduisent ces réseaux. Une constante demeure cependant, ce contact s'établit dans les trois cas dans la représentation de l'empereur confronté avec l'ennemi intérieur. Le contact avec l'ennemi extérieur est plus douteux. Le tableau indique le truchement des actants dans cette stratégie de l'établissement des relations de l'empereur avec le divin, par nombre d'unités d'information relevés dans l'énoncé.

Unités d'information	VII	IX	X
Mise en relation de l'empereur seul	10	6	9
Parenté (ascendance) descendante	6	0	2
Sujets	9	3	3
dont (orateur) sénat		2	3
Armée	2	0	3

L'analyse de chacun des textes permet quelques constatations.

Le panégyrique de 310 à Trèves prend une allure de discours de politique générale : plaidoyer dynastique et légitimation apollinienne dans un contexte confus où Licinius, Maxence, Constantin et Alexander, du vivant même de Dioclétien, pou-

rsuivent chacun leur politique propre. La structure du discours correspond à la nécessité pour Constantin de faire valoir ses droits à l'empire et de faire connaître son récent succès sur son beau-père, Maximien-Hercule. C'est pourquoi l'auteur consacre autant d'intérêt à Constance Chlore et à la Bretagne (31, 93 % des mots du discours) qu'au récit de la reprise du pouvoir par l'ancien Auguste et à la confrontation avec Constantin (31, 28 % des mots). Le parallélisme du traitement des thèmes abordés modifie les perspectives jusqu'alors retenues dans les panégyriques du recueil. On voit intervenir l'éloge de la famille¹⁰⁰, et un éloge considérable puisque Constantin cherche à se prévaloir de l'image laissée par Constance en Gaule contre celle du vieil empereur, également très populaire.

Toute l'argumentation repose sur le retour au principe d'hérédité dynastique et notamment le chapitre le plus long du panégyrique, le chapitre VII qui utilise 211 mots pour démontrer que l'empire est un bien de famille. En se rattachant à la dynastie solaire du "divin Claude" (VII, II, 1), Constantin cherche une caution antérieure à la tétrarchie et à informer de ce patronage un plus large public. La propagande monétaire s'en emparera plus tardivement.

Il s'agit bien au début du discours de faire savoir le fait :

"connu d'un petit nombre de personnes encore, le dieu qui est à l'origine de ta famille est ignoré peut-être encore de la foule, mais parfaitement connu de ceux qui t'aiment".

Dans cette perspective, le descendant de Claude le Gothique, le fils de Constance, bénéficie donc d'avantages sur la légitimité par filiation fictive de ses adversaires. Ces priviléges, assertés de façon solennelle dans le récit de la mort de Constance Chlore, occupent une place essentielle dans le dispositif rhétorique de la première partie. En focalisant la narration sur cette scène, qui s'apparente à une apothéose célébrée par ailleurs, l'auteur y conjoint deux niveaux, celui du monde réel et du surnaturel. Les demeures célestes s'étant ouvertes devant Constance admis dans l'assemblée des dieux, Jupiter lui tend la main. Il désigne alors son fils comme successeur. La désignation très précise de l'empereur modifie les conditions de l'investiture impériale. Les panégyriques II et III l'anraient dans la géniture

100. Dont on connaît l'importance cf. : A. GUILLOU, Piété filiale, piété impériale, *Mélanges P. Lévêque*, I, Besançon 1989, p. 143-153.

divine sans plus de précision. Ici le choix des mots et des registres révèle les stratégies multiples et les artifices de la persuasion. Il a recours successivement au registre politique :

- le suffrage de ton père
- le suffrage des dieux
- le salut de l'Etat
- l'assemblée plénière

au registre juridique :

- jugement
- consigné dans un procès-verbal

au registre religieux :

- ta piété
- les dieux
- les suffrages célestes¹⁰¹.

L'imbrication des ces niveaux dans les deux phrases permet des glissements sémantiques et garantit en quelque sorte par la confrontation avec les réalités présentes ou passées des institutions romaines, la vérité de ce qui appartient à l'imaginaire. Là s'instaurent des relations particulières entre monde divin et monde réel, par le biais des niveau de la structure du discours. Ainsi s'opère la légitimation de Constantin - par des procédés rhétoriques divers - jusques et y compris par l'emploi d'un *topos* très classique - le refus du pouvoir, qui est introduit dans le récit au moment également décisif du choix par l'armée. Notons que c'est aussi à ce moment précis que Victoire se substitue à Iris comme messagère des Dieux, pour l'empêcher de s'enfuir et d'échapper à sa mission.

L'auteur du discours de 310 construit donc une image de l'empereur héritaire, choisi par les dieux, reconnu par l'armée. Mais il y ajoute un autre élément d'identification divine qui assurera à Constantin une spécificité susceptible de lui assurer une autorité nouvelle. L'offensive de 310 se fonde en effet sur une intervention du surnaturel d'une toute autre nature dans le processus de légitimation. Pour la première fois dans le *corpus* l'orateur se réfère à un rapport personnel direct entre une divinité et le souverain, qui établit sans équivoque l'élection divine du

101. *Quod quidem ita nos dicere cum ueritas iubet, tum pietati tuae, ut uideo, gratissimum est. Sed cur tantummodo priuatis tuis adfectibus blandiamur, cum omnium deorum fuerit illa sententia, et quidem iam pridem auctoritate perscripta, quamuis tunc pleno sit firmata consilio ? Iam tunc enim caelestibus suffragiis ad salutem rei publicae uocabaris.* VII, VII, 4.

nouvel Auguste et résulte d'une quête des signes divins. Constantin se reconnaît dans l'image du dieu Apollon, à la suite d'une visite effectuée au pays des Leuques au temple de Grand¹⁰². Inséré dans la péroraison, où l'auteur assène le sens avec solennité, le récit comporte 230 mots répartis en douze phrases. Le chapitre est donc l'un des deux plus longs du discours mais les phrases sont courtes : 19 mots par phrase. Car il s'agit bien de rapporter des événements et l'auteur utilise un procédé analogue à celui qui caractérise le récit de combats. C'est la raison pour laquelle, il est probable que l'auteur n'ait pas voulu la placer dans sa péroraison, toujours construite sur un rythme lent.

La construction du chapitre XXI, en douze phrases montre dès l'abord la complexité du récit, qui met en place successivement plusieurs actants, l'orateur, l'empereur, les habitants de l'Empire, les barbares, Apollon et la Victoire. Deux plans, le monde réel, le monde divin, sont mis en relation¹⁰³. Certains des procédés rhétoriques, comme la répétition lexicale, les glissements d'un plan à l'autre éclairent comme dans l'exemple précédent à la volonté de faire passer un message nouveau et la part importante que prenaient les rhéteurs dans sa mise en œuvre et sa diffusion, qui confirme ainsi les analyses de la première partie. Les deux premiers paragraphes du chapitre introduisent les sujets, "nous l'empereur et les barbares", ancrés dans le monde réel de la menace, de la guerre, de la paix, dans un lieu et un moment qui manquent de précision certes mais qui établit des

102. Comme on l'admet généralement depuis C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, VII, p. 107. J. DUPUICH, Les sanctuaires de la cité des Leuques, *Caesarodunum*, 8, 1973.

103. "La fortune elle-même réglait toute chose de telle façon que l'heureuse issue de tes affaires t'avertit de porter aux dieux immortels les offrandes que tu leur avais promises (et que la nouvelle t'en parvient) à l'endroit où tu venais de t'écartier de la route pour te rendre au plus beau temple du monde, et même auprès du dieu qui y habite, comme tu l'as vu. Car tu as vu, je crois, Constantin, ton protecteur Apollon, accompagné de la Victoire, t'offrir des couronnes de laurier dont chacune t'apporte le présage de trente années. Tel est, en effet, le nombre des générations humaines qui, de toute façon, te sont dues et prolongeront ta vie au-delà de la vieillesse de Nestor. Et que dis-je : je crois ? tu as vu le dieu et tu t'es reconnu sous les traits de celui à qui les chants divins des poètes ont prédit qu'était destiné l'empire du monde entier. J'estime que ce règne est maintenant arrivé puisque, empereur, tu es, comme lui, jeune, épanoui, secourable et admirablement beau !" VII, XXI, 3.

correspondances entre le calme des barbares et la protection divine. Puis l'empereur est isolé. Il reste seul face au dieu présent dans son temple ; mais la transition avait été établie entre les deux mondes par les offrandes de Constantin, les notions de bonheur et de fortune. Chaque phrase ou thème est annoncé par un embrayeur comme *enim*, *nuc*, *igitur*, par une allitération, une répétition, ou une concaténation sémantique.

Ce sont les yeux du prince qui reflètent Apollon. C'est son regard qui fait exister le divin. L'exemple du paragraphe 4 est particulièrement significatif. On y observe une mise en scène qui fait intervenir successivement 4 actants contribuant chacun à la procédure de persuasion : L'empereur, l'orateur, Apollon et la Victoire. L'empereur voit, l'orateur croit, Apollon protège et la Victoire offre. La personnalisation du discours apparaît comme un des procédés décisifs par le jeu insistant du *tu* et de l'*ego* et dans les verbes *credo*, *dico*, *arbitror*, l'anadiplose *vidisti* qui leur correspond ; le possessif *Apollinem tuum* fait d'Apollon le *genius* de Constantin, et met l'empereur et le dieu sur un pied d'égalité en les assimilant l'un et l'autre comme les poètes l'ont annoncé.

A la fin du chapitre le "je" disparaît pour faire place au "tu" et au "nous". L'empereur agit seul pour donner. C'est lui seul qui est source de richesses et les dotations effectuées au "plus beau temple du monde" font en espérer d'autres. La magnification du pouvoir impérial s'accommode d'appels du pied et de sollicitations. Les dons divins qui qualifient l'empereur : "jeune, joyeux, salutaire et admirablement beau", *juvenis, laetus, salutifer*¹⁰⁴, *pulcherrimus* sont les épithètes mêmes d'Apollon. Le syntagme *te recognovisti* "tu t'es reconnu" identifie ce dernier et le jeune empereur : le rhéteur l'atteste : *ego arbitror*, et s'autorise des réminiscences virgiliennes pour évoquer le fondateur de l'Empire, Auguste¹⁰⁵.

104. C'est l'unique occurrence de *salutifer* du corpus, qui concerne habituellement le dieu guérisseur Apollon. Les auteurs utilisent *salus* surtout en 289, 307 et 313 pour désigner la sauvegarde de la communauté romaine, comme dans d'autres sources. Voir à ce sujet, M. LEGLAY, Remarques sur la notion de *salus* dans la religion romaine, *International colloquium on the soteriology of the oriental cults in the Roman Empire*, Rome, 1978, non publié.

105. Je retiens pour ce passage la suggestion de B. SAYLOR RODGERS, Constantine's pagan vision, *Byzantium* L, 1980, p. 272-74.

On voit donc s'esquisser les procédés discursifs qui fondent le syllogisme de l'élection divine :

- Constantin élu et image d'Apollon reçoit des couronnes de la victoire¹⁰⁶, présage de 30 années de règne chacune.
- Constantin est à l'image du dieu - à qui les chants sacrés ont promis l'empire du monde.
- Le règne de Constantin est arrivé et l'énigme résolue.

Ainsi le panégyrique de 310 environne-t-il de surnaturel l'accession au trône du nouvel Auguste et l'ensemble de son itinéraire politique et militaire. Prédiction, vision, décision de l'assemblée des dieux, manifestent une identité qui établit la légitimité du pouvoir sur de toutes autres bases que celles du régime précédent. Le miroir que tend Apollon à Constantin l'aurore mais on est loin dans cette recherche des signes du portrait des tétrarques. L'empereur jeune et joyeux qui rénove l'Empire¹⁰⁷, ne cherche pas son identité divine par sa vertu mais par son physique, sa ressemblance et par son héritage. Le discours inscrit Constantin dans une continuité historique, celle de Claude II, compagnon des dieux, *deorum comes*, cité une fois, et de façon insistante, par cinq unités, avec Constance le Pieux. Or *comes* caractérise les panégyriques de Constantin. Au singulier, 5 occurrences de *comes* indique une relation avec le divin (2 en VII, 1 en VIII, 2 en X). Il a le sens de compagnon et non de protecteur. Il semble par là que Constantin veuille reprendre à son compte la propagande de l'empire gaulois et breton. Postume, Tetricus, Carausius, Allectus avaient largement utilisé l'image de *Comes Augusti*. Constantin frappe des monnaies "Soli Invicto Comiti" à Trèves en 310, Lyon et

106. Signe des *vota* probablement, ou symbolique solaire pour A. PIGANIOL, *L'Empereur Constantin*, Paris, 1953, p. 56. Cette vision ou ce songe compte des précédents dans la mystique impériale et se rattache à des signes oniriques courants. Cf. ARTEMIDORE, *La clé des songes*, trad. A. Festugière ; Apollon dans les rêves "met en évidence les choses cachées". Il signifie aussi, voyages, mouvements. II, 35, I, 68, Paris 1973. En général sur le débat ouvert par la vision de Grand, voir J.J. HATT, La vision de Constantin et l'origine celtique du *labarum*, *CRAI*, 1950, p. 83-85 ; *Latomus IX*, 1950, p. 427-36 ; J. MOREAU, Sur la vision de Constantin, *REA LV*, 1953, p. 314 *sq.* et M. O. GREFFE, La vision apollinienne de Grand, *Annales de l'Est*, 126, 1983, p. 49-61.

107. VII, X, 6. Dont c'est la seule occurrence avec celle du panégyrique VI.

Londres. Mais le discours inscrit également le nouvel empereur, désigné par les chants prophétiques, dans une continuité mythique, qui peut parfaitement se comprendre dans ce contexte comme une évocation des traditions gauloises comme un Apollon celtisé par le syncrétisme druidique.

Constantin est choisi, conseillé, prévenu par les dieux, il est donc agi par eux. A son tour il reconnaît, il voit, il donne, il agit. La dramaturgie du sacré intervient à de nombreuses reprises au cours de la thématique et entre le prince et le divin, les relations sont établies à tous les moments du dispositif à l'exception du récit des campagnes contre les barbares.

Au total, la rupture avec les règnes précédents apparaît davantage dans les modalités des rapports entre l'empereur et le divin que dans leur formulation. Constantin est qualifié de "dieu le plus présent, *praesentissimus deus*, épiphane, celui que nous voyons. La cérémonie impériale palliait le silence des dieux. Ici l'épiphanie parle d'elle même. L'emploi de *tuum numen* rappelle également Mamertin. Mais dans l'argumentation les procédés changent. Le souverain s'identifie au dieu. C'est un corps choisi, signifiant qui apportera le salut. C'est le regard de l'empereur qui manifeste le divin, seul face au dieu présent dans son temple c'est lui qui reçoit et qui donne en retour. Le monde politique et le monde divin se rencontrent dans un lieu et dans un regard où charisme impérial et don divin prennent corps.

Cette théologie impériale salvatrice se circonscrit à la Gaule et elle dure peu, en raison de cette localisation même. Elle ne sera pas reprise en 312. Dans son discours de remerciements le député d'Autun fait preuve d'une discréction totale sur le sujet, mais insiste par deux fois sur la parenté claudienne (VII, II, 5 et IV, 2). Les thèmes de l'identification apollinienne sont fugaces dans le *corpus* puisqu'en 313 en effet et toujours à Trèves, Apollon n'est même plus cité dans la *gratulatio* de victoire. Pourtant l'énoncé consacre une place importante à ces relations de l'empereur et du divin : "Tu as sûrement quelque intelligence secrète avec l'esprit divin qui délègue à de moindres divinités le soin de nos personnes et qui daigne se révéler à toi seul" (IX, II, 5) précise-t-il.

Le relevé des occurrences lexicales montre qu'aucune identification précise n'est faite, les syntagmes comme *illa mente divina*, cette intelligence divine, ou comme *diis minoribus* les dieux secondaires qui indiquent une hiérarchie divine, restent

dans l'imprécision. En évitant de nommer les seconds et d'identifier la première, l'auteur autorise une acception large¹⁰⁸ et vise un consensus autour d'une notion de la divinité, *deus*, *divinitas*, amphibologique, effaçant l'effet de la suppression du sacrifice à Jupiter Capitolin.

Le panégyrique IX s'intéresse moins que le précédent à l'aspect religieux du pouvoir de Constantin mais les relations particulières de celui-ci avec la divinité interviennent cependant dans toutes les parties du dispositif rhétorique. L'orateur est plus sélectif dans les composantes thématiques. L'aspect définitif de la figure impériale lui est donné par la guerre civile, où l'empereur est directement agi par la divinité ou inspiré par elle, qui apparaît comme instigatrice et instigatrice cachée. Les seules occurrences d'*instinctus* figurent d'ailleurs en 313 et en 321¹⁰⁹. Or c'est le même vocable, en usage depuis 313 dans la chancellerie, que Constantin fait inscrire sur l'arc érigé en l'honneur de sa victoire. Ainsi l'empereur n'est plus identifié à un dieu mais en reçoit conseil, inspiration et agit selon son guide qui lui délègue son pouvoir et se révèle à lui. L'orateur n'intervient pas de façon aussi active que précédemment. Porte-parole, il retransmet les discours divins, il formule des vœux au nom de tous et à cet égard la prière finale traduit, par son caractère exceptionnel dans le *corpus*, l'importance du tournant de ces années 312-313.

Laissant le choix aux auditeurs entre une intelligence divine répandue dans le monde ou une puissance placée au dessus de tous, pouvoir et bonté suprêmes¹¹⁰, l'auteur ne tranche pas entre

108. Cf. à ce sujet J. BERANGER, L'expression de la divinité dans les panégyriques latins, *loc. cit.*, p. 242, 253, 254.

109. "Frappé d'une inspiration divine, *Cum te divino monitus instinctu*, IX, XI, 4 ; "Si obéissant à une inspiration divine qui te fait régler toute "chose", *Nisi divino instinctu, quo regis omnia*, X, XVII, 1.

110. "Aussi est-ce toi, souverain créateur du monde, dont il y a autant de noms qu'il y a de peuples ayant, comme tu l'as voulu, chacun sa langue, toi dont nous ne pouvons savoir sous quel vocable tu veux précisément être appelé, que tu sois une puissance et une intelligence divines, qui, répandue dans le monde tout entier, te mêles à tous les éléments et te meus par toi-même sans recevoir l'impulsion d'aucune force extérieure, ou que tu regardes cette œuvre de tes mains d'un des plus hauts sommets de l'univers... Infinie est la bonté qui est en soi, infini ton pouvoir. Et c'est pourquoi tu dois vouloir ce qui est juste". IX, XXVI, 1-3.

les grands courants religieux de son temps mais il établit avant tout une correspondance entre le souverain créateur du monde, *summe rerum sator* et le plus grand des empereurs. Le syntagme *maximus imperator* terminant le chapitre et le discours, comme on l'avait déjà observé, répond à la formule initiale de cette invocation.

Polythéistes et monothéistes peuvent se satisfaire un moment de cette définition suffisamment lâche qui connecte monde politique et monde divin et leur donne une organisation semblable. La divinité règle les affaires humaines et divines, domine le monde comme l'empereur, qui trouve en elle son inspiration et la source de ses perfections, et gouverne le monde romain. La conception d'un univers très hiérarchisé l'emporte. Mais aucune intervention miraculeuse ou surnaturelle ne proclame une élection divine pour opérer le passage d'un monde à l'autre. Des idées directrices du panégyrique précédent, il ne reste pas trace. Cette discréption contraste avec les efforts tentés un peu plus tard ailleurs, pour accréditer une image de Constantin bénéficiaire des signes divins. En revanche, la formulation de cette prière rappelle avec force le songe qui, d'après Lactance, fournirait à Licinius, l'occasion de faire invoquer le dieu suprême par son armée¹¹¹, tandis que Maximien, de son côté, s'adressait à Jupiter.

Le caractère réservé de l'orateur de Trèves ne se retrouve pas chez Nazarius, et ce qui avait été gommé en 313, revient en force dans le discours prononcé à Rome le 1er mars 321, au moment où la législation vient d'être modifiée par Constantin. Mais là aussi l'homme de guerre, protégé et aidé de la divinité, domine le portrait : "Tu as l'assistance d'un dieu puisque tu le mérites par ta conduite et que tu l'attestes par la grandeur de tes exploits (X, XXX, 2) ou encore : "La divinité qui se plaît à seconder toutes tes entreprises (X, XII, 5). Le thème dominant de la propagande impériale depuis 313 se retrouve ici, comme sur l'arc de Rome ou les lettres officielles¹¹², mais l'auteur en donne une version gauloise.

111. Voir *supra* I chapitre II, III.

112. La terminologie de la chancellerie est identique. Cf. Ch. PIETRI, Constantin en 324 : Propagande et théologies impériales, *Crise et redressement sous l'Empire*, Colloque de Strasbourg, *op. cit.*, p. 88.

C'est avec insistance que les relations empereur/divinité sont décrites. Le passage qui apparaît le plus ce texte à celui de 310, concerne la matérialisation de l'assistance divine :

"Toutes les bouches redisent dans les Gaules que des armées apparaissent, qui se flattaien t d'avoir été envoyées par les dieux"

- indique la première phrase du 14e chapitre, situé au cœur du récit de la lutte contre Maximien. Pour raconter ces événements prodigieux¹¹³ l'envoi de phalanges célestes comme renfort pour soutenir Constantin et leur intervention sur le terrain militaire et garantit la victoire - l'auteur a recours au même procédé que dans la narration des combats, des phrases courtes et haletantes.

Cet événement qui se produit en Gaule, comme la vision précédente d'Apollon, permet d'étayer la démonstration de l'assistance divine. Ces armées extraordinaires se déclarent par ce signe non pas pour la première fois mais "c'est la première fois qu'elles se manifestent à notre intelligence"¹¹⁴. Intéressante parce que ce prodige appuie l'argumentation de la célébration des mérites de Constantin, l'intervention l'est aussi parce qu'elle matérialise le surnaturel et le situe en Gaule.

La description physique et psychique de ces êtres célestes allie les aspects divins exceptionnels et les caractéristiques humaines. La beauté, la grosseur des membres, la rapidité de la volonté majorent les qualités du chef ; ce sont aussi les vertus qualifiantes de l'empereur. Comme Constantin, ils possèdent des signes distinctifs, leurs boucliers et leurs armures célestes, qui brillent d'un feu, d'une lumière éclatante¹¹⁵. Ainsi se ménage une fois encore l'assimilation de l'empereur aux êtres divins. Le rapprochement apparaît clairement quand on apprend qu'ils cherchent Constantin, et qu'ils ont un chef, Constance.

113. X, XIV.

114. X, XV, 4.

115. Les boucliers de ces messagers de l'au-delà ont attiré l'attention. Certains auteurs les ont rattachés à la tradition celtique, cf. H. KRAFT, *Im welchen siegte Konstantin*, *ThLZ* 77, 1952, p. 118-120. Discussion dans J. AMAT, *Songes et Visions. L'au-delà dans la littérature latine tardive*, *Etudes Augustiniennes*, 1985, p. 209. Pour J. LE GALL, les guerriers seraient les compagnons de Tarans qui pouvait aussi être accompagné par des guerriers divins. L'aspect étincelant rappellerait rouelle, soleil et foudre gaulois, J. LE GALL, *De Delphes au Pont Milvius. Reflets des traditions celtes dans des textes grecs et latins ? REL*, 55, 1977, p. 270-281.

L'intervention divine passe donc dans ce chapitre par le recours au merveilleux, mais l'orateur ne s'en tient pas là. Un *exemplum* placé après le récit de l'intervention des phalanges célestes appuie la conclusion qu'il en avait tirée. L'argument de la légitimité que Constantin tenait de son divin père est renforcé par le référent historique. Rattachant le présent au passé et aux valeurs traditionnelles, il inscrit Constantin dans l'histoire et valorise le prodige. Il s'agit de l'apparition des Dioscures à la bataille du Lac Régille : "Deux jeunes gens". A la différence des phalanges célestes qui ont appuyé Constantin, les Dioscures n'étaient que deux et ne parlèrent pas ! La fin du chapitre XV suscite l'intérêt en raison de la fausse discussion sur la véracité des exemples : "Aujourd'hui nous croyons à ces faits". C'est dans la relation entre aujourd'hui et hier, *exemplum* historique ou événement d'aujourd'hui, que le rapport à la vérité et à la crédibilité est posé. "C'est ainsi que Rome devait être sauvée" : Aveu d'incrédulité ou acte de foi ?

Nazarius définit les relations de l'empereur et du divin dans son exorde et sa narration et les réserve à l'empereur seul et non aux Césars. Il les fait intervenir dans le récit de la guerre civile comme ses prédécesseurs. Cette divinité, "puissance", "dieu", impulse, gouverne¹¹⁶, seconde, approuve, protège. Elle est cachée mais se révèle à tous brusquement pour apporter son appui à l'empereur qui est protégé, préservé et relève, libère, dirige. Il atteste sa gloire comme l'orateur le fait de la sienne. En bref, l'argumentation des éloges adressés à Constantin traduit les hésitations du nouvel Auguste dont les choix, dans le domaine de la théologie impériale qu'il fait proclamer, sont notamment suggérés par le contexte provincial dans lequel il engage sa politique. Tournants brusques et revirements, silences et choix peu durables caractérisent ces discours de Trèves et de Rome. L'héritage tétrarchique n'est plus qu'assumé que du bout des lèvres en 307 puisque la crise politique ouverte par l'abdication des Augustes en 305 lézarde et disloque l'édifice. En 310 la théophanie apollinienne lui succède aussitôt. Sous le signe d'une double légitimation dynastique et du compagnonnage divin, Constantin tente de se définir comme un nouvel Auguste, se

116. Les occurrences de *gubernare* sont rares dans le *corpus* (4). Deux apparaissent sous la dyarchie et ont pour sujet l'empereur. Deux en VIII et X (VIII, X, 2 et X, VII, 2) s'appliquent à la force, à la majesté et à l'esprit divin qui gouverne l'univers.

rattachant à une dynastie solaire glorieuse, celle de Claude, mais aussi à tout l'héritage du culte impérial du *Sol Invictus* aurélien. Les armées et la population gauloises ne pouvaient pas manquer d'être sensibles à ce nouveau patronage officiel.

L'assimilation du jeune empereur à cet Apollon polymorphe correspondait bien en effet à des pratiques séculaires¹¹⁷. Les cultes de Bélenos, Borvo, Grannos s'y rattachaient. La revendication solaire trouve alors aussi bien ses racines dans l'héritage de l'Apollon classique, de l'Hélios oriental que dans les traditions locales. Cette image du jeune, très beau et salutaire Constantin annoncé par un *vates* s'avérait fort capable de rallier des suffrages dans sa marche vers le Rhin. Il n'est pas jusqu'aux chrétiens que ce seigneur lumineux pouvait séduire. La longue marche de Constantin passe par la reprise sur Hercule, de *Victor*, et de la beauté et la jeunesse d'un Apollon celtique. Mais trois années plus tard cependant l'épiphanie apollinienne s'efface, la révélation disparaît à l'endroit même où elle avait été dévoilée. Un modèle de prière publique la remplace, offrant une marge d'interprétation caractéristique d'une période de transition. Un rhéteur bordelais par la suite juge nécessaire de présenter une tout autre relation des rapports de la divinité avec le prince. L'intervention divine en 321 ne se révèle plus à l'empereur seul mais à tous, et au combat. La victoire résulte de l'assistance d'êtres divins qui se manifestent dans le récit de la geste impériale. Le merveilleux actualise la victoire terrestre en victoire céleste et réciproquement la victoire céleste se transforme en victoire terrestre. Les orateurs de 310 et 321 rejoignent donc le courant dominant des mentalités, le besoin de preuves tangibles et évidentes de la présence divine. Les porte-parole officiels introduisent des modalités nouvelles de correspondance entre monde divin et pouvoir impérial qu'ils imposent à la structure de l'imaginaire individuel et social. D'autre part, ils matérialisent ces échanges : la victoire offre des couronnes en 310, le sénat offre une statue à l'image divine en 313 et le ciel envoie des armées en 321. Ils insèrent par conséquent la légitimation du pouvoir

117. L'Apollon celtique héritier de Bélenos et de Lug porte en Gaule une douzaine de surnoms. En Irlande, un de ses aspects, Mac Oc "fils jeune" le rapproche de ce *juvenis* décrit en 310. Sur l'Apollon celtique, voir les observations de F. LE ROUX et C. GUYONVARCH, *La civilisation celtique*, Ogam-celticum, 1982, p. 98 et M. CLAVEL-LEVEQUE, *Puzzle gaulois*, op. cit. p. 337 sq.

impérial dans un cadre général, celui des dons et contre-dons, et dans la continuité de la théologie de la victoire et de l'apothéose.

L'imagerie de la mystique impériale décloisonne donc le monde divin et le monde des humains. Le compagnonnage invisible ou l'aide visible démontrent la capacité de l'empereur à rompre leurs frontières. La matérialisation de ces échanges, couronnes, bouclier et statue, d'une part, vision ou armées divines d'autre part, visent à persuader de l'existence même de ces correspondances qui réactivent dans l'imaginaire, les rapports de domination, condition même de la reproduction de la société civile. En offrant l'image de sa divinité à Constantin, l'aristocratie romaine fait acte d'allégeance à celui qui nomme parmi eux les préfets de la ville¹¹⁸.

En proclamant sa prédestination et en lui offrant des couronnes, le clergé d'Apollon cautionne et peut-être suscite sa médiation dans les affaires du ciel et de la terre, et sa participation aux forces invisibles qui contrôlent la reproduction de l'univers. L'ensemble du corps social continue de bénéficier des charismes pérennes toujours déterminés par la *felicitas* et la *pietas*.

Toutefois le rôle dévolu à l'imaginaire s'amplifie.

De 362 à 389, Le Culte de l'Ambiguïté

Par la suite, les énoncés feront une part réduite à cette participation du divin aux affaires publiques, notamment celui de 362. Pour Mamertin la question de la légitimation du pouvoir de Julien ne joue pas un rôle décisif et il ne juge pas nécessaire d'apporter des éléments de preuve dans ce dossier qu'il évoque au passage seulement. Il emprunte à la terminologie de ses prédécesseurs. Il affirme ainsi pour justifier sa nomination :

"Les raisons auxquelles il obéit, lui même les connaît, ainsi que la divinité qu'elle qu'elle soit qui se plaît à inspirer ses décisions¹¹⁹".

-
118. Il choisit Rufus Volusianus, préfet de Maxence puis Vettius Rufinus et d'autres aristocrates païens jusqu'en 321, où il nomme un non noble de ses proches, Lucinius Verinus, indiquant l'ampleur du conflit. Cf. A. CHASTAGNOL, *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris, 1960, p. 401-403.
119. *Quid secutus sit ipse et quaecumque consilia eius gaudet formare divinitas*, XI, XV, 2. A rapprocher des remerciements d'Ausone à Gratien qui selon lui partage les projets de Dieu et cultivant l'ambiguité d'un

Le rapprochement dans la phrase précédente de *comitio* et *consultatus* verse dans la métaphore précieuse :

"la question du consulat fut agitée au conseil de sa divine intelligence, *versari coepit in sacri pectoris comitio consulatus*".

Il use indifféremment mais avec parcimonie de *numen*, *deum*, *divinitas* pour désigner cette divinité supérieure. Dans sa critique acerbe du règne de Constance, il dénonce la condamnation de l'astrologie dans un grand élan lyrique qui englobe le rétablissement, les vertus des lettres et de la philosophie sous Julien

"En un mot, termine-t-il, sur la terre et sur la mer, ce n'était plus la science astronomique qui gouvernait notre vie, mais on vivait au hasard et à l'aventure" (XI, XXIII, 4, 5, 6).

Pacatus désigne également la divinité par *deus* ou *divinitas*, *numen* s'appliquant indifféremment à celle-ci ou à l'empereur. Cette célébration de victoire lui offre davantage qu'à Mamertin¹²⁰, l'occasion de donner des éléments explicatifs de la religion impériale dès le début de son discours. Théodore lui-même est qualifié de dieu : "L'Espagne nous a donné un dieu que nous voyons lance-t-il". Simple hyperbole ? Le contexte le laisse à penser car le vocable se trouve, par ses cooccurrences, attiré vers le figuré. L'ensemble du chapitre est en effet référentiel. Il s'agit d'un éloge de la patrie de l'empereur, l'Espagne, et la période qui précède la phrase où figure cette assertion renvoie à une comparaison mythologique et à une référence historique :

exemplum l'appelle *Pontifex Maximus* au moment où se décide le sort de l'institution : "Sic potius, sic vocentur quae tu pontifex maximus deo participatus habuisti..." et poursuit... "Dieu forma le projet, l'empereur le réalisa", *Quae comitia pleniora umquam fuerunt quam quibus praestitit deus consilium, imperator obsequium.* AUSONE, *Grat. Actio*, IX.

120.

Aduente numine tuo, XLVII, 2 } concerne l'empereur
numinis XXI, 2 }
et divino numine XXX, 2 } désignent la divinité
numini en XXI, 1 }
"deum dedit Hispana quem vidimus", XI, IV, 5.

"Que devant cette terre... s'efface la terre de Crète, frère du berceau de Jupiter enfant et Délos où les divins jumeaux firent leurs premiers pas et Thèbes pour avoir nourri Hercule. Nous ne savons rien de l'authenticité de ces traditions, c'est elle qui a donné à l'empire l'illustre Trajan et ensuite Hadrien c'est d'elle que l'empire t'a reçu".

On peut dès lors se demander si la conjonction des *exempla* historique et mythologique ne gouverne pas ce *deus* et ne conduit pas à un sens métaphorique. Pacatus cultive des effets de sens comme Ausone qui s'abrite quant à lui derrière Virgile¹²¹. Théodore paraît davantage dieu par référence aux *divi*, à Trajan et à Hadrien, que dieu lui-même. La manifestation visible de ce *deus* - théophanie réduite - n'entre pas en contradiction avec le christianisme qui se définit sous le règne de Théodore, et Pacatus se montre prudent et laconique. Il restreint la portée du vocable en le faisant suivre de *divinitus*¹²², Théodore devient l'envoyé divin par la suite. Toutefois il en élargit le champ en rappelant que l'empereur continue d'être l'objet d'un culte dans les pratiques religieuses de ses contemporains.

"Je dirai ce qu'il est permis à un homme de comprendre et de dire, que tel doit être celui qui est adoré par les nations, celui à qui, dans l'univers entier, les particuliers et les peuples adressent des prières, celui à qui le marin demande le beau temps, le voyageur le retour, le combattant d'heureux présages"
(XII, VI, 6).

Le panégyriste fabrique donc une image, celle de l'empereur "tel qu'il doit être". Mais cette image correspond aux nécessités de l'heure. Théodore est aussi celui "qu'il fallait, l'empereur qui convenait, *ut oporteret, ut deceret*¹²³" parce que l'esprit divin habite. Et Pacatus de reprendre le vieux thème des correspondances entre l'âme et le corps en renonçant prudemment à toute présentation des modalités de cette union. Comme l'un de ses prédecesseurs, se mesurant à la question de la définition de la divinité, il laisse place à deux hypothèses :

121. Cf: *nec iam miramur licentiam poetarum, qui omnia deo plena dixerunt*, "nous ne sommes plus surpris de l'extravagance de poètes, qui ont déclaré que toutes les choses sont emplies de dieu". AUSONE, *Grat. Actio*, I.

122. Le mot est rarement employé et son emploi caractérise les panégyriques de Constantin IX et X.

123. XII, VII, 1.

"Non certes elle n'est pas sans fondement, cette opinion des philosophes qui, dans leurs subtiles enquêtes sur l'influence des causes naturelles, ont étendue leurs nobles recherches jusqu'aux secrets des cieux et qui admettent que plus un visage est majestueux, plus sa beauté lui vient du ciel. Que l'âme divine, avant de descendre en un corps, se ménage d'abord une demeure digne d'elle ou qu'après sa venue elle modèle son logis à son image ou que l'un doive à l'autre son développement et que, semblables au moment de leur union, ils grandissent de compagnie, je me garderai de sonder le céleste mystère".

En ajoutant que l'empereur reste le seul maître du secret de ces relations :

"Qu'à toi seul, empereur, se dévoile ce secret, conjointement avec la divinité associée à ton sort 124".

Pacatus reprend donc à son compte une expression appartenant au domaine sacré des oracles utilisée par Aurélien pour Hercule, et par Mamertin pour désigner l'association des dyarques. On ne trouve pas d'écho du *famulus* cher aux chrétiens. Un dieu participe à la majesté impériale, *illi maiestati tuae participi deo* et l'auteur imagine une puissance divine qui note ses paroles. Il le définit également en même temps comme le confident des célestes desseins et le maître des secrets de la nature 125.

Au moment même où se discute, au prix des conflits les plus aigus, le rapport du pouvoir civil et du pouvoir de l'Eglise, le rapport du souverain avec Dieu et le Christ, le discours de célébration ne cherche pas à y intervenir. La rhétorique évite le plus souvent l'obstacle de la réalité par l'intervention de la référence ou de la figure qui ménage plusieurs voies d'interprétation.

La victoire de Thédoze sur Maxime se produit au terme d'un long processus qui affecte l'équilibre des Gaules et de l'Occident tout entier. L'image du vainqueur "confident des célestes desseins et des secrets de la nature" doit autoriser Rome à accepter la soumission de l'Occident divisé. Le rhéteur laisse à d'autres le soin de préciser la pensée impériale dans ce domaine. En insistant très fortement sur le secret de ces relations et sur le mystère du divin et de la nature, il se borne à délimiter des domaines et à circonscrire la souveraineté à la connaissance des mystères. Son propos oecuménique le rend difficilement

124. *Tibi istud pateat, imperator, cum deo consorte secretum*, XII, VI, 3 et 4.

125. XII, XVIII, 4 et XIX, 2.

déchiffrable. Aussi bien les commentateurs le tirent-ils tantôt dans le sens d'un christianisme tiède ou celui d'un paganisme "épuré". Mais si les clés nous manquent pour définir avec précision la conviction de cet aristocrate gaulois parce que le discours de célébration masque plus qu'il ne dévoile, la reprise d'un vocable commun avec le premier panégyrique du recueil fait pencher la balance dans le camp des seconds.

Il faut donc convenir au terme de ces traversées que les panégyristes impériaux empruntent à leurs prédecesseurs des thèmes et un langage très anciens et que la plupart des traits de la figure impériale qu'ils donnent à entendre et à lire ont été fixés depuis longtemps. L'énumération des vertus qualifiantes, *virtus*, *felicitas*, *pietas*, *fortuna*, à quelques modifications près dans la prééminence et le classement, ne réserve pas de surprise. Ils puisent à des formes héritées, à des concepts anciens les éléments des représentations qu'ils élaborent pour confronter les entreprises novatrices de ceux-là même qui les engagent. Dissimulant tout ce que peuvent avoir de brutal, de nouveau, d'incongru et de choquant les politiques successives de Dioclétien et de Constantin sous l'habillage des mots connus, ils lui confèrent l'auréole prestigieuse du passé et inscrivent ces transformations dans la continuité d'une histoire légitimante.

La pièce est nouvelle, le décor ancien. Les orateurs qui se réfugient derrière ces vocables-repères, rassurent, car ils permettent ainsi au public de se projeter dans un imaginaire constitué. C'est pourquoi interpréter leurs propos exclusivement comme redondants, constater leurs lacunes et le décalage avec la vérité et la réalité, manque de pertinence. On peut certes observer que leur machinerie résulte d'une impuissance à créer un langage nouveau mais aussi qu'elle travaille la nouveauté dans l'écart même qu'elle instaure entre les mots et les choses. Elle assure une permanence dans une dialectique de la restauration/rénovation. Cette illusion symbolique fonde la prétention à l'universalité. Fait constant dans l'histoire, les périodes les plus révolutionnaires usent de mots d'emprunt et cherchent les symboles de leur activité créatrice dans la mémoire du passé.

L'empereur des panégyriques conjugue en sa personne l'héritage de la souveraineté juridique, de l'action guerrière et de la fécondité, ses vertus le démontrent. Les différents régimes composent l'image du souverain suivant ces grandes orientations en modifiant la perspective suivant les circonstances. D'où

l'évolution morphologique que nous avons observée. Il se trouve comme l'a justement remarqué S.R.F. Price, au point focal entre deux registres, celui du divin et du politique¹²⁶. D'où l'intérêt d'un vocable comme *numen* qui s'applique à l'un et à l'autre indifféremment et articule souveraineté terrestre et souveraineté divine. Mais les conflits religieux contemporains remettent en cause les modalités de cet arrimage et les discours s'en font les témoins discrets. Les vrais débats sur la nature même de l'empereur et de son pouvoir se mènent ailleurs, on l'a vu.

Le langage de la rhétorique permet bien des dissimulations. Le jeu des mots, les figures transgressent le sens littéral. On glisse constamment d'un registre à l'autre. Alors même que Constantin en 310 devient l'image d'Apollon, il est en même temps Jupiter, par métaphore : "On désigne l'espoir dans le giron de l'empereur comme le vainqueur dépose les offrandes dans celui de Jupiter Capitolin : Nous plaçons tous notre espoir dans le sein de ta majesté et comme si la chose était réalisable, nous réclamons partout ta présence", *qui omnem spem in gremio maiestatis tuae ponimus et tuam ubique praesentiam, quasi dari posset, expetimus* (VII, XXI, 1).

On nourrit l'espoir d'un empereur omniprésent, image de l'ubiquité divine ; la présence du souverain devient la présence divine.

De même les ambiguïtés voulues comme celle de C. Mamertin "quis secutus sit ipse scit et quaecumque consilia eius gaudet formare divinitas" (XI, XV, 2). L'auteur laisse-t-il entendre comme le traduit E. Galletier une indétermination dans la divinité inspiratrice de Julien et faut-il lire : "la divinité quelle qu'elle soit qui se plaît à lui inspirer ses décisions" ou bien plutôt "quels que soient les conseils de celle-ci" ? On pourrait multiplier les exemples de la souplesse de ces mécanismes du discours de célébration et de l'ambiguité qui en découle.

La trame générale du *corpus* fixe plusieurs étapes dans l'élaboration de la théologie impériale qui offrent l'intérêt de situer les moments de la diffusion de ses thèmes. Elles précisent à partir de 289 la combinatoire des représentations polymorphiques de la dyarchie et de la tétrarchie, à une divinité indéterminée à la fin du *corpus*. Les opérateurs retenus dans le procès de l'identité impériale procèdent successivement par engendrement,

126. S.R.F. PRICE, *Rituals and powers*, op. cit., p. 233.

similitude, inspiration. Il reste que les panégyriques de la première partie du recueil jouent un rôle plus important dans la proclamation de cette figure et plus particulièrement dans la définition de ces relations avec les dieux que ceux de la seconde partie.

Maximien puis Constantin se servent de ces discours comme tribune d'information. Constantin en 310 et 321 laisse donner à la Gaule un rôle de premier plan dans la religion impériale en lui attribuant le *locus* du surnaturel. La définition de celle-ci préoccupera moins les successeurs de Nazarius qui, cependant, se trouvent au cœur même des conflits dans ce domaine, notamment Pacatus témoin du blocage de l'Empire et de l'orthodoxie et qui reste en retrait. Leurs lacunes irritent quelquefois, leurs silences pèsent, la polysémie de leur langage donne lieu à des interprétations contradictoires. L'opacité devient une norme.

Ils modèlent cependant l'imagerie divine aussi bien que l'imagerie impériale et les représentations de ces souverainetés, ils apportent des informations précieuses. La double image impériale transfère dans l'altérité le caractère absolu de l'autorité. Grâce à elle les réalités invisibles deviennent visibles, l'empereur, quelle que soit la période, reste le trait d'union entre un monde et l'autre. C'est le rôle de la cérémonie, qui manifeste la majesté impériale, de signaler les correspondances et l'accord entre le monde divin et le monde politique.

L'empereur à lui seul combat l'opacité de l'univers. Des discours de célébration indique les lieux du passage, ordonne et hiérarchise toutes les projections et relations d'une sphère à l'autre. Au terme du long procès de l'épidictique, les deux images coïncident, saturées de puissance, *imago mundi*, voulue d'en haut. Récupératrice, uniformisante, la stratification fossile doit assurer la pérennité de la domination.

CONCLUSION

Dans les stratégies de la communication et de la domination le recueil des panégyriques gaulois occupe une place non négligeable, parce que le *genus demonstrativum* auquel ils se rattachent, assigne, et qu'il proclame de façon spécifique les relations entre discours et pouvoir. Le recueil l'indique par lui-même ; sa présence parmi nos sources ainsi que les évolutions qu'on peut constater du début à la fin de la période qu'ils concernent, de 289 à 389, également. Ils constituent de ce fait un tissu à double face et s'intéresser à ce qu'ils disent induit un questionnement qui porte autant sur les mots eux-mêmes qui sont ceux de l'institution impériale et de l'institution discursive, que sur le pouvoir de l'empereur et l'efficace du discours de célébration. Dans le moment même où il se crée, il subsume les rapports politiques et sociaux. Il y a bien ici littérature et politique, fiction et réalité réunies, dans une période d'affrontements et de redéfinitions des formes de l'idéologie impériale et de ses modes de fonctionnement. Volonté clairement établie à l'avance ou justification *a posteriori* de décisions circonstancielles, la propagande impériale livre à ce niveau certains éléments de réponse à des questions débattues un moment. Il était intéressant de connaître les images du hasard et de la nécessité offertes dans les discours par les cercles intellectuels à des moments précis et ce qui en est retenu pour la postérité. Mais essayer de comprendre la finalité de ces mots d'éloge impliquait nécessairement l'étude conjointe du pourquoi et du comment.

C'est pourquoi il a été fait appel à des procédures qui mesurent, jaugent et mettent en évidence l'ensemble des composants, des dispositifs et des mécanismes des textes en tant qu'énoncés, et non pas à des méthodes qui jugent au préalable sur des critères d'appréciations sélectifs. Il fallait dans cette perspective prendre tous les mots en considération, quels qu'ils soient, et non pas en isoler certains au départ de l'enquête, et pour éviter le métadiscours, brouiller le puzzle des énoncés et mettre à jour certains éléments du procès discursif.

Ce voyage au bout des mots aboutit à livrer des matériaux, qui ont servi de support à des analyses, visant moins à désigner le sens, toujours virtuel, que de mettre en évidence les

mécanismes et saisir des stratégies dans ce recueil de la littérature épidictique latine.

Les investigations portant sur le vocabulaire le plus fréquent ou l'agencement des mots dans le dispositif rhétorique et la thématique, c'est à dire sur la réalisation des énoncés, a chercher à isoler des composants, à cerner des stratégies et des tactiques, à retrouver précisément et pour chacun des discours quelques uns des procédés de l'élocution, à reconstituer une genèse. Par conséquent à saisir ressemblances et différences, variations et invariants par rapport à une norme, celle du *corpus*, ou à celle des traités qui préconisent.

On a pu constater au cours de ces étapes à la fois l'homogénéité du *corpus* et sa diversité. Son unité tient aux impératifs que lui imposent ses finalités et les conditions de fonctionnement de l'éloquence "d'apparat" ; ses variations, des différents registres de la célébration impériale, chacun des éloges ayant été retenu dans ce recueil de morceaux choisis précisément pour sa spécificité due à l'événement et à la thématique générale choisie. Preuve s'il en est besoin de l'inscription de ces discours dans des pratiques sociales bien vivantes et de leur rôle dans la régulation de l'autorité. Ce florilège n'est pas un dernier hommage nostalgique rendu par la rhétorique décadente au grand ancêtre Pline mais un moyen de transmission de savoir-faire et d'un mémorial.

Les onze "dits" présentent chacun des particularités dues pour une part aux qualités propres des orateurs et pour une plus large part aux circonstances qui les suscitent, qui induisent des écarts par rapport à la norme interne du *corpus* ou des identités dans la mise en forme de cette parole officielle. Elles apparaissent dans l'annexe 1.

On y voit que les deux premiers panégyriques adressés à Maximien présentent de nombreuses caractéristiques communes et sont très proches l'une et l'autre par leur structure ; rythme de la phrase, utilisation des formes emphato-interrogatives, dispositif rhétorique les placent dans un même ensemble. les indices les plus nombreux tendent à prouver une unicité de source, comme le souligne les titres de manuscrits.

En ce qui concerne l'existence d'un possible *Corpus Eumenianum*, que certains avaient suggéré, on peut admettre des parentés entre les panégyriques IV et V sans pour autant pouvoir retenir l'hypothèse d'un auteur unique.

L'unité du recueil apparaît notamment dans le fait que les panégyristes gaulois s'intéressent beaucoup moins au passé de leur empereur qu'à l'actualité et à son activité présente. Ce n'est jamais l'enfance ou la jeunesse qui retiennent leur attention mais la période de son accession à l'empire et l'exercice du pouvoir. Ils consacrent de rares développements à la patrie, aux parents, à l'enfance, se débarrassant ainsi des modèles traditionnels. L'âge mûr, les activités réelles constituent l'objet de leur éloge. Ils diffusent des informations, conduisent à des modèles politiques. Leur rôle dans la pratique sociale s'avère important.

La personnalisation du discours par l'usage des pronoms personnels, particulièrement net chez Mamertin en 289 et 291, Eumène ou C. Mamertin en 362, permet de mieux appréhender la pratique discursive et le jeu de la parole qui établit la connivence entre le couple orateur/empereur. On observe que le caractère incantatoire du discours ne fait aucun doute, définissant par conséquent les conditions de sa réception et de son efficace. La récurrence lexicale tient aussi du procédé, comme les rythmes donnés par l'utilisation des exclamations ou des interrogations qui introduisent une forme de dramatisation.

Dans cette parole individuelle et collective, dans ce commerce des mots, le mode fondamental de l'échange demeure celui du *do ut des*. Les orateurs s'efforcent le temps d'un discours de mettre en forme les mots de la tribu politique et l'amplification confirme qu'elle est, aux troisième et quatrième siècles, la condition même de l'institution discursive. L'acte officiel constraint, implique un décor, une mise en scène, une dramaturgie et un public. Dans ses états successifs la figure impériale y puise ses traits, les mots leur potentiel d'action. C'est la raison pour laquelle il faut penser autrement qu'en termes dépréciatifs la répétitivité et l'inertie de cette langue de bois où se juxtaposent lieux communs, stéréotypes, prêts à penser, les uniformes d'apparat, les *ornamenta* que sont *dominus*, *sacratissime*, *virtus*, *pietas*, *felicitas*. On le sait bien, l'autorité est extérieure aux mots, ils ne tirent leur efficace que du pouvoir lui-même¹.

1. Julien saute de joie en écoutant Libanios si l'on en croît ce dernier pour qui l'empereur donne "La marque de celui qui confère aux mots leur efficacité en y ajoutant l'action dans laquelle la parole serait vaine". LIBANIOS, Discours sur les patronages, L. LVII, 1.

Mais le pouvoir cautionne ainsi un appel à l'imaginaire collectif. Les représentations nourries par les mots de la célébration recourent au convenu et à des vocables vieillis mais qui s'appuient sur des images symboliques, et par conséquent s'affirment à ce titre, libératrices. Que le public y adhère, ou finisse malgré tout par les accepter comme vérité du convenu. Le fils d'Ariane dans le labyrinthe du politique résulte de cette élaboration, qui se concentre sur la présence réelle et fictive du destinataire, objet de l'éloge, vivant dans et par les mots, point précis de rencontre du visible et de l'invisible. Agissant sur les modalités de la constitution de l'imagerie mentale, le portrait impérial est assuré d'une efficace dans ce domaine, particulièrement fondée sur l'importance du chef de guerre, la thématique le démontre.

Le registre de la célébration est d'ailleurs celui du *pathos* de l'admiration ou de l'amour, et plus particulièrement pour Constantin, celui de l'armée, de l'exultation de la part du public ou des habitants de l'empire, qui s'oppose à la haine de la vitupération du tyran. Les discours présentent le politique en termes de *movere*, de l'émotion. La structure bipolaire récurrente et la sémiotique de l'empereur et de son adversaire "l'usurpateur", orientent les interprétations des conflits, si présents dans le *corpus*, en inversant les signes. Elle contribue à la légitimation du vainqueur.

Le corps impérial indique en outre, un code sensoriel auquel doit correspondre partiellement celui de l'orateur, mais cette oralité de l'*actio* a disparu. L'échange se joue donc aussi à ce niveau. Regards des empereurs entre eux quand il se rencontrent, regard de l'orateur sur l'empereur, contemplation du public. Les mains signifient. L'orateur voit. Regarder le prince donne son sens au monde, car le spectacle de son corps et de son visage devient le lieu de l'intelligibilité.

Quantitativement les textes accordent une faible place à cet acte de reconnaissance qu'est le cérémonial, grille de lecture pour le présent et pour l'avenir, alors qu'au Ve et VIe siècles, ils se cantonneront souvent dans la redondance. Dans le *corpus*, la cérémonie aulique, l'*adoratio* sous la dyarchie, les audiences, les *adventus*² dans tous les cas montrent néanmoins la prise de possession de l'espace urbain et la hiérophanie qui permet à la

2. Le récit élimine un lieu de conflits possibles ; les funérailles, la seule *consecratio* évoquée est celle de Constance en VII. Les morts sont encombrants.

société dans ses différentes composantes de prendre conscience de son existence, de se voir signifier par l'homotimie, la place de chacun dans les rapports sociaux. L'ordonnancement du monde se lit dans ces tableaux, l'anomie disparaît dans cette hiérophanie organisatrice et fondatrice, objet d'affrontements décisifs par ailleurs dans l'exercice du culte impérial. On peut voir dans la dialectique de l'éloignement et de la présence, le rôle du faste et de la dépense que viennent éclairer *lestōpos* de la simplicité contre les excès du luxe dans le panégyrique de Julien, les hésitations du pouvoir impérial dans le choix du mode de domination, une austérité valorisante parce que référée à des schémas archaïsants, ou une dépense exigée par les transformations du tissu social.

Comme le disait longtemps auparavant Horace, il s'agit pour les auteurs "d'éterniser les vertus³". Le portrait s'y emploie. Le dénombrement et l'inventaire permettent de suivre les éléments de cette identité qui se construit selon un formulaire modulable et souple. Des ajustements variables et circonstanciels viennent modifier l'ordre et l'importance des qualités impériales, mais les charismes essentiels demeurent toujours les mêmes. Une trilogie vertu, piété, bonheur, reste l'invariant, devançant largement clémence, fortune, justice, puis prévoyance ou force par exemple. On observe donc une casuistique dynastique et circonstancielle mais toujours des opérateurs anciens, des charismes hérités⁴. On utilise les mots anciens même si le monde change. Les panégyristes n'innovent pas. Ils reconstituent les normes anciennes et pratiquent le culte des "évidences" : *virtus* quand on sait la pusillanimité, bonté quand on connaît la dureté, l'esprit calculateur et retors, clémence quand on est confronté aux éliminations.

Les portraits impériaux se modifient de Maximien à Constantin ou de Constantin à Théodose. D'une part la palette s'enrichit pour Constantin et pour Julien, d'autre part l'intervention de l'allégorie chez Pacatus transfigure la perception. La figure distancie davantage.

La *virtus* désigne un empereur stratège combattant, et victorieux jusqu'à Constantin. La victoire donne lieu à l'exaltation

3. HORACE, *Ode à Auguste*, IV, 14, 3, 59.

4. Et promis à un long avenir dans d'autres sociétés comme le *topos* de la rapidité qu'on retrouve chez Corneille dans un poème au roi sur la victoire en Franche-Comté en 1668, ou chez Pélixson, historiographe du Roi. L'empereur maîtrise ainsi le temps et l'espace.

classique de l'impérialisme romain, quand il s'agit de la guerre contre les barbares. Elle garde son caractère de sécurisation, de prédication et de menace, quand il s'agit de la guerre civile.

De la même façon la présence impériale, tant souhaitée et recherchée, traduit la participation effective aux circuits économiques et financiers comme l'exaltation des bienfaits dans les panégyriques II, IV, VII ou VIII. La focalisation sur la présence corporelle et la générosité réduit et incarne l'économie toute entière, ainsi que les relations politiques. Le présent indique la plénitude, le bonheur des temps, l'alliance du pouvoir central et des provinces. Les vertus sont des indicateurs, des symptômes d'une réalité qui se couvre de ces mots-broderie. Les mots assignent et proclament, tiennent captifs, masquent des procès réels. Mais on ne connaît le réel que par la symbolique de l'universel et c'est encore là que l'imaginaire du sujet collectif intervient. L'épidictique légitime parce qu'il projette et identifie en unifiant l'empereur et le corps social et civique.

La transcendance des vertus construit une surréalité qui retravaille le réel, comme le font par exemple également les représentations du temps ou de l'espace. Les conflits du présent, travestis par l'expression des vices et des vertus qui gomment les affrontements les camouflent ou les déplacent, sont donc souvent évacués. Ainsi Pacatus ne souffle-t-il mot des problèmes religieux au moment où ils sont les plus conflictuels. Le panégyriste crée donc les conditions de possibilité de l'exercice de la domination. La louange confère la gloire en même temps qu'elle l'énonce et la fait partager : Julien et Augustin le savaient bien. L'hégémonie exige la polyfonctionnalité de la célébration. Les vertus non seulement incarnent les valeurs de la collectivité mais identifie l'empereur au *dominus* céleste. A la surabondance, à la généralisation, elles ajoutent l'identification divine, que les mots comme "plein" ou "présent" indiquent.

On voit donc se mettre en place le procès de la sublimation qui modélise et régule le champ politique en l'articulant avec le divin. L'empereur devient *deus praesens*, un dieu présent par des procédés discursifs et analogiques divers. La polysémie des vocables distribue leur part divine aux empereurs. Le double langage des vertus qui ordonne, légitime et divinise, les qualités physiques aussi bien que morales et politiques placent l'empereur dans la mouvance divine. Il devient par la parenté fictive ou réelle, par l'image, cet Autre investi d'un caractère absolu et le

démontre par la cérémonie. Les ruptures l'emportent dans les définitions de la religion impériale dont les thèmes et le langage ne sont pas totalement nouveaux mais travaillent la nouveauté dans l'écart linguistique : métaphores, glissements, ambiguïtés.

Les panégyristes se taisent avec prudence sur le culte impérial sauf Mamertin dans son récit de l'arrivée en Italie des empereurs, qui évoque des sacrifices qui peuvent s'y rattacher. Ils se font de plus en plus discrets sur l'évolution et les débats en cours ailleurs sur la nature du pouvoir. Les dyarques les utilisent comme véhicule pour faire prévaloir la théologie jovio-herculienne des dieux souverains, actifs et Constantin pour l'identification apollinienne à la lumière souveraine. L'imagerie divine détermine l'imagerie impériale. Mais si Nazarius procure à Constantin une intervention miraculeuse, l'empereur lui ne fait pas de miracle.

Tribune d'information dans ce domaine au début⁵, même si celle-ci présente encore bien des obscurités, l'éloge se prive après Constantin de ce rôle. Ce silence prouve qu'une autre institution a pris le relais. Les textes du recueil deviennent plus répétitifs on l'a vu, on passe alors du discours-programme, court et dense à une célébration plus longue, moins précise, moins informative. L'évitement des problèmes devient la caractéristique essentielle. Le processus de distanciation s'accroît. Il y a bien une transformation et une rupture qui s'annonce : L'épidictique se modifie lorsque le pouvoir impérial change et Nazarius et Pacatus contribuent à ce changement. Les formules stéréotypées y rappellent les acclamations des cérémonies officielles. Pacatus, notamment, multiplie les effets destinées à émouvoir, mais aussi martèle les images par la répétition dans un discours, où l'on retrouve, exceptionnellement, le modèle plinien dans son plan biographique. L'écho du passé y résonne donc aussi bien que les signes de l'adaptation à des formes de célébration anticipatrices.

Les discours enseignent par la *doxa* des vertus, propagent les thèmes de la propagande impériale et les spécialistes du démonstratif interviennent souvent à un double titre, orateur et administrateur. Ils confèrent dès l'origine un double statut à ces textes, prononcés et écrits dans les institutions politiques et scolaires et tous les empereurs des Illyriens à Théodose

5. Leurs thèmes anticipent peut-être sur les autres véhicules. Ainsi l'identification apollinienne avec Victoire prédictive intervient dès 310. Le médaillon de Ticinum se référant à cette iconographie date de 313.

reconnaissent leur rôle car puissance romaine et éloquence restent tout à fait inséparables comme le démontre Eumène⁶.

La Gaule fait peur⁷, mais les provinces gauloises fournissent d'éloquentes rhéteurs qui apportent ainsi le tribut de l'hommage et rallient ces provinces si souvent devenues le lieu des sécessions et en dernier lieu celle de Maxime. Leur place est à la mesure des affrontements qui s'y déroulent : la guerre des mots reflète le théâtre des opérations. Ils vont chercher tout naturellement dans leur passé le plus reculé les preuves de l'alliance éduenne, ce qui ne les empêche pas d'exalter les racines gauloises, comme le fera Ausone⁸. En 310 et 321, la vision d'Apollon, les armées divines interviennent en Gaule. Le recueil de ces discours est bien en effet à la double enseigne du passé et de la Gaule épicentre des crises. Il aurait été certes éclairant de savoir qui a pris l'initiative de rassembler et de sélectionner ces figures impériales, ces politiques et ces orateurs sous le patronage de Pline et de Trajan, présent ici comme il l'est sur l'arc de Constantin. Pline plutôt que Fronton, d'ailleurs, Trajan plutôt que Marc-Aurèle ou Lucius Verus pour ce canon sous l'espagnol Théodore. Théodore se voit inscrit dans la lignée directe des grands empereurs, Auguste, Trajan, Constantin. Pacatus en suivant son illustre modèle Pline jusque dans le choix de son plan, veut tracer deux voies pour ses successeurs gaulois, rhétorique et politique.

Il ne manque pas d'éditeurs possibles après 389 pour ce conservatoire-mémorial. Le temps est aux biographies, autobiographies, aux portraits d'hommes exceptionnels, "d'hommes divins" et le pouvoir impérial renforce de son côté ses moyens d'action dans cette profusion. La parole officielle est une forme du *docere* que d'Ausone à Rutilius Namatianus, il est bon de pratiquer à sa manière et dès lors que les indications certaines font

6. "Le seul moyen de faire revivre cette époque lointaine où Rome d'après l'histoire exerça la prééminence sur la terre, c'est de faire ressusciter tout à la fois la puissance et l'éloquence romaine" V, XIX, 4. Cf. M.C. L'HUILLIER, La figure de l'empereur et les vertus impériales. Crise et modèle d'identité, *Les grandes figures religieuses*, op. cit. 539.
7. Synésios y renvoie même Spartacus! SYNESIOS, *Discours sur la royauté*, 22.
8. Comme l'analyse M. CLAVEL-LEVEQUE, Religion et société en Gaule, Tradition et identité, *Sept siècles d'histoire gallo-romaine*, op. cit., p. 63.

défaut, on ne peut faire que des hypothèses. Aucune ne pourra être prouvée.

En fin de compte, faut-il vraiment les prendre comme un miroir où le prince se voit comme il doit être ? Les panégyristes ne sont pas comme l'évêque de Ptolémaïs ou avant lui Julien, des conseillers qui morigènent et donnent des leçons, et en ce sens des directeurs d'opinion qui deviennent l'instrument d'un contrôle social. L'Eglise se voit alors investie de la mission, dans laquelle les philosophes s'étaient autrefois essayés : la régulation de l'autorité royale ou plus tard impériale. Ces orateurs ne s'y emploient pas. Leur rôle est ailleurs ; il réside dans une mémoire qui propose un système de représentations qui unifie et assure une permanence, et qu'il faut comprendre comme un effort du pouvoir impérial et de l'Etat romain pour contrôler l'évolution politique, se rendre partiellement maîtres des conflits en y opposant à ce niveau précis l'ordre symbolique ; comme une recherche de l'effectivité, comme une systématisation. Or ce véhicule reste circonscrit dans des limites, celles de la diffusion d'une culture lettrée, qui se sépare des rouages de l'appareil d'Etat. La coupure que nous avons constatée, les transformations ultérieures indiquent que cette culture se confine. La modernité de Claudio au début du Vème siècle consiste à utiliser un autre langage. Les conditions de la poursuite de l'efficience se modifient.

On trouve donc bien une cohérence à la fois dans "les dits" et ce travail d'amplification qui définit un pouvoir impérial, et une cohérence dans la collation dans les textes, malgré leur diversité et l'évolution qu'ils indiquent. En tissant un lien avec le passé, en utilisant celui-ci, les textes démontrent comment les permanences agissent ; la continuité qu'ils instaurent aide à décrypter le présent. Or ils constituent pour cette période d'un siècle des repères décisifs pour la constitution et la diffusion de la politique impériale. Ils jouent un rôle particulier dans l'élaboration du consentement et des moyens de l'assujettissement, leur travail vise à transposer la réalité et à guider son interprétation.

Les différents mécanismes discursifs montrent que les éloges s'efforcent d'inscrire la nouveauté dans des moules anciens et qu'ils ancrent le présent dans le passé. La répétitivité des vertus, les fantômes historiques ou mythologiques des *exempla* contribuent en fait à la définition rassurante du présent. L'inactuel recouvre l'actuel de sa couverture protectrice et c'est en

ce sens qu'on ne peut pas parler d'anachronisme. Dans ces réminiscences qui se situent à de nombreux niveaux, dans ces invariants, se réfléchit le procès du politique.

Le passé s'affiche donc constamment, comme sur l'arc de triomphe constantinien, mais le présent aussi et les changements⁹. L'empereur en cherchant une identification divine et un nom nouveau répond à des espérances¹⁰. La restauration, la rénovation renoue avec l'ancien mais transforme aussi bien les dieux que l'empereur, pour durer et faire durer. Le modèle cosmologique induisait la répétition et le retour cyclique, mais la duplication historique n'est pas nécessairement une réplique. Elle engage la société qui doit s'y reconnaître stable ou indestructible.

Le panégyrique est donc loin de l'histoire comme on la conçoit depuis longtemps : "Ce n'est pas un isthme étroit qui délimite et sépare l'histoire du panégyrique, mais il y a entre eux un épais rempart... et comme disent les musiciens une distance de deux octaves. Le panégyriste ne s'inquiète que d'une chose qui est de louer et de charmer celui qu'il loue, dût-il recourir au mensonge pour atteindre son but" écrivait Lucien¹¹. La distinction demeure bien établie mais il n'empêche que pour lui "l'éloge trouve aussi sa place dans un ouvrage d'histoire" et qu'à la fin de la période concernée par les panégyriques gaulois, l'histoire se laisse travestir et manipuler. L'isthme se rétrécit.

On sait que ces rhéteurs livrent des matériaux à d'autres auteurs. Eux-mêmes se lisent, se répandent par stéréotype ou légende interposés comme Castor et Pollux chez Nazarius et Pacatus ; on les utilise¹². Or l'historien d'aujourd'hui qui les étudie à son

9. Les transferts sont courants. Ainsi les mosaïstes de Ste Marie Majeure choisissent-ils l'image de Rome pour figurer le temple de Jérusalem dans la première moitié du Ve s. selon A. GRABAR, *L'empereur dans l'art byzantin*, *op. cit.*, p. 216-221.
10. TERTULLIEN, *Apologétique* 135, 11.
11. LUCIEN, *Comment il faut écrire l'histoire*, 7 : "Ce n'est pas que l'éloge ne doive jamais trouver sa place dans un ouvrage d'histoire mais il faut louer que si la circonstance s'y prête et il faut le faire avec mesure de manière à ne pas choquer les lecteurs futurs". *ibid.*, 9.
12. J. Moreau pense que les panégyristes fournissent des matériaux aux historiens. J. MOREAU, Préface à LACTANCE, *De Mortibus persecutorum*, Paris, 1954, p. 44. G. Sabbah décèle l'influence des panégyristes romains en relevant l'assimilation de Constance à Théodore ;

tour se trouve confronté à cet espace d'imaginaire que cette relecture du recueil des panégyristes impériaux a mis au cœur de l'enquête. Elle fait apparaître les mécanismes, les formes et les processus des rapports de sujexion/domination dans cette pratique discursive, et en définitive la nécessité et la force de l'illusion.

Ce fil conducteur devrait maintenant permettre d'aborder d'autres domaines, les éléments de cette déconstruction servir de données pour établir de façon plus précise la corrélation entre le fait et l'énoncé, que les perspectives de cette enquête ont marginalisée. Bien des voies sont ouvertes. En prenant des partis, j'ai dû me priver de moyens pour en constituer d'autres et fixer ces mots qui volent. A partir de ces données, on peut s'essayer à clarifier les faits. Il serait aussi tout aussi pertinent d'interroger le rapport des mots à la représentation, les articulations de l'iconique ou de l'idéologique, l'ensemble du système mis en place. En tant que forme historique, le discours de célébration, tel qu'on l'a observé dans le *corpus*, découle d'une tradition ancienne. Aux troisième et quatrième siècles, il se trouve à un tournant et confronté à d'autres pratiques discursives, les panégyriques de l'empereur chrétien, l'épidictique grecque et une autre entreprise de fabrication de grands hommes, les martyrs et les saints. L'amplification trouve un autre terrain, d'autres objets. La geste impériale entre en concurrence avec les *mirabilia Dei*. L'hagiographie doit sans doute beaucoup aux rhéteurs. Leur apparentement ne fait pas de doute. Saint Ambroise en multipliant artifices, allégories et métaphores ne relève sans doute pas des principes augustiniens de charité. "Il faut être clair par charité".

Etape donc dans une longue évolution, les panégyriques gaulois de 289 à 389 en énonçant la geste, les vertus et la gloire de Maximien, Constance, Constantin, Julien et Théodore cherchent inlassablement par le verbe à grandir la personne pour mieux garantir la fonction, à un moment de mutations idéologiques. La culture universitaire qui trouve ici son lieu d'application manifeste sa résistance au changement en conservant les formes et les modes d'expression traditionnels tout en cherchant à forger l'instrument capable de maintenir l'homogénéité d'un corps social déchiré par des antagonismes.

"rétorsion énergique et magistrale de la vérité officielle exprimée par le panégyрист". G. SABBAH, *La méthode historique d'Ammien Marcellin*, op. cit., p. 332 sq.

L'empereur icône, modèle incitatif les voile momentanément. C'est pourquoi dans l'instant où l'orateur exerce le pouvoir qui lui est imparti, il perpétue l'autre pouvoir par l'exemplarité du souverain polymorphe. Dans cet échange spéculaire, dans cette élaboration fantasmatique, les mots des discours opèrent une incarnation, celle du corps social tout entier réduit à son empereur.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

I - SOURCES ET ÉTUDES DE SOURCES

I.1 - *Épidictique*

I.1.1 - *Panégyriques gaulois*

Éditions complètes 19e-20e siècles

XII Panegyrici latini, éd. E. BAEHRENS, Leipzig 1874.

XII Panegyrici latini, éd. W. BAEHRENS, Leipzig 1911.

XII Panegyrici latini, éd. trad. R. A. B. MYNORS, Oxford 1964.

Panegyrici latini, éd. V. PALADINI et P. FEDELI, Rome 1976.

Éditions partielles

G. BARABINO, *Il panegirico dell' Imperatore Giuliano*, Saggio, introduzione, traduzione, Università di Genova 1965, p. 11-121.

W. J. G. LUBBE, *Incerti panegyricus Constantino Augusto dictus*, Leyde 1955.

R. T. REDLEY, From dynastic marriage to the Milvian Bridge, a translation of Panegyrics, VI and IX, *Mundus Antiquus* I, Melbourne 1976, p. 62-81.

Établissement du texte

T. JANSON, Notes on the text of the *Panegyrici Latini*, *CPh* 79, 1, 1984, p. 15-27.

D. LASSANDRO, *Batavica o bagaudica rebellio*, A proposito di *Pan. Lat.* V, 4, 1, e VIII, 4, 2. GIF 1973, p. 300-308.

I manoscritti HNA nella tradizione dei *Panegyrici latini*, BOL. CLASS. 1967, nouvelle série fasc. 15, p. 15-97.

Note critiche ai *Panegyrici Latini*, AFLB 1973-74, p. 30-35.

W. J. LUBBE, *De codici clujensi qui nunc dicitur (olim Blaiensi)* 168, *Mnemosyne*, sIV- 10, 1957, p. 247-256.

E. PELLEGRIN, Manuscrits latins de Suède, *Bull. d'information de l'Institut de Recherche et d'histoire des Textes*, n° 4, 1955, p. 18-20.

L. PIACENTE, Osservazioni su alcuni luoghi dei *Panegyrici Latini*. GIF 24, 1972, p. 327-340.

R. SABBADINI, *Carteggio di Giovanni Aurispa, Fonti per la storia d'Italia*, Rome 1931.

Le scoperte dei codici latini e greci ne'scoli XVI, XV, Bibl. Storica del Rinascimento, Firenze 1967.

Transmission des textes

L. D. REYNOLDS, *Texts and transmission, A survey of latin classics*, Oxford 1963.

N. G. WILSON, *D'Homère à Erasme. La transmission des classiques grecs et latins*, trad. C. Bertrand, P. Petitmangin, CNRS, Paris 1984.

Études et Commentaires

U. ASCHE, *Roms Weltherrschaftidee und Aussenpolitik in der Spätantike in Spiegel der Panegyrici latini*, Bonn 1983.

W. A. BAEHRENS, Bericht über die Litteratur zu den *Panegyrici latini*, *Jahr. Altertumwiss.* 203, 1925, p. 90-112.

Pacatus, *Hermes*, 56, 1921, p. 443-445.

B. BALDWIN, Tacitus, the *Panegyrici Latini* and the *Historia Augusta*, *Eranos*, 78², 1980, p.175-178.

J. BERANGER, L'expression de la divinité dans les panégyriques latins, *Museum Helveticum*, 27, 1970, p. 242-254.

R. C. BLOCKLEY, The panegyric of C. Mamertinus on the emperor Julian, *AJPh* 93, 1972, p. 437-450.

G. BOISSIER, Les rhéteurs gaulois au IVe s., *JS* 1884, p. 5-18, 125-140.

L. K. BORN, The perfect prince according to latin Panegyrists, *AJPh* 55, 1934, p. 20-35.

F. BURDEAU, L'Empereur d'après les panégyriques latins, dans *Aspects de l'Empire romain*, Paris 1964, p. 160-200.

G. CASTELLO, Il pensiero politico religioso di Costantino alla luce dei panegirici, Accad. Romanist Costant, *Atti del 1° Convegno Internazionale di Spello*, Foligno, Perugia, 1975, p. 49-117.

S. D'ELIA, Ricerche sui panegirici di Mamertino a Massimiano, *AFLN* 0, 1960-61, p. 121-391.

E. FAURE, Notes sur le Panégyrique VIII, *Byzantion* 31, 1961, 1-41.

- D. LASSANDRO, La demonizzazione del nemico politico nei *Panegyrici Latini, Religione e politica nel mondo antico*, Contributi dell'Istituto di Storia Antica, 7, Milan 1981, p. 237-249.
- La rappresentazione del nemico barbaro nell'oratoria encomiastica del 4° sec. *Inv. Luc*, 2, 1980, p. 191-205.
- A. LIPPOLD, Herrscherideal und Traditionverbundenheit im Panegyricus des Pacatus *Historia*, XVII, 1968, p. 228-250.
- J. LOMAS, Propaganda e ideologia : La imagen de la realza en los panegíricos romanos, *La Royauté dans l'Antiquité*, Madrid 1990.
- S. MAC CORMACK, Latin prose panegyrics : tradition and discontinuity in the later roman empire, *RE Aug.* XXII 1-2, 1976, p. 29-77.
- W. S. MACGUINNESS, Some methods of the latin panegyrist, *Hermathena*, 47, 1932, p. 42-61.
- Le discours des panégyriques latins et l'évolution religieuse sous le règne de Constantin, *Hermathena*, 48, 1933, p. 117-118.
- J. MAURICE, Le discours des panégyriques latins et l'évolution religieuse sous le règne de Constantin, *CRAI* 1909, p. 165-179.
- C. E. V. NIXON, The "Epiphany" of the Tetrarchs ? An examination of Mamertinus' Panegyric of 291, *TaPhA* 111, 1981, p. 157-166.
- The panegyric of 307 and Maximian's visits to Rome, *Phoenix*, 35, 1981, 75-76.
- D. PAULARD, *La divinité de l'empereur dans les panégyriques latins*, thèse 3ème cycle dactylographiée, Université Paris IV, 1969.
- R. PICHON, L'origine du recueil des panégyriques latins, *REA* VIII 1960, p. 229-249.
- Les derniers écrivains profanes*, Paris 1906.
- G. POHLSCHMIDT, Thémistius et les panégyriques latins, *Quaestiones Themistianae*, Munster 1908.
- L. PURSER, Notes on the *Panegyrici Latini*, *Hermathena*, 46, 1931, p. 16-40.
- G. SABBAH, De la rhétorique à la communication politique, *BAGB*, décembre 1984, p. 363-368.
- B. SAYLOR RODGERS, Constantine's pagan vision, *Byzantion* L, 1980, p. 259-278.
- Divine insinuation in the *panegyrici latini*, *Historia*, XXXV, 1986, 1, p. 69-99.
- O. SEECK, Studien zur Geschichte Diocletianus und Constantin, Die Rede des Eumenius, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*. CXXXVII, p. 713 sq.

- A. STADLER, *Die Autoren der anonymen gallischen Panegyrici, Dissertatio*, Munich, 1912.
- R. H. STORCH, The XII, *panegyrici latini* and the Perfect Prince, *A. Class.*, XV, 1972, p. 71-76.
- E. VEREECKE, Le *corpus* des panégyriques latins de l'époque tardive. Problèmes d'imitation. *AC*, XLIV, 1975, p. 141-157.
- M. VICENZI, Sul significato di *Virtus* nei Panegirici del 4° sec. *QILL*, I, 1979, p. 171-181.
- B. H. WHARMINGTON, Aspects of Constantinian propaganda in the *panegyrici latini*, *TApH A*, CIV, 1974, p. 371-384.
- E. WISTRAND, A note of the *Geminus Natalis* of Emperor Maximian, *Eranos*, 62, 1964, p. 131-145.

I. 1.2 - Autres Éloges

Œuvres

- (SAINT) AMBROISE, *La morte di Valentiniano, La morte di Teodosio*, Opera a cura di G. Coppa, Turin 1979.
Œuvres, PL 14-17, Paris 1845.
- AUSONE, *Ausonii Burdigalensis vasatis Gratiarum Actio ad Gratianum imperatorem pro consulatus*, ed. E. White et T. E. Page, Londres 1951.
- CLAUDIEN, *Œuvres*, éd. M. Platnauer, Londres 1956, 2 vol.
- CONSTANCE DE LYON, *Vie de St-Germain d'Auxerre*, éd. R. Borius, S. C. 112, Paris 1965.
- CORIPPE, *Eloge de l'empereur Justin* éd. trad. S. Antès, CUF, Paris 1981.
- EUSEBE DE CESAREE, *Über das Leben des Kaisers Constantin*, Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahr I hunderte, I, 1, éd. Von F. Winkelmann, Berlin, 1975.
- DION CHRYSOSTOME, *Oratio IV*, éd. D. Ferrante, Naples 1975.
- JEAN CHRYSOSTOME, *Panégyriques de St-Paul*, SC, 300, Paris 1982.
- JULIEN, *Discours, Lettres*, éd. J. Bidez, G. Rochefort et C. Lacombrade, CUF, 4 volumes, Paris 1932-1964.
- LIBANIOS, *Œuvres complètes*, éd. R. Foerster, Leipzig, 1903-1923.
- F. MERROBAUDE, *A translation and Historical Commentary by F. M. Clover*, TA Ph 61, 1971.
- Panégyrique de l'empereur Anastase Ier*, éd. A. Chauvot, *Antiquitas* XXV, Bonn 1986.

OPTATIEN PORPHYRE, *Panegyricus Constantino Augusto Dictus*, PL 19, col. 395-432.

Carmina, édit. G. Polara, 2 vol. Turin, 1972.

PLINE, *Panégyrique de Trajan*, éd. M. Durry, CUF, Paris 1947.

SIDOINE APOLLINAIRE, *Poèmes*, éd. A. Loyen, CUF, Paris 1960.

SUPLICE SEVERE, *Vie de St-Martin*, éd. J. Fontaine, SC 133-135, Paris 1967-69.

SYMMIQUE, *Laudatio in Valentinianum seniorem Augustum prior*, Ed. comm. e trad. di F. del Chicca, Università degli studi di Cagliari, Istituto di Philologia latina, Roma 1984.

THEMISTIOS, *Orationes*, éd. G. Downey, A. F. Norman, 3 vol, Leipzig 1965-1974.

Études

J. P. CALLU, Un "miroir du prince", le *Basilikos libanien* de 348, *GERIÓN* V, 1987, p. 133-152.

C. CASTELLO, Una voce dissonante nella Roma cristiana di Onorio, *Atti dell' Accad. Romanistica Constantiniana*, 1977, Perugia 1979, p. 155-196.

C. J. CLASSEN, Die stadt in Spiegel der *Descriptiones* und *laudes urbium* in der antiken und mittelalterliche Literatur, Coll. Berträge zur AltertumWissenschaft, 2, Hildesheim, 1980, p. 128-152.

H. A. DRAKE, *In praise of Constantine. Historical study and new translation of Eusebius' Tricennial Orations*, Cl. Studies vol. 15, Berkeley, Los Angeles, Londres 1976.

M. DURRY, *Laudatio funebris et rhétorique*, RPh, 3e série, XVI, 1942, p. 105-114.

Y. M. DUVAL, L'éloge de Théodose, *Rec Aug.* 4, 1966, p. 135-179.

La figure de Théodose chez Claudio, dans *La poesia tardoantica tra retorica, teologia e politica*, Erice, 1981, Atti, Messine 1984, p. 133-185.

Formes profanes et formes bibliques dans les oraisons funèbres de Saint-Ambroise, *Entretiens sur L'Antiquité classique*, t. XXIII, 1971, p. 40-62.

M. GALDI, La figura del panegirista antico, *Atti della AAN XIII*, 1, 1933-34, p. 275-292.

H. GÄRTNER, Einige überlegungen zur kaiserliche Panegyricus und zu Ammianus Characteristik des Kaiser Julian, *AAWM*, 10, 1968, p. 499-529.

- R. GUNTHER, Apollinaris Sidonius, Eine Untersuchung seinen drei Kaiserpanegyriken, *Mélanges J. Straub*, Berlin 1982, p. 654-662.
- W. HAMMER, *Latin and german encomia of cities*, Chicago, 1937.
- W. KIERDOF, *Laudatio funebris*, Beiträge zu Klassischen Philologie 106, Meisenheim, 1980.
- V. LOI, Struttura e topoi del panegirico classico nei sermones di sanctis di s. Agostino, *Augustinianum XIV*, 1974, p. 591-604.
- A. LOYEN, *Recherches historiques sur les panégyriques de Sidoine Apollinaire*, Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 285, Paris 1942.
- T. NISSEN, Historisches Epos und Panegyrikos in der Spätantike, *Hermes*, 1940, p. 298-325.
- L. PREVIALE, Teoria e prassi del panegirico bizantino, *Emerita*, 17, 1949, p. 72-105.
- D. ROMANO, Per una nuova interpretazione del panegirico latino in onore dell'imperatore, *ALGP*, 2, 1965, p. 325-338.
- K. THOMAS, Cuspinians Pancgyrikerausgabe *Rh. M.* CXXII. 1979, p. 338-343.
- T. VIJAMAA, Studies in greek encomiastic poetry, *Commentationes humanarum litterarum* 42, n° 4. Helsinki, 1968.
- M. A. VINCHESI, Note testuali all'epos di Corippo, *SCO*, 20, 1980, p. 143-158.
- F. VOLLMER, *Laudationum funebrium Romanorum historia et reliquarum editio scripsit et recensuit*, Jahr. für class. Philo XVIII suppt band 1893, p.445-528, *De funero publico*, suppt band XIX, 1982, p. 319-364.
- J. ZANDEE, Vom Heiligen Theodorus Anatolius. Ein Doppelt überbefreiter Text, *Vchr XXXVII*, 1983, p. 288-305.

I. 2 - Rhétorique

I. 2. 1 - Rhétorique antique

Traité

- ARISTOTE, *Rhétorique* éd. M. Dufour, 2 vol. CUF, 1932-28.
- MARTINUS CAPELLA, *Noctes de Philologie et de Mercure*, éd. Dick, Leipzig 1968.
- CICERON, *Divisions de l'art oratoire, Topiques*, éd. H. Bornecque, CUF, Paris 1924.

L'orateur, éd. A. Yon, CUF, Paris 1964.

CONSULTUS FORTUNATIANUS, *Ars rhetorica*, Introd. e critica, trad. par L. Calboli Montefusco, Bologne 1979.

DENYS D'HALICARNASSE, *Œuvres*, éd. G. Aujac I, III, CUF, Paris 1978, 1981.

MENANDRE LE RHETEUR, *Basilikos logos*, éd. trad. D. A. Russell et N.G. Wilson, Oxford 1981.

QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, éd. J. Cousin, 6 volumes, CUF, Paris 1975-1979.

RHETORES LATINI MINORES, éd. C. Halm, Leipzig, 1863.

Études sur la rhétorique antique

E. AUBRION, Pline le jeune et la rhétorique de l'affirmation. *Latomus* XXXIV, 1975, p. 90-130.

R. BARTHES, L'ancienne rhétorique, *Communications* 16, 1970, p. 172-229.

ARS RHETORICA, *Antica e nuova*, Publicazioni dell'Istituto di Filologia Classica e Medievale, 83, Genova 1983.

A. E. CHAIGNET, *La Rhétorique et son histoire*, Paris, 1888.

G. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World - 300 avant J.-C. + 300 après J. -C.*, A History of Rhetoric II, Princeton 1972.

J. KREKELBERG - E. REMY, *Les formes typiques de liaison et l'argumentation dans l'éloquence latine*, Namur, 1967. *Image. Imagination Imaginaire dans la rhétorique latine et sa tradition*, BAGB, 36, 1977.

H. LAUSBERG, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, Munich 1960, trad. italienne, Bologna 1969.

N. LORAUX, *L'invention d'Athènes, Histoire de l'oraison funèbre de la "Cité classique"*. EHESS - Centre de Recherches Historiques - Civilisations et sociétés 65, Paris, La Haye 1981.

J. J. MURPHY, *Rhetoric in the Middle Ages, a history of rhetorical theory from St Augustine to the Renaissance*, Londres, Berkeley 1974.

Colloque sur la Rhétorique, Calliope I, *Caesarodunum XIV bis*, Paris 1979.

Rhétorique et Histoire, L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval, Table ronde EFR, Rome 1980.

I. 2. 2 - Rhétorique moderne et contemporaine

- J. DUBOIS, F. EDELINÉ et alii *Rhétorique générale, Langue et langage*, Paris 1970.
- P. FONTANIER, *Les figures du discours* rééd. G. Genette, Paris 1969.
- G. GENETTE, *Figures III*, Paris 1972.
- H. V. GUMBRECHT, Persuader ceux qui pensent comme vous, *Poétique*, revue de théorie et d'analyse littéraires, 39 sept 1979, p. 363-384.
- A. KIBEDI-VARGA, *Rhétorique et littérature*, Paris 1970.
- M. LE GUERN, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris 1973.
- C. PERELMAN, *Le champ de l'argumentation*, Université libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, XLIII, 1970.
- L. OBRECHTS-TYTECA, *La nouvelle rhétorique. Traité de l'argumentation*, 2 volumes, Paris 1958, rééd. 1970.
- B. J. PRICE, *Paradeigma and exemplum in ancient rhetorical theory*, Berkeley 1975.
- P. RICŒUR, *La métaphore vive*, Paris 1975.
- J. SAPIR, C. CROCKER, *The social use of metaphor*, Univ. of Pennsylvania, 1977

I. 3 - Autres sources

I. 3. 1 - Sources littéraires

Textes

- AMMIEN MARCELIN, *Res gestae*, éd. E. Galletier, J. Fontaine, G. Sabbah, CUF, Paris 1966-1977.
- (SAINT) AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, Bibl. Augustinienne, 33, 34, 35, Paris 1954.
Les confessions, éd. P. de Labriolle, CUF, Paris 1935.
- AURELIUS VICTOR, *Livre des Césars*, éd. P. Dufraigne, CUF, Paris 1975.
- DION CHRYSOSTOME, *Discours*, éd. J. de Arnim, Berlin 1893-1896. *Discourses*, trad. J. W. Cohoon, Oxford 1961.
- EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, éd. Bardy, SC 31, 41, 73, Paris 1952, 1960.

- EUTROPE, *Breviarum ab urbe condita*, éd. C. Santini, Leipzig 1979.
Histoire abrégée, traduction M. Rat, Paris 1934.
- LACTANCE, *De la Mort des persécuteurs*, éd. J. Morcau, SC, 39, Paris 1934.
- LIBANIOS, *Autobiographie*, éd. J. Martin, P. Petit, CUF, Paris 1979.
- MACROBE, *Saturnales*, éd. N. Marinone, Classici Latini, Torino 1977.
- PLINE, *Lettres* éd. M. Durry CUF, Paris 1927.
- PRUDENCE, *Carmina*, éd. M. Lavarenne, CUF, Paris 1948.
- RUTILIUS NAMATIANUS, *Sur son retour*, éd. J. Vesserau, I. Préchac, CUF, Paris 1933.
- AURELIUS VICTOR, EUTROPE, FESTUS éd. W. den Boer, Leiden 1972.
- SCRITTORI DELLA STORIA AUGUSTA a cura di P. Soverini, Classici latini, 2 volumes, Turin 1983.
- SYNESIOS, *Discours sur la royauté*, éd. C. Lacombrade, SC, 130 Paris 1951.
- VIE DE CONSTANTIN, *Excerpta Valesiana*, éd. J. Moreau, Leipzig 1961.
- ZOSIME, *Histoire nouvelle*, T. I-II, éd. F. Paschoud CUF, Paris 1971-79.

Études sur sources littéraires

- L'AGIOGRAFIA LATINA, IVc-VIIc, *Augustinianum* XXIV, Rome 1984.
- J. AMAT, *Songes et visions, l'au-delà dans la littérature latine tardive*, Etudes Augustiniennes, Paris 1985.
- G. BOISSIER, *La fin du paganisme, Etudes sur les dernières lettres profanes en Gaule au 4e siècle*, 2 volumes, Paris 1891
- "Bonner Historia Augustia Colloquium" *Antiquitas*, 4, 1 à 19, Bonn 1963-1985.
- G. CAVALO, P. FEDELI, A. GIARDINA, *Lo spazio letterario di Roma Antica*, I, *La produzione del testo*, Rome 1989.
- Christianisme et formes littéraires de l'Antiquité tardive en occident*, Entretiens sur l'Antiquité classique XXIII, Genève 1977.
- G. DAGRON, *L'Empire romain d'Orient, Le témoignage de Thémistios*, Travaux et Mémoires du Centre de Recherches d'Histoire et de Civilisation byzantines, T3, Paris 1968.
- F. DESBORDES, *Argonautica, Trois études sur l'imitation dans la littérature antique*, Coll. Latomus 159, Bruxelles 1979.

- R. ETIENNE, *Ausone ou les ambitions d'un notable aquitain*, Bordeaux 1986.
- J. FONTAINE, *Etudes sur la poésie tardive d'Ausone à Prudence*, Coll. Etudes Anciennes, Paris 1980.
- J. C. FREDOUILLE, *Tertullien et la conversion de la culture antique*, Etudes Augustiniennes, Paris 1972.
- H. G. HAVERLING, Studies on Symmachus' language and style *Studia Graeca et latina Gothoburgensia* 49, 1988.
- P. MONAT, *Lactance et la Bible : une propédeutique latine à la lecture de la Bible dans l'occident constantinien*, Etudes Augustiniennes, 2 vol, Paris 1982.
- F. PASCHOUD, *Roma Aeterna, Etudes d'Ausone à St Léon*, Genève 1967-68.
- R. PICHON, *Les derniers écrivains profanes*, Paris 1906.
- G. SABBAH, *La méthode d'Ammien Marcellin, Recherches sur la construction du discours historique dans les Res Gestae*, Coll. d'Etudes Anciennes AGB, Paris 1978.
- P. L. SCHMIDT, *Politik und Dichtung in der Panegyrik Claudians*, Konstanz, Un. Verlag 1970.
- H. STERN, *Date et destin de l'Histoire Auguste*, Coll. Etudes latines XXVII, Paris 1953.
- R. SYME, *Historia Augusta Papers*, Oxford, 1983.
- F. THELAMON, *Païens et chrétiens au IV^e siècles. L'apport de l'Histoire Écclésiastique de Rufin d'Aquilée*, Etudes I. 3. 2 Augustiniennes, Paris 1981.

I. 3. 2. - Autres sources

- E. ALFÖLDI, *Die Kontorniat Medaillons*, I, II, Berlin 1976.
- M. R. ALFÖLDI, *Die Constantinische Goldprägung*, Mainz 1963.
The consecration coins of the third century, *Acta Archeologica*, 1955, p. 57-70.
- A. BARTOLI, *Curia Senatus*, Ist. di Studi Romani I, Monumenti, III, Florence 1963.
- P. BASTIEN, *Le monnayage de l'atelier de Lyon (294-316)*, Wetteren 1980.
- G. BAUCHHEUSS, P. NOELKE, *Die Jupitersäulen in den germanischen Provinzen*, Cologne 1981.

- R. BRILLIANT, *Gesture and rank in roman art*, Memoirs of the Connecticut Acad. of Art XIV, New Haven 1963.
- J. P. CALLU, *Genio Populi Romani, Contribution à une histoire numismatique de la Tétrarchie*, Bibl. EPHE 314, 1960.
- Inventaire des bronzes constantiniens*, Numismatique romaine XII, Wetteren 1981.
- La politique monétaire des empereurs romains, de 238 à 311*, Paris 1969.
- R. CALZA, *Iconografia romana imperiale*, Rome 1973.
- Un problema d'iconografia imperiale sull'arco di Costantino, *RPA*A 32, 1960, p. 133-161.
- A. CARANDINI, A. RICRI, M. DE VOS, *Filosofiana, la villa di Piazza Armerina*, 2 volumes, Palermo 1982.
- CODE THODOSIEN, éd. T. Mommsen, Berlin 1905. Ed. Pharr, Princeton 1952.
- CONSTANTIN VII PORPHYROGENETE, *De Caeremonis*, éd. A. Vogt, 2 volumes CUF, Paris 1939, 1967.
- L. CRACCO RUGGINI, Aposteosi e politica senatoria nel IVe s. DC : Il Dittico dei Symmachi al British Museum, *RSI*, Napoli 1977, p. 425-489.
- R. DELBRUECK, *Die Consulardiptychen und verwandte Denkmäler, Studien zur Spätantiken Kunstgeschichte*, 2, Berlin, Leipzig 1929.
- Antike Porphywerke*, Studien zur spätantiken Kunstgeschichte 6, Berlin, Leipzig 1932.
- Spätantike Kaiserporträts von Constantinus Magnus bis zum Ende des Westreiches*, Studien zur Spätantike Kunstgeschichte 8, 1933.
- Expositio Totius Mundi et Gentium*, éd. J. Rougé, SC, 124, Paris 1966.
- A. GRABAR, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Pub. de la Fac. des Lettres de Strasbourg, fasc. 75, Paris 1936.
- Une médaille de Tétrarques et le thème de l'empereur, protecteur des Barbares, *Mélanges F. Volbach*, Forshungen zur Kunstgeschichte und Christlichen Archäologie, 6, 1966.
- M. GRAMATOPOL, L'apothéose de Julien l'Apostat et de Flavia Helena sur le grand camée de Roumanie, *Latomus*, XXIV, 1965, p. 870-885.
- R. A. G. GARSON - C. H. V. SUTHERLAND, *Essays in Roman Coinage* presented to H. Mattingly, Oxford 1956.

- H. P. L'ORANGE, A. VON GERKAN, *Der Spätantike Bildschmuck des Konstantinsbogens*, Studien zur Spätantike Kunstgeschichte, 10, Berlin 1939.
- J. LAFAURIE, La chronologie impériale de 249 à 285, BSAF, 1965, p. 139-145.
- P. LÉVÊQUE, Observation sur l'iconographie de Julien dit l'Apostat d'après une tête inédite de Thasos. MMAJ LI, 1962, p. 105-128.
- J. MAURICE, *Numismatique Constantinienne*, I, Paris 1908.
- Notita Dignitatum Imperii Romani* éd. Omont, Mémoires de la SNAF, 51, 1980. Commentaires R. GOODBARN et Ph. BARTHOLOMEW, Aspects of the N. D., BAR Sup. séries 15, 1976 et G. CLEMENTE, ND, Cagliari 1968.
- Coll. Numismatique Romaine*, Essais, Recherches, Documents, Wetteren.
- G. C. PICARD, *Les Trophées Romains, Contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal à Rome*, Paris 1957.
- VAGN POULSEN, *Les portraits romains*, 2, Copenhague 1974.
- J. RUYSSCHAERT, Essai d'interprétation synthétique de l'arc de Constantin, *Rendiconti della Pontifica Accad Romana di Archeol*, XXXV, Vaticano 1963, p. 79-100.
- H. STERN, *Le Calendrier de 354, Études sur son texte et sur ses illustrations*, Institut Français d'Archéologie de Beyrouth, IV, Paris 1953.
- K. M. SWOBODA, *Römisch und Romanische Paläste. Eine architekturngeschichtliche Untersuchung*, 3, Vienne, Cologne, Graz, 1969.
- W. VON SYDOW, *Zur Kuntsgeschichte des Spätantiken Porträts* in 4. J., Bonn 1969.
- Table de Peutinger, Die Peutingerische Tafel*, éd. K. Miller, Stuttgart 1962.
La Tabula Peutingeriana, Rimini 1983.

II - APPROCHES TEXTUELLES

- E. BENVENISTE, Le vocabulaire des Institutions indoeuropéennes, Paris 1969.
- F. CHARPIN, *L'idée de phase grammaticale et son expression en latin*, Lille 1977.
- J. P. CHAUSSERIE-LAPRÉE, *L'expression narrative chez les Historiens latins*, Paris 1969.
- J. DANGEL, *La phrase oratoire chez Tite-Live*, Paris 1982.

- L. DELATTE, E. EVRARD, S. GOVAERTS, J. DENOOZ, *Dictionnaire fréquentiel du latin*, Liège 1981.
- J. DAVID et R. MARTIN, *Études de statistique linguistique*, Paris 1977.
- D. DUGAST, *Vocabulaire et discours, Essai de lexicométrie organisationnelle, Travaux de linguistique quantitative*, dir. Ch. Muller, Genève 1979.
- J. EVRARD-GILLIS, *La récurrence lexicale dans l'œuvre de Catulle. Études stylistique. Bibl. de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*. Fasc. CCXVII, Paris 1976.
- M. FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris 1966.
- L'ordre du discours*, Leçon inaugurale au Collège de France, 2/12/1970, Paris 1971.
- H. FUGIER, *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine*, Pub. de la Faculté des Lettres de Strasbourg 146, Strasbourg 1963.
- A. GEFFROY, J. GUILHAUMOU, A. SALEM et alii, *Sur la Révolution Française*, Bull. d'analyse du discours de l'Université de Lille III, 1975 n° 2.
- R. GROTIJAHN, *Linguistische und Statistische Methoden in Metrik und Textwissenschaft*, Quant Linguistice 2, Bochum 1979, 1981.
- L. GUESPIN, Pour une recherches théorique en linguistique, *Mots* 4, 1982, p. 181-184.
- L'analyse du discours politique en France. Acquis et tendances, Le Discours politique*, P. U. Lyon 1984.
- J. GUILHAUMOU, D. MALDIDIER, A. PROST, R. ROBIN, *Langages et idéologies, Le discours comme objet de l'Histoire*, Paris 1974.
- P. GUIRAUD, *Les caractères statistiques du vocabulaire*, Paris 1954.
- Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Paris 1960.
- T. JANSON, *Mechanisms of language change in latin*, Stockholm 1979.
- A Concordance to the latin Panegyrics*, Hildesheim, New York 1979.
- J. KRISTEVA, J. C. MILNER, N. RUWET, *Langue, discours, société, Pour E. Bénveniste*. Paris, - 1975.
- R. LAFON, *Le travail et la langue*, Paris 1978.
- Lexicologie et textes politiques*, *Bulletin de l'URL*, Institut de la langue française n°2 Novembre 1977.
- E. LOEFSTEDT, *Il latino tardo, aspetti e problemi*, Coll. Studi grammaticali e linguistici, 14, Brescia 1980.

- M. M. MACTOUX, *Douleia, Esclavage et pratiques discursives dans l'Athènes classique*, Annales littéraires de l'Université de Besançon 250, Paris 1980.
- Esclavage et enjeux de l'analyse lexicale, *DHA*, 11, 1985, p. 143-153.
- M. M. MACTOUX, J. Ph. MASSONIE, Approche lexicométrique des discours de Lysias, *Actes du Colloque International Informatique et Sciences Humaines*, Liège, 1983, p. 595-606.
- G. MALONEY, W. VILLENEUVE, La longueur des mots dans des œuvres de prose grecque. *CEA*, V, 1976, p. 59-88.
- M. MATTEA, Statistical researches in the *verbum* lexical field on the Frontonian rhetorical works, *de Orationibus* and *de Eloquentia*. *Lasla Revue* 3, 1975, p. 35-45.
- S. MELLET, Quelques réflexions sur l'exploitation statistique des données informatiques, *Les Études classiques* LVIII, 2 p. 105-113, 1990.
- R. MOES, *Les hellénismes de l'époque théodosienne, Recherches sur le vocabulaire d'origine grecque chez Ammien, Clément et dans l'Histoire Auguste*, Strasbourg, Association des Publications près les Universités de Strasbourg 1980.
- C. MOUSSY, *Gratia et sa famille*, Paris 1966.
- M. PÊCHEUX, *Les vérités de la Palice*, Paris 1975.
- R. ROBIN, *Histoire et Linguistique*, Paris 1973.
- F. RUSSO, Utilisation de la mesure des longueurs de phrases pour la détermination de la structure de la prose de Fronton dans le *De Eloquentia* et *De Orationibus*, *Lasla Revue*, 1975, 2, p. 31-48.
- Stratégies discursives*. Actes du Colloque du Centre de Recherches linguistiques et sémiologique de Lyon, Lyon, Mai 1977, Lyon 1979.

III - SYMBOLIQUE DE LA DOMINATION - CULTURE ET IDEOLOGIE

- A. ALFÖLDI, *Die Monarchische Repräsentation*, Darmstadt 1970.
- M. AMIT, Propagande de succès et d'euphorie dans l'Empire romain, *Iura* XIV, 1965, p. 152-175.
- W. AVERY, The *adoratio purpurae* and the importance of the imperial purple in the 4 th. Cy. *MAAR*, Rome 1940, p. 66-80.
- H. BARDON, *Les Empereurs et les lettres latines*, Paris 1940.
- T. D. BARNES, *Constantine and Eusebius*, Cambridge, EU, 1981.

- P. BOURDIEU, Sur le pouvoir symbolique, *Annales ESC*, 32, 1977, p. 405-411.
- Le discours de célébration*, Actes de la Recherche 5-6, 1975.
- J. BRIL, *Symbolisme et Civilisation, Essai sur l'efficacité anthropologique de l'imaginaire*, Lille 1977.
- P. BROWN, L. CRACCO-RUGGINI, M. MAZZA, *Governanti e intellettuali, popolo di Roma e popolo di Dio I-VI*s., Coll Passato Presente 2, 1982.
- P. BRUUN, Notes on the transmission of imperial images in the late Antiquity, *Studia Romana in hon. P. Krarup*, Odense 1976, p. 122-131.
- A. CAMERON, *Claudian, Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford 1970.
- M. CLAVEL-LÉVÈQUE, *L'Empire en jeux, espace symbolique et pratique sociale dans le monde romain*, Paris 1984.
- F. B. FERRARI, *De veterum acclamationibus et plausu libri septem*, Mediolani, 1927, p. 227-280.
- La fête, pratique et discours*, Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 42, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 262.
- J. GAGE, *Recherches sur les jeux séculaires romains*, Coll. Études latines, XI, 1934.
- T. HAAROFF, *Schools of Gaul*, Oxford 1920, 1958.
- L. HALKIN, *La supplication d'action de grâce chez les Romains*. Bibl. de la fac de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, fasc. 129, 1953.
- W. KIRSCH, *Cura vatum*, Staat und Literatur in der lateinischer Spätantike, Philologus CXXIV, p. 274-289, 1980.
- S. MAC CORMACK, *Art and ceremony in late antiquity*, Berkeley 1981.
- S. MAC CORMACK, Change and continuity in the late antiquity : The ceremony of Adventus, *Historia*, 21, 1972, p. 721-752.
- L. MARIN, Pouvoir du récit et récit du pouvoir. *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 25, 1979, p. 23-43.
- Le portrait du Roi*, Paris 1981.
- H. I. MARROU, St Augustin et la fin de la culture antique, Paris 1958.
- J. MATTHEWS, *Political life and culture in late Roman Society*, Londres 1985.
- M. MAZZA, *Le Maschere del potere. Cultura e politica nella tarda Antichità*, Naples 1986.

- S. MAZZARINO, La democratizzazione della cultura nel Basso Impero, XIe Congrès des Sciences historiques, *Rapports II*, p. 35-53, Stockholm 1960.
- D.A. MILLER, Symbolique de la monarchie à Byzance, *Annales (ESC)* 1971, 3-4, p. 639-652.
- D. NELLEN, *Viri litterati*, Bochumer Historische Studien Alte Geschichte 2, Bochum 1977.
- M. PAVAN, *La politica di Teodosio nella publicistica del suo tempo*, Rome 1964.
- La poesia tardo antica, tra retorica, teologia e politica*, Atti del v corso della scuola super di archeol. e civiltà mediévali, Ericc, 1981, Messina, Centro di Studi Umanistici, 1984.
- Propaganda e persuasione occulta nell'Antichità*, Contribut. dell'Istituto di Storia Antica, a cura di M. Sordi, Univ. del Sacro Cuore, Milan 1974.
- P. PETIT, Recherches sur la publication et la diffusion des discours de Libanius, *Historia* V, 1956.
- A. QUACQUARELLI, *Reazione pagana e trasformazione della cultura fine 4° sec.* Quaderni di Vetera Christianorum, 19, Bari 1986,
- Sagg. patristici, retorica ed esegezi biblica*, Bari 1971.
- M. REYDELLET, *La Royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, EFR, Rome 1981.
- P. RICHÉ, *Les Écoles et l'enseignement dans l'occident chrétien de la fin du 5e siècle au milieu du XIe siècle*, Paris 1979.
- La survivance des Ecoles publiques en Gaule au Vc siècle, *Le Moyen-Age*, CXIII, p. 422-436.
- M. ROGER, *L'Enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris 1905.
- Ch. ROUÉCHÉ, Acclamations in the later Roman Empire New evidence from Aphrodisias, *JRS*, LXXIV, 1984, p. 181-199.
- J. SCHEID, La mort du tyran. Chronique de quelques morts programmées. Coll. EFR 79, p. 177-193, *Du châtiment dans la cité*. Rome 1984.

IV - HISTOIRE

- M. T. W. ARNHEIM, *The senatorial aristocracy in the Later Roman Empire*, Oxford 1972.
- A. ALFÖLDI, *La fine dell'impero romano d'occidente*, Biblioteca di Studi Latini IX, 1979.
- P. ANDERSON, *Les passages de l'Antiquité au féodalisme*, Paris 1977.

- R. S. BAGNALL, A. CAMERON, S. R. SCHARTS, K. A. WORP, *Consuls of the late Empire*, Atlanta 1987.
- T. D. BARNES, *The new Empire of Diocletian and Constantine*, Londres 1982.
- J. BÉRANGER, *Principatus*, Université de Lausanne, Publication de la Faculté des Lettres XX, Genève 1973.
Recherches sur l'aspect idéologique du principat, Bâle 1953.
- Imperium, expression et conception du pouvoir imperial*, *REL*, LV, 1977, p. 325-344.
- E. BEURLIER, *Le culte impérial, son histoire et son organisation*, Paris 1891.
- J. BLEICKEN, *Zum Regierungsstil des römischen Kaisers. Eine Antwort auf Fergus Millar*, Wiesbaden 1982.
- R. BRAUN, J. RICHER, éd. *L'Empereur Julien, de l'histoire à la légende* 2 vol., Paris 1978, 1981.
- L. BREHIER, L. BATTIFOL, *Les survivances du culte impérial romain*, Paris 1920.
- P. BROWN, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris 1983.
Society and Holy in the late Antiquity, Berkeley 1982.
- M. CALTABIANO, Un quindicennio di studi sull'imperatore Giuliano, 1965-1980, *Koinonia* VII, 1983.
- L. CERFAUX, J. TONDRIAUX, *Un concurrent du christianisme : le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine*, Tournai 1957.
- M. CLAVEL-LÉVÈQUE, *Puzzle gaulois, les Gaules en mémoire. Images, textes, histoire*, Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 88, Besançon 1989.
The conflict between Paganism and Christianity, éd. A. Momigliano, Oxford 1963.
- Crise et redressement dans les provinces européennes de l'Empire (milieu du IIIe- milieu du IVe s. ap. J.-C.)*, Actes du Colloque de Strasbourg (décembre 1981), Université des Sciences Humaines de Strasbourg Contributions et Travaux de l'Institut d'Histoire Romaine, III, Strasbourg 1983.
- Le culte des souverains dans l'Empire romain*, Entretiens sur l'Antiquité classique, Fondation Hardt, 19, Genève 1973.
- F. CUMONT, L'éternité des empereurs romains, *R. d'Hist. et de Litter. Rel.* I, 1986, p. 435-452.

- G. DAGRON, *L'Empire au 4e s. et les traditions politiques de l'Hellénisme*, Centre de Recherches d'Histoire et de Civilisation byzantines. Travaux et Mémoires, 3, 1968.
- Naissance d'une capitale, Constantinople et ses institutions 350-451*, Bibliothèque Byzantine VII, Paris 1951.
- E. DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'empire romain 395-410, Essai sur le pouvoir impérial*, Paris 1951.
- La formation de l'Europe et les invasions barbares*, T. 2. : *De l'avènement de Dioclétien au début du 6e s.*, Paris 1979.
- P. DOCKÈS, Révoltes bagaudes et ensauvagement, Sauvages et ensauvagement P. U. Lyon 1980, p. 147-195.
- H. DOËRRIES, Das Selbstzeugnis Kaiser Konstantins, *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften, Philologische Historische Klasse*, III, 34, Gottingen 1954.
- Epigrafia e ordine senatoria*, Atti del colloquio internazionale AIEGLI, 1981, Tituli 4, Rome 1981.
- E. EWIG, *Spätantikes und Fränkisches Gallien, Beihefte der Francia*, III 1-2, Munich 1979.
- R. ETIENNE, *Le culte impérial dans la péninsule ibérique d'Auguste à Dioclétien*, Paris 1958.
- J. R. FEARS, The cult of Jupiter and Roman Imperial Ideology, *ANRW* II, 17, 1, 3-191.
- The cult of Virtues and Roman Imperial Ideology *ANRW* II, 1, 2, p. 827-948.
- Princeps a diis electus : the divine election of the emperor as a political concept at Rome*. Papers and Monographies of the American Academy in Rome XXXI, 1977.
- J. GAGÉ, Le "solemne urbis" du 21 avril au 3e s. ap. J. -C. Rites positifs et spéculations séculaires, *Mélanges d'histoire des rel.* Offerts à H.C. Puech, Paris 1974, p. 225-241.
- Le *signum astrologique* de Constantin et le millénarisme de *Roma aeterna*, *RHPhR* 2, 1951, p. 181-223.
- La théologie de la Victoire impériale *RH CLXXI*, 1933, p. 1-43.
- La Victoire impériale dans l'Empire chrétien, *RHPhR* 1933, p. 370-400.
- La Gallia Romana*, Atti del colloquio 1971, Acc. Naz. dei Lincei, 1973.
- J. GAUDEMÉT, Le régime impérial romain, *Recueils de la Société J. Bodin*, T. XX, Bruxelles 1970, p. 429-480.
- A. GIARDINA, *Aspetti della burocrazia nel basso impero*, Rome 1977.

- G. HALSBERGHE, Le culte de *Deus Sol Invictus* à Rome au IIIe s. ap. J.-C., *ANRW* II, 17,4, p. 2181-2201.
- F. HEIM, *Virtus, Recherches sur la théologie de la Victoire*, Thèse dactylographiée, 3 vol., Paris IV, 1985.
- H. HEINEN, *Trier und Treverland in römischer Zeit*, Trèves 1985.
- Istituzione giuridiche e realtà politiche nel tardo impero*, IIe-IVe sec. Atti di un incontro tra storici e giuristi a cura di G. G. Archi, Florence 1974, Milan 1976 (et congrès suivants).
- C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, 8 vol. 1900-1926.
- D. LASSANDRO, Rivolte condatine e opinione pubblica in Gallia alla fine del 3e secolo, I *Canali della propaganda nell'mondo antico*, Cont. dell'Ist. di storia Antica dell'Univ. del Sacro Cuore, XV, 4 Milan 1978, p. 204-214.
- P. LE GENTILHOMME, Le désastre d'Autun en 269. *REA* 45, 1943, p. 233-240.
- M. MAC CORMICK, *Eternal Victory Triumphal rulership in late Antiquity, Byzantium and early Medieval West*, Cambridge 1987.
- J. P. MARTIN, *Providentia Deorum, Recherches sur certains aspects du pouvoir impérial*, coll. EFR 61, Rome 1982.
- R. MARTIN, Qu'est-ce que l'Antiquité tardive ? Réflexions sur un problème de périodisation. *Aion, Le temps chez les Romains, Caesarodunum*, 10 bis, 1976.
- J. M. MATTHEWS, *Western aristocracies and Imperial Court*, 364-425, Oxford 1975.
- J. F. MATTHEWS, Gallic supporters of Theodosius, *Latomus* 30, 1971-2, p. 1073-1099.
- M. MESLIN, Nationalisme, Etat et Religion à la fin du IVe s., *Archives de sociologie des Religions*, 18, 1964, p. 9-20.
- F. MILLAR, *The Emperor in the Roman World*, 31-337, Londres 1977.
- J. MOMMSEN, *Mémoires sur les provinces romaines*, Paris 1867.
- R. NOUAILHAT, *Saints et Patrons, les premiers moines de Lérins*, Centre de Recherche d'Histoire Ancienne 84, Besançon, Paris 1988.
- M. L. PALADINI, L'aspetto dell'imperatore-dio presso i Romani. *Contributi dell'Istituto di filologia classica*, sezione di Storia Antica I, Università cattolica del Sacro Cuore, Milan 1963, p. 1-65.
- J. R. PALANQUE, Collégialité et partages dans l'empire romain, *REA* 46, 1944, p. 47-69 et 280-298.
- A. PASQUALINI, *Massimo Herculius*, Studi publ. del Ist. italiano per la storia antica 30, Rome 1979.

- La patrie gauloise d'Agrippa au VIe s.* Actes du colloque de Lyon - 1981, publ. de l'Univ. Jean Moulin. Centre d'études romaines et gallo-romaines, 3, Lyon-Paris 1983.
- H. G. PFLAUM, *Scripta varia*, La Gaule et l'Empire romain, Paris 1981.
- Le pouvoir et le sacré*, Institut de Sociologie de l'Université, Bruxelles 1962.
- S. R. F. PRICE, *Rituals and powers. The roman imperial cult in Asia minor*, Cambridge 1984.
- L. ROSS TAYLOR, *The divinity of the Roman Emperor*. Middletown 1931.
- M. ROYO, *Essai sur la légitimité des empereurs à la fin du Ier s.* Thèse de 3^ecycle, Université de Paris IV, dactylographiée, Paris 1983.
- Sept siècles de civilisation gallo-romaine, vus d'Autun, Société Eduenne des Lettres, Sc. et Arts, 1985.
- W. SESTON, *Dioclétien et la Tétrarchie*, Paris 1946.
- Scripta Varia*, EFR 43, Rome 1980.
- M. SIMON, *Hercule et le christianisme*, Strasbourg 1955.
- SOCIETÀ ROMANA E IMPERO TARDO-ANTICO, *Istituzioni ceti economici*, di A. Giardina 4 vol. Rome 1985.
- H. STERN, *Natalis imperii*, *Mélanges II. Grégoire I*, Paris 1949, p. 551-559.
- J. STRAUB, *Vom Herrcherideal in der Spätantike*, Stuttgart 1964.
- Regeneratio imperii. Ausfänge über Romes Kaiserstum und Reich im spiegel der Heidnischen und Christlichen Publizistik*, Darmstadt 1972.
- K. F. STROHEKER, *Der senatorische Adel im Spätantike Gallien*, Darmstadt 1970.
- F. TAEGER, *Charisma. Studien zur Geschichte des antiken Herrscherkultes*, 2 vol., Stuttgart 1960.
- R. TURCAN, Le culte impérial au 3^e s., *ANRW II*, 16, 2, P. 996-1084.
- C. VOGLER, *Constance II et l'administration impériale*, Groupe de Recherches d'Histoire Romaine, Etudes et Travaux III, Strasbourg 1979.
- E. WISTRAND, *Felicitas imperatoria. Studia Graeca et latina Gothoburgensia XLVIII*, Göteborg Univ. 1987.

ANNEXE I

LES DONNÉES STRUCTURELLES

La saisie informatique a permis d'obtenir les listes qui peuvent être consultées au Centre de Recherches d'Histoire Ancienne de Besançon : décomptes fréquentiels, listes alphabétiques, repérage de la situation des mots dans les phrases. Elles fournissent en outre des éléments d'information sur la structure et la composition de chacun des discours qui se fondent sur le dénombrement et la répartition des mots dans les segments des textes. C'est à partir de ces données que j'ai travaillé pour déterminer les caractéristiques de chacun des panégyriques du point de vue lexicologique. Les indicateurs étant les mots et leur nombre dans les phrases, les mots graphiquement différents, les phrases dans le texte, l'utilisation de l'exclamation ou de l'interrogation.

Pour l'ensemble des onze panégyriques, j'ai effectué un relevé du nombre des mots, du nombre des phrases, des mots graphiquement différents, de la ponctuation sous forme de points d'interrogation et de points d'exclamation. Leurs relations figurent sous forme de pourcentage ou de moyennes. Nous obtenons les données suivantes pour les onze discours :

Données générales

Texte	Nombre total de mots	Nombre de phrases	Moyenne des mots par phrase	Pourcentage de mots différents	Nombre de mots différents par phrase	Points d'interrogation		Points d'exclamation		Total/points d'interrogation points d'exclamation	% total
						Total	%	Total	%		
II	2679	104	25,75	57,74	1547	23	22,15	1	0,96	24	23,07
III	3008	124	24,25	57,61	1733	15	12,06	16	12,90	31	25
IV	3265	108	30,23	56,04	1830	15	13,88	4	3,70	19	17,59
V	2984	85	35,10	54,85	1637	14	16,47	1	1,17	15	17,64
VI	2483	101	24,58	56,30	1398	18	17,82	4	3,96	22	21,78
VII	4155	180	23,08	53,47	2222	29	16,11	4	2,22	33	18,33
VIII	2521	109	23,12	59,53	1501	8	7,33	5	4,58	13	11,92
IX	4293	196	21,90	54,36	2334	38	19,38	9	4,59	47	23,97
X	6315	329	19,19	62,95	3346	42	12,76	15	4,98	57	17,32
XI	5377	301	17,86	55,36	2977	35	11,62	13	4,31	48	15,94
XII	9220	458	20,13	49,39	4548	96	20,96	18	3,93	114	24,89
Total	46300	2095	24,10	56,13	25073	333	15,50	90	4,3	423	19,76

Afin d'étudier la structure de chacun des panégyriques, j'ai effectué un relevé du nombre de mots par phrase. On lira donc dans chaque chapitre du nombre de mots dans les phrases numérotées, le total des mots constituant le chapitre et le total des phrases, puis la moyenne des mots par phrase et par chapitre.

DONNÉES STRUCTURELLES PAR PANÉGYRIQUE

II-III

Texte n° 2 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	31	28	63	48	41						211	5	42,20
02	96	3	8	25	17	24	10	24	23	18	248	10	24,80
03	30	18	10	44	82						184	5	36,80
04	13	67	44	16							139	4	34,75
05	2	45	74	35	18	20	29				223	7	31,85
06	8	8	50	14	24	15	67	23			209	8	26,12
07	13	26	17	12	12	8	19	33	10	7			
	27										184	11	16,72
08	12	14	3	38	13	11	19	19			129	8	16,12
09	43	27	39	31	37						177	5	35,40
10	21	27	17	33	24	19	24	14			179	8	22,37
11	14	18	12	32	36	18	14	41	25		210	9	23,33
12	30	9	19	11	15	29	6	10	15	24			
	25	20									213	12	17,75
13	28	43	17	18	26	25	37				194	7	27,71
14	40	30	40	50	18						178	5	35,60
Total											2678	104	

Texte n° 3 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	23	39	33	25	11	26					157	6	26,16
02	29	30	100								159	3	53,00
03	18	12	14	17	37	40	5	53	24	49			
	49										318	11	28,90
04	55	7	11	14	44	17					148	6	24,66
05	31	25	97								153	3	51,00
06	4	6	9	18	15	15	10	13	17	41			
	41	16									205	12	17,08
07	19	21	14	20	18	21	36	29	8	13	199	10	19,90
08	28	13	7	55	15	23					141	6	23,50
09	5	3	30	63	18	24					143	6	23,83
10	17	6	20	39	38	69					189	6	31,50
11	4	26	15	18	33	14	2	4	3	3			
	3	18									143	12	11,91
12	30	28	41	5	2	7	9	9			131	8	16,37
13	14	17	40	12	52	14					149	6	24,83
14	30	69	14								113	3	37,66
15	26	36	10	9	5	8	10				104	7	14,85
16	45	31	31	61							168	4	42,00
17	30	26	9	5	5	41					116	6	19,33
18	19	19	25	5	37						105	5	21,00
19	14	47	94	17							172	4	43,00
Total											3013	124	

IV-V

Texte n° 4 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	42	45	117	22							226	4	56,50
02	70	62									132	2	66,00
03	31	14	12	15	16	41					128	6	21,33
04	27	39	78	27							171	4	42,75
05	66	43									109	2	54,50
06	38	54	11	55	28						186	5	37,20
07	24	21	39	18	22	15					139	6	23,16
08	30	36	22	49							137	4	34,25
09	59	15	27	19	3	34	21				178	7	25,43
10	14	53	59								126	3	42,00
11	34	28	36	34							132	4	33,00
12	78	52									130	2	65,00
13	28	24	34	6	27						119	5	23,80
14	31	42	28	51	11	12	2	2	8	6			
	5	2									200	12	16,66
15	43	26	29	11	15	13	18	28			183	8	22,87
16	16	40	17	15	48	11					147	6	24,50
17	72	35	22	25							154	4	38,50
18	24	32	65	29	27	36	16				229	7	32,71
19	56	28	34	20							138	4	34,50
20	40	11	27	18	23	17	13	10	11		170	9	18,88
21	55	37	14	25							131	4	32,75
Total											3265	108	

Texte n° 5 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	102										102	1	102,00
02	65	24	5	5	11	30					140	6	23,33
03	44	68	10	49							171	4	42,75
04	82	72									154	2	77,00
05	35	22	102								159	3	53,00
06	120	49									169	02	84,50
07	17	19	81								117	3	39,00
08	50	24	46								120	3	40,00
09	37	23	33	33	63						189	5	37,80
10	37	19	18	40							114	4	28,50
11	22	51	29	23							125	4	31,25
12	39	24	12	19							94	4	23,50
13	43	5	4	7	34						93	5	18,60
14	34	16	23	49	22	4					148	6	24,67
15	31	49	36	22	31						169	5	33,80
16	6	28	29	29	30	35	17				174	7	24,86
17	35	21	41	40	40						177	5	35,40
18	82	46	16	26	22						192	5	38,40
21	85	14	8	31							138	4	34,50
Total											2984	85	

VI-VII

Texte n° 6 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	54	25	65	46							190	4	47,50
02	31	49	35	40	37						192	5	38,40
03	9	11	12	43	50	18					143	6	23,83
04	45	15	9	38	10	19					136	6	22,67
05	47	14	28	22	12	23	22				168	7	24,00
06	24	57	18	75							174	4	43,50
07	43	30	9	28	35	28	22				195	7	27,86
08	23	25	22	17	20	14	29	24	13		187	9	20,78
09	27	15	59	11	16	19	26	38	17		228	9	25,33
10	43	27	32	4	11	15	23				155	7	22,14
11	16	16	25	22	12	10	14	24	11	24			
11	15										189	11	17,18
12	18	14	27	10	15	19	17	14	15	30	179	10	17,90
13	17	19	13	11	6	17	35	50			168	8	21,00
14	47	13	30	27	18	10	10	24			179	8	22,38
Total											2483	101	

Texte n° 7 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	61	14	30	8	14	29	30				186	7	26,57
02	18	41	29	67							155	4	38,75
03	15	29	114								158	3	52,67
04	17	14	34	18	20	9	20	18			150	8	18,75
05	20	44	45	33							142	4	35,50
06	7	7	23	43	9	10	56				155	7	22,14
07	15	22	61	15	20	15	25	38			211	8	26,38
08	33	11	9	39	19	8	14	8	11	27			
08	15										194	11	17,64
09	13	92	19	21	17						162	5	32,40
10	17	18	24	13	20	10	14	15	25	13			
10	18	20									207	12	17,25
11	8	10	13	16	8	18	22	5	4	13			
11	11	13	18	6	13						178	15	11,87
12	21	38	39	19							117	4	29,25
13	57	62	22	14	16	10	17	13			211	8	26,38
14	22	15	36	10	32	21	26	35			197	8	24,63
15	4	2	10	42	13	15	29	36	23	19			
15	6										199	11	18,09
16	60	24	39	14	22	26	13	6	7	10			
16	29										250	11	22,73
17	36	15	29	25							105	4	26,25
18	32	29	18	21	32	2	18	29	17		198	9	22,00
19	32	36	48	34	23	23	17				213	7	30,43
20	14	22	50	14	27	11					138	6	23,00
21	30	20	2	4	20	49	18	13	5	15			
21	19	35									230	12	19,17
22	25	15	31	14	51	28	7	36	17	10	234	10	23,40
23	59	10	19	15	22	40					165	6	27,50
Total											4155	180	

VIII-IX

Texte n° 8 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	50	50	50	53							203	4	50,75
02	62	20	21	24	14	73					214	6	35,67
03	54	13	42	10	39	15					173	6	28,83
04	11	9	34	12	39	32	50				187	7	26,71
05	13	16	26	8	28	10	18	23	21		163	9	18,11
06	21	20	11	24	13	28	41	15	25	22	220	10	22,00
07	15	57	19	34	12	46					183	6	30,50
08	16	15	27	11	25	27	7	17			145	8	18,13
09	16	23	30	31	6	17	36				159	7	22,71
10	22	16	30	33	10	12	40	10	5	21	199	10	19,90
11	13	17	18	8	17	50	10	8	27		168	9	18,67
12	12	5	19	25	17	6	20	16	60		180	9	20,00
13	5	5	9	19	7	15	8	27	26	19			
13	24										164	11	14,91
14	23	8	25	46	25	7	29				163	7	23,29
Total											2521	109	

Texte n° 9 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	63	34	45	49	17						208	5	41,60
02	21	23	29	38	20	9	31				171	7	24,43
03	24	20	12	12	32	22	19	17	30	17	205	10	20,50
04	26	35	96	18							175	4	43,75
05	31	20	29	17	47	14	14	52			224	8	28,00
06	7	4	28	69	38	19					165	6	27,50
07	12	6	19	19	19	8	4	3	7	13			
07	25	21	32								188	13	14,46
08	28	5	13	60	31						160	6	26,67
09	38	10	4	11	6	8	27	16	7	25			
09	6	5	11	5	4						183	15	12,20
10	7	6	19	11	41	11	16	24	19		154	9	17,11
11	28	44	16	47							135	4	33,75
12	13	27	22	19	13	34					128	6	21,33
13	11	11	30	28	15	10	6	15	20		146	9	16,22
14	13	5	25	15	9	9	6	20	18	17			
14	12	20	7								176	13	13,54
15	77	15	6	36	21	7	26	12			200	8	25,00
16	25	14	45	8	26	38	46	21			223	8	27,87
17	51	41	31								123	3	41,00
18	22	24	12	28	39						125	5	25,00
19	5	28	14	24	26	19	31	27	16		190	9	21,11
20	11	20	20	16	6	28	18	19			138	8	17,25
21	22	16	13	29	14	67					161	6	26,83
22	6	5	4	21	12	17	10	44	8	30	157	10	15,70
23	14	29	43	16	11						113	5	22,60
24	34	32	15	20	43						144	5	28,80
25	27	14	13	13	5	7	26	15			120	8	15,00
26	76	14	22	15	18	36					181	6	30,17
Total											4293	196	

X

Texte n° 10 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	55	11	21	24	10						121	5	24,20
02	20	18	18	7	18	12	7	16	30	27			
02	21	25									219	12	18,25
03	31	36	67	45	44	21	17				261	7	37,29
04	55	19	10	27	17	17	27	9			181	8	22,63
05	7	27	20	16	13	20	12	15	13	10			
05	25										178	11	16,18
06	26	40	13	11	17	15	19	17			158	8	19,75
07	51	18	51	71							191	4	47,75
08	9	7	6	20	16	6	4	4	24	42	138	10	13,80
09	54	23	22	14	10	34					157	6	26,17
10	23	30	15	17	7	13					105	6	17,50
11	30	11	17	6	23	5	12	5	4	10			
11	55										178	11	16,18
12	27	10	4	12	3	3	10	14	6				
12	5	15	8	14	8						142	15	9,47
13	7	31	18	27	13	9	22	7			134	8	16,75
14	15	39	6	3	3	3	18	12	10	10			
14	16	16	14								165	13	12,69
15	26	8	41	28	16	5	14	15	14	10			
15	7	7	6	13							210	14	15,00
16	10	20	41	9	15	20	18	20	36		189	9	21,00
17	46	31	36								113	3	37,67
18	3	2	5	11	10	14	12	22	26	14			
18	5	16	8	7	18						173	15	11,53
19	11	15	46	29	39	14					154	6	25,67
20	10	9	19	20	38						96	5	19,20
21	12	14	56	19							101	4	25,35
22	23	33	13	18	5	18					110	6	18,33
23	18	34	29	11	18						110	5	22,00
24	33	9	7	26	25	20	31	28			179	8	22,38
25	34	10	11	31	22	44	18	35	7	14	226	10	22,60
26	8	32	10	14	41	11	27	18	2	3			
26	9	16									191	12	15,92
27	42	30	18	14	27	30					161	6	26,83
28	58	19	11	20	61						169	5	33,80
29	11	5	6	7	24	27	24	7	5	9			
29	8	10	5	14	22						184	15	12,27
30	45	27	22	11	21	31					157	6	26,17
31	12	10	10	31	41	25	4	19			152	8	19,00
32	3	3	3	12	12	18	36	21	16	20			
32	14	12	22	26							218	14	15,57
33	3	7	22	7	19	20	27	12	2	11			
33	29	52									211	12	17,58
34	31	20	26	1	3	3	3	16	24		127	9	14,11
35	34	35	45	11	6	29	24				184	7	26,29
36	27	10	36	39	18	29					159	6	26,50
37	17	22	30	60	21	27	14				191	7	27,29
38	24	14	26	31	13	9	10	8	8	4			
38	20	14	41								222	13	17,08
Total											6315	329	

XI

Texte n° 11 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	50	39	16	63	38						206	5	41,20
02	12	12	17	16	22	31	12	37			165	9	18,33
03	34	13	40	28							115	4	28,75
04	19	15	29	23	13	29	38	17	8	23	214	10	21,40
05	9	13	6	9	8	19	17	22	19	9			
05	12	21	22	11							197	14	14,07
06	28	10	34	12	11	5	7				154	8	19,25
07	19	8	22	3	29	22	18				121	7	17,29
08	4	16	16	13	37	45					131	6	21,83
09	16	30	33	11	14	5	64				173	7	24,71
10	92	35	13	13	7	14					174	6	29,00
11	21	14	30	7	57						129	5	25,80
12	58	36	16	28							138	4	34,50
13	10	14	31	21	98	19					193	6	32,17
14	24	13	19	8	2	10	19	22	27	23			
14	16	24									207	12	17,25
15	20	7	12	16	22	23	19	36			155	8	19,38
16	14	39	5	47	17	24	11				157	7	22,43
17	13	28	25	6	15	14	14	18	6	7			
17	11										157	11	14,27
18	14	4	11	17	11	4	12	9	9	16			
18	11	11	9	39	13						190	15	12,67
19	15	11	6	18	30	11	11	16	7	15			
19	29	13	17								199	13	15,31
20	7	10	15	21	19	5	8	7	5	24			
20	11	11									143	12	11,92
21	23	8	41	14	16	10	20	25	15	25	197	10	19,70
22	10	11	10	6	9	24	8	8	12	23			
22	11	11									181	13	13,92
23	35	8	12	4	3	19	50	23	8	14			
23	11	12									199	12	16,58
24	15	12	11	16	27	18	12	18	11	5			
24	10	28	18	4	6	13					227	16	14,19
25	31	15	21	11	25	15	8	9			135	8	16,88
26	7	21	8	9	7	9	12	17	9	24			
26	16										139	11	12,64
27	5	7	5	25	5	4	13	3	6	21			
27	35	9									138	12	11,50
28	10	12	13	5	9	18	14	6	8	16			
28	40										151	11	13,73
29	8	10	10	6	4	7	10	9	3	5			
29	18	2	7	16	26	9	23				173	17	10,18
30	30	42	10	10	12	20	17	10	7		158	9	17,56
31	58	13	28	18	30	17	7	8	19		198	9	22,00
32	16	21	35	91							163	4	40,75
Total											5377	301	

XII

Texte n° 12 chapitres	Phrases										Total des mots	Total des phrases	Moyenne m : p
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10			
01	28	42	18	60	35	13					196	6	32,67
02	2	11	15	43	22	12	12	32	16	20	185	10	18,50
03	16	33	18	8	18	55	29	28			205	8	25,62
04	22	24	33	22	11	10	25	19	12	19			
04	9										206	11	18,73
05	21	6	3	6	8	5	5	6	10	34			
05	33	20									157	12	13,08
06	9	10	23	30	10	7	15	24	37	9			
06	33										207	11	18,82
07	20	9	10	17	42	20	14	26	28	23			
07	8										217	11	19,73
08	16	17	40	41	30	53					197	6	32,83
09	6	16	26	7	25	22	13	24	31	26			
09	35	10									241	12	20,08
10	19	28	23	72	17						159	5	31,80
11	36	4	33	42	7	6	13	9	17	10			
11	9	31	8	17	15						257	15	17,13
12	13	22	15	34	29	17	25	12	20	14			
12	10	16	9								236	13	18,15
13	26	55	9	56							146	4	36,50
14	32	6	36	34	11	18	12				149	7	21,29
15	47	43	36								126	3	42,00
16	10	14	13	10	50	11	13	6	6	6			
16	11	25	18	20	10	5	9	13			250	18	13,89
17	13	32	33	21	17	21	27	10	13	8	195	10	19,50
18	32	13	4	17	17	7	5	24	29	13			
18	25										186	11	16,91
19	13	31	13	26	15	2	14	40			154	8	19,25
20	32	8	10	24	16	32	25	85			232	8	29,00
21	70	44	44	28	16	18	11	10			241	8	30,12
22	34	36	34	20	11	8	10	21	22	46	242	10	24,20
23	16	36	7	9	24	8	24	5	28		157	9	17,44
24	28	8	49	8	27	9	30	28	16	11			
24	10										224	11	20,36
25	5	7	11	12	51	9	6	5	6	6			
25	7	22	11	9	6	8	10	21			212	18	11,78
26	15	8	16	20	37	10	16	2	16	22	162	10	16,20
27	13	10	18	9	28	17	38	7			140	8	17,50
28	9	27	22	46	21	66	10	10	19		230	9	25,56
29	18	15	13	7	69	32					154	6	25,67
30	30	45	20	10	13	28	18	39			203	8	25,37
31	22	10	32	38	29	11	14				156	7	22,29
32	40	24	16	21	18	4	24	16	10	28			
32	4	4									209	12	17,42
33	34	20	18	37	14	14	24	55	16		232	9	25,78
34	14	54	8	9	5	6	22	22	17	34			

34	12									203	11	18,45	
35	7	26	47	33	7	32	22			174	7	24,86	
36	23	8	9	14	15	33	14	25	24	12			
36	5	8								190	12	15,83	
37	28	21	30	5	5	13	12	11	21				
37	5	9	6	12	7					194	15	12,93	
38	13	33	7	2	9	6	4	4	3	3			
38	2	3	8	7	3	15	7	38	25		192	19	10,11
39	21	35	40	21	3	39	16	21	22		218	9	24,22
40	14	24	28	20	15	46	58				205	7	29,29
41	8	15	10	28	19	22	23	22	34	7			
41	40										228	11	20,73
42	8	10	14	46	20	70					168	6	28,00
43	13	20	28	24	30	26	38				179	7	25,57
44	18	18	18	7	5	16	10	4	9	22			
44	9	26	29								191	13	14,69
45	24	11	11	14	29	43	20	30	10	15			
45	15	15	13								250	13	19,23
46	119										119	1	119,00
47	10	16	12	24	92	4	6	4	3	6			
47	29	22	18								246	13	18,92
Total											9220	458	

En se fondant également sur un relevé du nombre des mots et du nombre de phrases, on fait apparaître une des composantes de la structure. Le dispositif rhétorique traditionnel, Exorde, Narration, Péroraision se retrouve dans tous les panégyriques. On peut, à la suite d'E. Galletier y déceler également l'annonce du plan dans une Proposition-Division. Si l'on prend le nombre de mots comme indice, il devient possible d'essayer de comparer les choix opérés par les auteurs par rapport à une norme constituée par le recueil entier.

Le tableau fait état de ces relevés.

Structure rhétorique

Exorde			Proposition		Narration		Péroraision	
Pourcentage de mots	Mots	Phrases	Mots	Phrases	Mots	Phrases	Mots	Phrases
du discours	459 17,15	15 6,86	184 6,86	5	1666 62,18	72	372 13,88	12
III	752 25,99	26 5,08	153 5,08	3	1900 63,16	91	172 5,71	4
IV	226 6,92	4 3,67	132 3,67	2	2606 79,81	89	301 9,21	13
V	364 12,19	10 1,64	49 1,64	1	2315 77,58	67	265 8,57	7
VI	382 15,38	9 1,28	32 1,28	3	1722 69,85	73	347 13,97	16
VII	186 4,47	7 0	0 0	0	3340 80,38	142	629 15,13	28
VIII	265 10,51	5 2,57	65 2,57	3	2028 80,44	94	163 6,46	7
IX	208 4,84	5 0	0 0	0	3640 84,78	172	445 10,36	19
X	519 8,21	21 0	0 0	0	5544 87,79	289	222 3,51	13
XI	371 6,89	14 0	0 0	0	4645 86,38	274	361 6,71	13
XII	381 4,13	16 2,22	205 2,22	8	8388 90,97	421	246 2,66	13
Moyenne générale des textes en %	10,60		2,12		78,28		8,74	

Les spécificités des textes

	Longueur	Moyenne de mots dans les phrases M/P	Phrases interrogatives P.I	Phrases exclamatives P.E.	Total interr./excl. P.I.E	Mots différents M.D	Exordes et proposition É + P	Narration N	Péroraison P
II	-	+	+	-	+	+	+	-	+
III	-	+	-	+	+	+	+	-	-
IV	-	+	-	-	-	moy.	-	+	+
V	-	+	+	-	-	-	+	+	-
VI	-	+	+	-	+	+	+	-	+
VII	+	-	-	-	-	-	-	+	+
VIII	-	-	-	+	-	+	+	+	-
IX	+	-	+	+	+	-	-	+	+
X	+	-	-	+	-	+	-	+	-
XI	+	-	-	+	-	-	-	+	-
XII	+	-	+	-	+	-	-	+	-

Rythmes

Structures

+ = supérieur à la moyenne du corpus

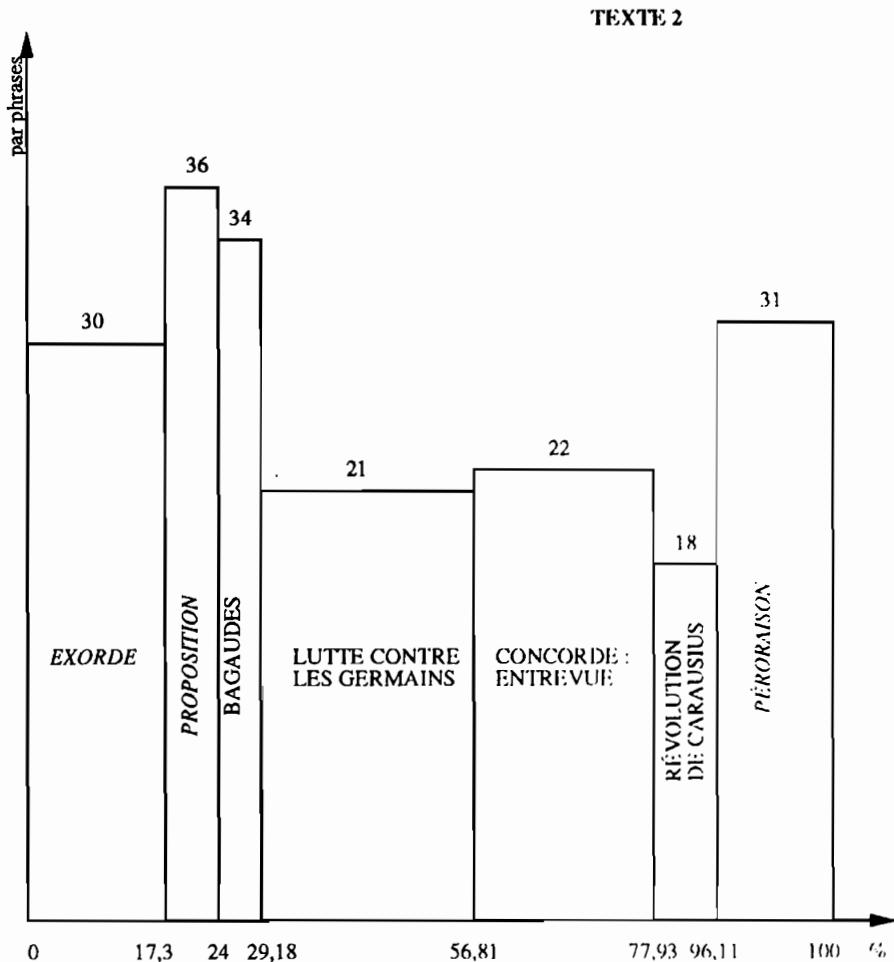
- = inférieur à la moyenne du corpus

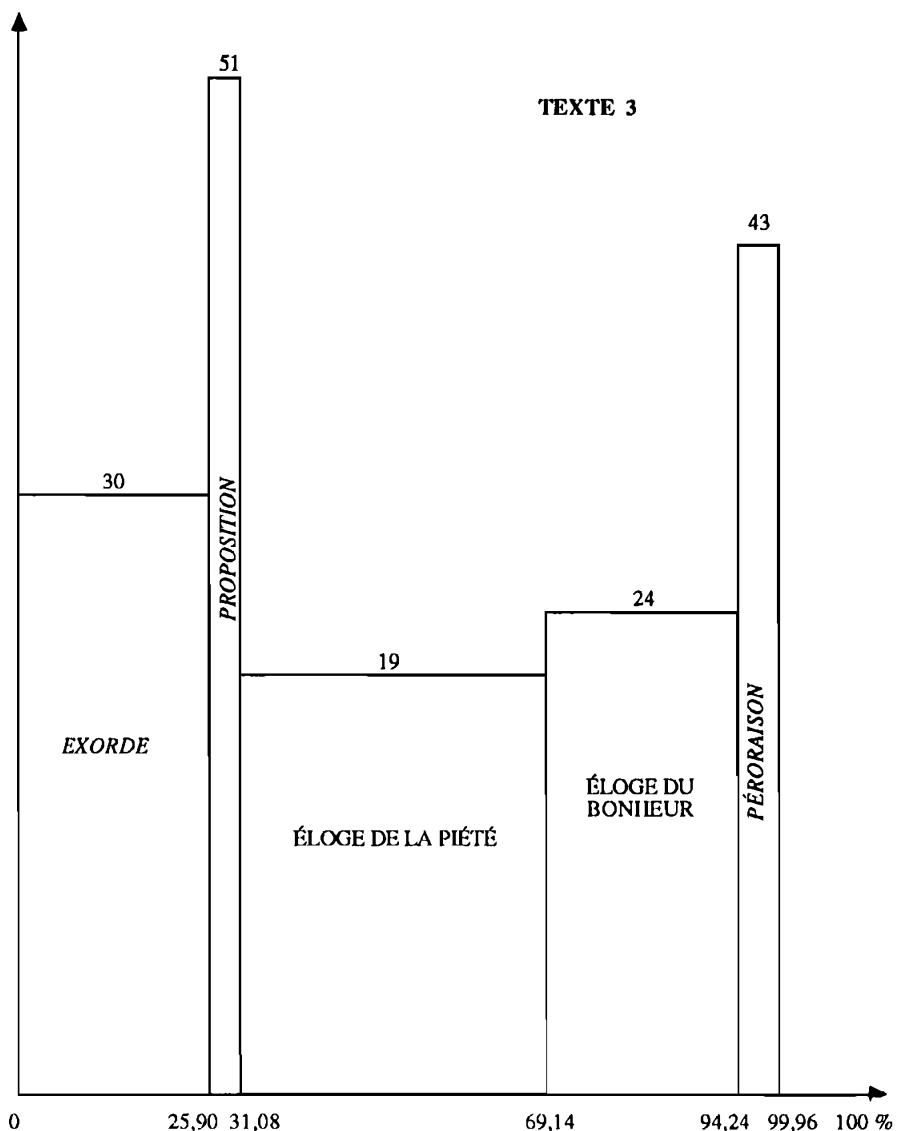
ANNEXE II

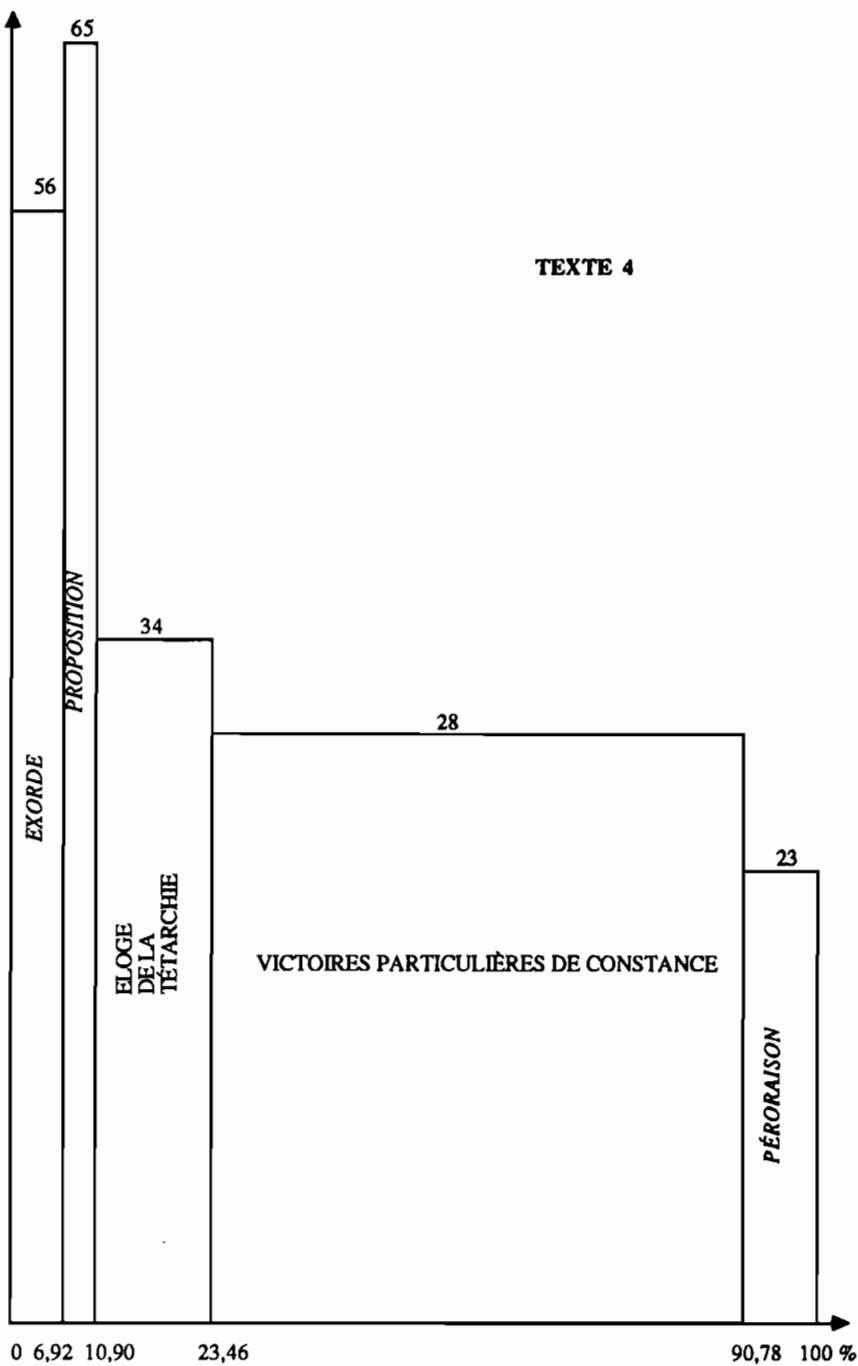
ESPACE-TEXTE, ESPACE-TEMPS

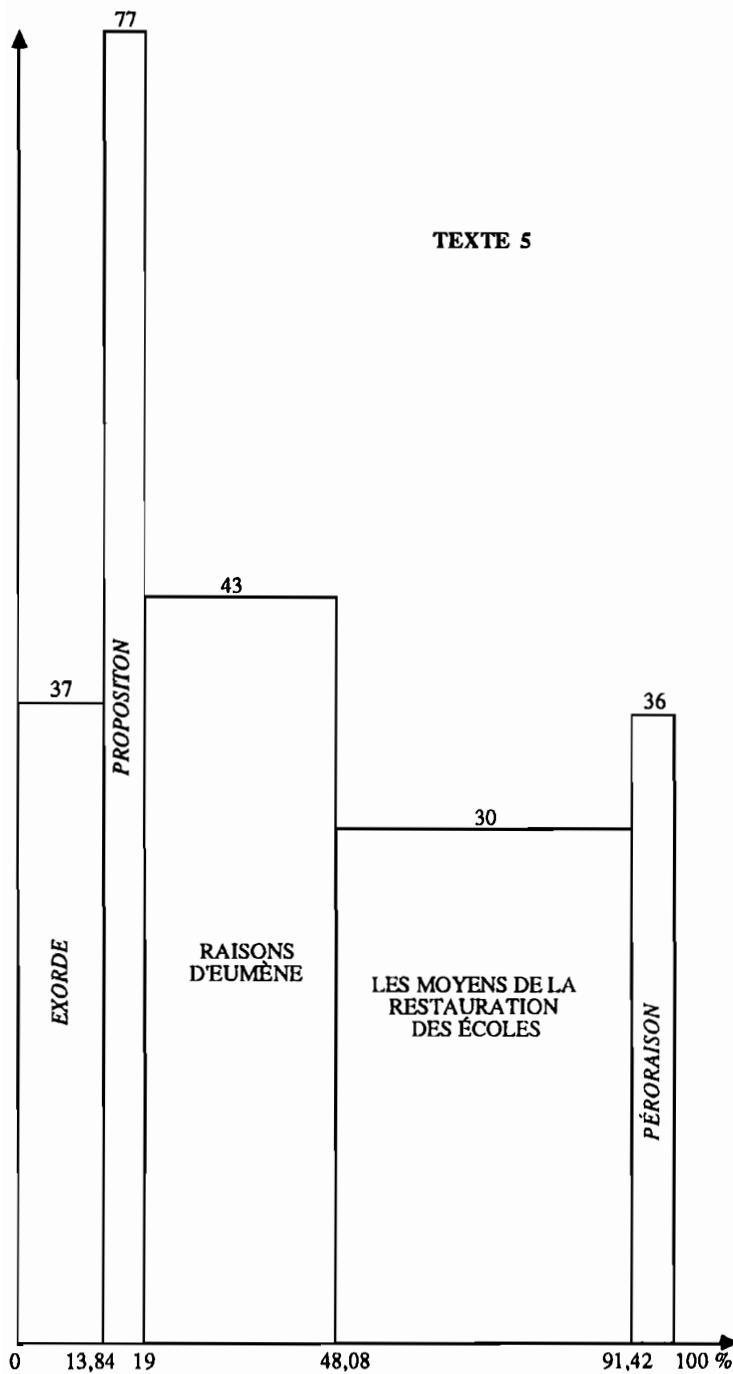
En abscisse, dispositif et thématique en pourcentage des mots de l'énoncé.

En ordonnée, moyenne des mots par phrase et par partie.

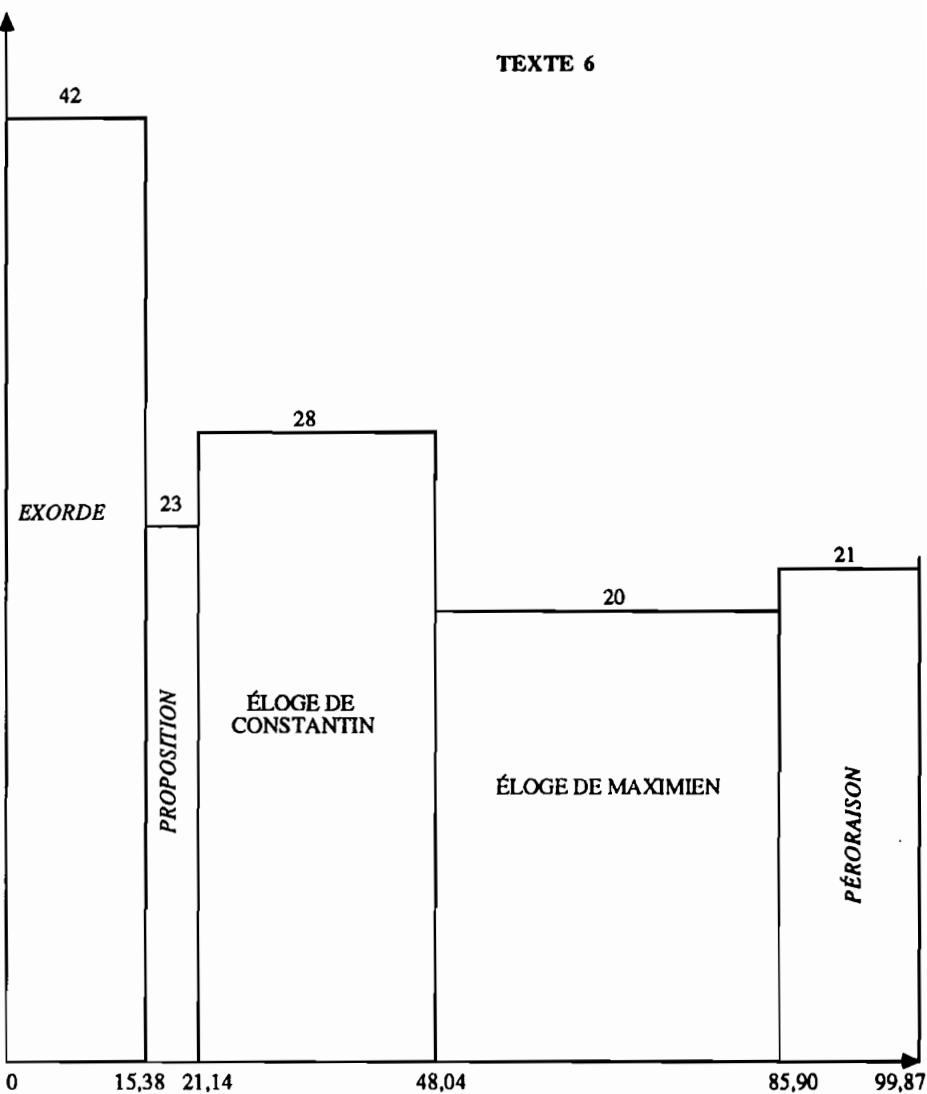




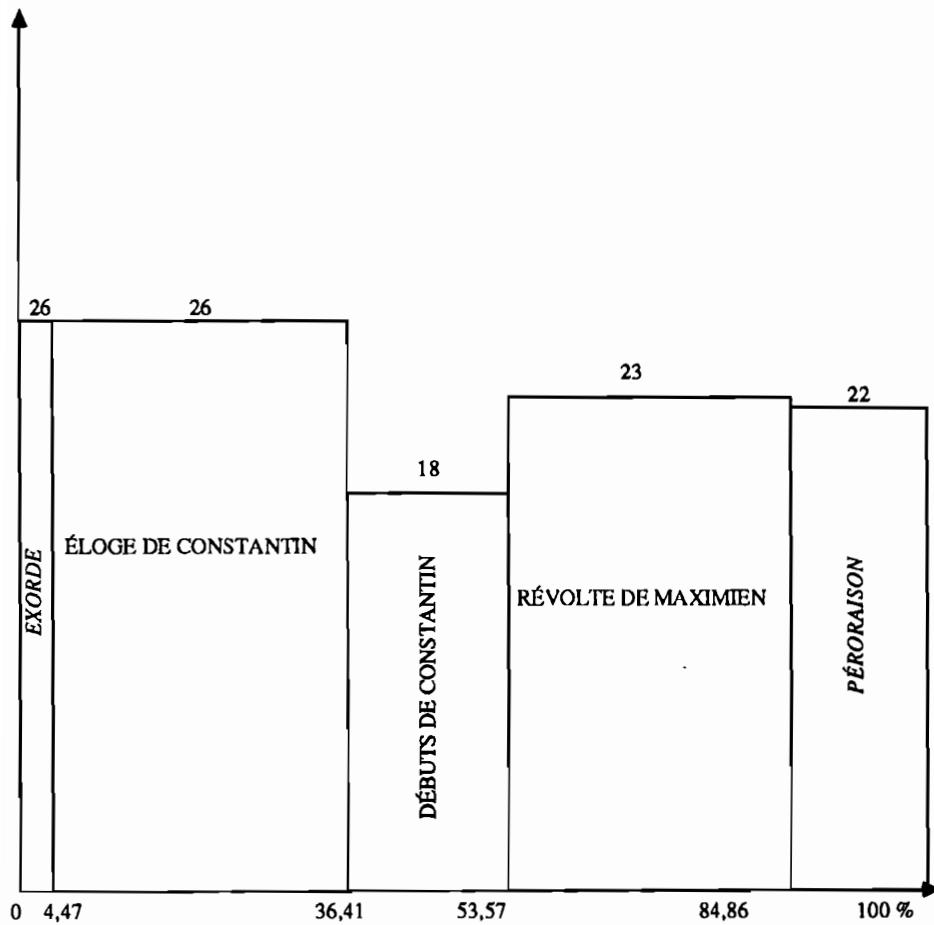




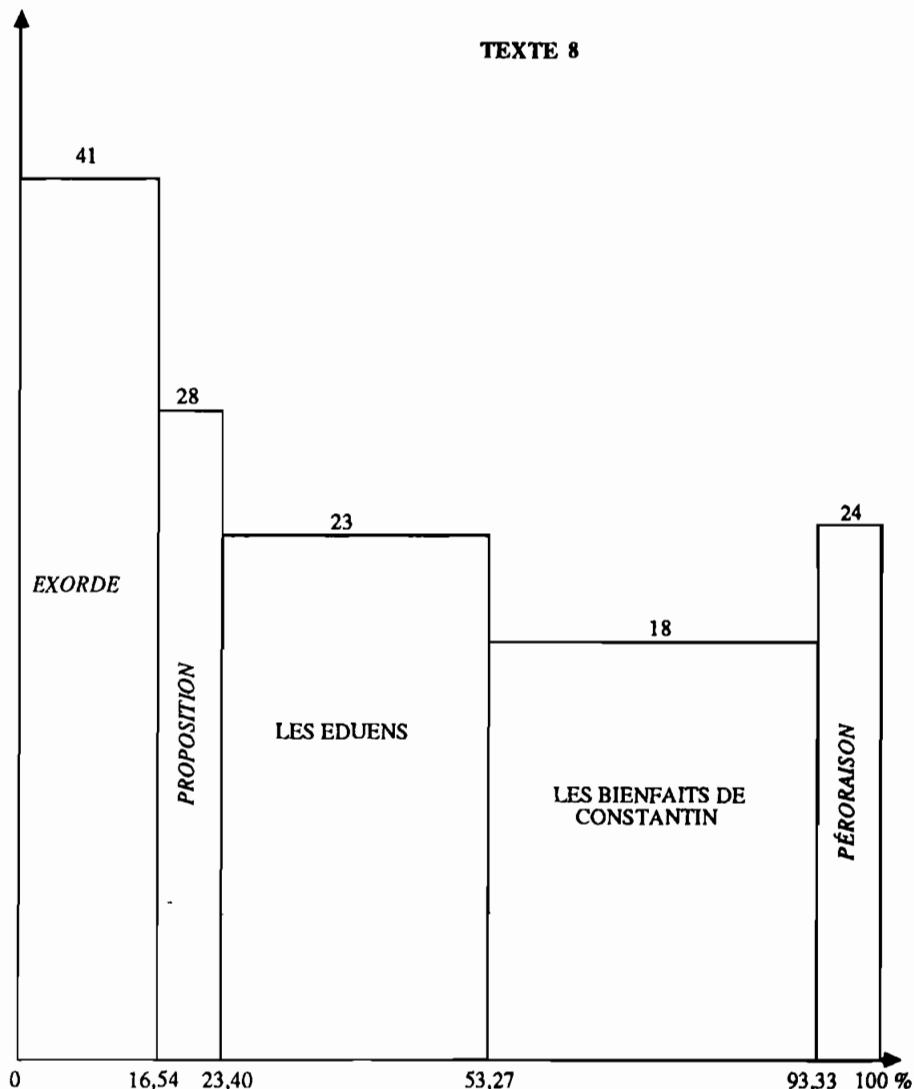
TEXTE 6



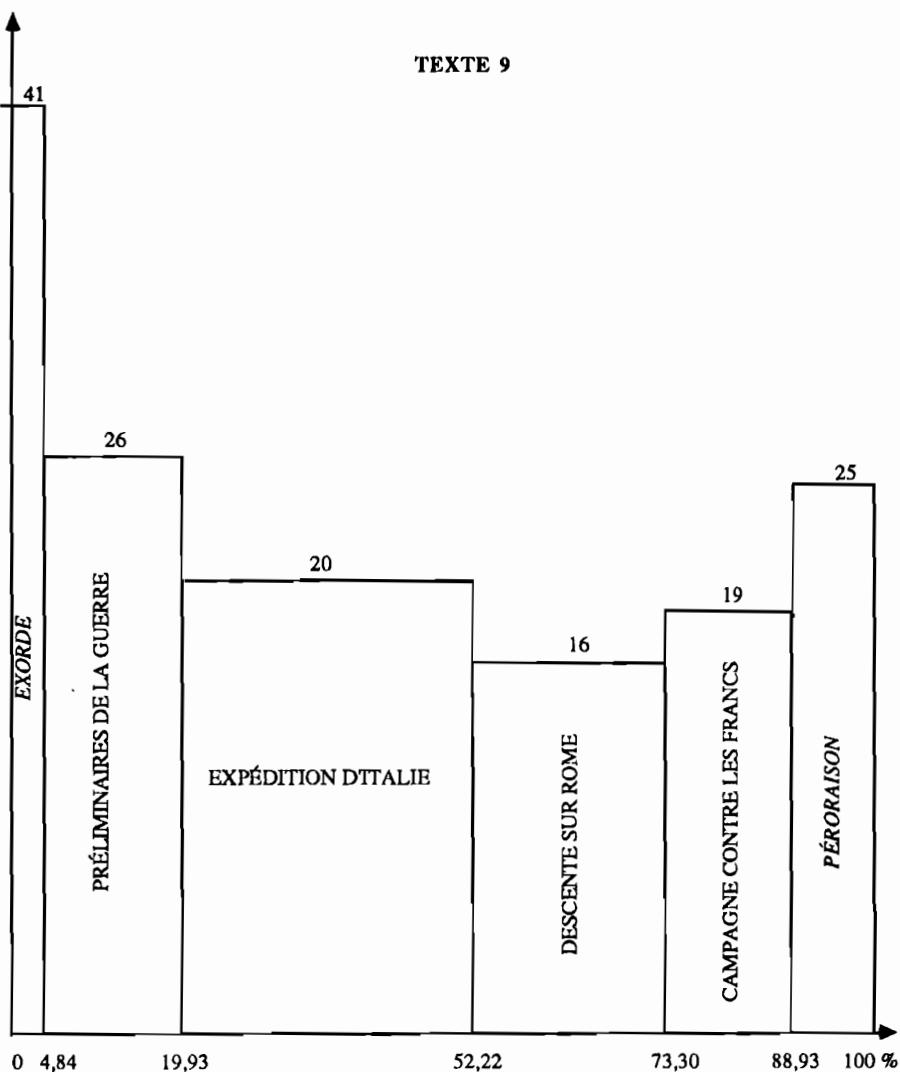
TEXTE 7



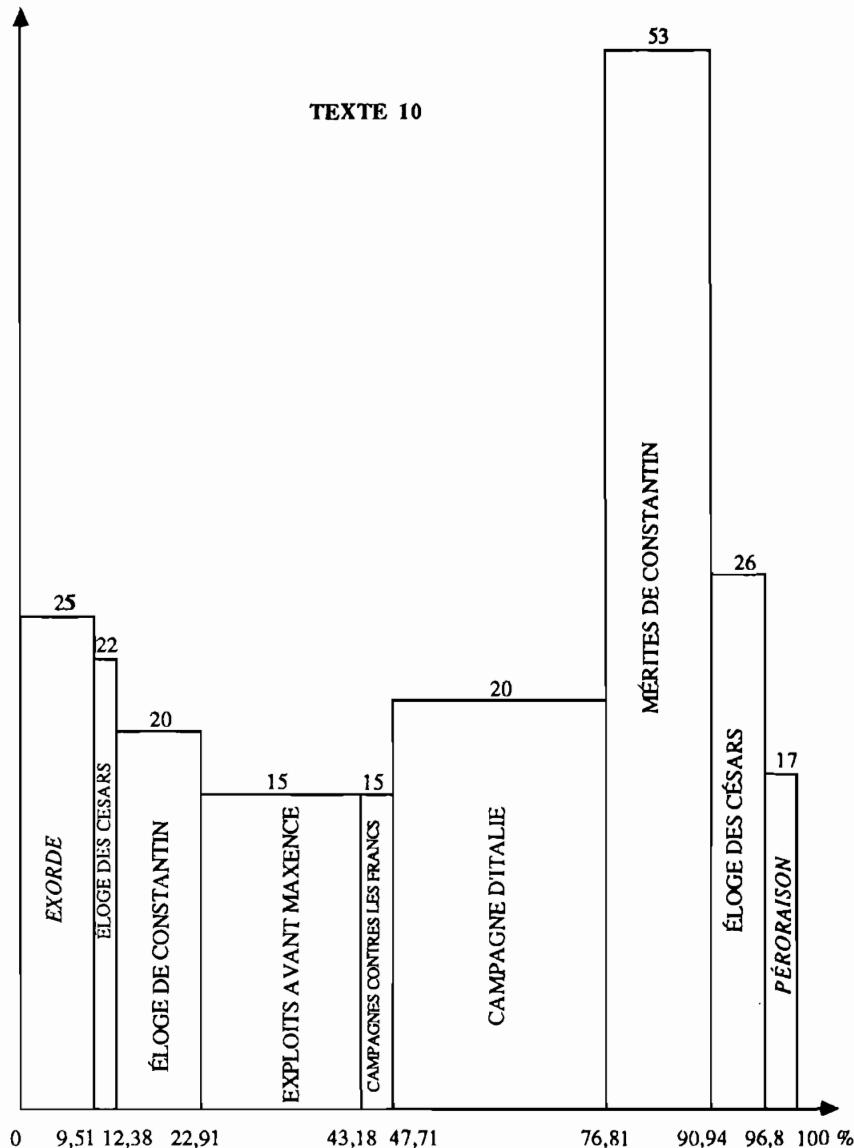
TEXTE 8

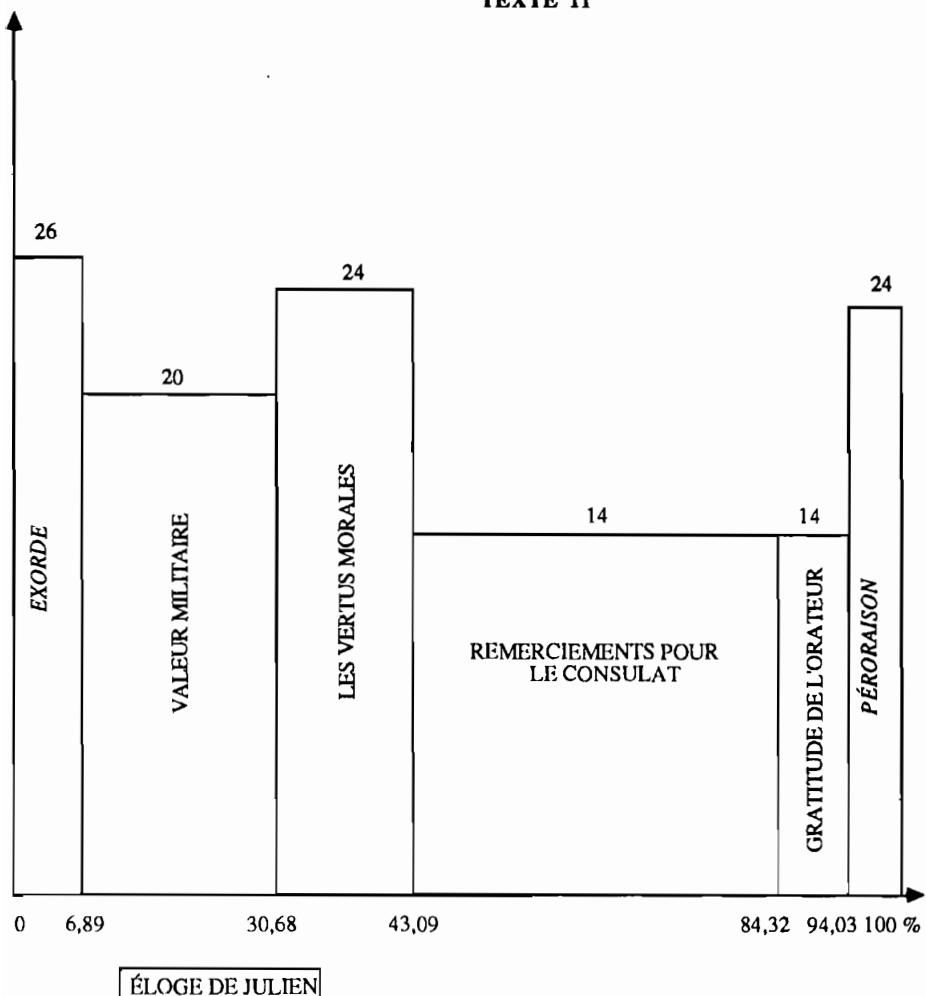


TEXTE 9

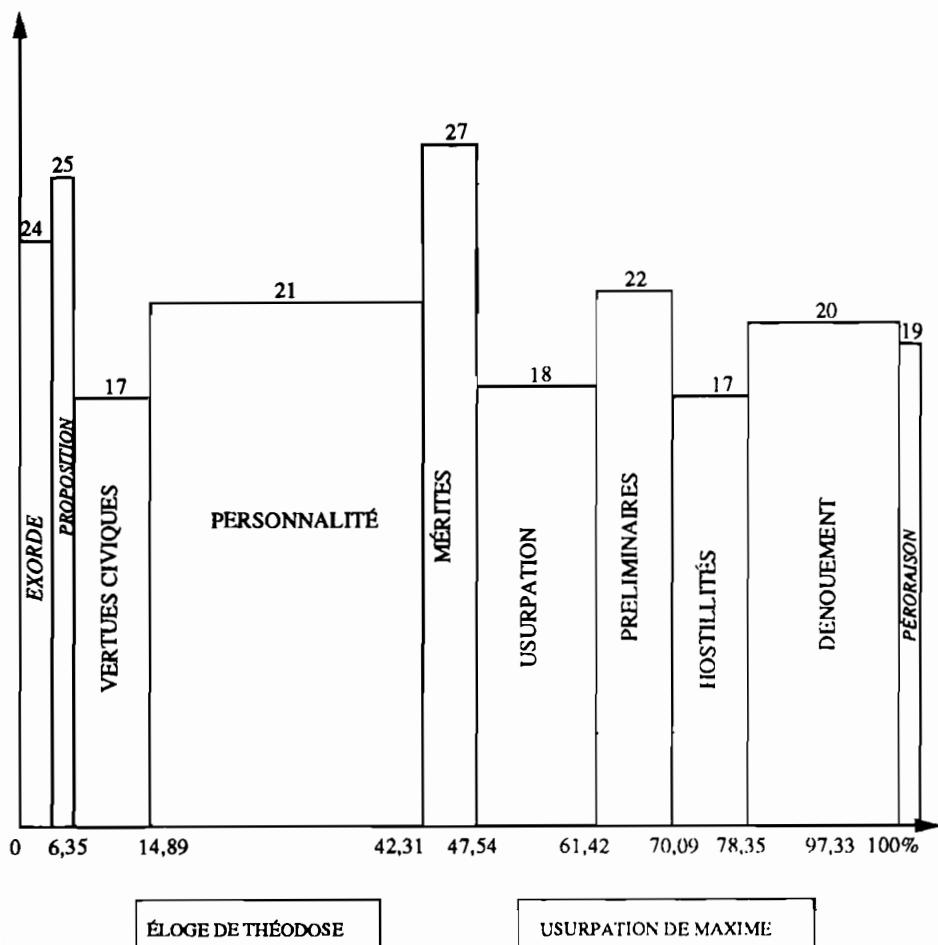


TEXTE 10



TEXTE 11

TEXTE 12



ANNEXE III
LES ADRESSES

1

Adresses	II	III	IV
<i>Sacratissime imperator</i>	4	10	
<i>Imperator invicte</i>	2		
<i>Imperator</i>	1	1	
<i>Maximiane</i>	1	2	
<i>Sacratissimi imperatores</i>	1		2
<i>Optimi imperatores</i>		1	
<i>Invictissimi imperatores</i>		1	
<i>Invictissimi principes</i>			2
<i>Maximane Auguste + Domine Maximiane</i>			2
<i>Caesar invicte</i>			13
<i>Caesar</i>			
<i>Diocletiane Auguste</i>			1
<i>Constantine Caesar invicte</i>			1
Total	9	15	21

2

Adresses	V	VI	VII	VIII	IX
<i>Vir perfectissime</i>	16				
<i>Diocletiane Auguste</i>	1				
<i>Maximiane Invicte</i>	1				
<i>Domine Constanti</i>	1				
<i>Maximiane Caesar</i>	1				
<i>Sacratissimi principes</i>		2			
<i>Maximiane semper Auguste</i>		1			
<i>Constantine Oriens Imperator</i>		1			
<i>Maximiane</i>		10			
<i>Constantine</i>		7	2 (invicte)		
<i>Constantine Auguste</i>			12		5
<i>Imperator Aeterne</i>		3			
<i>Dive Constanti</i>		1			
<i>Sacratissime imperator</i>				3	1
<i>Imperator</i>			1	14	14
<i>Fortissime imperator</i>			1		1
<i>Sancte Thybri</i>					1
<i>Tu Romae</i>					1
Total	20	25	16	17	23+2

3

Adresses	X	XI	XII
<i>Constantine maxime</i>	6		
<i>Constantine</i>	1		
<i>Constantine Caesar</i>	1		
<i>Imperator Optime</i>	2		
<i>Imperator maxime</i>	2		
<i>Principum maxime</i>	1		
<i>Beatissimi Caesares</i>	1		
<i>Gravissimi auctores</i>	1		
<i>Imperator prudentissime</i>	1		
<i>Caesarum maximi</i>	1		
<i>Praestantissime imperator</i>	1		
<i>Tu potens Africa</i>	1		
<i>Roma</i>	3		
<i>Aquileia, Mutina</i>	2		
<i>Fortuna</i>	1		
<i>Imperator</i>	1	2	9
<i>Maxime imperator</i>		3	
<i>Auguste</i>		5	2
<i>Sanctissime imperator</i>		1	
<i>Imperator Auguste</i>			2
<i>Imperator</i>	8		
Total	33	11	13

4

Adresses	II 289	III 291	IV 297	V 298	VI 306	VII 310	VIII 312	IX 313	X 321	XI 362	XII 389	Total
<i>Sacratissime imperator</i>	4	10	0	0	0	1	3	1	0	0	0	19
<i>Sacratissimi imperatores</i>	1											1
<i>Invicte imperator</i>	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2
<i>Invictissimi imperatores</i>	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
<i>Optimi imperatores</i>	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
<i>Praestantissime imperator</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
<i>Imperator optime</i>	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1
<i>Imperator aeternae</i>	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	0	3
<i>Fortissime imperator</i>	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1
<i>Imperator</i>												
<i>Sacratissimi principes</i>	0	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	2
<i>Invictissimi principes</i>	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	2
<i>Principum maxime</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
<i>Constanti Caesar Invicte</i>	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1
<i>Caeser Invicte</i>	0	0	13	0	0	0	0	0	0	0	0	13
<i>Beatissimi Caesares</i>	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1

Adresses Dates	II 289	III 291	IV 297	V 298	VI 306	VII 310	VIII 312	IX 313	X 321	XI 362	XII 389	Total
<i>Vir Perfectissime</i>				16								16
Noms												
<i>Maximiane</i>	1	2	2		10							15
<i>Diocletiane Auguste</i>			1	1								2
<i>Maximiane Invicte</i>				1								1
<i>Domine Constanti</i>				1								1
<i>Dive Constantii</i>					1							1
<i>Maximiane Caeser</i>				1								1
<i>Constantin Auguste</i>					1							1
<i>Constantine</i>					6	12		5	1			24
<i>Maximiane semper Auguste</i>					1							1
<i>Constantine oriens imperator</i>					1							1
<i>Constantine maxime imperator</i>								1				1
<i>Constantine maxime</i>									6			6

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE : LE DISCOURS EN QUESTIONS.....	19
Premier chapitre : Une anthologie, canon rhétorique ou politique ?	21
I - UN RECUEIL DE PANÉGYRIQUES GAULOIS	
- UNE ANTHOLOGIE	
- LES AUTEURS	
- ÉVÉNEMENTS ET DISCOURS	
- THÉMATIQUE GÉNÉRALE ET LIEUX DE LA CÉLÉBRATION	
II - REGARDS SUR L'ÉLOGE	
- UNE SOURCE "ORIENTÉE"	
- UN "AGE D'OR" ?	
Deuxième Chapitre : Une pratique discursive	73
I - L'ÉCHANGE	
- AU SERVICE ACTIF DE LA ROMANITÉ	
- TOUT A DÉJÀ ÉTÉ DIT	
II - L'ÉLOGE	
- TÉMOIGNER	
- MAGNIFIER	
- CHANTER	
Troisième Chapitre : La scène du Prince	109
I - LA POURPRE ET LA TOGE	
II - LA CÉRÉMONIE DE LA PAROLE	
III - DISCOURS POUR UN EMPIRE	
IV - L'EMPEREUR AU MIROIR DES MOTS	
Quatrième Chapitre : Mots en mémoire	141
I - PARCOURS	
II - CORRESPONDANCES	
III - STRUCTURES ET RYTHMES	

DEUXIÈME PARTIE : LA CÉLÉBRATION.....	159
Premier Chapitre : Stratégies de communication	161
I - ESPACE - TEXTE, ESPACE - TEMPS	
II - L'ORALITÉ RETROUVÉE	
III - DRAMATURGIE	
IV - LE TEMPS DU MODÈLE	
Deuxième Chapitre : La Geste Impériale.....	213
I - LA GUERRE DES MOTS	
II - <i>VIRTUS</i> ET CORPS VICTORIEUX	
III - LA MISE EN SCÈNE DE L'ÉVÉNEMENT : ÉNONCÉ ET INFORMATION DANS LES PANÉGYRIQUES IX ET X	
IV - <i>PATHOS</i> : AMOUR ET VITUPÉRATION	
Troisième Chapitre : Le spectacle de la cérémonie.....	287
I - VOIR ET ENTENDRE	
II - AULIQUE	
Quatrième Chapitre : Figures Impériales.....	321
I - EMPEREUR PAR VERTUS	
- CHARISMES	
- LA GALERIE DES PORTRAITS IMPÉRIAUX	
- LE CANON IMPÉRIAL : LE FAIRE, L'ÊTRE, LE PARAITRE	
II - FIGURES D'ÉTERNITÉ	
- REPÉRAGES	
- MÉTAMORPHOSES	
- L'EMPIRE DE JUPITER ET D'HERCULE	
- DE 310 À 321, INSTABILITÉ ET TOURNANTS	
- DE 362 À 389, LE CULTE DE L'AMBIGUITÉ	
CONCLUSION	397
BIBLIOGRAPHIE.....	409
ANNEXES	429

TABLEAUX

1 - Les panégyriques gaulois	48
2 - Diffusion de l'anthologie	50
3 - L'épidictique contemporaine	60
4 - 5 - Dispositif de l'éloge et du blâme selon Quintilien	91
6 - Structure de l'éloge et du blâme.....	101
7 - Marques de l'énonciation : La modélisation dans les exordes et les péroraisons (Panégyrique II)	178
8 - Marques de l'énonciation : La modélisation dans les exordes et les péroraisons (Panégyrique III)	179
9 à 12. Actants et faire dans les exordes et les péroraisons	192
13 - Références historiques ou mythiques dans les exordes et les péroraisons	199
14 - Les <i>exempla</i> dans le panégyrique IX	210
15 - Les <i>exempla</i> dans le panégyrique X	211
16 - Place de la guerre contre les barbares.....	226
17 - Guerre civile et guerre contre les barbares	227
18 - L'événement dans les panégyriques IX et X.....	236
19 - La célébration dans les panégyriques	249
20 - La cérémonie dans les panégyriques.....	304
21 - Les vertus impériales	329
22 - Distribution des vertus.....	346
23 - Le divin : Repérages lexicaux.....	363

ANNEXES

Annexe I :

- *Les données structurelles* :

- Données générales	429
- Données par panégyrique	430
- Structures rhétoriques	438
- Spécificités des textes.....	439

Annexe II : *Espace-texte, Espace-temps*.....441

Annexe III : *Les adresses*453